

2009

THÈSE

pour obtenir le grade de
DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE NANTES
Discipline : Littérature et civilisation françaises
présentée et soutenue publiquement par

Maëlle LEVACHER

Le 15 juin 2009

**La Réception de l'*Histoire naturelle* de Buffon : la part du lecteur,
de l'horizon d'attente aux réécritures parodiques**

TOME I

Thèse dirigée par Gerhardt STENGER

JURY

M. Claude BLANCKAERT	Directeur de recherche, CNRS-Centre Alexandre Koyré
M. Benoît DE BAERE	Professeur associé à l'Université Laval de Québec
M. Michel DELON	Professeur, Université Paris IV / Paris-Sorbonne
M. Jean GAYON	Professeur, Université Paris I / Panthéon-Sorbonne
M. Stéphane SCHMITT	Chargé de recherches au CNRS, Université Paris VII / Denis Diderot
M. Gerhardt STENGER	Maître de conférences, Université de Nantes

LA RÉCEPTION DE L’*HISTOIRE NATURELLE*
DE BUFFON :
LA PART DU LECTEUR, DE L’HORIZON D’ATTENTE
AUX RÉÉCRITURES PARODIQUES

Mes remerciements sincères et reconnaissants vont

À Gerhardt Stenger, pour m'avoir accompagnée sur tous les plans, en soulevant des questions de fond sans jamais négliger les détails formels ; pour ses conseils avisés, pour sa grande disponibilité et sa sollicitude ; pour le soin qu'il a toujours pris de me donner des occasions de rencontrer d'autres chercheurs et de réaliser des travaux complémentaires de mon travail de thèse ; pour les services qu'il m'a rendus, tels que la traduction du livre d'E. Höhne ; enfin, et surtout, pour sa façon chaleureuse et habile de m'accompagner dans les moments de crise, en me témoignant toujours la même confiance ;

À Patrice Bailhache qui, durant la période de sa codirection, m'a apporté une ouverture conceptuelle et des conseils méthodologiques précieux ;

Aux membres du Centre François Viète, enseignants et doctorants, auprès de qui j'ai découvert le plaisir d'une interdisciplinarité conviviale et enthousiaste ; en particulier, à Stéphane Tirard, qui m'a ouvert les portes de nombreuses et riches rencontres ;

À Stéphane Schmitt, pour l'opportunité qu'il m'a donnée de m'exprimer devant des historiens des sciences et épistémologues, dont j'ai admiré les compétences et l'ouverture sur la culture littéraire ;

À Françoise Rubellin, pour m'avoir très tôt fait connaître le travail de D. Reynaud, pour m'avoir guidée sur les traces du rhinocéros qui parcouru l'Europe au 18^e siècle, et pour l'accès qu'elle m'a donné à une ancienne et très belle traduction de Pline ;

À Benoît De Baere, pour son accueil chaleureux à Gand, et le plaisir qu'il m'a offert d'une discussion libre et vivante sur Buffon ;

À Swann Paradis, pour ses remarques utiles sur mon travail et pour m'avoir communiqué ses travaux d'outre-Atlantique ;

À Emmanuel d'Hombre, pour ses fructueux encouragements ;

À toutes les personnes qui m'ont fourni des informations utiles, et que j'ai eu le plaisir de citer dans cette thèse, en particulier Marie Thébaud-Sorger, Hironobu Saigusa, Loïc Chahine ; les remerciements que je leur adresse veulent contribuer à promouvoir une conception de la recherche en Lettres ouverte à la collaboration interdisciplinaire ;

À Rodolphe Leroy, conservateur de la bibliothèque droit-lettres de l'Université de Bourgogne, pour m'avoir communiqué la reproduction d'une planche intéressante ;

Aux parents et amis qui ont eu la gentillesse de bien vouloir relire les différents chapitres de cette thèse, et qui m'ont étonnée par l'application et la méticulosité qu'ils ont mis dans ce travail : mon père, Ronan, Servane, Martine, Sarah, Loïc et Agathe ;

À Monique Braun, pour le secours qu'elle m'a apporté en anglais ;

À Romain et Loïc, pour l'aide informatique qu'il m'ont apportée à point nommé ;

À mes parents, bien sûr, pour leur soutien et leur empathie dans les périodes de surmenage ; à ma mère, qui s'est fait un devoir tendre de toujours compatir à mes fatigues ;

À ma grand-mère (†), aux mânes de mes aïeux, en particulier aux « tontons flingueurs », Henri et Pa, de qui je tiens mes *Œuvres complètes* de Buffon par l'intermédiaire de mon père : le vent de l'aventure souffle toujours...

SOMMAIRE

AVERTISSEMENT.....	7
INTRODUCTION. REDÉCOUVRIR LES LECTEURS DE L'HISTOIRE NATURELLE	8
I. DU RAPPORT ENTRE SCIENCE ET LITTÉRATURE AU RAPPORT ENTRE AUTEUR ET LECTEUR	9
II. BUFFON LE MAGICIEN : « PRESTIGES » DU STYLE ET NOTORIÉTÉ PUBLIQUE USURPÉE.....	11
III. LES LECTEURS OUBLIÉS OU INSULTÉS DE L'HISTOIRE NATURELLE	14
IV. PORTER UN REGARD NEUF SUR L'HISTOIRE NATURELLE.....	16
 PREMIÈRE PARTIE	
POUR UNE ESTHÉTIQUE DE LA RÉCEPTION DE L'HISTOIRE NATURELLE : BUFFON ET L'HORIZON D'ATTENTE DE SES LECTEURS	25
INTRODUCTION.....	26
CHAPITRE I. LES LIEUX COMMUNS NATURALISTES DANS L'HISTOIRE NATURELLE	28
INTRODUCTION. LE LIEU COMMUN, ENTRE TRADITION ET INNOVATION.....	28
I. LE GOÛT DES LIEUX COMMUNS NATURALISTES CONSACRÉ PAR LA FOIRE	31
II. RHÉTORIQUE DES LIEUX COMMUNS PLUTÔT QU'IDÉES REÇUES.....	35
III. BUFFON, L'ABBÉ PLUCHE, ET LE CONCOURS D'ÉLOQUENCE QUI TRAVERSE LES SIÈCLES.....	41
IV. LIEU COMMUN ET ARGUMENTATION SCIENTIFIQUE.....	52
V. LIEU COMMUN ET ORNEMENTATION LITTÉRAIRE	65
CONCLUSION. FORTUNE DES LIEUX COMMUNS BUFFONIENS.....	71
CHAPITRE II. TENTATIONS ROMANESQUES DANS L'HISTOIRE NATURELLE	73
I. BUFFON IMITATEUR DE LA BRUYÈRE	74
II. L'HISTOIRE NATURELLE FLIRTE AVEC LA LITTÉRATURE LIBERTINE	78
III. L'AVENTURE DE LA PENSÉE : SES HÉROS, SES PÉRIPÉTIES	87
IV. DIVERS ATTRIBUTS DU GENRE ROMANESQUE : ÉMOTION ET ACTION	94
V. VERS LE ROMAN NOIR.....	107
CONCLUSION	113
CHAPITRE III. L'ESTHÉTIQUE DU SUBLIME NATUREL : LA PLACE DE BUFFON DANS L'ÉPOQUE « PRÉROMANTIQUE ».....	114
I. UN PARADOXE BUFFONIEN : LE CHOIX ESTHÉTIQUE DE LA NATURE HIDEUSE.....	115
II. POÉTIQUE DE L'HORREUR GÉOLOGIQUE.....	120
III. POÉTIQUE DES RUINES DANS L'HISTOIRE NATURELLE	127
IV. LE SUBLIME NATUREL SELON BURKE DANS L'HISTOIRE NATURELLE	131
V. POÉTIQUE SCIENTIFIQUE ET IMAGINATION VISIONNAIRE : FAIRE VOIR.....	149
CONCLUSION	160
CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE	162
 DEUXIÈME PARTIE	
FONDER UNE COMMUNAUTÉ, COLLABORER : BUFFON ET SES LECTEURS À L'ŒUVRE.....	163
INTRODUCTION.....	164
CHAPITRE I. L'HISTOIRE NATURELLE MIROIR DE L'AUTEUR ET DES LECTEURS	166
I. LES FIGURES SOCIALES DE L'AUTEUR ET DES LECTEURS SE RÉPONDENT	166
II. LECTEURS TERRIFIÉS ET AUTEUR ENGAGÉ : ENSEMBLE CONTRE LA PEUR DE MOURIR	186
III. LES LECTRICES DE L'HISTOIRE NATURELLE : QUELLE RÉALITÉ ?.....	199
CONCLUSION	208
CHAPITRE II. LE LECTEUR PART EN RECONNAISSANCE : VOYAGE AU CENTRE DES RÉSEAUX URBAIN, SYMBOLIQUE ET DIDACTIQUE	209
I. BUFFON À LA FOIRE	209
II. LE LECTEUR A LES CLÉS : L'ICONOGRAPHIE GALANTE DANS LES PLANCHES DE J. DE SÈVE	227
III. LA PRÉOCCUPATION DIDACTIQUE DE BUFFON	246
CONCLUSION	267
CHAPITRE III. LA CONTRIBUTION DIRECTE DES LECTEURS À L'HISTOIRE NATURELLE ...	268
INTRODUCTION	268
I. L'ÉQUIVOQUE INTÉGRATION DES CONTRIBUTIONS.....	269
II. FORMES D'APPELS À CONTRIBUTION ET DE RÉCOMPENSES	275
III. L'APPORT DES LECTEURS : ANIMAL DE SALON ET JEU MONDAIN.....	281
CONCLUSION	301
CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE.....	302

TROISIÈME PARTIE	
EXPLOITATION ET FORTUNE DE L'HISTOIRE NATURELLE	304
INTRODUCTION	305
CHAPITRE I. DU BON USAGE DE L'HISTOIRE NATURELLE	306
I. LES CONTENUS PRATIQUES DE L'HISTOIRE NATURELLE	307
II. <i>DE L'ENFANCE ET L'ÉMILE</i> : DES TRAITÉS PÉDIATRIQUES DE RÉFÉRENCE POUR LES PROFESSIONNELS COMME POUR LES PARTICULIERS	315
III. PRATIQUES DE LECTURE DES ŒUVRES DE BUFFON AU 19 ^e SIÈCLE	323
CONCLUSION	338
CHAPITRE II. LA DIFFUSION DE L'HISTOIRE NATURELLE EN FRANCE	339
I. LE RÔLE DES PÉRIODIQUES DANS LA DIFFUSION DE L'HISTOIRE NATURELLE AU 18 ^e SIÈCLE	339
II. MODES DE DIFFUSION DES ŒUVRES DE BUFFON AUX 18 ^e ET 19 ^e SIÈCLES	350
III. BUFFON DANS LES LIVRES DESTINÉS À LA JEUNESSE	357
CONCLUSION	383
CHAPITRE III. L'HISTOIRE NATURELLE DE BUFFON AU MIROIR DE SES RÉÉCRITURES	
PARODIQUES	385
I. LES PASTICHES : CE 19 ^e SIÈCLE IMITATEUR DE BUFFON	386
II. PARODIE ET HISTOIRE NATURELLE AU 18 ^e SIÈCLE	393
III. LES PARODIES DE L'HISTOIRE NATURELLE DE BUFFON AU 20 ^e SIÈCLE	407
CONCLUSION. CONTEXTUALISATION HISTORIQUE DES RÉÉCRITURES DE L'HISTOIRE NATURELLE	426
APPENDICE AU CHAPITRE SUR LES RÉÉCRITURES DE L'HISTOIRE NATURELLE	431
CONCLUSION DE LA TROISIÈME PARTIE	436
CONCLUSION	437
BIBLIOGRAPHIE	444
I. ÉDITIONS DE L'ŒUVRE DE BUFFON	444
II. CORPUS ÉTUDIÉ	446
III. ÉTUDES CRITIQUES	453
ANNEXES	462
ANNEXE A. BUFFON AU VAUDEVILLE : <i>LE CUISINIER DE BUFFON</i>	463
I. PRÉSENTATION DES VAUDEVILLES METTANT BUFFON EN SCÈNE	463
II. ÉLÉMENTS D'ANALYSE DU <i>CUISINIER DE BUFFON</i>	466
III. LA PIÈCE	468
ANNEXE B. ÉBAUCHE D'UNE RECONSTITUTION DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BUFFON	501
INDEX DES NOMS	523
TABLE DES ILLUSTRATIONS	528
TABLE DES MATIÈRES	529

AVERTISSEMENT

Pour renvoyer à l'*Histoire naturelle*, nous utilisons dans les notes de bas de page un système comprenant trois références, séparées par le signe [/]. La première renvoie à l'édition originale de l'*Histoire naturelle* et donne les numéros du tome et du paragraphe de l'article où se trouve la citation ; la seconde renvoie à l'édition Furne des *Œuvres complètes* ; la troisième renvoie, le cas échéant, à l'édition des *Œuvres* de Buffon dans la Bibliothèque de la Pléiade, car cette édition ne contient qu'un nombre restreint de textes choisis. Nous ne renvoyons pas aux *Œuvres complètes* parues aux éditions Champion¹, dont la publication n'est qu'à ses débuts.

Au sein de ce système, « *H. n.* » renvoie à *Histoire naturelle, générale et particulière*, Paris, Imprimerie royale, 1749-1789, 36 vol. On trouvera précisée entre parenthèses la correspondance avec les tomes de l'*Histoire naturelle des Oiseaux*, de l'*Histoire naturelle des Minéraux*, et des volumes du *Supplément*, noté « *Supp.* ».

« *O. c.* » renvoie aux *Œuvres complètes de Buffon, avec des extraits de Daubenton, et la classification de Cuvier*, Paris, Furne, 1837-1839, 6 vol. Les lettres « a » et « b » désignent les colonnes qui partagent la page en deux.

Enfin, « Pléiade » renvoie aux *Œuvres* de Buffon, éd. S. Schmitt, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2007. Nous utilisons également cette simple mention lorsque nous citons l'apparat critique de ce volume.

Nous citons Buffon d'après les *Œuvres complètes* sus-mentionnées, dont nous avons modernisé la graphie comme celle des autres sources ; cependant nous en avons conservé la ponctuation. Dans sa volonté de redistribuer le contenu des volumes du *Supplément* à la suite des articles des premiers volumes de l'*Histoire naturelle*, l'éditeur de ces *Œuvres complètes* a parfois tiré deux ou trois articles d'un seul, dans lequel Buffon traitait de plusieurs animaux, et leur a donné un titre de son cru. Le cas échéant, nous donnons uniquement le titre de l'article original.

Nous paraphrasons les citations d'œuvres anglo-saxonnes qui n'ont pas à ce jour fait l'objet de traductions françaises.

¹ BUFFON, *Œuvres complètes*, éd. S. Schmitt, Paris, Champion, 2007.

INTRODUCTION. REDÉCOUVRIR LES LECTEURS DE L'*HISTOIRE*
NATURELLE

Œuvre éloquente aussi bien que savante, l'*Histoire naturelle* de Buffon est souvent désignée de nos jours comme une illustration de la culture classique qui précéda la spécialisation des champs du savoir. Pourtant, publiée de 1749 à 1789, elle est plutôt une des dernières représentantes de cette culture que son exemple type. Pour fonder ses recherches, D. Reynaud est parti d'une définition qui associe l'histoire naturelle du 18^e siècle à une étape charnière :

Nous définirons l'histoire naturelle comme le lieu de la rencontre du scientifique et du littéraire, ou encore comme le dernier état d'une *République des Lettres* menacée par l'éclatement de l'unité du savoir classique ; le dernier effort pour nier le divorce qui se consommait entre le savoir scientifique et une pratique qui devait bientôt s'appeler littérature².

Cette définition rétrospective, aujourd'hui généralement considérée comme pertinente, appelle une question : comment concevait-on l'articulation de la science et des belles-lettres au 18^e siècle ? En 1753, en guise d'introduction à un éloge de Maupertuis, savant et « écrivain poli », le journaliste Fréron fait une analyse étrangement à l'inverse de celle qui précède. Pour lui, les sciences et les lettres, qui étaient séparées, sont en train de se réunir :

Nous ne sommes plus, Monsieur, dans ce temps où les sciences et les lettres, qui devraient toujours se prêter des secours mutuels, marchaient divisées ; où les premières, dénuées d'agrément, hérissées d'épines, rebutaient par leur sécheresse, effrayaient par la difficulté d'en approcher. La philosophie et la vérité ont sans doute leur beauté propre, mais leurs traits trop mâles et trop fiers inspireraient moins d'amour que de respect, s'ils n'étaient adoucis et tempérés par les grâces³.

Comment expliquer cette discordance entre l'analyse de Fréron et celle que nous faisons aujourd'hui, de l'évolution des rapports entre sciences et belles-lettres à l'âge classique ? D'une part, ce que le journaliste appelle « sciences » est considéré de nos jours comme relevant en partie de la poétique ; d'autre part, l'évolution dont il fait état concerne la forme plutôt que le fond. Fréron fait ici le constat d'un progrès : les secours que les belles-lettres apportent désormais à la philosophie vont en élargir l'audience, car c'est « dans la vue

² Denis REYNAUD, *Problèmes et enjeux littéraires en histoire naturelle au 18^e siècle*, thèse de doctorat, Université Lumière – Lyon 2, septembre 1988, p. 15.

de rendre la philosophie aimable » que Maupertuis « l'a parée de ces fleurs dont elle peut s'orner décemment »⁴. Le texte de Fréron montre ainsi que la question du rapport entre science et littérature ne peut plus se poser sans prise en compte du public. On glisse de la question du rapport des sciences et des belles-lettres à celle du rapport auteur-lecteur, qui est en fait au fondement de la précédente. Nous avons choisi de lui donner la priorité pour pouvoir poser de nouvelles questions à l'*Histoire naturelle* de Buffon.

Le naturaliste formule à plusieurs reprises sa conception de ce que doit être la prise en compte des lecteurs. En 1749, dans le *Premier Discours*, après avoir exposé le plan qu'il convient de suivre dans la présentation d'un animal, il précise :

Ce plan général doit être suivi et rempli avec toute l'exactitude possible ; et, pour ne pas tomber dans une répétition trop fréquente du même ordre, pour éviter la monotonie du style, il faut varier la forme des descriptions et changer le fil de l'histoire, selon qu'on le jugera nécessaire ; de même pour rendre les descriptions moins sèches, y mêler quelques faits, quelques comparaisons, quelques réflexions sur les usages des différentes parties ; en un mot, faire en sorte qu'on puisse vous lire sans ennui, aussi bien que sans contention⁵.

On voit quelle importance a le lecteur dans ce texte programmatique de l'ensemble de l'œuvre de Buffon. En 1764, le naturaliste fait précéder *De la nature. Première vue* de cet *Avertissement* :

Comme les détails de l'histoire naturelle ne sont intéressants que pour ceux qui s'appliquent uniquement à cette science, et que dans une exposition aussi longue que celle de l'histoire particulière de tous les animaux, il règne nécessairement trop d'uniformité, nous avons cru que la plupart de nos lecteurs nous sauraient gré de couper de temps en temps le fil d'une méthode qui nous contraint, par des discours dans lesquels nous donnerons nos réflexions sur la nature en général, et traiterons de ses effets en grand. Nous retournerons ensuite à nos détails avec plus de courage ; car j'avoue qu'il en faut pour s'occuper continuellement de petits objets dont l'examen exige la plus froide patience, et ne permet rien au génie⁶.

Cet texte dit autant la nécessité de plaire au public que celle de se faire plaisir pour l'auteur. Nous voulons donner toute leur importance à ces déclarations de Buffon, en

³ Élie FRÉRON, *Lettres sur quelques écrits de ce temps* (1753, t. VIII, lettre 7), Genève, Slatkine, 1966, t. II, p. 42.

⁴ *Id.*, p. 43.

⁵ BUFFON, *Premier discours. De la manière d'étudier et de traiter l'histoire naturelle* (1749), § 29, *H. n.*, t. I / *O. c.*, t. I, p. 52 a / Pléiade, p. 46.

⁶ BUFFON, *Avertissement* (1764), *H. n.*, t. XII / *O. c.*, t. IV, p. 360 a, n. / Pléiade, p. 984.

interrogeant de manière développée son rapport au lecteur, et l'influence que ce rapport a eue sur l'élaboration de l'*Histoire naturelle*.

II. BUFFON LE MAGICIEN : « PRESTIGES » DU STYLE ET NOTORIÉTÉ PUBLIQUE USURPÉE

L'*Histoire naturelle* est le résultat en trente-six volumes (quinze sur la Terre, l'homme et les quadrupèdes, neuf sur les oiseaux, cinq sur les minéraux et sept de supplément) de la tentative de Buffon d'embrasser et de mettre à disposition des lecteurs tout le savoir disponible au 18^e siècle dans la sphère des sciences de la nature, qui comprenait alors ce que l'on appellerait aujourd'hui, au prix de quelques anachronismes, cosmologie, biologie, physiologie, ostéologie, anatomie, anthropologie, éthologie, ornithologie et minéralogie. Au cours de sa publication, à raison d'en moyenne un volume par an, de 1749 à 1789, elle rencontra un grand succès commercial, et, malgré bien des polémiques, un grand succès auprès de l'intelligentsia française et même européenne. L'histoire de l'édition de l'*Histoire naturelle* est parlante : le premier tirage des volumes in-4° de 1749, qui comptait entre cinq cents et mille exemplaires, fut épuisé en six semaines. Il y eut des retirages, les éditions se multiplièrent, une édition in-12 commença à paraître en 1752, et, dès 1750, il y eut des traductions dans diverses langues étrangères. La diffusion de l'œuvre buffonienne fut donc d'emblée importante.

L'éloquence de Buffon est réputée pour avoir eu une part importante dans ce succès. Selon les points de vue, la légitimité de l'*Histoire naturelle* en était soit accrue, soit amoindrie. En 1779, Palissot rend compte du débat qui s'éleva autour de cette question, et prend le parti du naturaliste :

Le style de M. de Buffon a paru trop poétique à quelques esprits chagrins, qui ont prétendu qu'il avait écrit le roman plutôt que l'histoire de la nature. Mais à qui convenait-il de peindre, si ce n'était pas à l'historien des merveilles de l'univers ? Et le moyen de peindre en maître, sans dérober quelquefois le feu sacré de la poésie ! Nous plaignons les barbares, assez dénués d'imagination, pour être insensibles aux couleurs magiques dont M. de Buffon a cru devoir animer son tableau⁷.

⁷ PALISSOT, *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature depuis François I^{er} jusqu'à nos jours*, dans *Œuvres complètes*, Londres et Paris, Bastien, 1779, 7 vol., t. IV, p. 97-98.

Il nous semble probable que, dans leur majorité, les lecteurs contemporains de Buffon, qu'il s'agisse du grand public ou de l'élite la plus cultivée, n'aient pas eu de réserves envers l'approche poétique des sciences de la nature. Il faut supposer la coexistence culturelle, au milieu du 18^e siècle, de deux tendances : l'une est favorable au mélange des lettres et des sciences, l'autre est favorable à la spécialisation du champ scientifique, et réunit les adversaires de Buffon dès la parution des premiers volumes de l'*Histoire naturelle*.

Qu'ils défendent un parti religieux ou scientifique, les détracteurs de Buffon s'inquiètent assurément du pouvoir de son éloquence : ce sont le ton d'autorité et la charpente logique des démonstrations, capables d'emporter la conviction des lecteurs, qui font l'objet d'attaques récurrentes. Dans les *Lettres à un Américain* (1751), l'abbé J.-A. Le Large de Lignac, proche de Réaumur, s'élève contre le « ton décisif » de Buffon qu'il accuse de museler la critique : « Il faut lui rendre justice, il écrit très bien, et donne un air spécieux à tout ce qu'il présente, et prend, quand il le faut, un ton d'enthousiasme qui fait respecter tout ce qu'il propose quelque incroyable qu'il soit ; ce n'est point pédanterie chez lui, c'est un vrai ton décisif, qui ne permet ni d'examiner, ni même de penser à exiger des preuves de ce qu'il avance⁸. » Dans sa critique des *Époques de la nature*, l'abbé Royou dénonce la fonction qu'aurait l'éloquence buffonienne de dissimuler des faiblesses de fond : Buffon « n'est jamais plus fertile en raisons que quand il les sent plus mauvaises [...]. Que d'éloquence, que d'esprit perdu, et comme le flambeau de la dialectique dissipe en un instant tout ce prestige de mots⁹ ! » Nos abbés, avec les ennemis de Buffon en général, peuvent dénoncer ce « prestige de mots », ces impostures du style, mais ils ne peuvent pas les rendre inefficaces auprès des lecteurs ; on sent leur dépit d'être impuissants contre l'éloquence buffonienne. En réalité, ce ne sont pas tant les affirmations contestables de Buffon qui les inquiètent que leur pouvoir de conviction sur les lecteurs. Dans *Les Helviennes, ou Lettres provinciales philosophiques*, un personnage de l'abbé Barruel formule ainsi une explication aux contradictions internes à l'*Histoire naturelle* :

Peut-être son style enchanteur a-t-il fait sur lui-même l'effet qu'il produit sur la plupart de ses lecteurs. Tout ce qu'il dit se trouve si bien dit, qu'on pense rarement, quand on l'écoute, à ce qu'il disait quelques temps auparavant. On n'aime point à combiner ce qu'on a lu avec ce qu'on lit actuellement, de peur de troubler l'impression du moment. J'ai vu des hommes instruits épris de sa diction, au point de ne s'apercevoir qu'il les avait fait penser de bien des manières différentes sur les mêmes objets, que

⁸ Joseph Adrien LE LARGE DE LIGNAC, *Lettres à un Américain sur l'histoire naturelle, générale et particulière de monsieur de Buffon*, Hambourg, 1751, 2 vol., t. I, lettre 1, p. 7-8.

⁹ ROYOU, *Suite de la Réfutation des Époques de la nature*, dans *L'Année littéraire* (1779, t. VIII, lettre 11), Genève, Slatkine, 1966, t. XXVI, p. 716-717.

longtemps après avoir fermé le livre. La réflexion venait enfin, et l'on disait : Des erreurs physiques si mal combinées, des contradictions si multipliées ne devaient pas couler d'une plume si éloquente¹⁰.

L'abbé Royou s'inquiète lui aussi du pouvoir que le « style enchanteur de l'historien de la nature » exerce sur le public. Avant de citer un passage traitant des molécules organiques au sein des *Époques de la nature*, il avertit son lecteur : « mais à présent écoutez bien ; vous allez être dans l'enchantement, sous le charme. Écoutez¹¹. » Remarquons que le thème de l'enchantement est cher à l'antiphilosophie, et qu'il se déploie notamment dans le *Nouveau mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs* de J.-N. Moreau, qui représente les philosophes cherchant à s'emparer des esprits, et usant à cette fin de parfums magiques¹².

Malesherbes, linnéen convaincu, défend son « parti » scientifique, et dénonce lui aussi le style de Buffon dans sa critique posthume des trois premiers volumes de l'*Histoire naturelle* :

L'art qu'a toujours eu M. de Réaumur de traiter des sujets intéressants et de rendre intéressants ceux qu'il a traités, l'a rendu le naturaliste des gens du monde [...]. Je conviens que ce titre est fait pour exciter l'émulation de M. de Buffon. En effet, il est certain que ceux pour qui M. de Buffon a écrit ne sont point les naturalistes [...]. Ceux dont il a cherché l'approbation sont, selon les apparences, les gens du monde, les gens d'esprit, les gens de goût ; et la beauté de son style, surtout les traits brillants dont son ouvrage est rempli, lui assurent à jamais leurs suffrages. Mais ce ne sont point là ceux dont M. Jussieu et M. Guettard ont mérité l'estime. L'un et l'autre n'ont jamais parlé que la langue des naturalistes, souvent peu intelligible, et presque toujours rebutante pour ceux qui n'y sont point habitués. Ils n'ont jamais traité par préférence ces sujets qui de temps en temps sont à la mode, et qui peuvent seuls fixer sur les naturalistes, l'attention du public¹³.

On voit ici apparaître la critique conjointe d'un auteur inféodé aux goûts du public, et celle d'un public aux goûts contestables. Mais, si Buffon n'est pas un vrai savant, et n'est écouté que des gens du monde, pourquoi se déchaîner contre son éloquence ? En réalité, la dénonciation du style enchanteur doit être corrélée à la question de la notoriété publique, comme le montre encore cette question posée par l'abbé Royou en 1779 : « [Buffon] se serait-il flatté que dans le haut degré de gloire où il est parvenu, il serait inaccessible aux traits de la

¹⁰ Augustin BARRUEL, *Les Helviennes, ou Lettres provinciales philosophiques*, Paris, Méquignon, 1812 (1^e éd. 1781), 4 vol., t. I, p. 148.

¹¹ ROYOU, *Seconde lettre [...] sur les Époques de la nature [...]*, dans *L'Année littéraire* (1779, t. VII, lettre 13), éd. cit., t. XXVI, p. 626 (italiques de l'auteur).

¹² Voir Jacob-Nicolas MOREAU, *Nouveau mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs* (1757), dans *L'Affaire des Cacouacs. Trois pamphlets contre les philosophes des Lumières*, éd. G. Stenger, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2004, p. 40-41.

critique, que le respect qu'imprime son nom, rejaillirait sur ses opinions, et que ses erreurs mêmes seraient en quelque sorte sacrées comme sa personne¹⁴ ? » La question n'a pas attendu que Buffon soit au faîte de sa gloire pour se poser, elle a été soulevée dès la parution des premiers volumes de l'*Histoire naturelle*, en 1749, époque à laquelle Malesherbes rédige sa critique qui connut une publication posthume. Selon lui, Buffon est doublement dangereux parce qu'il fait jouer ensemble sa notoriété et les charmes de son éloquence : « c'est ce qui m'a engagé à prendre la plume pour combattre un adversaire à qui je rends néanmoins toute la justice qui lui est due »¹⁵, déclare-t-il. Ainsi, Malesherbes corrige quelques erreurs décelées dans l'*Histoire et théorie de la terre*, « de peur que la grande célébrité de l'auteur ne fasse regarder toutes ses opinions comme des vérités constantes »¹⁶. C'est le statut de l'écrivain scientifique à succès qui est ici mis en cause. Succès public, notoriété, éloquence envoûtante, ces notions se mêlent dans les critiques de l'*Histoire naturelle* pour dresser le portrait de son auteur en homme dangereux : un savant écrivain à succès, qui distille des erreurs auprès du grand public subjugué et intellectuellement vulnérable. Ce que dénoncent les auteurs dont nous venons d'étudier rapidement les critiques, au fond, c'est aussi le pouvoir dont dispose un public non qualifié de décider de la fortune d'un savant.

Il nous appartient à présent d'élucider les rapports qu'entretiennent réellement Buffon et ses lecteurs.

III. LES LECTEURS OUBLIÉS OU INSULTÉS DE L'*HISTOIRE NATURELLE*

« Buffon veut être étudié avec déférence. Il a eu à un degré éminent le respect de son œuvre, de son art, de son lecteur¹⁷. » H. Lebasteur est l'un des rares commentateurs de Buffon qui se soit, par cette seule courte phrase, identifié aux lecteurs anonymes de Buffon. D'autres ont étudié les critiques – nombreuses – qui furent adressées au naturaliste, afin d'analyser le contexte épistémologique qui fut celui de la création et de la réception à chaud de l'*Histoire naturelle*. Ces critiques sont l'œuvre de naturalistes, de philosophes et d'écrivains

¹³ MALESHERBES, *Observations de Lamoignon-Malesherbes sur l'Histoire naturelle générale et particulière de Buffon et Daubenton*, Paris, Ch. Pougens, an VI (1798), 2 vol., t. II, p. 204-205.

¹⁴ ROYOU, *Seconde lettre [...] sur les Époques de la nature [...]*, dans *L'Année littéraire* (1779, t. VII, lettre 13), éd. cit., t. XXVI, p. 627.

¹⁵ MALESHERBES, *op. cit.*, t. I, p. 4-5.

¹⁶ *Id.*, t. I, p. 220.

¹⁷ Henri LEBASTEUR, *Buffon*, Paris, Lecène et Oudin, 1888, p. 9.

relativement célèbres. Or, Buffon n'écrivait pas seulement pour ces gens appartenant à l'élite intellectuelle, et nous pensons avec H. Lebasteur qu'il eut le respect de *tous* ses lecteurs.

J. Loveland remarque à juste titre que le public de l'histoire naturelle est divers en termes d'identité socioprofessionnelle comme en termes de degré de professionnalisme scientifique. C'est la volonté de plaire à cet échantillon de lecteurs, nécessitant un éventail de stratégies et de modes d'expression¹⁸, qui aurait engagé Buffon à user de la rhétorique. Ainsi, Buffon ferait un emploi diversifié de la rhétorique et du style pour toucher divers publics, et non pour s'adapter aux divers objets de l'histoire naturelle. J. Loveland conçoit la rhétorique comme un ensemble de techniques linguistiques destinées à séduire et à convaincre les lecteurs, mais la plupart du temps, il emploie le mot *rhétorique* comme synonyme de *mauvaise foi* ; rhétorique et vérité s'opposent donc la plupart du temps dans son livre¹⁹. Il considère l'emploi de la rhétorique comme un symptôme de la volonté des naturalistes de rendre leurs livres plus rentables en élargissant la clientèle et de conquérir gloire et fortune, et comme la cause des exagérations et contradictions que l'on relève au sein de l'*Histoire naturelle*.

Sans être faux, cela est réducteur. L'approche de J. Loveland a pour conséquence de mettre les contradictions repérables au sein de l'*Histoire naturelle* sur le compte d'une compromission rhétorique destinée à dire aux lecteurs ce qu'ils veulent entendre. Il nous semble qu'il faut dépasser le constat de l'existence de contradictions. Il faut d'abord rappeler que la diversité des objets de l'histoire naturelle appelle une diversité de points de vue, qui à son tour appelle une diversité de modes d'écriture. Il faut ensuite considérer comme possible la « cohabitation pacifique » de plusieurs modes de pensée dans la tête d'un homme du 18^e siècle. Notre rationalité n'est pas celle de Buffon : comme celle de ses contemporains, savants et lecteurs, la rationalité du naturaliste a été en partie structurée par des notions culturelles, littéraires et rhétoriques qui ne nous sont plus familières. L'approche de J. Loveland est non seulement réductrice quant au travail de Buffon, mais aussi quant aux capacités de lecture de ses lecteurs. Formés à la même école intellectuelle que lui, ils ne sont pas dupes : auteur et lecteurs peuvent par exemple partager le plaisir du jeu rhétorique, évalué de part et d'autre dans sa virtuosité. La notion de jeu nous paraît importante, et doit effacer l'illusion d'une relation d'autorité unilatérale instaurée par l'auteur. Buffon n'est pas par moment sincère et par moment hypocrite ; son public n'est pas par moment respecté et par moment manipulé.

¹⁸ Jeff LOVELAND, *Rhetoric and natural history. Buffon in polemical and literary context*, Oxford, Voltaire Foundation, 2001, p. 15.

¹⁹ *Id.*, p. 17-18 et 21-22.

Tous se retrouvent pour apprécier les variations de ton, les degrés d'énergie et d'éloquence du texte, l'habileté de l'auteur à satisfaire ou à décevoir des attentes.

Le triomphe de l'œuvre de Buffon ne se dissocie pas de la vogue de l'histoire naturelle que connut la société française du 18^e siècle : l'histoire naturelle n'est pas une science dont l'édition est abandonnée à d'inconnus et anonymes lecteurs, mais une science à forte valeur sociale dont l'édition est dirigée vers un lectorat identifié (et susceptible d'être élargi) dont on connaît les goûts, les pudeurs, les paresse intellectuelles... L'objet de ce travail sera de montrer comment l'*Histoire naturelle* de Buffon construit cette interaction culturelle et sociale.

IV. PORTER UN REGARD NEUF SUR L' <i>HISTOIRE NATURELLE</i>

Depuis quelques dizaines d'années, les historiens des sciences accordent à l'œuvre de Buffon l'attention qu'elle mérite. Récemment, les littéraires s'y sont intéressés, en se concentrant essentiellement sur la rhétorique scientifique. Nous nous proposons d'explorer une autre voie, qui relève de l'histoire littéraire et de la poétique. Dès lors que l'on s'intéresse aux rapports qui lient Buffon et ses lecteurs, deux approches doivent être envisagées. La première consiste à étudier la réception de l'*Histoire naturelle* au travers des écrits qui lui furent consacrés et qui nous sont parvenus : articles de périodiques, ouvrages polémiques, témoignages issus de correspondances ou autres documents intimes. Mais l'*Histoire naturelle* a suscité de très nombreuses réactions : depuis le 18^e siècle, elle n'a cessé d'être à la fois objet de polémique et d'admiration. Les postures critiques à son encontre sont infiniment variées, de sorte qu'il est impossible, et sans doute peu opératoire, de tenter une étude exhaustive selon cette méthodologie. La seconde approche consiste à chercher dans l'œuvre même de Buffon des indices de sa relation aux lecteurs : prise en compte de leurs attentes et de leurs goûts, adaptation à leurs capacités intellectuelles, incitations à participer à l'élaboration de l'œuvre par l'envoi de témoignages, etc. Ce qui nous intéresse dans l'étude que D. Reynaud a faite de l'histoire naturelle au 18^e siècle, c'est qu'il a pris le parti d'admettre *a priori* l'existence de l'histoire naturelle comme genre. Il se propose de définir les caractéristiques du genre de l'histoire naturelle en analysant les textes eux-mêmes plutôt qu'en se fondant sur

leur réception critique²⁰. C'est l'approche que nous avons retenue en priorité pour orienter nos recherches, parce qu'elle nous a paru plus riche, et parce qu'elle nous a semblé plus à même de soulever des questions nouvelles, et de renouveler l'image de l'*Histoire naturelle*. Nous souhaitions intégrer l'étude même des textes de Buffon à notre travail, et nous avons cherché un juste équilibre entre découverte du public de l'*Histoire naturelle*, et découverte de l'*Histoire naturelle* elle-même. C'est pourquoi, si nous avons intégré à l'occasion les témoignages critiques passés à la postérité, nous avons pour l'essentiel préféré nous concentrer sur les aspects de la réception qui intégraient le comportement du lecteur.

La prise en compte du public a joué un rôle non négligeable dans l'élaboration même de l'*Histoire naturelle*, et son texte nous fournit des éléments qui « trahissent » ce phénomène. Nous devons tenir compte de cette analyse de H. R. Jauss, le fondateur de l'approche critique nommée « esthétique de la réception », à laquelle nous nous rattachons :

Même au moment où elle paraît, une œuvre littéraire ne se présente pas comme une nouveauté absolue surgissant dans un désert d'information ; par tout un jeu d'annonces, de signaux – manifestes ou latents –, de références implicites, de caractéristiques déjà familières, son public est prédisposé à un certain mode de réception. Elle évoque des choses déjà lues, met le lecteur dans telle ou telle disposition émotionnelle, et dès son début crée une certaine attente de la « suite », du « milieu » et de la « fin » du récit (Aristote), attente qui peut, à mesure que la lecture avance, être entretenue, modulée, réorientée, rompue par l'ironie, selon les règles de jeu consacrées par la poétique explicite ou implicite des genres et des styles. À ce premier stade de l'expérience esthétique, le processus psychique d'accueil d'un texte ne se réduit nullement à la succession contingente de simples impressions subjectives ; c'est une perception guidée, qui se déroule conformément à un schéma indicatif bien déterminé, un processus correspondant à des intentions et déclenché par des signaux que l'on peut découvrir, et même décrire en termes de linguistique textuelle²¹.

Ce rapport dialectique entre l'auteur et ses lecteurs fera l'objet de la majeure partie de nos analyses. L'*Histoire naturelle* souffre depuis longtemps de passer pour une œuvre distante du public, en raison de sa dimension encyclopédique, qui peut sembler démesurée, en raison de la complexité scientifique de son contenu, et en raison du sublime prétendument pompeux de son style. Ce sont ces idées reçues, bien éloignées de ce que fut l'*Histoire naturelle* pour le public de son temps, que peut nous aider à combattre l'approche définie par H. R. Jauss, et résumée ainsi par J. Starobinski :

²⁰ Denis REYNAUD, *op. cit.*, p. 5.

²¹ Hans Robert JAUSS, *Pour une esthétique de la réception*, trad. C. Maillard, Paris, Gallimard, 1978, p. 55.

[...] on n'a pas su reconnaître toutes les *personæ dramatis*, tous les acteurs dont l'action réciproque est nécessaire pour qu'il y ait création et transformation dans le domaine littéraire, ou invention de nouvelles normes dans la pratique sociale. Le grief est double : l'on a posé des entités, des substances, là où devaient prévaloir les liens fonctionnels, les rapports dynamiques ; et non seulement l'on a pas su reconnaître le primat de la relation, mais, en centrant la recherche littéraire sur l'auteur et sur l'œuvre, l'on a restreint indûment le système relationnel. Celui-ci doit, de toute nécessité, prendre en considération le destinataire du message littéraire – le public, le lecteur. L'histoire de la littérature et de l'art plus généralement, insiste Jauss, a été trop longtemps une histoire des auteurs et des œuvres. Elle a opprimé ou passé sous silence son « tiers état », le lecteur, l'auditeur, ou le spectateur contemplatif. On a rarement parlé de la fonction historique du destinataire, si indispensable qu'elle fût depuis toujours. Car la littérature et l'art ne deviennent processus historique concret que moyennant l'expérience de ceux qui accueillent leurs œuvres, en jouissent, les jugent [...] ²².

Les aspects de la proximité établie entre l'*Histoire naturelle* et son public que nous mettrons au jour, permettront de mieux comprendre le succès rencontré par l'œuvre de Buffon en son temps, et par la suite. En intégrant la notion d'interaction, de rapport dialectique, comprenant toutes les formes d'échanges, de réciprocité qui s'opèrent entre Buffon et ses lecteurs, contemporains ou posthumes, on voit se dessiner une nouvelle image de l'œuvre du naturaliste. L'*Histoire naturelle*, à bien des égards, se révèle être une œuvre construite avec la participation des lecteurs comme avec celle des collaborateurs et correspondants de Buffon.

Cette approche conduit à traiter les aspects de la réception de l'*Histoire naturelle* auxquels on n'avait pas jusqu'ici consacré d'étude développée ; elle trouve quelque cohérence dans le fait d'être orientée par la volonté de désocculter l'aspect familial de l'*Histoire naturelle*, la proximité, la complicité même que Buffon entretient avec ses lecteurs. Certaines manifestations de cette complicité occupent peu de place dans l'économie générale de l'*Histoire naturelle*, mais nous pensons qu'elles peuvent avoir eu un impact fort sur sa réception, et qu'elles ont indéniablement contribué à son succès. Nous devons préciser ici que nous n'avons pas cru devoir parcourir jusqu'à leur terme certaines des pistes que nous ouvrons ; si nous avons découvert, sans les explorer à fond, quelques nouveaux horizons de recherche, au sein d'un travail d'ensemble qui révèle des aspects méconnus de l'œuvre de Buffon, nous avons atteint notre objectif.

Tout d'abord, nous nous demanderons comment l'horizon d'attente des lecteurs contemporains de Buffon a pu influencer le travail d'écriture de son œuvre par le naturaliste. Il s'agira de déceler au sein de l'*Histoire naturelle* l'expression d'une prise en compte de leurs attentes et de leurs goûts, qu'elle soit ou non consciente. Ce dernier point est important :

²² Jean STAROBINSKI, préface à Hans Robert JAUSS, *id.*, p. 12.

la communauté d'une culture peut être manifeste et contribuer à la séduction du lecteur sans que son expression ait été préméditée. Le traitement des lieux communs naturalistes, les digressions à caractère romanesque, l'esthétique du sublime naturel enfin, sont autant d'aspects de l'*Histoire naturelle* qui définissent l'horizon d'attente partagé par Buffon et ses lecteurs, horizon qui fonde l'interaction qui présida à l'élaboration de l'œuvre.

Dans un second temps, nous nous intéresserons aux manifestations du contexte socio-historique au sein de l'*Histoire naturelle*. Nous identifierons les portraits des lecteurs dessinés par le texte même, et nous verrons dans quelle mesure ils nous renseignent quant à leur catégorie sociale. Nous montrerons ensuite que le lecteur parisien y retrouve des éléments de sa vie quotidienne, relatifs à ses divertissements et à ses loisirs culturels. La prise en compte du lecteur s'exprime par ailleurs au sein de l'iconographie de l'*Histoire naturelle*, élaborée par J. de Sève, qui l'incite à déchiffrer des allusions codées ; Buffon tente au contraire, par son effort didactique, de rendre son œuvre limpide à quiconque. Élargissant notre questionnement sur le plan géographique, nous verrons comment Buffon incite ses lecteurs à lui fournir, depuis la France ou l'étranger, une contribution, qui fondera une œuvre collective. Nous verrons enfin comment les gens du monde ont participé à l'élaboration de l'œuvre, et comment Buffon leur a permis d'en faire un miroir de la mondanité réunissant hommes et animaux domestiques. Dans tous ces cas de figure, les lecteurs de l'*Histoire naturelle* se voient directement sollicités, invités à agir ou à réagir.

Après cette étude de l'interaction qui influença la rédaction de l'*Histoire naturelle*, nous nous intéresserons à quelques-unes des formes que prit son exploitation. Nous verrons à quoi elle fut employée du vivant même de Buffon, comment elle fut diffusée aux 18^e et 19^e siècles, et comment le pastiche et la parodie s'en emparèrent. La familiarité du public avec l'œuvre de Buffon a en effet continué de se manifester après sa mort, à l'époque moderne, de diverses manières qui nous semblent s'inscrire encore dans la notion d'interaction telle qu'elle est définie par l'esthétique de la réception. Pour J. Starobinski, « le lecteur est donc tout ensemble (ou tour à tour) celui qui occupe le rôle du récepteur, du discriminateur (fonction critique fondamentale, qui consiste à retenir ou à rejeter), et, dans certains cas, du producteur, imitant, ou réinterprétant, de façon polémique, une œuvre antécédente²³. » Les lecteurs de Buffon assument ces rôles successifs : critiques défavorables ou élogieux au 18^e siècle, ils se font pasticheurs ou parodistes aux 19^e et 20^e siècles. L'interaction entre l'œuvre du naturaliste et ses lecteurs se fait alors sur le mode créatif de la réécriture.

²³ Jean STAROBINSKI, *id.*, p. 13.

La difficulté de notre entreprise a consisté à tracer les limites d'une étude adaptée aux spécificités de l'*Histoire naturelle* et de son histoire. L'œuvre de Buffon, comparée à n'importe quelle œuvre de littérature « pure », présente une particularité concernant son mode de lecture : elle a fait l'objet de lectures partielles. La question des lectures fragmentaires de l'*Histoire naturelle* est liée à celle de son édition au 19^e siècle. Alors qu'au 18^e siècle, un lecteur fidèle pouvait lire chaque année le volume de Buffon qui paraissait (la publication des trente-six volumes ayant été répartie à peu près régulièrement sur une quarantaine d'années), les lecteurs du 19^e siècle consultent le plus souvent des éditions d'*Œuvres complètes*, au sein desquelles ils opèrent des choix de lecture à partir de la table des matières. Au 19^e siècle en particulier, les commentateurs de l'œuvre du naturaliste négligent souvent de préciser sur lesquels de ses textes ils fondent leurs remarques. Ainsi, on ne peut définir la portée des critiques exprimées par les grands auteurs sur le style de Buffon, car ils ne renvoient jamais aux textes qui leur ont inspiré ces critiques ; or, selon qu'ils pensent à l'*Histoire et théorie de la terre*, à *De la puberté*, aux articles consacrés aux quadrupèdes, ou à ceux qui sont consacrés aux oiseaux, aux *Époques de la nature*, ou aux minéraux, leur critique n'aura pas le même sens. Si Stendhal, par exemple (en supposant, selon toute probabilité, qu'il n'a pas lu tout Buffon), émet un jugement sur l'œuvre du naturaliste, on ne sait à partir de quelle lecture ce jugement s'est formé, et l'on peut donc difficilement en évaluer la portée, la pertinence, l'orientation ; bref, l'analyse en est plus qu'hasardeuse. Nous n'avons donc pas consacré d'étude générale à la réception de Buffon chez les grands auteurs modernes.

À cela s'ajoute le fait que l'*Histoire naturelle*, grand succès de librairie, présente encore la particularité d'avoir connu, à des dates de publication qui se chevauchent, plusieurs éditions contemporaines à des formats différents : les éditions in-4^o correspondant à l'édition dite « originale » ; l'édition in-12, qui contient les mêmes gravures en format réduit, et de laquelle ont été exclues les descriptions anatomiques de Daubenton ; l'édition luxueuse et enluminée de l'*Histoire naturelle des Oiseaux* ; des traductions en langues étrangères²⁴. Cela peut compliquer l'analyse de la réception de l'œuvre de Buffon, mais aussi l'enrichir de la prise en compte des pratiques de lecture potentiellement induites par ces différents formats d'édition. Par exemple, l'édition in-12 offre au lecteur la possibilité d'une pratique de lecture différente de celle proposée par l'édition in-4^o : dans un format plus léger, maniable et intime, cette édition « allégée » des « tripailles » (c'est le mot de Buffon) de Daubenton, offre un objet adapté au lecteur qui n'entend pas faire une lecture naturaliste « professionnelle ».

²⁴ Voir Alain-Marie BASSY, « À l'heure des grandes synthèses. L'œuvre de Buffon à l'Imprimerie royale, 1749-1789 », *L'Art du livre à l'Imprimerie nationale*, Paris, Imprimerie nationale, 1973, p. 172-173.

Aux difficultés méthodologiques qui viennent d'être présentées, il faut ajouter celle que représente tout simplement l'étendue du corpus formé par l'ensemble encyclopédique de l'*Histoire naturelle*, ainsi que par la conséquente réception critique qu'elle ne cessa de susciter jusqu'au 21^e siècle. Il nous a donc fallu limiter notre corpus comme notre approche critique. Si variées soient-elles, les formes d'interaction entre Buffon et ses lecteurs que nous avons soumises à l'étude s'expriment au sein d'un corpus de textes restreint, excluant par exemple le plus souvent l'*Histoire naturelle des Minéraux*. Les volumes consacrés aux animaux ont naturellement particulièrement retenu notre attention, parce qu'ils établissent au mieux le rapport dialectique entre Buffon et ses lecteurs.

Nous avons fait le choix d'explorer trois siècles de réception afin de multiplier les approches d'une œuvre, comme on l'a vu, difficile à cerner et à définir. L'ambition de cette thèse étant de mettre au jour les multiples aspects de l'*Histoire naturelle* qui en font une œuvre proche de son public et en interaction avec lui, il nous a fallu multiplier les approches méthodologiques, articuler les études du texte de Buffon avec des considérations relevant de la sociologie de la littérature.

Nous avons exclu l'approche diachronique, qui juxtapose des analyses selon une progression chronologique. On peut mentionner un exemple des limites inhérentes à ce type d'approche. L'étude chronologique des critiques idéologiques ou stylistiques adressées à Buffon au cours de trois siècles rencontre un obstacle insurmontable : les modes de pensée évoluent trop pour que ces critiques soient comparables et que leur réunion en vue d'une analyse commune soit pertinente. Dans le meilleur des cas, on ne fait avec cette méthode que se servir de ces témoignages pour analyser à travers eux l'évolution des modes de pensée. Mais alors on n'apprend rien sur l'œuvre qu'ils critiquent.

Nous avons encore écarté l'approche psychologique, qui nous a toujours semblée anachronique, et incapable de nous rien apprendre sur le texte même de Buffon. G. Bachelard a proposé ce type d'analyse :

On pourra [...] relire l'*Histoire naturelle* de Buffon d'un œil plus perspicace, en observant l'observateur, en adoptant l'attitude d'un psychanalyste à l'affût des raisons irraisonnées. On comprendra que les portraits des animaux, marqués au signe d'une fausse hiérarchie biologique, sont chargés de traits imposés par la rêverie inconsciente du narrateur. Le lion est le roi des animaux parce qu'il convient à un partisan de l'ordre que tous les êtres, fussent les bêtes, aient un roi. Le cheval reste noble dans sa servitude parce que Buffon, dans ses fonctions sociales, veut rester un grand seigneur²⁵.

G. Bachelard nous semble être dans l'erreur. On peut lui opposer par exemple ce passage de l'article consacré aux paresseux, où Buffon conteste la pertinence de l'humanisation de l'organisation de la nature : « Pourquoi n'y aurait-il pas des espèces d'animaux créés pour la misère, puisque dans l'espèce humaine, le plus grand nombre y est voué dès la naissance ? Le mal à la vérité vient plus de nous que de la nature : pour un malheureux qui ne l'est que parce qu'il est né faible, impotent ou difforme, que de millions d'hommes le sont par la seule dureté de leurs semblables²⁶ ! » Puisque l'injustice qui règne parmi les hommes est un fait de culture et non de nature, on ne peut en faire une application explicative au règne animal. La pensée de Buffon n'est donc pas aussi assujettie à des catégories inconscientes que le dit G. Bachelard. J. Roger a commenté son analyse de la phrase de Buffon sur le « roi des animaux » pour en montrer le peu de fondement :

L'ennui, c'est que la formule litigieuse ne se trouve, dans l'article *Du Lion* de l'*Histoire naturelle*, que dans la phrase suivante : « Il faut avouer que la force de ce roi des animaux ne tient pas contre l'adresse d'un Hottentot ou d'un Nègre, qui souvent osent l'attaquer tête à tête avec des armes assez légères. » Piètre royauté que celle-là. En réalité, Buffon reprend une formule, traditionnelle depuis La Fontaine, pour affirmer la supériorité de l'homme sur l'animal. L'explication historique est peut-être ici d'un plus grand secours que la psychanalyse²⁷.

Nous partageons cette opinion, et adressons encore notre critique au travail récent d'A. Izcovich. Dans *Des Sciences à la psychanalyse : Buffon l'homme et l'objet*²⁸, elle se propose de comparer la relation établie entre la science et la notion de sujet chez Buffon d'une part, et chez Freud et Lacan d'autre part. A. Izcovich fait de l'œuvre de Buffon une lecture très incomplète, peu fine, et de seconde main, en s'appuyant sur les travaux des spécialistes de l'œuvre de Buffon sans parfois même en indiquer les citations. Les textes de Buffon sont interprétés hors de toute considération contextuelle, hors de toute prise en compte de l'histoire des idées et de la science, et à la lumière des découvertes psychanalytiques, ce qui pose problème. Loin de nous l'idée de contester l'intérêt de la recherche psychanalytique, mais nous voulons dire que la psychanalyse freudienne et lacanienne, comme toute révolution, appartient à son temps, et ne saurait être appliquée telle quelle aux mœurs et créations d'une autre époque. Enfin, le constat final auquel parvient A. Izcovich – Buffon a manié des

²⁵ Gaston BACHELARD, *La Formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance*, Paris, Vrin, 2004 (1^{re} éd. 1938), p. 54.

²⁶ BUFFON, *L'Unau et l'aï* (1765), § 2, *H. n.*, t. XIII / *O. c.*, t. IV, p. 342 b.

²⁷ Jacques ROGER, *Buffon, un philosophe au Jardin du Roi*, Paris, Fayard, 1989, p. 11.

²⁸ Anita IZCOVICH, *Des sciences à la psychanalyse. Buffon l'homme et l'objet*, Paris, L'Harmattan, 2007.

concepts qui serviront à la psychanalyse, mais la différence entre Buffon et Freud, c'est que Buffon n'avait pas découvert l'inconscient – devait être plutôt son point de départ.

Les analyses de M. Foucault nous ont paru suspectes pour d'autres raisons. Lorsqu'il traite de la distance prise par Buffon par rapport à l'histoire naturelle telle qu'Aldrovandi la pratiquait, en y mêlant l'observation à la légende, M. Foucault écrit : « Et Buffon de dire : “qu'on juge après cela quelle portion d'histoire naturelle on peut trouver dans tout ce fatras d'écriture. Tout cela n'est pas description, mais légende.” En effet, pour Aldrovandi et ses contemporains, tout cela est *legenda*, – choses à lire²⁹. » Si M. Foucault ne donne pas ici de référence pour la citation de Buffon, c'est peut-être parce que, s'il pouvait s'y référer, le lecteur découvrirait que le texte (qui ne traite pas de description, mais du choix des matières) ne présente pas la dernière phrase « citée » par M. Foucault... D'une manière générale, les analyses proposées dans *Les Mots et les choses* sont souvent contestables : « Buffon et Linné posent la même grille ; leur regard occupe sur les choses la même surface de contact ; les mêmes cases noires ménagent l'invisible ; les mêmes plages, claires et distinctes, s'offrent aux mots³⁰. » Il suffit bien souvent d'opposer aux citations choisies par M. Foucault d'autres citations issues de textes de Buffon qu'il n'a pas étudiés, pour révéler les limites de son approche. On ne peut adhérer à ses conclusions en raison du caractère fragmentaire de la lecture qu'il a faite de l'*Histoire naturelle*, dont il n'a apparemment lu que des articles choisis dans la table des matières d'*Œuvres complètes*, et dont les titres annonçaient *a priori* un fort contenu philosophique³¹.

Pour ce qui est de l'étude de la dimension scientifique et philosophique de l'*Histoire naturelle*, elle a été notamment traitée par J. Roger et T. Hoquet au sein des travaux d'ensemble qu'ils ont consacrés à Buffon, et on trouvera de nombreux éléments sur la question en consultant les livres traitant des grandes figures scientifiques du 19^e siècle (notamment Cuvier, Lamarck et Flourens). Dans les chapitres où nous nous intéresserons le plus à la dimension scientifique de l'œuvre de Buffon, nous n'exprimerons pas de jugements de valeur à son sujet : il appartient aux historiens des sciences et aux épistémologues de faire le choix de cette approche critique. Il nous a semblé difficile (et déplacé) de nous situer sur ce terrain ; et sans doute faut-il être un J. Roger pour passer de l'étude des Lettres à l'épistémologie. Nous avons le plus souvent choisi de demeurer dans les limites méthodologiques de notre formation littéraire, et nous avons essayé de traiter les aspects de la réception de l'*Histoire naturelle* qui jusqu'ici n'avaient pas été approfondis. Cela dit, nous

²⁹ Michel FOUCAULT, *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 54-55.

³⁰ *Id.*, p. 148.

³¹ Denis REYNAUD critique l'analyse que fait Michel FOUCAULT de l'histoire naturelle classique, *op. cit.*, p. 12.

n'avons jamais oublié que nous avons affaire à une œuvre de science, et il nous a paru absolument nécessaire, quand nous travaillions sur le texte même de Buffon, de montrer quelle était l'intrication des choix littéraires et rhétoriques avec le projet épistémologique.

PREMIÈRE PARTIE

**POUR UNE ESTHÉTIQUE DE LA RÉCEPTION DE L’*HISTOIRE*
NATURELLE : BUFFON ET L’HORIZON D’ATTENTE DE SES LECTEURS**

INTRODUCTION

On ne peut faire reproche à l'*Histoire naturelle* de Buffon de sortir quelquefois des bornes prescrites de nos jours à la science. L'âge classique attribue une égale dignité à ce que nous appelons aujourd'hui sciences sociales et sciences dures, et considère que les secondes méritent au moins d'être écrites avec grâce. L'œuvre du naturaliste est marquée par un grand nombre d'influences littéraires d'ordres divers. Nous nous attacherons à analyser ces aspects. Buffon, en homme de son temps, partage avec ses lecteurs une culture littéraire à la fois héritée et en évolution. Il se propose parfois d'exploiter consciemment ces références afin de s'attacher le public, mais il ne s'agit cependant pas, comme on l'a parfois dit, de subjuguier par l'esthétique et l'émotion attachées au domaine littéraire des lecteurs ravalés au rang de consommateurs intellectuellement vulnérables. Si « le style est l'homme même »³², si le style est la marque que l'humanité imprime à la construction de la science, comment concevoir une science qui ne soit pas marquée par l'humanité – et donc par la culture – de son auteur ? Le littéraire participe de la philosophie de la science buffonienne, et l'on ne peut en aucun cas réduire la part littéraire ou rhétorique de l'*Histoire naturelle* à une simple stratégie commerciale.

Pensons aussi au lecteur de Buffon. À quelque catégorie qu'il appartienne, qu'il soit savant ou homme du monde, il a été sensibilisé aux belles-lettres et il a des attentes en matière d'écriture, attentes connues d'un naturaliste comme de n'importe quel autre auteur. Nous appliquerons donc à notre étude cette réflexion de H. R. Jauss :

Le rapport du texte isolé au paradigme, à la série des textes antérieurs qui constituent le genre, s'établit [...] suivant un processus analogue de création et de modification permanentes d'un horizon d'attente. Le texte nouveau évoque pour le lecteur (ou l'auditeur) tout un ensemble d'attentes et de règles du jeu avec lesquelles les textes antérieurs l'ont familiarisé et qui, au fil de la lecture, peuvent être modulées, corrigées, modifiées ou simplement reproduites. [...] le problème de la subjectivité de l'interprétation et du goût chez le lecteur isolé ou dans les différentes catégories de lecteurs ne peut être posé de façon pertinente que si l'on a d'abord reconstitué cet horizon d'une expérience esthétique intersubjective préalable qui fonde toute compréhension individuelle d'un texte et l'effet qu'il produit.

La possibilité de formuler objectivement ces systèmes de références correspondant à un moment de l'histoire littéraire est donnée de manière idéale dans le cas des œuvres qui s'attachent d'abord à évoquer chez leurs lecteurs un horizon d'attente résultant des conventions relatives au genre,

³² BUFFON, *Discours de réception à l'Académie française* (prononcé en 1753, publié en 1777), § 15, *H. n.*, t. XXXIII (*Supp.*, t. IV) / *O. c.*, t. I, p. 30 b / Pléiade, p. 427.

à la forme ou au style, pour rompre ensuite progressivement avec cette attente – ce qui peut non seulement servir un dessein critique, mais encore devenir la source d’effets poétiques nouveaux³³.

Nous verrons comment se met en place l’interaction entre Buffon et ses lecteurs, autour des systèmes de références qui régissent l’emploi des lieux communs naturalistes, les emprunts au genre romanesque, et le développement de l’esthétique du sublime naturel.

³³ Hans Robert JAUSS, *Pour une esthétique de la réception*, trad. C. Maillard, Paris, Gallimard, 1978, p. 56.

CHAPITRE I. LES LIEUX COMMUNS NATURALISTES DANS L'*HISTOIRE*

NATURELLE

INTRODUCTION. LE LIEU COMMUN, ENTRE TRADITION ET INNOVATION

Une part importante du plaisir que, lecteurs modernes, nous avons à lire l'histoire naturelle antique et classique, réside dans ce décalage poétique et parfois drôle entre la vision de la nature qui fut celle de nos ancêtres, et la nôtre. Leur rapport à la nature empreint de croyances, de superstitions, et passant par le prisme coloré de la littérature et de la mythologie, est d'une grande poésie pour les modernes, qui ont radicalisé le clivage entre nature et culture, et il a inspiré des pastiches émerveillés à des auteurs actuels, comme nous le verrons à la fin de ce travail. C'est notre regard décalé qui insuffle cette forme de poésie aux textes anciens. Il nous faut porter sur eux un autre regard pour en comprendre la rhétorique, la structure, l'ornementation. C'est l'agréable sentiment de poésie surannée que nous inspiraient des thèmes traditionnels éculés qui nous a donné l'envie d'étudier les lieux communs naturalistes, mais le but de cette étude est bien de quitter l'*impression* moderne de poésie pour comprendre la rhétorique des lieux communs mise en œuvre par Buffon.

Cette poésie surannée naît en particulier de l'anthropomorphisme, de la moralisation des animaux dont on a souvent fait reproche à Buffon. Nombre de critiques tentent de résoudre le problème posé par ces aspects qui paraissent inacceptables, aux yeux des modernes, chez un savant de son envergure. S. Paradis a recours à la notion de physiognomonie³⁴ ; T. Hoquet préfère utiliser la grille de lecture de la physique des passions pour montrer que Buffon n'introduit pas le moral dans l'histoire naturelle, mais qu'il rationalise les comportements des animaux par des mécanismes physiques³⁵. G. Bachelard avant eux avait proposé d'adopter une approche psychologique³⁶, dont nous avons dit déjà qu'elle nous paraissait inappropriée. Il nous semble plus intéressant et plus productif de déceler la place et la fonction de la littérature animalière traditionnelle dans l'élaboration des

³⁴ Voir Swann PARADIS, « Buffon, Pasumot et le sommeil paradoxal du chat : rhétorique et histoire naturelle sous l'Ancien Régime », *Savoirs et fins de la représentation sous l'Ancien Régime*, eds. A. Cloutier, C. Dubeau et P.-M. Gendron, Québec, Presses de l'Université de Laval, 2005.

³⁵ Thierry HOQUET, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, Paris, Champion, 2005, p. 500-506.

³⁶ Voir Gaston BACHELARD, *La Formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance*, Paris, Vrin, 2004 (1^e éd. 1938), p. 54.

textes de Buffon : c'est cette tradition naturaliste, et non un besoin inconscient de projeter de la hiérarchie sociale dans la nature, qui fait du lion le roi des animaux aux yeux de Buffon. Notre approche consistera donc à analyser au sein de certaines occurrences anthropomorphistes ou moralisantes des résurgences de lieux communs, et à interroger l'articulation de ces résurgences avec la modernité scientifique du projet buffonien. Nous ne prétendons pas, par cette analyse, établir la cohérence de la pensée de Buffon dans l'ensemble de son œuvre ; nous ne pensons pas qu'il soit possible, de quelque manière que l'on s'y prenne, de parvenir à un tel résultat. Il nous paraît plus efficace de contribuer à multiplier les approches qui, toutes en partie pertinentes, permettent par leur conjugaison d'accéder à une vision d'ensemble des choix intellectuels et artistiques eux-mêmes multiples de Buffon.

L'époque classique entretient avec la notion d'héritage, ou de dette envers les devanciers, un rapport parfois difficilement compréhensible à notre époque moderne. La notion d'originalité chère à nos contemporains ne se conçoit pas alors comme une nouveauté absolue mais comme une manière particulière de s'inscrire dans la tradition. L'*Histoire naturelle* de Buffon en témoigne à sa façon, notamment en reprenant des lieux communs naturalistes transmis de génération en génération depuis Aristote. Mais la dette de Buffon envers ses prédécesseurs présente un caractère plus problématique que celle des autres auteurs d'œuvres littéraires classiques : parce que Buffon est un savant en même temps qu'un auteur, il a pour tâche d'établir la vérité, ce qui peut impliquer une remise en question de ses sources. Comment Buffon peut-il concilier la permanence de connaissances, qui bien souvent n'en sont pas du point de vue scientifique, avec la nouveauté de la science qu'il entend fonder notamment sur une démarche critique et empirique ?

Pour éclairer cette question, il faut prendre en compte des éléments de rhétorique qui ont modelé sa pensée d'auteur comme celle de ses contemporains. Parmi ces éléments, les lieux communs figurent au premier rang. Il est significatif que Buffon ait emprunté à Plin cette réflexion qui ouvre le premier volume de l'*Histoire naturelle* : « C'est une tâche ardue que de donner un air nouveau aux vieilleries, de l'autorité aux nouveautés, de l'éclat à ce qui est usé, de la clarté à ce qui est obscur, de l'attrait à ce qui est dédaigné, du crédit à ce qui est douteux, de donner à chaque chose sa nature et à la nature tout ce qui lui appartient³⁷. » Tel qu'il est ici formulé, le projet naturaliste de Buffon, et son *ars inveniendi*³⁸, incluent le

³⁷ PLIN, *Histoire naturelle*, Livre I, éd. J. Beaujeu, Paris, Les Belles Lettres, 1950, p. 51.

³⁸ Voir Benoît DE BAERE, *La Pensée cosmogonique de Buffon. Percer la nuit des temps*, Paris, Champion, 2004, p. 151.

traitement critique et esthétique des lieux communs naturalistes³⁹. En étudiant quelques-uns d'entre eux (la fourberie du chat, l'oiseau qui tête les chèvres, le lierre qui pousse dans les bois des cerfs...), nous étudierons la tension qui règne au sein de l'*Histoire naturelle* entre lieux communs et exigence scientifique.

Le lecteur joue un rôle important dans cette question du traitement des lieux communs : partageant la même culture que l'auteur, il est au même titre que lui l'héritier des lieux communs, qu'il attend, voire désire ; l'auteur qui le devine est incité à élaborer son texte en tenant compte de cette attente du lecteur. Les personnages de l'abbé Pluche sont en quelque sorte les représentants du public friand d'histoire naturelle et en attente de lieux communs naturalistes. Lorsque le prieur, sur l'insistante demande de la comtesse, décrit le castor, il doit s'interrompre, et déclare : « Je vois bien que monsieur le chevalier perd patience si je ne lui montre le logement du castor : j'y viens⁴⁰. » Il y a là plus qu'une cheville permettant à l'abbé Pluche de donner du rythme à son texte en s'appuyant sur l'interaction de ses personnages. Cette réflexion du prieur illustre un fait : un naturaliste anticipe la façon dont ses lecteurs attendent le lieu commun (en l'occurrence, celui de l'« industrie » du castor bâtisseur, maintes fois célébrée). Chaque lieu commun est un passage obligé du type de texte pour le développement duquel la tradition rhétorique l'a érigé en ornement ou en argument. Le naturaliste anticipe l'ensemble des attentes de ses lecteurs, qui veulent reconnaître le lieu commun, et évaluer en même temps la particularité de son traitement, de son renouvellement.

J.-L. Dufays défend la thèse selon laquelle toute évaluation de l'intérêt d'un texte par un lecteur est et a toujours consistée (y compris à l'époque classique, qui nous intéresse) en « une dialectique entre la quête de reconnaissance et la quête de surprise » : le lecteur veut reconnaître les « clichés » qui forment sa « compétence », ou, dirait H. R. Jauss, son « horizon d'attente », mais il est aussi désireux de célébrer des éléments qui sortent de cette compétence. Parmi ces éléments qui surprennent le lecteur, il y a le fait que les stéréotypes soient actualisés de manière inédite⁴¹. Nous pensons pouvoir appliquer au lieu commun naturaliste ce que J.-L. Dufays dit du stéréotype (qu'il définit ainsi : une structure thématique ou narrative qui se signale par sa récurrence, son figement et le caractère problématique de sa valeur, morale ou esthétique⁴²). Nous verrons comment Buffon réactualise les lieux communs naturalistes de manière à satisfaire ses lecteurs tout en les surprenant.

³⁹ Nous excluons certaines variétés de lieux communs, comme celle des lieux communs providentialistes. Pour une étude de la façon dont Buffon a renouvelé ces derniers, voir Thierry HOQUET, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, op. cit., chap. XIV.

⁴⁰ Abbé PLUCHE, *Le Spectacle de la nature*, Paris, Estienne, 1763 (1^{re} éd. 1732-1750), 8 t. en 9 vol., t. I, p. 362.

⁴¹ Jean-Louis DUFAYS, « Stéréotypes, lecture littéraire et postmodernisme », *Lieux communs, topoi, stéréotypes, clichés*, Ch. Plantin dir., Paris, Kimé, 1993, p. 83-85.

⁴² *Id.*, p. 80.

Voici l'expression à la fois socio-historique et littéraire du goût du grand public du 18^e siècle pour les lieux communs naturalistes, goût qui motive l'interaction entre un naturaliste et ses lecteurs. On relève la présence de mêmes lieux communs naturalistes offerts au public dans les affiches des spectacles des foires parisiennes et dans les textes de Buffon. Rappelons que les spectateurs de la foire et les lecteurs de Buffon appartiennent dans une large mesure à la même catégorie sociale bourgeoise urbaine.

En 1750, un pélican est montré à la foire Saint-Germain. Voici ce qu'annonce l'affiche de ce spectacle : « Le public est averti que le sieur Chequer, venant de Turquie, amène un pélican vivant, lequel n'a jamais paru en France, qui se saigne pour nourrir ses petits. Le pélican est un animal qui ne se trouve pas selon l'histoire ; cependant on le voit à la foire St-Germain-des-Prés, rue Mercière, en descendant du côté du sieur Osouf, et les fêtes et dimanches, vis-à-vis les Grands-Danseurs de corde⁴³. » L'ensemble de cette affiche donne le ton du contexte dans lequel est mobilisé le lieu commun. Celui-ci, originellement profane, a été récupéré dans la symbolique chrétienne, et diffusé largement dans les imprimés populaires. Il apparaît dès le premier paragraphe que Buffon (ou Bexon, qui collabore avec lui aux tomes VII, VIII et IX de *l'Histoire naturelle des Oiseaux*) consacre au pélican :

On a représenté sous sa figure la tendresse paternelle se déchirant le sein pour nourrir de son sang sa famille languissante ; mais cette fable que les Égyptiens racontaient déjà du vautour, ne devait pas s'appliquer au pélican, qui vit dans l'abondance, et auquel la nature a donné de plus qu'aux autres oiseaux pêcheurs une grande poche dans laquelle il porte et met en réserve l'ample provision du produit de sa pêche⁴⁴.

Buffon dénonce le lieu commun plutôt qu'il ne le valorise ; mais en même temps, il atteste sa permanence dans l'esprit de ses lecteurs.

Les recherches d'É. Campardon nous fournissent un autre exemple qu'il sera plus intéressant d'analyser. En 1749, un capitaine de navire hollandais, Douwe Mout van der Meer, au cours d'une tournée européenne d'exhibition d'une femelle rhinocéros, la présente à la foire Saint-Germain, et annonce l'animal comme suit :

⁴³ Cité par Émile CAMPARDON, *Les Spectacles de la foire*, Genève, Slatkine, 1970 (1^e éd. 1877), 2 vol., t. II, p. 219-220.

De par le roi et monsieur le lieutenant général de police, messieurs et dames, vous êtes avertis qu'il est arrivé depuis peu en cette ville un animal nommé rhinocéros, animal que l'on a cru apocryphe jusqu'à présent. [...] il a une corne placée sur le nez, laquelle corne lui sert à se défendre contre son ennemi antipathique qui est l'éléphant. [...] Cet animal, comme il est dit ci-dessus, est l'ennemi juré de l'éléphant. Quand ils se rencontrent, il est infaillible qu'ils ne se battent. Le rhinocéros se met sous le ventre de l'éléphant et lui enfonce sa corne dans le ventre jusqu'à ce que l'éléphant succombant à sa douleur se laisse tomber et écrase son ennemi par le propre poids de son corps [...]»⁴⁵.

Il est évident que le combat du rhinocéros et de l'éléphant n'est pas mentionné ici comme faisant partie du spectacle annoncé, lequel consiste uniquement en l'exhibition de l'animal. Le développement sur l'affiche de ce lieu commun⁴⁶ est donc uniquement destiné à éveiller l'imagination du chaland. Il a une double fonction rhétorique. D'abord, il offre une caution culturelle au spectacle en suscitant dans la mémoire du lecteur de l'affiche des réminiscences de ses lectures naturalistes (que Buffon ne manque pas de mentionner dans l'article consacré au rhinocéros). Ensuite, il consiste en une hypotypose qui, en suscitant un spectacle intérieur dans l'imagination du lecteur de l'affiche, accroît chez celui-ci le désir du spectacle réel qu'il ira voir à la foire. Ce désir a pu par ailleurs être accentué par des gravures qui circulaient à l'époque. Ainsi, E. A. Liebman a remarqué que, sur le dessin à l'encre préparatoire de J. de Sève pour la planche publiée du lapin domestique, l'image d'un rhinocéros apparaît, accrochée au mur du fond. Elle ressemble à l'une des gravures populaires imprimées pour commémorer la tournée du « rhinocéros allemand ». Sur cette gravure populaire, on remarque à l'arrière plan une mise en scène du légendaire combat de l'éléphant et du rhinocéros, qui, conformément au texte de Pline et à celui de l'affiche citée précédemment, enfonce sa corne sous le ventre de son « ennemi » ; on y voit également en médaillon le portrait de Douwe Mout van der Meer, l'imprésario du rhinocéros, qui est nommé dans le texte de Buffon.

⁴⁴ BUFFON [et BEXON], *Le Pélican* (1781), § 1, *H. n.*, t. XXIII (*H. n. des Oiseaux*, t. VIII) / *O. c.*, t. VI, p. 438.

⁴⁵ Cité par Émile CAMPARDON, *op. cit.*, t. II, p. 312-313.

⁴⁶ Le combat de l'éléphant et du rhinocéros est mentionné notamment par PLIN, *op. cit.*, livre VIII, éd. A. Ernout, éd. cit., 1952, p. 48, et par ÉLIEN, *La Personnalité des animaux* (XVII. 44), trad. A. Zucker, Paris, Les Belles Lettres, 2004, 2 vol., t. I, p. 200-201. En 1515, à Lisbonne, on organisa un combat qui opposa les deux animaux.



Fig. 1 : Gravure-souvenir anonyme représentant le rhinocéros qui parcourut l'Europe entre 1741 et 1751.

Ces éléments apparaissent encore discrètement à l'arrière plan de la gravure publiée dans l'*Histoire naturelle*⁴⁷ :



Fig. 2 : Détail du *Lapin domestique*, gravure de J. DE SÈVE pour l'*Histoire naturelle* de Buffon, t. VI, 1756.

⁴⁷ Voir Elisabeth A. LIEBMAN, *Painting natures : Buffon and the art of the Histoire naturelle*, thèse de doctorat en philosophie, université de Chicago, décembre 2003, p. 112-113.

Si J. de Sève a pu faire référence dans son dessin à cette gravure populaire (sans doute avec l'accord de Buffon), c'est peut-être tout simplement en raison du franc succès que rencontra l'attraction foraine de l'exhibition du rhinocéros auprès du public parisien⁴⁸, auquel s'adresse l'*Histoire naturelle*.

Voyons à présent comment le texte de Buffon aborde le lieu commun de l'inimitié entre l'éléphant et le rhinocéros. Dans le passage qu'il consacre à l'étude de la corne du second animal, Buffon précise :

[...] c'est avec cette arme, dit-on, que le rhinocéros attaque et blesse quelquefois mortellement les éléphants de la plus haute taille, dont les jambes élevées permettent au rhinocéros, qui les a bien plus courtes, de leur porter des coups de boutoir et de corne sous le ventre, où la peau est la plus sensible et la plus pénétrable ; mais aussi lorsqu'il manque son premier coup, l'éléphant le terrasse et le tue⁴⁹.

Buffon ne marque le caractère de tradition littéraire du combat des deux animaux que par l'incise « dit-on » ; dans la suite du passage, il continue d'employer le présent de vérité générale. Cependant, on est bien en présence d'un lieu commun naturaliste on ne peut plus célèbre, et la fin du texte (« mais aussi lorsqu'il manque son premier coup, l'éléphant le terrasse et le tue ») relève du discours indirect libre puisqu'elle énonce le propos même des anciens naturalistes fondateurs de la tradition. Tout cela marque l'adhésion du texte de Buffon à cette tradition. Cependant, quelques paragraphes plus loin, Buffon revient à ce lieu commun, et adopte à son endroit une attitude tout à fait différente :

N'ayant nul goût pour la chair, [le rhinocéros] n'inquiète pas les petits animaux ; il ne craint pas les grands, vit en paix avec tous et même avec le tigre, qui souvent l'accompagne sans oser l'attaquer. Je ne sais donc si les combats de l'éléphant et du rhinocéros ont un fondement réel. Ils doivent au moins être rares, puisqu'il n'y a nul motif de guerre, ni de part ni d'autre, et que d'ailleurs on n'a pas remarqué qu'il y eût aucune espèce d'antipathie entre ces animaux ; on en a vu même en captivité vivre tranquillement et sans s'offenser ni s'irriter l'un contre l'autre. Pline est, je crois, le premier qui ait parlé de ces combats du rhinocéros et de l'éléphant : il paraît qu'on les a forcés à se battre dans les spectacles de Rome ; et c'est probablement de là que l'on a pris l'idée, que quand ils sont en liberté et dans leur état naturel, ils se battaient de même ; mais encore une fois, toute action sans motif n'est pas naturelle ; c'est un effet sans cause qui ne doit point arriver ou qui n'arrive que par hasard⁵⁰.

⁴⁸ Ce succès est évoqué par Émile CAMPARDON, *op. cit.*, t. II, p. 313-314, ainsi que par Louise E. ROBBINS, *Elephant Slaves and Pampered Parrots. Exotic Animals in Eighteenth-Century Paris*, Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press, 2002, p. 94-95. Nous remercions Françoise RUBELLIN pour nous avoir indiqué la piste de ce célèbre animal.

⁴⁹ BUFFON, *Le Rhinocéros* (1764), § 7, *H. n.*, t. XI / *O. c.*, t. IV, p. 406 b.

Buffon dénonce ici la fausseté du lieu commun qu'il présentait quelques pages avant sans véritable examen critique. Ainsi, Buffon exploite le lieu commun du combat du rhinocéros et de l'éléphant tantôt comme une occasion de susciter dans l'esprit du lecteur une image familière et teintée de la poésie d'une tradition ancienne, tantôt comme une occasion d'exercer son rôle critique de naturaliste moderne. Buffon sait aussi bien que les entrepreneurs de spectacles forains combien les lieux communs naturalistes sont appréciés et attendus du public, et nous verrons que, comme eux, il sait en jouer.

Mais avant de venir à cela, il nous faut préciser ce que nous entendons par « lieu commun ». Un lieu commun est un argument ou un ornement au service de la rhétorique, alors qu'une idée reçue peut être assimilée au préjugé populaire. Le lieu commun, parce qu'il appartient à un domaine intellectuel – la rhétorique – mûri par une tradition séculaire, est une notion opératoire en histoire littéraire, et il est préférable et nécessaire de la substituer à la notion d'idée reçue. Il fallait le préciser, car la critique buffonienne achoppe régulièrement à cette idée que l'*Histoire naturelle* contiendrait de trop nombreuses idées reçues. Nous avons vu que les foires parisiennes démontraient l'intérêt du grand public pour les lieux communs naturalistes ; voyons à présent ce que les lieux communs représentent en général pour la société du 18^e siècle.

II. RHÉTORIQUE DES LIEUX COMMUNS PLUTÔT QU'IDÉES REÇUES

A. LE CHAT SACRIFIÉ SUR L'AUTEL DU PRÉJUGÉ POPULAIRE ?

Les ailourophiles – amoureux des chats – dont nous sommes, pardonnent difficilement à Buffon son diffamatoire portrait du chat, « domestique infidèle », poltron adepte de la rapine, hypocrite qui ne saurait adresser un regard franc et direct à son maître. J. Ehrard, ailourophile patenté, a clairement dénoncé le manque de scientificité de cet article : « On remarquera [...] comment la justesse de l'observation est ici presque constamment trahie par un vocabulaire essentiellement psychologique et moral. Décrivant le comportement des chats, Buffon ne peut s'empêcher de faire comme s'il les voyait de l'intérieur. Ce La Bruyère des

⁵⁰ *Id.*, § 11 / *O. c.*, t. IV, p. 408 a.

animaux semble oublier que l'animalité n'est pas l'humanité⁵¹. » J. Ehrard remarque que l'opinion de Buffon sur le chat est largement partagée par ses contemporains, et en conclut que « l'animosité de Buffon est donc moins un sentiment personnel que l'écho de l'opinion commune. » On ne peut alors que se demander « comment un vrai savant peut se faire l'interprète de celle-ci sans aucune distance critique »⁵². J. Ehrard propose l'explication suivante. Buffon aurait cherché une langue scientifique qui, contrairement à la langue spécialisée des nomenclateurs, ne présente pas d'obscurité ; il aurait adopté le langage des gens du monde, et ce faisant, leurs idées reçues⁵³. Cela revient à dire qu'il aurait renoncé à la science pour se conformer aux modes de pensée du grand public. S. Paradis a recours au même type d'explication. Après avoir rappelé que la diabolisation du chat persista sous l'Ancien Régime, il conclut :

Il ne s'agit pas de faire de Buffon un adepte de la superstition, mais il est à peu près indéniable qu'il ait été pleinement conscient de la représentation dominante que se faisait du chat une majorité de ses contemporains. Dans cette optique, la représentation du chat chez Buffon correspondrait peut-être à l'horizon d'attente d'un public n'ayant pas rompu avec les attributs démoniaques qui, dans l'Occident chrétien étaient associés au *Felis catus* depuis le Moyen Âge⁵⁴.

Là encore, on suppose que Buffon fait des concessions aux seuls préjugés des lecteurs, afin, sans doute, d'accroître les ventes de son œuvre. Certes. Cependant, ces explications de J. Ehrard et de S. Paradis doivent être complétées, car elles ne nous semblent pas constituer une réponse satisfaisante à la question : comment un savant aux compétences avérées peut-il se faire le relais des préjugés de l'opinion commune ? Nous proposons de poser autrement la question : quelle contrainte d'écriture interfère assez puissamment avec les données objectives de l'étude du chat pour les éclipser (provisoirement ; n'oublions pas que l'article consacré au chat se poursuit en termes beaucoup plus satisfaisants du point de vue scientifique) ? La réponse ne peut se trouver qu'en prenant en compte certaines conceptions littéraires classiques.

Il nous paraît judicieux d'opérer un rapprochement entre les analyses consacrées aux œuvres de Pline et de Buffon, dont bon nombre achoppent au problème de la coexistence du rationnel et de l'irrationnel. G. Serbat fait le bilan des reproches adressés à Pline par les critiques modernes, qui blâment son goût immodéré pour le merveilleux et son esprit critique

⁵¹ Jean EHRARD, « Écriture de chats », *Dix-huitième siècle*, n° 36, 2004, p. 443.

⁵² *Id.*, p. 445.

⁵³ *Id.*, p. 446.

⁵⁴ Swann PARADIS, « Buffon, Pasumot et le sommeil paradoxal du chat », art. cit., p. 104.

défaillant, et il concède que ces reproches ont certains fondements ; mais il propose d'adopter à l'égard de Pline une autre attitude :

Au lieu de jouer seulement le rôle d'un comptable pointilleux qui, fort de la science et de la critique modernes, fait un relevé des fautes et dresse un bilan lourdement négatif, le chercheur peut adopter une démarche plus féconde s'il vise à replacer d'abord Pline dans son temps ; à se représenter exactement les conditions dans lesquelles il travaillait ; à le situer dans l'histoire de la connaissance ; à mesurer la pression qu'ont exercée sur lui les conceptions de ses contemporains et leur affectivité⁵⁵.

L'intégralité de ce propos peut être retenu à l'endroit des études buffoniennes. G. Serbat intègre la question du public à sa réflexion sur l'*Histoire naturelle* de Pline, en rappelant que celui-ci écrit pour un public baigné de magie et qu'un livre de science est, jusqu'au 18^e siècle, un dialogue avec le lecteur, dont l'auteur mentionne les idées même s'il ne les admet pas⁵⁶. Nous faisons nôtre cette réflexion, et adhérons à l'idéal de programme de recherche ainsi formulé par G. Serbat : « Il ne suffit pas de trier avec soin les traits sceptiques et les marques de superstition. Il faudrait expliquer comment leur coexistence est possible, inévitable même, en analysant les conditions historiques de tout ordre – aussi bien affectives qu'intellectuelles – au milieu desquelles l'œuvre s'est élaborée⁵⁷. »

Plutôt que de nous arrêter à l'idée d'une carence de scientificité dans certains textes de Buffon, nous tenterons de dessiner le paysage intellectuel qui permet au naturaliste de faire cohabiter « pacifiquement » des démarches empiristes avec des éléments issus de la tradition livresque. Il nous faudra dans un premier temps évaluer l'importance de la rhétorique des lieux au 18^e siècle.

B. LES LIEUX COMMUNS AU 18^e SIÈCLE

Dans son étude sur les lieux communs dans l'Antiquité et à la Renaissance, F. Goyet montre que deux sens principaux coexistent au 16^e siècle pour l'expression *lieu commun* : le premier, issu de la tradition antique, désigne un moment du discours où celui-ci s'élève jusqu'au sublime des grands principes généraux, et se situe dans le registre du *movere* (de l'émotion) ; le second, invention de la Renaissance, désigne un recueil de citations, classées

⁵⁵ Guy SERBAT, « La Référence comme indice de distance dans l'énoncé de Pline l'Ancien », *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, 1973, p. 38-39. Nous remercions Stéphane SCHMITT qui nous a fait connaître cet article.

⁵⁶ *Id.*, p. 40.

⁵⁷ *Ibid.*

par rubriques, constituant une méthode d'étude et d'écriture, et se situant donc dans le registre du *docere* (de l'instruction). Ces deux sens sont encore vivants au 18^e siècle. F. Goyet apporte des précisions au premier en distinguant *lieu* et *lieu commun* : le lieu commun est un développement oratoire composé de lieux, qui sont des arguments. L'argumentation est soutenue par l'émotion du sublime auquel conduit le lieu commun, qui convoque les grands principes. Les lieux communs ainsi compris étaient pour les Anciens les instruments d'une méthode : la rhétorique des lieux communs se comprend comme une machine de guerre éloquente, armée des ressources du *movere*, fertilisée par les sources de la *copia* (l'abondance), et mise au service du judiciaire et du politique⁵⁸. Cette conception antique de la rhétorique est bien ancrée dans les esprits cultivés du 18^e siècle.

Cela dit, la rhétorique des lieux fait l'objet à l'âge classique d'une critique parfois violente, et dirigée essentiellement contre le second sens évoqué plus haut. F. Goyet montre qu'au 17^e siècle déjà, l'expression *lieu commun* prend le sens de banalité, d'idée rebattue ; il donne de nombreuses attestations de ce sens chez les auteurs du 18^e siècle⁵⁹. En 1752, le *Dictionnaire de Trévoux* définit le lieu commun selon deux axes. Le premier est diachronique, et donne une définition confuse du lieu commun puisée chez Aristote et chez les « logiciens ». Le second est synchronique au sens où il rend compte de la critique qui est adressée à l'époque à cette notion :

ART DE PARLER. Cette méthode [des lieux communs] peut rendre féconds les esprits stériles. Aussi n'appelle-t-on ces considérations générales, des *lieux communs*, que parce qu'ils fournissent de quoi parler sur toutes sortes de choses, et qu'ils sont exposés à tout le monde. C'est un art de trouver des arguments. [...] Bien des gens trouvent que la fécondité de ces *lieux communs* est une mauvaise fécondité ; et surtout que c'est un art dangereux pour les gens d'un esprit médiocre. On a défini cette topique, un art qui apprend à discourir sans jugement des choses qu'on ne sait point⁶⁰.

Dans l'*Encyclopédie*, Jaucourt donne une définition des lieux communs qui va dans le même sens :

LIEUX-COMMUNS, (*Rhétor.*) ce sont dans l'art oratoire, des recueils de pensées, de réflexions, de sentences, dont on a rempli sa mémoire, et qu'on applique à propos aux sujets qu'on traite, pour les embellir ou leur donner de la force. Démosthène n'en condamne pas l'emploi judicieux ; il conseille même aux orateurs qui doivent souvent monter sur la tribune pour y traiter différents sujets,

⁵⁸ Francis GOYET, *Le Sublime du « lieu commun ». L'invention rhétorique dans l'Antiquité et à la Renaissance*, Paris, Champion, 1996, *passim*.

⁵⁹ *Id.*, p. 9.

⁶⁰ Article *Lieu commun* du *Dictionnaire de Trévoux*, 1752.

de faire une provision d'exordes et de péroraïsons. Cicéron, (et nous n'avons rien au dessus de ses préceptes, ni peut-être de ses exemples) voulait, de plus que Démosthène, qu'on eût des sujets entiers traités d'avance et des discours préparés dans l'occasion, aux noms et aux circonstances près ; mais ces beaux génies n'avaient-ils pas un fond assez riche dans leur propre enthousiasme, et dans la fécondité de leurs talents, sans recourir à ces sortes de ressources ? Il semble que leur méthode ne pouvait guère être d'usage que pour les esprits médiocres qui faisaient à Athènes et à Rome une espèce de trafic de l'éloquence⁶¹.

Pour le *Dictionnaire de Trévoux* comme pour Jaucourt, les lieux communs ne sont plus qu'un stock de pensées figées. F. Goyet constate, avec les opposants à la méthode des lieux, un décalage entre la finalité de celle-ci (trouver les arguments judicieux) et la pratique qui conduit à une fertilité de pensées générales et communes inadéquates⁶². Cependant, le débat même témoigne de l'intérêt que les lieux continuent de susciter au 18^e siècle. Remarquons que la critique semble porter non sur les lieux mêmes – sur l'idée d'une réserve d'arguments hérités de la tradition – mais sur l'aspect systématique de leur usage.

À l'issue de ce bref repérage historique de la notion de lieu commun, nous voyons qu'un lieu commun désigne une pluralité d'arguments ; il nous faut donc concéder que c'est par simple commodité que, quant à nous, nous emploierons l'expression « lieu commun » pour désigner un motif ou un argument unique, particulier, que Buffon reprend à ses prédécesseurs. On pourrait dire alors que le lieu est « commun » en ce qu'il appartient à la culture partagée à un moment donné par une communauté.

C. UN BESTIAIRE AU TRIBUNAL : LA RHÉTORIQUE JUDICIAIRE DANS L'*HISTOIRE NATURELLE*

On ne peut douter que la rhétorique cicéronienne soit familière à Buffon : il a étudié au collège jésuite des Gaudrans, dont le professeur de rhétorique, le Père Oudin, a notamment commenté Cicéron⁶³ ; les *Œuvres complètes* de l'orateur figurent dans sa bibliothèque⁶⁴ ; enfin, il ne faut pas oublier que Buffon a d'abord suivi une formation juridique, ayant fait son droit à Dijon. La familiarité du naturaliste avec la rhétorique judiciaire peut avoir laissé quelques traces dans l'*Histoire naturelle*.

⁶¹ JAUCOURT, article *Lieux communs* de l'*Encyclopédie*, 1766.

⁶² Francis GOYET, *op. cit.*, p. 20.

⁶³ Voir BUFFON, *Correspondance générale* (1860), éd. H. Nadault de Buffon, Genève, Slatkine, réimpr. de l'éd. de Paris (1885), 1971, 2 vol., t. I, p. 2, n. 2.

⁶⁴ Voir l'*Inventaire après décès de M^{re} Georges Louis Leclerc, chevalier, comte de Buffon, 30 avril 1788*, Bibliothèque du Muséum National d'Histoire Naturelle, cote : Ms 1871 (microfilm).

J. Ehrard a raison de considérer le début de l'article consacré au chat comme « un véritable procès, dans une instruction toujours menée à charge, jamais à décharge »⁶⁵ : la perfidie du chat est bien ici l'objet d'un acte d'accusation. Nous sommes confrontés au registre épictétique, auquel on a recours pour blâmer comme pour faire un éloge. Ceci est intéressant en ce que la tradition rhétorique a établi des règles permettant de mener l'instruction d'un procès, et que ces règles incluent le recours aux lieux communs. C'est encore un élément qui nous permet de dire que Buffon ne véhicule pas des *idées reçues* : parce qu'il adapte la rhétorique judiciaire à l'histoire naturelle, il a recours aux lieux communs naturalistes pour construire son argumentation – ce qui est bien autre chose que de céder au préjugé populaire. La définition cicéronienne du lieu commun comme développement suscitant l'*indignatio*, et usant d'hypotyposes horribles (définition dont tout lecteur du 18^e siècle est familier)⁶⁶ semble adaptée à la façon dont Buffon fait le portrait à charge de certains animaux.

On pourrait faire la même analyse concernant le procès en défense – le jeu de mots s'impose – de l'éléphant : la plaidoirie en faveur du meilleur animal qui soit mobilise un bon nombre des lieux communs dont il a été gratifié depuis l'Antiquité (ses vertus morales, ses aptitudes intellectuelles, son goût pour les arts, la musique et les parfums, sa pudeur amoureuse). Cependant, il faudrait, pour considérer cela comme une plaidoirie à proprement parler, qu'il y ait un acte d'accusation motivant la défense. Or, certains éléments nous autorisent à penser qu'il y a bien un acte d'accusation implicite dans chaque lieu commun naturaliste mettant en scène un comportement animal vertueux ; acte d'accusation à l'encontre non de l'animal mis en scène par le lieu commun, mais à l'encontre de l'homme auquel il est proposé en exemple. Dans *De l'amour de la progéniture*, Plutarque, qui figure parmi les références de Buffon, a discuté de cette question. Il y développe une réflexion sur la pertinence de la comparaison entre les hommes et les animaux, opérée pour définir ce qui est naturel. Ayant rapporté les divers comportements vertueux et exemplaires des parents animaux pour protéger leur progéniture, il laisse entendre qu'on a l'habitude de dire que la nature n'inspire ces sentiments aux animaux que pour qu'ils nous donnent l'exemple et qu'ils inspirent la honte aux hommes insensibles, ou à la nature humaine qui est seule à n'éprouver d'affection que par intérêt. Mais en réalité, selon lui, la tendresse des animaux, dépourvus de raison, est imparfaite, alors que celle de l'homme, pourvu de raison et parfois désintéressé, est

⁶⁵ Jean EHRARD, art. cit., p. 441.

⁶⁶ Voir Francis GOYET, *op. cit.*, p. 87.

parfaite et tout aussi naturelle que celle des bêtes⁶⁷. Si, comme le dit Plutarque, les lieux communs naturalistes des vertus des animaux sont convoqués comme exemples à imiter, et impliquent une critique des comportements humains, alors on peut considérer que ces lieux communs s'inscrivent dans le cadre d'un acte d'accusation, et relèvent de la rhétorique judiciaire. La rhétorique judiciaire que nous décelons dans l'*Histoire naturelle* verrait sa présence expliquée par cette dimension de critique morale adressée à l'homme, critique morale qui contribue à la dimension philosophique reconnue de l'œuvre de Buffon. Certes, dans l'*Histoire naturelle*, les lieux communs relevant de la rhétorique judiciaire sont peu nombreux, mais on peut leur associer d'autres lieux communs traditionnellement considérés comme des idées reçues anthropomorphiques, fondant un jugement de valeur sur la comparaison des hommes et des bêtes.

Après avoir rappelé le caractère rhétorique des lieux communs, qui les oppose aux idées reçues, il faut en étudier l'importance dans la vie culturelle de la société d'Ancien Régime.

III. BUFFON, L'ABBÉ PLUCHE, ET LE CONCOURS D'ÉLOQUENCE QUI TRAVERSE LES SIÈCLES

Dans cette partie, nous avons réuni l'étude des articles que Buffon consacre au chat et au cheval, parce qu'ils sont généralement donnés comme exemples de l'anthropomorphisme et de la moralisation des animaux qui caractériseraient la pensée du naturaliste. Les deux articles débutent par un développement emphatique (l'un accusateur, l'autre flatteur) ; dans les deux cas, Buffon accumule les arguments traditionnels de la fourberie du chat et de la noblesse du cheval⁶⁸.

⁶⁷ PLUTARQUE, *De l'amour de la progéniture*, dans *Œuvres morales* (t. VII), trad. J. Dumortier et J. Defradas, Paris, Les Belles Lettres, 1975, t. VII, p. 184-185, 188, 189.

⁶⁸ Pour être plus précis, en reprenant la distinction opérée par Francis GOYET entre « lieu commun » (développement éloquent) et « lieu » (argument servant ce développement), on pourrait dire que l'ensemble des lieux retenus par Buffon composent le lieu commun de la fourberie du chat et celui de la noblesse du cheval.

A. *LE CHAT*, OU COMMENT DISTINGUER PRÉJUGÉ POPULAIRE ET TRADITION LITTÉRAIRE

Dans la première lettre de l'*Histoire des chats* de Moncrif (1727), l'épistolier dit sortir d'une réunion mondaine où les chats ont été calomniés, accusés de vices ridicules, et raconte :

J'ai tenté de défendre leur cause [...]. J'ai soutenu d'abord la sortie qu'on m'a faite, avec ce sang-froid et cette modération qu'on doit garder en exposant les opinions les plus raisonnables, quand elles ne sont pas encore bien établies dans les esprits ; mais il est survenu un incident qui m'a absolument déconcerté : un chat a paru, et d'abord une de mes adversaires a eu la présence d'esprit de s'évanouir ; on s'est mis en colère contre moi ; on m'a déclaré que tous les raisonnements de la philosophie ne pourraient rien contre ce qui venait de se passer ; que les chats n'ont été, ne sont et ne seront jamais que des animaux dangereux, insociables. Ce qui m'a pénétré de douleur est que la plupart de ces conjurés sont gens de beaucoup d'esprit⁶⁹.

La société imaginée ici par Moncrif ressemble à ces lecteurs dont Buffon aurait adopté et exprimé les idées reçues au début du *Chat*, que voici :

Le chat est un domestique infidèle, qu'on ne garde que par nécessité, pour l'opposer à un autre ennemi domestique encore plus incommode, et qu'on ne peut chasser : car nous ne comptons pas les gens qui, ayant du goût pour toutes les bêtes, n'élèvent des chats que pour s'en amuser ; l'un est l'usage, l'autre l'abus ; et, quoique ces animaux, surtout quand ils sont jeunes, aient de la gentillesse, ils ont en même temps une malice innée, un caractère faux, un naturel pervers, que l'âge augmente encore, et que l'éducation ne fait que masquer. De voleurs déterminés, ils deviennent seulement, lorsqu'ils sont bien élevés, souples et flatteurs comme les fripons ; ils ont la même adresse, la même subtilité, le même goût pour faire le mal, le même penchant à la petite rapine ; comme eux ils savent couvrir leur marche, dissimuler leur dessein, épier les occasions, attendre, choisir, saisir l'instant de faire leur coup, se dérober ensuite au châtement, fuir et demeurer éloignés jusqu'à ce qu'on les rappelle. Ils prennent aisément des habitudes de société, mais jamais des mœurs : ils n'ont que l'apparence de l'attachement ; on le voit à leurs mouvements obliques, à leurs yeux équivoques ; ils ne regardent jamais en face la personne aimée ; soit défiance ou fausseté, ils prennent des détours pour en approcher, pour chercher des caresses auxquelles ils ne sont sensibles que pour le plaisir qu'elles leur font. Bien différent de cet animal fidèle, dont tous les sentiments se rapportent à la personne de son maître, le chat paraît ne sentir que pour soi, n'aimer que sous condition, ne se prêter au commerce que pour en abuser ; et, par cette convenance de naturel, il est moins incompatible avec l'homme qu'avec le chien, dans lequel tout est sincère⁷⁰.

⁶⁹ MONCRIF, *Histoire des chats* (1727), Rennes, La Part Commune, s. d. [1999], p. 29-30.

⁷⁰ BUFFON, *Le Chat* (1756), § 1, *H. n.*, t. VI / *O. c.*, t. III, p. 667 a-b / Pléiade, p. 689-690.

Ce passage semble composé d'idées héritées du Moyen Âge, et véhiculées dans le domaine littéraire par les fables et les contes. Mais s'agit-il d'idées reçues ou de lieux communs – c'est-à-dire d'arguments ? Certes, les caractéristiques du chat présentées dans ce texte ne sont pas un héritage transmis par les naturalistes antiques ; cependant, dans notre démarche pour montrer que nous n'avons pas là affaire à des idées reçues mais à des lieux communs, l'abbé Pluche nous donne un indice important. Dans *Le Spectacle de la nature*, il compose les entretiens naturalistes d'un prieur, d'un chevalier et d'une comtesse. Lorsque le prieur annonce qu'il va parler de l'âne, ses deux compagnons se récrient, et la comtesse propose un autre animal : « Que ne prenez-vous le chat ? il est de si bon service : il est plaisant dans ses jeux. Vous auriez cent choses à en dire, et bien des applications à faire sur son minois hypocrite, sur cette patte si douce, et pourtant armée de griffes, sur ses ruses, ses détours, et son allure éternellement tortueuse : il y aurait bien là de quoi exercer votre style⁷¹. » Après deux rapides remarques positives sur l'animal, la comtesse, sans marquer syntaxiquement l'opposition entre ces premiers propos et les suivants, en donne une description épouvantable, comme si le portrait diabolique du chat s'imposait à sa pensée pour supplanter les considérations précédentes et positives qui lui venaient d'abord à l'esprit. On peut penser que ces premières idées sont censées illustrer la sensibilité féminine d'abord portée sur les badineries (« il est plaisant dans ses jeux »). Mais, ce qu'illustrent surtout les propos du personnage de l'abbé Pluche, c'est la force du lieu commun, qui, érigé en tant que tel par des exercices de style admirables, s'impose à la conscience et fait taire l'expression d'éventuelles opinions personnelles et fondées sur l'observation objective. La comtesse demande au prieur non pas de parler de l'espèce du chat, mais de se lancer dans un exercice de compétition consistant à rivaliser en grâces stylistiques sur le thème, ou plutôt sur le lieu commun, de la perfidie du chat. En ce sens, la comtesse est la représentante du grand public lecteur d'histoire naturelle, et témoigne de l'attente qu'a ce public des lieux communs grâce auxquels il peut juger, par comparaison, de l'excellence du style des naturalistes. Le prieur ne relève pas le défi qui lui est lancé par la comtesse ; Buffon, si.

Ajoutons que, parce qu'il est reconnu comme tel par le lecteur qui l'attend, le lieu commun ne peut tromper le lecteur, il ne peut le convaincre et l'induire en erreur, lui faire croire que le chat est réellement conforme à l'image qu'en donne Buffon. Ainsi, la présence du lieu commun ne contredit pas la science, il ne fait qu'en retarder l'expression, puisque la suite de l'article du chat contient les informations objectives adéquates.

⁷¹ Abbé PLUCHE, *op. cit.*, t. I, p. 353.

Nous intégrons à notre réflexion sur l'*Histoire naturelle* ce que L. Van Delft dit des textes moralistes du 17^e siècle, auxquels le début du *Chat*, portrait d'une personnalité hypocrite, peut être rattaché :

« Tout est dit » : nul, plus que le moraliste, n'a conscience, en écrivant, que ses idées sont déjà parfaitement limées par l'usage. [...] Aussi bien, le grand problème du moraliste relève de la rhétorique. [...] Bien loin de considérer l'impressionnant *corpus* de lieux communs comme un obstacle à la création, beaucoup de ces auteurs [les moralistes], délibérément, l'exploitent. Dès la Renaissance, c'est une démarche très habituelle, patronnée par le système pédagogique, pratiquée par d'excellents auteurs, que de recourir à des recueils tout constitués [...] ⁷².

L. Van Delft ajoute qu'à l'époque classique, loin d'être figé dans le passé, le patrimoine des lieux communs constitue une source où puiser une énergie créatrice. « Mais, poursuit-il, peut-être est-il donné à d'autres écrivains d'user plus pleinement de ce pouvoir que le moraliste, tenu d'abord à l'exacte observation des mœurs, et conduit par là à confirmer de manière répétitive l'enseignement du passé ⁷³. » On remarque ici le parallèle qui s'établit entre les postures littéraires du moraliste et du naturaliste. Il suffit de dire ici combien est importante l'idée de renouvellement des lieux communs par la virtuosité du style, en citant une dernière fois L. Van Delft, pour appliquer son analyse à l'écriture naturaliste : « L'importance de la topique a pour effet de valoriser à l'extrême l'écriture. Si l'on tient que le style seul permet à un écrivain de s'affirmer, le cas du moraliste paraîtra exemplaire. On n'insistera pas sur l'extrême variété des tours, maintes fois relevée. Il faut se borner ici à souligner deux aspects : le caractère ludique de cette manière d'écrire, et d'autre part, à nouveau, sa qualité poétique ⁷⁴. » Le caractère ludique et la qualité poétique en question sont l'enjeu de cette dynamique du partage du lieu commun par l'auteur – Buffon – et ses lecteurs, que l'auteur sait être en attente de ces qualités littéraires.

⁷² Louis VAN DELFT, « Qu'est-ce qu'un moraliste ? », *CA.I.E.F.*, Paris, Les Belles Lettres, mai 1978, n° 30, p. 114.

⁷³ *Id.*, p. 115.

⁷⁴ *Id.*, p. 117.

1. *Le lieu commun de la noblesse du cheval : après Dieu et l'abbé Pluche*

« La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal... » ; la phrase, restée célèbre ouvre l'article que Buffon consacre au cheval. Le développement oratoire qui la suit est souvent cité en exemple de la moralisation absurde et de l'éloquence malheureuse qui présideraient au traitement buffonien du règne animal. Comme pour le chat, l'abbé Pluche nous fournit des éléments d'analyse rhétorique du discours sur le cheval, en faisant dialoguer le comte et la comtesse au sujet de cet animal :

Le comte. [...] Le cheval, au contraire [du lion], ne fait tort aux autres animaux, ni dans leurs personnes, ni dans leurs biens : il n'a rien qui le rende le moins du monde haïssable ; on ne lui connaît aucune mauvaise qualité, et il en a toutes sortes de bonnes. Il est de tous les animaux le mieux pris dans sa taille, le plus noble dans ses inclinations, le plus libéral de ses services, et le plus frugal dans sa nourriture. Promenez vos yeux sur tous les autres ; en trouverez-vous un dont la tête ait plus de finesse et de grâce ? Peut-on voir des yeux plus pleins de feu, une encolure plus fière, un plus beau corps, une crinière qui flotte au gré du vent avec plus de bienséance, et des jambes qui se plient plus proprement ? Qu'il soit en exercice sous le cavalier, ou que débarrassé de la bride et du mors il se joue en liberté dans la campagne ; vous lui trouverez dans toutes ses attitudes un port noble, et un air qui se fait sentir à ceux mêmes qui ont là-dessus le moins de connaissance.

Il est encore plus aimable par ses inclinations : il n'en a pour ainsi dire qu'une, qui est de servir son maître. Faut-il cultiver ses terres, ou transporter ses bagages ? il est prêt à tout, et succombera sous le travail plutôt que de reculer. S'agit-il de porter son maître même ? il paraît sensible à cet honneur : il étudie la manière de le contenter, et au moindre signe il diversifie sa marche, toujours prêt à la retarder, à la doubler, à la précipiter, dès qu'il connaît la volonté du cavalier. Ni la longueur du voyage, ni les chemins raboteux, ni les fossés, ni les rivières mêmes les plus rapides, rien ne le décourage ; il franchit tout : c'est un oiseau que rien n'arrête. Faut-il faire plus ? Faut-il défendre son maître, ou aller avec lui à l'attaque de l'ennemi ? il va au-devant des hommes armés ; il se rit de la peur et en est incapable. Le son de la trompette et le signal du combat réveillent son courage, et la vue de l'épée ne le fait pas reculer.

La comtesse. Mais, mon mari, ceci est un panégyrique.

Le comte. J'avais encore cent choses à dire sur les courbettes, sur les caracols, et sur tous les airs du cheval ; mais puisque vous vous êtes moquée de la première partie d'un éloge sans façon et des plus militaires, vous n'aurez point la seconde⁷⁵.

L'excès du comte et le recul critique de la comtesse permettent à l'abbé Pluche de jeter le discrédit sur le type de discours employé par le comte. La dimension parodique en est

⁷⁵ Abbé PLUCHE, *op. cit.*, t. I, p. 341-344.

évidente : l'image de l'« oiseau que rien n'arrête » est ridicule ; la « bienséance » de la crinière flottant au vent dénonce d'ailleurs autant la politesse fanatique du comte que l'excès d'éloges convenus à l'endroit du cheval. Il s'agit en fait d'une parodie de lieu commun. Si, malgré le caractère artificiel de son propos, le comte peut dire avoir fait « un éloge sans façon », c'est parce qu'il n'a en effet pas eu à travailler pour produire ce discours : il est allé en pêcher les arguments, les lieux, dans le lieu commun adéquat.

Comme il est précisé dans le texte de l'abbé Pluche, le lieu commun des vertus du cheval trouve ses origines dans la Bible : au passage sur le « son de la trompette », on lit dans la marge « *Job. 39.20.* »⁷⁶. T. Hoquet propose cette analyse de l'intention de l'abbé Pluche : « Sous l'éloge militaire, présenté comme une parole de soldat, c'est en réalité une sorte d'usurpation : le comte pêche en déclamant de la sorte, car il parodie la parole de Dieu dans la Bible⁷⁷. » Le texte de Buffon, panégyrique autrement plus sérieux que celui du comte de l'abbé Pluche, pouvait dès lors être interprété par ses adversaires ecclésiastiques comme une usurpation de la parole divine, comme une parodie insultante de l'éloquence sacrée. On peut cependant tourner la chose d'une autre façon, et dire que, la parole divine ayant été métamorphosée en lieu commun dégradé par ses prédécesseurs, Buffon devait atteindre au sublime pour renouveler le thème et lui rendre de la dignité.

2. Buffon concurrent direct de l'abbé Pluche ?

On a vu que l'abbé Pluche et Buffon avaient une source biblique commune. Ajoutons à cela que les lieux communs concernant le cheval ont une source socioculturelle identifiable : il s'agit de la culture nobiliaire, qui établit l'identification du noble à l'animal qui le définit socialement, le cheval, lequel présente les mêmes qualités que le représentant de la noblesse d'épée qui le monte. On peut voir dans le discours du comte et dans le texte de celui qui deviendra comte de Buffon (en 1772) l'expression d'un durcissement de l'identité des nobles

⁷⁶ Thierry HOQUET, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, op. cit., p. 513, signale que l'*Encyclopédie* développe cette référence à l'article *Équitation* (1755). On y lit en effet : « Le cheval paraît né pour la guerre, si l'on pouvait en douter, cette belle description qu'on voit dans le livre de Job suffirait pour le prouver : c'est Dieu qui parle, et qui interroge le saint patriarche : *Est-ce de vous que le cheval tient son courage et son intrépidité ? Vous doit-il son fier hennissement, et ce souffle ardent qui sort de ses narines, et qui inspire la terreur ? Il frappe du pied par terre, et la réduit en poudre ; il s'élance avec audace, et se précipite au travers des hommes armés : inaccessible à la crainte, le tranchant des épées, le sifflement des flèches, le brillant éclat des lames et des dards, rien ne l'étonne, rien ne l'arrête. Son ardeur s'allume aux premiers sons de la trompette ; il frémit, il écume, il ne peut demeurer en place : d'impatience, il mange la terre. Entend-il sonner la charge ? Il dit, allons : il reconnaît l'approche du combat, il distingue la voix des chefs qui encouragent leurs soldats... ».*

L'auteur de cet article, M. D'AUTHVILLE, insère cette citation dans une argumentation montrant que le cheval est naturellement destiné au service de la guerre.

⁷⁷ Thierry HOQUET, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, op. cit., p. 514.

qui depuis le 17^e siècle le sont de moins en moins⁷⁸. Le tableau suivant montre la proximité entre les textes de l'abbé Pluche et de Buffon. À gauche figure le discours du comte⁷⁹, à droite figurent des extraits de l'article que Buffon consacre au cheval (les numéros en gras indiquent l'ordre dans lequel ces passages apparaissent dans le texte⁸⁰) :

⁷⁸ Nous sommes redevables à Marie THÉBAUD-SORGER pour ces réflexions.

⁷⁹ Abbé PLUCHE, *op. cit.*, t. I, p. 342-343.

⁸⁰ BUFFON, *Le Cheval* (1753), § 1, 4 et 22, *H. n.*, t. IV / *O. c.*, t. III, p. 521-528 / Pléiade, p. 503-517.

Le cheval, au contraire, ne fait tort aux autres animaux, ni dans leurs personnes, ni dans leurs biens : il n'a rien qui le rende le moins du monde haïssable ; on ne lui connaît aucune mauvaise qualité, et il en a toutes sortes de bonnes. Il est de tous les animaux le mieux pris dans sa taille, le plus noble dans ses inclinations, le plus libéral de ses services, et le plus frugal dans sa nourriture. Promenez vos yeux sur tous les autres ; en trouverez-vous un dont la tête ait plus de finesse et de grâce ? Peut-on voir des yeux plus pleins de feu, une encolure plus fière, un plus beau corps, une crinière qui flotte au gré du vent avec plus de bienséance, et des jambes qui se plient plus proprement ? Qu'il soit en exercice sous le cavalier, ou que débarrassé de la bride et du mors il se joue en liberté dans la campagne ; vous lui trouverez dans toutes ses attitudes un port noble, et un air qui se fait sentir à ceux mêmes qui ont là-dessus le moins de connaissance. Il est encore plus aimable par ses inclinations : il n'en a pour ainsi dire qu'une, qui est de servir son maître. Faut-il cultiver ses terres, ou transporter ses bagages ? il est prêt à tout, et succombera sous le travail plutôt que de reculer. S'agit-il de porter son maître même ? il paraît sensible à cet honneur : il étudie la manière de le contenter, et au moindre signe il diversifie sa marche, toujours prêt à la retarder, à la doubler, à la précipiter, dès qu'il connaît la volonté du cavalier. Ni la longueur du voyage, ni les chemins raboteux, ni les fossés, ni les rivières mêmes les plus rapides, rien ne le décourage ; il franchit tout : c'est un oiseau que rien n'arrête. Faut-il faire plus ? Faut-il défendre son maître, ou aller avec lui à l'attaque de l'ennemi ? il va au-devant des hommes armés ; il se rit de la peur et en est incapable. Le son de la trompette et le signal du combat réveillent son courage, et la vue de l'épée ne le fait pas reculer.	3. Le naturel de ces animaux n'est point féroce ; ils sont seulement fiers et sauvages : quoique supérieurs par la force à la plupart des autres animaux, jamais ils ne les attaquent ; et s'ils en sont attaqués, ils les dédaignent, les écartent ou les écrasent ; [...] 4. Le cheval est de tous les animaux celui qui, avec une grande taille, a le plus de proportion et d'élégance dans les parties de son corps ; [...] 5. Le cheval semble vouloir se mettre au-dessus de son état de quadrupède en élevant sa tête ; dans cette noble attitude il regarde l'homme face à face ; ses yeux sont vifs et bien ouverts, ses oreilles sont bien faites et d'une juste grandeur [...] ; sa crinière accompagne bien sa tête, orne son cou, et lui donne un air de force et de fierté ; [...] 2. [...] non seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs, et obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire ; c'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir ; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute ; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut ; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède et même meurt pour mieux obéir. 1. La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats ; aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte ; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche et s'anime de la même ardeur ; [...]

Si l'on se limite au domaine de l'histoire naturelle (c'est-à-dire si l'on exclut les références bibliques et socioculturelles), on peut proposer deux explications au fait que l'abbé

Pluche et Buffon écrivent la même chose. Selon la première, ils copient les mêmes sources. Nous n'avons pas trouvé de réelle proximité entre leurs textes et ceux qu'Aristote, Pline ou Furetière consacrent au cheval ; en revanche, on retrouve les mêmes éléments chez Isidore de Séville (vers 570-636). Celui-ci est l'auteur d'une compilation, les *Étymologies*, qui eut une importance considérable durant le Haut Moyen Âge, et dont le livre XII est consacré aux animaux. Après avoir traité la partie strictement étymologique des termes désignant le cheval, il compile les éléments suivants, qu'il puise, d'après J. André, chez les physiognomonistes, Pline, Solin, Suétone, Virgile et Servius :

L'ardeur des chevaux se manifeste de beaucoup de façons : ils bondissent dans les plaines, ils sentent la bataille ; le son de la trompette les anime au combat ; la voix les excite et les incite à courir ; vaincus, ils souffrent ; vainqueurs, ils exultent. Certains, à la guerre, deviennent les ennemis, au point de chercher à mordre les adversaires ; certains encore reconnaissent leurs propres maîtres et redeviennent sauvages s'ils en changent ; certains ne se laissent monter que par leur maître ; beaucoup versent des larmes quand leur maître est tué ou meurt⁸¹.

L'abbé Pluche et Buffon pourraient avoir puisé dans la source isidorienne, ou avoir compilé les mêmes sources que celui-ci (Isidore et Solin sont mentionnés par Buffon dans la « Table des auteurs et des voyageurs cités dans cet ouvrage » publiée dans le tome XV de l'*Histoire naturelle* ; Pline, Suétone et Virgile lui sont évidemment familiers).

La seconde explication à la proximité des deux textes est que Buffon imite directement l'abbé Pluche. Il pouvait en effet connaître le texte de l'abbé⁸² et avoir décidé de lui opposer une concurrence directe. B. De Baere penche en faveur de l'hypothèse selon laquelle Buffon connaissait bien l'œuvre de l'abbé Pluche⁸³, et M. S. Seguin, avec assurance, déclare : « De fait, les “emprunts” ne sont pas rares dans l'*Histoire naturelle*, sans qu'on puisse vraiment parler de plagiat, et la dette intellectuelle de Buffon à l'égard de l'abbé Pluche, et d'autres, pourrait prêter à discussion⁸⁴. » Mais pourquoi imiter l'abbé Pluche ? Auteur d'un best-seller auprès du public auquel s'adresse aussi Buffon, l'abbé Pluche est un adversaire de choix. Écrire la même chose que lui permet à Buffon de rendre ce public juge de la compétition qui les oppose sur le terrain du style. Si cela reste à vérifier, il est probable que les volumes de

⁸¹ ISIDORE DE SÉVILLE, *Étymologies* (Livre XII), éd. J. André, Paris, Les Belles Lettres, 1986, p. 66-68.

⁸² Buffon ne mentionne jamais l'abbé Pluche, mais son inventaire après décès nous informe que le *Spectacle de la nature* figurait parmi ses livres. Voir son *Inventaire après décès*, op. cit.

⁸³ Voir Benoît DE BAERE, *Trois introductions à l'abbé Pluche : sa vie, son monde, ses livres*, Genève, Droz, 2001, p. 63-65.

⁸⁴ Maria Susana SEGUIN, « Philosophe des Lumières malgré lui : de quelques lecteurs clandestins de l'abbé Pluche », *Écrire la nature au 18^e siècle. Autour de l'abbé Pluche*, dir. F. Gevrey, J. Boch et J.-L. Haquette, Paris, PUPS, 2006, p. 165.

l'abbé Pluche et ceux de Buffon se trouvaient côte à côte sur les rayons des bibliothèques des mêmes lecteurs, que ceux-ci pouvaient avoir en tête le texte de l'abbé Pluche en lisant Buffon, et qu'ils avaient la possibilité de comparer les textes. Ils pouvaient alors constater que les maladresses du style dans le discours du comte sont patentes (nous avons vu que ce discours pouvait être interprété comme une usurpation de la parole divine qui se dénonce par sa pauvreté). Ce discours est sans articulations logiques, sans souplesse syntaxique, là où Buffon ne manque pas d'user des procédés d'amplification du style périodique.

Dans l'article qu'il consacre au cheval, Furetière, auteur du célèbre *Dictionnaire universel* publié en 1690, se réfère à Pline. Ce faisant, il nous donne un bon comparant pour mieux comprendre ce qui se passe entre Buffon et l'abbé Pluche, ou entre Buffon et ses prédécesseurs naturalistes. Pline écrit que Bucéphale n'acceptait qu'Alexandre quand il était paré du harnachement royal, qu'au siège de Thèbes il ne souffrit pas qu'Alexandre passât sur un autre cheval, et que le cheval du dictateur César ne se laissa monter par personne d'autre⁸⁵. Furetière écrit au sujet de l'attitude des chevaux envers leurs maîtres : « Quelques-uns n'ont pas souffert que d'autres les montassent⁸⁶ ». Selon Pline, les chevaux « prévoient la bataille, et s'affligent de la perte de leurs maîtres ; parfois même le regret leur fait verser des larmes. Quand le roi Nicomède eut été tué, son cheval se laissa mourir de faim⁸⁷ ». Furetière écrit : « Quelques-uns ont pleuré la mort de leurs maîtres et d'autres se sont laissés mourir de faim après les avoir perdus⁸⁸ ». Il semble que Furetière puise directement à la source plinienne, mais il généralise et synthétise ce qu'a écrit Pline, alors que Buffon développe et enrichit les thèmes déjà traités par Pluche et ses autres prédécesseurs. De Pline à Furetière comme de Pluche (et d'autres) à Buffon, il y a transmission de lieux communs, mais ces deux exemples montrent quelle est la différence entre dire ce qui a déjà été dit, et développer éloquemment ce qui a déjà été dit en engageant une compétition sur le terrain du style.

Fréron nous semble apporter un témoignage de l'intérêt que le grand public porte à la joute qui se livre autour des lieux communs naturalistes. Le journaliste, qui dirigea longtemps *L'Année littéraire*, s'est toujours montré favorable à Buffon. Rendant compte, en 1757, de la parution du sixième tome de l'*Histoire naturelle* (qui contient les articles du chat et d'animaux sauvages européens), il écrit : « M. de Buffon, chargé de la partie la plus noble et la plus brillante de cette entreprise, a su faire à quelques égards un ouvrage de génie d'un travail de compilation. Il ne dit que ce qu'on sait, que ce qu'on trouve partout, mais c'est avec

⁸⁵ PLINE, *op. cit.*, Livre VIII, éd. A. Ernout, éd. cit., 1952, p. 76-77.

⁸⁶ FURETIÈRE, *Animaux de la Terre*, éd. J. Vallet, Cadeilhan, Zulma, 2003, p. 51.

⁸⁷ PLINE, *op. cit.*, Livre VIII, éd. A. Ernout, éd. cit., 1952, p. 77-78.

⁸⁸ FURETIÈRE, *op. cit.*, p. 51.

tant d'esprit qu'on croit l'entendre dire pour la première fois⁸⁹. » Et Fréron de citer longuement *Le Chat*, et notamment le passage que nous avons reproduit plus haut... Ni homme d'Église ni philosophe, le journaliste est en quelque sorte le représentant des lecteurs anonymes de Buffon, et il dispose d'un statut et de moyens lui permettant d'influencer considérablement leur lecture. Son analyse du texte de Buffon laisse penser que ce public était surtout sensible à cette qualité formelle du texte à laquelle participe grandement le défi littéraire du renouvellement des lieux communs. On peut dire que la compétition littéraire qui fait s'affronter les naturalistes depuis l'Antiquité érige le lecteur en juge compétent, lui confère un statut valorisant, particulièrement quand il est amené, comme face au texte consacré au cheval que nous venons d'étudier, à se faire une opinion de la valeur de deux concurrents contemporains. Le lecteur n'est pas un lecteur benoîtement enchanté de trouver dans un auteur ses préjugés habituels ; Buffon le flatte, certes, mais ce n'est pas en lui renvoyant l'image familière de ses préjugés, c'est en l'élevant à la dignité de juge compétent de la rivalité littéraire qui l'oppose aux autres naturalistes, contemporains ou anciens.

Le rapport de Buffon aux lieux communs est à comprendre comme ancré dans une compétition stylistique avec les écrits des naturalistes qui les ont légués : héritier d'Aristote, de Pline, d'Élien, d'Isidore de Séville, de Gaston Fébus, de l'abbé Pluche et de bien d'autres, Buffon s'érige en compétiteur dans une joute d'éloquence trans-historique. Ainsi, se fondant sur la tradition des anecdotes naturalistes qu'il faut rapporter, soumettre à un examen critique et réécrire, l'histoire naturelle doit être considérée comme un genre éminemment littéraire. D. Reynaud aborde la question de la propriété des découvertes, qui sont, comme les lieux communs d'histoire naturelle, sujettes à être récupérées par d'autres personnes que leurs auteurs. Il finit en disant que Buffon sait « que l'histoire naturelle a besoin pour vivre de cette circulation des idées, de ces grands et de ces petits vols ; et que si un savant est soucieux non seulement du progrès de la science mais de sa propre gloire, il doit chercher ailleurs ce qui ne peut lui être volé »⁹⁰. Et D. Reynaud de citer le *Discours de réception à l'Académie française*, où Buffon déclare :

Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité. La quantité des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes, ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité ; [...] les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent facilement, se transportent, et gagnent même

⁸⁹ Élie FRÉRON, *L'Année littéraire* (1757, t. II, lettre 1), Genève, Slatkine, 37 vol., 1966, t. IV, p. 97.

⁹⁰ Denis REYNAUD, *Problèmes et enjeux littéraires en histoire naturelle au 18^e siècle*, thèse de doctorat, Université Lumière – Lyon 2, septembre 1988, p. 420.

à être mis en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme, le style est l'homme même⁹¹.

Réécrire ce que d'autres ont écrit, ou écrire dans un style inimitable : ces deux modes d'écriture ne sont pas contradictoires, on peut écrire dans un style inimitable une chose déjà écrite auparavant. C'est bien là l'enjeu de textes tels que l'ouverture du *Chat* et du *Cheval*.

Quittons le terrain de la compétition littéraire pour celui de la critique des lieux communs. Buffon diversifie leur traitement en fonction de ses orientations scientifiques et de ses ambitions rhétoriques, qu'il les passe sous silence quand ils sont le plus attendus, qu'il les modifie pour ne pas nuire à une théorie déjà exposée, ou encore qu'il les conserve pour en servir une autre.

IV. LIEU COMMUN ET ARGUMENTATION SCIENTIFIQUE

A. LA QUESTION DES SOURCES DE BUFFON

S'intéresser aux lieux communs dans l'*Histoire naturelle* conduit nécessairement à l'étude des sources de Buffon. Nous avons exploré à cette occasion les traditions naturalistes antiques (Aristote, Pline, Plutarque, Élien, Isidore de Séville), cynégétique (Gaston Fébus), et hagiographique. Ces traditions interfèrent les unes avec les autres ; se pose le problème de l'attribution à l'une ou à l'autre de la source d'un lieu commun. J. Voisenet, dans une étude concernant les représentations des animaux durant le Haut Moyen Âge, formule ainsi ces problèmes de génétique :

La quête de l'influence « première » – s'il y en a une ! – pose certaines difficultés.

Tout d'abord nos auteurs utilisent « spontanément » les Anciens – fréquemment cités de mémoire – par des références le plus souvent allusives dont ils émaillent leurs textes. En effet, comme « cette bibliothèque mentale » est intériorisée par le lettré après l'avoir faite sienne, les restitutions

⁹¹ BUFFON, *Discours de réception à l'Académie française* (prononcé en 1753, publié en 1777), § 15, *H. n.*, t. XXXIII (*Supp.*, t. IV) / *O. c.*, t. I, p. 30 b / Pléiade, p. 427.

souvent approximatives et les emprunts, rarement identifiés, se mêlent étroitement au discours personnel. Faire la part entre les héritages et le propos original s'avère souvent délicat⁹².

Renonçant parfois à établir l'origine orientale ou occidentale d'un motif, J. Voisenet parle d'une « polygénèse » de nombreux thèmes animaliers. Il ajoute que « souvent, derrière une apparente filiation se cache un simple parallélisme. Beaucoup de prudence s'impose car il ne faut pas induire une parenté entre deux textes, deux images, deux pratiques, ni les ériger systématiquement en héritages littéraires ou en survivances culturelles »⁹³. Si nous citons cet auteur critique du Moyen Âge, c'est parce que les questions qu'il soulève concernant cette période historique s'appliquent aussi à l'époque classique. Cependant, l'impossibilité d'établir certaines sources ne gêne pas l'analyse du traitement par Buffon de lieux communs dont il importe peu, la plupart du temps, de savoir par quel chemin ils lui sont parvenus.

Si les références les plus avouables pour notre naturaliste rationaliste sont Aristote, et Pline dans une moindre mesure, ceci n'empêche pas que Buffon mentionne régulièrement Élien et puise beaucoup chez Aldrovandi⁹⁴, deux auteurs qui ne reculent pas devant le merveilleux. Buffon s'appuie même sur ces caractéristiques pour deviner l'état des connaissances que l'on avait à une époque donnée. Au sujet de l'industrie des castors, il écrit :

Ils étaient communs sur les rives du Pont-Euxin ; on a même appelé le castor *canis ponticus* : mais apparemment que ces animaux n'étaient pas assez tranquilles sur les bords de cette mer, qui en effet sont fréquentés par les hommes de temps immémorial, puisqu'aucun des anciens ne parle de leur société ni de leurs travaux. Élien surtout, qui marque un si grand faible pour le merveilleux, et qui, je crois, a écrit le premier que le castor se coupe les testicules pour les laisser ramasser au chasseur, n'aurait pas manqué de parler des merveilles de leur république, en exagérant leur génie et leurs talents pour l'architecture. Pline lui-même, Pline, dont l'esprit fier, triste et sublime, déprise toujours l'homme pour exalter la nature, se serait-il abstenu de comparer les travaux de Romulus à ceux de nos castors ? Il paraît donc certain qu'aucun des anciens n'a connu leur industrie pour bâtir [...] ⁹⁵.

Buffon est aussi connaisseur de l'œuvre de Gaston Fébus, comte de Foix, auteur au 14^e siècle d'un *Livre de chasse*. Dans l'article qu'il consacre au renne, Buffon s'appuie sur le témoignage (mal compris⁹⁶) de Fébus pour supposer la présence passée de cet animal en

⁹² Jacques VOISENET, *Bestiaire chrétien. L'imagerie animale des auteurs du Haut Moyen Âge (5^e-11^e s.)*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1994, p. 21.

⁹³ *Id.*, p. 22.

⁹⁴ Voir l'apparat critique établi par Stéphane SCHMITT, Pléiade, en particulier p. 1514-1515.

⁹⁵ BUFFON, *Le Castor* (1760), § 11, *H. n.*, t. VIII / *O. c.*, t. IV, p. 128 a / Pléiade, p. 839.

⁹⁶ Sur cette erreur de Buffon, voir Pierre TUCOO-CHALA, *Gaston Fébus. Un grand prince d'Occident au 15^e siècle*, Pau, Marrimpouey jeune, 1976, p. 186-187.

France⁹⁷. Concernant le prétendu goût des loups pour la chair humaine, Buffon rapporte l'explication fournie par le comte de Foix, selon qui les loups prennent ce goût sur les champs de bataille où ils trouvent des cadavres⁹⁸. Le recours à Fébus est fondé ici sur la rationalité de son texte, qui le démarque de ses contemporains. En effet, bien qu'il se fasse parfois le relais de vieilles croyances, Fébus fait preuve d'une sorte de scepticisme et critique les éléments qui lui paraissent par trop invraisemblables. Ainsi, concernant le fait que la louve choisirait le plus laid des mâles pour s'accoupler, si Fébus le rapporte, ce n'est pas, selon A. Strubel et Ch. de Saulnier, parce qu'il ajoute foi à la tradition : il en donne l'explication rationnelle, selon laquelle la louve choisit le loup le plus laid parce que cette laideur est le témoin et la conséquence des efforts de jeûne et d'endurance supérieurs qu'il a faits pour la séduire⁹⁹. Cette volonté d'explication rationnelle qualifiée par A. Strubel et Ch. de Saulnier de « moderne » est en effet proche de celle de Buffon. Fébus semble ainsi être une référence tout à fait avouable pour un naturaliste du 18^e siècle qui professe un certain empirisme, tout en s'inscrivant dans une tradition. D'une manière générale d'ailleurs, Fébus semble, comme J. du Fouilloux (auteur du 16^e siècle, mentionné par exemple dans le *Dictionnaire* de Furetière et dans l'article *Cerf* de l'*Encyclopédie*) une référence conventionnelle au 18^e siècle. Dans *Le Cerf*, Buffon cite Fébus en note, et ajoute : « Voyez la *Chasse* du roi Fébus, imprimée à la suite de la *Vénerie* de du Fouilloux, Rouen, 1650, p. 97¹⁰⁰. »

La question de l'identification des sources a son importance, mais c'est essentiellement la question de l'intégration rhétorique de cet héritage au sein des articles de l'*Histoire naturelle* qui nous intéresse. T. Hoquet constate que le 18^e siècle se trouve déchiré entre le poids de l'autorité et la naissance de la critique, qui fonde la modernité de l'histoire naturelle :

Cette question de l'autorité du témoignage est au cœur de la problématique de l'histoire naturelle. L'*Encyclopédie* pose la question à l'article *Agnus Scythicus* : « Serait-il bien possible qu'après tant d'autorités qui attestent l'existence de l'agneau de Scythie, après le détail de Scaliger, à qui il ne restait plus qu'à savoir comment les pieds se formaient, l'agneau de Scythie fût une fable ? Que croire en histoire naturelle si cela est ? » Cet exemple est particulièrement troublant pour la méthodologie de l'histoire naturelle, car les témoignages en faveur de l'existence du zoophyte sont les plus grandes autorités de l'époque¹⁰¹.

⁹⁷ BUFFON, *L'Élan et le Renne* (1764), § 1, *H. n.*, t. XII / *O. c.*, t. IV, p. 529 a.

⁹⁸ BUFFON, *Le Loup* (1758), § 7, *H. n.*, t. VII / *O. c.*, t. IV, p. 15 a / Pléiade, p. 774.

⁹⁹ Armand STRUBEL et Chantal DE SAULNIER, *La Poétique de la chasse au Moyen Âge. Les livres de chasse du 14^e siècle*, Paris, PUF, 1994, p. 85-86.

¹⁰⁰ BUFFON, *Le Cerf* (1756), § 13, n., *H. n.*, t. VI / *O. c.*, t. III, p. 684, n. / Pléiade, p. 720, n.

Désormais, les sources seront critiquées, leur autorité pesée. D. Reynaud observe ce phénomène de naissance de la critique de l'information naturaliste dès le 16^e siècle, et lui associe la notion de lieu commun comprise comme lieu de la discussion :

Jusqu'à Jonston, il ne peut exister entre deux textes que deux types de relation : l'ignorance ou la filiation ; le naturaliste écossais introduit une troisième relation : la critique. [...] avec lui, l'histoire de l'animal devient un lieu hérissé de conflits et de questions.

Qu'on ne s'y méprenne pas, la modernité de Jonston ne tient pas à un quelconque recours à l'observation directe, ni à l'expérience [...]. Elle tient à ce que chez Jonston apparaît le *lieu commun* d'histoire naturelle. *Lieu commun*, à proprement parler, c'est-à-dire forum, lieu du litige et du débat. Le lieu commun n'en est pas moins un lieu de passage, une étape obligée du discours, mais il devient aussi et surtout un lieu où l'on peut s'arrêter et discuter¹⁰².

Ainsi, conclut D. Reynaud, l'histoire naturelle ne pourra désormais plus parler de l'autruche sans discuter les lieux communs qui lui sont attachés, tels que sa capacité à digérer le fer, ou sa propension à se cacher la tête dans le sable. Selon lui, la reproduction *critique* des lieux communs constitue une caractéristique de l'écriture de l'histoire naturelle moderne. On en arrive à la conclusion paradoxale que le 18^e siècle, en fondant une nouvelle histoire naturelle sur la critique de l'information transmise et des lieux communs, est condamnée à conserver la vie à ces derniers. Dans *Le Tétrás ou le grand coq de Bruyère*, Guéneau de Montbeillard écrit des lignes qu'il est intéressant de soumettre à l'analyse de D. Reynaud :

Il n'est pas vrai, comme l'a dit Encelius, que la tétras mâle étant perché sur un arbre jette sa semence par le bec ; [...] il n'est pas plus vrai que de la partie de cette semence qui n'est point recueillie par les poules, il se forme des serpents, des pierres précieuses, des espèces de perles : il est humiliant pour l'esprit humain qu'il se présente de pareilles erreurs à réfuter. Le tétras s'accouple comme les autres oiseaux ; et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'Encelius lui-même, qui raconte cette étrange fécondation par le bec, n'ignorait pas que le coq couvrait ensuite ses poules, et que celles qu'il n'avait point couvertes pouvaient des œufs inféconds : il savait cela et n'en persista pas moins dans son opinion ; il disait, pour la défendre, que cet accouplement n'était qu'un jeu, un badinage, qui mettait bien le sceau à la fécondation, mais qui ne l'opérait point, vu qu'elle était l'effet immédiat de la déglutition de la semence... En vérité, c'est s'arrêter trop longtemps sur de telles absurdités¹⁰³.

Guéneau n'entreprend pas de réfuter une erreur qu'il pourrait synthétiser, mais il expose cette erreur avec tous ses détails, comme s'il fallait la faire bien connaître pour la

¹⁰¹ Thierry HOQUET, *Buffon : histoire naturelle et philosophie, op. cit.*, p. 629.

¹⁰² Denis REYNAUD, *op. cit.*, p. 394.

pouvoir bien réfuter. Son texte ne se prête donc pas entièrement à l'analyse proposée par D. Reynaud. La démarche de Guéneau ne consiste pas ici à réfuter point par point, mais à formuler du mépris (« il est humiliant pour l'esprit humain qu'il se présente de pareilles erreurs à réfuter », « c'est s'arrêter trop longtemps sur de telles absurdités »). Il ne s'agit pas tant d'argumenter et de débattre, que de rendre sensible la posture critique du naturaliste moderne.

B. LIEU COMMUN ET DÉMENTI SCIENTIFIQUE

Buffon exerce bien le rôle critique du naturaliste moderne vis-à-vis de ses prédécesseurs, lorsqu'il refuse d'accréditer certains lieux ; mais bien souvent, il opte pour le compromis. Nous verrons ici que Buffon passe par toute la gamme d'évaluation du lieu commun, du relais sans examen critique au rejet argumenté.

1. *Les failles de la critique*

Si Buffon s'élève contre les erreurs transmises par la tradition naturaliste, il y adhère cependant parfois sans examen critique. *Le Lion* en fournit un exemple. Buffon y écrit de la lionne : « D'ordinaire, elle met bas dans des lieux très écartés et de difficile accès ; et lorsqu'elle craint d'être découverte, elle cache ses traces en retournant plusieurs fois sur ses pas, ou bien elle les efface avec sa queue [...] »¹⁰⁴. » *L'Éléphant* montre mieux quelle est la complexité du rapport de Buffon à la tradition naturaliste. Dans cet article, la dénonciation des merveilles sociales, intellectuelles et spirituelles de l'animal vantées par les Anciens est suivie, à un paragraphe près, de cette remarque : « Les Anciens ont écrit que les éléphants arrachent l'herbe des endroits où le chasseur a passé, et qu'ils se la donnent de main en main, pour que tous soient informés du passage et de la marche de l'ennemi »¹⁰⁵. » Le crédit accordé aux Anciens, s'il n'est pas intact, demeure vivant.

Le cas de l'oiseau tête-chèvre témoigne de façon exemplaire du problème. Dans *La Chèvre*, Buffon écrit : « Les chèvres [...] sont, comme les vaches et les brebis, sujettes à être

¹⁰³ BUFFON [GUÉNEAU DE MONTBEILLARD], *Le Tétraz ou le grand coq de bruyère* (1771), § 19, *H. n.*, t. XVII (*H. n. des Oiseaux*, t. II) / *O. c.*, t. V, p. 185 a-b.

¹⁰⁴ BUFFON, *Le Lion* (1761), § 16, *H. n.*, t. IX / *O. c.*, t. IV, p. 170 a / Pléiade, p. 856. Voir ÉLIEN, *La Personnalité des animaux* (IX. 30), *op. cit.*, t. I, p. 234-235. Selon Jacques ANDRÉ, Isidore de Séville emprunte le même motif au *Physiologus* ; voir ISIDORE DE SÉVILLE, *Étymologies* (Livre XII), *op. cit.*, p. 20.

¹⁰⁵ BUFFON, *L'Éléphant* (1764), § 7, *H. n.*, t. XI / *O. c.*, t. IV, p. 373 b / Pléiade, p. 903.

tétées par la couleuvre, et encore par un oiseau connu sous le nom de *tête-chèvre* ou *crapaud volant*, qui s'attache à leur mamelle pendant la nuit, et leur fait, dit-on, perdre leur lait¹⁰⁶. » Buffon reprend ici aux naturalistes de l'Antiquité la légende du *caprimulgus*. Voici les témoignages d'Aristote, de Pline, et d'Élien :

L'oiseau nommé *caprimulge* [...] s'élance en volant sur les chèvres pour les téter, et c'est de là qu'il a pris son nom. Quand, à ce qu'on dit, il a fini de téter, la mamelle se tarit et la chèvre devient aveugle¹⁰⁷.

On appelle *caprimulges* [...] des oiseaux qui ont l'aspect d'un gros merle ; ce sont des voleurs nocturnes, car pendant le jour ils ne voient pas. Ils entrent dans les étables des bergers et vont s'attaquer aux mamelles des chèvres pour sucer leur lait ; ce dommage épuise le pis et rend aveugles les chèvres ainsi traites¹⁰⁸.

Le « tête-chèvre » est l'animal le plus effronté qui soit. En effet, il dédaigne les petits oiseaux et s'attaque violemment aux chèvres : il n'hésite pas à fondre sur leurs mamelles et à téter leur lait, sans craindre la vengeance du chevrier, bien qu'il remercie les chèvres de la pire façon de lui remplir le ventre : il rend en effet leurs mamelles « aveugles » et tarit l'écoulement du lait¹⁰⁹.

On peut se demander pourquoi Buffon conserve un lieu commun si évidemment sujet à caution, qui ne consolide aucune théorie, et qui ne se prête pas même à un beau développement rhétorique. On peut toutefois remarquer que la partie de la légende qui veut que les chèvres deviennent aveugles n'apparaît pas dans le récit de Buffon, soit que celui-ci assume le service minimum de sa fonction critique, soit que cette croyance, comme le laissent supposer les différentes traductions que nous avons consultées du texte d'Élien, soit née d'une erreur de traduction que n'aurait pas rencontrée Buffon.

Plus de vingt ans après, dans *L'Engoulevent*, Guéneau de Montbeillard adopte une attitude autrement plus rationnelle. Après avoir mentionné les noms donnés à tort à cet oiseau, il précise :

Le premier de ces noms a rapport à une tradition, fort ancienne à la vérité, mais encore plus suspecte : car il est aussi difficile de supposer à un oiseau l'instinct de téter une chèvre, que de supposer à une chèvre la complaisance de se laisser téter par un oiseau ; et il n'est pas moins difficile de comprendre comment en la téant réellement il pourrait lui faire perdre son lait [...]. Il faut que ce soit le nom de

¹⁰⁶ BUFFON, *La Chèvre* (1755), § 10, *H. n.*, t. V / *O. c.*, t. III, p. 601 a / Pléiade, p. 615.

¹⁰⁷ ARISTOTE, *Histoire naturelle des animaux* (IX. 31), éd. J. Tricot, Paris, Vrin, 1987, p. 632.

¹⁰⁸ PLINE, *op. cit.*, Livre X, éd. E. de Saint Denis, éd. cit., 1961, p. 67-68.

¹⁰⁹ ÉLIEN, *op. cit.* (III. 39), t. I, p. 78.

crapaud-volant donné à cet oiseau, qui lui ait fait attribuer une habitude dont on soupçonne les crapauds, et peut-être avec un peu plus de fondement¹¹⁰.

Buffon, qui supervisait et corrigeait les textes de ses collaborateurs, devait donc avoir été détrompé entre-temps.

Le lieu commun du tête-chèvre survivra longtemps, mais en évoluant, et le nom même de tête-chèvre, devenu « tête de chèvre », lui fera perdre sa logique¹¹¹. Ainsi, dès 1790, dans le *Tableau encyclopédique et méthodique des trois règnes de la nature* de Pierre-Joseph Bonnaterre, figure une planche représentant d'une part « L'Engoulevent de Cayenne », d'autre part « La Tête de Chèvre de la Jamaïque ». Ce dernier oiseau est représenté avec de très nombreuses barbes autour du bec, comme si l'auteur du dessin, ne comprenant pas le nom de « Tête de chèvre », avait voulu le justifier en donnant à l'oiseau une barbe semblable à la barbiche du quadrupède.

¹¹⁰ BUFFON [GUÉNEAU DE MONTBEILLARD], *L'Engoulevent* (1779), § 1, *H. n.*, t. XXI (*H. n. des Oiseaux*, t. VI) / *O. c.*, t. VI, p. 132 a-b.

¹¹¹ Nous avons trouvé la mention manuscrite « tête de chèvre » en regard de l'entrée « Engoulevent » de la table d'une édition d'*Œuvres complètes de Buffon*, augmentées par F. Cuvier, Paris, Pillot et Salmon, 1831.

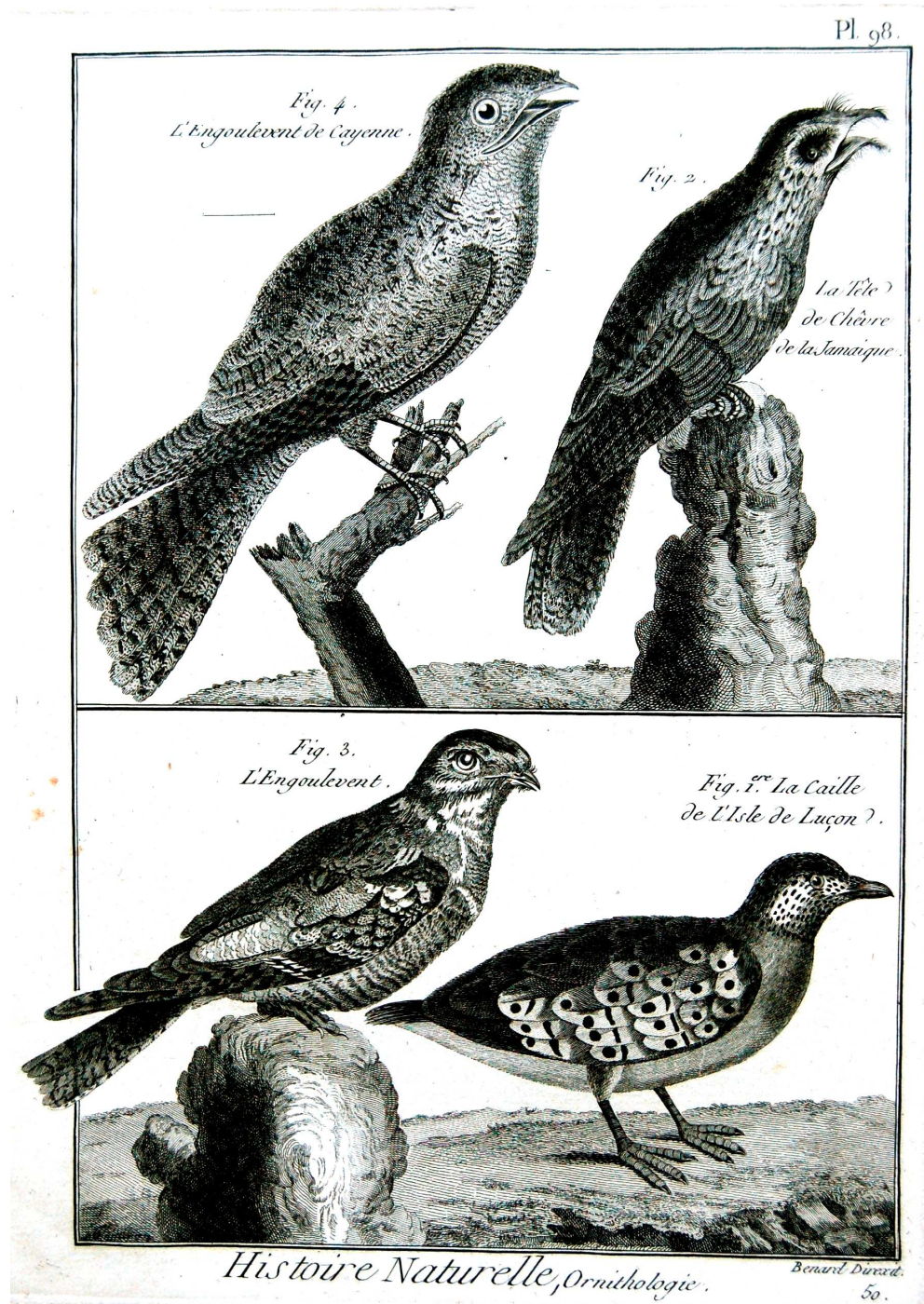


Fig. 3 : Gravure du *Tableau encyclopédique et méthodique des trois règnes de la nature* de Pierre-Joseph Bonnaterre (1790). Collections du Service commun de documentation de l'Université de Bourgogne.

Pour mieux comprendre le crédit accordé par Buffon aux sources qui lui fournissent les lieux communs sus-mentionnés, on peut s'en remettre à G. Serbat. Celui-ci a montré que chez Pline, lorsqu'une référence à une source est donnée, celle-ci est en elle-même l'indice de la distance critique que Pline marque par rapport à cette source :

Il est frappant que, dans la masse des *observations* sur lesquelles Pline ne formule aucune appréciation, les faits indubitables ou plausibles restent généralement anonymes ; tandis que les faits suspects sont souvent assortis d'une signature. [...]

Loin d'être réglée par la fantaisie, par conséquent purement aléatoire, l'apparition d'un *auctor* semble donc chez Pline un moyen de situer la responsabilité d'une information, en prenant lui-même ses distances, et ceci en l'absence de tout jugement explicitement formulé¹¹².

Lorsqu'il publia sa traduction de Pline en 1615, Antoine du Pinet fit le même constat que G. Serbat : « Vrai est que l'on trouve des choses fort absurdes en cette histoire. Mais avisez comme Pline les couche, et de qui il les prend : car il ne met jamais une chose douteuse en avant, qu'il n'allègue son auteur, pour montrer la légèreté de celui qui l'a écrite¹¹³. » Buffon emploie-t-il un procédé comparable ? Si nous relisons les extraits de l'*Histoire naturelle* précédemment cités, nous verrons que, dans le cas de l'éléphant, il est précisé que ce sont « les Anciens » qui « ont écrit que les éléphants arrachent l'herbe des endroits où le chasseur a passé », et que, dans le cas de l'oiseau tête-chèvre, l'incise « dit-on » marque la distance prise par Buffon concernant le tarissement du lait des chèvres tétées. On pourrait encore citer ce passage de *L'Écureuil* : « Il craint l'eau plus encore que la terre, et l'on assure que lorsqu'il faut la passer, il se sert d'une écorce pour vaisseau, et de sa queue pour voiles et pour gouvernail¹¹⁴. » C'est bien après l'expression « on assure » que Buffon place l'appel de note renvoyant à ses sources. On pourrait dresser un tableau répartissant les lieux communs employés par Buffon dans deux colonnes, selon qu'il en mentionne ou non la source : selon la logique décelée chez Pline, ce serait le moyen de réunir dans une colonne les lieux communs auxquels Buffon accorderait son crédit. Mais ce tableau n'aurait sans doute que peu de pertinence, car nous verrons que les lieux communs sont de natures diverses et assument des fonctions différentes.

Pour ce qui est des lieux communs rejetés par Buffon, remarquons qu'ils le sont parfois avec humour, comme le montre ce passage sur l'hyène : « On a dit qu'elle savait imiter la voix humaine, retenir le nom des bergers, les appeler, les charmer, les arrêter, les rendre immobiles ; faire en même temps courir les bergères, leur faire oublier leur troupeau, les rendre folles d'amour, etc. ... Tout cela peut arriver sans hyène [...] ¹¹⁵. » On observe le même ton humoristique et gouailleur dans *Le Coq*, écrit avec Guéneau de Montbeillard : « Un bon coq est celui qui a du feu dans les yeux, de la fierté dans la démarche, de la liberté dans

¹¹² Guy SERBAT, art. cit., p. 42-43.

¹¹³ Antoine DU PINET, Épître à PLINE, *L'Histoire du monde*, Paris, Laurent Sonnius, 1615, 2 t. en un vol., t. I, pages non numérotées.

¹¹⁴ BUFFON, *L'Écureuil* (1758), § 1, *H. n.*, t. VII / *O. c.*, t. IV, p. 51 b / Pléiade, p. 797.

¹¹⁵ BUFFON, *L'Hyène* (1761), § 9, *H. n.*, t. IX / *O. c.*, t. IV, p. 207-208.

ses mouvements, et toutes les proportions qui annoncent la force. Un coq ainsi fait n'imprimerait pas la terreur à un lion, comme on l'a dit et écrit tant de fois, mais il inspirera de l'amour à un grand nombre de poules¹¹⁶. » On voit ici comment les auteurs de l'article jouent avec les attentes des lecteurs d'histoire naturelle familiarisés avec les lieux communs : ils écartent avec humour une invraisemblance, et s'attachent le lecteur complice qui se sent intégré dans la communauté culturelle impliquée dans ce processus.

L'adieu au lieu commun peut aussi s'exprimer avec quelque nostalgie. Dans *Le Lynx*, il est intéressant de voir Buffon employer une forme de concession, comme s'il souhaitait consoler le lecteur de la perte du merveilleux des lieux que l'on ne peut plus admettre parce qu'ils ont été formellement infirmés :

Le lynx, dont les Anciens ont dit que la vue était assez perçante pour pénétrer les corps opaques, dont l'urine avait la merveilleuse propriété de devenir un corps solide, une pierre précieuse, appelée *lapis lyncurius*, est un animal fabuleux, aussi bien que toutes les propriétés qu'on lui attribue. Ce lynx imaginaire n'a d'autre rapport avec le vrai lynx que celui du nom. [...]

Notre lynx ne voit point à travers les murailles ; mais il est vrai qu'il a les yeux brillants, le regard doux, l'air agréable et gai. Son urine ne fait pas des pierres précieuses, mais seulement il la recouvre de terre, comme font les chats, auxquels il ressemble beaucoup, et dont il a les mœurs et même la propreté¹¹⁷.

Le possessif, dans « notre lynx », met à distance « le lynx » des Anciens, et établit une sorte de rapport affectueux au nouvel animal que désignera désormais le nom *lynx*. Réaumur témoigne de la déception à laquelle il faut s'attendre de la part des lecteurs en attente de merveilleux : « nous devons craindre que l'histoire des mouches industrielles que nous allons donner ne paraisse pas remplie d'autant de faits singuliers qu'on s'attend d'y en trouver. »¹¹⁸ Le ton de la concession que Buffon emploie dans la citation qui précède laisse penser qu'il tente de substituer, dans le cœur du lecteur, le réel agréable au merveilleux enthousiasmant. Il y a là comme une mise au point philosophique autour de la notion de juste mesure. Buffon ne fait pas que détruire des erreurs et établir des vérités : il propose ce faisant une forme de sagesse.

¹¹⁶ BUFFON [et GUÉNEAU DE MONTBEILLARD], *Le Coq* (1771), § 5, *H. n.*, t. XVII (*H. n. des Oiseaux*, t. II) / *O. c.*, t. V, p. 149 a / Pléiade, p. 1105.

¹¹⁷ BUFFON, *Le Lynx ou Loup-cervier* (1761), *H. n.*, t. IX, § 6-7 / *O. c.*, t. IV, p. 200 a-b.

¹¹⁸ RÉAUMUR, *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, cité par Thierry HOQUET, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, op. cit., p. 522, n. 2.

2. *Le lieu commun comme ennemi d'une théorie à défendre*

Nombreux sont les cas où Buffon remplit exemplairement son rôle critique. Au sujet des oursons, il écrit ainsi qu'ils « ne sont point informes en naissant, comme l'ont dit les Anciens [...] : ils sont parfaitement formés dans le sein de leur mère ; et si les fœtus ou les jeunes oursons ont paru informes au premier coup d'œil, c'est que l'ours adulte l'est lui-même par la masse, la grosseur et la disproportion du corps et des membres [...] ». ¹¹⁹ Buffon rompt avec une croyance remontant aux naturalistes antiques et propose une explication rationnelle à cette erreur. Il procède au même type de rectification dans *L'Hyène* :

Il y a peu d'animaux sur lesquels on ait fait autant d'histoires absurdes que sur celui-ci. Les Anciens ont écrit gravement que l'hyène était mâle et femelle alternativement ; que, quand elle portait, allaitait et élevait ses petits, elle demeurait femelle, pendant toute l'année ; mais que, l'année suivante, elle reprenait les fonctions du mâle, et faisait subir à son compagnon le sort de la femelle. On voit bien que ce conte n'a d'autre fondement que l'ouverture en forme de fente que le mâle a, comme la femelle, indépendamment des parties propres de la génération, qui, pour les deux sexes, sont dans l'hyène semblables à celles de tous les autres animaux ¹²⁰.

Buffon n'a d'autre ambition ici que de rétablir la vérité.

Mais sa posture par rapport aux lieux communs n'est pas toujours « gratuite » : elle intéresse parfois ses convictions scientifiques. Dans *Le Cerf*, il dénonce le lieu de la longévité extraordinaire de cet animal. Ce lieu commun s'est perpétué au fil des siècles en lien avec le lieu commun de la haine du cerf pour le serpent dont l'ingestion le fait rajeunir ¹²¹. On le trouve dans l'*Encyclopédie* : « Pline a assuré qu'on en avait pris un plus de cent ans après la mort d'Alexandre, avec un collier d'or chargé d'une inscription, qui marquait que ce collier lui avait été donné par ce prince. On en raconte autant de César. On dit aussi que l'on trouva la biche d'Auguste plus de deux siècles après sa mort. On fait l'histoire du cerf chassé par Charles VI ¹²². » Ch.-G. Le Roy, auteur probable de cet article, paraît ici s'amuser de la fable et la rapporter « pour le plaisir ». Pour sa part, Buffon écrit : « Comme il est cinq ou six ans à croître, il vit aussi sept fois cinq ou six ans, c'est-à-dire trente-cinq ou quarante ans. Ce que l'on a débité sur la longue vie des cerfs n'est appuyé sur aucun fondement : ce n'est qu'un

¹¹⁹ BUFFON, *L'Ours* (1760), § 4, *H. n.*, t. VIII / *O. c.*, t. IV, p. 114 b. Le motif des oursons informes se trouve chez PLIN, SERVIUS et ISIDORE DE SÉVILLE ; voir ISIDORE DE SÉVILLE, *Étymologies*, *op. cit.*, p. 106-107.

¹²⁰ BUFFON, *L'Hyène* (1761), § 9, *H. n.*, t. IX / *O. c.*, t. IV, p. 207 b. ARISTOTE démentait déjà la légende de l'alternance sexuelle de l'hyène, *op. cit.* (VI. 32), p. 450-451. Mais ÉLIEN la rapporte quelques siècles plus tard sans la démentir, *op. cit.* (I. 25), t. I, p. 15.

¹²¹ Voir ISIDORE DE SÉVILLE, *op. cit.*, p. 50 ; Armand STRUBEL et Chantal DE SAULNIER, *op. cit.*, p. 242-243 ; Jacques VOISENET, *op. cit.*, p. 274-276.

préjugé populaire, qui régnait dès le temps d'Aristote ; et ce philosophe dit avec raison que cela ne lui paraît pas vraisemblable [...] ¹²³. » Buffon a de bonnes raisons pour contester l'extraordinaire longévité des cerfs : elle s'oppose à sa théorie de la proportion entre la durée d'accroissement et la durée de vie propres à chaque espèce. Buffon a donc intérêt à ce que ce lieu commun soit invalidé, et il propose une explication rationnelle à la présence de médailles au cou des cerfs :

[Malgré l'autorité d'Aristote,] qui seule aurait dû suffire pour détruire ce préjugé, il s'est renouvelé dans des siècles d'ignorance par une histoire ou une fable que l'on a faite d'un cerf qui fut pris par Charles VI, dans la forêt de Senlis, et qui portait un collier sur lequel était écrit, *Cæsar hoc me donavit* ; et l'on a mieux aimé supposer mille ans de vie à cet animal, et faire donner ce collier par un empereur romain, que de convenir que ce cerf pouvait venir d'Allemagne, où les empereurs ont dans tous les temps pris le nom de César ¹²⁴.

3. Le lieu commun comme caution scientifique

À l'inverse, les convictions scientifiques de Buffon peuvent l'amener à conserver un lieu commun qui peut apporter un soutien à l'une de ses théories. Le lieu commun du lierre poussant dans le bois des cerfs en atteste. Selon Aristote, « on a capturé un cerf d'Achaïe ayant le bois recouvert d'une grande quantité de lierre verdoyant qui y avait poussé, implanté, au moment où les cornes étaient encore tendres, comme du bois vert ¹²⁵. » Selon Pline, « on en a pris qui portaient dans leurs cornes du lierre verdoyant ; tandis qu'ils frottaient pour les éprouver, leurs cornes encore tendres contre les arbres, ce lierre s'y était implanté comme dans un morceau de bois ¹²⁶. » Buffon émet l'hypothèse selon laquelle chez certains animaux, la nourriture transmettrait ses propriétés à l'animal, « comme on le voit dans le bois du cerf » ; il continue en assurant que ce bois est végétal et non animal, et écrit enfin :

Et quoique cela me paraisse suffisamment indiqué, et même prouvé, par tout ce que je viens de dire, je ne dois pas oublier un fait cité par les Anciens. Aristote, Théophraste, Pline, disent tous que l'on a vu du lierre s'attacher, pousser et croître sur le bois des cerfs lorsqu'il est encore tendre. Si ce fait est vrai, et il serait facile de s'en assurer par l'expérience, il prouverait encore mieux l'analogie intime de ce bois avec le bois des arbres ¹²⁷.

¹²² Article *Cerf* de l'*Encyclopédie* (article non signé), 1751.

¹²³ BUFFON, *Le Cerf* (1756), § 20, *H. n.*, t. VI / *O. c.*, t. III, p. 687 a / Pléiade, p. 726.

¹²⁴ *Ibid.*

¹²⁵ ARISTOTE, *op. cit.*, p. 598.

¹²⁶ PLINE, *op. cit.*, Livre VIII, éd. A. Ernout, éd. cit., 1952, p. 64.

¹²⁷ BUFFON, *Le Cerf* (1756), § 17, *H. n.*, t. VI / *O. c.*, t. III, p. 686 a / Pléiade, p. 724.

Le lieu commun légué par Aristote et Pline a ici valeur d'argument d'autorité : même si la formulation de Buffon exprime des réserves, il ne semble pas douter que l'expérience confirmerait le fait. On peut s'étonner de ce que Buffon n'ait pas pratiqué les expériences qu'il mentionne ici, alors qu'il a précisé peu avant dans son article qu'il avait élevé chez lui des cerfs en captivité. C'est peut-être parce qu'il n'a guère besoin de confirmation par l'expérience : il s'en dispense en s'en remettant à l'autorité du lieu commun, qui appuie sa théorie.

Buffon s'appuie aussi sur les Anciens dans ce passage de la sixième des *Époques de la nature*, qui fait appel à la « tradition » (nous dirions au « mythe ») de la submersion de l'Atlantide pour argumenter en faveur d'une ancienne jonction des continents permettant la migration des éléphants :

Nous présumons encore que non seulement le Groënland a été joint à la Norvège et à l'Écosse , mais aussi que le Canada pouvait l'être à l'Espagne par les bancs de Terre-Neuve, les Açores et les autres îles et hauts fonds qui se trouvent dans cet intervalle de mers ; ils semblent nous présenter aujourd'hui les sommets les plus élevés de ces terres affaissées sous les eaux. La submersion en est peut-être encore plus moderne que celle du continent de l'Islande, puisque la tradition paraît s'en être conservée : l'histoire de l'île Atlantide, rapportée par Diodore et Platon, ne peut s'appliquer qu'à une très grande terre qui s'étendait fort au loin à l'occident de l'Espagne ; cette terre Atlantide était très peuplée, gouvernée par des rois puissants qui commandaient à plusieurs milliers de combattants, et cela nous indique assez positivement le voisinage de l'Amérique avec ces terres Atlantiques situées entre les deux continents. [...]

Quoique la distance de l'Espagne au Canada soit beaucoup plus grande que celle de l'Écosse au Groënland, cette route me paraîtrait la plus naturelle de toutes, si nous étions forcés d'admettre le passage des éléphants d'Europe en Amérique : car ce grand intervalle de mer entre l'Espagne et les terres voisines du Canada est prodigieusement raccourci par les bancs et les îles dont il est semé ; et ce qui pourrait donner quelque probabilité de plus à cette présomption, c'est la tradition de la submersion de l'Atlantide¹²⁸.

La dernière phrase indique clairement que la tradition de l'Atlantide n'est pas un indice premier sur lequel fonder une théorie, mais un argument sollicité pour la seconder, argument d'autorité fourni par Diodore et Platon.

De l'étude de ces exemples, il faut sans doute retenir la souplesse, pour ne pas dire la fragilité de la posture critique de Buffon, qui sélectionne les lieux communs qu'il va intégrer à

¹²⁸ BUFFON, *Des Époques de la nature. Sixième époque* (1778), § 3-6, *H. n.*, t. XXIX (*Supp.*, t. V) / *O. c.*, t. I, p. 439 a-b / Pléiade, p. 1307-1308.

son *Histoire naturelle*, et choisit la façon de les traiter en se fondant parfois sur ce qui conforte ses convictions scientifiques.

Il arrive, nous l'avons vu, que certains lieux communs soient reproduits tout en étant dénoncés comme faux ; on peut se demander ce qui motive cette démarche. En réalité, le lieu commun a toujours eu, en plus de sa fonction argumentative, une fonction ornementale : insérer un lieu commun dans un discours ou un texte équivaut à enchâsser une belle pierre dans une pièce d'orfèvrerie.

V. LIEU COMMUN ET ORNEMENTATION LITTÉRAIRE

Dans un même but d'ornementation de son texte, Buffon retient certains lieux communs parce qu'ils ont une valeur esthétique intrinsèque, d'autres parce qu'ils ont un *potentiel d'éloquence* fort, c'est-à-dire parce qu'ils sont susceptibles d'un développement stylistique important.

A. LES LIEUX COMMUNS AYANT LEUR BEAUTÉ PROPRE

Après avoir dit de la mangouste qu'elle tuait les petits crocodiles, Buffon ajoute : « et comme la fable est toujours mise par les hommes à la suite de la vérité, on a prétendu qu'en vertu de cette antipathie pour le crocodile, la mangouste entrait dans son corps lorsqu'il était endormi, et n'en sortait qu'après lui avoir déchiré les viscères¹²⁹. » Rapporter cette fable dénoncée comme telle ne peut avoir qu'une fonction ornementale : un peu d'exotisme et de merveilleux permettent à Buffon de colorer le texte, tout en lui donnant l'occasion de réaffirmer son « réalisme » et sa modernité.

Il faut mentionner aussi le cas extrême de *La Demoiselle de Numidie*. Cet article présente la particularité d'être un échafaudage de lieux communs mythologiques, rapportés sans aucun examen critique, certains aspects ayant donné lieu au mythe recevant même la caution de ces « MM. de l'Académie des Sciences » : ainsi, l'oiseau mérite d'être appelé

¹²⁹ BUFFON, *La Mangouste* (1765), § 1, *H. n.*, t. XIII / *O. c.*, t. IV, p. 227 b.

« mime », « comédien » ou « baladin », comme il l'a été par les Anciens, car MM. de l'Académie des Sciences, qui l'ont vu à Versailles, ont constaté qu'il aime à parader¹³⁰. Il semble que le naturel de cet animal ne puisse être étudié dans l'article, tant il est investi de contenu culturel. Mais cela ne signifie pas que Buffon (avec l'abbé Bexon, son collaborateur à partir du tome dans lequel se situe l'article consacré à cet oiseau) ajoute foi à ce qu'il rapporte : la fausseté des éléments rapportés est patente (notamment quand il s'agit des chasseurs qui prennent ces oiseaux imitateurs en se frottant les yeux avec de l'eau, afin que les oiseaux se les frottent de glu), et ne demande pas même à être démontrée. L'article, au demeurant charmant, est construit sur la base d'informations uniquement livresques (œuvres des naturalistes antiques et *Mémoires* de l'Académie des Sciences).

Dans une lettre de 1777, Buffon donnait cependant un avertissement à l'abbé Bexon qui débutait :

Je suis très satisfait, monsieur, et même plus que content ; car on ne peut se plaindre que du trop de travail qu'a dû vous coûter la composition des articles que vous m'avez envoyés. Il y a en général trop d'érudition, et vous ne voudriez pas qu'en comparant ces articles avec ceux qui sont imprimés, on voie qu'on a redoublé de science mythologique et d'érudition assez inutiles à l'*Histoire naturelle*. J'en retrancherai donc beaucoup et j'aurai l'honneur de vous envoyer dans peu le premier cahier corrigé de ma main ; cela vous servira d'exemple pour ceux de la suite¹³¹.

Buffon a bel et bien mis sa touche à *La Demoiselle de Numidie*, puisqu'il écrit encore à l'abbé Bexon en 1778 : « Je joindrai à ce second envoi les notes sur les cigognes, la demoiselle de Numidie, le jabiru, l'oiseau royal »¹³². Il faut donc admettre que Buffon a consenti pleinement à la publication en l'état de cet article « poétique ».

Il faut mentionner une autre sorte de lieu commun ayant une fonction ornementale : la citation incontournable. Une citation de ce type ouvre *Le Hérisson*, et célèbre en grec, puis en français, la faculté de cet animal de se protéger de toute attaque en se roulant en boule et en présentant ses piquants : « le renard sait beaucoup de choses, le hérisson n'en sait qu'une grande, disaient proverbialement les Anciens »¹³³. C'est déjà sous forme de proverbe que Plutarque énonçait cet élément : « Le système de défense des hérissons, leur façon de se protéger, a donné le proverbe : *Le renard a plus d'un tour dans son sac, / Le hérisson un seul,*

¹³⁰ BUFFON [et BEXON], *La Demoiselle de Numidie* (1780), § 1-3, *H. n.*, t. XXII (*H. n. des Oiseaux*, t. VII) / *O. c.*, t. VI, p. 289-290.

¹³¹ BUFFON, *Correspondance générale*, op. cit., lettre CCLXXVI (27 juillet 1777), t. I, p. 346-347.

¹³² *Id.*, lettre CCCXIII (30 mars 1778), t. I, p. 388. Voir aussi la lettre CCCXV (au même, 22 avril 1778), t. I, p. 390.

¹³³ BUFFON, *Le Hérisson* (1760), § 1, *H. n.*, t. VIII / *O. c.*, t. IV, p. 68 a / Pléiade, p. 808. Buffon donne ses sources en note : « *Zenodotus, Plutarchus et alii, ex Archilocho.* »

*mais magistral*¹³⁴. » Dans son *Dictionnaire*, Furetière écrit de cet animal en 1690 : « Il a des muscles peauciers, comme le porc-épic, qui lui servent à faire ramasser tout le corps comme en une boule : ce qu'il fait quand il ne peut se sauver à la course. Quelques-uns l'ont nommé pour cela le symbole de la prudence, parce qu'il se défend par ce moyen contre les autres bêtes¹³⁵. » Le hérisson proverbial et symbolique ne pouvait pas être absent du texte de Buffon ; mais il est remarquable que Buffon l'ait situé à l'ouverture de son propos, par une coquette et précieuse citation dans la langue d'origine avant d'en donner une traduction. Ces éléments témoignent bien du caractère ornemental de l'emploi de ce lieu commun. Ajoutons que cette formule proverbiale mettant en scène un animal touche au genre de la fable, qui, comme le rappelle J. Voisenet, a été utilisée comme ressource argumentative, depuis l'Antiquité jusqu'au Moyen Âge¹³⁶. Cette dimension argumentative ancienne de la fable se confond avec celle du lieu commun ; de même, fable et lieu commun peuvent quitter le registre de l'argumentation pour celui de l'ornementation, comme l'illustre le début de l'article consacré au hérisson. La fonction ornementale des lieux communs peut ainsi se manifester selon des modes divers, sous forme de conservation (à peine) distanciée ou de citation. Les lieux communs traités selon ces modes correspondent à une ornementation de détail, mais ceux qui sont développés sous forme d'amplification rhétorique semblent destinés à provoquer un plaisir de lecture d'un autre ordre.

B. LES LIEUX COMMUNS PROPRES À L'AMPLIFICATION ÉLOQUENTE

Dans *Le Glouton*, Buffon réécrit sous une forme éloquente l'une de ses sources, qu'il cite en note, pour faire la peinture de la voracité de l'animal. Certes, cette voracité ne constitue pas un lieu commun au même titre que, par exemple, la façon dont le lion effacerait ses traces : les Anciens ignoraient l'existence du glouton, qui, par conséquent, ne figure pas au bestiaire traditionnel. Cependant, comme en témoignent d'elles-mêmes les sources citées par Buffon dans son article, cette voracité a été souvent décrite par les voyageurs, qui, de *Relation d'un voyage fait...* en *Description de...* deviennent de nouveaux créateurs et pourvoyeurs modernes de lieux communs. Voici l'ensemble proposé par Buffon :

¹³⁴ PLUTARQUE, *L'Intelligence des animaux*, trad. M. Gondicas, Paris, Arléa, 1998, p. 56.

¹³⁵ FURETIÈRE, *op. cit.*, p. 71.

¹³⁶ Jacques VOISENET, *op. cit.*, p. 87.

Le glouton n'a pas les jambes faites pour courir ; il ne peut même marcher que d'un pas lent, mais la ruse supplée à la légèreté qui lui manque ; il attend les animaux au passage ; il grimpe sur les arbres pour se lancer dessus et les saisir avec avantage ; il se jette sur les élans et sur les rennes, leur entame le corps, et s'y attache si fort avec les griffes et les dents, que rien ne peut l'en séparer ; ces pauvres animaux précipitent en vain leur course, en vain ils se frottent contre les arbres et font les plus grands efforts pour se délivrer ; l'ennemi assis sur leur croupe ou sur leur cou continue à leur sucer le sang, à creuser leur plaie, à les dévorer en détail avec le même acharnement, la même avidité, jusqu'à ce qu'il les ait mis à mort* ; il est, dit-on, inconcevable combien de temps le glouton peut manger de suite, et combien il peut dévorer de chair en une seule fois¹³⁷.

*Le glouton est un animal carnassier, un peu moins grand que le loup ; il a le poil rude, long et d'un brun qui approche du noir, surtout sur le dos ; il a la ruse de grimper sur un arbre pour y guetter le gibier ; et lorsque quelque animal passe il s'élance sur son dos, et sait si bien s'y accrocher par le moyen de ses griffes, qu'il lui en mange une partie, et que le pauvre animal, après bien des efforts inutiles pour se défaire d'un hôte si incommode, tombe enfin par terre et devient la proie de son ennemi. Il faut au moins trois des plus forts lévriers pour attaquer cette bête, encore leur donne-t-elle bien de la peine. Les Russes font grand cas de la peau du glouton, ils l'emploient ordinairement à des manchons pour les hommes et des bordures de bonnets. *Relation de la Grande-Tartarie*, Amsterdam, 1737, page 8¹³⁸.

En comparant ces deux textes, on voit que Buffon transforme la description donnée en note en hypotypose : il anime la scène¹³⁹. Il a recours au pathos en mettant en scène la détresse des victimes du glouton ; il accentue ce pathos grâce au chiasme structurel « ces pauvres animaux précipitent en vain leur course, en vain ils se frottent contre les arbres ». Il use d'allitérations à sonorité dure et suggestive. Le membre de phrase : « assis sur leur croupe ou sur leur cou continue à leur sucer le sang, », n'est pas sans rappeler le célèbre vers « Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ? », que l'on trouve dans l'*Andromaque* de Racine. Il travaille la référence au mythe du vampire, qui existe au 18^e siècle sous des formes comparables à celles que nous lui connaissons aujourd'hui¹⁴⁰ ; il cherche enfin l'abondance, en multipliant les termes presque synonymes (*sucer, creuser, dévorer ; acharnement, avidité*). La note complète apporte quelques indications supplémentaires, comme l'usage que font les Russes de la fourrure du glouton, mais dans l'ensemble, le contenu du texte de Buffon et celui de la note sont identiques. Pourquoi alors donner *in extenso* le texte de la note, si ce n'est pour offrir au lecteur la possibilité de comparer les deux textes et de juger le travail d'amplification

¹³⁷ BUFFON, *Le Glouton* (1765), § 3, *H. n.*, t. XIII / *O. c.*, t. IV, p. 244 a.

¹³⁸ *Ibid.*, n. 2.

¹³⁹ On parvient à la même conclusion en comparant ce texte de Buffon avec le premier récit de l'attaque du glouton, qu'il donne dans *L'Élan et le renne* en 1764 (§ 10, *H. n.*, t. XII / *O. c.*, t. IV, p. 533 a-b).

¹⁴⁰ Voir l'*Encyclopédie* (article de JAUCOURT, 1765) et le *Dictionnaire de Trévoux* : les vampires sont des morts, des démons qui sucent le sang des vivants pour le porter ensuite dans des cadavres ; leurs victimes deviennent étiques et dépérissent.

opéré par Buffon ? La technique de chasse du glouton, décrite par d'autres auteurs cités dans une autre note de bas de page (et que l'on retrouve dans l'article de l'*Encyclopédie* consacré à cet animal), est ainsi un lieu commun qu'il est utile de conserver car il fournit une occasion de faire valoir ses qualités d'écrivain, de composer une hypotypose caractérisée par le sublime de l'horreur.

Dans une addition à cet article, après avoir observé un glouton vivant, Buffon reconnaît que « sa voracité a été aussi exagérée que sa cruauté¹⁴¹ » ; mieux valait l'apprendre trop tard : l'addition permet à Buffon de rectifier son erreur et de faire preuve d'honnêteté, mais la belle peinture du glouton sanguinaire n'en demeure pas moins imprimée et offerte à l'admiration de la postérité. Et qui sait si elle n'a pas contribué à populariser ce lieu commun choisi au début du 20^e siècle encore pour illustrer l'article *Glouton* du *Larousse pour tous* ?



Fig. 4 : Article *Glouton* du *Larousse pour tous* (2 vol., s. d. ; vers 1925).

¹⁴¹ BUFFON, *Première Addition à l'article du Glouton* (1776), § 1, H. n., t. XXVII (Supp., t. III) / O. c., t. IV, p. 245 b.

Il est un autre bel exemple d'amplification à partir d'un lieu commun : le commentaire du chant du cygne. Le lieu commun du chant du cygne semble à première vue être une aubaine pour Buffon : voilà le type même du lieu commun d'histoire naturelle donnant l'occasion d'exercer ses compétences en matière de beau style. Dans l'article que Buffon, aidé de l'abbé Bexon, consacre au cygne, il est d'abord question de la voix de l'oiseau, et non de son chant : Buffon nous donne une description anatomique détaillée des organes de sa voix. Il vient ensuite au lieu commun attendu. Mais à la place d'une peinture éloquente, c'est une paraphrase qu'il nous propose, paraphrase composée des expressions employées par les auteurs de l'Antiquité auxquels une foule de notes renvoie. Enfin, Buffon conclut son article par cette réflexion sur les auteurs auxquels il vient de faire référence :

Nulla fiction en histoire naturelle, nulle fable chez les Anciens n'a été plus célébrée, plus répétée, plus accréditée ; elle s'était emparée de l'imagination vive et sensible des Grecs ; poètes, orateurs, philosophes même l'ont adoptée, comme une vérité trop agréable pour vouloir en douter. Il faut bien leur pardonner leurs fables ; elles étaient aimables et touchantes ; elles valaient bien de tristes, d'arides vérités : c'étaient de doux emblèmes pour les âmes sensibles. Les cygnes, sans doute, ne chantent point leur mort ; mais toujours, en parlant du dernier essor et des derniers élans d'un beau génie prêt à s'éteindre, on rappellera avec sentiment cette expression touchante : *c'est le chant du cygne* ¹⁴²!

Nous assistons ici à un tour de force : Buffon parvient à faire un beau morceau d'éloquence comme on l'attendait, mais pas sur ce sur quoi on l'attendait. Au lieu de la peinture pathétique du chant du cygne sentant venir la mort, il évoque la mort du génie et annonce la représentation pathétique de la mort du poète romantique¹⁴³. Il faut reconnaître que la stratégie choisie par Buffon est efficace : recourir à la paraphrase du lieu commun antique et la faire suivre d'un morceau sublime exploitant sa dimension métaphorique lui permet de dénoncer d'abord une erreur scientifique, puis de répondre, mais sans tomber dans l'attendu, à l'attente du public qui veut son morceau d'éloquence. Les lecteurs ont des attentes relatives aux lieux communs naturalistes avec lesquelles le naturaliste se doit de jouer pour les satisfaire et pour les surprendre à la fois.

Nous avons vu comment Buffon diversifiait son traitement des lieux communs dans l'intérêt de ses théories ; on peut le dire à nouveau du point de vue littéraire : il intègre des

¹⁴² BUFFON [et BEXON], *Le Cygne* (1783), § 25, *H. n.*, t. XXIV (*H. n. des Oiseaux*, t. IX) / *O. c.*, t. VI, p. 506 b / Pléiade, p. 1189.

¹⁴³ Pour une étude des lieux communs associés au cygne dans la poésie romantique et symboliste postérieure à 1830, voir Didier ALEXANDRE, « "Chant du cygne" : Le cliché et sa prévisibilité en poésie », *Lieux communs, topoi, stéréotypes, clichés*, *op. cit.*, p. 46-59.

lieux communs de natures diverses et leur confère des fonctions variées. Ainsi, les lieux communs, qu'ils soient exploités dans un cadre scientifique ou littéraire, jouent un rôle important dans la structure et la conception des articles de l'*Histoire naturelle*.

CONCLUSION. FORTUNE DES LIEUX COMMUNS BUFFONIENS

Buffon semble adopter deux attitudes contradictoires : il se montre tantôt critique de l'héritage naturaliste et observateur de la nature, tantôt fidèle relais d'histoires éculées. Cette contradiction se résout si l'on considère que ces histoires appartiennent en fait au champ du lieu commun, notion rhétorique désignant des arguments structurant le discours. La méthode antique des lieux servant à donner son efficacité à la plaidoirie de l'orateur est adaptée par Buffon à l'histoire naturelle, pour faire le procès ou l'éloge des animaux, pour démontrer l'excellence et la supériorité de son style par rapport à celui des naturalistes qui l'ont précédé, pour soutenir ses théories scientifiques, ou encore pour orner son texte. Cela ne change rien au fait que ces lieux communs demeurent souvent contraires à la réalité objective et observable : on ne peut « sauver » entièrement la scientificité du texte de Buffon, de quelque manière que l'on s'y prenne. Cependant, cette approche rhétorique permet de rétablir la cohérence de la pensée d'homme classique de Buffon, pensée structurée par les conceptions littéraires qui règnent à l'époque. On ne peut pas dire que Buffon se compromet comme homme de science pour flatter les préjugés des lecteurs afin de leur vendre son œuvre (ou pas seulement) : il compose son œuvre selon des codes esthétiques, rhétoriques et épistémologiques qui étaient à son époque conciliables. Entre tradition et innovation, le lieu commun est, dans l'*Histoire naturelle*, le lieu où se noue de la façon la plus exemplaire la problématique du rapport des sciences et des belles-lettres au 18^e siècle.

On peut supposer que les lieux communs naturalistes ont cessé d'être repérés en tant que tels à partir du 19^e siècle, qui rompt avec la culture rhétorique classique, et perd sa familiarité avec la méthode des lieux communs. Les lieux n'étant plus identifiés en tant que tels, on ne vit plus à l'endroit de leur développement que de pompeux morceaux d'éloquence, on ne perçut plus l'originalité de leur traitement ni l'importance aux yeux des lecteurs

classiques de la qualité de leur réécriture, et l'on reprocha simplement à Buffon de multiplier les compromis avec la science.

Buffon est l'auteur de formules passées à la postérité. « Le style est l'homme même », « La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite »... Ces « lieux communs » au sens d'expressions figées, ont été véhiculés par l'enseignement scolaire durant tout le 19^e siècle et jusqu'au milieu du 20^e. Flaubert, dans son *Dictionnaire des idées reçues*¹⁴⁴, témoigne de la répétition absurde de ces idées et expressions dans la société bourgeoise de la seconde moitié du 19^e siècle. À l'article *Chat*, il écrit : « Sont traîtres » ; à l'article *Cheval* : « La plus noble conquête... », où les points de suspension témoignent de l'usure de l'expression. À l'article *Buffon*, il écrit : « Mettait des manchettes pour écrire ». D'autres lieux communs naturalistes, qui n'ont pas nécessairement été brillamment illustrés par Buffon, figurent dans ce texte. À l'article *Androclès*, Flaubert écrit : « Citer le lion d'Androclès à propos de dompteurs ». À l'article *Autruche*, il écrit : « Digère les pierres » ; à l'article *Éléphants* : « Se distinguent par leur mémoire, et adorent le soleil » ; à l'article *Lion* : « Plus généreux que le tigre » ; à l'article du *Lynx* : « Animal remarquable par son œil »... Le *Dictionnaire des idées reçues* montre combien l'histoire naturelle vit par ses lieux communs dans l'esprit des gens superficiellement cultivés.

Cependant, comme nous l'avons déjà écrit, ces lieux communs sont aussi ce qui rend aujourd'hui l'histoire naturelle antique et classique poétique. Expressions de l'émerveillement d'un Isidore de Séville devant la richesse du monde naturel, les lieux communs naturalistes nous transmettent la fraîcheur d'un mélange harmonieux de nature et de culture.

Dans certains cas, la façon dont Buffon se réapproprie les lieux communs constitue un premier pas vers la littérature de fiction ; voyons à présent comment ce premier pas se prolonge dans l'*Histoire naturelle*, sous l'influence de ce que nous avons appelé des « tentations romanesques ».

CHAPITRE II. TENTATIONS ROMANESQUES DANS L'*HISTOIRE NATURELLE*

Il est probable que tous les lecteurs de Buffon ne lisaient pas l'*Histoire naturelle in extenso*. Le bouche à oreille devait recommander les morceaux les plus attrayants au goût du beau monde, morceaux qui étaient aussi en partie reproduits dans les périodiques, notamment dans le *Journal des savants* et *L'Année littéraire*. Ainsi, même si les aspects de l'*Histoire naturelle* dont nous allons parler maintenant – ses traits romanesques – peuvent sembler mineurs, ils ont pu marquer les lecteurs et contribuer à les attacher à l'œuvre de Buffon.

En s'intéressant aux lectures de différentes catégories sociales au 18^e siècle, R. Chartier nous apprend que « dans les noblesses, les lectures conquérantes ne sont point les sciences et arts – dont la forte progression caractérise la production du livre en son entier –, mais les belles-lettres. Celles-ci l'emportent après la mi-siècle sur l'histoire, signe incontestable du succès des genres nouveaux parmi les élites de tradition¹⁴⁵. » On pourrait donc schématiquement associer à l'*Histoire naturelle* deux types de public : le premier comprenant la bourgeoisie artisanale et commerçante ainsi que les savants, tous curieux d'actualité scientifique théorique ou utilitaire, et consommateurs de l'édition scientifique en forte progression ; le second composé de la noblesse dont les bibliothèques témoignent d'un goût prononcé pour les belles-lettres, et qui peut s'offrir les beaux volumes de l'Imprimerie royale lorsque la mode de l'histoire naturelle l'y incite. Les aspects romanesques de l'œuvre de Buffon peuvent avoir séduit ce second type de public.

Nous considérons ici comme tendant vers le romanesque les aspects de l'œuvre de Buffon qui jouent avec la fiction littéraire ou constituent une pause narrative. Ce chapitre s'intéresse aux textes relevant de la satire, de l'épanchement des sentiments, de l'érotisme et d'autres traits fortement illustrés dans le champ de la fiction littéraire.

¹⁴⁴ FLAUBERT, *Dictionnaire des idées reçues*, dans Bouvard et Pécuchet, éd. C. Gothot-Mersch, Paris, Gallimard, 1998.

¹⁴⁵ Roger CHARTIER, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987, p. 175 ; voir le tableau de la page 176, concernant ces mêmes lectures chez la noblesse parisienne spécifiquement.

Nous nous intéresserons ici à un extrait de l'article intitulé *De la vieillesse et de la mort* (1749) qui constitue un pastiche, un morceau d'imitation d'un des plus brillants représentants du siècle de Louis XIV : La Bruyère. Amateurs de ce grand auteur, les lecteurs de Buffon savaient apprécier ce genre de clins d'œil, relevant de l'exercice de style. La satire telle que la pratique La Bruyère, et ici Buffon, se fonde notamment sur la caricature d'un personnage, et de ce fait entre dans le champ de la fiction, de sorte qu'elle peut s'articuler avec notre analyse des traits romanesques qui surgissent au sein de l'*Histoire naturelle*.

Rappelons d'abord que la notion d'originalité et sa survalorisation sont d'invention récente, et faisons rapidement le point sur la valeur accordée à l'imitation à l'âge classique. Dans l'*Encyclopédie*, Jaucourt fait une présentation de l'imitation tout à fait valorisante :

IMITATION, s. f. (*Poésie, rhétor.*) on peut la définir, l'emprunt des images, des pensées, des sentiments, qu'on puise dans les écrits de quelqu'auteur, et dont on fait un usage, soit différent, soit approchant, soit en enchérissant sur l'original.

Rien n'est plus permis que d'user des ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde ; ce n'est point un crime de les copier ; c'est au contraire dans leurs écrits, selon Quintilien, qu'il faut prendre l'abondance et la richesse des termes, la variété des figures, et la manière de les composer : ensuite, ajoute cet orateur, on s'attachera fortement à imiter les perfections que l'on voit en eux ; car on ne doit pas douter qu'une bonne partie de l'art ne consiste dans l'imitation adroitement déguisée.

Laissons dire à certaines gens que l'imitation n'est qu'une espèce de servitude qui tend à étouffer la vigueur de la nature ; loin d'affaiblir cette nature, les avantages qu'on en tire ne servent qu'à la fortifier¹⁴⁷.

Jaucourt ajoute une justification supplémentaire à cette pratique littéraire : « En effet, le plus heureux génie a besoin de secours pour croître et se soutenir ; il ne trouve pas tout dans son propre fonds. L'âme ne saurait concevoir ni enfanter une production célèbre, si elle n'a été fécondée par une source abondante de connaissances¹⁴⁸. » Il semble que la notion d'imitation assume chez les contemporains de Buffon la fonction formatrice que l'on attribuait aux lieux communs avant de décrier leur méthode artificielle et l'emploi mécanique de cette méthode.

¹⁴⁶ Une partie de cette section figure, sous une forme différente, dans notre article « Buffon, les styles de la mort et ses probabilités dans "De la vieillesse et de la mort" et son "Addition" », *Bulletin d'Histoire et d'Épistémologie des Sciences de la Vie*, Paris, Kimé, vol. 14, 2007, n° 1, p. 45-69.

¹⁴⁷ JAUCOURT, article *Imitation* de l'*Encyclopédie*, 1765.

Il faut préciser que l'article de Jaucourt traite la question de l'imitation en réveillant la polémique qui, au 17^e siècle, opposa partisans des Anciens et des Modernes :

Ne rougissons donc pas de consulter des guides habiles, toujours prêts à nous conduire. Quoiqu'ils soient nos maîtres, la grande distance que nous voyons entre eux et nous, ne doit point nous effrayer. La carrière dans laquelle ils ont couru si glorieusement est encore ouverte ; nous pouvons les atteindre, en les prenant pour modèles et pour rivaux dans nos imitations ; si nous ne les atteignons pas, du moins nous pouvons en approcher, et après les grands hommes, il est encore des places honorables. [...] Concluons que c'est à l'imitation que les modernes doivent leur gloire, et que c'est de cette même imitation que les Anciens ont tiré leur grandeur¹⁴⁹.

Jaucourt aurait été partisan des Anciens dans la Querelle. Quant à Buffon, sur le plan scientifique, il se réclame d'Aristote et de Plin, et, en pastichant La Bruyère, il pastiche un partisan des Anciens. Au 18^e siècle, l'histoire naturelle relève des belles-lettres, et, dans ce contexte culturel, imiter la manière d'autres auteurs apparaît comme la chose du monde la plus naturelle, et comme une pratique littéraire appréciée et facilement identifiable par le lecteur.

Dans *De la vieillesse et de la mort*, Buffon insère un paragraphe qui présente les caractéristiques de la satire, de sorte que l'on peut dire qu'il s'agit d'un passage « à la manière de » La Bruyère. La satire est un genre littéraire qui a pour fondement la censure morale, la critique des vices et des ridicules des hommes. Sa forme, constituée par une longue tradition remontant à l'Antiquité latine, ne peut se définir aisément tant elle varie. On peut néanmoins en donner une définition correspondant à la pratique de La Bruyère, selon laquelle une satire est un texte en prose court, qui dénonce un vice ou un ridicule par la caricature d'un personnage. Voici le texte de Buffon :

Jetez les yeux sur un malade qui vous aura dit cent fois qu'il se sent attaqué à mort, qu'il voit bien qu'il ne peut pas en revenir, qu'il est prêt à expirer, examinez ce qui se passe sur son visage lorsque par zèle ou par indiscretion quelqu'un vient à lui annoncer que sa fin est prochaine en effet ; vous le verrez changer comme celui d'un homme auquel on annonce une nouvelle imprévue : ce malade ne croit donc pas ce qu'il dit lui-même, tant il est vrai qu'il n'est nullement convaincu qu'il doit mourir ; il a seulement quelque doute, quelque inquiétude sur son état, mais il craint toujours beaucoup moins qu'il n'espère, et si l'on ne réveillait pas ses frayeurs par ces tristes soins et cet appareil lugubre qui devancent la mort, il ne la verrait point arriver¹⁵⁰.

¹⁴⁸ *Ibid.*

¹⁴⁹ *Ibid.*

L'apostrophe qui ouvre ce passage, en s'adressant au lecteur, opère un décrochement stylistique par rapport au texte qui précédait : le propos de la satire (l'homme refusant la mort) a déjà été traité dans le paragraphe précédent, mais dans un style conforme à celui qui règne dans l'ensemble de l'article. C'est donc la forme et non le fond qui distingue ce paragraphe, qui est tout à fait autonome dans la structure d'ensemble de l'article. Il présente les caractéristiques générales de la satire, mais il présente aussi des traits stylistiques utilisés fréquemment par La Bruyère en particulier, tels que l'apostrophe, le discours indirect, la seule suggestion de certains liens logiques, l'absence de ponctuation forte qui développe l'impression d'accumulation, et enfin l'effet de chute final¹⁵¹. Voici, pour comparaison, un extrait d'une satire de La Bruyère traitant aussi le thème du refus de l'approche de la mort :

N** est moins affaibli par l'âge que par la maladie, car il ne passe point soixante-huit ans ; [...] il a le visage décharné, le teint verdâtre et qui menace ruine ; [...] il plante un jeune bois, et il espère qu'en moins de vingt années il lui donnera un beau couvert ; il fait bâtir dans la rue** une maison en pierre de taille [...]. Ce n'est pas pour ses enfants qu'il bâtit, car il n'en a point ; ni pour ses héritiers, personnes viles et qui se sont brouillées avec lui : c'est pour lui seul, et il mourra demain¹⁵².

Remarquons que le dernier vers de *La Mort et le mourant* de La Fontaine illustre le même thème : « Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret¹⁵³ ». Buffon comprend que ses lecteurs sont friands de beaux morceaux d'imitation des grands auteurs. Il n'est pas le seul à leur proposer de jouer à reconnaître des pastiches d'auteurs célèbres, et il nous paraît important de montrer comment il s'inscrit dans cette pratique littéraire, car cela montre que l'*Histoire naturelle* n'est pas isolée du champ de la littérature. Dans les années 1780 encore, on trouve chez Mercier la même pratique d'imitation de La Bruyère, dans son *Tableau de Paris*. Après une critique sarcastique des académiciens beaux esprits et stériles, Mercier abandonne le discours général et propose une illustration fictive et particulière :

Polydore porte le petit collet¹⁵⁴, passeport de l'impudence ; il veut se donner non seulement un air d'érudition, mais de goût, mais de supériorité, mais de génie ; il parle avec emphase d'un auteur grec, il se récrie sur la beauté de l'expression, sur la finesse des tours. Les Modernes n'ont pas l'ombre de cette physionomie. Le divin Pindare a le rythme qui communique avec les dieux, et le sublime Homère frappe merveilleusement l'anapeste. Quand il a prononcé ces grands mots devant les femmes et

¹⁵⁰ BUFFON, *De la vieillesse et de la mort* (1749), § 25, *H. n.*, t. II / *O. c.*, t. III, p. 216 b / Pléiade, p. 276-277.

¹⁵¹ Voir Jules BRODY, « La Bruyère : le style d'un moraliste », *C.A.I.E.F.*, Paris, Les Belles Lettres, n° 30, 1978, p. 141.

¹⁵² LA BRUYÈRE, *De l'homme* (124), dans *Les Caractères*, Paris, J. de Bonnot, 1978, p. 253-254.

¹⁵³ LA FONTAINE, *La Mort et le mourant*, dans *Fables*, éd. J.-P. Collinet, Paris, Gallimard, 1991, p. 228.

quelques financiers, il se recueille et se tait, comme si le génie le saisissait tout à coup et l'accablait de tout son poids. Ne diriez-vous pas que Polydore a étudié, médité l'auteur dont il a parlé, qu'il le possède parfaitement ? Soyez sûr néanmoins, qu'il n'en a lu que la traduction tout au plus, qu'il entend mal le texte, et que s'il l'a ouvert sur sa table, c'est pour en imposer aux sots ; et comment croit-il en imposer à d'autres ? On dit aux charlatans des places publiques : *Guérissez* : on pourrait dire aux charlatans littéraires, plus nombreux que jamais : *Imprimez* ; mais ils n'impriment pas¹⁵⁵.

Présent de l'indicatif, gradation, parataxe, discours indirect libre, apostrophe au lecteur, effet de chute, tous les ingrédients de la satire ou du « caractère » selon La Bruyère sont là, avec en prime une auto-valorisation de Mercier qui, lui, imprime. Dans les années 1730, Marivaux s'était lui aussi prêté à cet exercice d'imitation dans *Le Cabinet du philosophe* :

Un homme fait mauvaise chère, il est mal vêtu, mal logé, mal chauffé ; il n'y a pas encore là de quoi le tenter d'être coupable, pour cesser d'être malheureux.

Mais on le méprise parce qu'il est pauvre ; [...] et voilà ce qui le perd.

Son voisin est riche, et il lui pardonnerait de dîner mieux que lui ; mais son voisin est glorieux de ce qu'il dîne mieux que lui. Son voisin a des amis qui l'honorent ; et lui, tout le monde le laisse là. On dit en parlant de lui : ce pauvre monsieur untel ! Il entre dans une maison, dans une assemblée ; il sent qu'on le reçoit comme une figure hétéroclite et moquable, dont on a la pudeur de ne pas rire encore ; mais dont il est sûr qu'on rira quand elle n'y sera plus ; sa présence fait tomber la conversation : on lui dit : Allez-vous-en, à force de ne lui rien dire. Va-t-il ailleurs ? il n'est rien, en quelque endroit qu'il aille, il n'a ni tort ni raison avec personne ; il ne vaut la peine ni d'être persuadé ni contredit. Voilà ce que la pauvreté a d'affreux¹⁵⁶.

Marivaux dans les années 1730, Buffon en 1749, et Mercier dans les années 1780 proposent chacun un « à la manière de La Bruyère », ce qui atteste le goût des auteurs pour ce genre d'exercice de style, et du public pour ce genre de clins d'œil complices. On ne peut donc douter de la capacité des lecteurs de Buffon à identifier au sein de l'article *De la vieillesse et de la mort* son pastiche de La Bruyère.

En 1882, G. Merlet, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, tire de sa lecture du *Discours de réception à l'Académie française* une comparaison entre Buffon et le moraliste du 17^e siècle :

¹⁵⁴ Collet porté par les ecclésiastiques, ou par les gens qui se donnent des manières dévotes ; le petit collet est aussi porté comme un ornement vestimentaire.

¹⁵⁵ Louis-Sébastien MERCIER, *Tableau de Paris* (1781-1788), dans *Paris le jour, Paris la nuit*, Paris, Robert Laffont, 1990, p. 120.

¹⁵⁶ MARIVAUX, *Le Cabinet du philosophe* (1734), dans *Journaux et Œuvres diverses*, éd. F. Deloffre et M. Gilot, Paris, Garnier, 2001 (1^e éd. 1988), p. 362.

[...] quand Buffon plaint ironiquement l'écrivain qui, se donnant beaucoup de mal « pour exprimer des choses ordinaires et communes d'une manière singulière et pompeuse, passe son temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes, pour ne dire que ce que tout le monde a dit », qui ne se rappelle ce croquis de La Bruyère ? – « Vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid, que ne me disiez-vous : il fait froid ? – Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair ; et d'ailleurs, qui ne pourrait pas en dire autant ? – Qu'importe, Acis ? Est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde ? » Ajoutons qu'en général Buffon n'a pas l'avantage dans ces rapprochements qui le mettent en parallèle avec ses devanciers. À une raideur un peu dogmatique, et à un ton d'oracle dictant ses arrêts on préférera surtout l'aimable et ingénieuse simplicité de la *Lettre à l'Académie*¹⁵⁷.

G. Merlet se montre plus dur avec Buffon que ne le furent probablement les contemporains du naturaliste.

Au-delà du cas particulier de pastiche que nous avons étudié ici, l'*Histoire naturelle* recèle quelques autres surprises tendant vers le genre romanesque, qui engagent la complicité du lecteur et qui rendent sa lecture piquante.

II. L'HISTOIRE NATURELLE FLIRTE AVEC LA LITTÉRATURE LIBERTINE

Les contemporains de Buffon voient le genre romanesque s'acoquiner avec la littérature libertine. Par ses aspects licencieux ou érotiques, l'*Histoire naturelle* en arrive par moments à rejoindre ce champ littéraire, associé de longue tradition à la rêverie coupable en ce qui concerne le public féminin.

A. L'HISTOIRE NATURELLE INDÉCENTE ?

Au 18^e siècle, la nature et ses représentations recèlent un potentiel érotique. Le lieu dont Buffon est l'intendant, le Jardin du roi même, en est pollué :

Dans la France des années 1780, les jardins étaient souvent décrits comme le cadre de plaisirs érotiques. La mode du rococo avait instauré une vaste industrie de la peinture représentant des amants

¹⁵⁷ Gustave MERLET, *Études littéraires sur les classiques français des classes supérieures*, n^{elle} éd. conforme aux

avant, après ou même pendant le coït dans des jardins. En réorganisant le Jardin du roi après 1778, André Thouin avait veillé à préserver l'aspect romantique du jardin, avec ses labyrinthes, son colombier et ses bosquets discrets. Inévitablement, toutefois, cela posait des problèmes¹⁵⁸.

Dans *Les Nuits de Paris*, Rétif mentionne les parties scandaleuses qui se déroulent dans les bosquets du Jardin du roi, avec la complicité des garçons qui y travaillent¹⁵⁹. Dans les années 1780, à l'époque où écrit Rétif, les éditions et rééditions de l'*Histoire naturelle*, qui contiennent les textes et les planches consacrés aux animaux, continuent de circuler et d'être lues parallèlement à la publication de l'histoire des minéraux. Ainsi, l'œuvre de Buffon, associée dans l'esprit des lecteurs parisiens au Jardin du roi qu'ils fréquentaient, l'était aussi d'une certaine manière à cette idée d'érotisme bucolique.

Qui veut trouver de l'érotisme dans l'*Histoire naturelle* – et pourquoi pas ? – peut aller le chercher dans le texte ou, nous le verrons plus loin, dans les gravures. N'en doutons pas, certains lecteurs contemporains de Buffon le firent. Certaines lectrices se prémunirent de ce que l'*Histoire naturelle* pouvait avoir d'offensant pour la pudeur. M^{me} Roland, suite à un accès de dévotion, se priva d'une partie de l'œuvre de Buffon :

Je veillai sur mes pensées avec un scrupule excessif ; la moindre image qui pouvait s'offrir à mon esprit, même confusément, me semblait un crime. Je contractai l'habitude d'une telle réserve, que lisant, à seize ans, l'histoire naturelle de Buffon, et n'étant plus dévote, je sautai, sans le lire, ce qui traitait de la génération de l'homme, et je glissais sur les planches relatives avec la promptitude et le tremblement de quelqu'un apercevant un précipice¹⁶⁰.

Certes, M^{me} Roland porte ici sur elle-même un regard légèrement ironique, et dénonce « un scrupule excessif », mais elle dit bien en même temps le pouvoir de suggestion du texte et de l'illustration de l'*Histoire naturelle*. Tout aussi significative est la censure à laquelle procède R. R. Castel dans son édition de l'*Histoire naturelle* de l'an VII (1798) :

Nous devons aller au devant d'une crainte bien respectable, puisqu'elle a les mœurs pour objet. La nudité de plusieurs figures, et pour parler ainsi, du style dans quelques endroits, ont souvent empêché de mettre l'*Histoire naturelle* dans les mains de la jeunesse. Malheur à qui blâmerait une réserve si sage et placerait la science avant la pudeur ! Nous avons satisfait à l'une et à l'autre, en donnant tout ce que Buffon a écrit d'utile, d'agréable, et dérobant à la vue ce qu'il était trop dangereux

programmes de 1880, Paris, Hachette, 1882, p. 575. La *Lettre à l'Académie* est de Fénelon.

¹⁵⁸ Emma C. SPARY, *Le Jardin d'utopie. L'histoire naturelle en France de l'Ancien Régime à la Révolution*, trad. C. Dabbak, Publications Scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle, Paris, 2005 (1^e éd. : Chicago, 2000), p. 79.

¹⁵⁹ RÉTIF, *Les Nuits de Paris* (1788-1793), dans *Paris le jour, Paris la nuit*, op. cit., p. 826.

d'y offrir. C'est surtout pour les personnes du sexe que la circonspection dans ces matières, devient d'une absolue nécessité. Nos pères pensaient qu'une fille ne devait pas lire ce qu'elle rougirait de répéter. Rattachons-nous à ces vieilles et saintes maximes¹⁶¹...

On voit ici comment l'*Histoire naturelle* est entrée dans le champ du tabou dévoilé. La question de la décence des textes de Buffon s'est posée dans le cadre des éditions de morceaux choisis, qui fleurissent depuis le 19^e siècle, mais demeure d'actualité. En témoigne le *Petit Buffon illustré* paru chez Garnier frères en 1876 et récemment réédité¹⁶². Ce volume tronque les textes de Buffon sans même le signaler par des points de suspension, donnant une image totalement déformée de l'écriture et de la pensée de Buffon, et dans certains cas une version expurgée. C'est le cas avec *L'Écureuil*, article souvent mentionné dans les ouvrages scolaires pour le charme et le rythme vif de son style adapté au mignon petit animal. Voici le passage du texte de Buffon qui nous intéresse : « sa jolie figure est encore rehaussée, parée par une belle queue en forme de panache, qu'il relève jusque dessus sa tête, et sous laquelle il se met à l'ombre » – ici les manuels scolaires et morceaux choisis interrompent la citation ; Buffon poursuit : « le dessous de son corps est garni d'un appareil tout aussi remarquable, et qui annonce de grandes facultés pour l'exercice de la génération »¹⁶³.

Dans son bel article sur « la sexualité dans l'anthropologie humaniste de Buffon », D. Brahimi formule ainsi l'attitude adoptée par Buffon dans *De la puberté* (1749) : « Point de dérobade mais point de complaisance, tel est le mot d'ordre, ni de complicité tacite avec un public prêt à s'abriter pour des plaisirs salaces derrière le prétexte de scientificité¹⁶⁴. » D. Brahimi montre comment Buffon, persuadé que l'auteur a le contrôle de l'effet de ses mots sur le lecteur, « trouve moyen d'être parfaitement précis et même minutieux dans certaines descriptions, sans jamais repousser par trop de termes techniques, ni choquer par des termes trop crus »¹⁶⁵. Elle va jusqu'à écrire, avec beaucoup de grâce : « Cette vraie pudeur (si inaccessible selon Rousseau) et qui lui permet de parler de tout sans émotion, confère même au langage qu'il emploie une sorte de poésie discrète, liée à un sentiment d'innocence, celle

¹⁶⁰ M^{me} ROLAND, *Mémoires*, Paris, Plon, 1864, p. 26.

¹⁶¹ René Richard CASTEL, *Histoire naturelle de Buffon classée par ordres, genres et espèces, d'après le système de Linné*, cité par Thierry HOQUET, *Buffon, op. cit.*, p. 497.

¹⁶² *Le Petit Buffon illustré, histoire et description des animaux extraites des œuvres de Buffon et de Lacepède*, La Tour d'Aigues, L'Aube, 2007 (1^e éd. 1876). Aucun texte de Lacepède n'y figure.

¹⁶³ BUFFON, *L'Écureuil* (1758), § 1, *H. n.*, t. VII / *O. c.*, t. IV, p. 51 a / Pléiade, p. 796.

¹⁶⁴ Denise BRAHIMI, « La sexualité dans l'anthropologie humaniste de Buffon », *Dix-huitième siècle*, n° 12, Paris, Garnier, 1980, p. 113.

¹⁶⁵ *Id.*, p. 125.

de l'auteur, très supérieure à celle que le lecteur peut trouver en lui-même¹⁶⁶. » L'*Histoire naturelle* serait-elle une œuvre d'une décence absolue ?

Nous ne suivrons pas l'analyse de D. Brahimy sur un point ; c'est lorsqu'elle écrit, et c'est la parenthèse qui nous intéresse :

Le tour de force accompli par Buffon dans ce texte (pour nous lecteurs évidemment, non pour l'auteur qui n'a pas recherché consciemment une telle prouesse) est de ne pas évoquer une seule fois les sentiments souvent liés au rapprochement sexuel des êtres humains, sans que pourtant l'accomplissement de la sexualité apparaisse comme une hygiène limitée au fonctionnement physique de l'homme¹⁶⁷.

Nous préférons partir du principe que Buffon travaille, si ce n'est avec une forte motivation, avec au moins une intuition fine, cet équilibre de son texte. Ses intentions ne sont pas toujours aussi innocentes que dans *De la puberté*. Comme le note J. Roger, au sujet des *Variétés dans l'espèce humaine*, « la plus ou moins grande liberté des habitudes sexuelles fait aussi l'objet d'une attention complaisante : on blâme les excès, mais on les note sans déplaisir¹⁶⁸. »

Les lecteurs et lectrices sentimentaux de Buffon ont pu se montrer choqués par ces lignes bien connues sur l'amour : « C'est qu'il n'y a que le physique de cette passion qui soit bon ; c'est que, malgré ce que peuvent dire les gens épris, le moral n'en vaut rien¹⁶⁹. » Une note du *Nouveau Mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs* de J.-N. Moreau y répond ainsi :

Voyez dans l'ouvrage d'un Cacouac très versé dans l'*Histoire naturelle*, cette magnifique et très poétique description de l'amour, qui commence par ces mots, *Amour, désir inné, âme de la nature*, etc. etc. et après laquelle, pour la plus grande union des ménages, on conclut judicieusement qu'il est utile, et même agréable à un mari de coucher avec sa femme ; mais que c'est pour lui un malheur de l'aimer, et qu'il vaudrait bien mieux s'en tenir à l'appétit des bêtes¹⁷⁰.

¹⁶⁶ *Ibid.*

¹⁶⁷ *Id.*, p. 124.

¹⁶⁸ Jacques ROGER, *Buffon, un philosophe au Jardin du Roi*, Paris, Fayard, 1989, p. 237.

¹⁶⁹ BUFFON, *Discours sur la nature des animaux* (1753), § 115, *H. n.*, t. IV /O. c., t. III, p. 503, b / Pléiade, p. 477. Ces lignes de Buffon doivent être placées dans leur contexte : elle figurent au sein d'une réflexion sur les passions néfastes et orgueilleuses que la philosophie doit vaincre ; il n'y a pas là de franche apologie du libertinage.

¹⁷⁰ Jacob-Nicolas MOREAU, *Nouveau Mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs* (1757), dans *L'affaire des Cacouacs. Trois pamphlets contre les philosophes des Lumières*, éd. G. Stenger, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2004, p. 44.

Cependant, s'il se récriait (pour la forme), le public n'en demeurerait pas moins fidèle à Buffon. Dans une note de la *Correspondance* de Buffon, H. Nadault de Buffon, descendant du naturaliste et éditeur érudit de sa correspondance, rapporte que « la marquise de Pompadour, qui lui reprochait d'avoir mal parlé de l'amour et qui, le rencontrant un jour à Marly, s'écriait en le touchant de son éventail : "Eh bien ! Monsieur de Buffon, vous êtes un joli garçon !" envoyait cependant à Montbard son carlin et son sapajou¹⁷¹. »

Buffon considère la passion amoureuse comme un excès aberrant et valorise la juste mesure en quoi consiste la satisfaction des sens ; cela flattaient peu la sensibilité romanesque des lecteurs et devaient susciter leurs remontrances, mais les aspects érotiques de l'*Histoire naturelle* les conquéraient secrètement en flattant leurs sens.

B. LES BÊTES LASCIVES

Buffon sait parler aux sens de ses lecteurs afin de les attacher à son texte¹⁷². Dans l'introduction de l'article intitulé *Les Animaux sauvages*, il use d'une allégorie aguicheuse :

Dans les animaux domestiques, et dans l'homme, nous n'avons vu la nature que contrainte, rarement perfectionnée, souvent altérée, défigurée, et toujours environnée d'entraves ou chargée d'ornements étrangers : maintenant, elle va paraître nue, parée de sa seule simplicité, mais plus piquante par sa beauté naïve, sa démarche légère, son air libre, et par les autres attributs de la noblesse et de l'indépendance¹⁷³.

Ce passage a justement été retenu par Fréron, qui le cite dans *L'Année littéraire* en 1757¹⁷⁴. Inspirés directement par l'*Histoire naturelle*, ou par ce périodique, les commentaires gaillards pouvaient circuler dans les salons.

Le plus souvent, ce sont les animaux qui, miroirs des hommes, supportent la charge érotique du texte. Dans *Le Cerf*, Buffon écrit : « Les biches préfèrent les vieux cerfs, non pas parce qu'ils sont plus courageux, mais parce qu'ils sont beaucoup plus ardents et plus chauds que les jeunes [...] »¹⁷⁵. Ainsi les biches sont voluptueuses : elles donnent la préférence aux qualités physiques – l'ardeur – plutôt qu'aux qualités morales – le courage. L'érotisme léger

¹⁷¹ Hippolyte NADAULT DE BUFFON, dans BUFFON, *Correspondance générale* (1860), éd. H. Nadault de Buffon, Genève, Slatkine, réimpr. de l'éd. de Paris (1885), 1971, 2 vol, t. I, lettre CLXXXI, p. 236, n. 2.

¹⁷² C'est aussi l'opinion formulée par Jeff LOVELAND, *Rhetoric and natural history. Buffon in polemical and literary context*, Oxford, Voltaire Foundation, 2001, p. 46.

¹⁷³ BUFFON, *Les Animaux sauvages* (1756), § 1, *H. n.*, t. VI / *O. c.*, t. III, p. 675 / Pléiade, p. 703.

¹⁷⁴ Élie FRÉRON, *L'Année littéraire* (1757, t. II, lettre 1), Genève, Slatkine, 37 vol., 1966, t. IV, p. 98.

de l'*Histoire naturelle* réside bien souvent dans les images qu'elle suscite incidemment, comme dans l'article consacré à l'éléphant, où Buffon pense pouvoir expliquer la légendaire pudeur de la femelle, qui refuse l'accouplement en public, par la difficulté pour l'espèce de le réaliser :

Il leur faut donc pour cette opération plus de temps, plus d'aisance, plus de commodités qu'aux autres, et c'est peut-être par cette raison qu'ils ne s'accouplent que quand ils sont en pleine liberté et lorsqu'ils ont en effet toutes les facilités qui leur sont nécessaires. La femelle doit non seulement consentir ; mais il faut encore qu'elle provoque le mâle par une situation indécente qu'apparemment elle ne prend jamais que quand elle se croit sans témoins¹⁷⁶.

Buffon déduisait en effet de la conformation des organes sexuels de cette espèce que la femelle devait se renverser sur le dos, adoptant une attitude anthropomorphe.

Sans en faire de description, Buffon évoque la sexualité animale avec une certaine insistance :

Mais il y a un sixième sens qui, quoique intermittent, semble, lorsqu'il agit, commander à tous les autres, et produire alors les sensations dominantes, les mouvements les plus violents, et les affections les plus intimes ; c'est le sens de l'amour : rien n'égale la force de ses impressions dans les animaux quadrupèdes, rien n'est plus pressant que leurs besoins, rien de plus fougueux que leurs désirs ; ils se recherchent avec l'empressement le plus vif, et s'unissent avec une espèce de fureur¹⁷⁷.

Un autre texte sensuel fait la part belle à la poésie ; c'est l'article consacré au cygne :

Le couple amoureux se prodigue les plus douces caresses et semble chercher dans le plaisir les nuances de la volupté ; ils y préludent en entrelaçant leurs cous ; ils respirent ainsi l'ivresse d'un long embrassement ; ils se communiquent le feu qui les embrase, et lorsqu'enfin le mâle s'est pleinement satisfait ; la femelle brûle encore, elle le suit, l'excite, l'enflamme de nouveau, et finit par le quitter à regret pour aller éteindre le reste de ses feux en se lavant dans l'eau¹⁷⁸.

Ce texte dut remporter beaucoup de succès puisqu'un pastiche en a été donné au 19^e siècle¹⁷⁹. L'histoire naturelle des oiseaux est réputée pour avoir émoustillé bien des lecteurs.

¹⁷⁵ BUFFON, *Le Cerf* (1756), § 8, *H. n.*, t. VI / *O. c.*, t. III, p. 681 b / Pléiade, p. 715.

¹⁷⁶ BUFFON, *L'Éléphant* (1764), § 26, *H. n.*, t. XI / *O. c.*, t. IV, p. 386 b / Pléiade, p. 933.

¹⁷⁷ BUFFON, *Discours sur la nature des oiseaux* (1770), § 32, *H. n.*, t. XVI (*H. n. des Oiseaux*, t. I) / *O. c.*, t. V, p. 20 a / Pléiade, p. 1084.

¹⁷⁸ BUFFON [et BEXON], *Le Cygne* (1783), § 10, *H. n.*, t. XXIV (*H. n. des Oiseaux*, t. IX) / *O. c.*, t. VI, p. 501 b / Pléiade, p. 1180.

¹⁷⁹ Pastiche de Nicolas CHÂTELAIN. Voir le chapitre sur les réécritures parodiques de l'*Histoire naturelle*.

Le Coq propose de la sexualité une image très différente de celle que propose *Le Cygne*. On y est averti que si l'on veut ménager un coq, on ne lui laissera qu'une douzaine de poules :

Un bon coq est celui qui a du feu dans les yeux, de la fierté dans la démarche, de la liberté dans ses mouvements et toutes les proportions qui annoncent la force. Un coq ainsi fait n'imprimerait pas la terreur à un lion, comme on l'a dit et écrit tant de fois, mais il inspirera de l'amour à un grand nombre de poules. Si on veut le ménager, on ne lui en laissera que douze ou quinze. Columelle voulait qu'on ne lui en donnât pas plus de cinq ; mais, quand il en aurait cinquante chaque jour, on prétend qu'il ne manquerait à aucune. [...] Ses désirs ne sont pas moins impétueux que ses besoins paraissent être fréquents. Le matin, lorsqu'on lui ouvre la porte du poulailler où il a été renfermé pendant la nuit, le premier usage qu'il fait de sa liberté est de se joindre à ses poules [...], et lorsqu'il a été privé de poules pendant du temps, il s'adresse à la première femelle qui se présente, fût-elle d'une espèce fort éloignée, et même il s'en fait une du premier mâle qu'il trouve en son chemin¹⁸⁰.

La citation-paraphrase que Fréron donne de ce texte dans *L'Année littéraire* est moins imagée. Le fait que le journaliste ait édulcoré le texte de Buffon en effaçant les comportements sexuels de l'oiseau pour rapporter de préférence ses comportements belliqueux, peut laisser penser qu'il considérerait bel et bien que cet article paraîtrait par trop licencieux à certains de ses lecteurs.

Dans l'article consacré aux choucass, Guéneau de Montbeillard écrit : « on les voit se caresser de mille manières, joindre leurs becs comme pour se baiser, essayer toutes les façons de s'unir avant de se livrer à la dernière union, et se préparer à remplir le but de la nature par tous les degrés du désir, par toutes les nuances de la tendresse. »¹⁸¹ Dans *Le Moineau*, Buffon écrit :

Il y a peu d'oiseaux si ardents, si puissants en amour. On en a vu se joindre jusqu'à vingt fois de suite, toujours avec le même empressement, les mêmes trépidations, les mêmes expressions de plaisir, et ce qu'il y a de singulier, c'est que la femelle paraît s'impatienter la première d'un jeu qui doit moins la fatiguer que le mâle, mais qui peut lui plaire aussi beaucoup moins, parce qu'il n'y a nul préliminaire, nulles caresses, nul assortiment à la chose [...]. Comparez les amours du pigeon à celles du moineau, vous y verrez presque toujours les nuances du physique au moral¹⁸².

Comme nous y incite l'auteur, reportons-nous à l'article consacré aux pigeons, texte qui, quoique sentimental, fait la part belle à l'érotisme :

¹⁸⁰ BUFFON [GUÉNEAU DE MONTBEILLARD], *Le Coq* (1771), § 5, *H. n.*, t. XVII (*H. n. des Oiseaux*, t. II) / *O. c.*, t. V, p. 149 / *Pléiade*, p. 1105.

¹⁸¹ BUFFON [GUÉNEAU DE MONTBEILLARD], *Les Choucass* (1775), § 5, *H. n.*, t. XVIII (*H. n. des Oiseaux*, t. III) / *O. c.*, t. V, p. 292 b.

Tous ont de certaines qualités qui leur sont communes : [...] la chasteté, c'est-à-dire la fidélité réciproque, [...] les caresses tendres, les mouvements doux, les baisers timides, qui ne deviennent intimes et pressants qu'au moment de jouir ; ce moment même ramené quelques instants après par de nouveaux désirs, de nouvelles approches également nuancées, également senties ; un feu toujours durable, un goût toujours constant, et, pour plus grand bien encore, la puissance d'y satisfaire sans cesse [...] ¹⁸³.

Et Buffon de conclure par le tableau du partage des soins domestiques sur lequel l'homme devrait prendre exemple. En effet, les comportements amoureux des moineaux et des pigeons s'opposent ; mais le renvoi d'un article à l'autre a aussi pour fonction de guider le lecteur d'une page érotique à une autre.

Le Cerf, à la suite du passage précédemment mentionné, fait le récit de l'équivalent d'une vie de libertinage, exempte de toute critique morale. Les vieux cerfs « sont aussi plus inconstants ; ils ont souvent plusieurs bêtes à la fois ; et, lorsqu'ils n'en ont qu'une, ils ne s'y attachent pas, ils ne la gardent que quelques jours ; après quoi ils s'en séparent et vont en chercher une autre auprès de laquelle ils demeurent encore moins, et passent ainsi successivement à plusieurs, jusqu'à ce qu'ils soient tout à fait épuisés » ¹⁸⁴. Les sujets animaux permettent de peindre des amours libertines sans détour, en écartant le risque de se voir taxer d'impudeur ou de pornographie. Quoique peu nombreux et peu appuyés, les traits érotiques semés dans les articles de l'*Histoire naturelle* ont certainement contribué au succès d'une œuvre qui fournissait toutes les apparences de la bienséance.

Remarquons enfin que Buffon ne répugne pas à teinter ses textes érotiques d'une touche orientale. Dans l'article consacré au coq, cet oiseau jaloux de ses poules est appelé *sultan*. Il n'est pas étonnant de voir employé un vocabulaire orientalisant dans un contexte érotique : depuis la traduction française par A. Galland des *Mille et une nuits* au début du 18^e siècle, l'érotisme est resté attaché à l'Orient romanesque dans l'esprit des contemporains de Buffon. À cela s'ajoute la fonction de miroir de l'Occident de cet Orient fantasmé, depuis les *Lettres persanes* de Montesquieu (1721) ¹⁸⁵. Le récit de l'accouplement des lions marins illustre ces faits, et est assez représentatif de l'équilibre que cherche Buffon entre suggestion et exposition honnête des faits naturels :

¹⁸² BUFFON, *Le Moineau* (1775), *H. n.*, t. XVIII (*H. n. des Oiseaux*, t. III) / *O. c.*, t. V, p. 394 b.

¹⁸³ BUFFON, *Le Pigeon* (1771), dernier §, *H. n.*, t. XVII (*H. n. des Oiseaux*, t. II) / *O. c.*, t. V, p. 267 a.

¹⁸⁴ BUFFON, *Le Cerf* (1756), § 8, *H. n.*, t. VI / *O. c.*, t. III, p. 681 b / Pléiade, p. 715.

¹⁸⁵ Voir Jean-Claude BERTHET, article *Orient, orientalisme* du *Dictionnaire européen des Lumières*, dir. M. Delon, Paris, PUF, 2007 (1^e éd. 1997).

Mais ce qui paraîtrait singulier, si l'on n'en avait pas l'exemple dans nos sérails, c'est que dans le temps des amours ils sont moins complaisants et plus fiers : il faut que la femelle fasse les premières avances ; non seulement le mâle sultan paraît être indifférent et dédaigneux, mais il marque encore de la mauvaise humeur, et ce n'est qu'après qu'elle a réitéré plusieurs fois ses prévenances, qu'il se laisse toucher de sensibilité, et se rend à ses instances ; tous deux alors se jettent à la mer, ils y font différentes évolutions, et après avoir nagé doucement pendant quelque temps ensemble, la femelle revient la première à terre, et s'y renverse sur le dos pour attendre et recevoir son maître. Pendant l'accouplement qui dure huit à dix minutes, le mâle se soutient sur ses pieds de devant, et comme il a la taille d'un tiers plus grande que celle de la femelle, il la déborde de toute la tête¹⁸⁶.

Ce récit donne lieu à un étrange mélange de représentation métaphorique et de représentation crue, assimilant d'abord les femelles à des prostituées de maisons closes, puis à des favorites de harem. Buffon use d'un orientalisme déguisant les mœurs françaises : l'expression « nos sérails » désigne les bordels parisiens. Cet emploi du mot *sérail* est attesté par le *Dictionnaire de l'Académie française* ainsi que par le Littré. La touche orientale assume donc ici plusieurs fonctions : colorer le texte d'une teinte romanesque, et estomper la lumière vive jetée sur les mœurs contemporaines par la comparaison avec les mœurs animales.

Cela dit, le fait même de mentionner les « sérails », joint à la peinture finale de la posture anthropomorphe des animaux accouplés, témoigne de la volonté de Buffon de repousser les tabous. La comparaison du texte de Buffon avec sa source, mentionnée en note infrapaginale, est parlante :

L'acte d'amour est précédé de plusieurs caresses étranges ; c'est le sexe le plus faible qui fait les avances [...]. La femelle se tapit aux pieds du mâle, rampant cent fois autour de lui, et de temps à autre rapprochant son museau du sien comme pour le baiser ; le mâle pendant cette cérémonie semblait avoir de l'humeur, il grondait et montrait les dents à sa femelle comme s'il eût voulu la mordre : à ce signal, la souple femelle se retira, et vint ensuite recommencer ses caresses et lécher les pieds du mâle. Après un long préambule de cette sorte, ils se jetèrent tous deux dans la mer [...]. *Extrait du Mémoire communiqué par M. Forster*¹⁸⁷.

On voit comment Buffon, sans trahir le fond du témoignage de Forster, le transcrit d'une manière plus « galante ». Ce recours à la mode orientale, s'il est rare dans l'œuvre de Buffon, n'en est pas moins significatif, car il s'ajoute aux autres traits romanesques disséminés dans l'œuvre, et auxquels nous nous intéresserons maintenant.

¹⁸⁶ BUFFON, *Le Lion marin* (1782), § 7, *H. n.*, t. XXXV (*Supp.*, t. VI) / *O. c.*, t. IV, p. 674 a.

¹⁸⁷ *Ibid.*

A. LE NATURALISTE ET SES DOUBLES

Force est de constater que le récit d'investigation scientifique et philosophique partage certains procédés avec la littérature de fiction, de sorte que le lecteur peut lire une partie de l'*Histoire naturelle* comme un roman. *Des Sens en général* offre cette possibilité de lecture romanesque. Buffon écrit : « J'imagine donc un homme tel qu'on peut croire qu'était le premier homme au moment de la création [...]. Si cet homme voulait nous faire l'histoire de ses premières pensées, qu'aurait-il à nous dire ? Quelle serait cette histoire ? Je ne puis me dispenser de le faire parler lui-même, afin d'en rendre les faits plus sensibles : ce récit philosophique, qui sera court, ne sera pas une digression inutile¹⁸⁸. » Les mots *histoire* et *récit* ont ici leur importance, ils peuvent orienter fortement la lecture du public habitué d'un certain type d'œuvres romanesques. Nous pensons aux romans dont le principe de construction est la discussion d'une société d'amis, qui se font à tour de rôle le récit de leurs aventures amoureuses, et entreprennent assez souvent de faire parler un ami absent afin de rendre son histoire plus touchante, promettant généralement que ce récit, quoique long, ne sera pas inutile à la compréhension de leur propre histoire. L'insertion, dans une trame narrative, d'un récit à la première personne par un personnage absent, est un procédé répandu dans le roman classique, mais la formule de Buffon nous fait penser en particulier aux formules introductives de ce type d'insertion dans des romans tels que *Les Illustres Françaises* de R. Challe.

L'article *Du vampire* (1789) offre un mélange troublant de référence au registre fantastique (Buffon a choisi de nommer cette chauve-souris en référence au mythe du vampire), et de mise en scène du savant comme personnage d'une aventure intellectuelle :

M. Roume de Saint-Laurent nous a écrit de la Grenade, en date du 18 avril 1778, au sujet de la grande chauve-souris ou vampire de l'île de la Trinité. Les remarques de ce judicieux observateur confirment tout ce que nous avons dit et pensé d'abord sur les blessures que fait le vampire, et sur la manière particulière dont il suce le sang, et dont se fait l'excoriation de la peau dans ces blessures. J'en avais, pour ainsi dire, deviné la mécanique : cependant, l'amour de la vérité et l'attention scrupuleuse à rapporter tout ce qui peut servir à l'éclaircir m'avaient porté à donner sur ce sujet des témoignages qui semblaient contredire mon opinion ; mais j'ai vu qu'elle était bien fondée, et que MM. de Saint-Laurent

¹⁸⁸ BUFFON, *Des Sens en général* (1749), § 15, *H. n.*, t. III / *O. c.*, t. III, p. 264 a / Pléiade, p. 302.

et Gauthier ont observé tout ce que j'avais présumé sur la manière dont ces animaux font des plaies sans douleur, et peuvent sucer le sang jusqu'à épuiser le corps d'un homme ou d'un animal, et les faire mourir¹⁸⁹.

Buffon, dans sa démarche d'auto-valorisation, se place à une certaine distance critique de lui-même, et crée son double autobiographique, avec ce que cela suppose de fictionnalisation. Cette façon de se mettre en scène est surtout illustrée dans les comptes rendus d'expérience.

B. COMPTE RENDU D'EXPÉRIENCE ET QUÊTE À SUSPENSE

Lorsqu'il fait le compte rendu détaillé d'une expérience qu'il a menée, Buffon conduit avec lui son lecteur. Il emploie la forme du récit (alternance de l'imparfait et du passé simple, marqueurs temporels) à la première personne, de sorte que, par identification, le lecteur vit en imagination l'expérience humaine autant que scientifique. Prenons l'exemple des expériences sur la génération :

Je réfléchissais souvent sur les systèmes que je viens d'exposer, et je me confirmais tous les jours de plus en plus dans l'opinion que ma théorie était infiniment plus vraisemblable qu'aucun de ces systèmes ; je commençai dès lors à soupçonner que je pourrais peut-être parvenir à reconnaître les parties organiques vivantes dont je pensais que tous les animaux et les végétaux tiraient leur origine. Mon premier soupçon fut que les animaux spermatiques qu'on voyait dans la semence de tous les mâles, pouvaient bien n'être que ces parties organiques, et voici comment je raisonnais : Si tous les animaux et les végétaux contiennent une infinité de parties organiques vivantes, on doit trouver ces mêmes parties organiques dans leur semence [...]¹⁹⁰.

Buffon fait parler son propre personnage au discours direct – l'usage non encore systématique des guillemets à cette époque ne doit pas en faire douter – lorsqu'il écrit : « voici comment je raisonnais : Si... ». C. Licoppe a bien montré que, au sein notamment des mémoires savants du 18^e siècle, le récit, avec sa dimension littéraire, peut avoir pour fonction de « fonder en vérité des propositions nouvelles au caractère ontologique et discursif marqué »¹⁹¹. Dans sa manière d'employer la forme du récit, Buffon va au-delà du récit d'expérience traditionnel, détaillé dans le but de « fonder en vérité », ou de permettre à un

¹⁸⁹ BUFFON, *Du vampire* (1789), *H. n.*, t. XXXVI (*Supp.*, t. VII) / *O. c.*, t. IV, p. 97.

¹⁹⁰ BUFFON, *Expériences au sujet de la génération* (1749), § 1, *H. n.*, t. II / *O. c.*, t. III, p. 55 b.

¹⁹¹ Christian LICOPPE, *La Formation de la pratique scientifique*, Paris, La Découverte, 1996, p. 10.

autre expérimentateur de juger de la pertinence du protocole expérimental, et de refaire l'expérience afin d'en vérifier les résultats. Dans le passage que nous venons de citer, ce ne sont pas ses actes et ses perceptions que Buffon relate, mais les développements de sa pensée. Ce faisant, il fait faire au lecteur le même cheminement intellectuel que celui qu'il a connu, et le choix des temps verbaux permet au lecteur de s'inscrire dans la temporalité qui fut celle de ce cheminement. Le caractère narratif de ce récit d'expérience n'est pas tant destiné à permettre au lecteur de refaire l'expérience par lui-même, qu'à la lui faire faire virtuellement, par identification : le récit d'expérience scientifique confine ici au romanesque.

Comparons deux autres comptes rendus d'expérience, afin de faire bien sentir que Buffon ajoute une touche romanesque au second. Le début de la *Première expérience* au sujet de la génération appartient à la tradition du compte rendu devant permettre de reconduire une expérience :

J'ai fait tirer des vésicules séminales d'un homme mort de mort violente, dont le cadavre était récent et encore chaud, toute la liqueur qui y était contenue, et l'ayant fait mettre dans un cristal de montre couvert, j'en ai pris une goutte assez grosse avec un cure-dent, et je l'ai mise sur le porte-objet d'un très bon microscope double, sans y avoir ajouté de l'eau et sans aucun mélange. La première chose qui s'est présentée, étaient [sic] des vapeurs qui montaient de la liqueur vers la lentille et qui l'obscurcissaient¹⁹².

Ce texte indique simplement au lecteur la démarche à suivre pour reproduire l'expérience et en confirmer les résultats. À présent, lisons le récit d'une expérience menée dans le cadre des recherches sur les miroirs ardents, considérés comme fabuleux depuis Descartes :

L'histoire des miroirs ardents d'Archimède est fameuse [...]. Mais cette histoire, dont on n'a pas douté pendant quinze ou seize siècles, a d'abord été contredite, et ensuite traitée de fable dans ces derniers temps. [...] J'avais conçu depuis longtemps l'idée [de ces miroirs], et j'avouerai volontiers que le plus difficile de la chose était de la voir possible, puisque, dans l'exécution, j'ai réussi au-delà même de mes espérances¹⁹³.

Après cette introduction, qui confère à la découverte de Buffon un caractère exceptionnel (dignité antique et presque surnaturelle de l'objet de la recherche, triomphe sur

¹⁹² BUFFON, *Expériences au sujet de la génération. Première expérience* (1749), § 1, *H. n.*, t. II / *O. c.*, t. III, p. 58 a.

¹⁹³ BUFFON, *Invention de miroirs pour brûler à de grandes distances* (1774) [Mémoire imprimé dans le vol. de l'Académie des Sciences de 1747 sous le titre *Invention des miroirs pour brûler à une grande distance*], § 1-2, *H. n.*, t. XXX, (*Supp.*, t. I) / *O. c.*, t. I, p. 621 a-b.

l'autorité de Descartes, et dépassement de soi par le chercheur), Buffon entre dans le récit des expériences elles-mêmes :

Ensuite, je voulus essayer les mêmes choses sur la lumière des bougies ; et, pour m'assurer plus exactement de la quantité d'affaiblissement que la réflexion cause à cette lumière, je fis l'expérience suivante :

Je me mis vis-à-vis une glace de miroir avec un livre à la main, dans une chambre où l'obscurité de la nuit était entière, et où je ne pouvais distinguer aucun objet ; je fis allumer dans une chambre voisine, à quarante pieds de distance environ, une seule bougie, et je la fis approcher peu à peu, jusqu'à ce que je pusse distinguer les caractères et lire le livre que j'avais à la main : la distance se trouva de vingt-quatre pieds du livre à la bougie. Ensuite, ayant retourné le livre du côté du miroir, je cherchai à lire par cette même lumière réfléchie, et je fis intercepter par un paravent la partie de la lumière directe qui ne tombait pas sur le miroir, afin de n'avoir sur mon livre que la lumière réfléchie. Il fallut approcher la bougie, ce qu'on fit peu à peu, jusqu'à ce que je pusse lire les mêmes caractères éclairés par la lumière réfléchie ; et alors la distance du livre à la bougie, y compris celle du livre au miroir, qui n'était que d'un demi-pied, se trouva être en tout de quinze pieds¹⁹⁴.

Après cette représentation de l'expérience – et par *représentation* nous pensons à une forme de *mise en scène* – et l'exposé d'une théorie de la lumière, Buffon fait le récit de son aventure intellectuelle :

Lorsque j'eus bien compris ce que je viens d'exposer, je me persuadai bientôt, à n'en pouvoir douter, qu'Archimède n'avait pu brûler de loin qu'avec des miroirs plans ; car, [...] je sentis bien que les réflexions que je viens de faire ne pouvaient pas avoir échappé à ce grand mathématicien. D'ailleurs je pensais que, selon toutes les apparences, les Anciens ne savaient pas faire de grandes masses de verre, qu'ils ignoraient l'art de le couler pour en faire de grandes glaces, qu'ils n'avaient tout au plus que celui de le souffler et d'en faire des bouteilles et des vases ; et je me persuadai aisément que c'était avec des miroirs plans de métal poli, et par la réflexion des rayons du soleil qu'Archimède avait brûlé au loin : mais, comme j'avais reconnu que les miroirs de glace réfléchissent plus puissamment la lumière que les miroirs du métal le plus poli, je pensai à faire construire une machine pour faire coïncider au même point les images réfléchies par un grand nombre de ces glaces planes, bien convaincu que ce moyen était le seul par lequel il fût possible de réussir.

Cependant j'avais encore des doutes, et qui me paraissaient même très bien fondés ; car, voici comment je raisonnais¹⁹⁵.

Ce récit est celui de la conquête de la conviction, rythmé par les connecteurs logiques qui rendent compte du cheminement intellectuel de l'auteur. Buffon poursuit par l'exposé du

¹⁹⁴ *Id.*, § 8 / *O. c.*, t. I, p. 622 a-b.

¹⁹⁵ *Id.*, § 14-15 / *O. c.*, t. I, p. 623-624.

raisonnement qui fut le sien, et qu'il rapporte au discours direct : « Supposons que la distance à laquelle je veux brûler soit de deux cent quarante pieds : je vois clairement que le foyer de mon miroir ne peut avoir moins de deux pieds de diamètre à cette distance [...]. »¹⁹⁶ La temporalité du travail d'invention est ainsi traduite, dans son rapport avec la subjectivité de l'inventeur. Après des expériences laissant conclure à l'impossibilité de la réalisation d'un miroir de taille suffisante pour brûler au loin, Buffon poursuit : « À des raisons si positives, et que d'autres auraient regardées comme des démonstrations de l'impossibilité du miroir, je n'avais rien à opposer qu'un soupçon, mais un soupçon ancien, et sur lequel plus j'avais réfléchi, plus je m'étais persuadé qu'il n'était pas sans fondement : c'est que les effets de la chaleur pouvaient bien n'être pas proportionnels à la quantité de lumière [...]. »¹⁹⁷ Buffon nous donne ici de lui une image proche de celle du héros de roman policier à suspense, qui suit toujours son intuition malgré l'accumulation de preuves apparemment contraires. Cela est plus frappant encore quelques paragraphes plus loin, lorsque Buffon emploie des formules devenues caractéristiques du genre : « Ayant fait l'expérience, j'ai trouvé comme je m'y attendais bien, que, loin de fondre le cuivre, ce petit verre ardent pouvait à peine donner un peu de chaleur à cette matière. La raison de cette différence est aisée à donner [...]. »¹⁹⁸ Élémentaire mon cher Watson ! Certes, c'est faire là une lecture anachronique, mais elle rend bien compte du caractère passionnant du récit de Buffon, qui choisit de consacrer une partie importante de ce mémoire à la transcription de son parcours intellectuel. Du point de vue de l'histoire des conceptions scientifiques, c'est le génie de l'interprète des faits qui est ici mis en scène¹⁹⁹. Le lecteur est amené à s'identifier à l'expérimentateur en suivant ce parcours, et en éprouvant qui plus est avec lui les enthousiasmes de la réussite : « Après avoir fait ces expériences et ces réflexions, je sentis augmenter prodigieusement l'espérance que j'avais de réussir à faire des miroirs qui brûleraient au loin ; car je commençai à ne plus craindre, autant que je l'avais craint d'abord, la grande étendue des foyers [...]. »²⁰⁰

La précision du récit peut s'interpréter de multiples façons. D'une part, on peut dire que la forme du récit détaillé indique le caractère exceptionnel de l'invention de Buffon. Dans un article sur le statut du monstre dans le discours esthétique et dans le discours des sciences de la nature au 18^e siècle, M. Brunet s'appuie sur le travail de Passeron et Revel qui oppose le *cas*, exception qui contraint à un changement du régime de la réflexion, à l'*exemple*, qui soutient et illustre la réflexion normée. Le cas a pour spécificité de s'exprimer sous la forme

¹⁹⁶ *Id.*, § 15 / *O. c.*, t. I, p. 624 a.

¹⁹⁷ *Id.*, § 17 / *O. c.*, t. I, p. 624 a-b.

¹⁹⁸ *Id.*, § 20-21 / *O. c.*, t. I, p. 625 a.

¹⁹⁹ Nous devons cette idée à Marie THÉBAUD-SORGER.

²⁰⁰ BUFFON, *Invention de miroirs pour brûler à de grandes distances*, *op. cit.*, § 22 / *O. c.*, t. I, p. 625 a.

d'un récit, car, douteux de par son caractère exceptionnel, il demande à gagner en authenticité par le récit de son histoire (l'exemple proposé est celui du cas d'un enfant né à l'image du portrait d'un saint contemplé par sa mère durant sa grossesse, cas que Malebranche raconte de manière développée en 1674 dans *De la recherche de la vérité*)²⁰¹. Les monstres, objets de réflexion, deviennent en 1740 objets d'expériences (d'hybridation en particulier) comme le polype découvert par Trembley en 1741.

Selon la logique déjà rencontrée chez Malebranche face à un cas totalement singulier, cette découverte fait l'objet, dans le texte de Trembley, d'un long récit – presque d'un roman fantastique, narré à la première personne : « en considérant de jeunes polypes qui étaient encore attachés à leurs mères, j'en vis un qui avait lui-même un petit, lequel commençait à sortir de son corps ; c'est-à-dire qu'il était mère, pendant qu'il était encore uni à sa mère. »²⁰²

L'idée que le caractère exceptionnel d'une découverte s'exprime par un récit qui tient du « roman fantastique, narré à la première personne » semble adéquate pour analyser le texte de Buffon précédemment cité.

D'autre part, n'oublions pas que le public élargi auquel s'adresse Buffon est amateur de la physique amusante, de cette science spectaculaire qui travaille la mise en scène et parle à l'imagination²⁰³. Maupertuis, l'auteur de la *Vénus physique*, utilise lui aussi ce type de procédé littéraire qui surenchérit dans l'évocation de l'aventure intellectuelle. Pour son anthologie de textes savants du 18^e siècle, F. Charbonneau a retenu des textes de Maupertuis qui « mettent en évidence ses qualités d'écrivain et de rhéteur, l'agrément d'un style qui met à la portée des honnêtes gens les matières dont il traite en racontant l'aventure des progrès du savoir²⁰⁴ ». Dans le texte intitulé *Sur la génération des animaux*, où il vante d'ailleurs les mérites des théories de Buffon sur ce sujet, Maupertuis termine par la présentation de deux observations qui constituent l'équivalent d'un retournement de situation final. Il s'agit d'abord de l'observation de la semence du calmar, composée de corps qui « ne ressemblent ni aux molécules de M. de Buffon, ni à l'animal dans lequel ils se trouvent » ; il s'agit ensuite, « merveille plus grande encore ! » des anguilles de farine « remplies d'autres petites anguilles », et du « petit poisson » issu des grains de blé niellé trempé et que l'on peut ranimer

²⁰¹ Mathieu BRUNET, « Récits d'enfantements monstrueux et d'autres singularités de la nature et critique de la normativité de l'imitation dans le discours esthétique du 18^e siècle », *Construire l'exemplarité*, consultable à l'adresse électronique <http://www.fabula.org/colloques/document339.php>, art. publié le 27 septembre 2006, p. 1-2.

²⁰² *Id.*, p. 3.

²⁰³ Ce public existe encore à la fin du 18^e siècle, quand paraît le volume du *Supplément* qui contient le texte de Buffon sur les miroirs ardents. Voir Christian LICOPPE, *op. cit.*, p. 193-194.

après des années passées au sec. Maupertuis en tire une liste de questions destinée à stimuler l'imagination du lecteur et à maintenir son intelligence en suspens :

Où en sommes-nous ? Tout ceci ne replonge-t-il pas le mystère de la génération dans des ténèbres plus profondes que celles dont on l'avait voulu tirer ?

Si ces corps animés sont les parties qui doivent former le corps de quelque animal futur, dira-t-on que des parties animées chacune d'une vie propre, viennent s'unir pour ne former qu'un seul corps, animé d'une seule vie ? La vie divisible comme la matière, sera-t-elle réunissable comme elle ? Mais cette union, comment se fera-t-elle ? Des forces et des attractions, telles que celles qui font mouvoir les grands corps de l'univers, les planètes et les comètes ? Celles même qui agissent dans ces admirables productions que la chimie nous fait voir, suffiront-elles ? Ou ne faudra-t-il pas encore quelque chose de plus²⁰⁵ ?

Suite au prochain épisode des progrès de la science, pourrait-on conclure...

Pour ce qui est des expériences menées par Buffon pour fabriquer des miroirs ardents, on peut aussi penser en termes d'épisodes. Ces expériences ont d'abord paru en 1747 dans un volume des *Mémoires* de l'Académie des sciences. Elles paraissent à nouveau vingt-sept ans plus tard, en 1774, dans un volume du *Supplément à l'Histoire naturelle*. Entre temps, le public de l'actualité scientifique s'est élargi, et la manière de rédiger des mémoires scientifiques a changé, délaissant peu à peu la forme narrative²⁰⁶. La forme du mémoire de Buffon pouvait paraître conventionnelle aux académiciens et amateurs éclairés de 1747 ; elle dut sembler surprenante et séduisante aux yeux du lectorat diversifié, et amateur de romans, de 1774. Le naturaliste a fait le choix de ne pas réécrire son mémoire lorsqu'il l'a inséré dans le *Supplément*, laissant ouvertes toutes les possibilités de lecture.

Qu'on nous permette d'ajouter quelques remarques plus poétiques que critiques au sujet du texte de Buffon narrant ses expériences sur la réflexion de la lumière. C'est un valet du nom de Roussillon qui tiendra la bougie que Buffon fait approcher peu à peu, dans l'espace privé de la chambre, dont le parquet craque sous les pas de Roussillon comme craquent les planches du théâtre que fréquente ce même Roussillon quand Buffon ne l'emploie pas. Le livre que tient Buffon sera *Gil Blas*, ou les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, ou *Le Jeu de l'amour et du hasard*, ou encore un texte sataniste écrit à l'envers et que Buffon ne peut comprendre qu'au moment où il le retourne face au miroir... Nous laissons le lecteur faire son choix quant au texte qui reçoit la lumière.

²⁰⁴ Frédéric CHARBONNEAU, *L'Art d'écrire la science. Anthologie de textes savants du 18^e siècle français*, Rennes, PUR, 2006, p. 54.

²⁰⁵ MAUPERTUIS, *Sur la génération des animaux* (1752), cité par Frédéric CHARBONNEAU, *id.*, p. 60.

²⁰⁶ Voir Christian LICOPPE, *op. cit.*, p. 98-99, le chapitre VII et l'épilogue.

A. UN MERVEILLEUX SANS FICTION ?

De manière paradoxale, l'histoire naturelle du 18^e siècle concilie merveilleux et vérité. Selon J. Ehrard, l'âge classique découvre un merveilleux du vrai : « À quoi bon persister dans de vieilles erreurs quand le merveilleux de la science peut se substituer à celui de l'ignorance, quand chaque jour de nouvelles observations révèlent de nouvelles richesses²⁰⁷ ? » Buffon a en effet expliqué ceci : « Les plus petits ouvrages de la nature sont des sujets de la plus grande admiration. Ce qui fait que nous ne sommes point étonnés de toutes ces merveilles, c'est que nous sommes nés dans ce monde de merveilles, que nous les avons toujours vues, que notre entendement et nos yeux y sont également accoutumés [...]»²⁰⁸. Les contemporains de Buffon ont bien été sensibles au merveilleux propre à l'*Histoire naturelle*, comme en témoignent ces lignes de Vicq d'Azyr : « Dans ces tableaux, où l'imagination se repose sur un merveilleux réel, comme Manilius et Pope, il peint pour instruire ; comme eux, il décrit ces grands phénomènes, qui sont plus imposants que les mensonges de la fable »²⁰⁹. J. Chouillet s'appuie sur l'œuvre de Diderot pour montrer comment le 18^e siècle a su harmoniser les démarches scientifique et poétique :

Une autre œuvre de Diderot, l'*Interprétation de la nature*, montre l'identité profonde des démarches de l'imagination en science et en poésie : ce que Diderot, après Bacon, appelle « l'interprétation », consiste à *apercevoir*, par l'imagination, les rapports éloignés qui sont dans les choses ; premier pas vers la découverte, bientôt suivi d'un second : l'hypothèse, puis d'un troisième : la vérification. Le poète ne fait pas autrement : quand il croit créer, il *aperçoit* ; il est, lui aussi, d'une manière plus rapide et plus intuitive, « l'interprète ». Quoi d'étonnant à ce que, vivant en symbiose, science et poésie aient fini par produire un merveilleux scientifique, qui constitue à proprement parler la poésie de l'âge des Lumières ? Il est aisément décelable, ce merveilleux, dans les *Époques de la nature* de Buffon²¹⁰.

La science qui autorise l'étonnement et le sentiment face à la nature sauve ainsi le merveilleux de l'écueil de la fiction.

²⁰⁷ Jean EHRARD, *L'Idée de nature en France dans la première moitié du 18^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1994 (1^e éd. 1963), p. 187.

²⁰⁸ BUFFON, *Essai d'arithmétique morale* [IV] (1777), § 5, *H. n.*, t. XXXIII (*Supp.*, t. IV) / *O. c.*, t. III, p. 401 a.

²⁰⁹ VICQ D'AZYR, *Éloge de Buffon* (prononcé en 1788), dans *O. c.*, t. I, p. 2 b.

²¹⁰ Jacques CHOUILLET, *L'Esthétique des Lumières*, Paris, PUF, 1974, p. 14.

C'est du moins notre lecture moderne... Les adversaires contemporains de Buffon ont reproché au naturaliste d'écrire dans le registre du merveilleux. Les théories géologiques de Buffon sont ridiculisées en étant assimilées à la théorie d'un monde de verre. D'abord, en 1749, à propos de *l'Histoire et théorie de la terre*, certains critiques rapprochent Buffon et Benoît de Maillet, dont le *Telliamed* a paru l'année précédente. Il s'agit de rabaisser les théories de Buffon au rang des contes absurdes auxquels on assimile celles de Maillet. Les idées par lesquelles on relie les deux auteurs sont au nombre de deux : le globe terrestre a été recouvert par les eaux ; le globe terrestre est composé de matières vitrescibles. En 1779, dans *Des époques de la nature*, Buffon réaffirme que les planètes ont été d'abord des masses de verre liquide. Dans ses *Lettres sur les Époques de la nature*, parues dans *L'Année littéraire*²¹¹, l'abbé Royou fait du « monde de verre » son principal outil satirique : les expressions « océan de verre fondu », « mer de verre fondu », « torrent de verre fondu », puis « immense océan de verre fondu », « immense torrent de verre fondu »²¹², lui permettent de réduire la pensée de Buffon à une vision délirante. En 1756, la *Bibliothèque impartiale* reproduit cette citation ironique des *Lettres à un Américain* de Lignac : « M. de Buffon, en formant le soleil de verre en fusion, en se chargeant de faire aller le monde à sa manière, n'en a-t-il pas beaucoup relevé l'ordre, l'harmonie, et le merveilleux²¹³ ? »

Avant la parution des *Époques de la nature*, et longtemps après la parution de *l'Histoire et théorie de la terre*, qui demeure la cible de nombreuses critiques, Voltaire s'attaque au monde de verre. Dans le *Rescrit de l'Empereur de la Chine* (1761), il écrit :

Et comme les philosophes les plus éminents du village de Paris sur le ruisseau dit la Seine croient que *le noyau du globe est de verre*, qu'ils l'ont écrit, et qu'ils ne l'auraient jamais écrit s'ils n'en avaient été sûrs, notre ville de la *diète* de l'univers sera toute de cristal, et recevra continuellement le jour par un bout ou par un autre ; de sorte que la conduite des plénipotentiaires sera toujours éclairée²¹⁴.

Onze ans plus tard, dans *Les Systèmes*, à l'occasion d'une variante sur le « fin cristal » qui fut le berceau de l'homme poisson de Maillet, on trouve une note concernant la théorie du monde de verre : « C'est aussi le sentiment du savant, du modeste, du hardi et de l'immortel Buffon. Voici ses paroles ; elles sont remarquables : *La terre, dans le premier état, était un globe ou plutôt un sphéroïde de verre* ; tome I^{er}, édition in-12, page 379. *Note de*

²¹¹ Et rassemblées plus tard sous le titre *Le Monde de verre réduit en poudre, ou Analyse et réfutation des Époques de la nature de M. le comte de Buffon*, Paris, Mériqot le jeune, 1780.

²¹² Italiques de ROYOU.

²¹³ Abbé LE LARGE DE LIGNAC, *Lettres à un Américain*, cité dans la *Bibliothèque impartiale* [de Samuel FORMEY] juillet-août 1756, Göttingen et Leyde, É. Luzac, 1756, p. 37.

*l'éditeur*²¹⁵. » Voltaire feint de ne pas comprendre le propos de Buffon, dont voici les paroles – nous les trouvons remarquables : « Je conçois donc que la terre, dans le premier état, était un globe, ou plutôt un sphéroïde de matière vitrifiée, de verre, si l'on veut, très compacte, couvert d'une croûte légère et friable, formée par les scories de la matière en fusion, d'une véritable pierre ponce. » Buffon explique peu après ce qu'il entend par « matière vitrifiée » : « Le verre paraît être la véritable terre élémentaire, et tous les mixtes un verre déguisé ; les métaux, les minéraux, les sels etc., ne sont qu'une terre vitrescible » ; seules les matières calcaires ne peuvent être vitrifiées, « toutes les autres substances, et particulièrement l'argile, peuvent être converties en verre, et ne sont essentiellement par conséquent, qu'un verre décomposé. Si le feu fait changer promptement de forme ces substances en les vitrifiant, le verre lui-même, soit qu'il ait sa nature de verre, ou bien celle de sable ou de caillou, se change naturellement en argile, mais par un progrès lent et insensible²¹⁶. » Il y a loin de ces développements sur les diverses apparences des matières vitrescibles au monde boule de cristal de Voltaire, qui feint de ne pas comprendre que le verre de Buffon n'est pas un verre cristallin.

Le patriarche de Ferney s'attaque par ailleurs aux autres « systèmes » de Buffon, portant sur la génération, les molécules organiques ou le moule intérieur. Il est clair cependant que le « monde de verre » présente l'avantage de se prêter plus facilement à la satire que ces autres théories. Il se peut que ce travail sur le « monde de verre » s'inscrive aussi dans la volonté de profiter d'un certain goût du merveilleux répandu chez le public. En effet, Voltaire associe les théories scientifiques qu'il considère comme extravagantes aux contes des *Mille et une nuits*, très goûtés de ses contemporains depuis leur traduction française au début du 18^e siècle. Il opère cette assimilation à plusieurs reprises dans *L'Homme aux quarante écus* (1768), et, dans les *Singularités de la nature*, il demande : « Y a-t-il des éléments ? Les trois imaginés par Descartes [...] étaient infiniment au-dessous des contes des *Mille et une nuits* ; car aucun de ces contes ne répugne aux lois de la nature, et sont d'ailleurs très agréables [*sic*]²¹⁷. » L. Dimier rappelle que la critique adressée à l'hypothèse de Buffon selon laquelle une comète détache la terre du soleil, renvoie aussi au genre philosophico-romanesque illustré au siècle précédent par un bretteur au profil remarquable :

²¹⁴ VOLTAIRE, *Rescrit de l'Empereur de la Chine* (1761), dans *Œuvres*, éd. A.-J.-Q. Beuchot, Paris, Lefèvre, Didot, et Lequien, 1831-1841, 72 vol., t. XL (*Mélanges*, t. IV), 1830, p. 309-310.

²¹⁵ VOLTAIRE, *Les Systèmes* (1772), dans *Œuvres complètes*, Oxford, Voltaire Foundation, 2006, t. 74B, p. 224.

²¹⁶ BUFFON, *Preuves de la Théorie de la terre. Article VII. Sur la production des couches ou lits de terre* (1749), § 34, *H. n.*, t. I / *O. c.*, t. I, p. 129-130.

²¹⁷ VOLTAIRE, *Des singularités de la nature* (1768), dans *Œuvres*, éd. cit., t. XLIV, (*Mélanges*, t. VIII), 1831, p. 286.

Chez tous ceux-là [les ennemis de Buffon] l'histoire de la comète servait de thème à des railleries. Il faut savoir que les *Entretiens de Telliamed* parurent précédés d'une préface bizarrement adressée aux mânes de Cyrano de Bergerac, à cause du voyage de la lune et du soleil dont cet auteur a fait la relation burlesque. Cela, je suppose, fut cause de comparer l'ouvrage de Buffon lui-même à ce voyage. On mêlait sa critique à celle de Telliamed, de qui l'on disait sa cosmographie empruntée. « Que ne m'annonciez-vous, disent parlant à Buffon les Lettres à l'Américain, que vous travailliez dans le genre de Cyrano de Bergerac ? » Et Guettard, dans le brouillon d'une lettre satirique que l'on conserve au Muséum, écrit : « Jusqu'à quand ferez-vous le Cyrano de Bergerac ? »

Le verre aussi, dont Buffon compose la terre fut matière à railler, assez injustement, puisque le mot de verre n'est employé par lui qu'au sens de matière fusible²¹⁸.

L'abbé Royou et Voltaire appuieraient ainsi leurs satires sur le goût du public pour le registre littéraire merveilleux.

Ceci dit, ce sont bel et bien des aspects proches de la fiction littéraire romanesque, mais étrangers à toute question épistémologique, qui vont nous occuper maintenant.

B. LE TENDRE ATTACHEMENT

D. Mornet a relevé des témoignages du goût du public pour la morale en histoire naturelle, notamment au sujet de l'œuvre de Buffon : « quand le *Journal encyclopédique* lut au tome I des *Oiseaux* la description de leurs amours, son enthousiasme se mouilla d'attendrissement : “Tout ce morceau est plus intéressant que le roman le plus tendre, et les détails qu'il renferme sont, à bien des égards, d'excellentes leçons de morale”²¹⁹. » Voici certainement le morceau en question :

Le chant est le produit naturel d'une douce émotion ; c'est l'expression agréable d'un désir tendre, qui n'est qu'à demi satisfait. Le serin dans sa volière, le verdier dans les plaines, le loriot dans les bois, chantent également leurs amours à voix éclatante, à laquelle la femelle ne répond que par quelques petits sons de pur consentement. [...] Le rossignol, en arrivant avec les premiers jours du printemps, ne chante point encore ; il garde le silence jusqu'à ce qu'il soit apparié : son chant est d'abord assez court, incertain, peu fréquent, comme s'il n'était pas encore sûr de sa conquête, et sa voix ne devient pleine, éclatante et soutenue jour et nuit, que quand il voit déjà sa femelle, chargée du fruit de ses amours, s'occuper d'avance des soins maternels : il s'empresse à les partager, il l'aide à construire le nid ; jamais il ne chante avec plus de force et de continuité que quand il la voit travaillée des douleurs de la ponte, et

²¹⁸ Louis DIMIER, *Buffon*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1919, p. 136.

²¹⁹ Daniel MORNET, *Les Sciences de la nature en France, au 18^e siècle*, Genève, Slatkine, 2001 (1^e éd. 1911), p. 168.

ennuyée d'une longue et continuelle incubation : non seulement il pourvoit à sa subsistance pendant tout ce temps, mais il cherche à le rendre plus court, en multipliant ses caresses, en redoublant ses accents amoureux ; et ce qui prouve que le chant dépend en effet et en entier des amours, c'est qu'il cesse avec elles²²⁰.

La définition donnée par J.-C. Abramovici des livres érotiques de l'époque correspond peu ou prou à ce texte de Buffon. Ce sont des « livres de divertissement écrits pour un public féminin, conçus comme de véritables produits de consommation courante », et forment une littérature qui aspire à « se faire plus proche à la fois de l'authenticité du sentiment et de la délicatesse des mœurs ». Les textes qui la composent proposent tous le rejet d'une part des froides abstractions de l'amour galant des romans pastoraux du 17^e siècle, d'autre part des débordements grossiers. « Par là même, les frontières entre le genre de l'écrit érotique et celui de l'églogue paraissent bien minces. »²²¹ J.-C. Abramovici apporte encore cette précision : « Alors que l'écrivain libertin cherche à flatter les “bas instincts” de son lecteur, le poète érotique prétend lui faire partager l'enthousiasme du pur sentiment »²²². Buffon se situerait donc quelque part entre ces deux registres, allant au-delà de l'évocation du « pur sentiment » (comme on l'a vu dans une section précédente), mais avec l'élégance et la décence recherchées dans la littérature érotique que décrit J.-C. Abramovici, et familières sans doute à une partie de son lectorat féminin.

À l'occasion d'une comparaison des talents et rapports à l'homme du rossignol et du serin, Buffon écrit :

Si le rossignol est le chantre des bois, le serin est le musicien de la chambre [...]. Ses habitudes naturelles le rapprochent de nous [...] : on l'élève avec plaisir, parce qu'on l'instruit avec succès ; il quitte la mélodie de son chant naturel pour se prêter à l'harmonie de nos voix et de nos instruments ; il applaudit, il accompagne et nous rend au-delà de ce qu'on peut lui donner. [...] le serin chante en tout temps, il nous récrée dans les jours les plus sombres. Il contribue même à notre bonheur ; car il fait l'amusement de toutes les jeunes personnes, les délices des recluses ; il charme au moins les ennuis du cloître, porte de la gaieté dans les âmes innocentes et captives ; et ses petites amours, qu'on peut considérer de près en le faisant nicher, ont rappelé mille et mille fois à la tendresse des cœurs sacrifiés : c'est faire autant de bien que nos vautours savent faire de mal²²³.

²²⁰ BUFFON, *Discours sur la nature des oiseaux* (1770), § 15, H. n., t. XVI (H. n. des Oiseaux, t. I) / O. c., t. V, p. 14 a-b / Pléiade, p. 1071.

²²¹ Jean-Christophe ABRAMOVICI, article *Sexualité (représentation de la)* du *Dictionnaire européen des Lumières*, op. cit., p. 473.

²²² *Id.*, p. 474.

²²³ BUFFON, *Le Serin des Canaries* (1778), § 1, H. n., t. XIX (H. n. des Oiseaux, t. IV) / O. c., t. V, p. 400 a.

À l'image de la bonne société musicienne réunie au salon succède celle des jeunes filles recluses, comme pour opposer les deux tableaux caractéristiques du genre romanesque sentimental classique, représenté par exemple par *Les Illustres Françaises* de R. Challe. À la contamination romanesque se mêle un propos philosophique, une dénonciation de la vie de nonne, qui fait l'objet du roman de Diderot *La Religieuse*, écrit en 1760 (et publié en 1796).

Buffon sait nous intéresser au sort de ses « personnages » animaux, comme dans ce passage du *Perroquet* :

Cependant cette saison de plaisir devient bientôt un temps d'inquiétude ; tout à l'heure [les oiseaux] auront à craindre ces mêmes ennemis au-dessus desquels ils planaient avec mépris : le chat sauvage, la marte, la belette chercheront à dévorer ce qu'ils ont de plus cher ; la couleuvre rampante gravira pour avaler leurs œufs et détruire leur progéniture ; quelque élevé, quelque caché que puisse être leur nid, ils sauront le découvrir, l'atteindre, le dévaster ; et les enfants, cette aimable portion du genre humain, mais toujours malfaisante par désœuvrement, violeront sans raison ces dépôts sacrés du produit de l'amour²²⁴.

Actualisation de la scène par la locution « tout à l'heure » (qui signifie « dans un instant »), renversement de la situation, amplification par le rythme ternaire, évolution fatale de la situation, périphrase pompeusement noble (« ces dépôts sacrés du produit de l'amour ») ; voilà les premiers procédés utilisés par Buffon pour nous intéresser aux aventures des oiseaux, et surtout à celle, tragique, de la mère des poussins : « Souvent la tendre mère se sacrifie dans l'espérance de sauver ses petits, elle se laisse prendre plutôt que de les abandonner ; elle préfère de partager et de subir le malheur de leur sort à celui d'aller seule l'annoncer par ses cris à son amant, qui néanmoins pourrait seul la consoler en partageant sa douleur²²⁵. »

Le sentiment règne aussi dans des textes ne présentant aucune évocation de l'amour. Dans *La Bergeronnette grise*, Buffon donne dans la pastorale à la Jean-Jacques :

L'espèce d'affection que les bergeronnettes marquent pour les troupeaux ; leur habitude à les suivre dans la prairie ; leur manière de voltiger, de se promener au milieu du bétail paissant ; de s'y mêler sans crainte, jusqu'à se poser quelquefois sur le dos des vaches et des moutons ; leur air de familiarité avec le berger, qu'elles précèdent, qu'elles accompagnent sans défiance et sans danger, qu'elles avertissent même de l'approche du loup ou de l'oiseau de proie, leur ont fait donner un nom approprié, pour ainsi dire, à cette vie pastorale. Compagne d'hommes innocents et paisibles, la

²²⁴ BUFFON, *Le Perroquet* (1779), § 9, *H. n.*, t. XXI (*H. n. des Oiseaux*, t. VI) / *O. c.*, t. VI, p. 21 b / Pléiade, p. 1157.

²²⁵ *Ibid.*, Pléiade, p. 1157-1158.

bergeronnette semble avoir pour notre espèce ce penchant qui rapprocherait de nous la plupart des animaux, s'ils n'étaient repoussés par notre barbarie, et écartés par la crainte de devenir nos victimes. Dans la bergeronnette, l'affection est plus forte que la peur : il n'est point d'oiseau libre dans les champs qui se montre aussi privé, qui fuie moins et moins loin, qui soit aussi confiant, qui se laisse approcher de plus près, qui revienne plus tôt à portée des armes du chasseur qu'elle n'a pas l'air de redouter, puisqu'elle ne sait pas même fuir²²⁶.

Buffon propose ici une représentation idéalisée de la vie et de la bonne nature des bergers ; il oppose la nature aimante et l'humanité traître et violente ; il suggère enfin le pathétique de l'oiseau trompé par la méchanceté des hommes. Tous ces éléments relèvent du sentimentalisme militant. Dans *La Fauvette à tête noire*, qui figure dans le même tome de l'*Histoire naturelle*, il écrit encore : « Ce chant semble tenir de la fraîcheur des lieux où il se fait entendre ; il en peint la tranquillité , il en exprime même le bonheur ; car les cœurs sensibles n'entendent pas, sans une douce émotion, les accents inspirés par la nature, aux êtres qu'elle rend heureux²²⁷. » Promeneur solitaire, le naturaliste semble devoir incarner le « cœur sensible ».

Ceci dit, le cœur courageux du lecteur trouve aussi dans l'*Histoire naturelle* de quoi éprouver des frissons, et sentir souffler le vent de l'aventure.

C. ACTION ET AVENTURE

1. Vies des animaux illustres : annales des guerres animales

Si l'historien de la nature doit faire connaître à son lecteur les spécificités du comportement d'une espèce, comme l'affirme Buffon, quel meilleure façon de procéder que de faire de l'animal un personnage auquel on puisse s'identifier ? Dans *Le Chien* par exemple, Buffon nous fait le récit palpitant de la « guerre » du chien contre son ennemi, sa proie. Il nous fait successivement nous identifier à l'un et à l'autre, tout en ménageant le suspens quant à l'issue des combats :

Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendants, qu'éclate son courage [...]. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a

²²⁶ BUFFON, *La Bergeronnette grise* (1778), § 2, *H. n.*, t. XX (*H. n. des Oiseaux*, t. V) / *O. c.*, t. V, p. 597 a.

²²⁷ BUFFON, *La Fauvette à tête noire* (1778), § 3, *H. n.*, t. XX (*H. n. des Oiseaux*, t. V) / *O. c.*, t. V, p. 566 b.

donné le signal d'une guerre prochaine, brillant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports ; [...] il cherche [...] à surprendre l'ennemi dans son fort [...].

Intimidé, pressé, désespérant de trouver le salut dans la fuite, l'animal se sert aussi de toutes ses facultés, il oppose la ruse à la sagacité. [...] pour faire perdre sa trace, il va, vient et revient sur ses pas ; fait des bonds, il voudrait se détacher de la terre et supprimer les espaces [...] et ne pouvant anéantir son corps, il cherche à en mettre un autre à sa place [...] ; et lorsqu'ils ont confondu leurs traces, lorsqu'il croit l'avoir substitué à sa mauvaise fortune, il le quitte plus brusquement encore qu'il ne l'a joint, afin de le rendre seul l'objet et la victime de l'ennemi trompé.

Mais le chien, [...] après avoir triomphé de sa ruse [...] s'indigne, il redouble d'ardeur, arrive enfin, l'attaque, et, le mettant à mort, étanche dans le sang sa soif et sa haine²²⁸.

On relève notamment le lexique de la guerre, et l'attribution de comportements finalisés aux bêtes (indiquée par l'emploi des expressions « pour » et « afin de »). Bel exemple d'anthropomorphisme, représentatif du manque de rigueur scientifique de Buffon, dira-t-on. Peut-être, mais remarquons que ce texte veut, plutôt que dresser le portrait moral des animaux (l'espèce de l'« ennemi » n'est pas même identifiée), montrer la communauté d'instinct de tous les êtres vivants. La suite du texte explique que « le penchant pour la chasse ou la guerre nous est commun avec les animaux »²²⁹ ; le récit de la guerre du chien contre son ennemi se situe quelque part entre la fable animalière, miroir de l'humanité, le compte rendu d'observation éthologique, et l'expérience d'identification à des personnages.

Nous avons vu comment Buffon discutait la validité de la tradition selon laquelle l'éléphant et le rhinocéros seraient d'irréconciliables ennemis, tradition fondée notamment sur le fait qu'on avait artificiellement opposé les deux animaux dans des combats de jeux du cirque. Sur la foi de ses sources, Buffon relaie cependant l'idée que certaines espèces sont en guerre. Il développe ainsi ses remarques sur les écailles du pangolin et du phatagin :

Ces écailles sont si grosses, si dures et si poignantes qu'elles rebutent tous les animaux de proie, c'est une cuirasse offensive qui blesse autant qu'elle résiste : les plus cruels et les plus affamés, tels que le tigre, la panthère, etc., ne font que de vains efforts pour dévorer ces animaux armés ; [...] le pangolin et le phatagin sont de tous les animaux, sans en excepter même le porc-épic, ceux dont l'armure est la plus forte et la plus offensive, en sorte qu'en contractant leur corps et présentant leurs armes, ils bravent la fureur de tous leurs ennemis²³⁰.

²²⁸ BUFFON, *Le Chien* (1755), § 7 à 9, *H. n.*, t. V / *O. c.*, t. III, p. 622-623 / *Pléiade*, p. 642-643.

²²⁹ *Id.*, § 10 / *O. c.*, t. III, p. 623 a / *Pléiade*, p. 643.

²³⁰ BUFFON, *Le Pangolin et le phatagin*, (1763), § 2, *H. n.*, t. X / *O. c.*, t. IV, p. 323 b / *Pléiade*, p. 883-884.

Nous avons vu aussi comment, dans *Le Glouton*, Buffon donnait de l'attaque de cet animal une peinture horrible. Dans *L'Élan et le renne*, il avait déjà mentionné cette attaque célèbre :

Un ennemi plus dangereux pour lui [le renne], quoique moins fréquent et moins nombreux, c'est le *rosomack* ou *glouton* : cet animal, encore plus vorace, mais plus lourd que le loup, ne poursuit pas le renne ; il grimpe et se cache sur un arbre pour l'attendre au passage : dès qu'il le voit à portée, il se lance dessus, s'attache sur son dos en y enfonçant les ongles, et lui entamant la tête ou le cou avec les dents, ne l'abandonne pas qu'il ne l'ait égorgé. Il fait la même guerre et emploie les mêmes ruses contre l'élan [...] : ses combats avec l'original sont fameux [...] ²³¹.

Une sorte d'épopée du monde animal traverse ainsi l'*Histoire naturelle*. Mais le genre humain est aussi représenté dans la fresque des aventures qui animent ce monde.

2. *Vies aventureuses et mœurs exotiques*

Certains passages constituent une sorte d'*excursus*, de digression exotique qui tend vers le romanesque des récits de voyage, et Buffon trouve le moyen d'offrir quelques satisfactions à ses lecteurs friands d'aventure. Ph. Despoix rappelle que la littérature de voyage, mêlant récits d'exploration et observations naturalistes, rencontra un grand succès auprès du public non spécialisé :

Formés à l'école du *plain style* anglais et de la description naturaliste, ces nouveaux « voyages autour du monde » de Byron, Wallis, Bougainville, Cook ou encore de Forster ne sont pas seulement lus, repris et commentés par les savants ; ces relations connaîtront également un énorme succès sur le marché du livre européen. C'est que ce genre scientifique est en même temps traversé par une forte impulsion littéraire qui lui fait faire concurrence, parfois explicite, au « roman d'aventure ». Phénomène symétrique à celui-ci, la littérature, qui s'émancipe en cette deuxième moitié du siècle, rivalise également avec la relation de voyage, et il n'est pas rare qu'elle se mette en scène en tant que telle. Le thème littéraire de la découverte du Pacifique est en effet inflationnaire dans les années soixante-dix et quatre-vingts. Pour ne citer que les œuvres les plus connues, on le trouvera en France chez Mercier dans *L'An 2440*, chez Diderot – même si le fameux *Supplément au voyage de Bougainville* n'est publié que plus tard –, chez Rétif de la Bretonne dans *La Découverte australe* et chez Sade dans son *Aline et Valcour* encore écrit à la Bastille ²³².

²³¹ BUFFON, *L'Élan et le renne* (1764), § 10, *H. n.*, t. XII / *O. c.*, t. IV, p. 533 b.

²³² Philippe DESPOIX, « Histoire naturelle et imagination littéraire : *La Découverte australe*, ou Rétif lecteur de Buffon », *Études rétiviennes*, n° 32, décembre 2000, p. 96.

Intéressons-nous à quelques textes de Buffon empruntant au récit de voyage, et présentant une dimension romanesque.

L'article consacré au chameau et au dromadaire met en scène les brigands arabes « pirates de terre », et l'on peut dire que les considérations sur l'usage des chameaux ne sont ici que le prétexte à la peinture de mœurs étrangères violentes et teintées des couleurs des *Mille et une nuits*. Ce texte suit immédiatement l'éloquente et sublime peinture du désert :

Ce même Arabe, libre, indépendant, tranquille, et même riche, au lieu de respecter ses déserts comme les remparts de sa liberté, les souille par le crime ; il les traverse pour aller chez des nations voisines, enlever des esclaves et de l'or ; il s'en sert pour exercer son brigandage, dont malheureusement il jouit plus encore que de sa liberté ; car ses entreprises sont presque toujours heureuses. Malgré la défiance de ses voisins et la supériorité de leurs forces, il échappe à leur poursuite et emporte impunément tout ce qu'il leur a ravi. Un Arabe qui se destine à ce métier de pirate de terre, s'endurcit de bonne heure à la fatigue des voyages ; il s'essaie à se passer du sommeil, à souffrir la faim, la soif et la chaleur : en même temps il instruit ses chameaux [...] ; enfin, dès qu'il est sûr de la force, de la légèreté et de la sobriété de ses chameaux, il les charge de ce qui est nécessaire à sa subsistance et à la leur ; il part avec eux, arrive sans être attendu aux confins du désert, arrête les premiers passants, pille les habitations écartées, charge ses chameaux de son butin : et s'il est poursuivi, s'il est forcé de précipiter sa retraite, c'est alors qu'il développe tous ses talents et les leurs [...]²³³.

Les notes infrapaginales citant les sources de ce passage renvoient essentiellement à des récits de voyage : le *Voyage* de Chardin, la *Relation* de Thévenot, le *Voyage* de Tavernier. Dans la « Table des matières contenues dans les quinze volumes de cette *Histoire naturelle* », l'entrée « Arabes » indique en tout et pour tout : « Manière dont ils exercent leurs brigandages. Vol. XI, 221 ». L'entrée « Arabie » se répète ainsi : « Peinture des déserts d'Arabie. Vol. XI, 220. Description des sables et des déserts brûlants d'Arabie. *Ibid.* 220 et 221 »²³⁴. On ne pouvait mieux attirer l'attention sur les aspects romanesque et éloquent de l'article consacré au chameau et au dromadaire. Ces éléments ne sont pas mentionnés à l'entrée « Chameaux », qui désigne cet article, et l'on peut supposer que les entrées « Arabes » et « Arabie » ont été créées à seule fin de renvoyer le lecteur à ces beaux morceaux littéraires.

La manière de chasser un animal fait partie de l'« histoire » de son espèce, puisqu'elle met en lumière certains de ses comportements ; mais, dans *Le Lion marin*, on voit la description des techniques de chasse devenir l'occasion d'une description de la vie aventureuse des peuples étrangers :

²³³ BUFFON, *Le Chameau et le dromadaire* (1764), § 2, *H. n.*, t. XI / *O. c.*, t. IV, p. 477 a-b.

Comme ces animaux sont puissants, massifs et très forts, c'est une espèce de gloire parmi les Kamtschadales que de tuer un lion marin mâle ; l'homme dans l'état de nature fait plus de cas que nous du courage personnel ; ces sauvages excités par cette idée de gloire, s'exposent au plus grand péril ; ils vont chercher les lions marins en errant plusieurs jours de suite sur les flots de la mer, sans autre boussole que le soleil et la lune [...] ²³⁵.

Voilà à quel genre d'occupation devait se livrer le héros de *L'Ingénu* de Voltaire avant de débarquer en Bretagne. Puisque nous voilà chez les Hurons, poussons un peu jusque chez les Hottentots.

Variétés dans l'espèce humaine est certainement le texte de Buffon le plus empreint d'exotisme : les mœurs étrangères et étranges des peuples lointains en font l'objet. Le récit de l'ablation traditionnelle d'un testicule chez les Hottentots est rapporté par Buffon en des termes significatifs : « M. Kolbe dit avoir vu faire cette opération à un jeune Hottentot de dix-huit ans. Les circonstances dont cette cérémonie est accompagnée sont si singulières que je ne puis m'empêcher de les rapporter ici d'après le témoin oculaire que je viens de citer ²³⁶. » Le « témoin oculaire » assure la validité d'un récit qu'il semble devoir se faire pardonner parce qu'il constitue une digression curieuse dotée de peu de légitimité. Voici ce témoignage tel qu'il est reproduit par Buffon :

Après avoir bien frotté le jeune homme de la graisse des entrailles d'une brebis qu'on vient de tuer exprès, on le couche à terre sur le dos ; on lui lie les mains et les pieds, et trois ou quatre de ses amis le tiennent ; alors le prêtre (car c'est une cérémonie religieuse), armé d'un couteau bien tranchant, fait une incision, enlève le testicule gauche et remet à la place une boule de graisse de la même grosseur, qui a été préparée avec quelques herbes médicinales ; il coud ensuite la plaie avec l'os d'un petit oiseau qui lui sert d'aiguille, et un filet de nerf de mouton ; cette opération étant finie on délisse le patient ; mais le prêtre, avant que de le quitter, le frotte avec de la graisse toute chaude de la brebis tuée, ou plutôt il lui en arrose tout le corps avec tant d'abondance que lorsqu'elle est refroidie, elle forme une espèce de croûte, il le frotte en même temps si rudement que le jeune homme, qui ne souffre déjà que trop, sue à grosses gouttes et fume comme un chapon qu'on rôtit ; ensuite l'opérateur fait avec ses ongles des sillons dans cette croûte de suif d'une extrémité du corps à l'autre, et pisse dessus aussi copieusement qu'il le peut, après quoi il recommence à le frotter encore, et il recouvre avec la graisse les sillons remplis d'urine. Aussitôt chacun abandonne le patient ; on le laisse seul plus mort que vif, il est obligé de se traîner comme il peut dans une petite hutte qu'on lui a bâtie exprès tout proche du lieu où s'est faite l'opération ; il y périt ou il y recouvre la santé sans qu'on lui donne aucun secours, et sans aucun autre rafraîchissement ou nourriture que la graisse qui lui recouvre tout le corps et qu'il peut

²³⁴ BUFFON, « Table des matières contenues dans les quinze volumes de cette Histoire naturelle », *H. n.*, t. XV.

²³⁵ BUFFON, *Le Lion marin* (1782), § 3, *H. n.*, t. XXXV (*Supp.*, t. VI) / *O. c.*, t. IV, p. 673 a.

²³⁶ BUFFON, *Variétés dans l'espèce humaine* (1749), § 103, *H. n.*, t. III / *O. c.*, t. III, p. 302 a / *Pléiade*, p. 372.

lécher s'il le veut. Au bout de deux jours il est ordinairement rétabli ; alors il peut sortir et se montrer, et pour prouver qu'il est en effet parfaitement guéri, il se met à courir avec autant de légèreté qu'un cerf²³⁷.

Buffon donne ce témoignage sans le placer entre guillemets, mais il semble qu'il ne l'ait pas réécrit, étant donné le caractère scabreux et vulgaire des comparaisons (« comme un chapon qu'on rôtit ») et de la description en général. Ceci dit, s'il n'a pas effacé cet aspect du récit (il aurait pu le paraphraser élégamment), c'est certainement à dessein, étant donné le mépris qu'il affiche pour les hommes « naturels » dont le mode de vie s'oppose à ses valeurs d'homme occidental entreprenant²³⁸.

On trouve encore dans *Variétés dans l'espèce humaine* un autre cas de tentation romanesque en partie réfrénée. Buffon parle d'une nation indienne dont certains individus ont la peau blanche, au contraire des autres peuples de cette région du monde :

Il me paraît que ces Bedas de Ceylan, aussi bien que les *Chacrelas* de Java, pourraient bien être de race européenne, d'autant plus que ces hommes blancs et blonds sont en très petit nombre. Il est très possible que quelques hommes et quelques femmes européennes aient été abandonnés autrefois dans ces îles, ou qu'ils y aient abordé dans un naufrage, et que, dans la crainte d'être maltraités des naturels du pays, ils sont demeurés, eux et leurs descendants, dans les bois et dans les lieux les plus escarpés des montagnes où ils continuent à mener la vie de sauvages, qui peut-être a ses douceurs lorsqu'on s'y est accoutumé²³⁹.

Buffon montre une certaine complaisance à imaginer le roman des naufragés ancêtres des Bedas. Il invite même le lecteur à rêver aux douceurs d'une « vie de sauvages » fantasmée. Quel que soit le caractère historique et, d'une certaine manière, scientifique de cette investigation, le moyen pour le lecteur de ne pas lire ce passage comme la synopsis d'un roman ? Cependant, Buffon renie par la suite sa théorie : « J'avoue [...] que si les voyageurs nous eussent donné des descriptions aussi exactes des Bedas et des Chacrelas que Wafer l'a fait des Dariens, nous eussions peut-être reconnu qu'ils ne pouvaient pas plus que ceux-ci être d'origine européenne. » Le naturaliste arrive enfin à la conclusion que les Bedas et les Chacrelas sont parmi les Indiens bruns ce que les Nègres blancs sont parmi les Nègres²⁴⁰. La première manière dont Buffon a abordé la question de l'origine des Bedas semble donc

²³⁷ *Ibid.*, § 104.

²³⁸ Voir Claude BLANCKAERT, « La valeur de l'homme : l'idée de nature humaine chez Buffon », *Buffon 88*, dir. J.-C. Beaune, S. Benoît et J. Gayon, Paris, Vrin, 1992, et Benoît DE BAERE, « La philosophie de l'homme de Buffon et son défi à l'égard de l'"inhumaine alliance des choses" », *SVEC*, n° 12, Oxford, Voltaire Foundation, 2005.

²³⁹ BUFFON, *Variétés dans l'espèce humaine* (1749), § 32, *H. n.*, t. III / *O. c.*, t. III, p. 283 a / Pléiade, p. 335.

²⁴⁰ *Id.*, § 130 / *O. c.*, t. III, p. 310-311 / Pléiade, p. 389.

répondre au désir de teinter le texte d'une touche romanesque. Au sein d'un texte savant, celle-ci se justifiait par son caractère d'hypothèse explicative, mais il faut remarquer en même temps que la dimension romanesque permet précisément de distinguer les registres des deux approches proposées successivement par Buffon, et de bien voir que la seconde ne souffre pas de la concurrence de la première.

Dans *Du Tapir ou maïpouri*, Buffon traduit en note infrapaginale le récit oral d'un voyageur qui fit, de nuit, la rencontre mouvementée de cet animal qui ne se détourne jamais de son chemin :

Un voyageur m'a raconté qu'il avait failli être la victime de son peu d'expérience à ce sujet ; que dans un voyage par terre, il avait attaché son hamac à deux arbres pour y passer la nuit, et que le hamac traversait un chemin battu par les tapirs. Vers neuf à dix heures du soir, il entendit un grand bruit dans la forêt ; c'était un tapir qui venait de son côté, il n'eut que le temps de se jeter hors de son hamac et de se serrer contre un arbre. L'animal ne s'arrêta point, il fit sauter le hamac aux branches et froissa cet homme contre l'arbre ; ensuite sans se détourner de son sentier battu, il passa au milieu de quelques nègres qui dormaient à terre auprès d'un grand feu, et il ne leur fit aucun mal²⁴¹.

Le plaisir de donner un conte exotique, un récit anecdotique, semble balancer ici avec la nécessité de donner une information scrupuleuse. Buffon cède parfois à cette tentation dans le corps même du texte, comme on le voit dans *La Chèvre*. Entre une réflexion sur le tempérament de l'animal et des informations concernant sa reproduction, il place un paragraphe qui n'est que le récit d'une anecdote :

On a des preuves que ces animaux sont naturellement amis de l'homme, et que, dans les lieux inhabités, ils ne deviennent point sauvages. En 1698, un vaisseau anglais ayant relâché à l'île de Bonavista, deux nègres se présentèrent à bord, et offrirent *gratis* aux Anglais autant de boucs qu'ils en voudraient emporter. À l'étonnement que le capitaine marqua de cette offre, les nègres répondirent qu'il n'y avait que douze personnes dans l'île, que les boucs et les chèvres s'y étaient multipliés jusqu'à devenir incommodes, et que, loin de donner beaucoup de peine à les prendre, ils suivaient les hommes avec une sorte d'obstination, comme les animaux domestiques²⁴².

La scène est plutôt comique, et apporte une image attrayante au sein de l'article.

Revenons à présent à l'univers romanesque qui se développe au sein d'un décor européen.

²⁴¹ BUFFON, *Du Tapir ou maïpouri* (1782), § 4, n., *H. n.*, t. XXXV (*Supp.*, t. VI) / *O. c.*, t. IV, p. 353 a, n.

²⁴² BUFFON, *La Chèvre* (1755), § 7, *H. n.*, t. V / *O. c.*, t. III, p. 599-600 / *Pléiade*, p. 612.

La deuxième moitié du 18^e siècle voit le genre romanesque s'assombrir, et traiter de la face obscure de l'âme humaine. Ce phénomène se produit en Angleterre avec la naissance du roman gothique, qui aime à mettre en scène des êtres aux passions violentes, et malfaisants. Le roman noir français se développe en parallèle. Pour M. Bernsen, celui-ci « se situe dans la tradition de l'histoire tragique, qui montre les bizarreries de la nature humaine. Moins roman d'atmosphère que roman de mœurs, il présente plutôt le mal d'une manière naturelle et sobre que sous le signe du mystère²⁴³. » Dans l'*Addition à l'article de la puberté*, Buffon rapporte un témoignage qui mêle mysticisme et analyse des profondeurs de l'âme humaine. C'est un bel exemple d'intégration à l'*Histoire naturelle* d'un texte traitant des maladies de l'âme, et présentant une dimension romanesque. Il s'agit de l'« Extrait d'un mémoire adressé à M. de Buffon, par M.*** le premier octobre 1774 ». Qu'il s'agisse d'un extrait montre bien que Buffon a choisi de retenir, pour la publication, les passages du récit autobiographique pathétique qui suivent :

Je naquis de parents jeunes et robustes [...]. Sans doute je me serais livré dès lors au plaisir qui m'entraînait ; mais prémuni par les leçons de mes parents qui me destinaient à l'état ecclésiastique, envisageant ces plaisirs comme des crimes, je me contins rigoureusement, en avouant néanmoins à mon père que l'état ecclésiastique n'était point ma vocation ; mais il fut sourd à mes représentations [...] ; cependant le besoin de la nature se faisait sentir si vivement, que je faisais des efforts incroyables pour y résister, et de cette opposition, de ce combat intérieur, il en [sic] résultait une stupeur, une espèce d'agonie qui me rendait semblable à un automate, et m'ôtait jusqu'à la faculté de penser. La nature autrefois si riante à mes yeux, ne m'offrait plus que des objets tristes et lugubres [...]. Il y avait un mois que je vivais dans ce redoublement d'attention, et j'étais dans la trente-deuxième année de mon âge, lorsque tout à coup cette continence forcée porta dans tous mes sens une sensibilité ou plutôt une irritation que je n'avais jamais éprouvée ; étant allé dans une maison, je portai mes regards sur deux personnes du sexe, qui firent sur mes yeux, et de là dans mon imagination, une si forte impression, qu'elles me parurent vivement enluminées, et resplendissantes d'un feu semblable à des étincelles électriques [...]. Je me retirai brusquement, croyant que cette apparence était un prestige du démon [...]. À cet état convulsif succéda le délire ; [...] mon imagination était, dans ce moment et les jours suivants, si fort exaltée, que je dessinais des plans et des compartiments sur le sol de ma chambre ; j'avais le coup d'œil si juste et la main si assurée, que sans aucun instrument je les traçais avec une justesse étonnante ; mes parents et d'autres gens simples, étonnés de me voir un talent que je n'avais jamais cultivé, [...] s'imaginèrent qu'il y avait dans tout cela du sortilège, et en conséquence ils firent venir des charlatans

²⁴³ Michael BERNSEN, article *Roman noir* du *Dictionnaire européen des Lumières*, op. cit., p. 1096.

de toute espèce pour me guérir ; mais je les reçus fort mal, car quoiqu'il y eut toujours chez moi de l'aliénation, mon esprit et mon caractère avaient pris une tournure différente de celle que m'avait donnée ma triste éducation. Je n'étais plus d'humeur à croire les fadaïses dont j'avais été infatué ; je tombai donc impétueusement sur ces guérisseurs de sorciers, et je les mis en fuite. [...] j' [...] étais dans ce moment éperdument amoureux [d'une jeune femme], j'exprimais mes désirs tout haut de la manière la plus vive et la plus énergique ; je n'avais cependant jamais lu aucun roman d'amour, de ma vie je n'avais fait aucune caresse ni même donné un baiser à une femme ; je parlais néanmoins très indécemment de mon amour à tout le monde, sans songer à mon état de prêtre [...]²⁴⁴.

Suivent les analyses en plusieurs points de sa maladie par l'auteur de ce témoignage. Ce texte, que Buffon publie en tant qu'exemple des effets funestes de la continence ecclésiastique, pourrait être un volet masculin de *La Religieuse* de Diderot. Il constitue en tout cas, au sein du texte de Buffon, une intrusion du récit autobiographique comprenant l'analyse psychologique en sus de l'analyse médicale. On pourrait donc le rapprocher du roman sentimental, qu'A. Minski présente ainsi :

Il y a une spécificité humaine, irréductible aux lois de la physique ordinaire. Le développement du roman sentimental au 18^e siècle repose sur cette idée. De *L'Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut* de l'abbé Prévost à *Paméla* de Richardson et à *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau, on n'en finit pas de dévoiler les replis innombrables du cœur humain. On peut même, sur un autre registre, y ajouter les romans de Sade. L'auteur de *Justine*, lui aussi, prétend dévoiler un intérieur de l'homme en totale opposition à l'optimisme rationnel. L'instinct, la pulsion appartiennent à cet univers qui échappe à l'emprise de la raison²⁴⁵.

Dans la littérature européenne des Lumières, une relation paradoxale unit autobiographie et roman, qui s'empruntent mutuellement des procédés narratifs, jouant tous deux avec le pacte autobiographique²⁴⁶. On peut établir un lien entre ce texte et le genre du roman noir. A. Minski précise que ce genre romanesque met souvent en scène des figures de moines lubriques ou assoiffés de pouvoir, et situe l'action dans des lieux de claustration. « Cet univers des profondeurs se pose comme plus réel que celui de la surface, assimilé à un monde des apparences²⁴⁷. » Le correspondant de Buffon est bien un homme qui a vécu cloîtré, et c'est bien le monde des profondeurs de l'inconscient et de ses manifestations violentes qui est ici mis en lumière.

²⁴⁴ « Extrait d'un mémoire adressé à M. de Buffon, par M.*** le premier octobre 1774 », cité par BUFFON, *Addition à l'article de la puberté* (1777), § 2-3, H. n., t. XXXIII, (Supp., t. IV) / O. c., t. III, p. 189-191.

²⁴⁵ Alexander MINSKI, *Le Prérromantisme*, Paris, Armand Colin, 1998, p. 172.

²⁴⁶ Voir Dolf OEHLER, article *Autobiographie* du *Dictionnaire européen des Lumières*, op. cit.

²⁴⁷ Alexander MINSKI, op. cit., p. 25.

Mais les amateurs d'histoire naturelle étaient-ils aussi des lecteurs de romans noirs ? On peut bien le penser : la bibliothèque de Ch.-G. Le Roy, lieutenant des chasses de Versailles, proche des cercles philosophiques et de Buffon, comprend l'*Histoire de Clarisse Harlove*²⁴⁸. Ce roman de S. Richardson, traduit en 1751 par l'abbé Prévost, et qui devint un livre culte au 18^e siècle, est un roman psychologique, que l'on considère souvent comme l'ancêtre du roman noir parce qu'il peint les affres psychologiques de ses personnages confrontés au mal.

Par ailleurs, il faut signaler, d'après J.-C. Abramovici, l'« étonnant développement dans la seconde moitié du siècle d'une littérature antimasturbatoire » : « Le propos de ces traités mettant en garde contre les dangers du plaisir solitaire relève à la fois du fantasme, du sermon moral et de l'obsession hygiéniste. » On y trouve souvent un « catastrophisme morbide affleurant dans les portraits de ceux et celles que l'habitude de l'onanisme vida de toute force vitale »²⁴⁹. Le témoignage que Buffon intègre à son addition résonne ainsi avec le roman noir comme avec la littérature médicale, qui connaissent tous deux un fort développement auprès du grand public à cette époque.

Projetons enfin sur l'addition de Buffon les éclaircissements formulés par A. Minski, concernant les rapports entre science et irrationnel dans le roman gothique :

Le retour du surnaturel dans le siècle des Lumières doit se comprendre à la manière d'une fable. Si le fantastique indispose la Raison, c'est qu'elle s'est déjà imposée en tant que productrice exclusive de la vérité scientifique. D'ailleurs, à la fin de tous les romans, la plupart des phénomènes mystérieux sont élucidés et expliqués : le fantastique et ses mystères fait vaciller le monde quotidien mais ne le met pas à bas. Pourtant, en ébranlant le réel, en minant la surface du monde de souterrains innombrables peuplés de créatures malignes, le roman gothique exaltait par là les pouvoirs d'un imaginaire qui se posait en concurrent de la raison scientifique. L'oxymore vécu de la *délicieuse peur* qui envahit chaque lecteur de roman gothique dit les plaisirs propres de l'imagination, irréductibles au schéma classique des passions²⁵⁰.

Le texte de Buffon est représentatif de cette attirance pour le surnaturel et la déviance, mais il décide finalement en faveur de l'analyse et de la normalisation. J.-C. Abramovici rappelle que le roman pornographique s'oppose à la normalisation scientifique de la sexualité, et cite ce passage de la *Correspondance d'Eulalie, ou Tableau du libertinage de Paris*, ouvrage anonyme de 1785 : M^{lle} Felmé s'est vu confier la tâche de satisfaire un homme à

²⁴⁸ Voir l'Appendice, dans Charles-Georges LE ROY, *Lettres sur les animaux* (1768), éd. E. Anderson, Oxford, Voltaire foundation, 1994, p. 287.

²⁴⁹ Jean-Christophe ABRAMOVICI, art. cit., p. 1141.

²⁵⁰ Alexander MINSKI, *op. cit.*, p. 26.

coups de fouets, et écrit à son amie « qu'il y a des hommes qui ont des goûts bien *baroques*, et auxquels il est impossible de rien concevoir. Il serait à souhaiter que M. le comte de Buffon, si célèbre naturaliste, voulût nous en donner l'explication »²⁵¹. Buffon est sollicité ici avec ironie en tant que garant de cette normalisation de la sexualité qui achoppe aux « goûts » de tout un chacun.

Les gravures de J. de Sève confirment encore la présence intermittente d'une inspiration noire dans l'*Histoire naturelle*. L'histoire des oiseaux de proie nocturnes emprunte à l'esthétique des ruines et la dépasse ; on peut y voir une esthétique chère au roman noir, qui associe vision nocturne en clair-obscur, ruines et architecture religieuse gothique (nous ajoutons la représentation d'une chauve-souris qui relève de la même esthétique) :

²⁵¹ *Correspondance d'Eulalie, ou Tableau du libertinage de Paris* (1765), dans *Œuvres anonymes du 18^e siècle* (II), Paris, Fayard, 1986, p. 106.

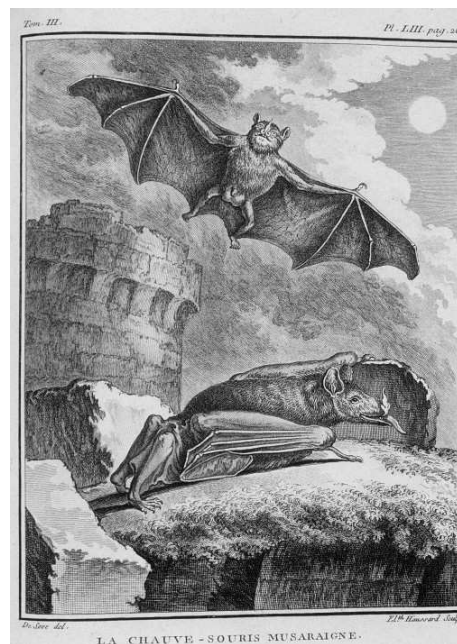
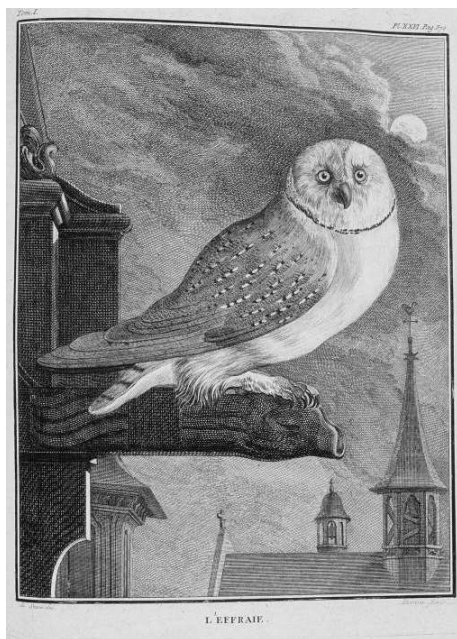
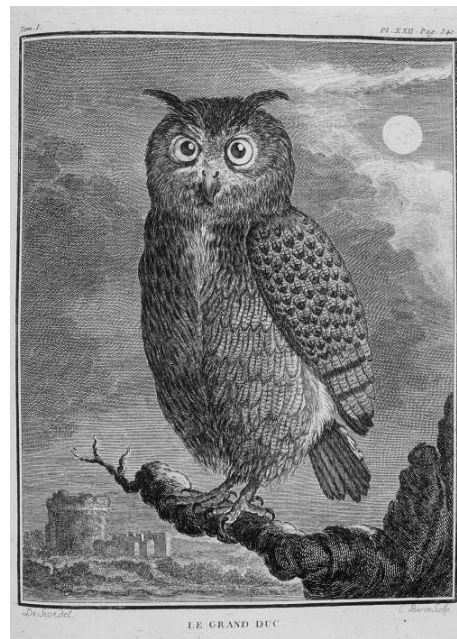
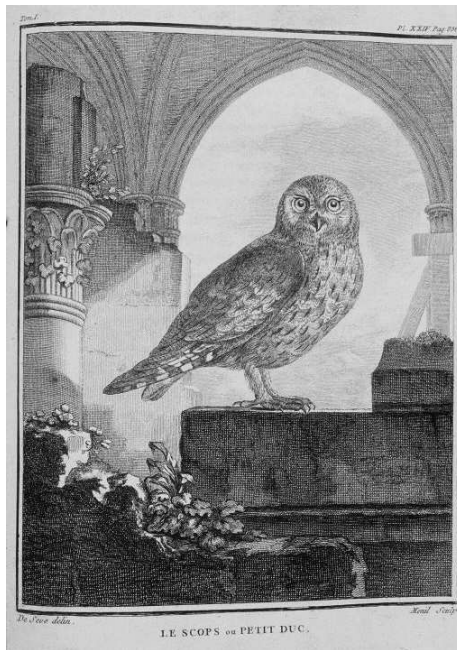


Fig. 5 à 8 : Gravures de J. DE SÈVE pour l'*Histoire naturelle* de Buffon : *Le Scops ou Petit duc*, *Le Grand duc*, et *L'Effraie*, t. XVI (*H. n. des Oiseaux*, t. I), 1770. *La Chauve-souris musaraigne*, t. XXVII (*Supp.*, t. III), 1776.

Ces gravures de J. de Sève montrent comment ont pu s'harmoniser un projet naturaliste et une esthétique nouvelle, qui renvoie essentiellement à cette époque au genre romanesque. Voici à présent le premier paragraphe de *L'Effraie* :

L'effraie, qu'on appelle communément la chouette des clochers, effraie en effet par ses soufflements, *che, chei, cheu, chiou*, ses cris âpres et lugubres *grei, gre, crei*, et sa voix entrecoupée qu'elle fait souvent retentir dans le silence de la nuit. Elle est, pour ainsi dire, domestique, et habite au milieu des villes les mieux peuplées : les tours, les clochers, les toits des églises et des autres bâtiments élevés lui servent de retraite pendant le jour, et elle en sort à l'heure du crépuscule. Son soufflement qu'elle réitère sans cesse, ressemble à celui d'un homme qui dort la bouche ouverte ; elle pousse aussi en volant et en se reposant différents sons aigres, tous si désagréables que cela, joint à l'idée du voisinage des cimetières et des églises et encore à l'obscurité de la nuit, inspire de l'horreur et de la crainte aux enfants, aux femmes et même aux hommes soumis aux mêmes préjugés et qui croient aux revenants, aux sorciers, aux augures : ils regardent l'effraie comme l'oiseau funèbre, comme le messenger de la mort ; ils croient que, quand il se fixe sur une maison, et qu'il y fait retentir une voix différente de ses cris ordinaires, c'est pour appeler quelqu'un au cimetière²⁵².

Si ce passage est suivi d'une dénonciation philosophique en règle de la superstition, il n'empêche que Buffon a choisi d'introduire son article avec cette esthétique cohérente avec celle du roman gothique, en faisant assumer aux onomatopées une expressivité lugubre. Il offre à ses lecteurs (et à lui-même) des satisfactions philosophique et esthétique qui, quoique contradictoires, sont toutes deux dans l'ère du temps. Cette tentation de l'esthétique gothique est plus marquée encore dans *Le Duc* :

On distingue aisément le duc [...] à son cri effrayant *huihou, houhou, bouhou, pouhou*, qu'il fait retentir dans le silence de la nuit, lorsque tous les autres animaux se taisent ; et c'est alors qu'il les éveille, les inquiète, les poursuit et les enlève, ou les met à mort pour les dépecer et les emporter dans les cavernes qui lui servent de retraite : aussi n'habite-t-il que les rochers ou les vieilles tours abandonnées et situées au-dessus des montagnes. Il descend rarement dans les plaines, et ne se perche pas volontiers sur les arbres, mais sur les églises écartées et sur les vieux châteaux²⁵³.

Quelles que soient leurs attentes, qu'ils cherchent des informations naturalistes, ou des émotions esthétiques, les lecteurs trouvent leur compte : les textes et les planches de l'histoire des oiseaux de proie nocturnes, sans se contredire les uns les autres, offrent des approches diverses et également attrayantes.

²⁵² BUFFON, *L'Effraie ou la fresaie* (1770), § 1, *H. n.*, t. XVI (*H. n. des Oiseaux*, t. I) / *O. c.*, t. V, p. 99-100.

²⁵³ BUFFON, *Le Duc, ou grand duc* (1770), § 1, *H. n.*, t. XVI (*H. n. des Oiseaux*, t. I) / *O. c.*, t. V, p. 92-93.

Séduire les lecteurs, attiser leur curiosité, animer et diversifier leur lecture afin qu'ils ne l'interrompent pas, sont des préoccupations certaines de Buffon, auxquelles il faut ajouter la nécessité, pour l'auteur, de varier les plaisirs de l'écriture. S'intéressant à l'influence exercée par l'histoire naturelle du 18^e siècle sur les techniques romanesques au 19^e siècle, D. Reynaud écrit : « Buffon a joué un rôle important de novateur dans l'utilisation de longs passages descriptifs qui trouvent leur justification dans l'économie interne de l'œuvre en établissant des rapports, variés, entre les personnages et leur milieu »²⁵⁴. La technique descriptive de Buffon a sans doute inspiré les auteurs du 19^e siècle, mais l'*Histoire naturelle* contenait déjà en elle-même une dimension romanesque, de par les récits et digressions introduisant érotisme, suspense, aventure, émotion... Quoique épars et quantitativement faibles, tous les éléments séduisants d'une littérature piquante et en vogue, hors du champ de l'histoire naturelle, sont répandus dans l'œuvre du naturaliste.

Le naturaliste connaît les goûts littéraires de ses contemporains, et sans doute les partage en partie. Au-delà d'une volonté consciente de toucher le public, il partage avec lui un fond culturel commun, peut-être peu présent à sa conscience d'auteur, mais qui ne peut manquer de s'exprimer au sein de son œuvre. Ce phénomène peut être une autre explication à la présence des traits romanesques que nous avons identifiés au sein de l'*Histoire naturelle* ; il peut encore expliquer l'illustration dans l'œuvre buffonienne d'une esthétique émergente au 18^e siècle : l'esthétique du sublime naturel.

²⁵⁴ Denis REYNAUD, *Problèmes et enjeux littéraires en histoire naturelle au 18^e siècle*, thèse de doctorat, Université Lumière – Lyon 2, septembre 1988, p. 461.

CHAPITRE III. L'ESTHÉTIQUE DU SUBLIME NATUREL : LA PLACE DE BUFFON DANS L'ÉPOQUE « PRÉROMANTIQUE »

En nous appuyant sur le travail d'A. Minski, nous ferons d'abord une mise au point concernant la notion de préromantisme. A. Minski considère qu'elle désigne la mutation de l'héritage classique plutôt que la précurtivité du romantisme, et il la définit ainsi :

Le préromantisme est la période qui a précédé le mouvement romantique. Précédé et non préparé. Nous voudrions dans cet ouvrage échapper le plus qu'il se peut à l'illusion téléologique qui consiste à voir la période 1770-1815 en fonction d'un romantisme à venir. [...] Il serait ainsi plus juste et plus logique de parler de *postclassicisme*, si le mot était accepté. [...] Toutefois, comme il est inutile de gonfler un dictionnaire critique déjà épais, nous gardons dans cet ouvrage le terme de préromantisme, en le restreignant à sa seule valeur chronologique, prenant bien garde d'en faire une étiquette d'école, à laquelle le suffixe en *-isme* fait inévitablement penser²⁵⁵.

Nous reprenons ceci à notre compte : nous ne cherchons pas ici à montrer pourquoi ou comment Buffon aurait été un précurseur du romantisme, mais à analyser l'adéquation de son œuvre avec une esthétique qui émerge au cours de la période dite « préromantique ». Si l'œuvre de Buffon et sa réception à cette période ont été bien contextualisées par les historiens des sciences, il nous semble qu'elle ne l'a pas suffisamment été par les historiens de la littérature. Les historiens des sciences ont étudié cette période correspondant au déclin de l'école de Buffon, devenu trop théoricien aux yeux de la nouvelle génération de naturalistes, et à l'avènement des grands rénovateurs (Lamarck, Cuvier...) de l'histoire naturelle (supplanteée par les sciences naturelles) au 19^e siècle. En revanche, la place de Buffon (qui est mort en 1788 et qui a écrit presque jusqu'à cette date, les derniers volumes de l'*Histoire naturelle* ayant connu une publication posthume) au sein de cette période n'a guère suscité d'interrogations spécifiques chez les historiens de la littérature. Cela est étrange, car la question du sentiment de la nature est bien fondamentale dans l'analyse de l'évolution des sensibilités de l'époque, et il est étonnant que l'on ne se soit pas plus intéressé au rôle joué par le naturaliste dans cette évolution.

L'*Histoire naturelle* est une œuvre « bien de son temps ». En effet, ce qui ancre l'*Histoire naturelle* dans l'actualité littéraire des années 1770 à 1815, c'est la place qu'elle donne à l'esthétique du sublime naturel, en concordance avec la théorie du sublime naturel

²⁵⁵ Alexander MINSKI, *Le Préromantisme*, Paris, Armand Colin, 1998, p. 5.

élaborée par E. Burke en 1757. Nombre de « peintures » éloquentes de Buffon présentent les aspects du sublime de la nature que définit Burke, et s'inscrivent ainsi dans une forme de nouveauté esthétique. Qui plus est, la notion d'énergie, liée au sublime, et dont M. Delon a montré l'importance à l'époque préromantique, y trouve de nombreuses illustrations.

En mettant la puissance de son imagination visionnaire au service du nouveau sublime naturel, Buffon participe à ce courant esthétique d'autant plus ignoré au sein de son œuvre que l'*Histoire naturelle* apparaît généralement nimbée de la lumière philosophique à laquelle l'associe l'enseignement traditionnel. A. Minski résume ainsi ce genre de problème, tel qu'il se pose en général à la recherche dix-huitièmiste :

Plus récemment, les recherches de Jean Fabre, Roland Mortier, Paul Bénichou, Béatrice Didier ou Michel Delon ont renouvelé l'image du 18^e siècle en montrant que la philosophie des Lumières était tout entière parcourue par un courant parallèle et sous-jacent qui en constituait en quelque sorte la face obscure. Insistant sur l'introspection et le rôle primordial des forces irrationnelles, certains auteurs opposaient à la vision solaire de Voltaire un modèle anthropologique plus obscur. Opposant la singularité du sentiment à l'universalisme de la raison, ils proposaient un modèle explicatif alternatif que la société postrévolutionnaire allait actualiser et installer comme modèle dominant²⁵⁶.

Un courant obscur traverse également l'*Histoire naturelle*, qui met en œuvre une esthétique sombre des forces naturelles, appelée à une longue postérité dans les siècles suivants. Buffon a joué son rôle dans l'évolution des mentalités et des goûts esthétiques de ses contemporains.

I. UN PARADOXE BUFFONIEN : LE CHOIX ESTHÉTIQUE DE LA NATURE HIDEUSE

Dans l'esthétique classique, l'expression « belle nature » désigne ce que l'éloquence, dans la nature morale, rend digne d'être imité, d'être l'objet d'une représentation. Pour sa part, Buffon emploie cette expression pour désigner, dans la nature physique, la nature maîtrisée et cultivée par l'homme. Dans *Le Cheval*, il affirme que « la nature est plus belle que l'art ; et dans un être animé, la liberté des mouvements fait la belle nature »²⁵⁷. Remarquons au passage que Buffon se montre ici en rupture avec la pensée classique : ce

²⁵⁶ *Id.*, p. 12.

²⁵⁷ BUFFON, *Le Cheval* (1753), § 3, *H. n.*, t. IV / *O. c.*, t. III, p. 521 b / Pléiade, p. 504.

n'est pas parce qu'elle est créée, divine et parfaite, et donc le modèle de toute œuvre d'art, que « la nature est plus belle que l'art », mais parce que, contrairement à l'art, elle est douée de mouvement. Dans *De la nature. Première vue*, il fait déclarer à l'homme qui la contemple : « Qu'elle est belle cette nature cultivée ! », par opposition à « la nature brute [qui] est hideuse et mourante »²⁵⁸.

En toute logique, c'est donc cette belle nature maîtrisée, animale ou non, dont Buffon devrait fournir avec prédilection une peinture littéraire. Mais, si Buffon dit explicitement que la belle nature est la nature cultivée, il valorise implicitement la nature sauvage comme méritant davantage de faire l'objet de représentations esthétiques. En effet, lorsqu'il fait une « peinture » sublime, Buffon prend la plupart du temps pour objet une nature violente au sein de laquelle l'homme ne peut guère trouver sa place. C'est le cas dans la peinture éloquente développée dans *De la nature. Première vue*. C'est donc seulement en tant que philosophe que Buffon valorise la belle nature ; en tant qu'auteur, il ne lui consacre que peu de beaux morceaux d'éloquence. La « Table des matières contenues dans les quinze volumes de cette Histoire naturelle », insérée dans le tome XV, témoigne de sa volonté de faire valoir les peintures hideuses auprès du lecteur. On y trouve successivement les informations suivantes, qui toutes renvoient à *De la nature. Première vue*. L'entrée « Nature brute » annonce le « Tableau de la nature brute » qui figure dans cet article, et en reproduit un long extrait. Relevons au passage que, sensible à cette façon de renvoyer aux grands morceaux d'éloquence, le *Journal encyclopédique* estime en 1767 qu'« il n'appartient qu'à M. de Buffon de tirer un aussi grand parti d'un ouvrage aussi peu fait pour plaire, qu'une table des matières »²⁵⁹. Une seconde entrée « Nature brute » renvoie à la suite de ce tableau, plus axée sur la façon dont l'homme peut dominer la nature horrible. Enfin, une entrée « Nature cultivée » annonce un « Tableau de la nature cultivée » mais n'en donne aucun extrait²⁶⁰. Les trois entrées renvoient toutes le lecteur au même article en lui donnant essentiellement un avant goût du « Tableau de la nature brute ».

Parmi les peintures d'une nature hideuse figurent des passages des articles consacrés au chameau et au kamichi, au sujet desquels Hérault de Séchelles, à l'issue de sa rencontre avec Buffon, rapporte un témoignage intéressant : « tantôt [Buffon] envoyait chercher un volume de ses ouvrages, et me faisait lire les beaux morceaux de style, tels que le discours du premier homme lorsqu'il décrit l'histoire de ses sens, ou la peinture du désert d'Arabie, dans l'article du chameau, ou une autre peinture plus belle encore selon lui, dans l'article du

²⁵⁸ BUFFON, *De la nature. Première vue* (1764), § 13, *H. n.*, t. XII / *O. c.*, t. IV, p. 363 b / Pléiade, p. 991.

²⁵⁹ Cité dans Jeff LOVELAND, *Rhetoric and natural history. Buffon in polemical and literary context*, Oxford, Voltaire Foundation, 2001, p. 40.

kamichi [...]. »²⁶¹ Si ce témoignage est vrai²⁶², il nous dit quelle était l'importance de ces textes et de l'esthétique qu'ils illustrent aux yeux de Buffon. En résumé : Buffon valorise la belle nature en tant que philosophe, mais il valorise la laide nature en tant qu'auteur, en tant qu'artiste.

Reprenons *De la nature. Première vue*. Comme nous l'avons vu, Buffon y déclare que la belle nature est la nature cultivée et maîtrisée par l'homme, mais afin d'en montrer la beauté par contraste, il donne la description de l'horrible nature inculte ; or, cette description est longuement développée :

Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé, couvertes ou plutôt hérissées de bois épais et noirs dans toutes les parties élevées : des arbres sans écorce et sans cime, courbés, rompus, tombant de vétusté, d'autres en plus grand nombre, gisant au pied des premiers pour pourrir sur des monceaux déjà pourris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore. La nature qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, paraît ici dans la décrépitude ; la terre surchargée par le poids, surmontée par les débris de ses productions, n'offre au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres, chargé de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption : dans toutes les parties basses, des eaux mortes et croupissantes faute d'être conduites et dirigées ; des terrains fangeux, qui n'étant ni solides ni liquides, sont inabordables, et demeurent également inutiles aux habitants de la terre et des eaux ; des marécages qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes vénéneux et servent de repaire aux animaux immondes. Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas, et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies ; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes ; ce n'est point ce gazon fin qui semble faire le duvet de la terre, ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité ; ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, et qui, se desséchant et repoussant successivement les unes sur les autres, forment une bourre grossière épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages : l'homme obligé de suivre les sentiers de la bête farouche, s'il veut les parcourir ; contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie ; effrayé de leurs rugissements, saisi du silence même de ces profondes solitudes, rebrousse chemin, et dit : La nature brute est hideuse et mourante ; c'est moi, moi seul qui peux la rendre agréable et vivante : [...] une nature nouvelle va sortir de nos mains²⁶³.

²⁶⁰ BUFFON, « Table des matières contenues dans les quinze volumes de cette Histoire naturelle », *H. n.*, t. XV.

²⁶¹ HÉRAULT DE SÉCHELLES, *Visite à Buffon*, dans BUFFON, *Discours sur le style*, Castelnau-le-Lez, Climats, 1992, p. 73.

²⁶² « M. Nadault de Buffon et Flourens, en s'appuyant sur le témoignage d'Humbert-Bazile, ont contesté la véracité d'Héault de Séchelles. Il n'aurait même pas vu Buffon et tiendrait ses renseignements du P. Ignace ou de son imagination. M. Dard a prouvé qu'Héault vit Buffon deux jours et qu'il se renseigna à Semur chez l'avocat Godard, familier de Buffon. » Daniel MORNET, *Les Sciences de la nature en France, au 18^e siècle*, Genève, Slatkine, 2001 (1^e éd. 1911), p. 275.

Ce beau morceau d'éloquence témoigne du plaisir qu'a Buffon à travailler la représentation de la nature hostile, à l'occasion opportune de son propos philosophique sur le rôle que l'homme doit jouer dans la nature.

Il nous semble intéressant de comparer les caractéristiques de la nature qu'A. Minski relève chez Rousseau et les caractéristiques de la nature buffonienne qui nous intéressent dans ce chapitre. A. Minski résume :

Pour Jean-Jacques, la caractéristique essentielle du paysage nécessaire à la rêverie est la solitude. Le site est un lieu où il peut jouir de lui-même hors de la société des hommes. Il a défini très précisément les conditions propices à un tel état dans la célèbre cinquième Promenade des *Rêveries*, qui a pour cadre l'île Saint-Pierre. L'île a pour fonction à la fois de protéger de l'autre, de la société qui le hait et d'aider à circonscrire le moi, à le limiter et lui donner forme. [...] Le silence qui caractérise le lieu favorise évidemment la méditation, en favorisant une attention à soi qui ne serait pas distraite par une source extérieure : « Le pays est intéressant pour les contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux, et le roulement des torrents qui tombent de la montagne. » [...] Toutefois, si le silence et la solitude sont des conditions nécessaires, le paysage doit être néanmoins mollement agité pour maintenir le mouvement de la rêverie ou proposer à la méditation le mouvement inexorable du temps [...] ²⁶⁴.

A. Minski cite ensuite cet autre passage des *Rêveries du promeneur solitaire* :

Le flux et reflux de cette eau, son bruit continu mais renflé par intervalles frappant sans relâche mon oreille et mes yeux suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde dont la surface des eaux m'offrait l'image ; mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait, et qui sans aucun concours actif de mon âme ne laissait pas de m'attacher au point qu'appelé par l'heure et le signal convenu je ne pouvais m'arracher de là sans effort ²⁶⁵.

On peut ainsi opposer la représentation par Rousseau d'une nature qui conduit l'homme à la plénitude par la rêverie, à la représentation par Buffon d'une nature qui prive de ressources vitales ou qui menace l'homme qui y est pris au piège. Il est important de bien parler de *représentation* de la nature, car si Rousseau témoigne par sa description d'une

²⁶³ BUFFON, *De la Nature. Première vue* (1764), § 13, *H. n.*, t. XII / *O. c.*, t. IV, p. 363 a-b / Pléiade, p. 990-991.

²⁶⁴ Alexander MINSKI, *op. cit.*, p. 100.

²⁶⁵ ROUSSEAU, *Les Rêveries du promeneur solitaire* (1782), dans *Les Confessions, Les Rêveries du promeneur solitaire*, éd. L. Martin-Chauffier, Paris, Gallimard, 1951, p. 700.

expérience vécue, Buffon ne peint que l'objet de son imagination fécondée par le témoignage descriptif des autres. A. Minski cite encore ce passage des *Rêveries* :

Il n'y faut ni un repos absolu ni trop d'agitation, mais un mouvement uniforme et modéré qui n'ait ni secousses ni intervalles. Sans mouvement la vie n'est qu'une léthargie. Si le mouvement est inégal ou trop fort il réveille ; en nous rappelant aux objets environnants, il détruit le charme de la rêverie, et nous arrache d'au dedans de nous pour nous remettre à l'instant sous le joug de la fortune et des hommes, et nous rendre au sentiment de nos malheurs. Un silence absolu porte à la tristesse. Il offre une image de la mort²⁶⁶.

On voit ici que la rêverie se fonde sur le relatif, le modéré et la régularité, toutes choses opposées à l'absolu qui caractérise le sublime. Il faut donc opposer le rêveur solitaire doucement replié sur lui-même au sein d'une nature riante de Rousseau, et le solitaire perdu et éperdu dans les absolus du silence et de l'espace de Buffon. Il nous semble que Rousseau et Buffon sont bel et bien deux promoteurs d'une évolution du regard porté sur la nature au 18^e siècle, mais par le recours à deux esthétiques (et philosophies) opposées.

Remarquons que Buffon peint des *monstres* : il semble qu'il ait eu lui-même l'idée d'appliquer cette notion aux paysages. En effet, dans *Le Kamichi*, Buffon emploie pour désigner les milieux naturels radicalement hostiles une expression relative à la tératologie :

Nous avons ci-devant peint les déserts arides de l'Arabie Pétrée [...] où tout paraît mort parce que rien ne peut naître, et que l'élément nécessaire au développement des germes de tout être vivant ou végétant, loin d'arroser la terre par des ruisseaux d'eau vive, ou de la pénétrer par des pluies fécondes, ne peut même l'humecter d'une simple rosée. Opposons ce tableau de sécheresse absolue dans une terre trop ancienne, à celui des vastes plaines de fange des savanes noyées du nouveau continent ; nous y verrons par excès ce que l'autre n'offrait que par défaut [...] ²⁶⁷.

Les deux paysages opposés sont assimilés par Buffon à des monstres « par excès » et « par défaut ». On sait comment la poétique classique s'est emparé de la question de la représentation des monstres. Au chant III de son *Art poétique*, Boileau exprime sa pensée sur le rapport entre la nature (morale) et l'art qui l'imité dans ces vers célèbres : « Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux, / Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux : / D'un pinceau

²⁶⁶ *Id.*, p. 702.

²⁶⁷ BUFFON, *Le Kamichi* (1780), § 1, *H. n.*, t. XXII (*H. n. des Oiseaux*, t. VII) / *O. c.*, t. VI, p. 296 b.

délicat l'artifice agréable / Du plus affreux objet fait un objet aimable²⁶⁸. » J. Chouillet écrit au sujet de ces vers :

Ils disent bien ce qu'est l'idéalité en art : non pas l'élimination des monstres, mais le choix, dans le monstre, de ce qui est capable de produire une émotion artistique. Beaucoup de contresens ont eu lieu, plus tard, sur la « belle nature », parce qu'on s'est imaginé que le choix de l'artiste portait sur les objets, alors qu'il porte sur les formes. Il s'agit de dégager la ligne idéale, et c'est alors que la *natura imitata* (la nature imitée telle qu'elle est) devient *natura imitanda* (la nature digne d'être imitée)²⁶⁹.

Ainsi, Buffon, en mettant en œuvre ce principe de Boileau, s'inscrit dans une pure ligne classique. Ce qui est nouveau, c'est l'application de ce principe à la nature non pas morale mais physique, à la *physis*. Les *Époques de la nature* en donnent de magnifiques exemples.

Ce paradoxe que nous avons soulevé (Buffon vantant explicitement la belle nature mais valorisant implicitement, par les peintures qu'il lui consacre, la nature hideuse) nous amène à interroger la place accordée au sublime dans l'*Histoire naturelle*, puisque le sublime devient, au 18^e siècle, une modalité de la laideur ou de la menace qui leur confère une valeur esthétique.

II. POÉTIQUE DE L'HORREUR GÉOLOGIQUE

A. NAISSANCE DU SUBLIME NATUREL ET STATUT DU NATURALISTE

Au 17^e siècle, le traité du pseudo-Longin, *Du Sublime*, traduit par Boileau, fait encore référence. Il distingue le sublime d'une situation morale et le sublime de l'éloquence ; c'est donc l'homme, ou la nature humaine, qui est au centre de cette notion. Mais une transformation de la notion de sublime a lieu en Angleterre au cours du 18^e siècle. B. Saint Girons écrit à ce sujet :

²⁶⁸ BOILEAU, *L'Art poétique*, dans *Art poétique et Épîtres*, éd. H. Gaillard de Champris, Paris, J. de Rigord, s. d., p. 38.

²⁶⁹ Jacques CHOUILLET, *L'Esthétique des Lumières*, Paris, PUF, 1974, p. 20-21.

Les écrivains du 18^e siècle anglais reprochent en gros à Longin de s'être insuffisamment interrogé sur l'essence du sublime, de s'être cantonné à la rhétorique et à la poétique et d'avoir négligé de chercher le lieu originel et le modèle du sublime dans la nature. Le fait nouveau et massif, à la fin du 17^e et au début du 18^e siècle, est, en effet, l'invention de ce qu'on a appelé le « sublime naturel ». La découverte de paysages sublimes ne s'y montre pas sans rapport avec le désir sinon d'illustrer les nouvelles idées scientifiques, du moins de trouver certaines images du monde plus compatibles avec elles²⁷⁰.

Ainsi, dans ses *Recherches philosophiques sur l'origine de nos idées du sublime et du beau* (1757), E. Burke apporte deux idées fondamentales : une distinction nette du beau et du sublime, et l'intégration de la menace et de la stupeur au sublime. J.-N. Pascal montre que, dans la première moitié du 18^e siècle, des auteurs français proposent déjà des représentations d'une nature démesurée et terrifiante dans des textes apologétiques, en vers ou en prose. Ainsi, chez Louis Racine et chez l'abbé Pluche, l'horreur du spectacle du Déluge est destinée aux yeux du croyant, la mise en scène de l'horreur naturelle sert le discours apologétique²⁷¹. Avec l'émergence de l'esthétique du sublime naturel, l'horreur du spectacle n'a plus cette finalité.

Cependant, si le 18^e siècle connaît une évolution du concept de sublime, les conceptions « classique » et émergente cohabitent. Les textes de Buffon qualifiés de « sublimes » par ses contemporains en font état. Le *Journal des savants* parle de « la manière noble et sublime », du « génie mâle et sublime » de Buffon à propos de textes philosophiques portant sur les passions humaines et sur la comparaison des sociétés animale et humaine²⁷². La conception classique du sublime prédomine ici. En revanche, lorsqu'il est question dans ce même périodique du « style sublime » des *Époques de la nature*²⁷³, on peut penser que le journaliste confond le style et l'objet des *Époques*, qui mettent en scène de terribles bouleversements géologiques ; la mention du « style sublime » de Buffon cacherait en fait la perception du sublime naturel tel qu'il s'exprime dans ce texte avec son cortège de fracas, de démesure et de destruction. On trouve également chez Fréron ce passage de l'ancienne à la nouvelle conception du sublime, comme dans cet extrait de *L'Année littéraire* de 1757 :

Notre naturaliste passe à l'histoire du lièvre et du lapin, et débute par ce grand morceau d'éloquence. *L'on voit avec effroi arriver ces nuages épais, ces phalanges ailées d'insectes affamés qui*

²⁷⁰ Baldine SAINT GIRON, Avant-propos à Edmund BURKE, *Recherches philosophiques sur l'origine de nos idées du sublime et du beau* (1757), trad. B. Saint Giron, Paris, Vrin, 1998, p. 28.

²⁷¹ Voir Jean-Noël PASCAL, « Le Spectacle poétique de la nature : sur Louis Racine et Dulard », *Écrire la nature au 18^e siècle. Autour de l'abbé Pluche*, dir. J. Boch et J.-L. Haquette, PUPS, 2006, p. 217-218.

²⁷² *Journal des savants*, Paris, Lacombe, juin 1754.

²⁷³ *Id.*, juillet 1779.

semblent menacer le globe entier [...]. L'on voit descendre des montagnes du nord des rats en multitude innombrable, qui, comme un déluge ou plutôt un débordement de substance vivante, viennent inonder les plaines [...]. Ce sublime préambule conduit M. de Buffon à nous faire observer que la multiplication trop nombreuse des lièvres et des lapins est quelques fois nuisible, souvent incommode. Il fait bien d'autres réflexions politiques, philosophiques, patriotiques, économiques, à ce sujet. Je les supprime. J'omets aussi l'histoire du lièvre qui n'offre rien que de très connu²⁷⁴.

Goguenard, Fréron néglige ostensiblement le contenu philosophique et scientifique de l'*Histoire naturelle* pour n'en retenir, et n'en faire apprécier aux lecteurs, que les beaux morceaux d'éloquence ; mais il faut remarquer que, ce faisant, Fréron accueille avec plaisir la nouvelle esthétique du sublime naturel. Si Fréron devait sentir que son public l'apprécierait, il est clair aussi qu'elle satisfait son goût personnel, exprimé en 1770 dans ce jugement sur les *Soirées helvétiques* du marquis de Pezay :

Rien de plus curieux que ces climats où la nature semble avoir entassé les matériaux de l'édifice du monde. Ce que l'on admire au premier aspect porte dans l'âme une sorte d'effroi qui la rend plus attentive et plus méditante. On ne voit point sans un sentiment de terreur des roches suspendues sur sa tête comme des nuages, ni à ses pieds des gouffres sans fond et des torrents dont le bruit seul consterne ; cette terreur cependant n'est qu'un charme de plus²⁷⁵.

Quel dommage que Fréron n'ait pu lire *Des Époques de la nature*, paru deux ans après sa mort... Il témoigne en tout cas de l'évolution du goût du temps concernant la notion de sublime.

M. Pinault a analysé l'expression d'un certain rapport à la nature chez les peintres de l'époque préromantique en Europe. Dans leur production, elle voit d'une part l'expression de la maîtrise de la peur autrefois inspirée par la montagne, d'autre part une correspondance avec les intérêts scientifiques contemporains²⁷⁶. Les peintures qu'elle étudie lui montrent aussi que les témoignages des voyageurs quant à l'immensité et à la démesure des paysages ont fait de l'homme non plus un spectateur, « mais un acteur fragile et menacé »²⁷⁷.

²⁷⁴ Élie FRÉRON, *L'Année littéraire* (1757, t. II, lettre 1), Genève, Slatkine, 37 vol., 1966, t. IV, p. 99-100.

²⁷⁵ *Id.* (1770, t. VIII, lettre 5), t. XVII, p. 664.

²⁷⁶ Madeleine PINAULT, *Le Peintre et l'histoire naturelle*, Paris, Flammarion, 1990, p. 251 et 252.

²⁷⁷ *Id.*, p. 263.



Fig. 9 : *Éruption du Vésuve en 1774*, toile de Jean-Jacques VOLAIRE, 1774.

M. Pinault propose de voir l'expression exemplaire de cette représentation de la vulnérabilité de l'homme dans des toiles telles que *l'Éruption du Vésuve*, peinte en 1813 par P.-H. de Valenciennes :



Fig. 10 : *Éruption du Vésuve*, toile de Pierre-Henri DE VALENCIENNES, 1813.

Cette toile représente Pline, modèle du savant et de l'historien encyclopédique (et naturaliste de référence), mourant à genoux, soutenu par deux compagnons²⁷⁸. Le naturaliste, témoin privilégié de la grandeur des objets naturels, devient un relais entre le vaste monde et le lecteur dans sa chambre. Plutôt que simple auteur de comptes rendus sur la nature, il est investi d'une mission : communiquer l'enthousiasme suscité par l'objet de ses recherches. Le naturaliste et son lecteur, à cette époque de découverte des dimensions réelles des phénomènes naturels, sont engagés ensemble dans le partage d'émotions nouvelles, fortes et déconcertantes.

Enfin, pour J. Chouillet, il existe un rapport étroit entre développement scientifique et émergence d'une nouvelle conception du sublime :

[...] Burke, Mendelssohn, Diderot, Kant découvrent ou pressentent une nouvelle source d'inspiration qui serait faite du sentiment d'inquiétude, d'étonnement et d'admiration que l'homme éprouve devant l'immensité de l'Univers. De ce changement dans l'échelle des représentations, en même temps que de cette impuissance à concevoir la totalité, est née l'esthétique du sublime. Ceci suppose rupture avec les anciennes poétiques, mais aussi fidélité à l'essentiel de la philosophie des Lumières, puisque le sublime [...] ne peut se développer que sur le terrain du doute scientifique²⁷⁹.

Ainsi, le naturaliste, en tant que savant, se voit engagé plus sérieusement qu'un autre auteur dans le développement de l'esthétique du sublime naturel.

B. LE SYLE DE L'HORREUR GÉOLOGIQUE DANS L'*HISTOIRE NATURELLE*

Dès 1749, dans les *Preuves de la Théorie de la terre*, Buffon fait la peinture de bouleversements géologiques terrifiants :

Les montagnes ardentes, qu'on appelle *volcans*, renferment dans leur sein le soufre, le bitume et les matières qui servent d'aliment à un feu souterrain, dont l'effet, plus violent que celui de la poudre ou du tonnerre, a de tout temps étonné, effrayé les hommes, et désolé la terre. Un volcan est un canon d'un volume immense, dont l'ouverture a souvent plus d'une demi-lieue : cette large bouche à feu vomit des torrents de fumée et de flammes, des fleuves de bitume, de soufre et de métal fondu, des nuées de cendres et de pierres, et quelquefois elle lance à plusieurs lieues de distance des masses de rochers énormes, et que toutes les forces humaines réunies ne pourraient pas mettre en mouvement. L'embrasement est si terrible, et la quantité de matières ardentes, fondues, calcinées, vitrifiées, que la

²⁷⁸ *Id.*, p. 264.

²⁷⁹ Jacques CHOUILLET, *op. cit.*, p. 15.

montagne rejette, est si abondante, qu'elles enterrent les villes, les forêts, couvrent les campagnes de cent et de deux cents pieds d'épaisseur, et forment quelquefois des collines et des montagnes, qui ne sont que des monceaux de ces matières entassées. L'action de ce feu est si grande, la force de l'explosion est si violente, qu'elle produit par sa réaction des secousses assez fortes pour ébranler et faire trembler la terre, agiter la mer, renverser les montagnes, détruire les villes et les édifices les plus solides, à des distances même très considérables²⁸⁰.

Ainsi, la science de la nature se cherche et se trouve une poétique dès 1749. Dans l'exposé didactique des causes et des conséquences, Buffon insuffle une poésie visionnaire fidèle aux dimensions de son objet d'étude. Le poète Lebrun écrit un poème à la suite du tremblement de terre de Lisbonne de 1755. On en peut extraire ce passage dont l'inspiration est proche de ce que l'on trouvera dans *Des Époques de la nature* :

Quels fléaux, malheureuse Terre,
Rassemblent tes antres profonds !
Le soufre, aliment du tonnerre,
Y roule ses noirs tourbillons ;
Des sels, des nitres, du bitume,
Le mélange en grondant s'allume ;
Les vents irritent leurs combats ;
Et leur choc, signal des tempêtes,
Fait tonner les cieux sur nos têtes,
Et mugir l'enfer sous nos pas²⁸¹.

Dans *Des Époques de la nature*, Buffon nous invitera à nous représenter un état ancien de la terre, tourmentée par « des orages généraux et particuliers ; des tourbillons de fumée et des tempêtes excitées par les violentes secousses de la terre et de la mer ; des inondations, des débordements, des déluges occasionnés par ces mêmes commotions ; des fleuves de verre fondu, de bitume et de soufre, ravageant les montagnes et venant dans les plaines empoisonner les eaux »²⁸².

Dans les années 1770, Buffon réécrit les *Époques* à de nombreuses reprises (dix-huit fois selon la tradition²⁸³). Ceci atteste l'importance toujours accordée à la recherche d'une

²⁸⁰ BUFFON, *Preuves de la Théorie de la terre. Article XVI. Des volcans et des tremblements de terre* (1749), § 1, *H. n.*, t. I / *O. c.*, t. I, p. 242 a.

²⁸¹ LEBRUN, cité par Jean-Paul POIRIER, dans *Le Tremblement de terre de Lisbonne*, Paris, Odile Jacob, 2005, p. 152-153.

²⁸² BUFFON, *Des Époques de la nature. Quatrième époque* (1778), dern. §, *H. n.*, t. XXXIV (*Supp.*, t. V) / *O. c.*, t. I, p. 430 a / *Pléiade*, p. 1290.

²⁸³ Voir Jacques ROGER, Introduction à BUFFON, *Les Époques de la nature*, éd. J. Roger, Paris, Éditions du Muséum, 1988 (1^e éd. 1962), p. cxx-cxxiv.

nouvelle poétique de la science, recherche qui n'est pas menée que par Buffon ou par des naturalistes. *La Grandeur de Dieu dans les merveilles de la nature* (1749) de P.-A. Dulard témoigne d'un véritable enthousiasme pour les avancées scientifiques. L'extrait suivant s'intéresse aux taches solaires :

[...] En ses flancs agités,
L'astre brillant du jour fait bouillonner sans cesse
Un océan de feux, qui mus avec vitesse,
Forment, en tournoyant dans leur rapide cours
Un *sédiment* grossier qui surnage toujours.
Telle on voit la liqueur dans l'airain bouillonnante,
Former à longs replis une écume flottante,
Sur sa surface épars ces grands corps ténébreux
Affaiblissent l'éclat du globe radieux.
Que dis-je ? ces amas de solide matière
Du soleil par degrés éteindraient la lumière,
Si, dans son vaste sein incessamment produits,
Ils n'étaient par sa force incessamment détruits²⁸⁴.

J.-N. Pascal fait de ce passage le commentaire suivant :

La gymnastique poétique particulièrement compliquée qu'impose à Dulard le besoin d'être précis tout en demeurant harmonieux – la difficulté est celle de toute poésie didactique – est facile à percevoir : périphrases, métaphores continuées et intriquées dans un système comparatif, image en somme peu originale d'un fleuve de bronze en fusion chargé d'une « écume » qui en masque la couleur éclatante, tout cela, malgré la virtuosité, est un peu laborieux mais met bien en relief la parenté évidente entre la démarche du savant et celle du poète qui, tous deux, doivent recourir à l'analogie²⁸⁵.

Buffon, qui n'est pas contraint par la forme poétique, peut, dans *Des Époques de la nature*, mêler plus librement vocabulaire spécialisé et style sublime. On remarquera que le souci de la précision et de l'image l'écarte de l'écueil de la métaphore poétique.

N.-G. Clerc (dit Leclerc), médecin contemporain de Buffon, s'intéressa à un mouvement universel à l'origine de tous les phénomènes naturels, et écrivit à ce sujet, en 1767 :

²⁸⁴ Pierre-Alexandre DULARD, cité par Jean-Noël PASCAL, art. cit., p. 222.

²⁸⁵ *Ibid.*

Les phénomènes qui se passent dans l'intérieur de la terre, nous empêchent de la considérer comme une masse purement passive et morte ; ils nous l'offrent plutôt comme une matière animée par un principe actif et fécond. L'énergie de ce principe moteur se manifeste à nos sens par des phénomènes qui étonnent la raison même du philosophe : tels sont, par exemple, les feux souterrains, le mugissement des volcans, les tremblements qui agitent ce globe, les sources continuellement bouillantes, les vapeurs qui pénètrent les corps, qui les animent, qui s'en échappent ensuite, pour se répandre dans l'atmosphère, d'où la condensation les précipite²⁸⁶.

L'appréhension du mystère géologique suscite « l'étonnement de la raison » ; la raison se voit ainsi détrônée par la sensibilité, plus apte à saisir la dimension extrême des phénomènes, et à les traduire pour un lecteur ; l'aspect rationnel d'une esthétique scientifique n'exclut pas le sens de l'émerveillement.

III. POÉTIQUE DES RUINES DANS L'*HISTOIRE NATURELLE*

Après avoir parcouru les nombreux textes consacrés, au 18^e siècle, à l'agonie du monde, R. Favre contextualise cette littérature dans l'esthétique de la période préromantique, sans oublier d'y inscrire Buffon :

[...] nous saisissons quel rapport unit au plus profond la poésie des tombeaux, la poésie des ruines, la poésie de la nature déclinante, et la poésie de la fin des mondes : à l'inverse de la théorie cartésienne de la création continue, se présente ici la vision angoissante de la destruction continue qui dénonce la fallacieuse éternité des montagnes.

[...] Mais les textes les plus divers ne cessent de révéler l'incessante maturation de la crise morale largement étalée dans les dernières décennies. M^{me} de Lambert, Prévost et Buffon, Louis Racine et Helvétius, Jean-Baptiste Rousseau et Feutry contribuent à créer ce climat [...] ²⁸⁷.

L'étude des *Variétés dans l'espèce humaine* conduit B. de Baere à cette conclusion : « En effet, [Buffon] ne croit pas que le sens de l'histoire coïncide avec celui du progrès. Ce n'est donc pas un hasard si l'*Histoire naturelle* s'intéresse tant aux cultures disparues ; on pourrait même aller jusqu'à dire que cette œuvre accuse une véritable hantise de

²⁸⁶ Nicolas-Gabriel CLERC, *Histoire naturelle de l'homme considéré dans l'état de maladie ; ou la médecine rappelée à sa première simplicité*, Paris, Lacombe, 1767, 2 vol., t. II, p. 10-11.

²⁸⁷ Robert FAVRE, *La Mort au siècle des Lumières*, Lyon, PUL, 1978, p. 411. Robert FAVRE mentionne de nombreux textes illustrant l'agonie du monde aux p. 406 à 411.

l'anéantissement de la civilisation. »²⁸⁸ B. De Baere appuie notamment son analyse sur ce passage de *De la nature. Première vue*, où Buffon expose le rapport conflictuel de l'homme à la nature :

Cependant il ne règne que par droit de conquête : il jouit plutôt qu'il ne possède ; il ne conserve que par des soins toujours renouvelés : s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre sous la main de la nature : elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monuments, les détruit avec le temps, et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu par sa faute ce que ses ancêtres avaient conquis par leurs travaux²⁸⁹.

Cette faute commise par l'homme, qui cause la mort de la civilisation, est celle des guerres motivées par son insatiable ambition, et dont Buffon peint ensuite la barbare absurdité. « Remarquons, en passant, écrit B. De Baere, que ces fastueux monuments couverts de poussière et de mousse ouvrent, plus encore peut-être que l'évocation d'une terre dévastée par la guerre, sur une véritable poétique de la ruine²⁹⁰. » Celle-ci s'exprime aussi dans le domaine iconographique, comme l'indique M. Pinault à l'occasion de son analyse des représentations visuelles du Vésuve : « À la fin du 18^e siècle, le thème du Vésuve incite à la réflexion devant la mort et la fragilité de la vie ; on y voit peut-être même le présage de la destruction du monde. Les fouilles d'Herculanum et de Pompéi, qui ressuscitent cette région enfouie sous la lave du volcan, marquent les consciences dans ce sens²⁹¹. » On en voit bien l'expression au sein des gravures de J. de Sève :

²⁸⁸ Benoît DE BAERE, « La philosophie de l'homme de Buffon et son défi à l'égard de l'"inhumaine alliance des choses" », *SVEC*, Oxford, Voltaire Foundation, n° 12, 2005, p. 201.

²⁸⁹ BUFFON, *De la nature. Première vue* (1764), § 15, *H. n.*, t. XII / *O. c.*, t. IV, p. 364 a / Pléiade, p. 992.

²⁹⁰ Benoît DE BAERE, « La philosophie de l'homme de Buffon », art. cit., p. 202.

²⁹¹ Madeleine PINAULT, *op. cit.*, p. 264.

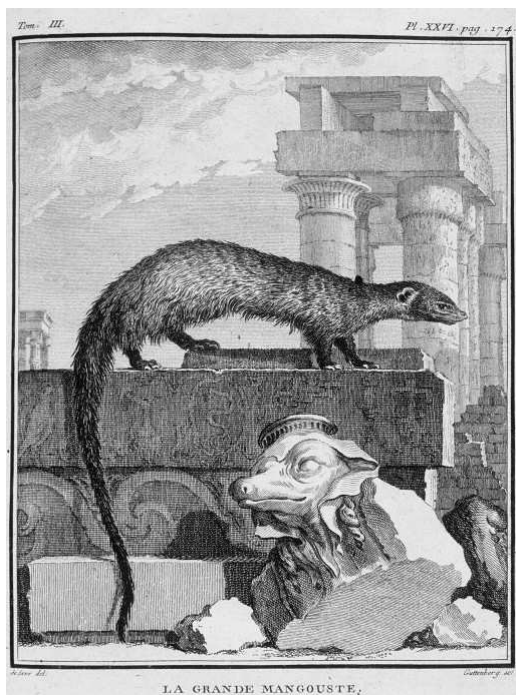


Fig. 11 et 12 : *La Grande Mangouste* et *La Gerboise*, gravures de J. DE SÈVE pour l'*Histoire naturelle* de Buffon, t. XXVII (Supp., t. III), 1776, et XXXV (Supp., t. VI), 1782.

B. De Baere écrit ceci au sujet des ruines qui figurent sur de nombreuses gravures de J. de Sève : « ce ne sont pas simplement des décors stéréotypés et des motifs picturaux. Dans le contexte de l'*Histoire naturelle*, ces ruines offrent avant tout un témoignage silencieux de l'«incapacité de la forme à triompher de la matière» et de «l'impuissance des hommes devant l'usure et la dévastation». »²⁹² On pourrait dire aussi de ces témoignages de l'éphémère et de la vanité des ouvrages humains qu'il font valoir la permanence des formes animales qui, elles, se renouvellent de génération en génération²⁹³.

Cependant, s'il s'intéresse à la ruine des civilisations, Buffon désigne également du nom de « ruines » les témoignages des anciennes révolutions géologiques : « C'est dans ces terres de la zone torride où se sont faits les plus grands bouleversements ; pour en être convaincu, il ne faut que jeter les yeux sur un globe géographique ; on reconnaîtra que presque tout l'espace compris entre les cercles de cette zone ne présente que les débris de

²⁹² Benoît DE BAERE, « Des savanes noyées de la Guyane aux soleils de verdure de l'Île-de-France : nature, ruine et décadence dans l'œuvre de Buffon », *Le 18^e, un siècle de décadence ?*, dir. V. André et B. Bernard, Bruxelles, Presses de l'Université libre de Bruxelles, n° 34, 2006, p. 70 (Benoît DE BAERE cite Sabine FORERO-MENDOZA).

²⁹³ Denis REYNAUD formule lui aussi cette idée, dans *Problèmes et enjeux littéraires en histoire naturelle au 18^e siècle*, thèse de doctorat, Université Lumière – Lyon 2, septembre 1988, p. 79.

continents bouleversés et d'une terre ruinée²⁹⁴. » Selon B. De Baere, la poétique des ruines appartient de plein droit au champ de l'histoire naturelle depuis Burnet²⁹⁵. Dans sa *Vue des Alpes*, Mercier témoigne, dans les années 1780, de cette sensibilité au sublime de la démesure de la nature, qui assimile monuments humains en ruines et paysages accidentés :

Un vaste amphithéâtre de glaces éternelles, un paysage majestueux, des lacs qui répètent les sommets irréguliers qui les environnent ; des pyramides dont la base semble les fondements du globe ; des ruines immenses et magnifiques, images et restes du chaos ; comme si une planète était tombée sur notre globe et eût semé inégalement dans sa chute les ossements ou les membres épars d'un monde dissous ; des bouts de rochers pendants en précipices, où l'homme a planté sa cabane, où il vit libre et heureux au milieu de ces majestueuses horreurs : voilà les grands objets qui attachent l'âme toute entière, et la remplissent sans l'épouvanter.

Le naturaliste et le poète y reçoivent des leçons fécondes et des images neuves. Le globe laisse voir à nu ses entrailles, ainsi que le travail souterrain des fleuves ébauchés, qui doivent sortir de ses flancs pour arroser les royaumes et alimenter leur opulence.

C'est là que l'homme est parfaitement libre, et qu'il ne pourra jamais être asservi. Le tonnerre darde sous les pieds de ces heureux républicains, ses flèches enflammées²⁹⁶.

« Amphithéâtre », « pyramides » et « ruines » inscrivent ce paysage dans la comparaison avec les monuments de l'industrie humaine. Mercier y associe un symbolisme politique, dont l'histoire naturelle peut se passer, développant une poétique de la nature sublime non asservie à ce type d'idéologie.

²⁹⁴ BUFFON, *Des Époques de la nature. Troisième époque* (1778), § 31, *H. n.*, t. XXXIV (*Supp.*, t. V) / *O. c.*, t. I, p. 418 b / Pléiade, p. 1267.

²⁹⁵ Benoît DE BAERE montre que l'association des paysages accidentés du globe à des ruines est un lieu commun de la tradition des théories de la terre, notamment par deux textes de Th. Burnet et de Fontenelle que Buffon connaissait : Benoît DE BAERE, « L'écriture de la catastrophe dans l'*Histoire naturelle* de Buffon. Sciences de la terre, esthétique, anthropologie », *Les Lettres romanes*, t. 61, n° 3-4, 2007, p. 188-189.

²⁹⁶ Louis-Sébastien MERCIER, *Tableau de Paris* (1781-1788), dans *Paris le jour, Paris la nuit*, Paris, Robert Laffont, 1990, p. 263.

A. AFFINITÉS DES PENSÉES DE BURKE ET DES AUTEURS FRANÇAIS

Edmund Burke, grand théoricien irlandais du sublime, publie en 1757 sa *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*. Il s'agit d'une analyse des causes naturelles ou artificielles de nos sensations les plus fortes, et l'enquête porte autant sur les objets sublimes que sur les processus de perception sensuelle du sublime. Les considérations de Burke portent entre autres sur l'architecture, ou sur l'art de donner l'illusion de l'infini, mais, d'une manière générale, il y donne des objets sublimes, opposés aux beaux objets, une définition qui nous renvoie aux caractéristiques animales et aux divers aspects de la nature mis en valeur par Buffon dans ses « peintures » éloquentes :

Les objets sublimes sont de grandes dimensions, les beaux objets relativement petits, le beau doit être uni et poli, le grand rude et négligé, l'un fuit la rectitude, mais s'en éloigne insensiblement, l'autre préfère la ligne droite et s'en écarte, quand il le fait, par une déviation souvent très marquée, l'un ne saurait être obscur, l'autre doit être sobre et ténébreux, l'un est léger et délicat, l'autre solide et même massif. Ils éveillent en fait des idées fort différentes, l'une fondée sur la douleur, l'autre sur le plaisir, et, quoiqu'elles puissent varier de contenu en s'écartant par la suite de leurs sources originelles, leur distinction éternelle n'en subsiste pas moins, ce que ne doivent jamais oublier les hommes qui veulent influencer sur les passions²⁹⁷.

On remarque que Burke « transpose le sublime dans l'ordre visuel »²⁹⁸, et qu'il est question des « hommes qui veulent influencer sur les passions » ; c'est bien là ce que veut faire Buffon en soumettant l'imagination de son lecteur à la contrainte d'images épouvantables.

Le livre de Burke sur le sublime a été traduit en français dès 1765, mais c'est une traduction de 1803 qui le fera réellement connaître²⁹⁹. Buffon, qui a traduit de l'anglais la *Statique des végétaux et l'Analyse de l'air* de S. Hales (1734), faisait venir d'Angleterre des ouvrages scientifiques et philosophiques, parmi lesquels les œuvres de Shaftesbury³⁰⁰, qui joua au début du 18^e siècle un rôle essentiel dans l'élaboration du concept de sublime³⁰¹. Kant

²⁹⁷ Edmund BURKE, *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau* (1757), trad. B. Saint Girons, Paris, Vrin, 1998, p. 173.

²⁹⁸ Baldine SAINT GIRONS, avant-propos à Edmund BURKE, *op. cit.*, p. 28.

²⁹⁹ Voir Alexander MINSKI, *op. cit.*, p. 238.

³⁰⁰ Voir Jacques ROGER, *Buffon, un philosophe au Jardin du Roi*, Paris, Fayard, 1989, p. 70-71.

³⁰¹ Voir Baldine SAINT GIRONS, avant-propos à Edmund BURKE, *op. cit.*, p. 33.

a écrit sur le sublime en 1764, mais son retentissement en France fut beaucoup plus tardif³⁰². On peut tout à fait supposer que le naturaliste eut rapidement connaissance du livre de Burke, tant les correspondances sont nombreuses entre leurs conceptions du sublime naturel, Burke établissant la théorie de cette esthétique, Buffon la mettant en œuvre. Ces correspondances, si elles ne sont pas intentionnelles, montrent cependant l'évolution en parallèle des mentalités vers un nouveau rapport à la nature et à ses représentations. Le *Salon* de 1767 de Diderot témoigne de cette évolution :

La clarté, de quelque manière qu'on l'entende, nuit à l'enthousiasme. Poètes, parlez, parlez sans cesse d'éternité, d'infini, d'immensité, du temps, de l'espace, de la divinité, des tombeaux, des mânes, des enfers, d'un ciel obscur, des mers profondes, des forêts obscures, du tonnerre, des éclairs qui déchirent la nue. Soyez ténébreux [...]. Il y a dans toutes ces choses je ne sais quoi de terrible, de grand et d'obscur³⁰³.

Dans *Mon Bonnet de nuit* (1784), Mercier expose une conception comparable de ce qui doit faire l'objet de la poésie :

Oui, les objets sublimes sont sombres et ténébreux. Le sublime est inégal et négligé ; le sublime souvent ne suit qu'une même ligne, mais il la prolonge dans un éloignement extraordinaire ; le sublime est dans les spectacles terribles et déchirants. Il accompagne les grands désastres, les calamités, les fléaux qui battent et écrasent l'espèce humaine. C'est parmi les horreurs de la peste, la rage des combats, l'incendie des villes, les tremblements de terre, qu'il étale ses images et qu'il s'offre au pinceau des poètes³⁰⁴.

Ainsi, le siècle des Lumières opère une nouvelle distribution de l'ombre et de la lumière³⁰⁵. La lumière de la raison fait face aux ombres du sentiment, des pulsions violentes, du plaisir issu de l'esthétique hideuse. Cependant, si, entre 1770 et 1820, on théorise une nouvelle esthétique, on ne la met pas vraiment en œuvre. A. Minski estime que cette timidité est due tant aux habitudes culturelles et institutionnelles du côté des lecteurs, qu'à la peur de choquer du côté des auteurs³⁰⁶. Buffon, peut-être parce qu'il l'intégrait au cadre savant de l'histoire naturelle, a pu explorer cette nouvelle esthétique.

³⁰² Voir Alexander MINSKI, *op. cit.*, p. 240.

³⁰³ DIDEROT, *Salon de 1767* (1768), dans *Œuvres complètes*, éd. R. Lewinter, Paris, Le Club français du livre, 1969-1973, 15 vol., t. VII, p. 183.

³⁰⁴ MERCIER, cité par Alexander MINSKI, *op. cit.*, p. 238.

³⁰⁵ Voir Alexander MINSKI, *op. cit.*, p. 255.

³⁰⁶ *Id.*, p. 7.

B. LA VIOLENCE

1. *L'animalité sauvage*

Buffon aime mettre en scène la violence des bêtes sauvages. La peinture sanglante que le naturaliste fait du tigre renferme-t-elle une grande idée morale ? Il semble d'abord que oui :

Le tigre, trop long de corps, trop bas sur ses jambes, la tête nue, les yeux hagards, la langue couleur de sang, toujours hors de la gueule, n'a que les caractères de la basse méchanceté et de l'insatiable cruauté ; il n'a pour tout instinct qu'une rage constante, une fureur aveugle, qui ne connaît, qui ne distingue rien, et qui lui fait souvent dévorer ses propres enfants, et déchirer leur mère lorsqu'elle veut les défendre. Que ne l'eût-il à l'excès cette soif de son sang ! Ne pût-il l'éteindre qu'en détruisant, dès leur naissance, la race entière des monstres qu'il produit³⁰⁷ !

Cependant, la suite de l'article propose une scène de violence crue qui n'a aucune motivation d'ordre moral :

[...] c'est là qu'il choisit sa proie, ou plutôt qu'il multiplie ses massacres ; car souvent il abandonne les animaux qu'il vient de mettre à mort pour en égorger d'autres ; il semble qu'il cherche à goûter de leur sang ; il le savoure, il s'en enivre ; et lorsqu'il leur fend et déchire le corps, c'est pour y plonger la tête et pour sucer à longs traits le sang dont il vient d'ouvrir la source, qui tarit presque toujours avant que sa soif ne s'éteigne³⁰⁸.

Dans sa *Réponse au Discours de M. Vicq d'Azyr* (1788), Saint-Lambert écrit : « Quelle énergie facile et sublime dans le tableau de ce tigre, odieux à tous les êtres, ne voyant que sa proie dans tout ce qui respire, et ne jouissant du sentiment de ses forces, que par l'étendue de ses ravages³⁰⁹ ! » Cette « énergie sublime » rattache bien les textes de Buffon à la sensibilité de l'époque préromantique. Chez le naturaliste, la terreur vaut pour elle-même, hors de toute considération morale, et elle vaut pour elle-même en raison de son pouvoir d'influer sur les passions. Un auteur qui met en œuvre ce type d'esthétique espère aliéner le lecteur par des images et sensations puissamment suggérées. Pour B. Saint Girons, « le sublime est d'abord contrainte, emprise, blessure. Sans doute exerce-t-il la stimulation la plus puissante ; mais non sans avoir préalablement terrassé »³¹⁰. Burke affirme : « Tout ce qui est propre à susciter

³⁰⁷ BUFFON, *Le Tigre* (1761), § 2, *H. n.*, t. IX / *O. c.*, t. IV, p. 175 a.

³⁰⁸ *Ibid.*, § 3.

³⁰⁹ SAINT-LAMBERT, *Réponse de M. de Saint-Lambert, directeur de l'Académie, au Discours de M. Vicq d'Azyr* (1788), *O. c.*, t. I, p. 15.

³¹⁰ Baldine SAINT GIRONS, Avant-propos à Edmund BURKE, *op. cit.*, p. 23.

d'une manière quelconque les idées de douleur et de danger, c'est-à-dire tout ce qui est d'une certaine manière terrible, tout ce qui traite d'objets terribles ou agit de façon analogue à la terreur, est source du *sublime*, c'est-à-dire capable de produire la plus forte émotion que l'esprit soit capable de ressentir³¹¹. »

Burke formule ainsi la raison du caractère sublime que le taureau ne partage pas avec le bœuf :

Le bœuf est d'une grande vigueur, mais il est innocent, fort utile et pas du tout dangereux ; l'image qu'on s'en forme n'a donc rien de grand. Le taureau possède autant de vigueur, mais d'une autre espèce : souvent destructrice et rarement utile, du moins parmi nous ; aussi paraît-il grandiose et trouve-t-il fréquemment sa place dans les descriptions sublimes et dans les comparaisons élevées. [...] Nous sommes sans cesse entourés d'animaux dont la force, quoique considérable, n'est pas pernicieuse. Ce n'est point parmi eux que nous cherchons le sublime : il fond sur nous dans les forêts ténébreuses ou dans les solitudes hurlantes, sous la forme d'un lion, d'un tigre, d'une panthère ou d'un rhinocéros. [...] Bref, en quelque endroit que nous trouvions la force, sous quelque angle que nous envisagions la puissance, nous verrons toujours le sublime marcher à côté de la terreur, cependant que le mépris sera attaché à la force soumise et hors d'état de nuire³¹².

Mercier partage l'opinion de Burke, et écrit dans *Mon Bonnet de nuit* :

Pourquoi un lion, un tigre, une panthère, qui hurlent, déchirent, dévorent, forment-ils des comparaisons nobles en poésie, et que les animaux paisibles et domestiques, tels que le bœuf, l'âne, la chèvre, le cochon discréditent les plus beaux vers ? C'est que ces animaux qui nous sont soumis, ne réveillent que des idées d'êtres passifs ; au lieu que les autres, terribles et libres dans les forêts, indomptés et furieux, forts et cruels, réveillent des idées de liberté, de puissance, de fierté, de domination, qui, malgré nous, nous frappent ; et nous adoptons plus volontiers ces images, en ce qu'elles offrent plus de grandeur³¹³.

Selon Burke, « la terreur est en effet dans tous les cas possibles, d'une façon plus ou moins manifeste ou implicite, le principe qui gouverne le sublime³¹⁴. » Le sublime de l'horreur est présent dans *Le Glouton*, article dans lequel, nous l'avons déjà vu, Buffon transforme la description de la chasse sanguinaire de cet animal, que lui fournissent ses sources, en hypotypose : il anime la scène en recourant au pathos et en l'accentuant. L'amplification rhétorique mêlant le pathétique et le sanglant constitue l'une des recettes

³¹¹ Edmund BURKE, *op. cit.*, p. 84. Italiques de l'auteur.

³¹² *Id.*, p. 112-113.

³¹³ MERCIER, cité par Alexander MINSKI, *op. cit.*, p. 237.

³¹⁴ Edmund BURKE, *op. cit.*, p. 102.

favorites de Buffon pour atteindre au sublime naturel de l'horreur. F. Goyet, en s'appuyant sur l'analyse d'une tirade de Valère chez Corneille, montre que l'hypotypose était perçue au 17^e siècle comme un moyen privilégié de l'*indignatio*, du pathos, du *movere* dans le théâtre classique, mais que, perçu comme un truc, au sens d'artifice grossier, ce moyen était aussi perçu comme peu efficace³¹⁵. Buffon semble, au 18^e siècle, rajeunir l'hypotypose, grâce à la propension au « visuel » et au dramatique de la peinture de la vie des animaux.

Si l'on reproche à l'hypotypose d'être trop artificielle pour être efficace, on reproche par ailleurs à l'émotion suscitée par l'amplification rhétorique de contredire la dimension scientifique du texte de Buffon. Cette critique, adressée au naturaliste par les classiques et les modernes, a toujours existé : F. Goyet estime que déjà Cicéron savait que donner l'avantage au *movere* sur le *docere* était polémique, et que, aujourd'hui encore, beaucoup pensent que la passion est suspecte et que la raison doit primer, ce qui est cause de la coupure moderne qui sépare science et littérature³¹⁶.

2. *Démésure et violence épique*

Dans *Le Lièvre*, Buffon fait le récit de l'invasion par la vermine des territoires habités par l'homme. Ce texte fournit un bel exemple de peinture de l'horreur de la nature animale traitée sur le mode de l'épopée :

Lorsqu'on réfléchit donc sur cette fécondité sans bornes donnée à chaque espèce, sur le produit innombrable qui doit en résulter, sur la prompte et prodigieuse multiplication de certains animaux qui pullulent tout à coup, et viennent par milliers désoler les campagnes et ravager la terre, on est étonné qu'ils n'envahissent pas la nature ; on craint qu'ils ne l'oppriment par le nombre, et qu'après avoir dévoré sa substance, ils ne périssent eux-mêmes avec elle.

L'on voit en effet avec effroi arriver ces nuages épais, ces phalanges ailées d'insectes affamés, qui semblent menacer le globe entier, et qui, se rabattant sur les plaines fécondes de l'Égypte, de la Pologne ou de l'Inde, détruisent en un instant les travaux, les espérances de tout un peuple, et, n'épargnant ni les grains, ni les fruits, ni les herbes, ni les racines, ni les feuilles, dépouillent la terre de sa verdure, et changent en un désert aride les plus riches contrées. L'on voit descendre des montagnes du nord des rats en multitude innombrable, qui, comme un déluge, ou plutôt un débordement de substance vivante, viennent inonder les plaines, se répandent jusque dans les provinces du midi, et, après avoir détruit sur leur passage tout ce qui vit ou végète, finissent par infecter la terre et l'air de leurs cadavres. L'on voit dans les pays méridionaux sortir tout à coup du désert des myriades de fourmis, lesquelles, comme un torrent dont la source serait intarissable, arrivent en colonnes pressées, se

³¹⁵ Francis GOYET, *Le Sublime du « lieu commun »*. *L'invention rhétorique dans l'Antiquité et à la Renaissance*, Paris, Champion, 1996, p. 99.

succèdent, se renouvellent sans cesse, s'emparent de tous les lieux habités, en chassent les animaux et les hommes, et ne se retirent qu'après une dévastation générale. Et dans les temps où l'homme, encore à demi sauvage, était, comme les animaux, sujet à toutes les lois, et même aux excès de la nature, n'a-t-on pas vu de ces débordements de l'espèce humaine, des Normands, des Alains, des Huns, des Goths, des peuples, ou plutôt des peuplades d'animaux à face humaine, sans domicile et sans nom, sortir tout à coup de leurs antres, marcher par troupeaux effrénés, tout opprimer sans autre force que le nombre, ravager les cités, renverser les empires, et après avoir détruit les nations et dévasté la terre, finir par la repeupler d'hommes aussi nouveaux et plus barbares qu'eux³¹⁷ ?

On pourrait parler de registre de l'épopée appliqué au monde animal ; on y est encouragé par le parallèle établi entre les invasions animale et humaine. Dans son travail sur les projets d'épopée de la nature au 18^e siècle, J.-L. Haquette a relevé cette citation de Lejeune de 1763, qui veut guider les poètes dans cette nouvelle voie : « Entrez dans les détails de Réaumur, et accoutumez-vous à soutenir les grandes vues de Buffon ; allez avec cet homme étudier la nature qu'il rend majestueuse et intéressante, éclairez-vous de ses lumières, et que le sublime flambeau de son génie allume le vôtre ; jetez ensuite les yeux sur la poésie et voyez si jamais la nature y fût dignement chantée. » Lejeune donne ici la prose de Buffon pour modèle à la poésie épique qui cherche à se renouveler par les sciences de la nature (et Chénier citera bel et bien Buffon dans ses poèmes *L'Invention* et *Hermès*). J.-L. Haquette ajoute cette remarque : « L'image du double flambeau, celui de la science communiquant sa flamme à celui du poète, dit assez l'espoir d'une continuité entre "grandes vues" et "grand genre". » L'étude générale des tentatives malheureuses d'épopée de la nature au 18^e siècle conduit J.-L. Haquette à cette conclusion : « Le problème majeur est en effet celui de l'action : comment faire de la Nature le personnage principal de l'action épique ? Il y a ici en fait en profondeur confusion de l'épique et du didactique : ce dont rêve le siècle des Lumières finissant, c'est en fait d'élever le poème didactique à la hauteur sublime de l'épopée³¹⁸. » Dans les passages de Buffon que nous avons cités, on voit comment le naturaliste parvient à faire de la force animale, individuelle ou collective, le héros d'une action épique, violente et conquérante, intégrée au cadre didactique de l'histoire naturelle. La prose naturaliste de Buffon pouvait donc satisfaire chez ses contemporains l'attente d'une épopée renouvelée.

³¹⁶ *Id.*, p. 477.

³¹⁷ BUFFON, *Le Lièvre* (1756), § 2 et 3, *H. n.*, t. VI / *O. c.*, t. III, p. 710-711 / Pléiade, p. 734-735.

³¹⁸ Jean-Louis HAQUETTE, « Les projets d'épopée de la nature au 18^e siècle : le mirage épique », *L'Épopée et ses modèles de la Renaissance aux Lumières*, dir. F. Greiner et J.-C. Ternaux, Paris, Champion, 2002, p. 61-62.

3. Milieux hostiles

B. De Baere remarque que « dans les *Époques*, la nature primitive est invariablement décrite sur le mode du *locus horribilis* ; la description que Buffon fait de l’“immense étendue des terres de la Guyane” en constitue un exemple³¹⁹. » Voici ce texte :

Mais nous ne pouvons choisir un exemple plus grand d’une contrée récente que celui des vastes terres de la Guyane ; leur aspect nous rappellera l’idée de la nature brute, et nous présentera le tableau nuancé de la formation successive d’une terre nouvelle.

Dans une étendue de plus de cent vingt lieues, depuis l’embouchure de la rivière de Cayenne jusqu’à celle des Amazones, la mer, de niveau avec la terre, n’a d’autre fond que de la vase, et d’autres côtes qu’une couronne de bois aquatiques de *mangles* ou *palétuviers*, dont les racines, les tiges et les branches courbées trempent également dans l’eau salée, et ne présentent que des halliers aqueux qu’on ne peut pénétrer qu’en canot et la hache à la main. [...] Enfin après quelques lieues de chemin en ligne directe depuis la mer, on trouve des collines dont les coteaux, quoique rapides, et même les sommets, sont également garnis d’une grande épaisseur de bonne terre, plantée partout d’arbres de tout âge, si pressés, si serrés les uns contre les autres, que leurs cimes entrelacées laissent à peine passer la lumière du soleil, et sous leur ombre épaisse entretiennent une humidité si froide, que le voyageur est obligé d’allumer du feu pour y passer la nuit ; tandis qu’à quelque distance de ces sombres forêts, dans les lieux défrichés, la chaleur excessive pendant le jour est encore trop grande pendant la nuit³²⁰.

On a ici la vision d’une nature menaçante, mais le texte présente un degré d’éloquence modéré. En fait, ce passage est là essentiellement pour faire valoir le défrichage, pratiqué par les « sauvages » à petite échelle au sein de la forêt, et dont Buffon pense par ailleurs qu’il serait un procédé efficace pour freiner le processus de « mort de la nature par le froid »³²¹.

Dans *Le Kamichi*, Buffon peint les savanes noyées du nouveau continent, c’est-à-dire d’un milieu activement hostile à l’homme :

Ce n’est point en se promenant dans nos campagnes cultivées, ni même en parcourant toutes les terres du domaine de l’homme, que l’on peut connaître les grands effets des variétés de la nature : c’est en se transportant des sables brûlants de la Torride aux glaciers des pôles, c’est en descendant du sommet

³¹⁹ Benoît DE BAERE, « Une histoire imaginée... mais vraie : Le problème du statut des *Époques de la nature* de Buffon », *Les Songes de Clio. Fiction et Histoire sous l’Ancien Régime*, éd. S. Vervacke, É. Van der Schueren et T. Belleguic, Québec, Presses de l’Université de Laval, 2006, p. 255.

³²⁰ BUFFON, *Des Époques de la nature. Sixième époque* (1778), § 23-24, *H. n.*, t. XXXIV (Supp., t. V) / *O. c.*, t. I, p. 444 a / Pléiade, p. 1317.

³²¹ BUFFON, *Pétrifications et fossiles* (1786), dern. §, *H. n.*, t. XXVIII (*H. n. des Minéraux*, t. IV) / *O. c.*, t. II, p. 558 b / Pléiade, p. 1364-1365. Voir aussi *Sur les grandes volutes appelées Cornes d’ammon, et sur quelques grands ossements d’animaux terrestres*, dans *Additions et corrections à l’article qui a pour titre : Sur les coquillages et autres productions marines qu’on trouve dans l’intérieur de la terre* (1778), § 2, *H. n.*, t. XXXIV (Supp., t. V) / *O. c.*, t. I, p. 153.

des montagnes au fond des mers, c'est en comparant les déserts avec les déserts, que nous la jugerons mieux et l'admirerons davantage. En effet, sous le point de vue de ses sublimes contrastes et de ses majestueuses oppositions, elle paraît plus grande en se montrant telle qu'elle est. Nous avons ci-devant peint les déserts arides de l'Arabie Pétrée, ces solitudes nues où l'homme n'a jamais respiré sous l'ombrage, où la terre sans verdure n'offre aucune subsistance aux animaux, aux oiseaux, aux insectes ; où tout paraît mort parce que rien ne peut naître, et que l'élément nécessaire au développement des germes de tout être vivant ou végétant, loin d'arroser la terre par des ruisseaux d'eau vive, ou de la pénétrer par des pluies fécondes, ne peut même l'humecter d'une simple rosée. Opposons ce tableau de sécheresse absolue dans une terre trop ancienne, à celui des vastes plaines de fange des savanes noyées du nouveau continent ; nous y verrons par excès ce que l'autre n'offrait que par défaut : des fleuves d'une largeur immense, tels que l'Amazone, la Plata, l'Orénoque, roulant à grands flots leurs vagues écumantes, et se débordant en toute liberté, semblent menacer la terre d'un envahissement et faire effort pour l'occuper toute entière. Des eaux stagnantes et répandues près et loin de leur cours couvrent le limon vaseux qu'elles ont déposé : et ces vastes marécages exhalant leurs vapeurs en brouillards fétides, communiqueraient à l'air l'infection de la terre, si bientôt elles ne retombaient en pluies précipitées par les orages ou dispersées par les vents. Et ces plages, alternativement sèches et noyées, où la terre et l'eau semblent se disputer des possessions illimitées, et ces broussailles de mangle jetées sur les confins indécis de ces deux éléments, ne sont peuplées que d'animaux immondes qui pullulent dans ces repaires, cloaques de la nature, où tout retrace l'image des déjections monstrueuses de l'antique limon. Des énormes serpents tracent de larges sillons sur cette terre bourbeuse ; les crocodiles, les crapauds, les lézards et mille autres reptiles à larges pattes en pétrissent la fange ; des millions d'insectes enflés par la chaleur humide, en soulèvent la vase, et tout ce peuple impur rampant sur le limon ou bourdonnant dans l'air qu'il obscurcit encore, toute cette vermine dont fourmille la terre, attire de nombreuses cohortes d'oiseaux ravisateurs dont les cris confus, multipliés et mêlés aux croassements des reptiles, en troublant le silence de ces affreux déserts, semblent ajouter la crainte à l'horreur pour en écarter l'homme et en interdire l'entrée aux autres êtres sensibles ; terres d'ailleurs impraticables, encore informes, et qui ne serviraient qu'à lui rappeler l'idée de ces temps voisins du premier chaos où les éléments n'étaient pas séparés, où la terre et l'eau ne faisaient qu'une masse commune, et où les espèces vivantes n'avaient pas encore trouvé leur place dans les différents districts de la nature³²².

Ce texte illustre notamment le thème de l'absence de limites spatiales développé par Burke, et il propose une magnifique hypotypose. On y trouve de nombreux verbes de mouvement (« roulant », « se débordant », « tracent », « pétrissent », « soulèvent ») ; la fonction descriptive est assurée par les compléments de noms, les adjectifs antéposés ou postposés (« grands flots », « vagues écumantes », « eaux stagnantes », « limon vaseux », « vastes marécages », « brouillards fétides ») ; on remarque l'appel lancé au sens de l'ouïe du lecteur (« bourdonnant », « cris confus, multipliés et mêlés aux croassements ») ; le rythme de l'ensemble est donné par la période oratoire marquée par la répétition de la conjonction « et »,

³²² BUFFON, *Le Kamichi* (1780), § 1-2, *H. n.*, t. XXII (*H. n. des Oiseaux*, t. VII) / *O. c.*, t. VI, p. 296-297.

associée à la rareté de la ponctuation forte. Comme le confirme le témoignage de Hérault de Séchelles cité plus haut, Buffon a conçu ce texte pour qu'il fût lu à voix haute. Ce texte est suivi de l'apparition du kamichi, qui annonce sa présence par un grand cri. L'entrée en scène du « personnage » animal constitue peut-être pour Buffon une plus-value permettant de renchérir sur les attentes connues de ses lecteurs, dont B. De Baere explique qu'ils étaient familiers des peintures horribles de ce milieu géographique :

Il est intéressant de noter qu'à mesure que l'*Histoire naturelle* prend de l'ampleur et que son projet philosophique se précise, Buffon donne des descriptions plus négatives de la Guyane. En 1749, il écrit encore que les côtes de cette colonie française « n'offrent rien de remarquable »... À la fin des années soixante-dix cependant, il dispose, grâce à Sonnini de Manoncourt, de plus amples informations. En outre, la mémoire de l'hécatombe de Kourou (1763) est encore fraîche : l'idée de l'« enfer vert » de la Guyane est en train de s'imposer dans l'esprit de ses contemporains et Buffon en est conscient. En évoquant la colonie française autour de Kourou, il se réfère à un endroit qui connote déjà la caractère inhospitalier et inhumain de la nature³²³.

Ainsi, la violence naturelle est récurrente dans l'œuvre de Buffon, à travers les représentations de la cruauté et du caractère invasif du règne animal, comme à travers la représentation de milieux hostiles.

C. LES PRIVATIONS

Pour Burke, « toutes les privations *générales* sont grandes, parce qu'elles sont toutes terribles : la vacuité, l'obscurité, la solitude et le silence³²⁴. » Voyons comment celles-ci sont représentées dans l'*Histoire naturelle*.

1. La solitude : l'isolement des êtres et des « espèces monstres »

Dans *Le Chameau*, Buffon fait une peinture du désert d'Arabie qui travaille les thèmes de la solitude, de l'absence de limites spatiales, et de menace pour l'homme :

³²³ Benoît DE BAERE, « Des savanes noyées de la Guyane aux soleils de verdure de l'Île-de-France », art. cit., p. 77-78. L'« affaire de Kourou » désigne l'hécatombe, en 1763, de 7000 colons français, emportés par une épidémie liée aux conditions climatiques et à la saison des pluies en prévoyance desquelles rien n'avait été préparé.

³²⁴ Edmund BURKE, *op. cit.*, p. 118.

Qu'on se figure un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant ; une terre morte et, pour ainsi dire, écorchée par les vents, laquelle ne présente que des ossements, des cailloux jonchés, des rochers debouts ou renversés ; un désert entièrement découvert, où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante : solitude absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts ; car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul ; plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes, il voit partout l'espace comme son tombeau : la lumière du jour plus triste que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation, en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée, immensité qu'il tenterait en vain de parcourir ; car la faim, la soif, et la chaleur brûlante pressent tous les instants qui lui restent entre le désespoir et la mort³²⁵.

Ce texte présente un important travail sur la coordination, le rythme et les allitérations, qui a pour effet de suffoquer le lecteur pour mieux lui faire partager l'expérience du personnage dont Buffon annonce l'agonie. Le désert est bien entendu le lieu privilégié du sublime de la solitude. Dans *De la Nature. Première vue*, Buffon imagine un homme qui se serait aventuré au sein de la nature brute, et qui serait « saisi du silence même de ces profondes solitudes »³²⁶. Le silence, autre forme de privation, contribue ici au sublime. Dans *Les Animaux carnassiers*, la solitude de l'anachorète donne lieu elle aussi à une peinture terrible :

Voyez ces pieux solitaires qui s'abstiennent de tout ce qui a eu vie, qui, par de saints motifs, renoncent aux dons du Créateur, se privent de la parole, fuient la société, s'enferment dans des murs sacrés contre lesquels se brise la nature ; confinés dans ces asiles, ou plutôt dans ces tombeaux vivants, où l'on ne respire que la mort, le visage mortifié, les yeux éteints, ils ne jettent autour d'eux que des regards languissants ; leur vie semble ne se soutenir que par efforts ; ils prennent leur nourriture sans que le besoin cesse : quoique soutenus par leur ferveur (car l'état de la tête fait à celui du corps), ils ne résistent que pendant peu d'années à cette abstinence cruelle ; ils vivent moins qu'ils ne meurent chaque jour par une mort anticipée, et ne s'éteignent pas en finissant de vivre, mais en achevant de mourir³²⁷.

Il y a là une éloquente dénonciation d'un état contre nature. L'article consacré au héron commun (qui suit *Le Kamichi*) fait de cet oiseau un portrait moins philosophique et plus

³²⁵ BUFFON, *Le Chameau et le dromadaire* (1764), § 1, *H. n.*, t. XI / *O. c.*, t. IV, p. 476-477.

³²⁶ BUFFON, *De la nature. Première vue* (1764), § 13, *H. n.*, t. XII / *O. c.*, t. IV, p. 363 b / Pléiade, p. 991.

³²⁷ BUFFON, *Les Animaux carnassiers* (1758), § 30, *H. n.*, t. VII / *O. c.*, t. IV, p. 10 b / Pléiade, p. 764.

poétique, qui rappelle la misère des « pieux solitaires ». Bexon en est l’auteur, mais Buffon l’a corrigé pour en accentuer l’éloquence³²⁸ :

Le bonheur n’est pas également départi à tous les êtres sensibles : celui de l’homme vient de la douceur de son âme et du bon emploi de ses qualités morales ; le bien-être des animaux ne dépend au contraire que des facultés physiques et de l’exercice de leurs forces corporelles. Mais si la nature s’indigne du partage injuste que la société fait du bonheur parmi les hommes, elle-même, dans sa marche rapide, paraît avoir négligé certains animaux, qui, par imperfection d’organes, sont condamnés à endurer la souffrance, et destinés à éprouver la pénurie : enfants disgraciés, nés dans le dénuement pour vivre dans la privation, leurs jours pénibles se consomment dans les inquiétudes d’un besoin toujours renaissant : souffrir et patienter, sont souvent leurs seules ressources ; et cette peine intérieure trace sa triste empreinte jusque sur leur figure, et ne leur laisse aucune des grâces dont la nature anime tous les êtres heureux³²⁹.

Ici attachée à l’homme et au héron, l’effroyable solitude peut être aussi celle de certaines « espèces monstres ». Buffon met en scène la solitude stérile du monstre dans son univers aride et provisoire. Dans sa réflexion sur les formes animales, préoccupation constante dans l’ensemble de son œuvre, il étend la notion de monstruosité à l’échelle de l’espèce. Dans *Les Toucans*, il écrit :

[...] ces grosses têtes et ces becs énormes, dont la longueur excède quelquefois celle du corps entier de l’oiseau, sont des parties si disproportionnées et des exubérances de nature si marquées, qu’on peut les regarder comme des monstruosité d’espèce, qui ne diffèrent des monstruosités individuelles qu’en ce qu’elles se perpétuent sans altération ; en sorte qu’on est obligé de les admettre aussi nécessairement que toutes les autres formes des corps, et de les compter parmi les caractères spécifiques des êtres auxquels ces mêmes parties difformes appartiennent³³⁰.

Ainsi, l’espèce monstrueuse peut l’être en raison d’un défaut de proportion. Elle peut l’être aussi en raison de l’indétermination de la classe à laquelle elle appartient. Dans *La Chauve-souris*, Buffon écrit : « Un animal qui, comme la chauve-souris, est à demi quadrupède, à demi volatile, et qui n’est en tout ni l’un ni l’autre, est, pour ainsi dire, un être monstre, en ce que, réunissant les attributs de deux genres si différents, il ne ressemble à aucun des modèles que nous offrent les grandes classes de la nature³³¹. » Revenant à cette

³²⁸ Voir Pierre FLOURENS, *Des manuscrits de Buffon*, Paris, Garnier frères, 1860, p. 17-18.

³²⁹ BUFFON [et BEXON], *Le Héron commun* (1780), § 1, *H. n.*, t. XXII (*H. n. des Oiseaux*, t. VII) / *O. c.*, t. VI, p. 298 a-b.

³³⁰ BUFFON, *Les Toucans* (1780), § 1, *H. n.*, t. XXII (*H. n. des Oiseaux*, t. VII) / *O. c.*, t. VI, p. 211 a-b / Pléiade, p. 1167-1168.

³³¹ BUFFON, *La Chauve-souris* (1760), § 1, *H. n.*, t. VIII / *O. c.*, t. IV, p. 79 a / Pléiade, p. 817-818.

idée, il écrit dans *Les Pingouins et les manchots, ou les oiseaux sans ailes* : « L’oiseau sans ailes est sans doute le moins oiseau qu’il soit possible ; l’imagination ne sépare pas volontiers l’idée du vol du nom d’oiseau. [...] Il semble donc qu’en ôtant les ailes à l’oiseau c’est en faire une espèce de monstre produit par une erreur ou un oubli de la nature³³². » Mais ce qui nous intéresse ici, c’est la dimension poétique de la situation de détresse que connaissent certaines de ces espèces. L’article intitulé *Le Tapir, ou l’anta* présente la nature misérable d’animaux languissants dans des déserts préservés de la présence des animaux « puissants » et des hommes :

Les animaux de l’Amérique méridionale, qui seuls appartiennent en propre à ce nouveau continent, sont presque tous sans défenses, sans cornes et sans queue ; leur figure est bizarre, leurs corps et leurs membres mal proportionnés, mal unis ensemble ; et quelques-uns, tels que les fourmiliers, les paresseux etc., sont d’une nature si misérable, qu’ils ont à peine les facultés de se mouvoir et de manger. Ils traînent avec douleur une vie languissante dans la solitude du désert, et ne pourraient subsister dans une terre habitée, où l’homme et les animaux puissants les auraient bientôt détruits³³³.

Dans *L’Unau et l’aï*, Buffon écrit encore :

[La nature] est lente, contrainte et resserrée dans ces paresseux ; et c’est moins paresse que misère ; c’est défaut, c’est dénuement, c’est vice dans la conformation ; [...] la lenteur, la stupidité, l’abandon de son être, et même la douleur habituelle, résultant de cette conformation bizarre et négligée ; point d’armes pour attaquer ou se défendre ; nul moyen de sécurité, pas même en grattant la terre ; nulle ressource de salut dans la fuite : confinés, je ne dis pas au pays, mais à la motte de terre, à l’arbre sous lequel ils sont nés ; prisonniers au milieu de l’espace ; ne pouvant parcourir qu’une toise en une heure ; grimant avec peine, se traînant avec douleur ; une voix plaintive et par accents entrecoupés qu’ils n’osent élever que la nuit ; tout annonce leur misère, tout nous rappelle ces monstres par défauts, ces ébauches imparfaites mille fois projetées, exécutées par la nature, qui, ayant à peine la faculté d’exister, n’ont dû subsister qu’un temps, et ont été depuis effacées de la liste des êtres³³⁴.

Et Buffon d’annoncer la destruction de l’unau et de l’aï par les espèces « puissantes », c’est-à-dire mobiles et fonctionnelles. Les espèces informes de Buffon ne sont pas des espèces prises dans un devenir devant les sortir de la monstruosité, puisqu’elles sont vouées à l’extinction. Leur existence demeure problématique. Les espèces monstres, telles que le veau

³³² BUFFON, *Les Pingouins et les manchots, ou les oiseaux sans ailes* (1783), § 1, H. n., t. XXIV (H. n. des Oiseaux, t. IX) / O. c., t. VI, p. 602 b.

³³³ BUFFON, *Le Tapir, ou l’anta* (1764), § 1, H. n., t. XI / O. c., t. IV, p. 351.

³³⁴ BUFFON, *L’Unau et l’aï* (1765), § 1, H. n., t. XIII / O. c., t. IV, p. 342 a-b.

marin qui est « estropié des quatre membres »³³⁵, incarnent au sein du vivant la privation d'énergie, par opposition aux « espèces puissantes ».

Dans *Les Pingouins et les manchots*, Buffon adopte un ton lyrique et solennel qui confère une dimension sacrée aux espèces esquissées dans la déréluction :

Nous trouvons partout les manchots [...] aux bords de la glace fixe, au milieu des glaces flottantes, à la terre des États, à celle de Sandwich, terres désolées, désertes, sans verdure, ensevelies sous une neige éternelle ; nous les voyons, avec quelques pétrels, habiter ces plages devenues inaccessibles à toutes les autres espèces d'animaux, et où ces seuls oiseaux semblent réclamer contre la destruction et l'anéantissement, dans ces lieux où toute nature vivante a déjà trouvé son tombeau. *Pars mundi damnata a rerum naturâ, æternâ mersa caligine* (Pline)³³⁶.

L'étude des espèces monstres dans l'*Histoire naturelle* permet de déceler un travail poétique sur la représentation de la situation des espèces dans l'espace et dans le temps. Il y a une poésie des espèces solitaires, aux « formes imparfaites et tronquées, incapables de figurer avec des modèles plus parfaits au milieu du tableau, et rejetées dans le lointain sur les confins du monde »³³⁷ ; il y a une poésie de l'espèce vouée à l'extinction, représentante des espèces disparues avant même que l'homme ait pu en constater l'existence. On peut être sensible à cette ébauche d'une poétique de la condamnation à l'exil ou à l'extinction pour crime de différence, issue d'un sentiment qui, chez Buffon, doit relever moins de la compassion que de la conscience de la dimension tragique de l'existence de tout être vivant.

2. Éternité et fin du monde

Buffon a bien deviné l'inconfort que porte avec lui le développement de la connaissance du monde et de l'univers :

L'homme, en se comparant aux autres êtres terrestres, s'est trouvé le premier : dès lors il a cru que tous étaient faits pour lui ; que la terre même n'avait été créée que pour lui servir de domicile, et le ciel de spectacle ; qu'enfin l'univers entier devait se rapporter à ses besoins, et même à ses plaisirs. Mais, à mesure qu'il a fait usage de cette lumière divine, qui seule anoblit son être, à mesure que l'homme s'est instruit, il a été forcé de rabattre de plus en plus de ses prétentions ; il s'est vu rapetisser en même raison que l'univers s'agrandissait, et il lui est aujourd'hui bien évidemment démontré que cette terre qui fait

³³⁵ BUFFON, *Les Phoques* (1765), § 3, *H. n.*, t. XIII / *O. c.*, t. IV, p. 641 b.

³³⁶ BUFFON [et BEXON], *Les Pingouins et les manchots ou les oiseaux sans ailes* (1783), § 12, *H. n.*, t. XXIV (*H. n. des Oiseaux*, t. IX) / *O. c.*, t. VI, p. 604-605.

³³⁷ *Id.*, § 24 / *O. c.*, t. VI, p. 607 b.

tout son domaine, et sur laquelle il ne peut malheureusement subsister sans querelle et sans trouble, est à proportion tout aussi petite, pour l'univers, que lui-même l'est pour le Créateur³³⁸.

Nulle ode à la gloire de la toute puissance du Créateur ne suit ce passage, ce qui n'aurait pas manqué d'arriver dans un texte de l'abbé Pluche. Pour ce qui est l'échelle des temps géologiques, elles confronte l'homme à un décentrement brutal. Certes, cette échelle est jalonnée par les « époques » de la nature, mais les durées à appréhender n'en demeurent pas moins vertigineuses, comme Buffon l'exprime lui-même : « Si nous considérons en particulier cette matière brute qui provient du détriment des corps organisés, l'imagination se trouve écrasée par le poids de son volume immense, et l'esprit plus qu'épouvanté par le temps prodigieux qu'on est forcé de supposer pour la succession des innombrables générations qui nous sont attestées par leurs débris et leur destruction³³⁹. » Selon J. Roger, *l'Histoire et théorie de la terre* aboutit à deux affirmations majeures : les révolutions du globe sont cycliques, et l'histoire de l'homme n'est qu'un point dans celle de la nature. » Quelle que soit sa valeur scientifique, *l'Histoire et théorie de la terre* frappe par sa portée philosophique : Buffon « libère la géologie de la Bible et ouvre à l'imagination un passé insondable. »³⁴⁰ J. Roger s'est penché sur la question de la capacité des contemporains de Buffon à accepter de perdre leurs repères temporels, à admettre la démesure de la temporalité de l'univers, à la lecture des *Époques de la nature* :

Les contemporains ne devaient rien savoir de cette chronologie « longue », que le manuscrit seul nous permet de connaître. Dans le texte définitif, Buffon est revenu à ses anciens chiffres. Sans doute n'a-t-il pas osé livrer au public ses véritables convictions sur l'antiquité de notre planète. Non qu'il craignît particulièrement de heurter les théologiens : donner à la terre 75 000 ans d'âge, ou trois millions d'années, c'était s'écarter pareillement de la chronologie sacrée. Mais il a cru que ses contemporains ne pourraient pas concevoir une durée si longue. [...] Il se contente de prévenir : « Au lieu de reculer trop loin les limites de la durée, je les ai rapprochées autant qu'il m'a été possible ». Avertissement qui s'adresse peut-être plus à la postérité qu'à un public incapable de comprendre l'intuition géniale du savant. Et il est bien permis de parler ici de génie, tant les idées de Buffon sont en avance sur l'opinion commune de son temps³⁴¹.

³³⁸ BUFFON, *Supplément à la Théorie de la terre. Partie hypothétique. Second mémoire. Fondement des recherches précédentes sur la température des planètes* (1775), § 1, *H. n.*, t. XXXI (*Supp.*, t. II) / *O. c.*, t. I, p. 361.

³³⁹ BUFFON, *Pétrifications et fossiles* (1786), § 6, *H. n.*, t. XXVIII (*H. n. des Minéraux*, t. IV) / *O. c.*, t. II, p. 555 a / Pléiade, p. 1358.

³⁴⁰ Jacques ROGER, *Buffon, op. cit.*, p. 151.

³⁴¹ Jacques ROGER, dans BUFFON, *Les Époques de la nature, op. cit.*, p. lxvi-lxvii.

À l'occasion de sa réflexion sur la Révolution française, D. Peyrache-Leborgne remarque que, « lui-même pensée de la rupture, du radicalement autre, le sublime s'impose aux périodes de grandes mutations idéologiques »³⁴². Avec les *Époques de la nature*, on serait tenté de se demander s'il ne s'impose pas aussi aux périodes de grandes mutations scientifiques.

Au vertige de l'allongement des temps historiques s'ajoute celui de leur fin. Dans les *Époques*, Buffon confronte ses lecteurs à la fin des civilisations sur le mode de la prédiction : « Voilà déjà la deux centième partie du globe envahie par le refroidissement et anéantie pour la nature vivante³⁴³. » Et, en 1786, à la fin de sa vie, Buffon clôt assez brutalement l'article consacré aux *Pétrifications et fossiles* :

D'autres viendront après moi. [...] ils compareront, dis-je, ce temps avec celui qui serait nécessaire pour qu'à force de multiplications des corps organisés, les premières couches de la terre fussent entièrement composées de substances combustibles ; ce qui dès lors pourrait produire un nouvel incendie général, ou du moins un très grand nombre de nouveaux volcans : mais ils verront en même temps que la chaleur du globe diminuant sans cesse, cette fin n'est point à craindre, et que la diminution des eaux, jointe à la multiplication des corps organisés, ne pourra que retarder de quelques milliers d'années l'envahissement du globe entier par les glaces, et la mort de la nature par le froid³⁴⁴.

Ici comme dans les *Époques de la nature*, Buffon confronte son lecteur à la réalité d'un monde sans finalisme divin, qui génère un sublime du non-sens, et peut-être de la déréluction³⁴⁵. « S'il est vrai, écrit B. De Baere, que notre auteur n'est pas le seul ni le premier des “faiseurs de système” à imaginer la fin de l'homme, il est certainement dans la grande tradition des “théories de la terre” modernes le premier à envisager l'anéantissement total de l'humanité³⁴⁶. » R. Favre a étudié les représentations de l'agonie du monde qui se multiplient au 18^e siècle, et parmi lesquelles il faut contextualiser les textes de Buffon :

³⁴² Dominique PEYRACHE-LEBORGNE, *op. cit.*, p. 15.

³⁴³ BUFFON, *Des Époques de la nature. Sixième époque* (1778), § 30, *H. n.*, t. XXIX (*Supp.*, t. V) / *O. c.*, t. I, p. 447 a / Pléiade, p. 1322.

³⁴⁴ BUFFON, *Pétrifications et fossiles* (1786), dern. §, *H. n.*, t. XXVIII (*H. n. des Minéraux*, t. IV) / *O. c.*, t. II, p. 558 b / Pléiade, p. 1364-1365.

³⁴⁵ En 1775, dans le supplément servant de suite à la *Théorie de la terre*, BUFFON annonce cependant l'âge auquel chaque planète du système solaire a vu ou verra la vie s'y développer ; un tableau intitulé « Commencement, fin et durée de l'existence de la nature organisée dans chaque planète » apprend aux lecteurs que la nature organisée naîtra sur Jupiter dans un peu plus de 40 700 ans. Ceci peut consoler le panthéiste, peut-être. Voir *Supplément à la Théorie de la terre. Partie hypothétique. Premier mémoire. Recherches sur le refroidissement de la terre et des planètes* (1775), *H. n.*, t. XXXI (*Supp.*, t. II) / *O. c.*, t. I, p. 360. BUFFON lui-même semble ne pas supporter l'idée d'une absence totale de la vie dans l'univers, voir *Supplément à la Théorie de la terre. Partie hypothétique. Second mémoire. Fondement des recherches précédentes sur la température des planètes* (1775), § 13, *H. n.*, t. XXXI (*Supp.*, t. II) / *O. c.*, t. I, p. 365 a.

Car voilà bien le point idéal de rencontre entre l'hypothèse scientifique et la littérature d'obsession : non pas un *decrecendo* dans la langueur, dont l'intérêt serait difficile à soutenir, mais plutôt la scène à faire : collision fantastique, tremblement de terre généralisé, subversion du globe, bouleversement de l'ordre cosmique. Parmi les chrétiens, Le Franc de Pompignan s'était essayé, Gilbert avait réussi à exprimer l'horreur de cette scène, Chassaignon avait sombré dans son fatras frénétique. La traduction de la sixième des *Nuits* d'Young par Le Tourneur propose une fin du monde et une apocalypse d'un christianisme prudemment filtré. En fait il est parfois aussi difficile de distinguer alors une littérature religieuse de l'apocalypse d'une littérature profane de la fin du monde, que de distinguer entre crédulité populaire et scepticisme inquiet des gens éclairés³⁴⁷.

La « scène à faire » est bien entendu un défi littéraire magnifiquement relevé par Buffon, ce qui est cause sans doute que, comme le rapporte R. Favre, sa prédiction a plus que d'autres inquiété ses contemporains :

Il faut ajouter à ces observations où convergent sciences et morale les conclusions de Buffon sur le refroidissement progressif de la terre et des planètes. On ne peut prétendre que d'annoncer avec autorité aux humains : sur la terre la nature vivante, « telle que nous la connaissons », pourra subsister « jusqu'en l'année 178123, c'est-à-dire pendant 93 291 ans, à dater de ce jour », soit propre à semer la panique. Et pourtant des hommes ont jugé nécessaire de ranimer les espérances abattues et Buffon lui-même a proposé dans les dernières pages de ses *Époques de la nature* des remèdes susceptibles de freiner le processus étudié [...]. Ne rangeons donc pas Buffon parmi les pessimistes. Mais il faut observer ici que sa théorie a été reçue comme une menace et que certaines perspectives offertes par l'auteur de *l'Histoire des animaux* ne pouvaient guère consoler les âmes inquiètes « aujourd'hui que nous nous trouvons dans l'arrière-saison de la chaleur du globe »³⁴⁸.

Empruntant à D. Peyrache-Leborgne les conclusions qu'elle tire de son étude des romans gothiques, afin de les appliquer à *l'Histoire naturelle*, B. De Baere estime que la nature brute et désordonnée de Buffon introduit une sorte de « métaphysique de l'inquiétude », relative à la place de l'homme dans le cosmos, au sein duquel il découvre à la fois sa grandeur et sa tragique fragilité³⁴⁹. Ainsi, chez Buffon, l'éloquence sublime est l'expression nécessaire d'une philosophie de l'inquiétude comme des sciences de la vie et de la terre.

³⁴⁶ Benoît DE BAERE, « La philosophie de l'homme de Buffon », art. cit., p. 203.

³⁴⁷ Robert FAVRE, *op. cit.*, p. 408.

³⁴⁸ *Id.*, p. 406-407.

³⁴⁹ Benoît DE BAERE, « La philosophie de l'homme », art. cit., p. 198. Les réflexions de Dominique PEYRACHE-LEBORGNE se situent dans *La Poétique du sublime*, *op. cit.*, p. 29-30.

Selon M. Delon, « l'énergie est revendiquée par cette époque contre un classicisme devenu académique dont elle retrouve pourtant l'idéal de concision. L'énergie préside aux deux formes littéraires contrastées que sont la somme encyclopédique ou autobiographique et la formule lapidaire. Énergie en extension ou en intensité³⁵⁰. » Parallèlement à la critique du bavardage littéraire, le cri apparaît comme la parole la plus dense et la plus énergique qui soit³⁵¹. L'*Histoire naturelle* correspond aux deux formes littéraires sus-mentionnées : somme encyclopédique totalisant les sciences de la nature, elle contient des textes construits notamment sur l'irruption des cris des animaux qu'elle peint.

Le passage du *Kamichi* que nous avons déjà étudié se poursuit par l'entrée en scène du héros : « Au milieu de ces sons discordants d'oiseaux criards et de reptiles croassants, s'élève par intervalles une grande voix qui leur en impose à tous, et dont les eaux retentissent au loin : c'est la voix du kamichi, grand oiseau noir très remarquable par la force de son cri et par celle de ses armes [...]. »³⁵² Ce texte correspond bien à l'entrée en scène d'un personnage animal, dont le caractère est souligné par le contraste que fait sa voix avec l'environnement sonore. Buffon respecte ainsi la règle de l'art dramatique définie par Diderot dans *De la poésie dramatique*. Après avoir expliqué dans le sommaire qu'« il faut mettre [les caractères] en contraste avec les situations et les intérêts, et non entre eux », Diderot affirme que Buffon avait le génie de créer des contrastes suscitant des sensations extrêmes et contradictoires chez le lecteur : « l'auteur de l'*Histoire naturelle* [ignorait-il la magie de ce contraste], lorsque après la peinture d'un jeune animal, tranquille habitant des forêts, qu'un bruit subit et nouveau a rempli d'effroi, opposant le délicat et le sublime, il ajoute : “Cependant si le bruit est sans effet, s'il cesse, l'animal reconnaît d'abord le silence ordinaire de la nature ; il se calme, s'arrête et regagne, à pas égaux, sa paisible retraite”³⁵³. » Il est significatif que Diderot cite un passage de Buffon (tiré du *Discours sur la nature des animaux*) lorsqu'il veut illustrer la manière dont un auteur dramatique doit donner de la vérité aux caractères de ses personnages. L'écriture de Buffon est donc associée par Diderot à celle d'un dramaturge : le naturaliste met en scène l'animal de manière à rendre apparent son caractère véritable, celui d'un être vivant présentant des caractéristiques qui le déterminent. L'aspect « dramatique » de l'irruption de la

³⁵⁰ Michel DELON, *L'Idée d'énergie au tournant des Lumières (1770-1820)*, Paris, PUF, 1988, p. 155.

³⁵¹ *Id.*, p. 154.

³⁵² BUFFON, *Le Kamichi* (1780), § 1-2, *H. n.*, t. XXII (*H. n. des Oiseaux*, t. VII) / *O. c.*, t. VI, p. 296-297.

³⁵³ DIDEROT, *De la poésie dramatique* (1758), dans *Œuvres complètes*, Paris, Le Club français du livre, 1970, t. III, p. 407 et 462.

figure du kamichi n'a donc pas qu'un enjeu esthétique, elle n'est pas uniquement destinée à stimuler l'attention du lecteur.

Dans *Le Kamichi*, Buffon propose une illustration du sublime de l'irruption des sons décrit ainsi par Burke :

Le début soudain et la cessation subite d'un son d'une force considérable ont le même pouvoir. Ils éveillent l'attention et mettent les facultés pour ainsi dire sur leurs gardes. Tout ce qui, dans l'ordre de la vue ou de l'ouïe, se présente avec des transitions douces, n'excite aucune terreur et ne peut donc être cause de grandeur. Nous sommes portés à tressaillir devant ce qui est soudain et inattendu, parce que nous percevons un danger, contre lequel la nature nous avertit de nous défendre. On peut remarquer qu'un son unique d'une certaine force, quoique d'une courte durée, fait grand effet quand il est répété par intervalles. Peu de choses sont plus effrayantes que la sonnerie d'une horloge, quand le silence de la nuit empêche l'attention de se dissiper. On peut en dire autant d'un coup unique de tambour qui se répète de pause en pause ou des détonations successives d'un canon éloigné. Tous ces effets ont des causes à peu près semblables³⁵⁴.

Burke propose une explication de l'effet que produisent sur nous les cris des bêtes : « Il pourrait sembler que ces modulations de la voix ont quelque rapport avec la nature des choses qu'elles représentent, et qu'elles ne sont pas purement arbitraire ; car les cris naturels de tous les animaux, même inconnus, se font toujours suffisamment comprendre ; ce qui ne saurait être le cas du langage articulé³⁵⁵. » Le cri animal correspond bien à l'expression serrée, brève et dense qui, d'après M. Delon, caractérise l'énergie après 1770 : « La spontanéité s'exprime avec prédilection sous la forme du cri : parole débarrassée de toute rhétorique, de tout discours, réduite à sa seule énergie³⁵⁶. »

Remarquons que Buffon se montre sensible au bruit de la nature, aux cris des animaux, qu'il mentionne et traduit parfois sous forme d'onomatopées. Nous n'en mentionnerons que quelques exemples. Selon Buffon, « l'âne brait ; ce qui se fait par un grand cri très long, très désagréable, et discordant par dissonances alternatives de l'aigu au grave et du grave à l'aigu »³⁵⁷. Le touraco « fait entendre à tout moment un petit cri bas et rauque, *creû, creû*, du fond du gosier et sans ouvrir le bec : mais de temps en temps il jette un autre cri éclatant et très fort, co, co, co, co, co, co, co ; les premiers accents graves, les autres plus hauts, précipités et très bruyants, d'une voix perçante et rude »³⁵⁸. Il semble que pour Buffon une représentation fidèle de la nature doive être sonore aussi bien que visuelle, et ceci

³⁵⁴ Edmund BURKE, *op. cit.*, p. 133.

³⁵⁵ *Id.*, p. 135.

³⁵⁶ Michel DELON, *L'Idée d'énergie*, *op. cit.*, p. 154.

³⁵⁷ BUFFON, *L'Âne* (1753), § 17, *H. n.*, t. IV / *O. c.*, t. III, p. 571 a / Pléiade, p. 564.

dès les articles consacrés aux quadrupèdes, dans lesquels Buffon prend le temps de décrire les cris de chaque animal. Ces cris sont décrits sans être convoqués dans le cadre d'une mise en scène dramatique, comme dans le cas du *Kamichi*. Cependant, dans *Le Lion*, Buffon écrit : « Le rugissement du lion est si fort, que quand il se fait entendre, par échos, la nuit, dans les déserts, il ressemble au bruit du tonnerre³⁵⁹. » Sans qu'il y ait dans cet article de véritable développement oratoire, il y a dans cette phrase une mise en valeur du cri : les membres brefs de la phrase imitent la répétition de l'écho mentionné, écho qui brise le silence de la nuit, et l'immensité du décor évoqué est amplifiée par le pluriel poétique des « déserts ». Pour Burke, « les cris de fureur des bêtes sauvages sont également capables de susciter une grande et terrible impression³⁶⁰. »

Buffon n'a jamais entendu les cris de certains animaux (ceux du kamichi). C'est donc la remarquable force de son imagination qui les lui fait mentionner : « pour peindre, il faut l'emploi de tous les sens. Voir, entendre, palper, sentir, ce sont autant de caractères que l'écrivain doit sentir et rendre par des traits énergiques³⁶¹. »

Les caractéristiques du sublime buffonien concordent avec le sublime défini par Burke : Buffon adopte et contribue à développer cette nouvelle esthétique liée au monde naturel. Il n'en demeure pas moins constamment naturaliste, et son rapport au sublime doit être compris dans ses liens avec la science.

V. POÉTIQUE SCIENTIFIQUE ET IMAGINATION VISIONNAIRE : FAIRE VOIR

J. Roger a montré que Buffon était à la fois un adepte du rationalisme cartésien, et un adepte du sensualisme lockien :

D'entrée de jeu, nous sommes au cœur d'une contradiction fondamentale entre une philosophie et un tempérament. L'esprit humain ne peut que combiner des sensations : Buffon l'admet, parce qu'il est disciple de Locke. Mais l'homme peut aussi construire une science : Buffon en est sûr parce qu'il sent

³⁵⁸ BUFFON, *Le Touraco* (1779), § 6, *H. n.*, t. XXI (*H. n. des Oiseaux*, t. VI) / *O. c.*, t. VI, p. 78 b.

³⁵⁹ BUFFON, *Le Lion* (1761), § 19, *H. n.*, t. IX / *O. c.*, t. IV, p. 171 a / Pléiade, p. 857.

³⁶⁰ Edmund BURKE, *op. cit.*, p. 134.

³⁶¹ BUFFON, *De l'Art d'écrire*, dans *Discours sur le style*, Castelnau-le-Lez, Climats, 1992, p. 39.

qu'il en est lui-même capable. Jusqu'à la fin de sa vie et de son œuvre, Buffon devra vivre avec cette contradiction [...] ³⁶².

Ses sens n'ont pu fournir que peu de matière à Buffon pour construire sa science géologique. Ses yeux ont observé la superposition de couches minérales dans des carrières, ainsi que des « monuments », c'est-à-dire des fossiles, et il a dû appliquer à ces éléments la méthode exposée dans le *Premier discours*, qui consiste à se familiariser avec les objets jusqu'à ce que leurs rapports cachés deviennent apparents. Mais il a fallu faire appel ensuite à une raison bâtitrice. C'est alors que la vision intérieure joue son rôle. Citons encore J. Roger :

Au moment où la pensée de Buffon s'empare de l'univers, la vision s'empare de sa pensée. Le paradoxe, mais qui n'en est pas un, c'est que Buffon n'est jamais aussi visionnaire que lorsqu'il décrit ce qu'il n'a pas vu ou ne pourra jamais voir. C'est par les yeux de l'esprit, par une vision purement intellectuelle, qu'il a « vu » les « forces pénétrantes » et le « moule intérieur », cachés au sein même de la matière. Plus tard, il écrit ces descriptions du désert d'Arabie ou des forêts noyées de la Guyane [...]. Pays qu'il n'a jamais vus et qu'il ne connaît que par des textes. [...]

Mais ce pouvoir de visionnaire n'est jamais aussi fort que dans les *Époques de la nature*, lorsque Buffon décrit des scènes qu'aucun œil humain n'a jamais vues [...] ³⁶³.

En son temps, un disciple de Buffon a clairement exprimé la capacité du naturaliste à voir par l'imagination ce qu'il ne pouvait voir de ses yeux. Dans son *Éloge du comte de Buffon*, Lacepède s'imagina en contemplateur de la nature, qui entonne un « hymne » : « Nous te saluons, ô Buffon ! toi dont le génie, après avoir parcouru l'immensité de l'espace et du temps, a plané au-dessus de notre globe et de ses âges. Tu as vu la terre sortant du sein des eaux [...]. Tu as vu le feu jaillissant avec violence des entrailles de la terre [...] ³⁶⁴. » Le disciple de Buffon se montre parfois, dans sa manière même de rédiger sa propre œuvre, toujours admiratif du caractère visionnaire de l'entreprise de son maître.

Le sublime visionnaire au sein de l'*Histoire naturelle* renvoie au constat fait par D. Peyrache-Leborgne au sujet d'un article du *Spectator*, dans lequel Addison valorise le sens de la vue et les plaisirs de l'imagination : « Par cette promotion toute particulière de la vision intérieure, le sublime bouleverse ou altère les principes sensualistes, et met l'accent sur

³⁶² Jacques ROGER, *Buffon, op. cit.*, p. 121-122.

³⁶³ *Id.*, p. 568-569.

³⁶⁴ LACEPÈDE, *Éloge du comte de Buffon*, dans *Histoire naturelle comprenant les cétacés, les quadrupèdes ovipares, les serpents et les poissons*, Paris, Furne, 1839, 2 vol., t. I, p. 289 a-b.

l'activité propre à l'esprit et sur l'autonomie de l'imagination par rapport au monde extérieur³⁶⁵. »

A. L'HYPOTYPOSE, UNIQUE RECOURS POUR FAIRE VOIR LA VIE ET LE MONDE PERDU

En tant que « peintre » de la nature, Buffon s'inscrit dans la tradition de l'*ut pictura poesis*, qui veut qu'un texte puisse rivaliser avec une image. Il travaille ses textes pour développer leur capacité à susciter des images mentales pouvant rivaliser avec des images réelles. *Ante oculos ponere*, « placer sous les yeux (du lecteur) », est la vertu de l'hypotypose, procédé d'écriture cher au naturaliste, qui articule son travail littéraire et ses ambitions scientifiques. Buffon a théorisé le rapport existant entre énergie du discours et expression de l'essence de la vie dans son *Art d'écrire* :

Pour bien décrire, il suffit de voir froidement ; mais pour peindre, il faut l'emploi de tous les sens. Voir, entendre, palper, sentir, ce sont autant de caractères que l'écrivain doit sentir et rendre par des traits énergiques. [...] Tous les objets que nous présente la nature, et en particulier tous les êtres vivants, sont autant de sujets dont l'écrivain doit faire non seulement le portrait en repos, mais le tableau mouvant, dans lequel toutes les formes se développeront, tous les traits du portrait paraîtront animés, et présenteront ensemble tous les caractères extérieurs de l'objet³⁶⁶.

Dans son discours de réception à l'Académie française (dit *Discours sur le style*), il établit également un lien dans le discours entre énergie et sublime :

Si l'on s'est élevé aux idées les plus générales, et si l'objet en lui-même est grand, le ton paraîtra s'élever à la même hauteur ; et si, en le soutenant à cette élévation, le génie fournit assez pour donner à chaque objet une forte lumière, si l'on peut ajouter la beauté du coloris à l'énergie du dessin, si l'on peut, en un mot, représenter chaque idée par une image vive et bien terminée, et former de chaque suite d'idées un tableau harmonieux et mouvant, le ton sera non seulement élevé, mais sublime³⁶⁷.

Puisque c'est le mouvement qui caractérise le vivant, le naturaliste qui rend compte des spécificités du vivant doit avoir recours à une forme de discours capable de susciter une image en mouvement dans les représentations mentales du lecteur ; l'hypotypose est *la* figure

³⁶⁵ Dominique PEYRACHE-LEBORGNE, *op. cit.*, p. 33-34.

³⁶⁶ BUFFON, *De l'art d'écrire*, éd. cit., p. 39-40.

³⁶⁷ BUFFON, *Discours de réception à l'Académie française* (prononcé en 1753, publié en 1777), § 14, *H. n.*, t. XXXIII (Supp., t. IV) / *O. c.*, t. I, p. 30 b / Pléiade, p. 426.

de rhétorique privilégiée à cette fin. Mercier semble avoir compris cet enjeu épistémologique lorsqu'il écrit : « lisez ces belles pages de Buffon, et sentez une fois que ce n'est que dans la parole écrite que réside l'imitation au souverain degré du cheval, de l'âne, du lion, du chat, du colibri³⁶⁸. » Pour Diderot, le texte est aussi apte que l'image à rendre compte des vrais caractères de la nature. Dans le *Salon* de 1771, il écrit : « M. Chardin emploie ici une magie différente ; ce morceau est beaucoup moins fini que ses ouvrages précédents, et a néanmoins autant d'effet et de vérité que tout ce qui sort de son pinceau ; l'illusion y est de la plus grande force, et j'ai vu plus d'une personne y être trompée. Il me semble qu'on pourrait dire de M. Chardin et de M. de Buffon que la nature les a mis dans sa confidence³⁶⁹. » Diderot accorde ainsi une égale capacité à rendre le vrai de la nature à la peinture de Chardin et à la « peinture » littéraire de Buffon.

Dès le 18^e siècle, on a extrait de l'ensemble de l'*Histoire naturelle* les plus beaux morceaux d'éloquence, tels que celui qui figure dans *Le Kamichi* (c'est ce que fait *L'Année littéraire*), pour en faire parfois des florilèges. Ce faisant, on a distingué en quelque sorte une *Histoire naturelle* littéraire et une *Histoire naturelle* scientifique ; on a à la fois mis en valeur l'éloquence de Buffon et refusé à celle-ci sa pleine participation à la construction et à la transmission du savoir naturaliste. Comme nous l'avons vu, l'exigence littéraire de Buffon doit être analysée dans son rapport à sa conception des sciences du vivant.

Ceci vaut aussi pour les sciences de la terre. Dans son étude des *Époques de la nature*, J. Roger dit en ces termes de la faculté de Buffon de « faire voir » :

Nous avons dit l'importance de la vision dans son tempérament scientifique. Elle est aussi grande dans sa poésie. Ce n'est pas tant qu'il excelle à décrire ce qu'il a sous les yeux ; c'est plutôt qu'il fait voir ce qu'il imagine. Les vrais passages poétiques, dans les *Époques de la Nature*, ce sont les vastes tableaux de la terre aux différents âges de son histoire. Buffon voit la chute des eaux sur le globe brûlant, au milieu des explosions et des nuages de vapeurs. Il voit les éruptions des volcans, les tremblements de terre, les tourbillons d'une mer agitée de perpétuelles tempêtes. Et il les fait voir à son lecteur, qui ne peut qu'admirer le génie grandiose, capable d'exprimer de tels spectacles³⁷⁰.

Nous illustrerons ces propos par cet extrait des *Époques de la nature* :

Ce sont ces mêmes cavités, lorsqu'elles s'étendent jusqu'à la mer, qui servent de tuyaux d'aspiration pour porter en haut, non seulement les vapeurs, mais les masses mêmes de l'eau et l'air ; c'est dans ce transport que se produit la foudre souterraine qui s'annonce par des mugissements, et n'éclate que par

³⁶⁸ MERCIER, « Musées », dans *Nouveau Paris*, éd. J.-C. Bonnet, Paris, Mercure de France, 1994, p. 964-965.

³⁶⁹ DIDEROT, *Salon de 1771*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Le Club français du livre, 1971, t. IX, p. 742.

l'affreux vomissement des matières qu'elle a frappées, brûlées et calcinées : des tourbillons épais d'une noire fumée ou d'une flamme lugubre, des nuages massifs de cendres et de pierres, des torrents bouillonnants de lave en fusion, roulant au loin leurs flots brûlants et destructeurs, manifestent au dehors le mouvement convulsif des entrailles de la terre³⁷¹.

Ce passage sollicite tous les sens du lecteur et lui fait vivre la scène autant que voir le tableau. Dans les *Époques*, Buffon fait sans cesse appel à l'imagination – c'est-à-dire à la capacité de se représenter une image mentale – du lecteur :

Tâchons de nous représenter les prodigieux effets qui ont accompagné et suivi cette chute précipitée des matières volatiles, toutes séparées, combinées, sublimées dans le temps de la consolidation et pendant le progrès du premier refroidissement. La séparation de l'élément de l'air et de l'élément de l'eau, le choc des vents et des flots qui tombaient en tourbillon sur une terre fumante ; la dépuración de l'atmosphère, qu'auparavant les rayons du soleil ne pouvaient pénétrer ; cette même atmosphère obscurcie de nouveau par les nuages d'une épaisse fumée ; la cohobation mille fois répétée et le bouillonnement continu des eaux tombées et rejetées alternativement ; enfin la lessive de l'air, par l'abandon des matières volatiles précédemment sublimées, qui toutes s'en séparèrent et descendirent avec plus ou moins de précipitation : quels mouvements, quelles tempêtes ont dû précéder, accompagner et suivre l'établissement local de chacun de ces éléments³⁷² !

L'éloquence scientifique brille dans cet extrait. Ailleurs, les appels aux yeux du lecteur sont légion : « Représentons-nous l'état et l'aspect de notre univers dans son premier âge »³⁷³ ; « Représentons-nous, s'il est possible, l'aspect qu'offrait la Terre à cette seconde époque [...]. Qu'on se figure pour un instant la surface actuelle du globe, dépouillée de toutes ses mers »³⁷⁴ ; « Qu'on se figure ce que devait être autrefois la forme du terrain à Paris et aux environs [...] il ne faut que jeter les yeux sur un globe géographique [...]. Qu'on se représente l'immense quantité des matières de toute espèce qui ont alors été transportées par les eaux »³⁷⁵ ; « Ce fait, qu'on n'a pas même soupçonné, est trop important pour ne le pas appuyer de tout ce qui peut le rendre sensible à tous les yeux »³⁷⁶ ; « Qu'on se représente encore l'aspect qu'offrait la terre immédiatement après cette seconde période »³⁷⁷, etc. En conclusion de la sixième époque, Buffon écrit : « Et mes hypothèses fussent-elles contestées,

³⁷⁰ Jacques ROGER, dans BUFFON, *Les Époques de la nature*, op. cit., p. cxxv. Italiques de l'auteur.

³⁷¹ BUFFON, *Époques de la nature. Quatrième époque* (1778), § 7, *H. n.*, t. XXXIV (*Supp.*, t. V) / *O. c.*, t. I, p. 422 a / Pléiade, p. 1273.

³⁷² *Id.*, § 4 de la 3^e époque / *O. c.*, t. I, p. 408 b / Pléiade, p. 1248.

³⁷³ *Id.*, § 22 de la 1^e époque / *O. c.*, t. I, p. 397 b / Pléiade, p. 1227.

³⁷⁴ *Id.*, § 6 de la 2^e époque / *O. c.*, t. I, p. 402-403 / Pléiade, p. 1237.

³⁷⁵ *Id.*, § 30-32 de la 3^e époque / *O. c.*, t. I, p. 418 a-b / Pléiade, p. 1266-1267.

³⁷⁶ *Id.*, § 15 de la 4^e époque / *O. c.*, t. I, p. 425 b / Pléiade, p. 1280.

³⁷⁷ *Id.*, dern § de la 4^e époque / *O. c.*, t. I, p. 430 a / Pléiade, p. 1290.

et mon tableau ne fût-il qu'une esquisse très imparfaite de celui de la nature, je suis convaincu que tous ceux qui de bonne foi voudront examiner cette esquisse, et la comparer avec le modèle, trouveront assez de ressemblance pour pouvoir au moins satisfaire leurs yeux, et fixer leurs idées sur les plus grands objets de la philosophie naturelle³⁷⁸. »

On voit ici apparaître le rapport entre vraisemblance et évidence, ce dernier terme étant entendu dans son sens étymologique, comme ce qui est donné à voir. La vraisemblance, qui mènera à la conviction, est fondée par l'image mentale. L'enjeu de l'hypotypose réussie n'est donc rien de moins que la transmission de la connaissance scientifique. Elle est l'instrument privilégié du *docere* appliqué à la science d'un objet qu'aucun homme ne verra jamais.

Dans la *Quatrième époque*, Buffon fait mine de dénigrer l'objet de ses « peintures », le spectacle de la nature primitive sujette à tous les bouleversements violents :

Le domaine de la Terre, sur la fin de cette période de vingt mille ans, était partagé entre le feu et l'eau ; également déchirée et dévorée par la fureur de ces deux éléments, il n'y avait nulle part ni sûreté ni repos : mais heureusement ces anciennes scènes, les plus épouvantables de la nature, n'ont point eu de spectateurs, et ce n'est qu'après cette seconde période entièrement révolue que l'on peut dater la naissance des animaux terrestres [...]³⁷⁹.

Buffon donne ensuite cette peinture infernale :

Qu'on se représente encore l'aspect qu'offrait la terre immédiatement après cette seconde période, c'est-à-dire à cinquante-cinq ou soixante mille ans de sa formation : dans toutes les parties basses, des mares profondes, des courants rapides et des tournolements d'eau ; des tremblements de terre presque continuels, produits par l'affaissement des cavernes et par les fréquentes explosions des volcans, tant sous mer que sur terre ; des orages généraux et particuliers ; des tourbillons de fumée et des tempêtes excitées par les violentes secousses de la terre et de la mer ; des inondations, des débordements, des déluges occasionnés par ces mêmes commotions ; des fleuves de verre fondu, de bitume et de soufre, ravageant les montagnes et venant dans les plaines empoisonner les eaux ; le Soleil même presque toujours offusqué non seulement par des nuages aqueux, mais par des masses épaisses de cendres et de pierres poussées par les volcans ; et nous remercierons le Créateur de n'avoir pas rendu l'homme témoin de ces scènes effrayantes et terribles, qui ont précédé, et, pour ainsi dire, annoncé la naissance de la nature intelligente et sensible³⁸⁰.

³⁷⁸ *Id.*, dern. § de la 6^e époque / *O. c.*, t. I, p. 448 b / Pléiade, p. 1325.

³⁷⁹ *Id.*, dern. § de la 4^e époque / *O. c.*, t. I, p. 430 a / Pléiade, p. 1289.

³⁸⁰ *Ibid.*

On peut lire la fin de ce passage comme une antiphrase, signifiant au lecteur qu'il doit remercier le créateur Buffon de l'avoir rendu témoin de ces scènes sublimes. Ici se pose la question de la nécessité, pour un spectacle sublime, d'avoir un témoin qui le reconnaisse pour tel. Diderot écrit :

[...] si l'on bannit l'homme ou l'être pensant et contemplateur de dessus de la surface de la terre ; ce spectacle pathétique et sublime de la nature n'est plus qu'une scène triste et muette. L'univers se tait, le silence et la nuit s'en emparent. Tout se change en une vaste solitude où les phénomènes inobservés se passent d'une manière obscure et sourde. C'est la présence de l'homme qui rend l'existence des êtres intéressante [...]³⁸¹.

À l'article *Composition* de l'*Encyclopédie*, il avait déjà écrit, au sujet de la peinture : « il semble qu'une solitude ne demande personne ; cependant elle sera bien plus solitude si vous y mettez un être pensant. Si vous faites tomber un torrent des montagnes, et que vous vouliez que j'en sois effrayé, imitez Homère, placez à l'écart un berger dans la montagne, qui écoute le bruit avec effroi³⁸². » Qu'il soit question de peinture ou de littérature, il s'agit de placer dans la scène un personnage auquel le lecteur puisse s'identifier, par l'intermédiaire duquel il puisse plus facilement éprouver les sensations relatives au spectacle. C'est ce que fait Buffon dans *De la nature. Première vue*, où, comme nous l'avons déjà vu, après la peinture d'un milieu hostile, il décrit l'homme « obligé de suivre les sentiers de la bête farouche » et « saisi du silence même de ces profondes solitudes »³⁸³. Dans le passage suivant, extrait de l'*Histoire et théorie de la terre*, le « je » fait irruption comme pour indiquer l'emprise de la vision sur le savant écrivain, qui devient ainsi le personnage auquel on s'identifie et par lequel nous est communiqué l'enthousiasme devant la grandeur du spectacle :

Là sont ces contrées orageuses où les vents en fureur précipitent la tempête, où la mer et le ciel également agités se choquent et se confondent [...]. Plus loin je vois ces gouffres dont n'ose approcher, et qui semblent attirer les vaisseaux pour les engloutir : au-delà j'aperçois ces vastes plaines toujours calmes et tranquilles, mais tout aussi dangereuses, où les vents n'ont jamais exercé leur empire, où l'art du nautonnier devient inutile, où il faut rester et périr ; enfin, portant les yeux jusqu'aux extrémités du globe, je vois ces glaces énormes qui se détachent des continents des pôles, et viennent, comme des montagnes flottantes, voyager et se fondre jusque dans des régions tempérées³⁸⁴.

³⁸¹ DIDEROT, article *Encyclopédie* de l'*Encyclopédie*, 1755.

³⁸² DIDEROT, article *Composition* de l'*Encyclopédie*, 1753.

³⁸³ BUFFON, *De la nature. Première vue* (1764), § 13, *H. n.*, t. XII / *O. c.*, t. IV, p. 363 b / Pléiade, p. 991.

Buffon intègre ainsi bien souvent un regard « relais » à l'intérieur de ses textes, comme suggérait de le faire Diderot. Cependant, dans les *Époques de la nature*, et c'est une de leurs spécificités, le spectacle vaut pour lui-même : les *Époques* ont la particularité de présenter la nature horrible qui précéda l'existence des hommes, et qui n'eut donc jamais de témoins. Ne pouvant y faire figurer un personnage par les yeux duquel nous puissions voir le spectacle, Buffon en fait la peinture animée à nos yeux, et fait directement de nous des témoins « anachroniques ». Dans ce but, le recours à l'hypotypose est une nécessité.

B. VOIR L'HORREUR POUR MIEUX LA SUPPORTER

On peut remarquer que c'est à l'époque où les raisons d'espérer maîtriser mieux la nature se font plus nombreuses que se développe chez les écrivains et chez le public ce plaisir de la représentation d'une nature hostile, indomptable et démesurée. L'esthétique du sublime naturel donne une dimension nouvelle, géographique et temporelle, à la déstabilisation de l'homme que B. Saint Girons formule ainsi :

Si nous prenons maintenant les questions sur leur versant subjectif, le sublime apparaîtra comme ce qui constitue une forme de conscience essentielle, celle du *moi suspendu, au moins un temps*, entre la terreur du chaos et l'infini de l'idéal, entre l'angoisse des liens défaits et la pure saisie de l'existence. Il naît de l'évidence fulgurante que *je ne suis pas à la hauteur* de ce que je contemple ou entends. Le moi s'éprouve alors comme délogé, sans feu ni lieu, il n'est plus qu'une dimension, qui subsiste (*sistit, manet*) en dehors de lui-même ; il s'extasie, au sens antique du terme, qui désigne moins la coloration affective du ravissement que la simple sortie hors de soi, par laquelle Longin caractérisait déjà l'expérience du sublime³⁸⁵.

Les grands spectacles naturels lourds de menace que Buffon peint impliquent un décentrement de l'homme au sein de la nature : l'homme de Buffon semble tiraillé entre sa capacité à maîtriser et exploiter la nature³⁸⁶, et la conscience aiguë qu'il a de la démesure des forces de la nature. Buffon célèbrerait-il malgré lui l'échec de l'homme cartésien qui devait être « comme maître et possesseur de la nature » ? Peut-être pas : il n'y a pas nécessairement de contradiction entre le fait que Buffon prône la maîtrise de la nature par une humanité

³⁸⁴ BUFFON, *Histoire et théorie de la terre* (1749), § 12, *H. n.*, t. I / *O. c.*, t. I, p. 64 b / Pléiade, p. 71-72.

³⁸⁵ Baldine SAINT GIRONS, *Fiat lux*, *op. cit.*, p. 41. Italiques de l'auteur.

³⁸⁶ Voir le jugement porté sur le Sauvage du Nouveau continent dans *Animaux communs aux deux continents* (1761), § 16, *H. n.*, t. IX / *O. c.*, t. IV, p. 156 b / Pléiade, p. 866 ; voir aussi la septième des *Époques de la nature* (1778), § 11, *H. n.*, t. XXXIV (*Suppl.*, t. V) / *O. c.*, t. I, p. 452 / Pléiade, p. 1332-1333.

entreprenante, et le fait qu'il valorise d'un point de vue esthétique la nature indomptable : il se peut qu'à un niveau inconscient, écrire et lire ce genre de texte aide à se familiariser avec la peur et donc à la dompter. Susciter des sensations fortes face au sublime pourrait *in fine* rendre accessible, et en partie contrôlable intellectuellement les événements naturels qui nous dépassent et nous inquiètent. C'est en tout cas l'idée que B. Saint Girons attribue à Burke, quand elle dénonce une lecture caricaturale de sa pensée qui réduit le sublime au terrifiant contraignant et supprime l'idée d'élévation, alors que Burke considère que le sublime consiste à surmonter la terreur par la saisie de ses motifs³⁸⁷. Pour lui, « le sublime est d'abord un spectacle, mais un spectacle que nous cherchons à soutenir par besoin de maîtriser, en l'anticipant imaginativement, l'horreur qui nous menace »³⁸⁸.

Le sublime s'articule avec l'extension des connaissances scientifiques en ce qu'il est l'occasion d'un élargissement des capacités d'appréhension du monde. B. Saint Girons écrit :

Le sublime, c'est d'abord le risque de la grandeur ou, plutôt, la grandeur conçue comme risque, c'est-à-dire dépourvue de tout caractère anodin, surgissant sous un aspect qui n'est pas seulement exceptionnel et parfois monstrueux, mais aussi « grandiose » et exaltant. Or, ce risque se profile indissolublement dans une masse ou dans un espace réels ou imaginaires, et dans l'expérience où se déploie la conscience d'un phénomène insolite ou d'une progression de nos facultés hors de leurs bornes accoutumées³⁸⁹.

À l'occasion de son étude du livre de Burke, elle parvient à cette conclusion : « Le sublime serait ainsi l'émotion qui, sollicitant l'intelligence en son point le plus vif, la fragilise et la désoriente, mais lui découvre la splendeur de nouveaux horizons et lui pose sans relâche la question de l'enjeu. Ce serait la force de la pensée à l'état naissant³⁹⁰. » Le sublime aurait ainsi partie liée aux conditions du développement de l'intelligence des choses, ce qui intéresse bien sûr les sciences de la nature. Mais le texte même de Burke montre par ailleurs l'inhibition dans laquelle tombe l'esprit critique confronté au sublime :

La passion causée par le grand et le sublime dans la nature, lorsque ces causes agissent avec le plus de puissance, est l'étonnement, c'est-à-dire un état de l'âme dans lequel tous ses mouvements sont suspendus par quelque degré d'horreur. L'esprit est alors si complètement rempli de son objet qu'il ne peut en concevoir d'autre ni par conséquent raisonner sur celui qui l'occupe. De là vient le grand

³⁸⁷ Baldine SAINT GIRONS, *Fiat lux, op. cit.*, p. 27.

³⁸⁸ *Id.*, p. 333.

³⁸⁹ *Id.*, p. 53.

³⁹⁰ Baldine SAINT GIRONS, Avant-propos à Edmund BURKE, *op. cit.*, p. 48.

pouvoir du sublime qui, loin de résulter de nos raisonnements, les anticipe et nous entraîne avec une force irrésistible³⁹¹.

Les peintures de Buffon sont en mesure de produire sur ses contemporains un tel effet. Avec les *Époques de la nature*, le sublime est ce par quoi l'image surgit fortement dans l'imagination du lecteur et lui rend présent un état du monde dont il n'a jamais été témoin, mais, en même temps, il annihile ses facultés critiques à l'égard de la connaissance qui lui est proposée. Allié à la science, le sublime a donc une fonction ambiguë.

Les sensations fortes suscitées par la confrontation au sublime pourraient aussi être issues d'une première tentative pour trouver un remède à la mélancolie qui deviendra le mal du siècle suivant, à cet ennui dont Buffon écrit dans le *Discours sur la nature des animaux* qu'il est « ce triste tyran de toutes les âmes qui pensent, contre lequel la sagesse peut moins que la folie »³⁹². En effet, D. Peyrache-Leborgne considère qu'au 18^e siècle, le sublime assumerait cette fonction spéciale : « Stimulation efficace des affects par l'art ou la contemplation, le sublime de l'effroi rompt violemment avec l'apathie et sursoit à l'insatisfaction existentielle. Dans une perspective pascalienne, il rejoindrait paradoxalement l'apaisement temporaire, l'illusion procurés par le divertissement³⁹³. »

C. EXPÉRIENCE DE PENSÉE, EXPÉRIENCE DU REGARD : VOIR PAR LES YEUX D'UN ANIMAL

Le décentrement du regard, quoiqu'imaginé, est un outil pour Buffon. Dans le second mémoire de la partie hypothétique du *Supplément à la Théorie de la terre*, Buffon, dans une note, imagine à quoi ressemblerait la voûte céleste observée depuis Saturne³⁹⁴. Il écrit un peu plus loin :

Si de cette esquisse du grand tableau des cieux que je n'ai tâché de tracer que pour me représenter la proportion des espaces et celle du mouvement des corps qui les parcourent ; si de ce point de vue auquel je ne me suis élevé que pour voir plus clairement combien la nature doit être multipliée dans les différentes régions de l'univers, nous descendons à cette portion de l'espace qui nous est mieux connue, et dans laquelle le soleil exerce sa puissance, nous reconnâtrons que, quoiqu'il régit par sa

³⁹¹ Edmund BURKE, *op. cit.*, p. 101-102.

³⁹² BUFFON, *Discours sur la nature des animaux* (1753), § 12 de « Homo duplex », *H. n.*, t. IV / *O. c.*, t. III, p. 502 a / Pléiade, p. 475.

³⁹³ Dominique PEYRACHE-LEBORGNE, *op. cit.*, p. 26.

³⁹⁴ BUFFON, *Supplément à la Théorie de la terre. Partie hypothétique. Second mémoire. Fondement des recherches précédentes sur la température des planètes* (1775), § 5, n., *H. n.*, t. XXXI (Supp., t. II) / *O. c.*, t. I, p. 362 b.

force tous les corps qui s'y trouvent, il n'a pas néanmoins la puissance de les vivifier, ni même celle d'y entretenir la végétation et la vie³⁹⁵.

Buffon nous fait ainsi voyager dans l'espace, changer de point de vue et d'échelle³⁹⁶. Le naturaliste invente diverses modalités du regard. Dans son *Discours sur la nature des animaux*, il développe une réflexion sur les relations entre les sens (« sens extérieurs ») et le cerveau (« l'organe du sens intérieur »), et traite de la question de la mémoire hypothétique des animaux. Attribuer la mémoire aux animaux équivaldrait à leur attribuer la conscience, ce qui pose problème à un auteur matérialiste. Afin de démontrer que les actions des animaux peuvent s'expliquer sans qu'il soit nécessaire de leur attribuer la mémoire, Buffon imagine un animal qui présenterait une conformation simplifiée de la relation entre les sens et le cerveau : cet animal aurait un sens (la vue) ayant la propriété du cerveau (la capacité de conserver les « ébranlements », c'est-à-dire les sensations) :

Si nous supposions un animal qui n'eût point de cerveau, mais qui eût un sens extérieur fort sensible et fort étendu, un œil, par exemple, dont la rétine eût une aussi grande étendue que celle du cerveau, et eût en même temps cette propriété du cerveau de conserver longtemps les impressions qu'elle aurait reçues, il est certain qu'avec un tel sens l'animal verrait en même temps, non seulement les objets qui le frapperaient actuellement, mais encore tous ceux qui l'auraient frappé auparavant, parce que dans cette supposition les ébranlements subsistant toujours, et la capacité de la rétine étant assez grande pour les recevoir dans des parties différentes, il apercevrait également et en même temps les premières et les dernières images, et voyant ainsi le passé et le présent du même coup d'œil, il serait déterminé mécaniquement à faire telle ou telle action en conséquence du degré de force et du nombre plus ou moins grand des ébranlements produits par les images relatives ou contraires à cette détermination. [...] Je dis que ceci se fera mécaniquement et sans que la mémoire y ait aucune part ; car l'animal voyant en même temps toutes les images, elles agissent par conséquent toutes en même temps [...] ³⁹⁷.

Le lecteur est implicitement invité à imaginer le monde de cet animal-œil, et à voir avec lui plusieurs choses à la fois.

Il existe un autre exemple d'identification à un animal dans le célèbre article consacré à l'aigle, dont un passage est destiné à donner au lecteur un accès à ce qu'il ne peut voir. C'est par les yeux de l'aigle, auquel Buffon lui permet de s'identifier, que le lecteur découvre la terre vue du ciel. L'image du génie « planant au-dessus » du globe retenue par Lapeyrou dans

³⁹⁵ *Id.*, § 11 / *O. c.*, t. I, p. 364 a-b.

³⁹⁶ Ce procédé est étudié chez FONTENELLE par Isabelle MULLET, dans « Vertige et tourbillons, les *Entretiens sur la pluralité des mondes* et la révolution du point de vue », *Revue Fontenelle*, n° 4, 2006, p. 25-40.

son *Éloge* de Buffon (cité plus haut) ne peut être convenue, il a eu une juste intuition : on ne peut douter en effet que Buffon se soit identifié à l'aigle : « L'aigle, en s'élevant au-dessus des nuages, peut passer tout à coup de l'orage dans le calme, jouir d'un ciel serein et d'une lumière pure, tandis que les autres animaux dans l'ombre sont battus de la tempête ; il peut en vingt-quatre heures changer de climat, et planant au-dessus des différentes contrées, s'en former un tableau dont l'homme ne peut avoir d'idée³⁹⁸. » Sauf quand Buffon lui en donne une... C'est par les yeux d'un animal que l'on découvre le monde, et cela constitue un extraordinaire décentrement de l'homme dans son environnement.

CONCLUSION

Conformément à l'esthétique du sublime naturel théorisé par Burke au milieu du siècle, Buffon développe de sublimes peintures d'une nature hideuse. Faisant assister le lecteur au spectacle du mouvement de l'histoire du globe et du mouvement des êtres vivants, il élève la figure de l'hypotypose au rang de mode d'expression privilégié des sciences de la nature.

L'*Histoire naturelle* témoigne d'une évolution générale du goût des contemporains de Buffon pour les phénomènes naturels ; mais elle n'est pas que le reflet de cette évolution, elle en est sans doute aussi en partie responsable. C'est du moins ce que laisse penser ce témoignage du poète A.-L. Thomas, qui écrit en 1784 à M^{me} Necker :

C'est depuis que M. de Buffon a remué toutes les têtes de l'Europe par la fierté de ses pinceaux et par ses grands systèmes sur les révolutions successives du globe, que tout le monde a étudié et voulu connaître tout ce que la Nature offre de grand ou de terrible ; c'est depuis ce temps-là que l'Etna est devenu une décoration pour la Sicile, le Vésuve pour l'Italie, les Alpes pour la Suisse ; que des esprits cultivés et hardis ont été à la découverte de vos montagnes de glace, de vos rochers, de vos lacs, de vos cascades et de vos torrents³⁹⁹.

³⁹⁷ BUFFON, *Discours sur la nature des animaux* (1753), § 40-41, *H. n.*, t. IV / *O. c.*, t. III, p. 487 a-b / Pléiade, p. 446-447.

³⁹⁸ BUFFON, *Discours sur la nature des oiseaux* (1770), § 6, *H. n.*, t. XVI (*H. n. des Oiseaux*, t. I) / *O. c.*, t. V, p. 9 a / Pléiade, p. 1061.

³⁹⁹ Antoine-Léonard THOMAS, cité par Michel DELON, Pléiade, p. xv.

On peut encore lire ceci dans la notice qu'A.-F. Delandine consacre au début du 19^e siècle à Buffon, dans son *Dictionnaire historique* : « La peinture des frimas éternels revient glacer tous nos sens, et quand il nous représente les marais fangeux de l'Amérique méridionale, une impression profonde de dégoût et d'horreur, nous saisit entièrement. Jamais peintre ne montra plus d'imagination que Buffon⁴⁰⁰. » Buffon tint sans doute une place de premier ordre dans l'évolution du rapport à la nature et de ses représentations à la période préromantique. M. Delon mentionne un texte de Delille de 1808 montrant les lecteurs de Buffon métamorphosés par leur lecture en pèlerins de la nature sauvage, et fait le commentaire suivant : « Ces figures assises à la bouche des volcans, ce sont les personnages de Sade, de Chateaubriand ou de M^{me} de Staël. Buffon apparaît comme leur contemporain. Sa volonté d'ouvrir l'histoire naturelle à un large public est assimilée à une sortie du savoir abstrait et à un élan vers la Nature sauvage. On retrouve là Burke et Rousseau⁴⁰¹. » En 1822 et 1825, Barante et Boissy d'Anglas considèrent tous deux les descriptions du désert et des plaines marécageuses comme les textes phares de Buffon⁴⁰².

On voit comment l'histoire naturelle a pu être le lieu privilégié du développement de l'esthétique du sublime naturel telle qu'elle fut théorisée par Burke, plutôt que le roman ou la poésie descriptive qui s'attachent pourtant aussi à peindre la nature. L'histoire naturelle offrait tous les matériaux nécessaires à la construction de cette esthétique : les objets naturels, leurs dimensions, leur violence, de puissants enjeux philosophiques concernant la place de l'homme dans un univers démesuré et hostile... L'esthétique du sublime naturel a donc une fonction de révélateur dans l'*Histoire naturelle* : elle rend sensible ces enjeux en suscitant avec force des représentations mentales chez le lecteur, et participe à la conquête de sa conviction.

Buffon apparaît ainsi sous un jour nouveau, celui d'un auteur en adéquation avec l'évolution esthétique de son temps dans les années 1770. Entre classicisme et modernité, Buffon est bel et bien un représentant de l'évolution esthétique qui définit la période préromantique.

⁴⁰⁰ Antoine-François DELANDINE, *Dictionnaire historique, critique et bibliographique, contenant les vies des hommes illustres*, Paris, Ménard et Desenne, 1821-1823, 30 vol., t. V, p. 186.

⁴⁰¹ Michel DELON, Pléiade, p. xxvii.

⁴⁰² *Id.*, p. xxviii

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE

Entre réappropriation de lieux communs hérités des naturalistes antiques et élaboration de l'esthétique du sublime moderne, Buffon nous montre que diverses pratiques littéraires soutiennent sa démarche scientifique. La discussion autour de la validité du lieu commun et son exploitation poétique fondent son statut de naturaliste moderne et d'auteur éloquent. L'esthétique du sublime naturel, soutenue par la figure de l'hypotypose, est le mode d'expression adéquat de la science telle que Buffon la conçoit.

Au milieu de cette tension entre science et littérature, qui doivent constamment se prêter l'une à l'autre, le lecteur voit ses attentes satisfaites. Il trouve dans l'*Histoire naturelle* les éléments issus de l'histoire naturelle antique auxquels il est attaché ; il y voit émerger, comme ailleurs dans l'actualité littéraire de son temps, l'esthétique du sublime naturel. Mais il trouve encore dans l'œuvre de Buffon des aspects littéraires relevant d'un genre qu'il affectionne particulièrement : le roman. Nous ne pensions pas trouver tant de matière à traiter dans un chapitre consacré aux « tentations romanesques » dans l'*Histoire naturelle*. Il nous semble que ces aspects de l'œuvre de Buffon sont plus importants et moins innocents qu'on pouvait d'abord le penser. Lorsqu'on s'est intéressé à la dimension littéraire de l'*Histoire naturelle*, on s'est généralement arrêté à la dénonciation de l'enflure stylistique, ou à l'analyse de l'éloquence buffonienne. Nous pensons avoir montré dans ce chapitre que le domaine littéraire est sollicité dans le choix des matières, dans leur intégration structurelle, et pas seulement par le recours au beau style.

Une sorte de dialogue secret parcourt ainsi l'*Histoire naturelle*. Dialogue entre un naturaliste conscient des goûts et attentes des lecteurs et désireux de jouer avec, et des lecteurs qui se savent connus et devinés. Ce dialogue peut être mené de façon plus ou moins consciente par ses acteurs, et nous avons surtout voulu montrer quelle communauté culturelle partagée par Buffon et ses lecteurs se manifestait au sein de l'*Histoire naturelle*. Quittant ce programme de recherche guidé par l'esthétique de la réception théorisée par H. R. Jauss, nous souhaitons à présent nous intéresser à leur dialogue conscient et explicite. Loin d'être un monument distant de son public, l'œuvre de Buffon laisse en effet la place à la participation concrète du lecteur.

DEUXIÈME PARTIE

FONDER UNE COMMUNAUTÉ, COLLABORER : BUFFON ET SES LECTEURS À L'ŒUVRE

INTRODUCTION

Les lieux de découverte et d'étude de l'histoire naturelle étaient au 18^e siècle des lieux de mondanité. Une lettre de Laurette de Malboissière, dont nous verrons plus loin qu'elle était une lectrice de Buffon, apporte un témoignage exemplaire du caractère mondain de la fréquentation des cours d'histoire naturelle. Laurette y fait la proposition suivante à son amie :

[...] nous allons faire incessamment un cours d'histoire naturelle. Il me semble que M^{me} Méliand et toi avaient [*sic*] quelque désir d'en faire un, il y a quelques années. Si nous renouions cette partie ? nous voulons le faire avec des gens de connaissance. Nous prendrions l'heure commode à toute la compagnie pour aller chez cet homme [Valmont de Bomare] ; je ne me rappelle pas son nom ; il demeure rue de la Verrerie, et il est très célèbre. Il serait bien agréable de passer deux heures ensemble trois fois par semaine. Voulez-vous proposer cet arrangement à madame votre mère ? Si elle y consentait, nous l'informerions quand s'ouvre le cours, de l'heure et du prix que nous offrirait l'instituteur. Nous lui nommerions les personnes que nous choisirions de notre côté, et cela serait charmant⁴⁰³.

Le Jardin et le Cabinet du roi, ouverts au public, pouvaient constituer un lieu de rencontre entre Buffon et ses lecteurs. En témoigne ce récit de M^{me} de Genlis :

J'allais aussi, à peu près tous les quinze jours, au Jardin du roi, voir mon amie mademoiselle de Thouin, qui me menait dans le cabinet d'histoire naturelle, et dans les serres, où l'on m'expliquait toutes ces merveilles de la nature. Un jour que j'étais avec elle et M. de Thouin, son frère, dans les serres, j'y vis arriver un jeune homme de quatorze ou quinze ans, d'une figure charmante, qui, venant à moi, me dit que son père avait un désir passionné que j'allasse chez lui, pour me faire voir deux ou trois petits animaux singuliers qui n'étaient pas dans la ménagerie, et ce *père* était M. de Buffon. Je fus ravie de cette prévenance d'un homme dont j'admirais tant les ouvrages, et je devais cette bienveillance à tout ce que mademoiselle de Thouin avait dit de moi. Le jeune Buffon me donna la main, et me conduisit chez son père, qui me reçut avec une cordialité et une grâce de bonhomie qui achevèrent de me gagner tout à fait le cœur⁴⁰⁴.

B. De Baere rappelle que le Jardin du roi était « le recours le plus important des lecteurs de l'*Histoire naturelle* désireux de voir de leurs propres yeux les objets traités par

⁴⁰³ Laurette de MALBOISSIÈRE, *Lettres d'une jeune fille du temps de Louis XV (1761-1766)*, Paris, Didier, 1866, lettre du 17 novembre 1763, p. 51-52.

⁴⁰⁴ M^{me} de GENLIS, *Mémoires* (1825), éd. D. Masseau, Paris, Mercure de France, 2004, p. 242.

Buffon – ne fût-ce que parce que le Jardin et le Cabinet du roi étaient ouverts au public les mardi et jeudi après-midi. Ils accueillait jusqu’à mille cinq cents visiteurs par semaine »⁴⁰⁵.

L’histoire naturelle existe au 18^e siècle en tant que lieu de mondanité concret, dans les endroits que nous venons de mentionner, et en tant que lieu de mondanité textuel, car l’*Histoire naturelle* de Buffon est en partie constituée de souvenirs partagés par le naturaliste et ses lecteurs parisiens, et des contributions directes de différentes catégories de lecteurs. Son public se dessine entre les lignes de l’*Histoire naturelle*, il est au centre d’un réseau de références à l’actualité socioculturelle de l’époque, et il est aussi au centre d’un réseau de contributions qui font de l’œuvre de Buffon une œuvre en réalité collective.

Commençons par voir ce que l’*Histoire naturelle* nous apprend de ses lecteurs et de son auteur, par les portraits qu’elle en brosse. Nous verrons ainsi dans un premier temps dans quels types de communauté sociale ils s’inscrivent ensemble.

⁴⁰⁵ Benoît DE BAERE, « Représentation et visualisation dans l’*Histoire naturelle* de Buffon », *Dix-huitième siècle*, n° 39, 2007, p. 616-617.

CHAPITRE I. L'*HISTOIRE NATURELLE* MIROIR DE L'AUTEUR ET DES LECTEURS

Il est rare que Buffon précise à qui il s'adresse, sans doute parce qu'il n'exclut aucun type de lecteur. Mais, incidemment, il donne des éléments qui permettent d'identifier la catégorie de son public à laquelle il destine en priorité tel ou tel article, ce qui lui donne en même temps le moyen de définir sa propre identité socioculturelle. L'*Histoire naturelle* nous propose différents portraits : portrait du lecteur en chasseur, en seigneur, en personne à la sensibilité délicate sur la question du bon goût iconographique, ou sur la question plus profonde de la finitude ; portrait du lecteur en lectrice, enfin. L'*Histoire naturelle* nous propose aussi différents portraits de son auteur.

I. LES FIGURES SOCIALES DE L'AUTEUR ET DES LECTEURS SE RÉPONDENT

J. Roger a bien montré que le texte même de Buffon nous fournit des indications sur l'identité des lecteurs visés :

Buffon n'oublie pas que ses lecteurs ne seront pas tous des naturalistes. Il s'adresse à un public cultivé, qui s'intéresse à la science et à la philosophie, mais aussi, plus ou moins consciemment, à une élite aristocratique qu'il imagine sur le modèle anglais des grands propriétaires terriens, passionnés de chevaux, de chasse, et soucieux de faire valoir leurs domaines. Les articles consacrés aux animaux domestiques comportent parfois de longs développements sur l'élevage, voire sur les maladies et les soins à donner au cheptel. Il est significatif que ces développements soient beaucoup plus longs et détaillés à propos du cheval, qui concerne directement le maître, qu'à propos du bœuf ou du mouton, qu'on abandonne plus facilement au régisseur ou au fermier⁴⁰⁶.

Nous voulons ici affiner ces images des lecteurs et de l'auteur.

⁴⁰⁶ Jacques ROGER, *Buffon, un philosophe au Jardin du Roi*, Paris, Fayard, 1989, p. 354.

Il est bien connu que dans *Le Cerf*, Buffon flatte le goût pour la chasse de ses lecteurs : « Et comme dans les sociétés policées on agrandit, on perfectionne tout ; pour rendre le plaisir de la chasse plus vif et plus piquant, pour ennoblir encore cet exercice le plus noble de tous, on en a fait un art⁴⁰⁷. » Le lecteur de la haute société, qui jouissait seul des plaisirs de cet « art », devait savoir gré à Buffon de ce genre de considérations. C'est ce que laisse entendre le *Journal des savants*. Dans le commentaire qu'il consacre au *Cerf*, on peut lire, au sujet du passage consacré aux arts cynégétiques : « M. de Buffon les développe et les explique avec autant de netteté que de précision, et continue ensuite l'histoire du cerf en naturaliste et en philosophe⁴⁰⁸. » Le journaliste dit en somme que Buffon n'écrit pas sur la chasse en naturaliste et en philosophe, et que ce ne sont pas les naturalistes qui trouveront de quoi les intéresser dans cette première partie de l'article. Si, dans *Le Chien*, Buffon écrit au sujet des compétences des chiens de chasse que « ces détails n'appartiennent que de loin à l'histoire naturelle »⁴⁰⁹, cependant, les textes ne sont pas rares dans l'*Histoire naturelle* qui développent des scènes de chasse et sont clairement destinés à plaire au public chasseur.

Dans *La Perdrix grise*, Guéneau de Montbeillard développe longuement ce qui est à la fois un lieu commun de la tradition naturaliste, et un fait observé par des générations de chasseurs, auxquels s'adresse visiblement ce passage. Aristote, Plutarque et Élien rapportent que la mère perdrix détourne le chasseur de ses petits en l'attirant à l'écart. Guéneau explique d'abord que mâle et femelle prennent ensemble soin des petits, et poursuit :

Il n'est pas rare de les trouver accroupis l'un à côté de l'autre, et couvrant de leurs ailes leurs petits poussins, dont les têtes sortent de tous côtés avec des yeux fort vifs ; dans ce cas, le père et la mère se déterminent difficilement à partir, et un chasseur qui aime la conservation du gibier se détermine encore plus difficilement à les troubler dans une fonction si intéressante : mais enfin, si un chien s'emporte, et qu'il les approche de trop près, c'est toujours le mâle qui part le premier en poussant des cris particuliers, réservés pour cette seule circonstance [...]. Mais quelquefois il inspire encore à ceux-ci une sorte de prudence et des moyens combinés pour sauver leur couvée : on a vu le mâle, après s'être présenté, prendre la fuite, mais fuir pesamment et en traînant l'aile comme pour attirer l'ennemi par l'espérance d'une proie facile, et fuyant toujours assez pour n'être point pris, mais pas assez pour décourager le chasseur ; il l'écarte de plus en plus de la couvée : d'autre côté, la femelle, qui part un instant après le mâle, s'éloigne beaucoup plus et toujours dans une autre direction ; à peine s'est-elle abattue, qu'elle revient sur-le-champ en courant le long des sillons, et s'approche de ses petits, qui se

⁴⁰⁷ BUFFON, *Le Cerf* (1756), § 4, *H. n.*, t. VI / *O. c.*, t. III, p. 678 b / Pléiade, p. 710.

⁴⁰⁸ *Journal des savants*, Paris, Lacombe, mars 1757.

⁴⁰⁹ BUFFON, *Le Chien* (1755), § 30, *H. n.*, t. V / *O. c.*, t. III, p. 632 a / Pléiade, p. 661.

sont blottis, chacun de son côté, dans les herbes et dans les feuilles ; elle les rassemble promptement ; et avant que le chien, qui s'est emporté après le mâle, ait eu le temps de revenir, elle les a déjà emmenés fort loin, sans que le chasseur ait entendu le moindre bruit⁴¹⁰.

Guéneau a ainsi développé avec un luxe de détails les ruses de la perdrix bien connues des chasseurs, qui se retrouvent ici mis en scène. Fréron, avant de produire le passage précédent, témoigne de l'intérêt que le public de Buffon pouvait prendre à cette lecture, en écrivant : « Le morceau suivant sur l'instinct et les ruses de la perdrix dont on trouble la paix domestique et les douceurs qu'elle goûte à élever sa famille naissante, fera plaisir aux chasseurs, et leur rappellera des instants bien agréables⁴¹¹. » Le journaliste aurait pu écrire la même chose bien des années auparavant au sujet de l'article consacré au lièvre, dont voici un extrait :

La chasse du lièvre est l'amusement et souvent la seule occupation des gens oisifs de la campagne : comme elle se fait sans appareil et sans dépense, et qu'elle est même utile, elle convient à tout le monde ; on va le matin et le soir au coin du bois attendre le lièvre à sa rentrée ou à sa sortie ; on le cherche pendant le jour dans les endroits où il se gîte. Lorsqu'il y a de la fraîcheur dans l'air, par un soleil brillant, et que le lièvre vient de se gîter après avoir couru, la vapeur de son corps forme une petite fumée que les chasseurs aperçoivent de fort loin, surtout si leurs yeux sont exercés à cette espèce d'observation : j'en ai vu qui, conduits par cet indice, partaient d'une demie lieue pour aller tuer le lièvre au gîte. Il se laisse ordinairement approcher de fort près, surtout si l'on ne fait pas semblant de le regarder, et si, au lieu d'aller directement à lui, on tourne obliquement pour l'approcher⁴¹².

Il faut citer encore le récit des ruses du chevreuil pour donner une idée du plaisir que les chasseurs pouvaient avoir à fréquenter l'*Histoire naturelle* :

Il n'attend pas, pour employer la ruse, que la force lui manque : dès qu'il sent, au contraire, que les premiers efforts d'une fuite rapide ont été sans succès, il revient sur ses pas, retourne, revient encore, et, lorsqu'il a confondu par ses mouvements opposés la direction de l'aller avec celle du retour, lorsqu'il a mêlé les émanations présentes avec les émanations passées, il se sépare de la terre par un bond, et se jetant à côté, il se met ventre à terre, et laisse sans bouger, passer près de lui la troupe entière de ses ennemis ameutés⁴¹³.

⁴¹⁰ BUFFON [GUÉNEAU DE MONTBEILLARD], *La Perdrix grise* (1771), § 7, *H. n.*, t. XVII (*H. n. des Oiseaux*, t. II) / *O. c.*, t. V, p. 237 b.

⁴¹¹ Élie FRÉRON, *L'Année littéraire* (1771, t. VIII, lettre 7), Genève, Slatkine, 1966, 37 vol., t. XVIII, p. 676.

⁴¹² BUFFON, *Le Lièvre* (1756), dern. §, *H. n.*, t. VI / *O. c.*, t. III, p. 715 a / Pléiade, p. 743-744.

⁴¹³ BUFFON, *Le Chevreuil* (1756), § 1, *H. n.*, t. VI / *O. c.*, t. III, p. 700 b.

Le lecteur chasseur s'identifie ici à sa proie, et revit son expérience de chasse depuis un autre point de vue. Guéneau de Montbeillard présente encore un miroir au lecteur chasseur dans *L'Ortolan de roseaux* : « Ce petit oiseau a presque toujours l'œil au guet, comme pour découvrir l'ennemi ; et lorsqu'il a aperçu quelques chasseurs, il jette un cri qu'il répète sans cesse, et qui non seulement les ennuie, mais quelquefois avertit le gibier, et lui donne le temps de faire sa retraite. J'ai vu des chasseurs fort impatientés de ce cri qui a du rapport avec celui du moineau⁴¹⁴. »

Dans *Le Cochon*, en donnant à ses lecteurs des conseils pour la chasse au sanglier, Buffon se constitue lui-même en seigneur chasseur : « comme il ne fuit que lentement, qu'il laisse une odeur très forte, qu'il se défend contre les chiens et les blesse toujours dangereusement, il ne faut pas le chasser avec les bons chiens courants destinés pour le cerf et le chevreuil ; cette chasse leur gênerait le nez, et les accoutumerait à aller lentement : des mâties un peu dressés suffisent pour la chasse du sanglier⁴¹⁵. » Ce propos peut s'interpréter comme l'expression des connaissances et compétences personnelles de Buffon. Dans *Le Chevreuil*, Buffon se donne à voir en acteur de la chasse :

J'ai été témoin d'un coup de fusil dont la balle coupa net l'un des côtés du refait de la tête qui commençait à pousser : le chevreuil fut si fort étourdi du coup, qu'il tomba comme mort : le tireur, qui en était près, se jeta dessus et le saisit par le pied ; mais le chevreuil, ayant repris tout d'un coup le sentiment et les forces, l'entraîna par terre à plus de trente pas dans le bois, quoique ce fût un homme très vigoureux ; enfin, ayant été achevé d'un coup de couteau, nous vîmes qu'il n'avait eu d'autre blessure que le refait coupé par la balle⁴¹⁶.

On peut citer ici ces lignes de J. Roger : « À propos du cerf, [Buffon] fait ainsi un éloge de la chasse à courre, qui scandalisera Grimm le philosophe, mais qui séduit sans doute les grands seigneurs à qui Buffon ne veut pas déplaire, et à qui en outre il n'est pas mécontent de démontrer sa familiarité avec ce noble passe-temps⁴¹⁷. » Ces textes tendent aux chasseurs un miroir valorisant, flattent leur mémoire collective, et inscrivent enfin Buffon au sein de leur communauté. Quittons le cercle social spécialisé des chasseurs pour le cercle élargi de la haute société.

⁴¹⁴ BUFFON [GUÉNEAU DE MONTBEILLARD], *L'Ortolan de roseaux* (1778), § 3, *H. n.*, t. XIX (*H. n. des Oiseaux*, t. IV) / *O. c.*, t. V, p. 469 b.

⁴¹⁵ BUFFON, *Le Cochon, le cochon de Siam et le sanglier* (1755), § 23, *H. n.*, t. V / *O. c.*, t. III, p. 610 a / Pléiade, p. 633.

⁴¹⁶ BUFFON, *Le Chevreuil* (1756), § 5, *H. n.*, t. VI / *O. c.*, t. III, p. 702 b.

⁴¹⁷ Jacques ROGER, *Buffon, op. cit.*, p. 355.

B. BUFFON ET LA COMMUNAUTÉ DES SEIGNEURS

Lorsque Buffon écrit, dans *Le Cheval*, « ces pâturages serviront à la nourriture de votre haras pendant l'été »⁴¹⁸, il s'adresse directement à son lecteur, ce qui est rare, et il nous fournit une indication claire sur le statut social qu'il lui attribue. Buffon se donne parfois à voir lui-même en gentilhomme campagnard. Dans *Le Chevreuil*, il indique que les faons de cette espèce sont en très grand nombre victimes de leurs prédateurs, animaux et hommes, et continue : « J'habite souvent une campagne dans un pays dont les chevreuils ont une grande réputation ; il n'y a point d'année qu'on ne m'apporte au printemps plusieurs faons, les uns vivants, pris par les hommes, d'autres tués par les chiens ; en sorte que, sans compter ceux que les loups dévorent, je vois qu'on en détruit plus dans le seul mois de mai que dans le cours de tout le reste de l'année [...] »⁴¹⁹. » Bourgeois de Montbard, Buffon se laisse voir ici en grand propriétaire de terrains riches des meilleures productions de la nature sauvage. Louis XV d'ailleurs lui passera commande de ces fameux chevreuils⁴²⁰. On peut remarquer aussi que, dans cet article, les remarques étendues que fait Buffon sur la qualité de la chair des chevreuils informent le lecteur de l'habitude qu'il a de manger de cet animal réservé à l'élite sociale⁴²¹. Dans *Le Renard*, après avoir remarqué que le loup nuit plus au paysan et le renard plus au gentilhomme, Buffon écrit :

Pour détruire les renards, il est encore plus commode de tendre des pièges, où l'on met de la chair pour appât, un pigeon, une volaille vivante, etc. Je fis un jour suspendre à neuf pieds de hauteur sur un arbre les débris d'une halte de chasse, de la viande, du pain, des os ; dès la première nuit, les renards s'étaient si fort exercés à sauter, que le terrain autour de l'arbre était battu comme une aire de grange⁴²².

Buffon, qui n'est pas encore comte à cette époque, fait savoir qu'il est sujet aux tracasseries dont le renard afflige le gentilhomme, et se laisse prendre pour tel par le lecteur. Il se donne aussi le prétexte au récit d'une anecdote savoureuse aux yeux des connaisseurs.

Le Cerf est particulièrement intéressant quant au statut que se confère Buffon, car il interroge en même temps le statut social et le statut de scientifique du naturaliste. Buffon

⁴¹⁸ BUFFON, *Le Cheval* (1753), § 33, *H. n.*, t. IV / *O. c.*, t. III, p. 533 a / Pléiade, p. 526.

⁴¹⁹ BUFFON, *Le Chevreuil* (1756), § 3, *H. n.*, t. VI / *O. c.*, t. III, p. 701 b.

⁴²⁰ Voir BUFFON, *Correspondance générale* (1860), éd. H. Nadault de Buffon, Genève, Slatkine, réimpr. de l'éd. de Paris (1885), 1971, 2 vol., t. I, p. 236, n. 2.

⁴²¹ BUFFON, *Le Chevreuil* (1756), § 9, *H. n.*, t. VI / *O. c.*, t. III, p. 703-704.

⁴²² BUFFON, *Le Renard* (1758), § 4, *H. n.*, t. VII / *O. c.*, t. IV, p. 20 b / Pléiade, p. 780.

commence par faire l'éloge de la chasse qui fournit aux hommes « agités par de grands intérêts » un délassement et une salubre solitude :

Que peuvent faire de mieux les hommes qui, par état, sont sans cesse fatigués de la présence des autres hommes ? Toujours environnés, obsédés et gênés, pour ainsi dire, par le nombre ; toujours en butte à leurs demandes, à leur empressement ; forcés de s'occuper de soins étrangers et d'affaires ; agités par de grands intérêts, et d'autant plus contraints qu'ils sont plus élevés, les grands ne sentiraient que le poids de la grandeur, et n'existeraient que pour les autres, s'ils ne se dérobaient par instants à la foule même des flatteurs. Pour jouir de soi-même, pour rappeler dans l'âme les affections personnelles, les désirs secrets, ces sentiments intimes mille fois plus précieux que les idées de la grandeur, ils ont besoin de solitude ; et quelle solitude plus variée, plus animée que celle de la chasse ? Quel exercice plus sain pour le corps ? Quel repos plus agréable pour l'esprit⁴²³ ?

Le lecteur à qui Buffon tend ici un miroir n'est pas un amateur d'histoire naturelle mais un homme de cour, un homme d'état, heureux de se voir justifié dans sa passion cynégétique. Cette justification n'est pas du goût de tout le monde. Dans l'article *Chasse* de l'*Encyclopédie*, on lit que le goût de la chasse « dégénère presque toujours en passion ; qu'alors il absorbe un temps précieux, nuit à la santé, et occasionne des dépenses qui dérangent la fortune des grands, et qui ruinent les particuliers »⁴²⁴. Mais c'est aussi un portrait de lui que Buffon propose dans *Le Cerf*, portrait de l'intendant du Jardin du Roi qui y entreprend de grands travaux, portrait également du seigneur propriétaire de terres riches en belles proies, comme il le laisse paraître incidemment, lorsqu'il dit d'un cerf élevé chez lui : « il était à cet âge beaucoup plus haut, plus gros, plus étoffé que les plus vieux cerfs de mes bois, qui cependant sont de la belle taille »⁴²⁵. Cependant, ce portrait est compliqué par la suite de la première des deux citations que nous venons de donner. Buffon y associe l'homme d'état affairé et le savant prisonnier de son cabinet de travail, leur conférant un statut comparable :

Il serait aussi pénible de toujours représenter que de toujours méditer. L'homme n'est pas fait par la nature pour la contemplation des choses abstraites ; et de même que s'occuper sans relâche d'études difficiles, d'affaires épineuses, mener une vie sédentaire, et faire de son cabinet le centre de son existence, est un état peu naturel, il semble que celui d'une vie tumultueuse, agitée, entraînée, pour ainsi dire, par le mouvement des autres hommes, et où l'on est obligé de s'observer, de se contraindre, et de représenter continuellement à leurs yeux, est une situation encore plus forcée⁴²⁶.

⁴²³ BUFFON, *Le Cerf* (1756), § 2, *H. n.*, t. VI / *O. c.*, t. III, p. 678 a / Pléiade, p. 709.

⁴²⁴ DIDEROT, article *Chasse* de l'*Encyclopédie*, 1753. GRIMM partage ce point de vue, voir Pléiade, p. 1539, n. 3.

⁴²⁵ BUFFON, *Le Cerf* (1756), § 22, *H. n.*, t. VI / *O. c.*, t. III, p. 687 b / Pléiade, p. 727.

⁴²⁶ BUFFON, *Le Cerf* (1756), § 3, *H. n.*, t. VI / *O. c.*, t. III, p. 678 a-b / Pléiade, p. 709.

Ainsi, Buffon trouve le moyen de s'inscrire dans la communauté des hommes affairés tout en rappelant la spécificité de son activité de savant.

Il va de soi que le public de la haute société auquel s'adresse Buffon, est aussi amateur d'art ; du moins il se fait un devoir de l'être. Il est intéressant de voir comment la sensibilité esthétique du public est prise en compte par J. de Sève.

C. J. DE SÈVE ET LE PUBLIC DÉLICAT : PROIES ET PRÉDATEURS DE COMÉDIE FRANÇAISE

D. Reynaud fait mention d'un *Recueil de toutes les variétés des animaux sauvages et domestiques, dessinés d'après la plus belle nature par le sieur Fessard*, dont le *Mercure* annonce ainsi la parution en 1767 :

Le sieur Fessard qui, depuis plusieurs années s'est appliqué à graver l'histoire naturelle, se propose de donner au public une collection d'animaux, tant sauvages que domestiques, qu'il a pris soin de faire dessiner d'après les animaux vivants, ce qui n'a été exécuté jusqu'à présent que d'après des modèles empaillés. Il les a gravés lui-même avec la plus grande exactitude, il espère que les amateurs et les artistes auront lieu d'être contents [...]. Les personnes qui désireront avoir la collection peinte sur les originaux, auront la bonté de le demander, il seront aussi satisfaits de la peinture que de la gravure, qui deviendra par là plus piquante et plus agréable [...] ⁴²⁷.

D. Reynaud ajoute cette information : « Il ne s'agit pas là de l'œuvre d'un savant mais d'un graveur connu par ailleurs, Claude-Mathieu Fessard, qui semble avoir compris qu'il existait un marché pour des planches zoologiques isolées à l'intention d'un public plus friand de belles images que de descriptions scientifiques ⁴²⁸. » Les gravures de l'*Histoire naturelle* sont bel et bien des planches savantes, présentant souvent l'animal en pied, écorché, puis ses parties anatomiques les plus intéressantes, et enfin son squelette. Mais ceci n'exclut pas une dimension esthétique qui se surajoute à la dimension scientifique, sans nécessairement la contredire.

Dans quelques-unes de ses gravures, J. de Sève, l'illustrateur de l'*Histoire naturelle*, tient subtilement compte de la sensibilité du lectorat mondain, de sorte que certaines planches réservent des surprises à l'observateur qui s'attarde à leur détail. La représentation du loup,

⁴²⁷ Cité par Denis REYNAUD, dans *Problèmes et enjeux littéraires en histoire naturelle au 18^e siècle*, thèse de doctorat, Université Lumière – Lyon 2, septembre 1988, p. 84.

⁴²⁸ *Ibid.*

par exemple, présente dans sa partie inférieure des éléments confus qu'il faut prendre le temps de démêler :



Fig. 13 : *Le Loup*, gravure de J. DE SÈVE pour l'*Histoire naturelle* de Buffon, t. VII, 1758.

On distingue au premier plan, aux pattes du loup, la dépouille d'un animal qui fut sa victime. On distingue la tête d'un ovin parmi les végétaux, et des éléments courbes, qui

rappellent les rocailles décoratives d'autres gravures, évoquent ses côtes. Les « morceaux » de l'animal sont donc discrètement mêlés aux éléments du décor naturel. De la sorte, le loup, la bête au regard fixe et inexpressif, est élégamment et pudiquement désigné dans sa nature carnassière : il ne peut être représenté sans une charogne – c'est elle qui le définit culturellement autant que naturellement – mais la décence voile la charogne scandaleuse aux yeux délicats du lecteur adepte de la « belle nature ». La planche de J. de Sève pour le putois représente à nouveau l'animal dans sa nature carnassière, et destructrice des travaux d'élevage humain, puisque le putois est présenté avec, à ses côtés, une volaille qu'il a certainement tuée. Le corps de la volaille est cependant entier, et ne présente aucune marque visible de violence, aucune blessure :

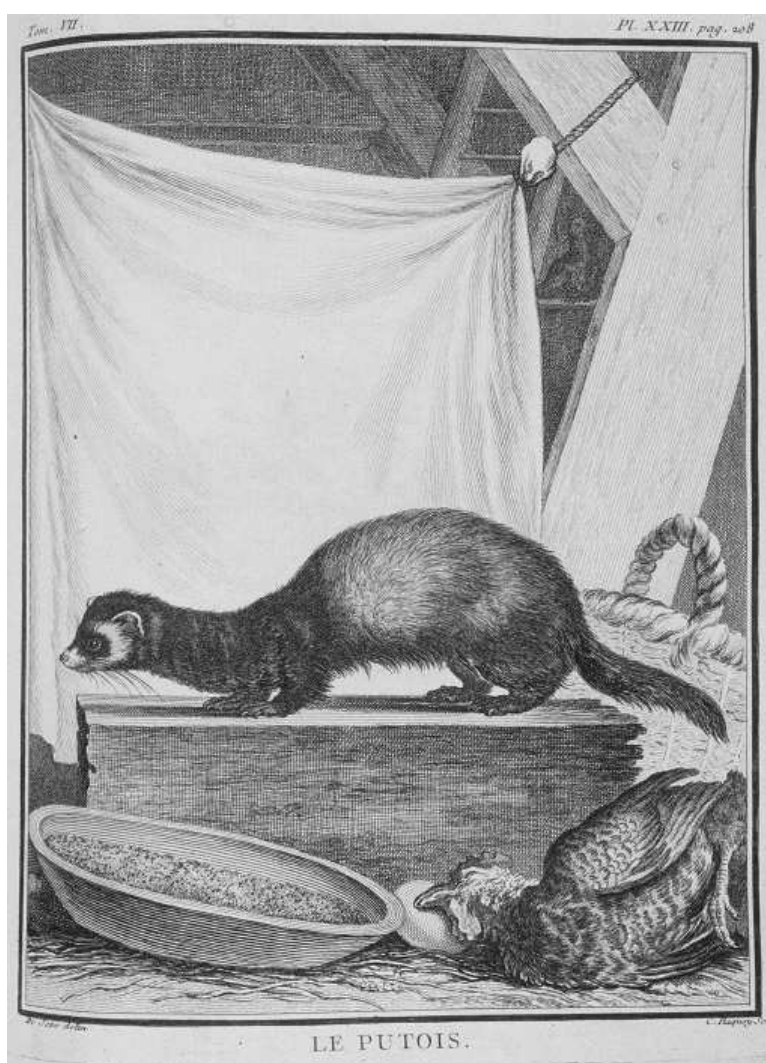


Fig. 14 : *Le Putois*, gravure de J. DE SÈVE pour l'*Histoire naturelle* de Buffon, t. VII, 1758.

On pourrait en fait appliquer ce type de commentaire à la quasi totalité des gravures qui font figurer une proie tuée, comme celles qui suivent :



Fig. 15 et 16 : *Le Lynx du Mississippi* et *L'Ours de mer*, gravures de J. DE SÈVE pour l'*Histoire naturelle* de Buffon, t. XXVII (Supp., t. III), 1776.

La proie du lynx est indemne de toute blessure, et celle de l'ours ouvre aux regards une plaie qui n'a rien de sanglant et qui présente des entrailles stylisées. Il semble que J. de Sève ait, dans toutes ces planches, cherché à représenter le caractère de l'animal de proie, tout en atténuant autant que possible l'horreur à laquelle est vouée la proie. La délicatesse dont a fait preuve J. de Sève en dessinant ces planches ne se retrouve pas dans les planches anatomiques qui ont un statut informatif et scientifique différent. Gageons que Buffon, qui ne montrait guère de goût pour les descriptions anatomiques, les « tripailles » de Daubenton (écartées avec les planches anatomiques de certaines éditions contemporaines de l'édition princeps de l'histoire des quadrupèdes), sut apprécier ce travail de J. de Sève.

On peut enfin s'arrêter sur une planche qui expose deux « versions » du cadavre de l'animal tué par un prédateur. Le gravure représentant le caracal diffère ainsi quelque peu des planches précédentes :



Fig. 17 : *Le Caracal de Bengale*, gravure de J. DE SÈVE pour l'*Histoire naturelle* de Buffon, t. XXVII (Supp., t. III), 1776.

Sur cette planche, l'oiseau victime du caracal ne présente aucune blessure. Cependant, le squelette d'un autre oiseau figure parmi les éléments décoratifs du bas de la gravure, offrant un contraste frappant avec le premier oiseau. Celui-ci est présenté dans une attitude dramatique et élégante, la tête renversée, comme s'il était tombé en pâmoison plutôt que mort ; le squelette est, quant à lui, présenté la tête dressée et le bec ouvert dans une attitude

« vivante » ; il semble nous parler. Remarquons que l'on ne trouve jamais de squelette complet d'oiseau dans la nature, les ossements en sont dispersés ou mêlés dans les pelotes régurgitées par les oiseaux de proie ; cette carcasse animée a donc une autre fonction que l'illustration du réel. Ce squelette goguenard semble vouloir nous avertir de ne pas trop nous laisser embobiner par les simagrées de l'oiseau qui fait le mort de Comédie française. Le public habitué des théâtres, et critique de l'excès de ses artifices, dut apprécier cette espèce de plaisanterie.

Les gravures de J. de Sève semblent s'adresser à un public à la sensibilité esthétique délicate. Voyons à présent quels portraits de l'auteur et des lecteurs émergent lorsque Buffon aborde directement la question de la transmission de la science.

D. CRÉDULITÉ DU LECTEUR MONDAIN, INCOMPÉTENCE DU LECTEUR SAVANT

On trouve, dans le texte de Buffon, des mentions explicites de la prise en compte du lecteur au cours du processus d'écriture. Elles nous permettent d'interroger la représentation qu'en a Buffon, et la façon dont cette représentation influence son écriture.

« M. de Buffon est obligé par état à avoir de fréquentes conversations sur l'histoire naturelle, et sur la physique avec les gens du monde les moins instruits dans ces matières. C'est sans doute cette habitude qui fait qu'il se regarde comme un naturaliste⁴²⁹. » Voilà la pensée cynique du linnéen Malesherbes, qui ne pardonne pas à Buffon sa critique de la nomenclature. Buffon mentionne parfois les difficultés qu'il rencontre en effet auprès des « gens du monde les moins instruits » qu'il est amené à fréquenter. Dans l'*Histoire des animaux*, l'explication rationnelle des défauts des nouveaux nés qu'on attribue à l'imagination des mères est suivie de ce développement : « Mais c'est assez nous arrêter sur un fait que la seule crédulité a rendu merveilleux ; malgré toutes nos raisons et malgré la philosophie, ce fait, comme beaucoup d'autres, restera vrai pour bien des gens⁴³⁰ ». Dire ainsi que la philosophie est vaine face la superstition constitue une remise en cause de tout ce que Buffon vient d'expliquer. L'effort de rationalisation du philosophe ne peut donc avoir pour but que d'encourager les lecteurs rationnels : Buffon prêche des convertis. Il poursuit :

⁴²⁹ MALESHERBES, *Observations sur l'Histoire naturelle générale et particulière de Buffon et Daubenton*, Paris, an VI (1798), 2 vol., t. II, p. 142, n.

[...] le préjugé, surtout celui qui est fondé sur le merveilleux, triomphera toujours de la raison, et l'on serait bien peu philosophe si l'on s'en étonnait. Comme il est souvent question dans le monde, de ces marques des enfants, et que dans le monde les raisons générales et philosophiques font moins d'effet qu'une historiette, il ne faut pas compter qu'on puisse jamais persuader aux femmes que les marques de leurs enfants n'ont aucun rapport avec les envies qu'elles n'ont pu satisfaire ; cependant ne pourrait-on pas leur demander, avant la naissance de l'enfant, quelles ont été les envies qu'elles n'ont pu satisfaire, et quelles seront par conséquent les marques que leur enfant portera ? J'ai fait quelquefois cette question, et j'ai fâché les gens sans les avoir convaincus⁴³¹.

Ce texte est riche : il offre un portrait du philosophe rejeté et impuissant, pose la question du statut et du pouvoir du philosophe dans la société, et de l'auteur sur son lecteur – en l'occurrence sur sa lectrice. D'autre part, il ne témoigne pas de la prétendue complaisance de Buffon à l'égard d'un lectorat de salon. Enfin, avec l'interrogation rhétorique introduite par « cependant ne pourrait-on... », Buffon met en scène sa propre parole en société.

Dans *Le Lapin*, Buffon conclut à l'impossibilité de croisements entre lapins et lièvres, mais il profite de la justification de la tentative qu'il en a faite pour stigmatiser la crédulité de Réaumur :

Et il y avait plus de raison d'attendre quelque produit de ces accouplements que des amours du lapin et de la poule dont on nous a fait l'histoire, et dont, suivant l'auteur, le fruit devait être *des poulets couverts de poils, ou des lapins couverts de plumes* ; tandis que ce n'était qu'un lapin vicieux ou trop ardent qui, faute de femelle, se servait de la poule de la maison, comme il se serait servi de tout autre meuble [...] ⁴³².

Buffon partage avec Réaumur un même public, et son lecteur peut à cette lecture se sentir quelque peu méprisé. Buffon, contrairement à ce que l'on dit parfois, ne s'adresse pas uniquement à un public de simples amateurs en matière d'histoire naturelle, et il a conscience que n'importe qui ne pourra pas le lire. Concernant une épineuse question posée par Aristote au sujet de la génération (pourquoi un individu ne produit-il pas seul son semblable ?), il annonce : « j'ai cru avoir trouvé une réponse à cette question, que je vais tâcher d'expliquer, sans prétendre cependant la faire entendre parfaitement à tout le monde »⁴³³. Ce rapport au lecteur peu compétent, exprimé en 1749, semble exister encore en 1777, au vu du paragraphe de conclusion de *l'Addition à l'article des variétés dans la génération* : « Nous n'ajouterons

⁴³⁰ BUFFON, *Histoire des animaux. Chap. XI. Du développement et de l'accroissement du fœtus, de l'accouchement, etc.* (1749), § 43, *H. n.*, t. II / *O. c.*, t. III, p. 148 b.

⁴³¹ *Ibid.*

⁴³² BUFFON, *Le Lapin* (1756), § 1, *H. n.*, t. VI / *O. c.*, t. III, p. 718 a.

rien à ces réflexions, elles ont besoin d'une profonde connaissance de la nature, et d'un dépouillement entier de tout préjugé pour être adoptées, même pour être senties ; ainsi un plus grand développement ne suffirait pas encore à la plupart de mes lecteurs, et serait superflu pour ceux qui peuvent m'entendre⁴³⁴. » Même si, comme nous le verrons, Buffon est véritablement soucieux d'accompagner son lecteur et de favoriser par tous les moyens une bonne compréhension de son texte, il partage sans doute le point de vue de Condillac, pour qui il n'est pas du devoir d'un auteur de chercher à être compris de tous. Dans le chapitre « Du genre didactique » de son *Traité de l'art d'écrire*, celui-ci explique que la précision doit présider à la construction du texte, mais il ajoute :

Il est vrai que cette précision présentera quelquefois les choses si rapidement qu'elles échapperont aux lecteurs qui ne lisent pas avec assez de réflexion. Mais si on voulait se mettre à leur portée, on serait diffus à l'excès, et on le serait souvent en pure perte. Un écrivain qui tend à la perfection, se contente d'être entendu de ceux qui savent lire. Il viendra un temps où personne n'osera lui faire le reproche d'obscurité⁴³⁵.

À la même période, *Des Époques de la nature* témoigne encore du malaise du naturaliste face à l'inconséquence du lecteur. Ayant exposé ses idées sur la chaleur produite par le mouvement des comètes, Buffon conclut ainsi cette exposition :

Ces idées se lient parfaitement avec celles qui servent de fondement à mon hypothèse sur la formation des planètes ; elles en sont des conséquences simples et naturelles : mais j'ai la preuve que peu de gens ont saisi les rapports et l'ensemble de ce grand système. Néanmoins y a-t-il un sujet plus élevé, plus digne d'exercer la force du génie ? On m'a critiqué sans m'entendre ; que puis-je répondre ? Sinon que tout parle à des yeux attentifs, tout est indice pour ceux qui savent voir ; mais que rien n'est sensible, rien n'est clair pour le vulgaire, et même pour ce vulgaire savant qu'aveugle le préjugé⁴³⁶.

Ainsi, l'érudit n'est parfois pas meilleur lecteur que le mondain. Buffon espère en un lecteur compétent et de bonne foi. Cependant, il ne se départ pas de sa responsabilité de « traducteur » de la réalité, et poursuit : « Tâchons néanmoins de rendre la vérité plus palpable ; augmentons le nombre des probabilités, rendons la vraisemblance plus grande ; ajoutons lumières sur lumières, en réunissant les faits, en accumulant les preuves, et laissons-

⁴³³ BUFFON, *Histoire des animaux. Chap. X. De la formation du fœtus* (1749), § 9, H. n., t. II / O. c., t. III, p. 124 b.

⁴³⁴ BUFFON, *Addition à l'article des variétés dans la génération, et aux articles où il est question de la génération spontanée* (1777), dern. §, H. n., t. XXVIII (Supp., t. IV) / O. c., t. III, p. 122 a.

⁴³⁵ CONDILLAC, *Traité de l'art d'écrire*, dans *L'Art d'écrire*, Orléans, Le Pli, 2002 (1^{re} éd. 1803), p. 219.

nous juger ensuite sans inquiétude et sans appel »⁴³⁷. Buffon ne pense pas ici à vulgariser pour un grand public ignorant, mais à convaincre (ou tout au moins à clore le bec à) ses pairs, comme en atteste la fin du paragraphe : « j'ai toujours pensé qu'un homme qui écrit doit s'occuper uniquement de son sujet, et nullement de soi ; qu'il est contre la bienséance de vouloir en occuper les autres, et que par conséquent les critiques personnelles doivent demeurer sans réponse⁴³⁸. » On reconnaît ici la formulation d'une ligne de conduite tenue tout au long de sa carrière par le naturaliste.

E. MISE EN SCÈNE DU SAVANT EN ACTION

Dans *Le Cheval*, Buffon se réfère à plusieurs reprises aux ouvrages de maréchalerie de Garsault. En réalité, la fonction autoritaire du naturaliste dans le domaine de l'élevage est pourtant déjà sensible. Si Buffon semble dans un premier temps s'armer de l'autorité du spécialiste en cavalerie, il en vient finalement à la contester. Ainsi, au sujet des poulains, il écrit :

Ce changement de nourriture demande quelques précautions ; on ne leur donnera pendant les premiers huit jours que de la paille, et on fera bien de leur faire prendre quelques breuvages contre les vers, que les mauvaises digestions d'une herbe trop crue peuvent avoir produits. M. de Garsault [Buffon donne la référence en note], qui recommande cette pratique, est sans doute fondé sur l'expérience ; cependant on verra qu'à tout âge et dans tous les temps l'estomac de tous les chevaux est farci d'une si prodigieuse quantité de vers, qu'ils semblent faire partie de leur constitution. Nous les avons trouvés dans les chevaux sains comme dans les chevaux malades [...] : ainsi l'on ne doit pas regarder les vers, du moins ceux dont nous parlons, comme une maladie accidentelle, causée par les mauvaises digestions d'une herbe crue, mais plutôt comme un effet dépendant de la nourriture et de la digestion ordinaire de ces animaux⁴³⁹.

Le savant nuance, voire contredit l'artisan, l'éleveur professionnel qu'est Garsault. L'esprit scientifique du lecteur est sollicité au sein de l'information concrète donnée sous l'autorité du naturaliste : son autorité est supérieure parce qu'elle s'appuie sur une démarche scientifique active, expérimentale, quand celle de l'artisan se fonde sur une observation passive. Ainsi, le lecteur de Buffon se sent éclairé autant que renseigné.

⁴³⁶ BUFFON, *Des Époques de la nature. Première époque* (1778), § 16, *H. n.*, t. XXIX (*Supp.*, t. V) / *O. c.*, t. I, p. 395 b / Pléiade, p. 1223.

⁴³⁷ *Ibid.*

⁴³⁸ *Ibid.*

Buffon se donne à voir en savant élaborant des « expériences » l'ayant conduit aux observations qu'il rapporte, comme dans ce passage du *Bœuf* :

Cette grande capacité de la panse ne vient donc que de l'extension qu'occasionne le grand volume des aliments : j'en ai été convaincu par une expérience qui me paraît décisive. J'ai fait nourrir deux agneaux de même âge et sevrés en même temps, l'un de pain, et l'autre d'herbe : les ayant ouverts au bout d'un an, j'ai vu que la panse de l'agneau qui avait vécu d'herbe était devenue plus grande de beaucoup que la panse de celui qui avait été nourri de pain⁴⁴⁰.

De la même manière, Buffon rend compte d'expériences d'hybridation qu'il a personnellement menées : « J'ai employé quelques années à faire des tentatives de cette espèce : j'en rendrai compte lorsque je parlerai des mulets ; mais je conviendrai d'avance qu'elles ne m'ont fourni que peu de lumières, et que la plupart de ces épreuves ont été sans succès⁴⁴¹. » Buffon raconte quelle fut sa démarche intellectuelle lors de sa tentative de faire s'accoupler des chiens avec des loups et des renards : « j'ai voulu essayer s'ils pourraient produire ensemble : j'espérais qu'au moins on parviendrait à les faire accoupler, et que s'ils ne produisaient pas des individus féconds, ils engendreraient des espèces de mulets qui auraient participé de la nature des deux. Pour cela, j'ai fait élever une louve prise dans les bois à l'âge de deux ou trois mois, avec un mâtin de même âge⁴⁴². » Le naturaliste se met ainsi en scène afin d'inciter le lecteur, par identification, à l'accompagner dans sa démarche scientifique. Nous avons vu quelle était la force de ce procédé dans le mémoire de Buffon sur les miroirs ardents (voir le chapitre consacré aux tentations romanesques dans l'*Histoire naturelle*).

En complément de l'analyse de la représentation de Buffon en savant, on peut s'intéresser à l'emploi qu'il fait des pronoms personnels. Une étude détaillée de cet emploi et de l'énonciation dans l'ensemble de l'*Histoire naturelle* serait intéressante. Buffon emploie souvent le pronom « je ». En soi, ceci ne doit pas étonner. C. Licoppe rapporte que « dans le dernier tiers du [17^e] siècle, le récit à la première personne de ce que l'auteur a fait et vu se répand dans la grande majorité des comptes rendus expérimentaux imprimés »⁴⁴³. Il semble que Buffon emploie à dessein le pronom « je » lorsqu'il souhaite insister sur l'aspect concret de ses observations :

⁴³⁹ BUFFON, *Le Cheval* (1753), § 9, *H. n.*, t. IV / *O. c.*, t. III, p. 523-524 / Pléiade, p. 508-509.

⁴⁴⁰ BUFFON, *Le Bœuf* (1753), § 27, *H. n.*, t. IV / *O. c.*, t. III, p. 585 a / Pléiade, p. 587.

⁴⁴¹ BUFFON, *La Chèvre* (1755), § 3, *H. n.*, t. V / *O. c.*, t. III, p. 599 a / Pléiade, p. 611.

⁴⁴² BUFFON, *Le Chien* (1755), § 24, *H. n.*, t. V / *O. c.*, t. III, p. 629 a / Pléiade, p. 655.

⁴⁴³ Christian LICOPPE, *La Formation de la pratique scientifique*, Paris, La Découverte, 1996, p. 53.

[...] la liqueur séminale du bélier, [...] au lieu de se délayer à l'air [comme celle des animaux qui n'ont pas de suif], se durcit comme le suif, et perd toute sa liquidité avec sa chaleur. J'ai reconnu cette différence en observant au microscope ces liqueurs séminales : celle du bélier se fige quelques secondes après qu'elle est sortie du corps, et pour y voir les molécules organiques vivantes qu'elle contient en prodigieuse quantité, il faut chauffer le porte-objet du microscope, afin de la conserver dans son état de fluidité⁴⁴⁴.

On remarque aussi que le « je » est employé par Buffon lorsqu'il lui faut exprimer avec force une conviction qu'il sait devoir être contestée, ou lorsqu'il veut faire valoir l'originalité de sa démarche. Ainsi, lorsqu'il est confronté, comme nous l'avons vu plus haut, au problème soulevé par Aristote, qui demandait pourquoi chaque individu mâle ou femelle ne produit pas seul son semblable, Buffon met en scène ses choix et sa responsabilité de savant :

[...] quoique cette espèce de difficulté ne soit pas réelle ni particulière à mon système [...], cependant je n'ai pas cru devoir la dissimuler, d'autant plus que dans la recherche de la vérité, la première règle de conduite est d'être de bonne foi avec soi-même. Je dois donc dire qu'ayant réfléchi sur ce sujet, aussi longtemps et aussi mûrement qu'il l'exige, j'ai cru avoir trouvé une réponse à cette question, que je vais tâcher d'expliquer, sans prétendre cependant la faire entendre parfaitement à tout le monde⁴⁴⁵.

L'étude détaillée des différents modes d'énonciation employés par Buffon nous informerait sur de subtiles différences quant au statut qu'il se donne, selon les thèmes qu'il aborde.

Moins subtile est sans doute la représentation du naturaliste proposée par l'iconographie de l'*Histoire naturelle*. E. A. Liebman reconnaît un Apollon/Adam/Buffon dans la figure masculine du bandeau qui inaugure le texte de Buffon consacré à l'homme :

⁴⁴⁴ BUFFON, *La Brebis* (1755), § 19, *H. n.*, t. V / *O. c.*, t. III, p. 596 a / Pléiade, p. 604.

⁴⁴⁵ BUFFON, *Histoire des animaux. Chap. X. De la formation du fœtus* (1749), § 9, *H. n.*, t. II / *O. c.*, t. III, p. 124 b.

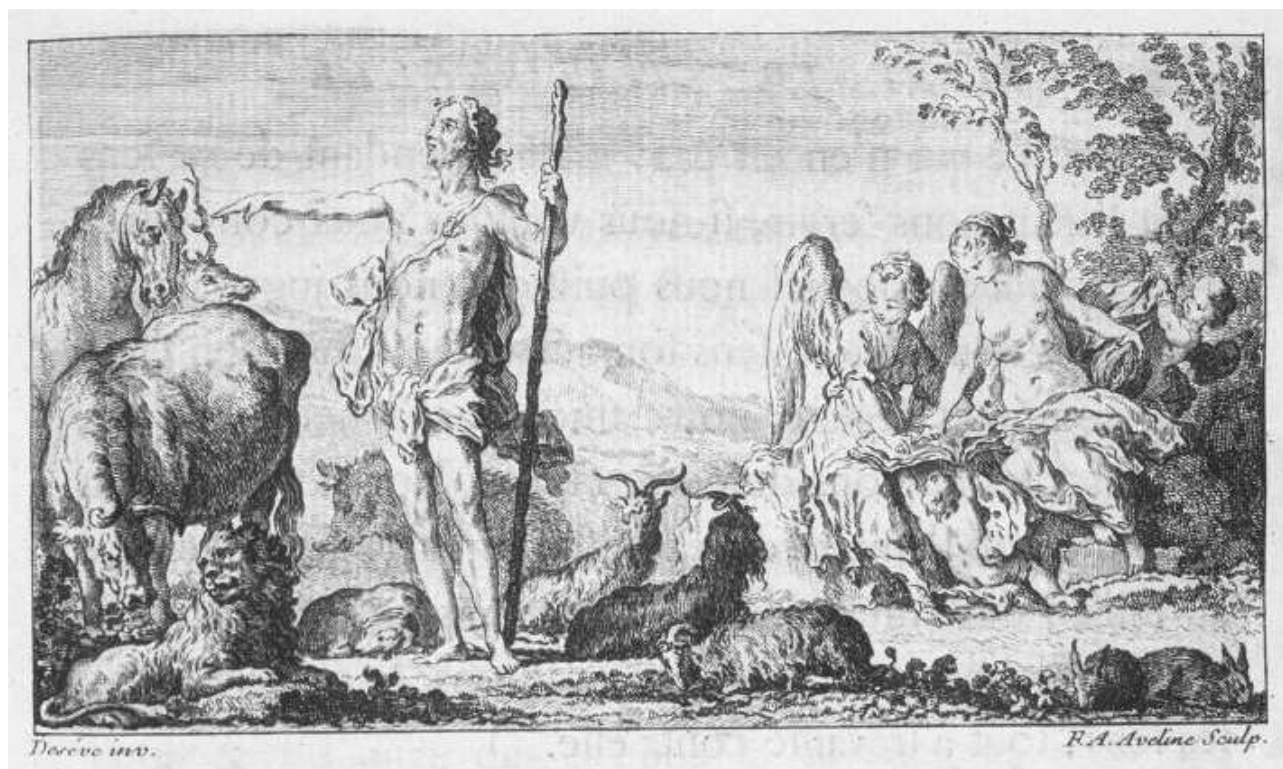


Fig. 18 : Bandeau de J. DE SÈVE pour l'*Histoire naturelle* de Buffon, t. II, 1749.

Selon cette interprétation, Buffon et J. de Sève se seraient entendus pour donner du naturaliste une image graphique qui superpose son identité littéraire (Apollon), sa compétence naturaliste (Adam nommant les espèces animales), et son parti pris scientifique anti-linnéen, puisque cette figure masculine tourne le dos à la figure de la Mère Nature qui serait empruntée au frontispice de l'édition française du *Système de la nature* de 1740 ; au lecteur de déchiffrer l'allégorie⁴⁴⁶. Cette image de Buffon est bien éloignée, par exemple, de celle du gentilhomme chasseur, qui se fait membre de la communauté de ses lecteurs en partageant leur expérience cynégétique.

Le bandeau qui inaugure le tome II de l'*Histoire naturelle* montre ses auteurs en pleine pratique scientifique, réunis autour d'un microscope :

⁴⁴⁶ Elizabeth A. LIEBMAN, *Painting natures : Buffon and the art of the Histoire naturelle*, a dissertation for the degree of doctor of philosophy, department of art history, Chicago, Illinois, december 2003, p. 86-87.

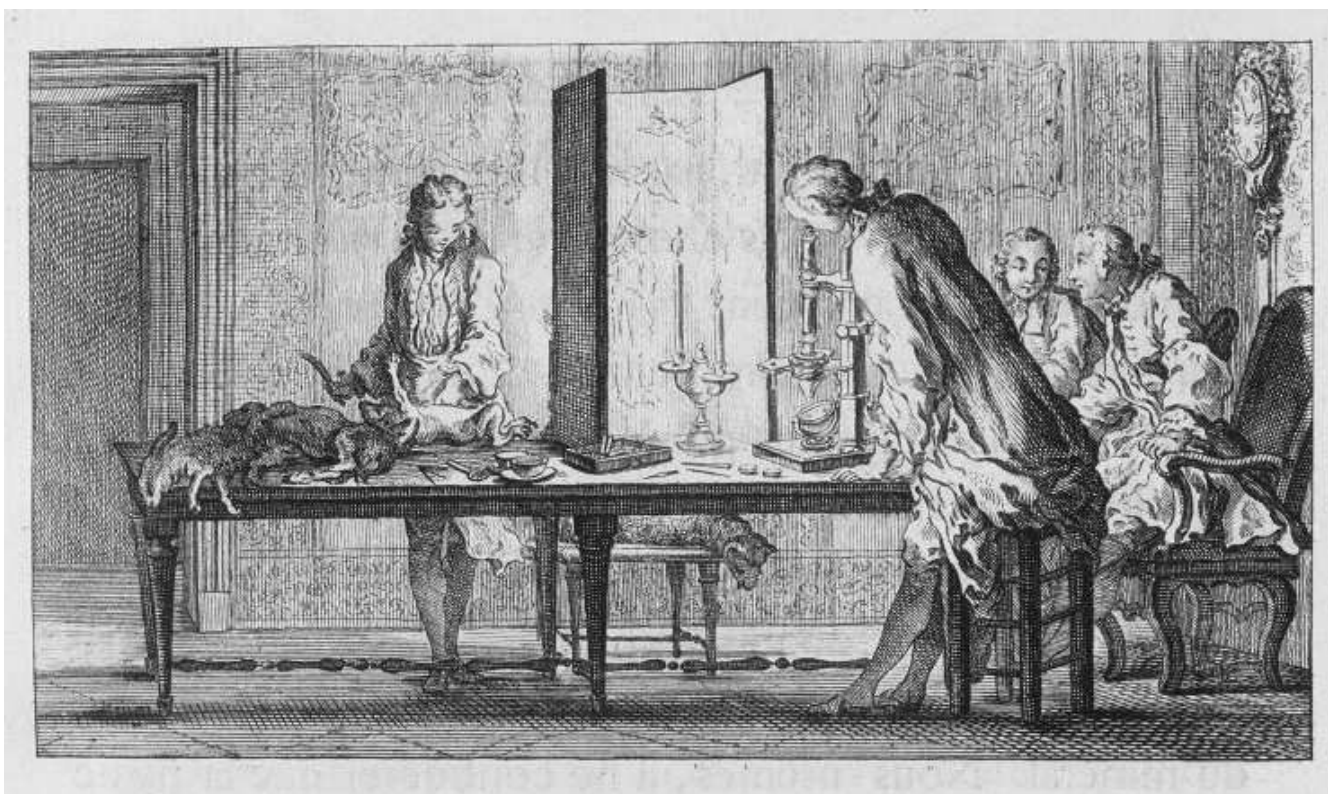


Fig. 19 : Bandeau de J. DE SÈVE pour l'*Histoire naturelle* de Buffon, t. II, 1749.

E. A. Liebman remarque que, quoique les textes qui suivent cette image soient consacrés à la génération, la gravure en dit plus sur le professionnalisme de Buffon que sur ce processus biologique. Les personnages figurant sur ce bandeau sont identifiés comme étant, de droite à gauche, Buffon et Needham, son collaborateur lors d'observations microscopiques réalisées à Paris en 1748, Daubenton au microscope, et un assistant anonyme, dont E. A. Liebman suggère qu'il pourrait être J. de Sève. Cette gravure doit être précisément mise en rapport avec le texte de Buffon : elle représente fidèlement le détail des conditions du déroulement de l'expérience décrites par Buffon (par la présence des deux chandeliers et du paravent), et en sert la vraisemblance⁴⁴⁷. Les représentations graphiques de Buffon insérées dans l'*Histoire naturelle* sont ainsi destinées à établir son autorité de savant.

Nuançons l'image que l'œuvre propose de l'auteur en y ajoutant le bandeau représentant une forge :

⁴⁴⁷ *Id.*, p. 89-91.



Fig. 20 : Bandeau de J. DE SÈVE pour l'*Histoire naturelle* de Buffon, t. XXXI (Supp., t. II), 1775.

Étant donné que Buffon exploitait lui-même des forges (dont il parle dans le *Supplément*), on pourrait, sur cette gravure, identifier Buffon aux deux figures de jeunes hommes portant des chapeaux. Alors, on pourrait estimer qu'avec celui-ci, les deux bandeaux étudiés précédemment donnent une image graphique du naturaliste illustrant les trois principaux aspects de sa personnalité : ils nous présentent successivement un Buffon allégorique ordonnateur de la nature (théoricien), un Buffon expérimentateur, et enfin un Buffon entrepreneur, puisque ses propres forges emploient des ouvriers et produisent un métal commercialisé.

L'*Histoire naturelle* construit en miroir les figures sociales de son auteur et de ses lecteurs. Chasseurs, gentilshommes, amateurs de planches élégantes, Buffon et ses lecteurs se renvoient leurs images respectives au travers de l'*Histoire naturelle*. Ils y construisent aussi leur statut de savant, d'amateur éclairé ou peu compétent.

On connaît par ses biographes anciens et modernes le Buffon historique : savant auteur de théories associées parfois à la pure spéculation, il est aussi un entrepreneur qui développa concrètement le Jardin du roi, créa et exploita des forges. Vivant plus ou moins reclus dans sa

propriété provinciale, il ne fut pas pour autant ermite ; il appréciait la bonne chère et les belles femmes. Les multiples facettes de l'identité que se donne Buffon au sein de son œuvre sont somme toute représentatives de ce que fut sa vie réelle. Le succès rencontré par l'*Histoire naturelle* tient peut-être en partie à la personnalité de son principal auteur, qui se démarque de la figure souvent moquée au 18^e siècle du savant philosophe, qui trébuche sur les aspérités du réel à trop regarder en l'air⁴⁴⁸.

La relation entre Buffon et ses lecteurs présente cependant parfois un enjeu plus important que la seule satisfaction narcissique. La proximité de Buffon avec ses lecteurs s'exprime d'une toute autre manière lorsqu'il s'engage dans le traitement d'une de leurs préoccupations majeures : la mort. D'un certain point de vue, le naturaliste se distancie alors de son public, et assume le statut du savant dans toute sa supériorité, lorsqu'il veut, par son autorité, amener une évolution des mentalités. D'un autre point de vue, Buffon s'engage là dans une démarche très personnelle, qui nous permet aujourd'hui de mieux saisir l'intensité avec laquelle se pose au 18^e siècle la question de la finitude.

II. LECTEURS TERRIFIÉS ET AUTEUR ENGAGÉ : ENSEMBLE CONTRE LA PEUR DE MOURIR

Dans *De la vieillesse et de la mort*, Buffon aborde notamment une question de société : comment s'assurer des signes d'une mort certaine ? Comment limiter les risques d'enterrer des personnes vivantes ? Il sait ses contemporains préoccupés par la question. Le livre de Dom Augustin Calmet, *Dissertation sur les revenants en corps, les excommuniés, les oupires, ou vampires, brucolaques* etc. (1751), donne des exemples de gens tirés vivants de leur tombeau. Ceci dit, Buffon ne cherche pas essentiellement à fournir des solutions aux problèmes d'escamotage de l'agonie. Il a une autre ambition : rassurer les gens les moins courageux face à la finitude.

R. Favre formule un reproche à l'encontre de la critique dix-huitiémiste, qui selon lui est passée à côté de la dimension du problème de la peur de la mort à cette époque : cette peur, « c'est ce sentiment sans doute irrépressible que ne parviennent à éliminer ni l'espérance chrétienne, ni la raison. Le désarroi, l'horreur, la révolte dominant et minent tant d'âmes qu'il faut avoir eu longtemps l'oreille bien distraite pour n'avoir pas perçu cette autre voix du 18^e

⁴⁴⁸ Voir Michel DELON, *Sciences de la nature et connaissance de soi au siècle des Lumières*, Rimouski,

siècle »⁴⁴⁹. Buffon entendait cette voix : dans *De la vieillesse et de la mort* (1749) et son *Addition* (1777), il combat l'angoisse de la finitude, mais avec d'autres armes que celles de la religion. « Pourquoi donc craindre la mort, si l'on a assez bien vécu pour n'en pas craindre les suites⁴⁵⁰ ? » De l'orthodoxie de cette question posée par Buffon dans *De la vieillesse*, S. Schmitt fait le commentaire suivant :

Cette précaution n'est pas un luxe, car ces pages sur la mort, sans être fondamentalement irrégulières, n'ont assurément rien de très chrétien. [...] Quand la « bonne mort » chrétienne requiert la plus grande lucidité, une solide préparation et ce qu'il faut de crainte au sujet de ses « suites », celle de Buffon passe par un état de semi-inconscience, et le principal soutien du malade n'est jamais que son incrédulité à l'égard du processus inexorable. Les conséquences morales qui découlent de ces réflexions ont des accents éminemment épicuriens, et le ton rassurant de Buffon ne peut manquer de rappeler celui de Lucrèce dans le livre III du *De rerum natura*⁴⁵¹.

Dans ces deux textes, Buffon fait le constat pragmatique de la détresse de ses contemporains, et déclare vouloir les réconforter en leur proposant un soutien psychologique par les mathématiques, par un calcul qui nous assure que la mort n'est jamais à redouter dans l'immédiat.

A. MATHÉMATIQUES ET ÉPICURISME

Buffon ne devait pas s'attendre à séduire l'ensemble de ses lecteurs en abordant le thème de la mort. Caraccioli, l'auteur du *Tableau de la mort* (1760), dénonce la société des plaisirs et du divertissement qui n'a pas d'yeux pour la mort, et à laquelle le « tableau » de la mort sera aussi désagréable que nécessaire : « Si je n'avais en vue que le désir de plaire, je ne choiserais certainement pas des matières aussi sérieuses et aussi contraires au goût général ; mais je n'ambitionne que l'avantage de parler raison⁴⁵². » « Sans doute, écrit-il encore, la fausse délicatesse de notre siècle va se récrier contre certaines peintures qui ne flattent pas les sens [...] »⁴⁵³. Voici un exemple de ce genre de peinture : « Représentons-nous l'heure, ou plutôt l'instant où la masse du sang coagulée, le mouvement des muscles presque interrompu, le jeu des organes presque arrêté, un misérable corps dispute, à force de soupirs et de

Tangence, 2008.

⁴⁴⁹ Robert FAVRE, *La Mort au Siècle des Lumières*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1978, p. 365.

⁴⁵⁰ BUFFON, *De la vieillesse et de la mort* (1749), § 23, *H. n.*, t. II / *O. c.*, t. III, p. 216 a-b / Pléiade, p. 275.

⁴⁵¹ Stéphane SCHMITT, Pléiade, p. 1462, n. 19.

⁴⁵² Louis Antoine de CARACCIOLI, *Le Tableau de la mort*, Francfort, en foire ; Liège, Bassompierre, 1760, p. xiiij.

convulsions, sa propre existence ; l'instant où les sens affaiblis, le pouls intercadant, la respiration entrecoupée, l'homme s'efface insensiblement aux yeux d'une famille en pleurs [...] »⁴⁵⁴. Caraccioli ne brosse ce tableau que pour montrer ensuite combien l'âme, qui doit « se réunir à Dieu », est de nature différente du corps. Buffon n'inflige pas d'affreuse peinture à son lecteur, mais il ne lui apporte pas non plus de consolation. Ou plutôt : il apporte, en guise de consolation, une véritable philosophie des mathématiques.

Buffon se montre en effet soucieux des affres que peuvent connaître ses lecteurs en découvrant ses écrits sur la mort. Il sait qu'il doit ménager les sensibilités dans ce domaine qui est, comme nous l'apprend R. Favre, sujet à polémique : « Lorsque la polémique oppose les apologistes aux philosophes, l'un des arguments que développent volontiers les défenseurs du christianisme présente la "philosophie" et particulièrement le matérialisme comme une bien piètre consolation, sinon comme une source de terreurs plus vives encore en face de la mort »⁴⁵⁵. Buffon veut éviter cet écueil à ses lecteurs, et leur offre les secours des mathématiques dans ce combat contre la peur.

La fin du pastiche de La Bruyère que nous avons déjà étudié (voir le chapitre consacré aux traits romanesques repérables dans l'*Histoire naturelle*) reproche aux hommes d'être trop indifférents ou « trop faibles » face à tout ce qui suscite la pensée de la mort. Buffon semble s'inscrire ici dans la tradition stoïcienne en déclarant que l'on devrait faire preuve de courage pour affronter la mort. Cependant, d'autres éléments inscrivent plutôt *De la vieillesse et de la mort* dans la tradition épicurienne. Comparons à nouveau les attitudes du naturaliste Buffon et du défenseur de la foi chrétienne Caraccioli. Celui-ci a, entre autres ambitions, celle de faire voir les choses telles qu'elles sont : « Heureuse la philosophie qui, perçant au-delà du théâtre que nos passions échaffaudent, prend la mort sur le fait, et la voit diviser nos chairs, séparer nos os, les réduire en poudre, et dégager notre âme de toute affection terrestre. Cet ouvrage n'a point d'autre but que d'enseigner une pareille philosophie ; je souhaite qu'il réponde à son objet »⁴⁵⁶. » Mais il s'agit ici de faire rentrer le chrétien en soi, de lui faire prendre conscience de sa condition misérable afin de lui inspirer humilité et volonté de préparer sa mort chrétienne. Par ailleurs, on découvre dans la suite du livre que Caraccioli revient à plusieurs reprises à la résurrection des corps, argument qui consiste en un refus de la finitude plutôt qu'en une réflexion sur la nature de la mort. Chez Buffon, faire voir les choses telles qu'elles sont au lecteur a pour but de lui permettre de se défaire de ses illusions et, avec elles, de ses

⁴⁵³ *Id.*, p. xv.

⁴⁵⁴ *Id.*, p. 3-4.

⁴⁵⁵ Robert FAVRE, *op. cit.*, p. 111.

⁴⁵⁶ Louis Antoine de CARACCIOLI, *op. cit.*, p. xvij-xviii.

craintes infondées ; tel est le but de la philosophie épicurienne⁴⁵⁷. Il faut bien mesurer l'importance de cet encouragement à voir les choses telles qu'elles sont. Cette notion de philosophie épicurienne se fonde sur la physique, c'est-à-dire sur la connaissance du monde réel. On pourrait donc dire que la démarche naturaliste, telle qu'elle est pratiquée par Buffon, est par définition proche de la pensée épicurienne. Dans l'article *Mort* de l'*Encyclopédie*, Jaucourt se fait le relais de Buffon, en copiant des passages de *De la vieillesse*, et en s'engageant personnellement : « Mais je voudrais armer les honnêtes gens contre les chimères de douleurs et d'angoisses de ce dernier période de la vie : préjugé général si bien combattu par l'auteur éloquent et profond de l'histoire naturelle de l'homme. La vraie philosophie, dit-il, est de voir les choses telles qu'elles sont »⁴⁵⁸. Pour lutter contre les vaines inquiétudes, Buffon encourage à voir les choses telles qu'elles sont, et aussi à s'appuyer sur des calculs de probabilité rassurants.

Remarquons d'abord que l'usage pragmatique des mathématiques à des fins de rationalisation de la psychologie n'est pas préconisé que dans les textes sur la mort. Dans son *Essai d'arithmétique morale*, Buffon écrit successivement pour deux lecteurs, le sage et le non sage :

Jusqu'ici je n'ai raisonné et calculé que pour l'homme vraiment sage, qui ne se détermine que par le poids de la raison ; mais ne devons-nous pas faire aussi quelque attention à ce grand nombre d'hommes que l'illusion ou la passion déçoivent, et qui souvent sont fort aises d'être déçus⁴⁵⁹ ? N'y a-t-il pas même à perdre en présentant toujours les choses telles qu'elles sont ? L'espérance, quelque petite qu'en soit la probabilité, n'est-elle pas un bien pour tous les hommes, et le seul bien des malheureux ? Après avoir calculé pour le sage, calculons donc aussi pour l'homme, bien moins rare, qui jouit de ses erreurs souvent plus que de sa raison⁴⁶⁰.

Buffon répond aux questions posées ici en deux temps. D'abord, il est « forcé d'avouer que la pleine sagesse ne fait pas le plein bonheur de l'homme » et que l'espérance est parfois un bien réel. Mais ensuite, le texte veut montrer comment l'espérance devient nulle confrontée à de faibles probabilités. Les mathématiques sont sollicitées dans la prise en compte de la psychologie des joueurs, les non sages, qui se confondent avec les lecteurs. Buffon prend ici un parti similaire à celui qu'il choisit dans l'*Addition à l'article de la*

⁴⁵⁷ Ainsi, dans son poème épicurien *De la nature des choses*, Lucrèce écrit : « Il faut donc dissiper ténèbres et terreurs / de l'esprit, et cela, ni rayons du soleil, / ni brillants traits du jour ne le font, ce qu'il faut, / c'est bien voir la nature et en rendre raison. » LUCRÈCE, *De la nature des choses*, Paris, Librairie générale française/Le Livre de poche, 2002, p. 175.

⁴⁵⁸ JAUCOURT, article *Mort* de l'*Encyclopédie*, 1765.

⁴⁵⁹ C'est-à-dire d'être trompés (*décevoir*, du latin *decipere*, « surprendre, tromper »).

⁴⁶⁰ BUFFON, *Essai d'arithmétique morale* [XXI] (1777), *H. n.*, t. XXVIII (*Supp.*, t. IV) / *O. c.*, t. III, p. 414 a-b.

vieillesse et de la mort, où voir les choses telles qu'elles sont doit permettre aux vieillards d'écarter l'image d'une fin prochaine et de s'appuyer sur l'espérance d'un sursit légitimée par le calcul de probabilité.

Dans *De la vieillesse*, Buffon explicite son projet dans son rapport au lecteur, notamment dans un développement visant à « rassurer les gens les moins courageux »⁴⁶¹ en leur démontrant que l'agonie ne s'accompagne pas de grandes douleurs. Buffon écrit : « Je ne me suis un peu étendu sur ce sujet que pour tâcher de détruire un préjugé si contraire au bonheur de l'homme » ; il faut que les hommes « voient la mort sans effroi »⁴⁶².

Remarquons que la volonté de rassurer les hommes du 18^e siècle quant aux douleurs de l'agonie doit se comprendre comme une prise de position tacite contre la « politique » de terreur menée par l'Église, « politique » dont on trouve une belle illustration dans le livre de Caraccioli : « Ce n'est qu'avec des angoisses, des sueurs, des cris, des convulsions, que nous nous arrachons à la matière qui nous environne, et qui nous serre si étroitement. Il se fait une dislocation de tous nos membres, et chaque goutte de sang, prête à s'arrêter pour toujours, ne s'épaissit et ne se gèle, qu'en causant une secousse terrible dans toutes nos fibres et dans tous nos muscles⁴⁶³. »

La volonté de rassurer les hommes s'exprime également à la fin de *De la vieillesse*, quand Buffon commente la « Table des probabilités de la durée de la vie » qu'il emprunte à Dupré de Saint-Maur. Il calcule le nombre d'années que l'on peut espérer vivre encore au fur et à mesure que l'on avance en âge, puis il conclut ainsi :

Mais ces vérités physiques si mortifiantes en elles-mêmes peuvent se compenser par des considérations morales ; un homme doit regarder comme nulles les quinze premières années de sa vie ; [...] nous ne commençons à vivre moralement que quand nous commençons à ordonner nos pensées, à les tourner vers un certain avenir, et à prendre une espèce de consistance, un état relatif à ce que nous devons être dans la suite. En considérant la durée de la vie sous ce point de vue, qui est le plus réel, nous trouverons dans la table qu'à l'âge de vingt-cinq ans on n'a vécu que le quart de sa vie, qu'à l'âge de trente-huit ans on n'en a vécu que la moitié, et que ce n'est qu'à l'âge de cinquante-six ans qu'on a vécu les trois quarts de sa vie⁴⁶⁴.

Buffon a donc recours au calcul de proportionnalité pour rassurer son lecteur. Les mathématiques assurent ici le soutien psychologique dont peuvent avoir besoin les lecteurs

⁴⁶¹ BUFFON, *De la vieillesse et de la mort* (1749), § 31, *H. n.*, t. II / *O. c.*, t. III, p. 217 b / Pléiade, p. 278.

⁴⁶² *Id.*, § 32 / *O. c.*, t. III, p. 218 a / Pléiade, p. 279.

⁴⁶³ Louis Antoine de CARACCIOLI, *op. cit.*, p. 150-151.

⁴⁶⁴ BUFFON, *De la vieillesse et de la mort* (1749), dern. §, *H. n.*, t. II / *O. c.*, t. III, p. 230-231 / Pléiade, p. 293-294.

matérialistes habités par l'angoisse de la finitude. Citons l'élégante formule de J. Roger : « Buffon rend la mort insensible, apprivoise le néant, supprime au moins le vertige⁴⁶⁵. »

La dimension épicurienne de la démarche de Buffon se développe dans toute la seconde moitié de l'*Addition à l'article de la vieillesse et de la mort*. Buffon la conclut en écrivant qu'il ne faut pas craindre la mort, « car cesser d'être n'est rien, mais la crainte est la mort de l'âme. Je ne dirai pas avec le stoïcien, *Mors homini summum bonum diis denegatum*⁴⁶⁶ ; je ne la vois ni comme un grand bien ni comme un grand mal, et j'ai tâché de la représenter telle qu'elle est [c'est-à-dire non accompagnée de douleur] ; j'y renvoie mes lecteurs, par le désir que j'ai de contribuer à leur bonheur⁴⁶⁷. » Buffon donne ici une variante de la formule épicurienne « la mort n'est rien pour nous » employée par Lucrèce⁴⁶⁸. Il formule à nouveau l'idée chère aux épicuriens, et déjà exprimée en 1749 dans *De la vieillesse*, qu'il faut lutter contre la peur par la connaissance du réel. On peut enfin penser que le mot *bonheur* qui clôt ce texte correspond au souverain bien d'Épicure, qui consiste en l'absence de douleur et de trouble.

Buffon montre par ailleurs comment la conformité à la nature et le choix des pensées agréables conduisent le vieillard au bonheur : « Si je conforme mes mouvements, mes appétits, mes désirs aux seules impulsions de la sage nature, ne suis-je pas aussi sage et plus heureux que vous [les jeunes gens] ? [...] et la vue du passé, qui cause les regrets des vieux fous, ne m'offre-t-elle pas au contraire des jouissances de mémoires, des tableaux agréables, des images précieuses qui valent bien vos objets de plaisirs ? » Buffon insiste sur le thème épicurien de la liberté que l'on a de choisir les pensées qui procurent le bonheur : « Le meilleur usage que l'homme puisse faire de la vigueur de son esprit, c'est d'agrandir les images de tout ce qui peut lui plaire en les rapprochant, et de diminuer au contraire, en les éloignant, tous les objets désagréables, et surtout les idées qui peuvent faire son malheur ; et souvent il suffit pour cela de voir les choses telles qu'elles sont en effet⁴⁶⁹. »

Le mot *bonheur* clôt l'*Addition*, et la fin de cet article constitue une leçon d'épicurisme. Toutefois, il s'agit d'une forme d'épicurisme propre à Buffon. En effet, il y expose des calculs de probabilité assurant au lecteur l'espérance renouvelée indéfiniment de quelques années de vie supplémentaires. Or, un épicurien convaincu n'a guère besoin d'être rassuré de la sorte, puisqu'il ne craint point la mort. Qui plus est, ces calculs sont propres à

⁴⁶⁵ Jacques ROGER, dans Jean-Louis BINET et Jacques ROGER, *Un autre Buffon*, Paris, Hermann, 1977, p. 95.

⁴⁶⁶ « La mort est le bien suprême pour l'homme, il a été refusé aux dieux. »

⁴⁶⁷ BUFFON, *Addition à l'article de la vieillesse et de la mort* (1777), § 14, *H. n.*, t. XXXIII (Supp., t. IV) / *O. c.*, t. III, p. 234 b.

⁴⁶⁸ LUCRÈCE, *op. cit.*, p. 337.

⁴⁶⁹ BUFFON, *Addition à l'article de la vieillesse et de la mort* (1777), § 12 et 14, *H. n.*, t. XXXIII (Supp., t. IV) / *O. c.*, t. III, p. 233 b et 234 a.

susciter l'angoisse au moins autant que la sérénité. Comme le remarquait le stoïcien Sénèque, « si l'on pouvait présenter à chacun le compte des années à vivre comme celui des années passées, comme ceux qui verraient le peu qui leur reste trembleraient, comme ils les épargneraient ! »⁴⁷⁰ Remarquons toutefois que, par ses calculs, Buffon établit non pas le terme de la vie mais un sursis renouvelé puisque, selon les probabilités, à partir de quatre-vingts ans, l'espérance de vie *demeure* de trois années. C'est en cela que les calculs servent la tranquillité des hommes.

Toutes ces remarques montrent comment a évolué la manière dont Buffon abordait la mort entre *De la vieillesse* et son *Addition*. Cette évolution consiste essentiellement en une intensification du propos épicurien. Dans l'*Addition*, les calculs de probabilité qui assurent l'espérance légitime de trois années de vie supplémentaires au vieillard assurent aussi sa sérénité psychologique ; en ce sens, ils sont un outil de la philosophie épicurienne, qui œuvre ainsi plus efficacement que dans *De la vieillesse*, où ils n'apportaient qu'une consolation dérisoire.

On peut enfin considérer que le recours aux mathématiques dénonce l'échec inévitable de toute tentative de consolation morale. Si Buffon n'a aucune assurance quant à l'efficacité de son texte contre la peur de mourir de son lecteur, il a du moins l'assurance de sa fonctionnalité : calculer, quel qu'en soit le but, signifie avoir le contrôle par l'exercice de la raison et du libre arbitre, être acteur, être en vie...

B. LYRISME ET ENGAGEMENT PHILOSOPHIQUE

Dans les passages que nous avons cités jusqu'ici, Buffon s'exprime souvent à la première personne. Il nous semble que, étant donné le caractère douloureux du thème abordé, l'expression du *moi* de l'auteur doit retenir l'attention. Son étude nous mène d'abord à la rencontre de l'un des premiers auteurs à s'être illustrés dans l'expression du *moi*, Montaigne ; celui-ci est très lu au 18^e siècle. J. Roger estime que la bonne mort dont parle Buffon est la mort naturelle des paysans de Montaigne, et que c'est peut-être en se souvenant de lui que le naturaliste remarque que « le commun des hommes, surtout ceux de la campagne, voient la mort sans effroi. »⁴⁷¹ Dans *De la vieillesse*, Buffon montre à son lecteur que « le corps meurt donc peu à peu et par parties, son mouvement diminue par degrés, la vie s'éteint par nuances

⁴⁷⁰ SÉNÈQUE, *De la brièveté de la vie*, dans *Dialogues*, Paris, Les Belles Lettres, 1980, 3 vol., t. II, p. 58.

⁴⁷¹ Jacques ROGER, *Buffon, op. cit.*, p. 233-234 ; BUFFON, *De la vieillesse et de la mort* (1749), § 32 / O. c., t. III, p. 218 a / Pléiade, p. 279.

successives, et la mort n'est que le dernier terme de cette suite de degrés, la dernière nuance de la vie » ; il ajoute un peu plus loin que « la vie commence à s'éteindre longtemps avant qu'elle s'éteigne entièrement, et dans le réel il y a peut-être plus loin de la caducité à la jeunesse, que de la décrépitude à la mort »⁴⁷². Cette conception de la mort progressive, héritée de l'Antiquité, est le sujet d'un très beau passage de l'essai qui clôt le livre III des *Essais* :

Dieu fait grâce à ceux à qui il soustrait la vie par le menu ; c'est le seul bénéfice de la vieillesse. La dernière mort en sera d'autant moins plaines et nuisibles : elle ne tuera plus qu'un demi ou un quart d'homme. Voilà une dent qui me vient de choir, sans douleur, sans effort : c'était le terme naturel de sa durée. Et cette partie de mon être et plusieurs autres sont déjà mortes, autres demi mortes, des plus actives et qui tenaient le premier rang pendant la vigueur de mon âge. C'est ainsi que je fonde et échappe à moi⁴⁷³.

Certes, c'est seulement le fond et non la forme qui rapproche ici Montaigne et Buffon⁴⁷⁴. Montaigne est proche de sa fin et de celle de son œuvre lorsqu'il écrit ce texte, et celui-ci a la puissance pathétique du témoignage personnel. En revanche, Buffon écrit *De la vieillesse* encore jeune, affrontant la mort et non sa mort, et le publie dans l'un des tout premiers volumes de son œuvre. Cependant, lorsque, trente ans plus tard, il publie l'*Addition*, Buffon est dans la situation de Montaigne, et, comme lui, il parle à la première personne. Nous porterons maintenant notre attention sur la fonction du « je » dans l'*Addition*.

Le pastiche de La Bruyère dans *De la vieillesse* s'ouvrait par une apostrophe à un lecteur indifférencié, à un lecteur idéal (« Jetez les yeux... »). Le passage de l'*Addition* qui nous intéresse à présent est également inauguré par une apostrophe, mais celle-ci s'adresse à une catégorie de lecteurs bien définie, celle des jeunes gens : « vous autres, jeunes gens, vous êtes souvent bien plus près [de la mort que les vieillards], pour peu que vous abusiez des forces de votre âge »⁴⁷⁵. L'autre différence importante entre ces deux passages est que le premier représentait une situation de type général que chacun pouvait avoir observée, alors que le second met en scène l'expérience du « je » qui témoigne. Ce « je » n'est d'abord que l'équivalent du « nous » qui l'a précédé dans le texte et qui représente l'ensemble des gens âgés qui se comparent avec avantage aux jeunes gens : « nous sommes aussi sûrs à quatre-

⁴⁷² BUFFON, *De la vieillesse et de la mort* (1749), § 10 et 22, *H. n.*, t. II / *O. c.*, t. III, p. 212 b et 216 a / Pléiade, p. 268 et 275.

⁴⁷³ MONTAIGNE, *Les Essais*, III, 13, éd. P. Villey, Paris, PUF, 1999 (1^{re} éd. 1924), p. 1101.

⁴⁷⁴ Otis E. FELLOWS et Stephen F. MILLIKEN considèrent que BUFFON décrit l'homme hors de toute considération religieuse, comme phénomène biologique, et dans une forme littéraire très libre ; ils en concluent que l'*Histoire naturelle de l'homme* renvoie à MONTAIGNE plutôt qu'à BOSSUET, auquel BUFFON est traditionnellement comparé. Buffon, New York, Twayne Publishers, 1972, p. 136.

vingts ans de vivre encore trois ans, que vous l'êtes à trente d'en vivre vingt-six. Chaque jour que je me lève en bonne santé, n'ai-je pas la jouissance de ce jour aussi présente, aussi plénière que la vôtre⁴⁷⁶ ? » Mais le « moi » qui s'exprime ensuite a une fonction poétique plus marquée. Continuant d'apostropher les jeunes gens, il demande :

[...] et la vue du passé, qui cause les regrets des vieux fous, ne m'offre-t-elle pas au contraire des jouissances de mémoire, des tableaux agréables, des images précieuses qui valent bien vos objets de plaisir ? Car elles sont douces, ces images, elles sont pures, elles ne portent dans l'âme qu'un souvenir aimable ; les inquiétudes, les chagrins, toute la triste cohorte qui accompagne vos jouissances de jeunesse, disparaissent dans le tableau qui me les représente [...] ⁴⁷⁷.

Ce « moi » s'exprime sur le mode lyrique. Le lyrisme est *stricto sensu* une notion attachée au genre poétique, et concerne sa dimension musicale, chantée. Mais cette notion a connu une évolution historique :

À la fin du 18^e siècle, se développe un autre sens, lié au premier par une tonalité que l'on trouve dès la poésie grecque, et, dans le domaine français, surtout à la Renaissance : c'est l'expression du sentiment personnel, sens que la vague romantique et l'individualisme croissant vont développer particulièrement. [...] C'est ainsi que, d'après R. Jakobson (*Essais de linguistique générale*), « la poésie lyrique, orientée vers la première personne, est intimement liée à la fonction émotive », et donc à la modalité exclamative plus particulièrement, à quoi s'ajoute un certain bouleversement dans l'ordre des mots⁴⁷⁸.

Ces caractéristiques, présentes dans le texte de Buffon, nous autorisent à le qualifier de lyrique quoiqu'il n'appartienne pas au genre poétique. La première personne y exprime bien le sentiment personnel de son bonheur, ce qui a pour conséquence syntaxique une perturbation de l'ordre des mots que l'on peut relever sous la forme de la cataphore suivante : « car *elles sont douces ces images*, elles sont pures, elles ne portent dans l'âme qu'un souvenir aimable ». Nos italiques mettent en évidence le rejet du sujet grammatical (« ces images ») à la droite du syntagme verbal (« sont douces »), et le remplacement par anticipation de ce sujet par un pronom (« elles »). Isolé syntaxiquement, le sujet est mis en valeur, et prend une dimension poétique supplémentaire. Cette cataphore est doublée d'une anaphore – c'est-à-dire d'une répétition – du pronom « elles », au début de chacune des propositions qui suivent ; la

⁴⁷⁵ BUFFON, *Addition à l'article de la vieillesse et de la mort* (1777), § 12, H. n., t. XXXIII (Supp., t. IV) / O. c., t. III, p. 233 b.

⁴⁷⁶ *Ibid.*

⁴⁷⁷ *Ibid.*

⁴⁷⁸ Michèle AQUIEN et Georges MOLINIÉ, article *Lyrisme* du *Dictionnaire de rhétorique et de poétique*, Paris, Librairie générale française/Le Livre de poche, 1999, p. 581-582.

récurrence de ce pronom participe de l'imitation de l'expression personnelle sensible, qui ne s'embarrasse pas des répétitions dans ses élans lyriques.

Dans la suite de l'*Addition*, le lecteur est invité à s'identifier à Fontenelle dont Buffon paraphrase longuement le discours sur le bonheur dans l'âge avancé. Ceci constitue un nouvel ancrage dans la dimension du témoignage personnel, mais avec une orientation philosophique plus prononcée. En effet, Buffon parle du « philosophe Fontenelle », et conclut ce passage en mentionnant « ces biens acquis par la sagesse, qui seuls peuvent faire notre bonheur »⁴⁷⁹.

Enfin, à la fin de l'*Addition*, Buffon complète l'analyse des probabilités de la durée de la vie commencée trente ans auparavant, et assume une parole qui lui est propre sans aucun doute, lorsqu'il s'engage à combattre ce qui fait le malheur des hommes :

Cette probabilité [de voir sa vie se prolonger] est à la vérité d'autant plus petite que l'âge est plus grand ; mais lorsqu'il est complet, c'est-à-dire à quatre-vingts ans, cette même probabilité, qui décroît de moins en moins, devient pour ainsi dire stationnaire et fixe. [...] Nous avons donc toujours, dans l'âge même le plus avancé, l'espérance légitime de trois années de vie. Et trois années ne sont-elles pas une vie complète ? [...] Cette même arithmétique bien entendue nous démontre que dans notre grand âge nous sommes toujours à trois ans de distance de la mort, tant que nous nous portons bien. [...] L'idée la plus triste, c'est-à-dire la plus contraire au bonheur de l'homme, est la vue fixe de sa prochaine fin ; cette idée fait le malheur de la plupart des vieillards [...] ; je les prie de s'en rapporter à moi : ils ont encore à soixante-dix ans l'espérance légitime de six ans deux mois, à soixante-quinze ans l'espérance tout aussi légitime de quatre ans six mois de vie ; enfin à quatre-vingts et même à quatre-vingt-six ans, celle de trois années de plus⁴⁸⁰.

Buffon prend ainsi un engagement personnel ; ici, le recours aux probabilités s'exprime avec une sorte de fébrilité : Buffon, alors lui-même âgé de soixante-dix ans, s'adresse aux vieillards, et donc à des lecteurs qu'il est urgent de rassurer.

Il y a ainsi dans l'*Addition* une progression vers le « moi » de Buffon : le « nous » et le « je » représentants des vieillards se voient supplantés par le « je » lyrique du vieillard heureux dont Buffon emprunte le masque ; puis, à la figure du philosophe Fontenelle succède le « moi » de Buffon lui-même. Le lecteur s'identifie ainsi à toutes ces instances énonciatives jusqu'à se trouver dans un dialogue fortement engagé avec la personne même du philosophe-mathématicien des Lumières, qui veut le guider vers le bonheur.

Le mot important des deux articles qui nous ont occupés est bien le mot *bonheur*. C'est lui qui clôt l'*Addition*, et qui justifie la démarche du naturaliste envers son prochain : lui

⁴⁷⁹ BUFFON, *Addition à l'article de la vieillesse et de la mort* (1777), § 13, *H. n.*, t. XXXIII (*Supp.*, t. IV) / *O. c.*, t. III, p. 233 b et 234 a.

⁴⁸⁰ *Id.*, § 12-14 / *O. c.*, t. III, p. 233-234.

offrir les armes des mathématiques et celles de l'éloquence lyrique pour le garantir des terreurs qui s'opposent à son bien-être. Cette intégration ne réussit pleinement que dans l'*Addition* : le calcul de probabilité, qui semblait une arme dérisoire pour lutter contre l'angoisse de la mort dans *De la vieillesse*, se trouve en cohérence avec la philosophie épicurienne qui caractérise l'*Addition*, ou plutôt il renouvelle cette philosophie. À l'étude de la physique qui fonde la philosophie épicurienne, Buffon ajoute la dimension mathématique : il donne en quelque sorte une deuxième assise scientifique à cette philosophie. Cependant, c'est peut-être l'identification à la personne de Fontenelle et au « je » lyrique qui donne leur efficacité aux arguments mathématiques et moraux en suscitant l'adhésion du lecteur. Les tables de mortalité et les calculs de proportionnalité, comme les éléments de philosophie épicurienne qui jalonnent l'*Addition*, tiennent leur pouvoir de persuasion de l'éloquence que Buffon met à leur service.

Lorsqu'il prenait la défense de l'éloquence, Fénelon s'exprimait en homme d'Église du 17^e siècle, mais aussi en représentant d'une tradition littéraire dans laquelle Buffon s'inscrit : « Il ne faut pas faire à l'éloquence le tort de penser qu'elle n'est qu'un art frivole, dont un déclamateur se sert pour imposer à la faible imagination de la multitude et pour trafiquer de la parole. C'est un art très sérieux qui est destiné à instruire, à réprimer les passions, à corriger les mœurs, à soutenir les lois, à diriger les délibérations publiques, à rendre les hommes bons et heureux⁴⁸¹. » Buffon trouve dans cette conception traditionnelle de l'éloquence de quoi nourrir son projet de philosophe des Lumières. Encore une fois, la preuve est faite de l'efficacité et de la beauté de l'interdépendance du mathématicien, du philosophe et de l'écrivain en Buffon.

C. LA CONTRIBUTION ORIGINALE DE BUFFON À LA QUÊTE DU BONHEUR

Le prosélyte *Tableau de la mort* de Caraccioli veut faire peur pour rallier et convertir (« il n'y a que la religion catholique, qui procure aux mourants des consolations efficaces et solides »), et ne présente aucune générosité humaniste : « Je sais que ceux qui ne connaissent d'existence que de manier des cartes, d'assister aux spectacles, de se rouler dans des voluptés toutes charnelles, et de se rassasier de richesses et d'honneurs, éprouveront sans doute un terrible changement ; mais ceux-là l'auront bien voulu, et c'est sur leur vie toute profane, et

⁴⁸¹ FÉNELON, *Lettre à l'Académie*, éd. E. Caldarini, Genève, Droz, 1970, p. 51.

non sur la mort, qu'on doit faire retomber la rigueur des séparations dont nous parlons⁴⁸². » Qui plus est, les arguments consolants avancés par Caraccioli relèvent parfois du conte pour enfants. Le texte de Buffon ne juge pas les lecteurs ; discrètement solidaire de leur angoisse, il veut aider les vivants à vivre heureux malgré leur inquiète condition. À nos yeux, la philosophie des Lumières montre ici sa supériorité. Posons-nous cependant la question de l'effet réel produit par les textes de Buffon sur ses lecteurs.

À l'époque, on se réfère très souvent aux tables de mortalité de Deparcieux (1746)⁴⁸³ : dans l'*Encyclopédie*, elles apparaissent ou sont mentionnées aux articles *Absent*, *Probabilité*, *Rente* (*Rentes viagères*), *Vie* (*Durée de la vie*), *Arithmétique* (*Arithmétique politique*), et peut-être d'autres. Ce qui fait l'originalité de Buffon, c'est qu'il utilise les tables non pas pour proposer des améliorations de la vie quotidienne en général, comme le font les Encyclopédistes⁴⁸⁴, mais pour approcher du bonheur : il en fait un instrument philosophique au service du bonheur plutôt qu'un outil pragmatique au service du confort. R. Favre semble considérer qu'il y a une part de rouerie dans l'attitude de Buffon, qui conclut que l'idée même de vieillesse est un préjugé⁴⁸⁵. « Voilà comment le savant donne aux hommes en qualité d'existence et en perspectives prochaines de vie ce qu'il leur refuse du côté des espérances chimériques de longévité. Étape par étape, la vie s'ouvre sans cesse sur un lendemain encore riche de jouissances possibles. À quoi bon alors rêver de jeunesse perpétuée ? Buffon distribue la petite monnaie de l'immortalité⁴⁸⁶. » R. Favre reconnaît cependant *in fine* l'efficacité du procédé : « l'argument que Buffon avançait en se fondant sur les tables de mortalité a pu contribuer à modifier la mentalité en face du vieillissement ». « Avant la fin du siècle, écrit-il encore, grâce à Buffon surtout, une nouvelle conception de la vieillesse prolonge désormais l'existence active et créatrice alors même que l'usage répandu de la

⁴⁸² Louis Antoine de CARACCIOLI, *op. cit.*, p. 174 et 18.

⁴⁸³ Buffon en fut le vulgarisateur, voir Robert FAVRE, *op. cit.*, p. 234. Voir aussi l'article *Vie* (*Durée de la vie*) de l'*Encyclopédie* (1765), dont l'auteur anonyme dit que « M. de Buffon nous a aussi donné une table de mortalité dans le III. vol. in-4°. de son *Histoire naturelle*, qui est entre les mains de tout le monde ».

⁴⁸⁴ Voir l'article *Probabilité* de l'*Encyclopédie* : « on sent de quelle utilité seraient dans les questions de physique, de politique, et même dans ce qui regarde la vie commune, des tables exactes qui fixeraient sur une longue suite d'événements la proportion de ceux qui arrivent d'une certaine façon à ceux qui arrivent autrement. » (article non signé, 1765). Voir aussi DIDEROT : un mémoire de d'Alembert « a pour objet le *calcul des probabilités* ; calcul dont l'application a tant d'importance et d'étendue. C'est proprement la *science physico-mathématique* de la vie. » DIDEROT, *Sur deux mémoires de D'Alembert* [...] (1761), dans *Œuvres complètes*, Paris, Le Club français du livre, 1970, t. V, p. 19. Voir encore HELVÉTIUS : « Or si toutes nos vérités se réduisent à des probabilités, quelle reconnaissance ne devrait-on pas à l'homme de génie qui se chargerait de construire des tables physiques, métaphysiques, morales et politiques, où seraient marqués avec précision tous les divers degrés de probabilité, et par conséquent de croyance qu'on doit assigner à chaque opinion. » *De l'esprit* (1758), Paris, Fayard, Corpus des Œuvres de Philosophie en Langue Française, 1988, n. (e), p. 19.

⁴⁸⁵ « [...] le philosophe doit dès lors regarder la vieillesse comme un préjugé, comme une idée contraire au bonheur de l'homme, et qui ne trouble pas celui des animaux. » BUFFON, *Addition à l'article de la vieillesse et de la mort* (1777), § 12, *H. n.*, t. XXXIII (*Supp.*, t. IV) / *O. c.*, t. III, p. 233 a.

⁴⁸⁶ Robert FAVRE, *op. cit.*, p. 229.

montre individuelle et de la pendule domestique fait sentir “bien mieux le prix du temps” »⁴⁸⁷. R. Favre suppose que la conception d’une mort qui vient insensiblement comme « la dernière nuance de la vie », présentée dans *De la vieillesse et de la mort* dès 1749, fut largement reçue :

La Mettrie apportait un regard neuf sur les derniers instants de l’homme. Or, nouvelles sous sa plume, de telles analyses sont devenues des idées reçues à l’époque où Levesque, puis le prince de Ligne, les expriment à leur tour. N’avons-nous pas remarqué que la fin paisible du bon vieillard a fait l’objet d’une exploitation édifiante à partir de 1765-1770 dans plusieurs œuvres de moralistes chrétiens ? La mort rassurante de l’homme qui, selon la nature, « s’éteint comme une chandelle », en est le pendant et le précédent. Cette scène revêt une portée véritablement philosophique, et elle se présente d’autre part avec la garantie d’une éminente autorité scientifique. Car une telle image de la vieillesse et du déclin, cessant d’être exceptionnelle, pourrait bien avoir eu pour promoteur en ce siècle l’homme de science qui a développé la théorie de la mort douce, un écrivain qui a obtenu infiniment plus de lecteurs que La Mettrie et fut bien davantage admiré : M. de Buffon. D’ailleurs, peu d’années plus tard, le secrétaire perpétuel de l’Académie des Sciences, M. de Fontenelle, ne devait-il pas procurer en personne à cette théorie une illustre confirmation en n’éprouvant que cette « difficulté d’être » qui l’empêcha de vivre un siècle tout entier ? Il ne restait plus qu’à vulgariser la thèse : l’*Encyclopédie* y pourvut à l’article *Mort*⁴⁸⁸.

Comme nous l’avons vu, dans cet article de l’*Encyclopédie*, Jaucourt cite en effet abondamment Buffon.

Rares sont les témoignages nous informant sur la réception des textes de Buffon sur la mort. Nous en avons relevé deux. Dans ses *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, Fréron écrit en 1750 : « M. de Buffon tâche de rassurer ses lecteurs en leur faisant envisager que la mort n’est pas quelque chose de si terrible. Malgré tous les beaux raisonnements qu’on peut faire à ce sujet, il est certain que nous ne verrons jamais qu’avec peine l’instant de notre destruction. [...] Cet article est aussi agréable par la façon dont il est écrit, qu’affligeant par la matière qu’on y traite⁴⁸⁹. » Au 18^e siècle comme plus tard, on doute de l’efficacité de la démarche philanthropique de Buffon. En 1888, H. Lebasteur, dans un *Buffon* destiné à l’instruction de la jeunesse, s’attarde longuement sur la question de l’efficacité de la démarche du naturaliste :

⁴⁸⁷ *Id.*, p. 234 et 549.

⁴⁸⁸ *Id.*, p. 206-207.

⁴⁸⁹ Élie FRÉRON, *Lettres sur quelques écrits de ce temps* (1750, t. III, lettre IV), Genève, Slatkine, 1966, 2 vol., t. I, p. 216.

D'autres philosophes avant lui ont tenté de lutter contre le même sentiment d'appréhension et d'angoisse, et de convaincre les hommes, à l'aide de raisonnements, qu'ils ne devaient pas se laisser aller à cette étrange faiblesse. Buffon n'a pas mieux réussi qu'eux. Quand on a démontré avec grand appareil de preuves qu'un sentiment, surtout un sentiment aussi universel et aussi humain que celui-ci, est absurde et vain, on n'a rien fait, on ne l'a pas extirpé, on ne l'a pas modifié. Après comme avant ces tentatives, l'idée de la mort, la vision de l'anéantissement reste pour l'homme insoutenable ; on n'y peut songer sans éprouver une sorte de vertige. La philosophie et la science n'y peuvent rien.

« Pourquoi donc craindre la mort, si l'on a assez bien vécu pour n'en pas craindre les suites ? » dit-il. Mais n'est-ce pas précisément les suites que l'on craint ? Et ceux-là mêmes l'envisagent-ils de sang-froid dont la foi en l'immortalité est absolue, ou qui croient voir clair au-delà du tombeau ? Pour ne pas craindre la mort, pour ne pas frissonner à cette idée, le mieux est de n'y pas penser. Sitôt qu'on l'envisage, on ne le peut faire avec une sérénité imperturbable. Qu'il soit inévitable et logique de mourir, personne ne le conteste ; que nous commençons de vivre par degrés, et que nous finissions de vivre encore par degrés, cela ne console pas de la mort⁴⁹⁰.

Nous laisserons encore le dernier mot à H. Lebasteur :

Buffon suppose ensuite le cas de mort violente, et entre dans des raisonnements trop longs pour être cités [...]. Ingénieux et subtils, méthodiques et vigoureux, ils le sont assurément, mais concluants ? C'est douteux. [...] Ne nous consolons pas de la mort en nous disant qu'elle n'est pas si terrible qu'elle le paraît ; consolons-nous de la mort en vivant le plus et le mieux que nous pouvons, et en nous persuadant que cela est utile et que cela est bon. « La vraie philosophie, dit Buffon, est de voir les choses telles qu'elles sont ». La vraie philosophie est aussi, en certaines matières, de ne pas philosopher⁴⁹¹.

III. LES LECTRICES DE L'*HISTOIRE NATURELLE* : QUELLE RÉALITÉ ?

Des études ont montré quelles étaient la connaissance et la pratique des sciences, et en particulier des sciences de la nature, par les femmes du 18^e siècle⁴⁹². D. Mornet rapporte que « les femmes qui se piquaient de choses sérieuses écoutèrent avec complaisance la comtesse de l'abbé Pluche. Le *Journal des Dames* unit dans la louange Pluche avec Buffon⁴⁹³. » Il écrit

⁴⁹⁰ Henri LEBASTEUR, *Buffon*, Paris, Lecène et Oudin, 1888, p. 92-93.

⁴⁹¹ *Id.*, p. 95-97.

⁴⁹² Voir Maria Susana SEGUIN, « Les femmes et les sciences de la nature », *Dix-huitième siècle*, n° 36, Paris, PUF, 2004, p. 333-343.

⁴⁹³ Daniel MORNET, *Les Sciences de la nature en France, au 18^e siècle*, Genève, Slatkine, 2001 (1^e éd. 1911), p. 9.

encore : « L'œuvre de Buffon est de celles qui conquièrent les femmes et pénétrèrent les lointaines provinces. M^{me} Roland le lit à seize ans. Laurette de Malboissière note dans son Journal qu'elle a lu vingt-deux pages de Buffon. Pour louer M^{me} Dumesnil, le *Journal des Dames* se félicite qu'elle ait approfondi la science des Jussieu et des Buffon⁴⁹⁴. » Si l'histoire naturelle vint aux femmes, celles-ci contribuèrent aussi à son succès. La compétence des lectrices a cependant souvent été mise en question par les détracteurs de Buffon, qui le rabaissaient au rang d'un naturaliste de salon dont le crédit reposait uniquement sur le bon vouloir de celles qui en faisaient l'ornement.

A. PORTRAIT DES LECTRICES DE BUFFON PAR SES DÉTRACTEURS

Les détracteurs de Buffon, agacés par son succès mondain, ont parfois pris le parti de dénigrer les lecteurs et pas seulement l'œuvre à laquelle ils donnaient leurs suffrages. Ainsi, les lectrices de Buffon sont la cible récurrente de propos dégradants. L'abbé Royou, dans un volume de réfutation des *Époques de la nature*, demande :

M. de Buffon, parce qu'il a su charmer le beau sexe par la description romanesque des passions du coq et du cheval, par la brillante peinture de cet oiseau, dont le plumage d'or et d'azur est la plus fidèle image du style enchanteur de l'historien de la nature, M. de Buffon croit-il avoir acquis assez d'empire sur tous les esprits, pour leur faire adopter sans contradiction tous les rêves philosophiques auxquels il lui plaira de se livrer⁴⁹⁵ ?

Ce texte est plus licencieux qu'il n'y paraît au premier abord. Pourquoi parler précisément des passions du coq et du cheval ? Ces deux articles datent pour le premier de 1771, pour le second de 1753, et sont consacrés à des animaux peu comparables. Mentionner les passions du coq doit sans doute nous renvoyer à cette partie de l'article qui concerne la capacité de l'oiseau à couvrir une cinquantaine de poules par jour, à l'impétuosité et à la fréquence de ses besoins sexuels. Mentionner ensuite le cheval incite, par association d'idées, à étendre ces remarques au quadrupède. Autrement dit, Royou laisse entendre que les lectrices de Buffon le lisent pour que l'esprit leur vienne⁴⁹⁶. Elles sont lubriques : le coq, passe encore, mais le cheval ! Selon le bon abbé, Buffon a sciemment cherché à plaire aux lectrices, et a

⁴⁹⁴ *Id.*, p. 182.

⁴⁹⁵ ROYOU, *Seconde lettre [...] sur les Époques de la nature [...]*, dans *L'Année littéraire* (1779, t. VII, lettre 13), éd. cit., t. XXVI, p. 627.

⁴⁹⁶ Voir à ce sujet Jeff LOVELAND, *Rhetoric and natural history. Buffon in polemical and literary context*, Oxford, Voltaire Foundation, 2001, p. 46.

employé dans cette intention les ressources du roman. La lectrice souffre donc d'une tendance à être séduite par l'équivoque, le romanesque, et à être fascinée par tout ce qui brille (« la brillante peinture de cet oiseau, dont le plumage d'or et d'azur... »).

Elle souffre également d'une incapacité à faire preuve de recul critique. Dès la parution des premiers volumes de Buffon, l'abbé Raynal mentionne le goût qu'a le public féminin pour l'*Histoire naturelle* comme la preuve de l'inconséquence de l'œuvre : « L'*Histoire naturelle* réussit médiocrement chez les gens instruits » tandis que les « femmes, au contraire, en font cas »⁴⁹⁷. Dans sa réfutation des *Époques de la nature*, l'abbé Royou reproche à Buffon son ton d'autorité qui concurrence celui des textes sacrés : il dénonce la façon dont, après avoir annoncé une hypothèse, les philosophes, et en particulier Buffon, glissent vers l'affirmation. Il dénonce ensuite une contamination du lecteur par ce mode de pensée, en particulier si c'est une lectrice : « C'est la marche ordinaire, et c'est celle que tiennent les jeunes philosophes dans les cafés, et les femmes dans les cercles au sujet des *Époques* de M. de Buffon, et de l'*Atlantide* de M. Bailly. Et voilà pourquoi j'ai cru devoir détruire sans ressource la prétendue hypothèse⁴⁹⁸. » L'autorité de Buffon semble à Royou un danger pour les esprits vulnérables, qui pourraient admettre ses théories sur les matières vitrescibles : « ah ! ces conclusions, quand elles sont proposées avec un air d'assurance, comme démonstrations rigoureuses, par un homme qui en impose autant que M. de Buffon, peuvent réussir auprès des femmes et des jeunes gens. Mais nous autres logiciens, nous savons les apprécier... »⁴⁹⁹.

À la fin de sa réfutation, l'abbé Royou rend un hommage suspect au beau style de Buffon, et place en note l'opinion d'un « savant » qui montre combien les femmes sont à craindre :

Je ne pense pas, en effet, tout à fait comme un savant du premier ordre que j'ai consulté et qui m'a répondu, *Je trouve que M. de Buffon a mis sa réputation en viager, en donnant tout au style et au coloris du dessinateur. Cela est bon pour une réputation éphémère auprès des femmes qui la font ; mais cette réputation qu'elles font est aussi peu durable que les modes.* Un style aussi brillant que celui de M. de Buffon, une imagination aussi riche suffisent, à mon avis, pour immortaliser ; et l'*Histoire naturelle* vivra autant que la langue française⁵⁰⁰.

⁴⁹⁷ RAYNAL, *Nouvelles littéraires*, cité par Jacques ROGER, dans *Les Sciences de la vie dans la pensée française du 18^e siècle. La génération des animaux de Descartes à l'Encyclopédie*, Paris, Albin Michel, 1993 (1^{re} éd. : Paris, Armand Colin, 1963), p. 685.

⁴⁹⁸ ROYOU, *Seconde lettre [...] sur les Époques de la nature [...]*, dans *L'Année littéraire* (1779, t. VIII, lettre 10), éd. cit., t. XXVI, p. 704.

⁴⁹⁹ *Id.*, (1779, t. VIII, lettre 11), t. XXVI, p. 718.

⁵⁰⁰ *Id.*, p. 724.

Cet éloge passablement hypocrite, prétexte pour rapporter l'opinion du soi-disant « savant du premier ordre » qui pourrait bien n'être que Royou lui-même, attribue aux femmes un pouvoir illégitime, et menaçant au même titre que l'opinion publique naissante à l'époque. L'auteur anonyme de l'*Avis utile*, autrement connu sous le titre de *Premier Mémoire sur les Cacouacs* (1757), fait des femmes les proies faciles des philosophes dangereux : « Ils recherchent particulièrement la société des femmes qu'ils affectent d'aimer ; mais c'est contre elles qu'ils exhalent leur venin de préférence⁵⁰¹. » Il semble ainsi opportun à l'auteur de cet *Avis* de chercher à dégoûter les femmes de la philosophie, pour les empêcher d'en faire la fortune.

Dans les *Helviennes*, ouvrage antiphilosophique, l'abbé Barruel imagine la correspondance entre une baronne curieuse de philosophie et un chevalier qui l'initie. La baronne lui écrit qu'elle ne s'assoupissait pas en lisant en Buffon : « Que j'étais enchantée de ses descriptions ! Avec quel plaisir je revenais à celle de mon serin, de mon perroquet, de mon épagneul, et de tant d'autres jolis animaux ! Mais peut-être n'était-ce pas là ce qu'on appelle de la philosophie⁵⁰². » La baronne dénonce naïvement son incompetence de lectrice, l'étroitesse de ses intérêts resserrés autour de ses petites bêtes domestiques, et en même temps la carence philosophique des textes de Buffon portant sur les animaux (selon le point de vue de Barruel). Mais Barruel s'inquiète lui aussi du pouvoir qu'ont les femmes de faire la notoriété d'un auteur. Le compte rendu de lecture que *L'Année littéraire* propose de son livre insiste sur ce point :

L'animal *prototype* excepté, madame la baronne avoue toutes les opinions de la nouvelle physique ; elles ont beau se contredire les unes et les autres, cet inconvénient ne l'arrête plus ; la vraie philosophie consiste à voir la vérité dans tous les systèmes, quelle que soit leur opposition. Pourvu qu'ils ne s'accordent pas avec la physique de Moïse, il sont tous bons, tous démontrés, tous palpables. L'Uranie du Vivarais répand de tous côtés la lumière, fait circuler les lettres du chevalier [qui l'initie à la philosophie], répète ses leçons de vive voix, cherche des prosélytes parmi les jeunes gens, et fait avec eux des expériences de physique : mais elle a beau prêcher, dogmatiser, et faire des expériences, les bons Helviens ses compatriotes n'ont pas la tête systématique : et un d'entre eux, homme instruit et bon raisonneur, quoique anti-philosophe, détruit d'un côté ce que la baronne et le chevalier ont édifié de l'autre⁵⁰³.

⁵⁰¹ *Premier mémoire sur les Cacouacs*, inséré dans le *Mercure de France* du mois d'octobre 1757 sous le titre *Avis utile*, dans *L'Affaire des Cacouacs. Trois pamphlets contre les philosophes des Lumières*, éd. G. Stenger, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2004, p. 29.

⁵⁰² BARRUEL, *Les Helviennes, ou Lettres provinciales philosophiques*, Paris, Méquignon, 1812, 5^e éd. (1^{re} éd. : Amsterdam et Paris, La Porte, 1781), 4 vol., t. I, lettre 1, p. 4.

⁵⁰³ *L'Année littéraire* (1781, t. III, lettre 18), éd. cit., t. XXVIII, p. 270.

Ainsi, les lectrices de Buffon seraient des amatrices de romans, des aventurières en puissance, et certainement des têtes légères non susceptibles d'accéder au propos de fond de l'*Histoire naturelle* ; avec cela, elles ont la capacité de nuisance permettant de faire le succès de l'*Histoire naturelle* et de fonder la gloire de son auteur, au détriment d'œuvres et d'auteurs qui seraient plus sérieux.

L'*Histoire naturelle* nous propose elle aussi des reflets de ses lectrices ; voyons si le portrait que l'on obtient en les relevant est conforme à celui que peignent Royou et Barruel.

B. DES MÈRES ANIMALES AUX MÈRES LECTRICES

La nécessité où se trouve Buffon d'articuler l'étude des comportements animaux, les propos de philosophie morale (laquelle appartient de plein droit à l'histoire naturelle selon lui) et la prise en compte d'un lectorat mondain, conduit parfois le naturaliste à rendre des hommages – maladroits – à ses lectrices. Dans *L'Éléphant*, Buffon attribue le refus des éléphants domestiques de s'accoupler à la nécessité pour la femelle de se renverser sur le dos pour recevoir le mâle : « La femelle doit non seulement consentir, mais il faut encore qu'elle provoque le mâle par une situation indécente, qu'apparemment elle ne prend jamais que quand elle se croit sans témoins. La pudeur n'est-elle donc qu'une vertu physique qui se trouve aussi dans les bêtes ? Elle est au moins, comme la douceur, la modération, la tempérance, l'attribut général et le bel apanage de tout sexe féminin⁵⁰⁴. » Voilà la lectrice flattée, et par un compliment qui l'associe à un animal à la silhouette des plus gracieuses...

Parmi les lectrices, ce sont surtout les mères qui trouveront leur reflet dans l'*Histoire naturelle*.

1. Buffon et l'émergence historique de la figure maternelle

Plutarque est sans doute à l'origine d'une tradition qui met en scène l'amour des parents pour leur progéniture dans le règne animal. Dans *De l'amour de la progéniture*, il en fait la démonstration, et parmi les exemples donnés figure notamment celui de la perdrix qui détourne les chasseurs de ses poussins. Il explique qu'il peut sembler que la nature n'inspire ces sentiments aux animaux que pour qu'ils donnent l'exemple aux hommes, et qu'ils inspirent la honte à la nature humaine qui est seule à ne pas éprouver d'affection gratuite,

⁵⁰⁴ BUFFON, *L'Éléphant* (1764), § 26, *H. n.*, t. XI / *O. c.*, t. IV, p. 386 b / Pléiade, p. 933.

d'amour sans intérêt. Mais en réalité, la tendresse des animaux, dépourvus de raison, est imparfaite, alors que celle de l'homme, pourvu de raison et parfois désintéressé, peut être parfaite⁵⁰⁵. Ainsi, le comportement d'une espèce peut valoir « comme un opérateur de naturalisation de la morale »⁵⁰⁶. Les lecteurs connaisseurs de la tradition naturaliste sont donc en attente d'un certain type de discours relativement au comportement parental des animaux.

Dans l'*Histoire naturelle*, Buffon ne rate jamais une occasion de décrire les affres des sentiments maternels des femelles animales. Occasion de plaire à un public plus friand d'émotions que de science, dira-t-on. Cependant, la représentation des mères dans la littérature du 18^e siècle est, selon I. Brouard-Arends, un phénomène qui doit retenir sérieusement l'attention : « L'émergence maternelle dans la famille et dans la littérature est aussi laborieuse, voire douloureuse qu'un accouchement, car il n'est pas exagéré de dire que l'on assiste, au 18^e siècle, à la naissance de la mère tant dans la constellation des œuvres que dans celle des êtres : hommes ou bêtes. Buffon n'a-t-il pas magnifié la mère animale bien plus que ne le feront jamais les auteurs cantonnés dans l'humain⁵⁰⁷ ? » Dans la conclusion de son ouvrage, I. Brouard-Arends ajoute : « L'exaltation du sentiment de la nature né dans ce siècle joue en faveur de la mère : quoi de plus "naturel" en effet, que la maternité ? Et c'est, sans doute, ce qui lui a valu son ascension dans la hiérarchie culturelle et même dans l'échelle des êtres : il suffit de songer à Buffon⁵⁰⁸... » La façon dont Buffon magnifierait les « personnages » de mères animales serait donc à comprendre dans le contexte spécifique de l'émergence de la nouvelle figure sociale et littéraire de la mère. I. Brouard-Arends précise ainsi son analyse :

Une des remarques majeures qu'il convient de faire à propos de Buffon est la suivante : il croit fermement à l'amour maternel qui est un fait de nature et ses observations sur les animaux ne le démentent jamais. Ce qu'il écrit sur l'homme et les animaux s'émaille d'annotations où, à chaque fois qu'il est possible, est exalté l'amour maternel dans les manifestations qui lui apparaissent les plus apparemment scientifiques. [...] Et si la nature, de malencontreuse façon, semble prouver le contraire, Buffon agence son argumentation pour mettre des paradoxes à son avantage⁵⁰⁹.

Et I. Brouard-Arends de citer ce passage extrait de l'*Addition à l'article du chien* :

⁵⁰⁵ PLUTARQUE, *De l'amour de la progéniture*, dans *Œuvres morales*, éd. J. Dumortier et J. Defradas, Paris, Les Belles Lettres, 1975, t. VII, p. 187 à 189.

⁵⁰⁶ Thierry HOQUET, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, Paris, Champion, 2005, p. 523.

⁵⁰⁷ Isabelle BROUARD-AREND, *Vies et images maternelles dans la littérature française du dix-huitième siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1991, p. 1.

⁵⁰⁸ *Id.*, p. 437.

⁵⁰⁹ *Id.*, p. 90.

Nous observerons à ce sujet qu'il y a plusieurs animaux qui dévorent ainsi les petits de leur première portée lorsqu'on les touche au moment où ils viennent de naître ; les truies sont principalement de ce nombre, et elles y sont plus sujettes qu'aucune autre femelle : mais ces actes d'une barbarie atroce, quelque étranges qu'ils puissent être ne sont néanmoins que le résultat d'un trop grand attachement, d'une affection trop excessive, ou plutôt d'une tendresse physique qui tient du délire ; car la nature en chargeant les mères du soin d'élever leur famille et de la nourrir de leur lait, les a douées en même temps d'affection et de tendresse ; sans cela, elle eût manqué son vrai but qui est la conservation et la propagation des êtres, puisqu'en supposant les mères absolument dénuées d'affection pour leurs petits, ces derniers périraient faute de soins presque aussitôt qu'ils seraient nés⁵¹⁰.

I. Brouard-Arends en tire cette analyse :

La démonstration de Buffon est claire, la nature n'a pu produire une mère non-aimante, à elle-même nuisible. Et ce qui se conçoit chez l'animal est encore plus visible chez les hommes, en outre doués de raison. Ces postulats d'apparence inébranlables ont nourri toute une génération d'hommes et de femmes avertis et ont largement favorisé la référence à un instinct maternel, référence qui sera constante chez les esprits de la deuxième moitié du siècle⁵¹¹.

Buffon aurait donc fortement contribué à fonder une certaine conception de la maternité qui aurait fini par prévaloir dans la société de son époque. Le caractère naturel de l'amour maternel est en effet particulièrement fortement exprimé par Buffon dans cet extrait de l'article consacré au combat des lions marins :

Dans la mêlée, la plupart des femelles oublient leurs petits, et tâchent de s'éloigner du lieu de la scène en fuyant, ce qui suppose un naturel bien différent de celui des ours marins, dont les femelles emportent leurs petits, lorsqu'elles ne peuvent les défendre : cependant il y a quelquefois des mères lionnes qui emportent aussi leurs petits dans leur gueule ; d'autres qui ont assez de naturel pour ne les point abandonner, et qui se font même assommer sur la place en cherchant à les défendre : mais il faut que ce soit une exception ; car M. Steller dit positivement que ces femelles ne paraissent avoir que très peu d'attachement pour leurs petits, et que quand on les leur enlève, elles ne paraissent point en être émues ; il ajoute qu'il a pris des petits plusieurs fois lui-même devant le père et la mère, sans courir le moindre risque, et sans que ces animaux insensibles ou dénaturés se soient mis en devoir de les secourir ou de les venger⁵¹².

Ces considérations sur les mères dénaturées, celles qui n'ont pas « assez de naturel » pour protéger leurs petits, semblent confirmer l'analyse d'I. Brouard-Arends : ce qui est

⁵¹⁰ BUFFON, *Addition à l'article du chien. Chiens mulets. De la femelle, troisième génération* (1789), § 7, H. n., t. XXXVI (Supp., t. VII) / O. c., t. III, p. 651 a.

⁵¹¹ Isabelle BROUARD-ARENDS, *op. cit.*, p. 91.

naturel, c'est que les mères aiment et protègent leurs petits. Ceci laisse penser qu'il existe bien chez le lectorat du 18^e siècle une attente d'un certain type de discours sur les comportements maternels, initiée peut-être par Plutarque, et renforcée par Buffon.

I. Brouard-Arends apporte un éclairage important pour l'analyse des représentations des mères animales proposées par Buffon. Ceci dit, le texte concernant les lions marins montre bien qu'il faut nuancer son propos lorsqu'elle dit au sujet de l'amour maternel que « ses observations sur les animaux ne le démentent jamais ».

2. Buffon joue avec les nerfs de ses lectrices mères

En réalité, si pour Buffon l'amour maternel est un fait de nature, c'est dans la mesure où la nature confère aux espèces un mode vie et de développement compatible avec la naissance de liens affectifs. Le cochon d'Inde, comparé par Buffon à un « automate », n'a que très peu de sentiment ; par ailleurs, comme il se reproduit extrêmement rapidement, les générations se succèdent à un rythme tel que la progéniture ne peut exister en tant que telle pour les parents : « ils se laissent manger par les chats sans se défendre ; les mères même ne s'irritent pas contre eux : n'ayant pas le temps de s'attacher à leurs petits, elles ne font aucun effort pour les sauver⁵¹³. » On distingue ici le prolongement de l'idée de Buffon selon laquelle la société humaine est fondée sur la longue dépendance des enfants à leurs parents, ce qui revient à dire que l'amour filial, et maternel, n'est pas inné.

Si, comme l'a montré I. Brouard-Arends, Buffon a suscité une attente du comportement maternel admirable en le valorisant régulièrement, il faut admettre en même temps que Buffon joue parfois avec cette attente, pour surprendre et provoquer ses lecteurs. Son récit des aventures d'une famille hérisson qu'il a fait élever en témoigne. Après avoir cru à l'apparente douceur de la mère envers ses petits, il constate qu'elle cherche à s'enfuir pendant leur sommeil, et dès que, ouvrant sa volière, il lui en donne volontairement l'occasion :

Lorsque les jeunes hérissons voulaient prendre la mamelle, la mère se couchait sur le côté, comme pour les mettre plus à leur aise. [...] Si elle se tenait sur ses pieds, ils s'endormaient à la mamelle : la mère ne les réveillait pas ; elle semblait même n'oser se remuer dans la crainte de troubler leur sommeil. Voulant reconnaître si cette espèce d'attention de la mère pour ses petits était un effet de

⁵¹² BUFFON, *Le Lion marin* (1782), § 6, *H. n.*, t. XXX (*Supp.*, t. VI) / *O. c.*, t. IV, p. 673 b.

⁵¹³ BUFFON, *Le Cochon d'Inde* (1760), § 2, *H. n.*, t. VIII / *O. c.*, t. IV, p. 66.

son attachement pour eux, ou si elle-même n'était pas intéressée à les laisser tranquilles, on s'aperçut bientôt que quelque amour qu'elle eût pour eux, elle en avait encore plus pour la liberté⁵¹⁴.

En proposant la liberté à la mère hérisson, le naturaliste ne tente pas qu'une expérience ; il tente le diable. Le lecteur (ou la lectrice) ému par le tableau de la tendresse de la mère hérisson qui a précédé, et encouragé à l'émotion par l'habitude qu'il a de trouver au sein de l'*Histoire naturelle* des textes pathétiques, peut être surpris de voir que le naturaliste, à l'occasion de son expérience, brise une image idyllique, et que, froid calculateur, il veut douter de ce qui paraît beau et cherche à le confondre. Buffon conclut ainsi son paragraphe :

Dès lors il fut facile de juger que cette mère aurait quitté volontiers sa petite famille, et que, si elle semblait craindre de l'éveiller, c'était seulement pour se mettre à l'abri de ses importunités ; car les jeunes hérissons étaient si avides de la mamelle, qu'ils y restaient attachés souvent pendant plusieurs heures de suite. C'est peut-être ce grand appétit des jeunes hérissons qui est cause que les mères, ennuyées ou excédées par leur gourmandise, se déterminent quelques fois à les détruire⁵¹⁵.

Buffon n'hésite pas à sacrifier le *topos* pathétique à la vérité observable. T. Hoquet s'est arrêté sur ce passage pour conclure que « le crime des mères hérissons n'est pas celui de Médée : il est moins signe d'un naturel dégénéré ou de l'empire des passions qu'un exemple singulier de régime omnivore⁵¹⁶. » Certes, mais l'attente des lecteurs, qui appelle l'expression des passions aimantes des mères, est bel et bien trompée. Le rétablissement de la vérité s'accompagne chez l'auteur de la conscience de bousculer les attentes des lecteurs ; la tentation ne pouvait qu'être forte de pousser jusqu'à la provocation. La construction du paragraphe indique la volonté de Buffon de surprendre ses lecteurs : il brosse le tableau de la tendresse maternelle avant de rapporter qu'il arrive que les femelles hérisson dévorent leur petits. Le simple fait de ne pas se récrier devant l'horreur évoquée de la destruction des petits, de ne pas parler de « ces actes d'une barbarie atroce » comme dans l'*Addition à l'article du chien* précédemment citée, de ne pas dire « les mères dénaturées » et « sa progéniture », mais simplement « les mères » et « sa petite famille », est en soi une provocation. On pourrait penser que c'est aux lectrices que s'adresse ce clin d'œil, qui dit : « Vous en feriez parfois bien autant, n'est-ce pas ? Mais enfin cela peut se comprendre... ». On peut opposer à cette idée le fait que la plupart des lectrices de Buffon n'avaient pas à supporter leur progéniture comme les femelles hérisson puisque l'usage était de la mettre en nourrice, mais cette

⁵¹⁴ BUFFON, *Addition à l'article du hérisson* (1789), § 8, *H. n.*, t. XXXVI (*Supp.*, t. VII) / *O. c.*, t. IV, p. 70 a.

⁵¹⁵ *Ibid.*, *O. c.*, t. IV, p. 70 b.

⁵¹⁶ Thierry HOQUET, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, *op. cit.*, p. 504.

Addition paraît en 1789, et *De l'enfance* en 1749, puis *l'Émile* en 1762, ont fait évoluer les comportements et encouragé l'allaitement maternel. Certaines lectrices séduites par cette nouvelle philosophie de la maternité ont pu lui trouver des contraintes et des fatigues, et apprécier l'indulgence de Buffon à l'égard de la mère hérisson.

Les lectrices mères ont pu se sentir concernées par la conception de la maternité dont Buffon a été le promoteur et l'illustrateur ; elles ont pu se sentir flattées ou incomprises. Dans le premier cas, leur sentiment pourra les avoir amenées à flatter en retour le naturaliste de l'hommage de leur bienveillance. Pas au point, cependant, de décider du sort de son œuvre avec le pouvoir que leur attribuent les détracteurs de Buffon.

CONCLUSION

Hors du cadre strictement épistémologique, les polémiques suscitées par *l'Histoire naturelle* tournent autour de son rapport aux lecteurs : selon ses détracteurs, Buffon use d'une éloquence malhonnête, relayée par les périodiques auprès du grand public, et ce grand public non compétent en la matière se voit attribuer le pouvoir illégitime de faire la fortune de l'historien de la nature.

Les portraits des lecteurs que contient *l'Histoire naturelle* compliquent sensiblement ces représentations. La façon dont Buffon tient compte de son public nous montre combien il est varié : Buffon s'adresse aux chasseurs comme aux mères de famille, et, en parallèle, lui-même s'affiche en savant expérimentateur comme en gentilhomme campagnard. Buffon et ses lecteurs sont aussi engagés dans un travail commun de lutte contre la crainte des affres de l'agonie et l'angoisse de la finitude. Au sein de *l'Histoire naturelle*, les représentations de l'auteur et des lecteurs sont multiples et sont à elles seules un indice de la richesse des formes de leur interaction.

Toutefois, nous n'avons vu ici que ce que Buffon voulait bien nous montrer de lui-même et de ses lecteurs. Or, ils sont engagés ensemble dans une actualité qui surgit parfois dans *l'Histoire naturelle*, et qui engage le lecteur réel dans des processus de reconnaissance ou de déchiffrement. Il nous faut donc à présent adopter une approche plus socio-historique des relations entretenues par Buffon et ses lecteurs.

CHAPITRE II. LE LECTEUR PART EN RECONNAISSANCE : VOYAGE AU CENTRE DES RÉSEAUX URBAIN, SYMBOLIQUE ET DIDACTIQUE

Nous voulons montrer ici, par trois études distinctes, comment l'*Histoire naturelle* place son lecteur au centre de divers réseaux de sens. Buffon invite son lecteur parisien à parcourir avec lui la capitale, et réveille les souvenirs de spectacles qu'ils y ont vus quelques années auparavant. J. de Sève, quant à lui, propose au lecteur de reconstituer le réseau symbolique galant qu'il établit discrètement entre les planches de l'*Histoire naturelle* et les gravures libertines de l'époque. On peut considérer enfin, au prix d'une métaphore, que Buffon, par le tissage serré de la didactique, installe et conduit son lecteur dans le réseau des connaissances.

I. BUFFON À LA FOIRE

Au 18^e siècle, le lecteur se voit parfois proposer un miroir de son quotidien par l'*Histoire naturelle*. Celle-ci est en partie le reflet de l'actualité socioculturelle de son époque, et le lecteur voit surgir par moments son univers familier, au sein d'une œuvre trop souvent considérée comme distante de son public. Ici, ce n'est plus tant le partage d'une culture abstraite que nous voulons révéler, que celui d'éléments socioculturels concrets, susceptibles de faire réagir fortement le lecteur directement concerné.

La mention de la foire Saint-Germain a attiré notre attention : elle est récurrente dans les *Additions* publiées dans le *Supplément*. La méconnaissance de la richesse de ce haut lieu de la culture, du commerce et de la mondanité parisienne du 18^e siècle a empêché les critiques de s'interroger jusqu'ici sur l'intérêt que présente ce lieu pour un naturaliste. Or, les foires ont toujours accordé une place aux spectacles d'animaux. Mais ce n'est pas tant cet aspect de la question qui nous intéresse que la proximité réelle que crée la fréquentation d'un même lieu par Buffon et par ses lecteurs.

A. DE SURPRENANTES SOURCES D'INFORMATION

On s'est intéressé aux relations complexes de Buffon avec ses sources livresques naturalistes et philosophiques, quoiqu'on n'en ait pas encore établi la liste précise et raisonnée. Mais on n'a jamais consacré d'étude de fond aux lieux où Buffon trouvait la matière de ses descriptions d'animaux exotiques vivants. Certes, quelques articles ont paru sur la question de la présence d'animaux vivants au Jardin du roi⁵¹⁷. Mais, dans l'*Histoire naturelle*, Buffon et Daubenton font mention de plusieurs autres lieux parisiens qu'ils fréquentaient dans un but d'observation. Il peut s'agir de lieux institutionnels, tels que la Ménagerie du roi à Versailles ou l'École vétérinaire⁵¹⁸, ou de lieux qui étaient fort éloignés d'avoir ce statut ; ce sont ces derniers qui nous occuperont ici. Il est en effet intéressant de voir comment, au 18^e siècle, un représentant des institutions (Buffon est membre de l'Académie des Sciences, membre de l'Académie Française, et il est Intendant du Jardin du roi) peut aller prendre de l'information scientifique dans des lieux dont elle n'est en principe aucunement la vocation.

Pour L. E. Robbins, les historiens ont sous-estimé l'importance de tels lieux populaires pour les naturalistes, peut-être en raison de la publicité non scientifique qui accompagne ces manifestations⁵¹⁹. Elle a montré que les naturalistes fréquentaient les boutiques des oiseleurs parisiens, qui vendaient des oiseaux et de petits animaux exotiques, et rapportaient les informations qu'ils leur donnaient au sujet de ces bêtes. L'un d'eux, Chateau, est nommé dans l'*Histoire naturelle*⁵²⁰. L. E. Robbins estime que les entrepreneurs forains ont profité de la mode de l'histoire naturelle pour démarcher les naturalistes (amateurs et « professionnels ») et en grossir leur achalandage, et que les naturalistes, quoiqu'en se plaignant de l'inexactitude de la publicité faite par ces forains, leur devaient cependant des informations substantielles, et rapportaient même avec complaisance leurs anecdotes⁵²¹. L. E. Robbins montre que la description donnée par un forain de la cruauté de l'ocelot, dont deux spécimens furent montrés à la foire Saint-Ovide de 1764, a été répétée, quoique moins appuyée, dans l'article où Buffon parle de ces deux animaux⁵²².

⁵¹⁷ Voir notamment William F. FALLS, « Buffon et les premières bêtes au Jardin du roi : histoire ou légende ? », *Isis*, vol. 30, n° 3, août 1939, p. 491-494 (consultable à l'adresse électronique <http://www.jstor.org>).

⁵¹⁸ Voir BUFFON, *Première addition à l'article du cerf, le cerf-cochon* (1776), § 1, *H. n.*, t. XXXII (Suppl. III) / *O. c.*, t. III, p. 690 b.

⁵¹⁹ Louise E. ROBBINS, *Elephant Slaves and Pampered Parrots. Exotic Animals in Eighteenth-Century Paris*, Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press, 2002, p. 88.

⁵²⁰ *Id.*, p. 8 et 118.

⁵²¹ *Id.*, p. 7, 69 et 87-88.

⁵²² *Id.*, p. 89.

L'Ocelot nous donne une indication sur ce que Buffon pouvait attendre de ses visites « professionnelles » à la foire. Il rapporte que c'est pour avoir vu ce couple d'animaux dans cette foire qu'il a pu s'assurer que deux animaux présentés par Fabri comme d'espèces différentes étaient en fait le même animal des deux sexes : « Il fallait un hasard comme celui que nous avons eu, et voir ensemble le mâle et la femelle pour reconnaître cette petite erreur⁵²³. » À la foire, Buffon courrait donc les hasards. Mais les courait-il en personne ? Les exhibitions d'animaux étaient annoncées par voie d'affichage et, ayant été informé de la présence d'un animal intéressant, Buffon pouvait s'y rendre ou y envoyer quelqu'un pour lui.

B. BUFFON ALLAIT-IL S'INFORMER EN PERSONNE DANS LES LIEUX POPULAIRES ?

Dans l'*Addition à l'article de l'élan*, Buffon annonce : « Nous donnons ici la figure de l'élan mâle, que l'on a vu vivant à la foire Saint-Germain, en 1784 ; il n'avait pas encore trois ans⁵²⁴. » Cela ne signifie pas que Buffon se soit déplacé en personne à la foire, mais simplement qu'il transmet au lecteur des documents établis par quelqu'un d'autre que lui sur les lieux, et dont il avait peut-être passé commande.

Parmi les lieux d'exhibition animale populaires figure le Combat du Taureau. Ce spectacle a la particularité d'avoir perduré de longues années⁵²⁵. Dans sa *Description de l'Ours*, Daubenton s'appuie sur ce qu'il a observé « au combat des animaux » pour établir les variations de la couleur de la fourrure de cet animal : « Il y a présentement à Paris, dans l'établissement où l'on fait voir au public des combats d'animaux, trois ours qui diffèrent un peu les uns des autres par la couleur du poil [...] ⁵²⁶ ». Dans les textes qu'ils consacrent au lion en 1761, Buffon et Daubenton mentionnent à nouveau cet endroit. Buffon est en relation avec la maître de l'établissement :

Le sieur de Saint-Martin, maître du Combat du Taureau à Paris, qui a bien voulu me communiquer les remarques qu'il avait faites sur les lions qu'il a nourris, m'a fait assurer qu'il en avait gardé quelques-uns pendant seize ou dix-sept ans ; et il croit qu'ils ne vivent guère que vingt ou vingt-deux ans : il en a

⁵²³ BUFFON, *L'Ocelot* (1765), § 2, *H. n.*, t. XIII / *O. c.*, t. IV, p. 193 b.

⁵²⁴ BUFFON, *Addition à l'article de l'élan* (1789), § 1, *H. n.*, t. XXXVI (*Supp.*, t. VII) / *O. c.*, t. IV, p. 547 a.

⁵²⁵ Voir Émile CAMPARDON, *Les Spectacles de la Foire*, réimpr. de l'éd. de Paris (1877), Genève, Slatkine, 1970, 2 vol., t. 2, p. 372-373. Nous adressons nos remerciements à Françoise RUBELLIN à qui nous sommes redevable de la connaissance de ce livre.

⁵²⁶ DAUBENTON, *Description de l'ours* (1760), *H. n.*, t. VIII, § 2 / *O. c.*, t. IV, p. 118 b.

gardé d'autres pendant douze ou quinze ans, et l'on sent bien que dans ces lions captifs le manque d'exercice, la contrainte et l'ennui, ne peuvent qu'affaiblir leur santé et abrégier leur vie⁵²⁷.

Ce témoignage est utile à Buffon parce qu'il confirme le résultat du calcul qu'il propose pour établir la longévité du lion, en multipliant sa durée d'accroissement par sept comme pour tous les êtres vivants. Cependant, il semble que Buffon ne se rende pas au Combat du Taureau, mais qu'il demande des renseignements au sieur de Saint-Martin, qui lui répond par personne interposée (« m'a fait assurer »), en l'occurrence par Daubenton. C'est ce qu'indique la *Description du lion*, dans laquelle ce dernier écrit notamment : « J'ai vu, en 1757, au Combat du Taureau à Paris, un grand lion d'Afrique, dont les dimensions sont rapportées dans la table. [...] On m'a fait voir aussi, au Combat du Taureau, un lion d'Asie [...] »⁵²⁸. Toutefois, Daubenton analyse parfois sans y être allé les particularités des animaux qui s'y trouvent : « Il y a eu au Combat du Taureau, à ce que l'on m'a assuré, trois lions d'Asie, qui avaient chacun tous ces caractères ; mais je suis très porté à croire que la courbure des jambes de ces lions est plutôt un vice contracté dans leur prison qu'une conformation propre à tous les lions d'Asie, comme nous avons vu des jambes torses à un cerf qui avait été renfermé pendant longtemps dans un petit enclos⁵²⁹. » Le Combat du Taureau est donc pour les deux naturalistes collaborateurs un lieu qui peut fournir des renseignements utiles, mais qui ne semble pas nécessairement mériter pour autant d'être fréquenté.

Buffon cherche des renseignements en provenance de la foire mais ne s'y rend pas en personne. Dans *L'Ocelot*, il reproduit une lettre de M. Lescot, qui le renseigne sur le comportement alimentaire d'un couple d'animaux qu'il montre à la foire Saint-Ovide en 1764⁵³⁰. Dans la *Seconde Addition à l'article du Glouton*, il dit avoir observé deux kinkajous, mais on comprend à la lecture de l'article qu'il n'a vu que celui de M. Chauveau, qui n'est pas identifié comme un forain, et que c'est J. de Sève qui s'est déplacé à la foire Saint-Germain pour observer celui de l'oiseleur Saint-Louis qui l'y montrait⁵³¹. C'est aussi « M. de Sève, qui a pris les mesures et donné la description » d'un béliet singulier montré à la foire Saint-Germain en 1774⁵³². Ce sont donc plus souvent les collaborateurs de Buffon que Buffon lui-même qui se déplacent. Il en a pourtant la possibilité, puisqu'il séjourne à Paris à partir de

⁵²⁷ BUFFON, *Le Lion* (1761), § 13, *H. n.*, t. IX / *O. c.*, t. IV, p. 169, a / Pléiade, p. 854.

⁵²⁸ DAUBENTON, *Description du lion* (1761), § 2 et 3, *H. n.*, t. IX / *O. c.*, t. IV, p. 172 a et b.

⁵²⁹ *Id.*, § 3 / *O. c.*, t. IV, p. 172 b.

⁵³⁰ BUFFON, *L'Ocelot* (1765), § 1 et 4, *H. n.*, t. XIII / *O. c.*, t. IV, p. 193 a, et 194 a.

⁵³¹ BUFFON, *Seconde Addition à l'article du glouton* (1776), § 1 et 5, *H. n.*, t. XXXII, (*Supp.*, t. III) / *O. c.*, t. IV, p. 29 a et 30 a.

⁵³² BUFFON, *Addition à l'article de la brebis, et à celui du mouflon et des brebis étrangères* (1776), § 4, *H. n.*, t. XXXII (*Supp.*, t. III) / *O. c.*, t. IV, p. 622 a.

l'automne pour ne rentrer à Montbard qu'au printemps⁵³³. Il est donc présent dans la capitale au moins durant la période à laquelle se tient la foire Saint-Germain : celle-ci a lieu du 3 février au dimanche de la Passion, quand les foires Saint-Laurent et Saint-Ovide se tiennent d'août à fin septembre.

Ceci dit, Buffon semble bien avoir vu lui-même l'éléphant présenté à la foire Saint-Germain en 1771 (voir plus loin), et il écrit : « Ce grand phoque à ventre blanc que nous avons vu vivant au mois de décembre 1778 [...] nous l'avons vu s'incliner à la voix [de son maître] »⁵³⁴. Mais le naturaliste peut avoir vu de ses yeux cet animal sans s'être pour autant rendu à la foire : ce phoque est bien mené par des « conducteurs », mais aucune foire ne se tient en décembre. Peut-être Buffon se déplaçait-il en personne à condition que le lieu d'exhibition ne soit pas trop populaire, ou peut-être qu'on vint à lui pour lui présenter l'animal. Il se peut aussi que Buffon fasse erreur quant à la date à laquelle il a observé cet animal car, en 1779, un phoque paraît à la foire Saint-Germain (c'est-à-dire deux mois après la date donnée par Buffon) et au boulevard du Temple (voir le tableau qui figure plus loin).

Certains articles pourraient cependant laisser penser que Buffon se rendait en personne à la foire. Dans la *Nouvelle Addition à l'article du tigre*, il mentionne « un jeune tigre que nous avons vu vivant à la foire Saint-Germain, en 1784 »⁵³⁵. À l'article des *Variétés dans les chiens*, il écrit : « Il y avait, ces années dernières, à la foire Saint-Germain, un chien de Sibérie, qui nous a paru assez différent de ceux connus jusqu'ici, pour que nous en ayons retenu une courte description⁵³⁶. » Dans l'*Addition à l'article de l'Hyène*, on lit :

Nous donnons ici la figure d'une hyène mâle, qui était vivante à la foire Saint-Germain, en 1773, parce que celle que nous avons donnée d'abord n'est pas correcte par la difficulté qu'eut le dessinateur à la faire mettre en situation de la bien voir. Cette première hyène était très féroce ; au lieu que celle dont nous donnons ici la figure, ayant été apprivoisée de jeunesse, était fort douce : car, quoique son maître l'irritât souvent avec un bâton pour lui faire hérissier sa crinière lors du spectacle, l'instant d'après elle ne paraissait pas s'en souvenir ; elle jouait avec son maître, qui lui mettait la main dans la gueule sans en rien craindre⁵³⁷.

Les détails donnés ici par Buffon semblent relever du témoignage personnel, comme ceux qui figurent dans *Les Kakatoès* :

⁵³³ Voir Jacques ROGER, *Buffon, un philosophe au Jardin du Roi*, Paris, Fayard, 1989, p. 52.

⁵³⁴ BUFFON, *Le Phoque à ventre blanc. Seconde espèce* (1782), § 1-2, *H. n.*, t. XXXV (*Supp.*, t. VI) / *O. c.*, t. IV, p. 659.

⁵³⁵ BUFFON, *Nouvelle Addition à l'article du tigre* (1789), § 1, *H. n.*, t. XXXVI (*Supp.*, t. VII) / *O. c.*, t. IV, p. 178 b.

⁵³⁶ BUFFON, *Variétés dans les chiens* (1776), § 1, *H. n.*, t. XXXII (*Supp.*, t. III) / *O. c.*, t. III, p. 635 b.

⁵³⁷ BUFFON, *Addition à l'article de l'hyène* (1776), § 1, *H. n.*, t. XXXII (*Supp.*, t. III) / *O. c.*, t. IV, p. 208 a.

On en a vu deux, l'un mâle et l'autre femelle, au mois de mars 1775, à la foire Saint-Germain à Paris, qui obéissaient avec beaucoup de docilité, soit pour étaler leur huppe, soit pour saluer les personnes d'un signe de tête, soit pour toucher les objets de leur bec ou de leur langue, ou pour répondre aux questions de leur maître, avec le signe d'assentiment qui exprimait parfaitement un *oui* muet. Ils indiquaient aussi par des signes réitérés le nombre des personnes qui étaient dans la chambre, l'heure qu'il était, la couleur des habits, etc. Ils se baisaient en se prenant le bec réciproquement ; ils se caressaient ainsi d'eux-mêmes : ce prélude marquait l'envie de s'apparier ; et le maître assura qu'en effet ils s'appariaient souvent, même dans notre climat⁵³⁸.

Il est impossible d'établir qui, de Buffon ou de ses collaborateurs, a réellement vu ces animaux. Il se peut que Buffon parle en son nom même lorsqu'il ne fait que transmettre les informations fournies par ses collaborateurs, qui ont observé les animaux à la foire et ont interrogé les entrepreneurs forains. Toutefois, ceci ne change rien au fait que les textes de Buffon réveillent les souvenirs des lecteurs qui ont assisté aux spectacles forains mentionnés dans l'*Histoire naturelle*.

C. DES SOUVENIRS PARTAGÉS

Les lieux d'exhibition animale populaires étaient par définition fréquentés par l'ensemble de la société parisienne. De même que toutes les classes sociales achètent et adoptent des oiseaux exotiques, toutes les classes sociales fréquentent les foires et leurs spectacles⁵³⁹. Buffon, ses collaborateurs et ses lecteurs y ont observé les mêmes animaux, ont assisté aux mêmes spectacles, et l'*Histoire naturelle* fait état de leurs souvenirs communs. Le dessinateur Jean-Baptiste Oudry (dont l'*Histoire naturelle* reproduit la gravure qu'il fit d'un rhinocéros) illustre, en même temps que la fable de La Fontaine *Le singe et le léopard*, la mondanité des loges foraines exhibant des animaux exotiques :

⁵³⁸ BUFFON, *Les Kakatoès* (1779), § 2, *H. n.*, t. XXI (*H. n. des Oiseaux*, t. VI) / *O. c.*, t. VI, p. 25 b.

⁵³⁹ Voir Louise E. ROBBINS, *op. cit.*, p. 136 et 86.



Fig. 21 : Gravure de J.-B. OUDRY pour *Le Singe et le léopard* de La Fontaine, dans les *Fables choisies mises en vers* (Paris, 1755-1759).



Fig. 22 : Gravure de J.-B. OUDRY pour *Le Singe et le léopard* de La Fontaine, dans les *Fables choisies mises en vers* (Paris, 1755-1759).

Dans *Les Orangs-outans*, il est question d'un jocko montré à Paris en 1740 par le sieur Nonfoux. Buffon raconte le déroulement du spectacle, présenté très probablement dans une loge foraine :

J'ai vu cet animal présenter sa main pour reconduire les gens qui venaient le visiter, se promener gravement avec eux et comme de compagnie ; je l'ai vu s'asseoir à table, déployer sa serviette, s'en essuyer les lèvres, se servir de la cuiller et de la fourchette pour porter à sa bouche, verser lui-même sa

boisson dans un verre, le choquer lorsqu'il y était invité [...], et tout cela sans autre instigation que les signes ou la parole de son maître, et souvent de lui-même. Il ne faisait du mal à personne, s'approchait même avec circonspection, et se présentait comme pour demander des caresses. Il aimait prodigieusement les bonbons, tout le monde lui en donnait [...]⁵⁴⁰.

On imagine combien certains lecteurs de Buffon pouvaient être amusés de trouver dans l'*Histoire naturelle* le récit fidèle de leur propre souvenir du numéro. L'œuvre du naturaliste dut donner prétexte à l'évocation de souvenirs communs dans bien des cercles d'amis. Confrontant ses souvenirs de foires, Buffon compare l'éléphant mâle vu en 1771 et l'éléphant femelle vu en 1773 : « Celui que nous avons vu en 1771, était plus fier, plus indifférent et beaucoup moins traitable que cette femelle. [...] Cet éléphant mâle, quoique presque aussi jeune que la femelle, était [...] bien plus difficile à gouverner. Il cherchait même à saisir avec sa trompe les gens qui l'approchaient de près, et il a souvent arraché les poches et les basques de l'habit des curieux⁵⁴¹. » On peut associer le récit de Buffon à cette notice d'É. Campardon :

ÉLÉPHANT. On montrait aux foires Saint-Germain de l'année 1771 et 1772 un éléphant qui faisait différents exercices et qui avalait une bouteille de punch. Il y avait foule pour le voir, et un particulier s'étant avisé de témoigner par des paroles et des gestes le dégoût que lui causait le monstrueux animal, celui-ci le saisit avec sa trompe et lui défrisa sa perruque, aux grands éclats de rire de toute l'assistance⁵⁴².

Cet éléphant facétieux est très probablement le premier dont parle Buffon. Le naturaliste, d'ailleurs, n'hésite pas à s'attarder sur le même type d'anecdote dans la suite du passage précédemment cité, où il revient à l'éléphant femelle :

Le seul moment où on l'a vue marquer de l'humeur a été celui de son emballage dans son caisson de voyage. Lorsqu'on voulut la faire entrer dans ce caisson, elle refusa d'avancer, et ce ne fut qu'à force de contrainte et de coups de poinçon dont on la piquait par derrière, qu'on la força d'entrer dans cette espèce de cage qui servait alors à la transporter de ville en ville. Irritée des mauvais traitements qu'elle venait d'essuyer, et ne pouvant se retourner dans cette prison étroite, elle prit le seul moyen qu'elle avait de se venger ; ce fût de remplir sa trompe et de jeter le volume d'un seau d'eau au visage et sur le corps de celui qui l'avait le plus harcelée⁵⁴³.

⁵⁴⁰ BUFFON, *Les Orangs-outans, ou le pongo et le jocko* (1766), § 4, *H. n.*, t. XIV / *O. c.*, t. IV, p. 698 b.

⁵⁴¹ BUFFON, *Addition à l'article de l'éléphant* (1776), § 4, *H. n.*, t. XXXII (*Supp.*, t. III) / *O. c.*, t. IV, p. 395-396.

⁵⁴² Émile CAMPARDON, *op. cit.*, t. I, p. 301.

⁵⁴³ BUFFON, *Addition à l'article de l'éléphant* (1776), § 4, *H. n.*, t. XXXII, (*Supp.*, t. III) / *O. c.*, t. IV, p. 396 a.

On devine que le récit des roueries de ces éléphants a couru les salons ; quant à Buffon, il tient probablement ce récit du propriétaire de l'animal. Il en a agrémenté son texte pour illustrer plaisamment son propos. Les gens qui fréquentent les foires parisiennes et les lecteurs de Buffon sont les mêmes personnes, et leur plaisir à retrouver dans l'*Histoire naturelle* un animal qu'elles avaient de leurs yeux admiré à la foire a dû contribuer à les attacher aux volumes du *Supplément*, qui contiennent la majorité des références aux spectacles forains ; l'*Histoire naturelle* se fait en quelque sorte le relais des souvenirs de ses lecteurs parisiens. Dans son article *Sur les blafards et les nègres blancs*, Buffon écrit de la gravure qui l'accompagne qu'elle présente « la figure d'un enfant que j'ai fait dessiner sous mes yeux et qui a été vu de tout Paris dans l'année 1774 »⁵⁴⁴. T. Hoquet fait ce commentaire : « Tous les éléments importent ici : d'une part, l'idée que l'original était placé "sous mes yeux", que ce fait, quoique incroyable, a été vu de "tout Paris" ; enfin, la date indiquée ("l'année 1774") inscrit le fait dans le présent. L'ensemble de ces fragments confère au dessin l'autorité qui lui est nécessaire et l'inscrit dans une rhétorique de la preuve⁵⁴⁵. » À cela on peut ajouter que le « tout Paris » mentionné ici n'est pas seulement convoqué en tant que témoin oculaire, il désigne aussi une partie du lectorat parisien de Buffon qui se reconnaît dans le texte comme dans la communauté du souvenir évoqué et partagé par l'auteur.

D. LA FOIRE ET BUFFON SOUS INFLUENCE RÉCIPROQUE

Notre objet d'étude demeure l'interaction entre Buffon et ses lecteurs. La foire, qui voit se développer les exhibitions d'animaux exotiques en même temps que se développe la mode de l'histoire naturelle, nous en offre un bel exemple.

La curiosité des naturalistes était stimulée par la « réclame » des spectacles forains. Ainsi, dans la *Seconde Addition à l'article du Glouton*, Buffon donne en passant une information qui nous semble intéressante pour comprendre le type de relation qui pouvait s'être instauré entre le naturaliste et la foire : « J'ai cru que le kinkajou était le même animal que le carcajou, et je n'ai reconnu cette erreur qu'à la vue de deux animaux, dont l'un était à la foire Saint-Germain, en 1773, annoncé sur l'affiche, *animal inconnu à tous les naturalistes* ; et il l'était en effet⁵⁴⁶. » Ce qui retient notre attention dans ce texte, c'est

⁵⁴⁴ BUFFON, *Sur les Blafards et Nègres blancs* (1777), § 23, *H. n.*, t. XXXIII (*Supp.*, t. IV) / *O. c.*, t. III, p. 474 a.

⁵⁴⁵ Thierry HOQUET, *Buffon illustré, les gravures de l'Histoire naturelle (1749-1767)*, Paris, Publications Scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle, 2007, p. 71.

⁵⁴⁶ BUFFON, *Seconde Addition à l'article du glouton* (1776), § 1, *H. n.*, t. XXXII, (*Supp.*, t. III) / *O. c.*, t. IV, p. 29 a.

l'affiche, car elle nous semble rompre avec l'annonce plus traditionnelle d'animaux merveilleux. L'exposition foraine d'animaux exotiques vantait souvent le caractère merveilleux de ces animaux venus de continents lointains, comme le montre le thème souvent exploité de la chimère. Ainsi, en 1748, Billard, un entrepreneur de spectacles à la foire Saint-Germain, fait l'annonce suivante :

Messieurs et dames, vous êtes avertis que le sieur Billard, Donesan de nation, est arrivé en cette ville et qu'il y fait voir deux animaux sauvages ; l'un, amené de la montagne déserte de la Barbarie, est engendré par deux rares animaux de différentes espèces. Sa tête est fort grosse tirant sur le mouton et en dos d'âne comme celle d'un cheval d'Espagne. Il a de fort belles cornes, des oreilles de biche, le visage et le col d'un cerf, les barbillons d'une chèvre, le poitrail d'une biche, le dessus des épaules chargé d'un bouquet de laine fine comme de la soie, le dos d'un chameau, la moitié du corps d'une biche, la croupe d'un cheval, la queue d'un chien, les pieds de devant d'un veau et ceux de derrière d'une biche. Il a six pieds de hauteur, et portant son cavalier sur le dos, il court aussi vite qu'un cheval. C'est une chose admirable⁵⁴⁷.

La rhétorique de cette affiche se fonde bien sur l'attrait des *mirabilia*⁵⁴⁸. É. Campardon nous fournit un autre exemple de « réclame » pour une chimère dans cette notice paraphrase : « GANGAN (le fameux), animal extraordinaire et vivant, que l'on montrait à la foire Saint-Germain de 1774. Il avait sept pieds de haut et douze de long, la tête d'un russe Babalus [*sic*], les yeux d'un éléphant, les oreilles d'un rhinocéros, le col d'un serpent, la queue d'un castor, etc., etc. C'était tout bonnement un chameau⁵⁴⁹. »

Ce qui est frappant dans la rhétorique de l'affiche mentionnée par Buffon, c'est, au contraire, le caractère rationnel du message : « animal inconnu à tous les naturalistes ». Ce n'est pas au chaland avide d'exotisme merveilleux qu'il s'adresse, mais au curieux d'histoire naturelle et de classification. L. E. Robbins a trouvé cette même expression « animal inconnu à tous les naturalistes » sur une affiche du forain Soldi de 1775 et dans le *Journal de Paris* en 1777, ainsi que l'expression « si rare que son nom ne figure pas dans les dictionnaires d'histoire naturelle » (non datée)⁵⁵⁰. Elle cite le forain Padovani, directeur d'une ménagerie en 1777, qui déclare vouloir attirer l'attention des connaisseurs et amateurs d'histoire naturelle, ainsi que le forain Ruggieri dont la publicité à la foire Saint-Germain de 1772 ciblait

⁵⁴⁷ Cité par Émile CAMPARDON, *op. cit.*, t. I, p. 151.

⁵⁴⁸ La même rhétorique d'attraction de la chimère est employée pour les monstres. En témoigne cette affiche : « Messieurs et dames, il est arrivé en cette ville une vache sans pareille et qui n'a jamais paru. Elle vient de l'Amérique [...]. Elle est née ayant deux têtes et cinq jambes. [...] Au bout du bras elle a une jambe de cerf et un pied d'élan, et sous le bout de la jambe de cerf il y a deux griffes d'aigle ; le tout vivant comme la vache. [...] C'est à la foire Saint-Germain, rue Traverse. » Cité par Émile CAMPARDON, *id.*, t. II, p. 441.

⁵⁴⁹ *Id.*, t. I, p. 362.

⁵⁵⁰ Louise E. ROBBINS, *op. cit.*, p. 75 et 87.

spécialement les amateurs d'histoire naturelle⁵⁵¹. L. E. Robbins nous apprend encore comment l'oiseleur Chateau se fait une publicité comparable dans le préambule du catalogue des espèces qu'il vend, publié en 1768 et 1773⁵⁵². La foire semble donc, dans les années 1770, s'être emparée de l'histoire naturelle comme argument commercial. L'affiche de Ruggieri propose d'ailleurs la description qu'a donnée Buffon du tapir d'après l'observation de l'individu même qu'il exhibe ; le sieur Latour cite Buffon pour identifier la variété à laquelle appartient son phoque⁵⁵³. Buffon est convoqué dans les affiches publicitaires, et certains forains jouent avec le statut de naturaliste : en 1774, un « naturaliste » nommé Wildmann montre à la foire Saint-Germain des abeilles savantes⁵⁵⁴.

En confrontant les informations données par É. Campardon et celles que fournissent les textes de Buffon, nous avons élaboré un tableau chronologique des spectacles d'animaux donnés à Paris au 18^e siècle. Ce tableau fait apparaître les liens qui se tissent petit à petit entre l'auteur de l'*Histoire naturelle* et les foires.

Tableau chronologique des spectacles d'animaux à Paris, au 18^e siècle

Ce tableau présente essentiellement les exhibitions et spectacles d'animaux que l'on vit dans les foires. É. Campardon a exploité de manière approfondie de nombreuses sources – archives de police, affiches – et nous considérons son travail comme complet et suffisant pour le but que nous nous proposons ; rappelons cependant que ce travail date de 1877. Notre but est d'établir quel type de spectacle d'animaux est en vogue selon les époques, et dans quelle mesure cela s'articule avec la publication de l'*Histoire naturelle*.

Dans la dernière colonne, à droite, nous résumons le contenu de l'affiche du spectacle quand É. Campardon ou Buffon le mentionne. Les données prises dans les textes de Buffon et Daubenton sont présentées sur une trame de fond gris clair (ces données sont le plus souvent extraites des articles consacrés aux espèces d'animaux qu'elles décrivent ; quand ce n'est pas le cas, une note indique l'article dans lequel se situe l'information). Lorsqu'un spectacle est mentionné chez É. Campardon et chez Buffon, la trame de fond est d'un gris plus soutenu.

⁵⁵¹ *Id.*, p. 87.

⁵⁵² *Id.*, p. 118.

⁵⁵³ *Ibid.*

⁵⁵⁴ Émile CAMPARDON, *op. cit.*, t. II, p. 473.

Date du spectacle	Lieu du spectacle	Nom de l'entrepreneur ou montreur	Objet du spectacle	Type de spectacle et rhétorique de son affiche
1708	Foire Saint-Laurent	Georges QUENSELY, montreur de curiosités	Cheval dressé	Animal savant
1715	Foire Saint-Germain	Martin ENDRIC, comédien	Singe	Animal savant
1716-...	Barrière de Sèvres ; chemin de Pantin après 1747	Nicolas SAINT-MARTIN, entrepreneur d'un spectacle d'animaux : le Combat du Taureau. En 1747, son fils, MARTIN tout court	Animaux de combat	Combat
1717	Foire Saint-Laurent	Brice GUÉRIN, entrepreneur de spectacles	Pigeon savant	Animal savant
1724	Paris	CORNIVELLE, saltimbanque anglais	Un lion et d'autres animaux étrangers	Animaux exotiques
1740	Paris	Le sieur NONFOUX	Un jocko ou orang-outan	Animal exotique Animal savant
1748	Foire Saint-Germain	BILLARD, entrepreneur de spectacles	Animaux exotiques et savants + tours de physique	Affiche : chimère, <i>mirabilia</i>
	Foire Saint-Germain		Vache monstrueuse	Affiche : monstre + chimère
1749	Foire Saint-Germain	Un capitaine de navire hollandais	Rhinocéros ⁵⁵⁵	Affiche : lieu commun (ennemi de l'éléphant). Animal exotique
	Foire Saint-Germain		Cheval dressé	Affiche : animal savant
1750	Foire Saint-Germain	« le sieur CHEQUER, venant de Turquie »	Pélican	Affiche : lieu commun (« se saigne pour nourrir ses petits »)
	Quai Le Peletier	OGIMBEL, dit TOSCAN	Oiseau curieux ; deux singes	Animaux exotiques
	Foires et quais	Joseph MANFREDI, montreur d'animaux et de curiosités	Lion	Animal exotique
	Foire Saint-Germain		Lionceaux et petit tigre apprivoisés	Affiche : animaux exotiques et animaux sauvages apprivoisés
	Hôtel de la Guette, rue du Four-Saint-Germain		Chienne savante	Affiche : animal savant

⁵⁵⁵ Il s'agit certainement du rhinocéros dont nous avons parlé au chapitre sur les lieux communs naturalistes.

1751	Quai de la Mégisserie, boutique <i>Au Grand Alexandre</i>	Jean-Baptiste RICCI, arracheur de dents et montreur de curiosités	Veau monstrueux	Monstre
1757	Combat du taureau [Daubenton]	SAINT-MARTIN	Un grand lion d'Afrique	Animal de combat
1760	Combat du taureau [Daubenton]	SAINT-MARTIN	Trois ours	Animaux de combat
1761	Combat du taureau [Daubenton]	SAINT-MARTIN	Un lion d'Asie	Animal de combat
1763	Boulevards	Marin FESTI, montreur d'animaux	Dromadaire	Animal exotique
Sept.1764	Foire Saint-Ovide	M. LESCOT	Un couple d'ocelots	Animaux exotiques
Vers 1764	Théâtre de Nicolet	Laurent SPINACUTA ⁵⁵⁶	Caraby, chien dressé	Animal savant
1765	Boulevard	Jean MAUVRE, directeur d'un spectacle d'animaux		
	Foires et boulevard	GULLIAU, joueur de marionnettes et montreur d'animaux		
	Foire Saint-Ovide	Laurent SPINACUTA (propriétaire de l'oiseau) ; HALI et sa femme, montreurs d'animaux aux foires (propriétaires de la ménagerie)	Casoar	Animal exotique
1766	Foire Saint-Ovide	HAYETTE, directeur d'un spectacle d'animaux		
	Foire Saint-Laurent [Daubenton]		Ouanderou	Animal exotique
1766 et 1767	Théâtre de Nicolet	Laurent SPINACUTA	Singe dressé Turco	Animal savant
1767	Boulevard du Temple	Marie-Thérèse RATCINE, directrice d'un petit spectacle	Serins savants et ouvrages de mécanique	Animaux savants
1768	Foire Saint-Germain		Fouine de Cayenne ⁵⁵⁷	Animal exotique
1769	Boulevard	Jean-Marie GERNOVICH	Animaux étrangers, perroquets	Animaux exotiques
1771 et 1772	Foire Saint-Germain		Éléphant	Animal savant

⁵⁵⁶ Laurent SPINACUTA : danseur de corde, entrepreneur de spectacle, montreur de ménageries aux foires.

⁵⁵⁷ BUFFON, *Addition aux articles de la fouine et de la zibeline* (1776), § 2, *H. n.*, t. XXXII (*Supp.*, t. III) / *O. c.*, t. IV, p. 233 b.

1772	Foire Saint-Germain		Singe musicien	Animal savant
	Foires		Cheval turc, dressé	Animal savant
	Boulevard du Temple	Marie VALEVAUDE, directrice du spectacle des animaux		
	[Languedoc et Provence]	Pierre-Toussaint GAGNEUR, acteur forain	Éléphant	Animal exotique
1773	Boulevard du Temple	Jean-Baptiste MOREL, maître de spectacle	Animaux et diverses curiosités	
	Boulevard du Temple	Marie VALEVAUDE, dite aussi Vadevani, associée à Pierre-Toussaint GAGNEUR	Éléphant, singe	Animaux exotiques
	Foire Saint-Germain [J. de Sève]	Saint-Louis, oiseleur	Deux kinkajous ⁵⁵⁸	Affiche : « Animal inconnu à tous les naturalistes » = Animal exotique
	Foire Saint-Germain		Hyène mâle vivante	Animal exotique
	Foire Saint-Germain		Bélier de Barbarie ⁵⁵⁹	Affiche : « Bélier du Mogol à grosse queue » = Animal exotique
1774	Foire Saint-Germain		Bélier de Barbarie (le même que le précédent) ⁵⁶⁰	Affiche : « Bélier du Cap de Bonne-Espérance » = Animal exotique
	Foire Saint-Germain [J. de Sève]		Un bélier singulier ⁵⁶¹	Affiche : « Morvant de la Chine » = Animal exotique
	Foire Saint-Germain		Guenon couronnée mâle	Animal exotique
	Foire Saint-Germain		« le fameux Gangan », animal extraordinaire [chameau]	Affiche : chimère
	Foire Saint-Germain	Laurent SPINACUTA	Tigres, singe, armadille ou catou, ocelot ou chat-tigre, poreux d'Asie, grand condor	Animaux exotiques

⁵⁵⁸ BUFFON, *Seconde addition à l'article du glouton* (1776), § 1 et 4, *H. n.*, t. XXXII, (Supp., t. III) / *O. c.*, t. IV, p. 29 a.

⁵⁵⁹ BUFFON, *Addition à l'article de la brebis, et à celui du mouflon et des brebis étrangères* (1776), *H. n.*, t. XXXII (Supp., t. III) / *O. c.*, t. IV, p. 621.

⁵⁶⁰ *Ibid.*

⁵⁶¹ *Id.*, § 4 / *O. c.*, t. IV, p. 622 a.

	Foires et boulevard	FASSI, directeur d'un spectacle d'animaux	Tigre, ours blanc, cheval nain et mandrille	Animaux exotiques
	Foire Saint-Germain	WILDMANN, « naturaliste » anglais	Abeilles privées	Animaux savants
	Foire Saint-Germain	Le sieur LEMOINE	Serin savant	Animal savant
	Foire Saint-Germain	SOLDI, directeur d'une ménagerie		Animaux monstres et savants
	Boulevard du Temple		Lapins et lièvres	Théâtre de chasse
	Foire Saint-Germain		Couple de kakatoès à huppe blanche	Animaux exotiques et savants
1775	⁵⁶² Foire Saint Germain	Grande ménagerie de Laurent SPINACUTA	Deux tigres, divers singes, un armadille, un ocelot et un condor (42 animaux vivants)	Animaux exotiques
1776 ⁵⁶³	Foire Saint-Germain		Un chien de Sibérie	Animal exotique
	Foire Saint-Germain		Cerf dressé	Animal savant
	Foire Saint-Germain		« le fameux Cataquois » suivi d'une troupe d'oiseaux faisant des tours	Animaux savants
	Foire Saint-Germain	PADEVANT, directeur d'une ménagerie	Animaux vivants très singuliers	
	Paris	« un marchand d'animaux »	Porc-épic de Malaca	Animal exotique
1778		Cet animal est mené par des « conducteurs »	« Ce grand phoque à ventre blanc que nous avons vu vivant »	Animal exotique et dressé
1779	Foire Saint-Germain et boulevard du Temple		Phoque vivant puis embaumé	Animal exotique
1780 et 1781	Ancien chemin de Pantin	LELEU, entrepreneur d'un spectacle d'animaux appelé le <i>Combat d'animaux féroces</i>	Combats d'animaux : ours, âne, louve ou sanglier contre des dogues	Affiche : combat « récréatif »
1782	Foire Saint-Laurent		Bœuf monstrueux	Monstre
	Foire Saint-Germain		Un jeune tigre	Animal exotique
1784	Foire Saint-Germain		Un élan mâle vivant	Animal exotique

⁵⁶² Les informations qui figurent dans cette ligne sont données par Louise E. ROBBINS, *op. cit.*, p. 68.

⁵⁶³ Année de publication de l'article de Buffon, qui dit seulement : « ces années dernières ».

1784 et 1785	Palais-Royal, à côté du café de Foy en 1784 ; près du spectacle des Ombres-Chinoises dirigé par Séraphin en 1785		Chienne savante	Animal savant
De 1785 à 1789	Foires, puis boulevard du Temple, puis Palais-Royal	PERRIN, prestidigitateur et physicien	Chienne dressée	Animal savant
s. d., s. l.			« J'ai vu vivant un babouin...il inspirait de la crainte aux spectateurs. » ⁵⁶⁴	Animal exotique
		« un Suisse qui le transportait de ville en ville »	« Le bison [...] que nous avons vu vivant » ⁵⁶⁵	Animal exotique
			Choras « Un babouin de cette espèce [...] que nous avons vu vivant »	Animal exotique

La foire Saint-Germain, qui a brûlé en 1762, se voit particulièrement repeuplée des spectacles qui nous intéressent entre 1773 et 1779.

Dans l'*Addition à l'article de l'éléphant*, Buffon précise : « Je donne ici la description d'un éléphant qui était à la foire Saint-Germain, en 1773 »⁵⁶⁶. Cet éléphant est probablement celui de M. Valevaude, à laquelle É. Campardon a consacré la notice suivante : « VALEVAUDE (MARIE, dite aussi VADEVANI), femme d'Antoine Travisani, associée à Pierre-Toussaint Gagneur pour faire voir un éléphant sur le boulevard du Temple en 1773, et directrice d'un spectacle d'animaux en 1778⁵⁶⁷. » L'éléphant que Buffon dit avoir vu en 1771 sans dire où il l'a vu, est aussi mentionné, sans plus de précisions, par É. Campardon.

L. E. Robbins remarque que le rhinocéros montré à Paris en 1749 et l'éléphant montré à Paris en 1771 n'ont pas été annoncés de la même manière : le rhinocéros fut annoncé avec son patrimoine de légendes, tandis que l'éléphant fut présenté, en complément de ce même

⁵⁶⁴ BUFFON, *Le Papion ou babouin proprement dit* (1766), § 1, H. n., t. XIV / O. c., t. IV, p. 721.

⁵⁶⁵ BUFFON, *Addition aux articles du bœuf, du bison, du zébu et du buffle* (1776), § 2, H. n., t. XXXII (Supp., t. III) / O. c., t. IV, p. 506 a.

⁵⁶⁶ BUFFON, *Addition à l'article de l'éléphant* (1776), § 1, H. n., t. XXXII (Supp., t. III) / O. c., t. IV, p. 395 a.

⁵⁶⁷ Émile CAMPARDON, *op. cit.*, t. II, p. 441-442.

patrimoine, comme une curiosité pour les amateurs d'histoire naturelle. Elle voit là la marque d'une évolution dans les mentalités, provoquée en l'espace d'une vingtaine d'année par l'inter-relation entre les spectacles et la vente d'animaux exotiques d'une part, et le développement livresque de l'histoire naturelle d'autre part. Les *Affiches de Province* enjoignent les futurs visiteurs de lire la description de l'éléphant par Buffon, dans son édition portable, avant de venir voir l'animal⁵⁶⁸. Il y a donc bien une évolution de la démarche des curieux au cours de la seconde moitié du 18^e siècle.

Par un retour des choses qui signale bien l'interaction qui se fait entre Buffon et son public, le grand naturaliste qui contribua au développement de la mode de l'histoire naturelle dès 1749, va, au début des années 1770, puiser ses propres informations naturalistes à la foire, qui lui doit en partie la nouvelle attractivité des exhibitions animales. Cela montre aussi quelle est l'étonnante circulation d'informations naturalistes entre des milieux aussi distants en apparence que le milieu forain et le milieu académique, dont Buffon est un des brillants représentants à son époque.

L'image d'un Buffon déambulant dans la foire Saint-Germain n'est sans doute pas plus éloignée de ce que fut la réalité de son activité, que les images fantasmées de l'écrivain en manchettes saintement reclus à Montbard. Buffon emmène son lecteur visiter les foires parisiennes, et lui fait se remémorer les spectacles d'animaux exotiques et savants qu'il y a admirés ; il l'amène ainsi à parcourir les rues de Paris et les méandres de sa mémoire.

J. de Sève, quant à lui, propose un tout autre voyage culturel au lecteur. Il s'agit d'établir des ponts entre les gravures libertines du temps, et quelques éléments présentant discrètement le même codage au sein des gravures de l'*Histoire naturelle*.

⁵⁶⁸ Louise E. ROBBINS, *op. cit.*, p. 93 et 97.

La réputation des gravures de l'*Histoire naturelle* n'est guère sulfureuse, et il est vrai qu'il faut y regarder de près et peut-être avec mauvais esprit pour leur consacrer, par exemple, une section de thèse portant sur leur codage galant. Mais, si l'on en croit A.-M. Bassy, il ne faut pas hésiter à porter ce regard sur l'iconographie du 18^e siècle :

L'image désormais sollicite la sensibilité, l'affectivité, voire la sexualité : ce ne sont que déesses endormies, nymphes surprises, poses lascives, poitrines offertes, jeux de lumière sur des corps à demi dévêtus. Les grappes d'enfants joufflus et fessus ajoutent à l'émotion sexuelle un soupçon de pédophilie. L'image scientifique elle-même n'est parfois qu'un prétexte à susciter une émotion trouble ou malsaine, à la vue des appareils génitaux de l'homme et de la femme ou de leurs déformations aberrantes comme chez l'hermaphrodite : c'est à quoi s'emploie l'illustrateur peu vertueux qu'est Jacques Gautier d'Agoty dans le périodique qu'il dirige pendant trois ans (*Observations sur l'histoire naturelle, sur la physique et sur la peinture*, 1752-1755) ou dans les ouvrages qu'il publie plus tard (*Exposition anatomique des maux vénériens*, 1773 ; *Anatomie des parties de la génération chez l'homme et chez la femme*, 1778). Certaines planches de dissection ou d'anatomie de l'*Histoire naturelle* de Buffon (1749-1789) ou de l'*Encyclopédie* (1751-1766) jouent, elles aussi, sur l'effet de surprise, et vont réveiller quelques pulsions obscures enfouies dans les profondeurs de la conscience⁵⁶⁹.

Voici quelques-unes des planches de l'*Histoire naturelle* qui ont pu inspirer cette analyse à A.-M. Bassy :

⁵⁶⁹ Alain-Marie BASSY, « Le texte et l'image », *Histoire de l'édition française, II. Le livre triomphant (1660-1830)*, dir. H.-J. Martin et R. Chartier, Paris, Promodis, 1984, p. 153-154.

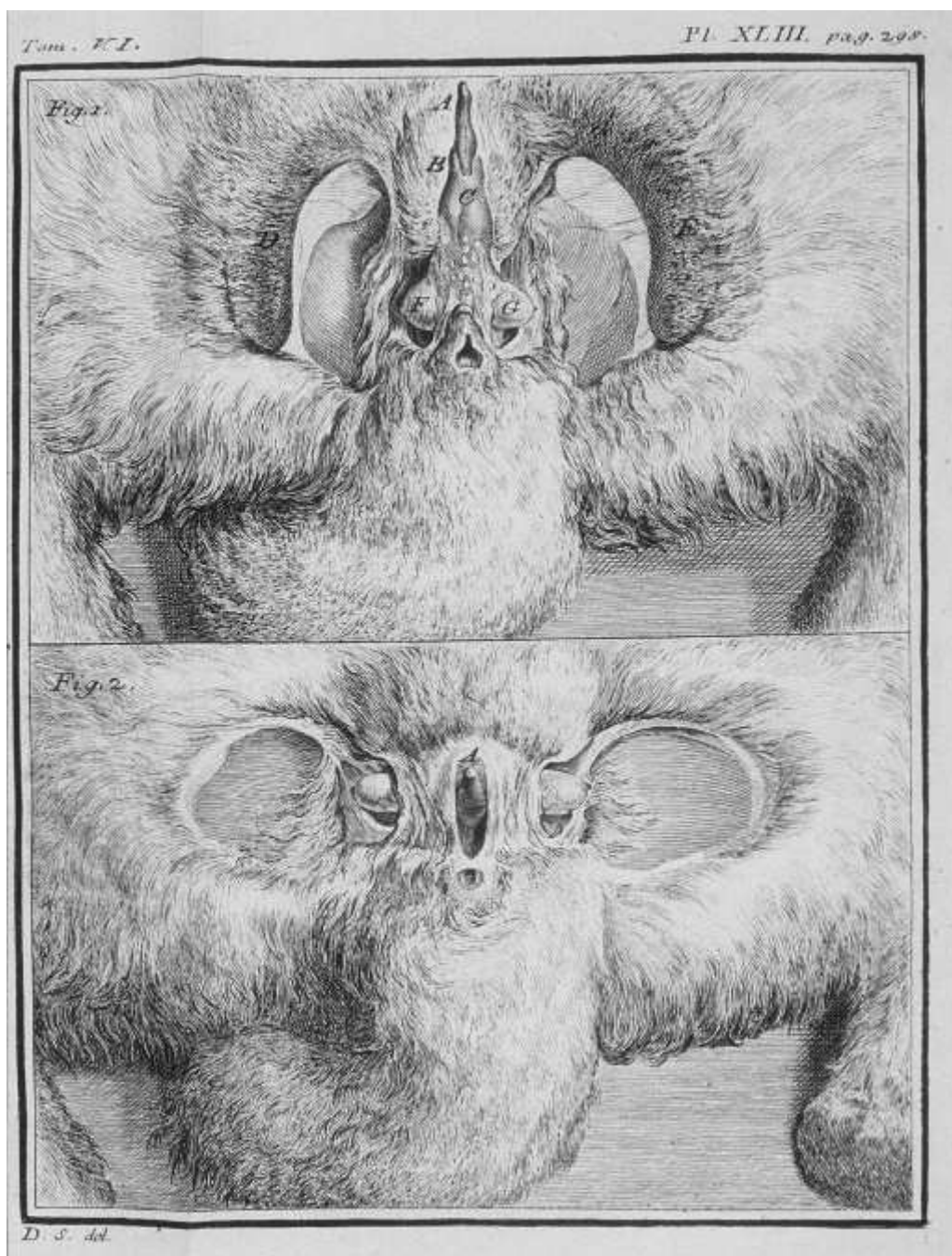


Fig. 23 : Planche de J. DE SÈVE représentant les organes génitaux du lièvre mâle, pour l'*Histoire naturelle* de Buffon, t. VI, 1756.

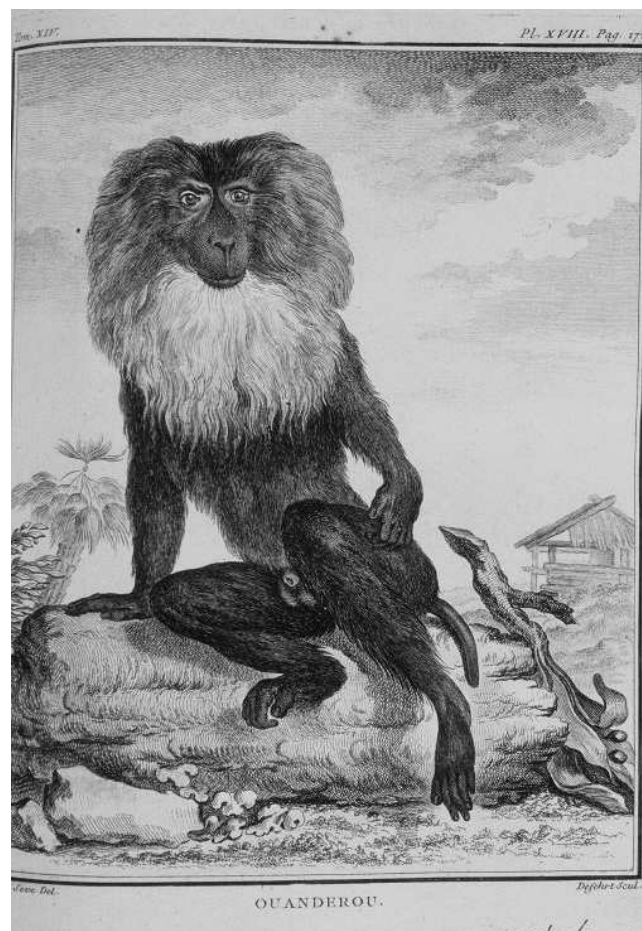


Fig. 24 et 25 : *Grand Papion* et *Ouanderou*, gravures de J. DE SÈVE pour l'*Histoire naturelle* de Buffon, t. XIV, 1766.

J. de Sève est sans aucun doute plus « vertueux » que J. Gautier d'Agoty, mais est-il au-delà de tout soupçon ? Il ne fait guère de doute que l'illustrateur de l'*Histoire naturelle*, inscrit certaines de ses gravures dans la tradition de la peinture de genre d'un Vermeer ou de l'intimité domestique d'un Chardin⁵⁷⁰ ; à partir du moment où l'on admet qu'il exploite des références, on peut légitimement chercher à établir leur nature et postuler leur diversité.

Pour ce qui est d'établir la part de responsabilité de chacun des différents auteurs de l'*Histoire naturelle* dans l'élaboration des gravures, nous nous accorderons avec ces propos de B. De Baere, qui estime qu'on ne peut l'attribuer en priorité à Buffon, mais qui ajoute :

En revanche, il est probable que Buffon ait donné à de Sève des directives plus ou moins concrètes permettant d'assurer l'homogénéité stylistique de ces illustrations. Mais ici encore il n'est pas

⁵⁷⁰ Voir Benoît DE BAERE, « Représentation et visualisation dans l'*Histoire naturelle* de Buffon », *Dix-huitième siècle*, n° 39, 2007, p. 627.

nécessaire de supposer que Buffon aurait à lui seul mis en place la « poétique visuelle » qui a présidé à la création des images destinées à l'*Histoire naturelle*. Il est beaucoup plus vraisemblable que celle-ci ait été élaborée conjointement par Buffon, Daubenton et de Sève, à travers leur pratique et dans le respect de certains modèles établis (Oudry et Boucher, par exemple)⁵⁷¹.

La correspondance de Buffon nous montre qu'une certaine distance séparait Buffon et J. de Sève, du moins à la fin de la carrière du naturaliste. Celui-ci écrit à l'abbé Bexon en 1780, au sujet d'un volume d'additions aux articles des quadrupèdes : « Nous avons compté qu'il y entrerait soixante-dix planches ; et, comme M. de Sève nous lanternerait peut-être pendant plus d'un an pour les faire graver, je suis convenu avec M. Panckoucke d'envoyer à M. Plassan [un des éditeurs de l'*Histoire naturelle*] vingt-huit dessins qu'il donnera à M. Besnard pour les faire graver à l'insu de M. de Sève, auquel je vous prie de n'en rien dire. » Peu de temps après, il écrit au même abbé Bexon : « Je vous envoie aussi une lettre que je viens de recevoir de M. de Sève, à laquelle je vous avoue que je n'entends goutte ; faites-en l'usage que vous voudrez. »⁵⁷² Nous considérons que J. de Sève a conçu seul les dessins des gravures qui suivent, et nous supposons qu'il a obtenu l'assentiment de Buffon pour les faire graver.

Si le texte de l'*Histoire naturelle* balance souvent entre suggestion pudique et crudité du vocabulaire sexuel, les planches montrent peu de scrupules, comme en témoigne la première des deux qui suivent, qui présente l'« appareil » de l'écureuil :

⁵⁷¹ *Id.*, p. 625.

⁵⁷² BUFFON, *Correspondance générale* (1860), éd. H. Nadault de Buffon, Genève, Slatkine, réimpr. de l'éd. de Paris (1885), 1971, 2 vol., lettre CCCLXXIX (20 janvier 1780), t. II, p. 9, et lettre CCCLXXXVI (22 février 1780), t. II, p. 14.

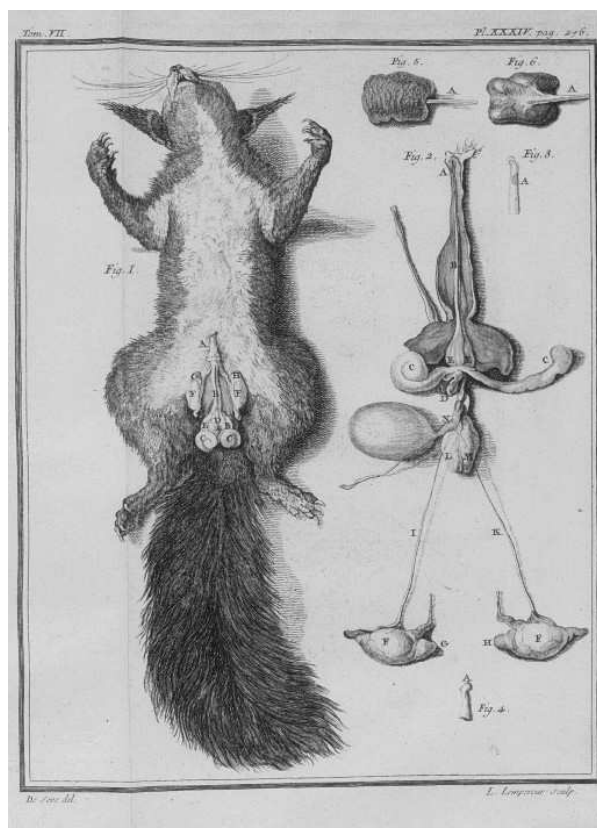


Fig. 26 et 27 : *L'Écureuil*, gravures de J. DE SÈVE pour l'*Histoire naturelle* de BUFFON, t. VII, 1758.

Certes, les parties naturelles de l'animal présentent des proportions remarquables par rapport au reste de son corps. Mais cela ne frapperait peut-être pas le lecteur si Buffon ne l'avait pas fait valoir dans son texte par la comparaison avec la queue en panache. Ceci dit, on peut difficilement supposer une complicité entre J. de Sève et Buffon, qui auraient élaboré ensemble un système émoustillant sous les apparences de la plus scientifique et décente objectivité, puisque les planches étaient gravées avant que le texte correspondant soit rédigé⁵⁷³. L'absence de concertation entre le dessinateur et le naturaliste est d'ailleurs patente dans la représentation de l'écureuil en pied. L'animal est présenté les quatre pattes au sol, dans la posture adoptée pour presque tous les quadrupèdes, ce qui est en contradiction avec le texte de Buffon, qui représente l'écureuil volant d'arbre en arbre avec légèreté sans jamais, ou presque, toucher le sol, et qui par ailleurs précise que cet animal se tient ordinairement debout sur ses pattes postérieures. La figure représentant l'écureuil est peut-être demeurée tributaire d'un spécimen maladroitement empaillé, ou, plus vraisemblablement, la posture de l'écureuil

a été calquée sur celle des autres animaux représentés, dont la connaissance passe par la comparaison des formes, facilitée par la représentation dans une seule et unique posture⁵⁷⁴. Intéressons-nous à présent non plus aux planches qui montrent les organes génitaux, mais à celles qui contiennent des suggestions galantes.

A.-M. Bassy montre qu'il faut savoir décoder des signaux graphiques, éléments en eux-mêmes insignifiants, mais dont la récurrence établit des rapports significatifs :

La transgression de l'interdit s'effectue donc toujours, dans la logique du désir, par la « trans- iconicité » ou l'« inter-iconicité ». Ce principe commande le fonctionnement de toute l'iconographie galante. [...] La confrontation de ces planches « galantes » avec les planches « libres », non signées, moins allusives et plus audacieuses produites dans le même temps, permet d'apprécier l'étendue et la diversité de ce lexique symbolique. Certains objets, certains êtres réapparaissent constamment à titre de métonymies : animal domestique, jeune serviteur, carafe à col étroit, verre d'eau débordant, éponge ou chandelle. Le jeu érotique de l'image commence par la résolution de la métonymie. Ce lexique n'est toutefois, à la différence de l'émblématique médiévale, ni établi dans un dictionnaire, ni définitivement fixé. Il ne se révèle qu'au travers du système des images. Le plaisir ne s'acquiert que par la fréquentation assidue de l'ensemble d'une production. La jouissance qu'éprouve le « voyeur » à la lecture de l'image galante naît d'abord de la maîtrise du code, qui lui permet d'enfreindre, en le tournant, l'interdit moral. Le plaisir se mesure à l'aune de l'épaisseur du code⁵⁷⁵.

Le caractère érotique ou obscène des motifs iconographiques communs aux estampes libres et aux estampes galantes invite à revoir ces dernières comme étant plus salaces qu'il n'y paraît⁵⁷⁶. La présence de certains de ces motifs dans les gravures de l'*Histoire naturelle* nous invite de même à les reconsidérer. Certes, on imagine mal, *a priori*, les lecteurs de Buffon se plier à ce jeu du décodage, et l'on aurait tendance à penser que les amateurs de littérature illustrée érotique n'allaient pas chercher leur plaisir dans l'*Histoire naturelle*. Cependant, certains lecteurs pouvaient lire ces deux types de littérature, et le décodage ne présentait pas nécessairement de difficulté au public de cette époque. Pour A. Guillermin, « il faut comprendre que le décodage allait alors de soi et que l'emploi de signes conventionnels n'est justement possible qu'avec des messages en grande partie stéréotypés. La compréhension n'est différée que pour nous qui avons perdu les clés nécessaires : nous n'avons plus présente à l'esprit la suite complète de l'iconographie de l'époque⁵⁷⁷. »

⁵⁷³ Voir Stéphane SCHMITT, Pléiade, p. 1512.

⁵⁷⁴ Pour plus de détails et de nuances, voir Thierry HOQUET, *Buffon illustré, op. cit.*, p. 144-146.

⁵⁷⁵ Alain-Marie BASSY, « Le texte et l'image », art. cit., p. 160.

⁵⁷⁶ Voir Alain GUILLERMIN, « Le système de l'iconographie galante », *Dix-huitième siècle*, Paris, Garnier, n°12, 1980, p. 184.

⁵⁷⁷ *Id.*, p. 189.

Commençons par nous intéresser aux figures canines : la représentation du petit chien dans l'intimité de la chambre à coucher est liée à l'érotisme. Une scène des *Bijoux indiscrets* de Diderot illustre le rôle joué par l'animal domestique dans la vie sexuelle des personnages de l'intrigue, et la gravure qui accompagne le texte en donne la représentation visuelle :

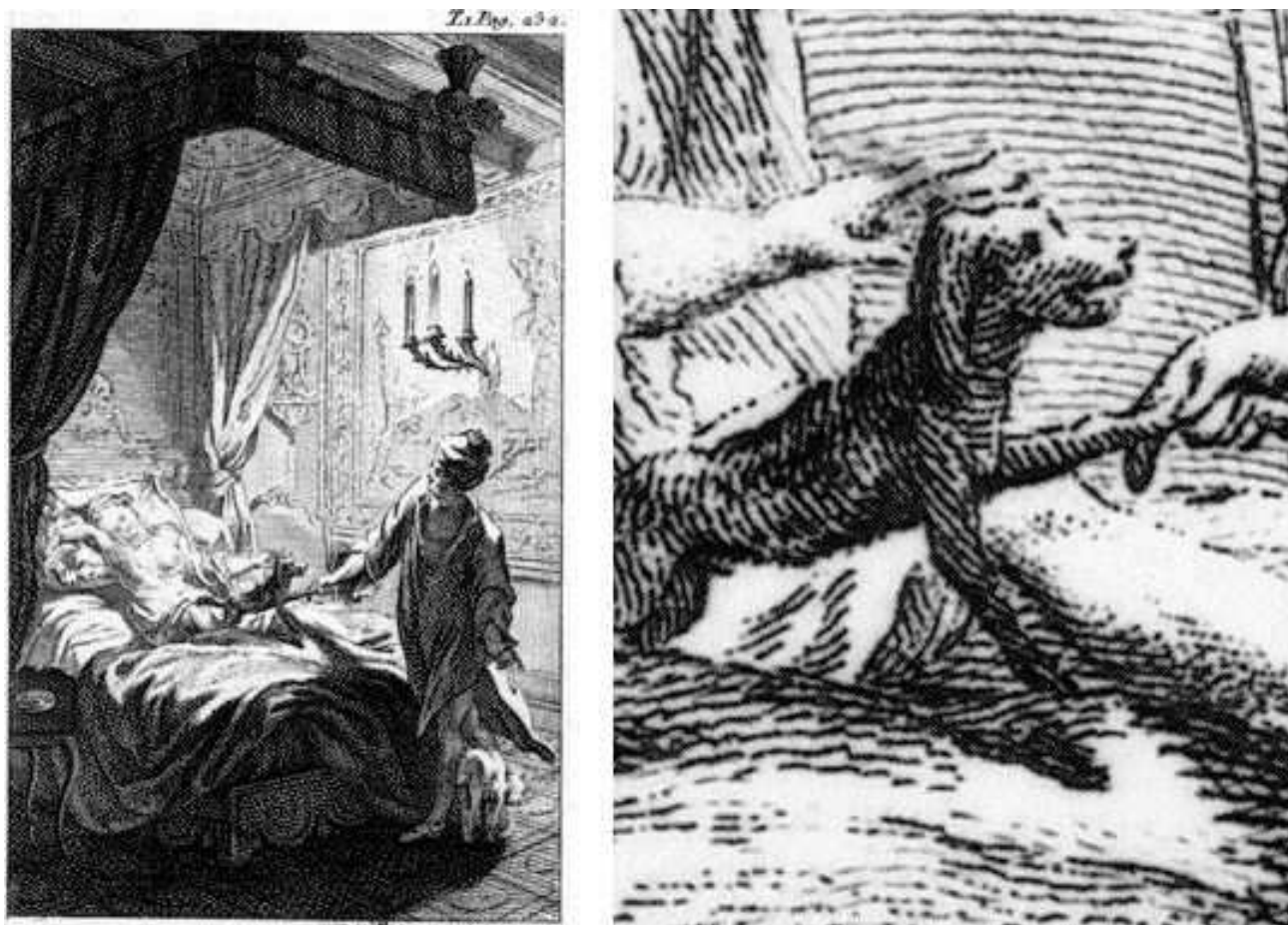


Fig. 28 : *Haria et ses chiens*, gravure pour *Les Bijoux indiscrets* de Diderot, 1748.

Le lien entre petit chien et sexualité sera idéalement représenté par Fragonard un peu plus tard dans le 18^e siècle :



Fig. 29 : *Jeune fille faisant danser son chien sur son lit*, toile de FRAGONARD, vers 1770-1775.

Cette toile est contemporaine de l'apogée de l'estampe galante, dans les années 1770⁵⁷⁸. Une vingtaine d'années plus tôt, l'*Histoire naturelle* propose une représentation du bichon, petit chien blanc très à la mode autour de 1750, et qui ressemble fort au jouet érotique de la jeune fille de Fragonard. Le graveur le présente d'ailleurs au milieu d'un univers intime féminin, près d'un miroir, d'un coffret et d'une chandelle, objets pouvant avoir une connotation érotique :

⁵⁷⁸ Voir Alain GUILLERM, art. cit., p. 183.



Fig. 30 : Détail de *Le Bichon et le chien lion*, planche de J. DE SÈVE pour l'*Histoire naturelle* de Buffon, t. V, 1755.

Si le petit chien est métonymique du sexuel, les auteurs de l'*Histoire naturelle* n'ont-ils pas été tentés d'user du code galant, confortés par l'idée que l'*Histoire naturelle* en serait un écrin pur et un alibi sûr pour le « voyeur » désireux de dissimuler ses tentations ? En préparant cette gravure, J. de Sève a pu être tenté de donner quelque relief sensuel à son travail parce qu'il était faible du point de vue descriptif. En effet, Buffon écrit dans l'article correspondant que, la mode de ce petit chien étant passée, « il en est resté si peu, que je n'en ai pu trouver aucun pour le faire dessiner »⁵⁷⁹. Le bichon de la gravure est donc sorti de la mémoire de J. de Sève, symbolisée peut-être par le miroir dont nous ne voyons que le support.

Les lignes d'A.-M. Bassy précédemment citées nous invitent à nous faire « voyeur » et à scruter attentivement les gravures de J. de Sève ; et cela donne quelque résultat... Avec la planche du *Petit Barbet*, l'*Histoire naturelle* confond le registre de la description naturaliste et le registre suggestif, érotique et mondain :

⁵⁷⁹ BUFFON, *Les Bichons* (1755), unique §, *H. n.*, t. V / *O. c.*, t. III, p. 665 a.

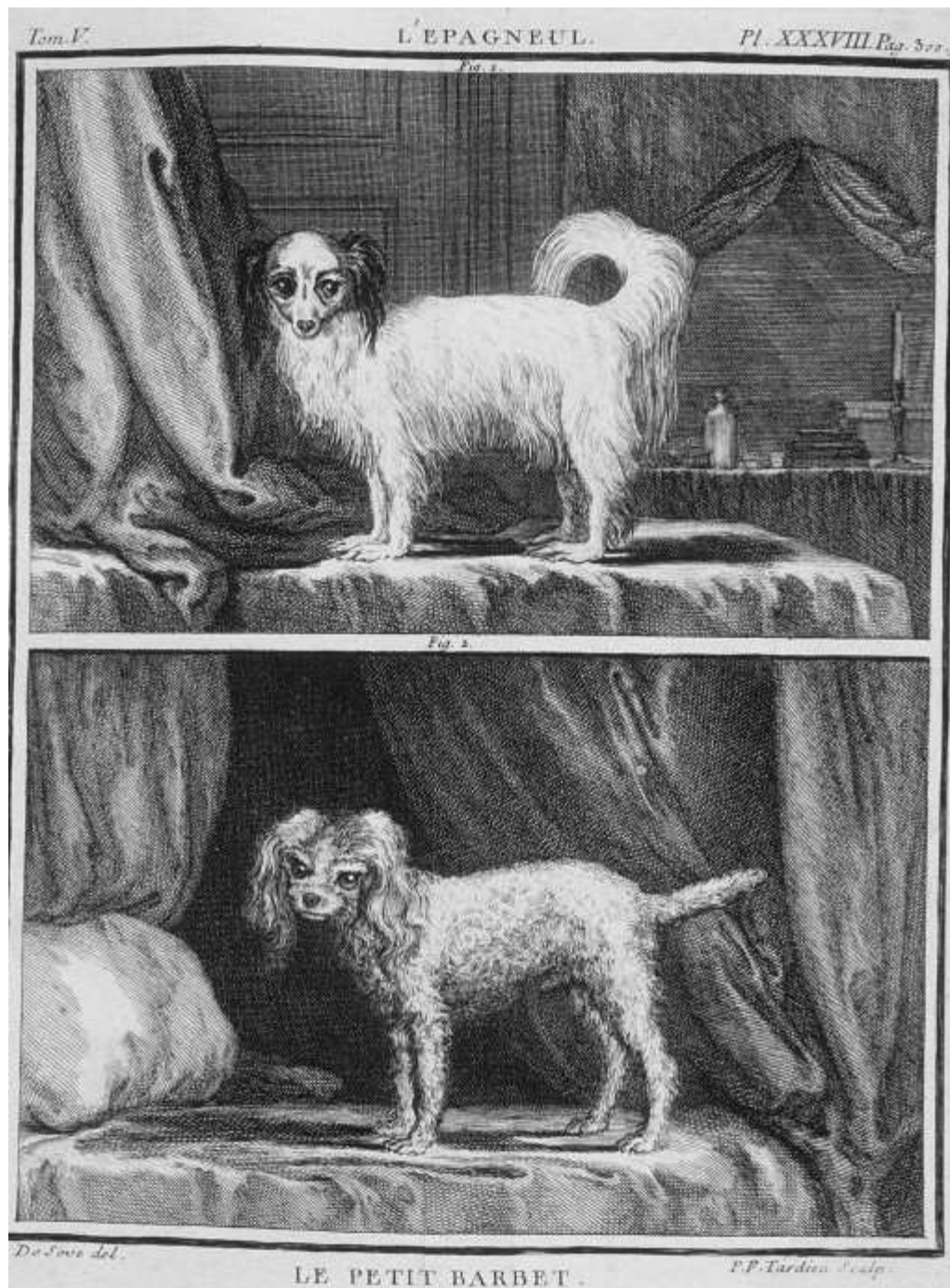


Fig. 31 : L'Épagneul et Le petit Barbet, planche de J. DE SÈVE pour l'*Histoire naturelle* de Buffon, t. V, 1755.

Le pénis du chien représenté dans la partie inférieure de cette planche est bien visible, ce que souligne la queue dressée selon la même ligne oblique, de sorte que cette queue semble en être le substitut exagéré. Trônant sur un lit cerné de draperies intimistes, le chien fixe le lecteur, ou la lectrice, d'un regard brillant, effronté, et – l'on s'autorisera ce jeu de mot – cynique : le « petit barbet » semble provoquer le petit maître séducteur. Remarquons que le texte que Buffon lui consacre ne contient aucune allusion érotique. L'épagneul qui figure dans

la partie haute de la planche est en lui-même beaucoup moins suggestif que le petit barbet, mais on aperçoit derrière lui miroir, coffret et chandelle, comme sur la gravure représentant le bichon, tous objets suggestifs mentionnés par A.-M. Bassy dans son étude sur le codage érotique des gravures.

Tout cela serait guidé par un codage galant très peu prononcé. Cependant, on trouve dans l'*Histoire naturelle* au moins une planche présentant sans doute possible un codage galant ; c'est celle qui représente le chat d'Angora :

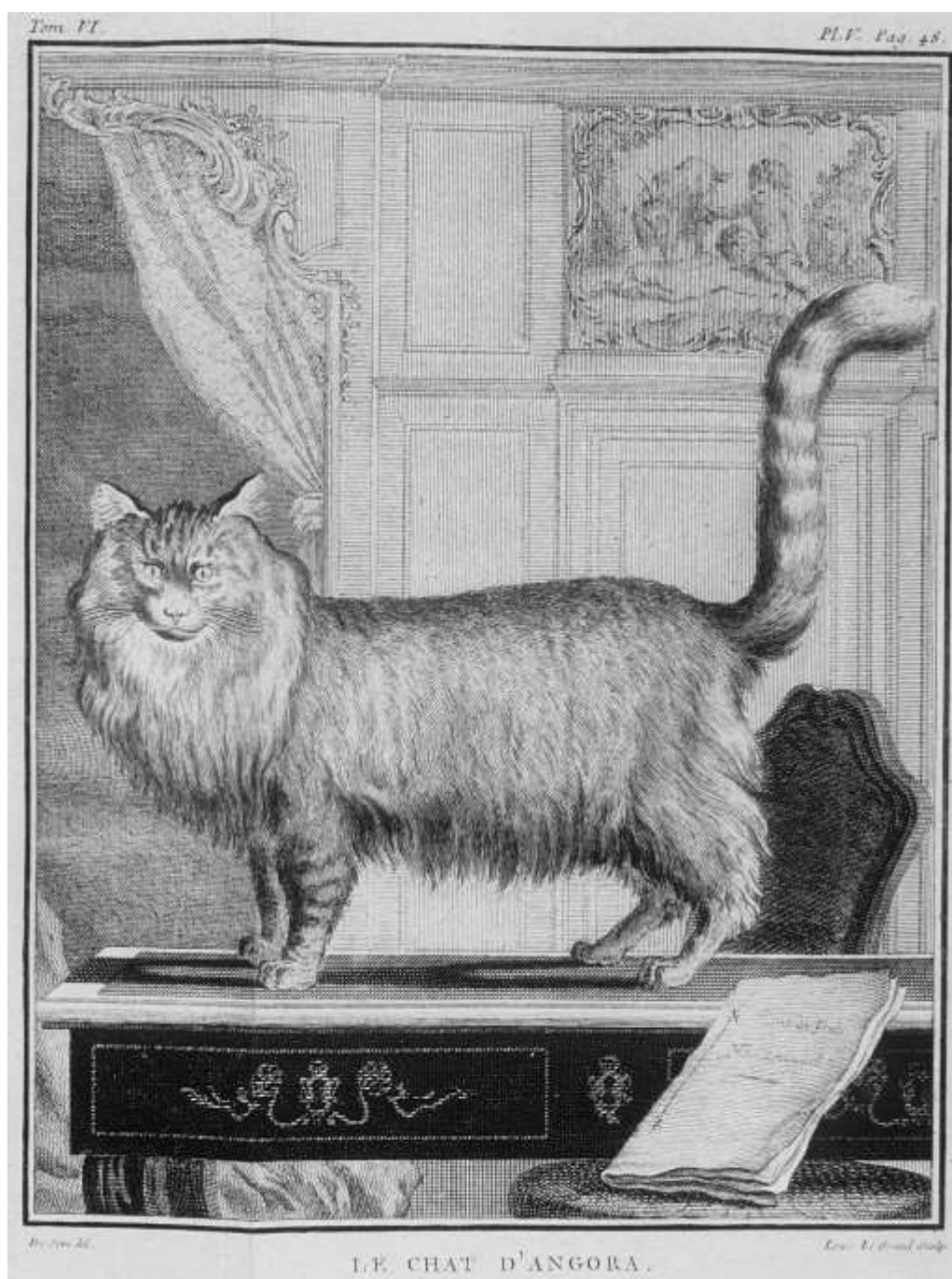


Fig. 32 : *Le Chat d'Angora*, gravure de J. DE SÈVE pour l'*Histoire naturelle* de Buffon, t. VI, 1756.

Cette planche montre un chat angora dans un intérieur luxueux. Il est debout sur un meuble à trois serrures, dissimulant peut-être une correspondance malhonnête, celle d'une dame avec l'amant musicien, dont l'existence expliquerait la présence sur cette gravure du cahier portant le titre « Duo de flûte ». Le galant de la scène réside aussi dans le panneau peint, représenté à l'arrière plan, qui met en scène deux *putti* nus jouant avec une bête à cornes, peut-être un bouc, animal associé à la lubricité, et dont les parties génitales semblent

attirer les regards et les gestes des enfants. A. Guillermin rapporte que les graveurs, désireux de raconter une histoire, d'inscrire un « récit » dans l'image projetée par les peintres ou les dessinateurs, y ajoutaient parfois des indices galants : « En général, les graveurs profitent des tableaux mis en abîme dans le décor et dont le peintre avait au plus indiqué l'emplacement. Ils y font figurer des scènes beaucoup plus libres qui reprennent ou commentent le sujet principal de l'estampe⁵⁸⁰. » J. de Sève se serait ici inspiré de cette pratique. On peut remarquer également un jeu étrange de lumière, dont un faisceau éclaire la face du chat, un autre, venant de la gauche, éclaire le cahier, et un autre, venant de la droite, éclaire sans que nous le voyions les parties génitales du chat (et produit ces ombres particulièrement marquées sous le corps de l'animal) ; ces trois faisceaux de lumière établissent un lien sémantique entre ces trois éléments. Le lecteur se voit proposer par J. de Sève, et par Buffon qui supervise probablement l'exécution des planches, un exercice de déchiffrement complice. Rappelons que le chat est un animal très présent dans les gravures licencieuses, et parfois représenté avec la queue dressée⁵⁸¹. La *Leçon de musique* de Fragonard met en scène un professeur de musique dont le regard plonge vers la poitrine de son élève, et qui semble près de l'étreindre ; à leur côté, un petit chat semble interroger du regard le spectateur de la toile et lui demander son approbation :

⁵⁸⁰ Alain GUILLERMIN, art. cit., p. 182.

⁵⁸¹ *Id.*, p. 191-192.



Fig. 33 : *La Leçon de musique*, toile de FRAGONARD, vers 1770.

Enfin, on peut remarquer un motif récurrent dans les gravures de J. de Sève : le visage sculpté d'un satyre, de Silène peut-être, apparaît à l'arrière plan des planches représentant le pécari, le moustac, et le cochon d'Inde :



Fig. 34 : *Le Cochon d'Inde*, gravure de J. DE SÈVE pour l'*Histoire naturelle* de Buffon, t. VIII, 1760.

Sur cette dernière gravure, qui apparaît la première dans l'œuvre, avant celle du pécarì et celle du moustac, on remarque l'association de la figure du satyre (cornu sur la gravure du moustac) avec la représentation sur une autre face de la fontaine d'une scène figurative. Cette scène présente les embrassements de deux personnages nus, dont l'un s'appuie sur des drapés ; les deux personnages nous tournent le dos, nous privant de leurs visages comme le cadre de la gravure nous prive d'une partie de la scène. Ces éléments mystérieux à proximité

de la figure du satyre nous incitent à voir cette gravure comme une planche à clé galante. Cependant, pourquoi ces éléments dans une planche consacrée au cochon d'Inde ? Le texte, assez court, consacré par Buffon à cet animal insiste sur sa capacité sexuelle :

Ces animaux sont d'un tempérament si précoc et si chaud, qu'ils se recherchent et s'accouplent cinq ou six semaines après leur naissance [...]. Ainsi ces animaux produisent au moins tous les deux mois, et ceux qui viennent de naître produisant de même, l'on est étonné de leur prompt et prodigieuse multiplication. [...] Les mâles [...] n'ont de sentiment bien distinct que celui de l'amour [...]. Ils passent leur vie à dormir, jouir et manger [...] ; ils mangent à toute heure du jour et de la nuit, et cherchent à jouir aussi souvent qu'ils mangent ; [...] ils ont l'air d'automates montés pour la propagation, faits seulement pour figurer une espèce⁵⁸².

La réputation de l'animal, ou le texte déjà connu par J. de Sève pourraient expliquer l'allusion sexuelle figurant sur la gravure. Mais pourquoi la récurrence de la figure du satyre dans des planches consacrées au pécari et au moustac ? Pour ce qui est du second, on peut mettre sa représentation en relation avec celle du talapoin. Les deux gravures se suivent, séparées par dix pages de texte :

⁵⁸² BUFFON, *Le Cochon d'Inde* (1760), § 2, *H. n.*, t. VIII / *O. c.*, t. IV, p. 66-67.

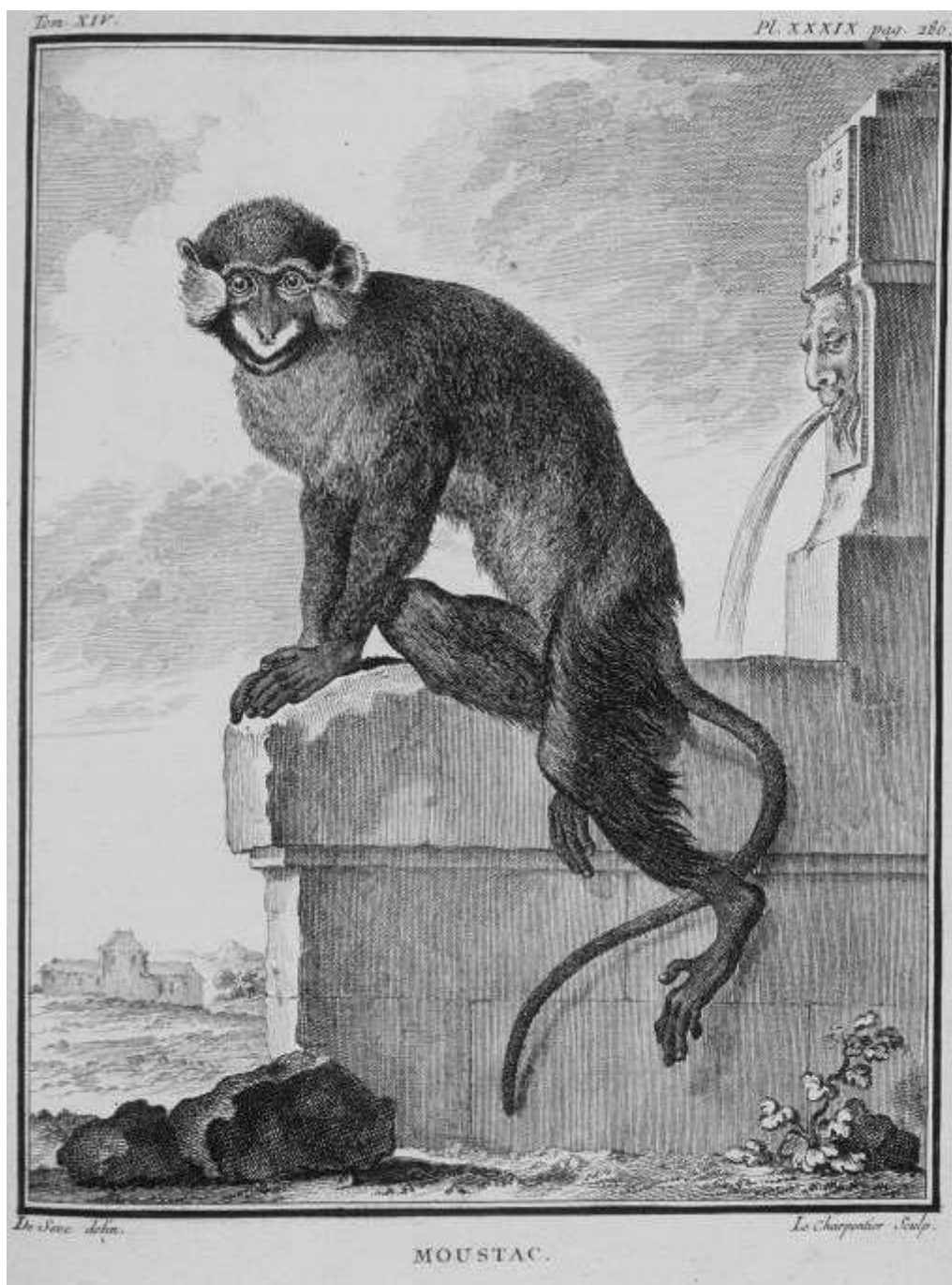


Fig. 35 : *Le Moustac*, gravure de J. DE SÈVE pour l'*Histoire naturelle* de Buffon, t. XIV, 1766.

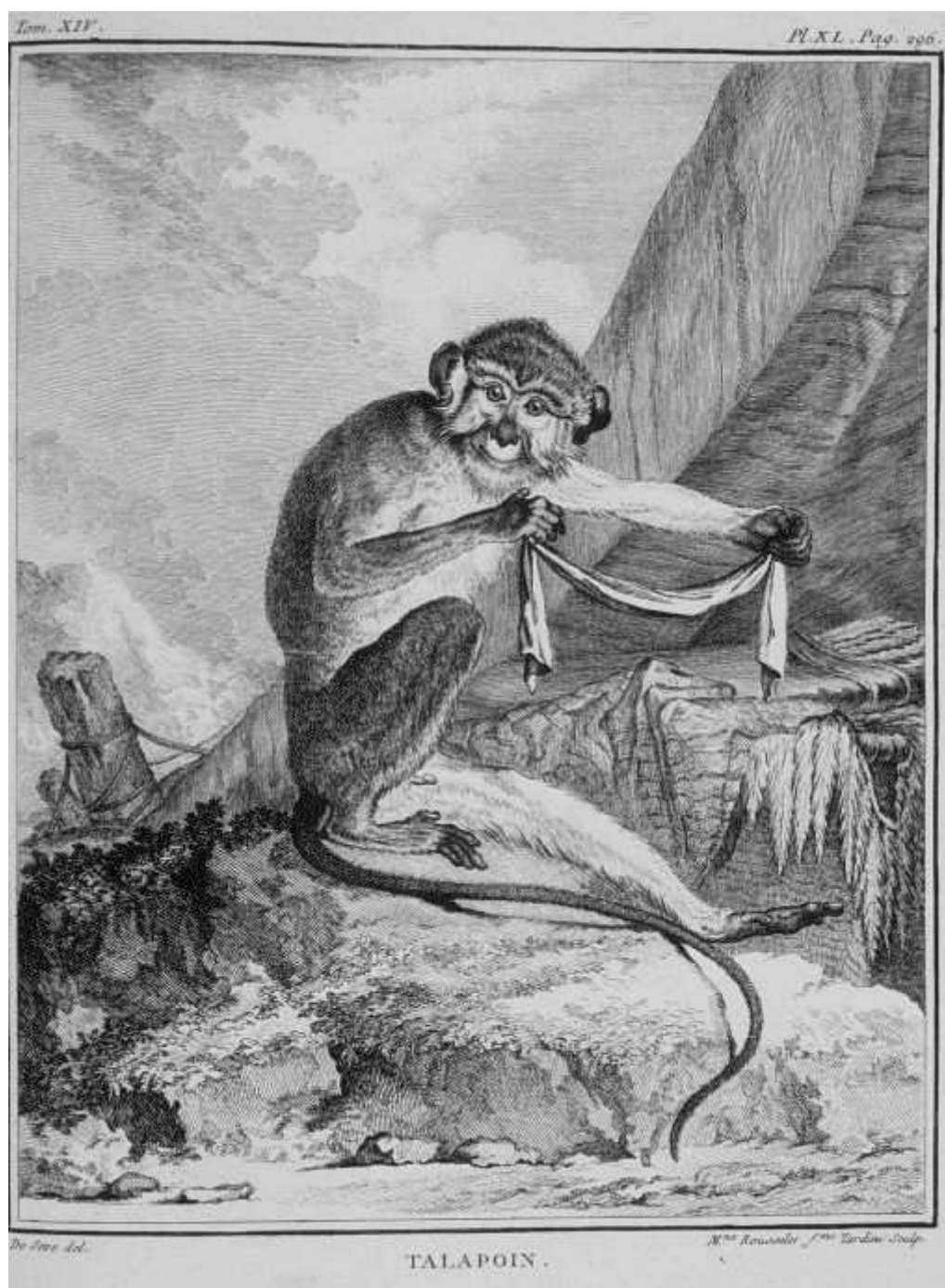


Fig. 36 : *Le Talapoin*, gravure de J. DE SÈVE pour l'*Histoire naturelle* de Buffon, t. XIV, 1766.

Les deux singes ont un « visage » clownesque, relayé par le visage du satyre sculpté dans la fontaine sur le bord de laquelle figure le moustac. Le talapoin n'exhibe pas son pénis, cependant visible, mais un de ces drapés sur lesquels les dessinateurs ont coutume de faire figurer un détail anatomique à une échelle différente de celle du reste de la planche. Ici, on

imagine que le talapoin, lubrique comme sont réputés l'être tous les singes, s'apprête à nous dévoiler une image de ses organes génitaux. On peut ainsi supposer un réseau iconographique discret qui relierait les animaux et les figures de satyres par des connotations sexuelles. Ceci dit, le motif du satyre est couramment figuré sur les fontaines réelles de l'époque, et les gravures de J. de Sève ne font peut-être que rappeler cette mode architecturale. Quoi qu'il en soit, les planches de l'*Histoire naturelle* proposent au lecteur des énigmes et des facéties qui ont pu contribuer à l'attacher d'une nouvelle manière à l'œuvre de Buffon et de ses collaborateurs.

Certaines planches de l'*Histoire naturelle* demandent à être réinterprétées à la lumière de leur confrontation avec le « lexique » de l'iconographie galante. On leur découvre alors un caractère libertin qui devait bien susciter des commentaires et des allusions complices entre les lecteurs de Buffon. Ne doutons pas de leur sagacité dans le déchiffrement des allusions galantes, ils y trouvaient certainement le type de plaisir formulé ainsi par A. Guillermin : « les planches libres maintiennent à côté des peintures les plus évidemment transgressives (les représentations des sexes et du coït) des tableaux allégoriques ou des symboles, c'est-à-dire des notations moins immédiatement suggestives. Il faut donc croire que le plaisir de l'équivoque vaut bien la satisfaction du voyeur⁵⁸³. » Pour cette raison, on peut appliquer ces propos, qui se rapportent aux estampes galantes, aux gravures de l'*Histoire naturelle* : « l'investissement symbolique des estampes galantes ne vise pas seulement à compenser leur retenue obligée. Il s'agit de produire de l'effet et de distraire. Le procédé implique une participation du public qui lui garantit au moins la satisfaction d'un vice mineur : il peut tirer vanité d'avoir découvert le sens et s'imaginer pénétrer des arcanes secrètes réservées aux hommes d'esprit⁵⁸⁴. » Buffon n'était-il pas assez homme d'esprit pour apprécier le jeu et l'autoriser au sein de son immortel monument de gloire ? Les allusions galantes y sont assez discrètes pour ne pas éveiller l'attention des censeurs, dont A. Guillermin nous dit qu'en général, ils les comprenaient mais les estimaient peu dangereuses pour le public⁵⁸⁵. En quoi ces références galantes pouvaient-elles invalider la « scientificité » des gravures ? A. Guillermin nous fournit une réponse : en rien. « Il ne faut pas oublier que l'ordre figuratif existe aussi. Les images valent pour ce qu'elles montrent. Et les gravures sont censées reproduire le réel. Elles maintiennent donc des systèmes de signification concurrents et complémentaires⁵⁸⁶. »

⁵⁸³ Alain GUILLERMIN, art. cit., p. 185.

⁵⁸⁴ *Ibid.*

⁵⁸⁵ *Id.*, p. 192-193.

⁵⁸⁶ *Id.*, p. 194.

Si le lecteur est libre d'entrer ou non dans le jeu du décodage galant des gravures de J. de Sève, il est en revanche fortement incité à suivre rigoureusement les développements des textes de Buffon. Constamment soucieux d'être clair pour son lecteur, le naturaliste multiplie les moyens de lui faciliter la compréhension de son propos, ce qui implique une ambition didactique qui dépasse la seule ambition de convaincre.

III. LA PRÉOCCUPATION DIDACTIQUE DE BUFFON

Il arrive que Buffon apporte au lecteur des informations destinées à le guider lors d'un éventuel apprentissage. Ainsi, il fait ces recommandations quant à l'usage du microscope :

Les personnes qui ne sont pas fort habituées à se servir du microscope, trouveront bon que je mette ici quelques remarques qui leur seront utiles lorsqu'elles voudront répéter ces expériences ou en faire de nouvelles. On doit préférer les microscopes doubles dans lesquels on regarde les objets du haut en bas, aux microscopes simples et doubles dans lesquels on regarde l'objet contre le jour et horizontalement [...] ⁵⁸⁷.

Au-delà de ce genre de conseil technique, nous verrons ici comment la préoccupation didactique de Buffon se manifeste dans la forme même de ses textes.

A. BUFFON N'EST PAS UN VULGARISATEUR

Il faut beaucoup de livres, puisqu'il y a beaucoup de lecteurs. Il en faut pour toutes les conditions, qui ont un droit égal à sortir de l'ignorance. Il vaut mieux lire un ouvrage médiocre, que de point lire du tout. Toute lecture est utile, parce qu'elle exerce l'esprit et prête à la réflexion. S'il n'y avait que les ouvrages des La Bruyère, des Montesquieu, des Boulanger, des Buffon, des Rousseau, la multitude ne pourrait être éclairée. Ces livres sont trop substantiels, il faut une nourriture plus légère et plus détaillée ⁵⁸⁸.

En s'exprimant ainsi dans son *Tableau de Paris*, Mercier situe Buffon dans la classe des auteurs inaccessibles au plus grand nombre. Cependant, si, même dans ses rééditions à

⁵⁸⁷ BUFFON, *Expériences au sujet de la génération* (1749), § 2, *H. n.*, t. II / *O. c.*, t. III, p. 56 b.

prix modéré, son ouvrage n'a peut-être pas pénétré les couches les plus populaires de lecteurs, il s'adressait à un public large. En fait, Buffon offre deux possibilités de lecture de ses textes les plus difficiles. Toujours soucieux de bien accompagner ses lecteurs, il procède par étapes en séparant ses conclusions, présentées au sein d'un texte suivi et limpide pour le lecteur commun, et leurs « preuves » (*Preuves de la théorie de la terre*) ou « notes justificatives » (*Des Époques de la nature*). Le lecteur superficiel peut interrompre sa lecture à la fin du texte synthèse, ou la prolonger et l'approfondir une fois familiarisé avec les hypothèses et préparé à découvrir les faits sur lesquels elles reposent.

Ceci nous amène à poser la question du rôle joué par l'*Histoire naturelle* dans la diffusion du savoir à son époque. D. Reynaud détermine ainsi la valeur que pouvait avoir la notion de vulgarisation scientifique au 18^e siècle :

L'objet de la vulgarisation au 18^e siècle est avant tout de *populariser* la science, c'est-à-dire non pas de la rendre accessible au peuple mais de la rendre populaire au sens anglais (*popular* : à la mode, aimé) [...]. C'est sans doute la seule définition qui convienne globalement au 18^e siècle : la vulgarisation n'est pas tant la diffusion du savoir scientifique que la popularisation de la science. [...] À cet égard, il convient donc de distinguer clairement les œuvres *didactiques* des œuvres *vulgarisatrices*⁵⁸⁹.

L'*Histoire naturelle*, qui s'adresse aux savants comme aux amateurs, relève de ces deux types d'œuvre. Dans son livre consacré à la rhétorique buffonienne, J. Loveland laisse planer une certaine confusion autour de la notion de vulgarisation, à laquelle est assimilé le travail de Buffon⁵⁹⁰. En ce qui concerne ce travail, on ne peut parler de vulgarisation qu'à condition de s'en tenir au sens étymologique du mot : l'*Histoire naturelle* intéresse le vulgaire, le peuple, si tant est qu'on puisse l'assimiler au moins à la bourgeoisie d'Ancien Régime. Mais dans son sens moderne, la vulgarisation implique la notion de traduction : une théorie scientifique vulgarisée est traduite pour être rendue accessible aux non-spécialistes. La vulgarisation se définit plus par son rapport à un objet premier que par l'identité de ses destinataires. Or Buffon ne traduit rien : il expose ses recherches, ses découvertes, ses convictions. Selon D. Reynaud, « il faudrait au moins distinguer une vulgarisation externe, phénomène postérieur à l'activité scientifique proprement dite, d'une vulgarisation interne,

⁵⁸⁸ MERCIER, *Tableau de Paris* (1781-1788), dans *Paris le jour, Paris la nuit*, Paris, Robert Laffont, 1990, p. 86.

⁵⁸⁹ Denis REYNAUD, « Journalisme d'Ancien Régime et vulgarisation scientifique », *Le Partage des savoirs*, dir. L. Andries, PUL, 2003, p. 131.

⁵⁹⁰ Jeff LOVELAND, *Rhetoric and natural history. Buffon in polemical and literary context*, Oxford, Voltaire Foundation, 2001, p. 26 à 37, et p. 49.

caractérisée par la présence au sein de l'œuvre première d'un souci constant du lecteur⁵⁹¹. » Si l'on tient à considérer l'*Histoire naturelle* comme une œuvre vulgarisatrice, ce doit être conformément à cette définition de la vulgarisation interne, manifestée par le soin qu'apporte Buffon au style, par sa volonté de rendre son texte attrayant, par la part qu'il accorde à la sensibilité. C'est ce « souci constant du lecteur », joint à la grande limpidité du français classique, qui a sans doute conduit certains critiques modernes à voir en l'*Histoire naturelle* une œuvre de vulgarisation qui traduit la science et la rend accessible au grand public, alors qu'elle est bien plutôt une œuvre de science agréable à un public large. Remarquons que le procédé du dialogisme rhétorique, auquel nous reviendrons, permet à Buffon d'inciter son lecteur à s'identifier au lecteur idéal auquel il donne la parole :

Enfin, me dira-t-on, vous avez calculé la durée du refroidissement des planètes, non seulement par la raison inverse de leurs diamètres, mais encore par la raison inverse de leur densité : cela serait fondé, si l'on pouvait imaginer qu'il existe en effet des matières dont la densité serait aussi différente de celle de notre globe ; mais en existe-t-il ? Quelle sera, par exemple, la matière dont vous composerez Saturne, puisque sa densité est plus de cinq fois moindre que celle de la terre⁵⁹² ?

S'il n'appartient pas à la catégorie des savants, le lecteur, par identification, se sent intelligent, et peut-être le devient. Quelques lignes plus loin, un lecteur fictif plus goguenard s'exclame : « Hé ! comment, [...] la nature vivante, que vous supposez établie partout, peut-elle exister sur des planètes de fer, d'émeri ou de pierre ponce ? Par les mêmes causes, répondrai-je, et par les mêmes moyens qu'elle existe sur le globe terrestre [...] »⁵⁹³. » Ici, le ton attribué au contradicteur fictif par Buffon suscite une image mentale, une représentation du débat des deux interlocuteurs qui rappelle les dialogues romanesques. Buffon accompagne son lecteur en lui offrant toute l'aide didactique dont il est capable pour le faire raisonner avec lui. L'enjeu est bien entendu d'emporter sa conviction, de le convaincre du bien fondé de ses raisonnements. Mais nous verrons que l'enjeu est aussi la formation même du lecteur.

⁵⁹¹ Denis REYNAUD, art. cit., p. 122.

⁵⁹² BUFFON, *Supplément à la Théorie de la terre. Partie hypothétique. Second mémoire. Fondements des recherches précédentes sur la température des planètes* (1775), § 37, H. n., t. XXXI (Supp., t. II) / O. c., t. I, p. 371 b.

⁵⁹³ *Id.*, § 44 / O. c., t. I, p. 372 a.

B. LE MÉLANGE DES GENRES DIDACTIQUE ET POÉTIQUE : PLAIRE ET INSTRUIRE, TOUJOURS

Le style de l'exposé scientifique ne règne pas seul au sein des textes didactiques de Buffon. Il y cohabite souvent avec un style nettement plus poétique. Ne laissons pas notre conception moderne de la didactique faire reproche à Buffon de son éloquence dans ce genre. Au chapitre « Du genre didactique » de son *Traité de l'art d'écrire*, Condillac écrit : « L'instruction est sèche quand elle n'est pas ornée. Un écrivain doit imiter la nature qui donne de l'agrément à tout ce qu'elle veut nous rendre utile. Elle n'eût rien fait pour notre conservation, si les sensations qui nous instruisent n'eussent pas été agréables⁵⁹⁴. » Prenons un exemple de ce que peut Buffon lorsqu'il veut à la fois instruire à plaire. Voici, extrait de l'*Histoire et théorie de la terre*, un exemple virtuose du passage de l'un à l'autre :

[...] nous ne connaissons point encore la surface entière du globe [...] ; nous ne pouvons pénétrer que dans l'écorce de la terre, et les plus grandes cavités, les mines les plus profondes ne descendent pas à la huit-millième partie de son diamètre. Nous ne pouvons donc juger que de la couche extérieure et presque superficielle ; l'intérieur de la masse nous est entièrement inconnu. On sait que volume pour volume la terre pèse quatre fois plus que le soleil. On a aussi le rapport de sa pesanteur avec les autres planètes : mais ce n'est qu'une estimation relative. [...] Considérons ensuite le fond de la mer [...] : nous voyons que toutes les îles ne sont que les sommets des vastes montagnes dont le pied et les racines sont couvertes de l'élément liquide [...]. Nous y remarquons des courants rapides qui semblent se soustraire au mouvement général [...]. Là sont ces contrées orageuses où les vents en fureur précipitent la tempête, où la mer et le ciel, également agités, se choquent et se confondent : ici sont des mouvements intestins, des bouillonnements, des trombes, et des agitations extraordinaires causées par des volcans dont la bouche submergée vomit le feu du sein des ondes, et pousse jusqu'aux nues une épaisse vapeur mêlée d'eau, de souffre et de bitume. [...] Voilà les principaux objets que nous offre le vaste empire de la mer : des milliers d'habitants de différentes espèces en peuplent toute l'étendue ; les uns couverts d'écailles en traversent avec rapidité les différents pays ; d'autres, chargés d'une épaisse coquille, se traînent pesamment et marquent avec lenteur leur route sur le sable ; d'autres, à qui la nature a donné des nageoires en forme d'ailerons, s'en servent pour s'élever et se soutenir dans les airs ; d'autres enfin, à qui tout mouvement a été refusé, croissent et vivent attachés aux rochers [...]⁵⁹⁵.

On voit dans cet extrait comment Buffon fait se succéder l'exposé des connaissances chiffrées, la peinture visionnaire terrible et sublime, et enfin un style marqué par les effets de symétrie opposant deux à deux les modes de vie des animaux marins. Les coupures que nous avons opérées dans le texte dissimulent l'adresse avec laquelle Buffon fait se succéder ces différentes formes d'éloquence sans rupture, avec le plus grand naturel. Il ne pense sans doute

⁵⁹⁴ CONDILLAC, *Traité de l'art d'écrire* (1775), dans *L'Art d'écrire*, Orléans, Le Pli, 2002 (1^{er} éd. 1803), p. 219.

pas qu'à diversifier les modes d'écriture et les procédés pédagogiques afin de toucher divers publics, il pense aussi certainement satisfaire les aspirations diverses d'un seul et même lecteur (ainsi que ses aspirations d'auteur). Voici un autre bel exemple de passage du didactique à une succession d'images devant dérouler le « film » animé des transformations du relief de la terre dans l'imagination du lecteur :

[...] il ne s'est donc fait aucun affaissement un peu considérable qui n'ait été accompagné de violentes secousses de tremblement de terre, dont le mouvement s'est communiqué par la force du ressort dont toute matière est douée et qui a dû se propager quelquefois très loin par les routes que peuvent offrir les vides de la Terre, dans lesquels les vents souterrains, excités par ces commotions, auront peut-être allumé les feux des volcans ; en sorte que d'une seule cause, c'est-à-dire de l'affaissement d'une caverne, il a pu résulter plusieurs effets, tous grands et la plupart terribles : d'abord, l'abaissement de la mer, forcée de courir à grands flots pour remplir cette nouvelle profondeur, et laisser par conséquent à découvert de nouveaux terrains ; 2° l'ébranlement des terres voisines par la commotion de la chute des matières solides qui formaient les voûtes de la caverne, et cet ébranlement fait pencher les montagnes, les fend vers leur sommet, et en détache des masses qui roulent jusqu'à leur base ; 3° le même mouvement, produit par la commotion et propagé par les vents et les feux souterrains, soulève au loin la terre et les eaux, élève des tertres et des mornes, forme des gouffres et des crevasses, change le cours des rivières, tarit les anciennes sources, en produit de nouvelles, et ravage, en moins de temps que je ne puis le dire, tout ce qui se trouve dans sa direction⁵⁹⁶.

On observe dans ce passage comment les formules hypothétiques disparaissent conjointement à l'apparition du présent de l'indicatif : il s'opère un glissement du didactique vers le descriptif animé, et le relief se forme et se transforme sous nos yeux. Ceci nous semble s'accorder avec une analyse de B. De Baere. Celui-ci s'interroge sur la validité de la distinction opérée par l'abbé Feller entre deux régimes stylistiques au sein des *Époques de la nature*, l'un correspondant à la description simple et didactique, et l'autre à la description éloquente et animée sous la forme de l'hypotypose ; il arrive à la conclusion qu'il n'y a pas alternance entre ces deux régimes, mais que le texte de Buffon varie par son degré d'*enargeia* (la capacité de donner à voir), les procédés de l'éloquence étant partout répandus, mais avec une densité variable⁵⁹⁷. Les genres didactique et poétique sont donc peu susceptibles d'être dissociés, et encore moins opposés au sein de l'*Histoire naturelle*. Leur articulation dépend essentiellement du thème traité, et nous avons déjà vu que l'hypotypose était un mode

⁵⁹⁵ BUFFON, *Histoire et théorie de la terre* (1749), § 10-13, *H. n.*, t. I / *O. c.*, t. I, p. 64 a-b / Pléiade, p. 70-72.

⁵⁹⁶ BUFFON, *Des Époques de la nature. Quatrième époque* (1778), § 14, *H. n.*, t. XXXIV (*Supp.*, t. V) / *O. c.*, t. I, p. 424-425 / Pléiade, p. 1278-1279.

d'exposition savante de première importance pour la philosophie de la science de Buffon. Celui-ci multiplie habilement les approches et les modes d'exposition scientifique, parle à la raison comme aux yeux du lecteur afin de l'émouvoir au sens étymologique du terme, afin de mettre sa pensée en mouvement, et de mieux contrôler ce mouvement.

C. L'ART DE FAIRE SE SUCCÉDER LES SCÈNES

Buffon a théorisé l'art de faire se succéder les scènes, qui selon lui fait la supériorité de l'écrivain sur le peintre. Dans son *Art d'écrire*, il déclare : « L'écrivain qui veut peindre doit se mettre à la place de l'amateur [qui contemple un tableau], recueillir les mêmes impressions, les faire passer à son lecteur dans le même ordre que l'amateur les reçoit en examinant son tableau⁵⁹⁸. » Cette question de l'ordre est fondamentale pour Buffon, qui déclare dans le même texte que « le style [...] n'est que l'ordre et le mouvement qu'on donne à ses pensées »⁵⁹⁹. Il ajoute :

À génie égal, l'écrivain a sur le peintre le grand avantage de disposer du temps et de faire succéder les scènes, tandis que le peintre ne peut présenter que l'action du moment ; il ne peut donc produire qu'un étonnement subit, une admiration instantanée, qui s'évanouit dès que l'objet disparaît. Le grand écrivain peut, non seulement produire ce premier effet d'admiration, mais encore échauffer, embraser son lecteur par la représentation de plusieurs actions qui toutes auront de la chaleur, et qui par leur union et leurs rayons se graveront dans sa mémoire et subsisteront indépendamment de l'objet⁶⁰⁰.

En voici une illustration extraite des *Époques de la nature* :

Représentons-nous, s'il est possible, l'aspect qu'offrait le Terre à cette seconde époque [...]. Qu'on se figure pour un instant la surface actuelle du globe, dépouillée de toutes ses mers, de toutes ses collines calcaires, ainsi que de toutes ses couches horizontales de pierre, de craie, de tuf, de terre végétale, d'argile, en un mot de toutes les matières liquides ou solides qui ont été formées ou déposées par les eaux : quelle serait cette surface après l'enlèvement de ces immenses déblais ? Il ne resterait que le squelette de la terre, c'est-à-dire la roche vitrescible qui en constitue la masse intérieure ; il resterait les fentes perpendiculaires produites dans le temps de la consolidation, augmentées, élargies par le

⁵⁹⁷ Benoît DE BAERE, « Écriture scientifique, imagination et peinture : l'hypotypose dans les *Époques de la nature* de Buffon », *L'Écriture du texte scientifique au Moyen Âge*, dir. C. Thomasset, Paris, PUPS, 2006, *passim*.

⁵⁹⁸ BUFFON, *Art d'écrire*, dans *Discours sur le style* suivi de *l'Art d'écrire* du même et de *Visite à Buffon* de Hérault de Séchelles, Castelnau-le-Lez, Climats, 1992, p. 40.

⁵⁹⁹ *Id.*, p. 41.

⁶⁰⁰ *Id.*, p. 40-41.

refroidissement ; [...] et enfin il resterait les trous, les anfractuosités et toutes les cavités intérieures de cette roche, qui en est la base, et qui sert de soutien à toutes les matières terrestres amenées ensuite par les eaux⁶⁰¹.

Dans ce passage, Buffon focalise, par étapes successives, le regard du lecteur du général vers le détail, de la surface vers la profondeur, de l'accidentel vers l'essentiel. Voilà l'image angoissante que dissimule l'apparente solidité de notre monde : nous marchons en réalité sur de la dentelle. L'analogie avec le squelette, parlante et sombre, mêle vertu didactique et poétique. Pour illustrer la clarté du style de l'exposé scientifique de Buffon, J. Roger cite ce passage de la première des *Époques de la nature* :

Dans celles des planètes dont la masse a été frappée le plus obliquement, le mouvement de rotation a été le plus rapide ; et par cette rapidité de rotation, les premiers effets de la force centrifuge ont excédé ceux de la pesanteur : en conséquence il s'est fait dans ces masses liquides une séparation et une projection de parties à leur équateur, où cette force centrifuge est la plus grande, lesquelles parties séparées et chassées par cette force, ont formé des masses concomitantes, et sont devenues des satellites, qui ont dû circuler et qui circulent en effet tous dans le plan de l'équateur de la planète dont ils ont été séparés par cette cause : les satellites des planètes se sont donc formés aux dépens de la matière de leur planète principale, comme les planètes elles-mêmes paraissent s'être formées aux dépens de la masse du soleil⁶⁰².

On a reproché à Buffon d'user d'un ton dogmatique, mais ce reproche tombe si l'on reconnaît plutôt dans ces lignes la limpidité de l'argumentation. J. Roger les commente ainsi : « Il est facile de voir combien ce type de phrase diffère de la phrase de Montesquieu, par exemple. Mais il est intéressant de voir qu'il diffère presque autant de la phrase de Réaumur, beaucoup moins construite en général, beaucoup plus sèche aussi, et dans laquelle les préoccupations de nombre et d'harmonie sont à peu près absentes⁶⁰³. » Buffon met en œuvre une écriture conforme aux préceptes d'éloquence oratoire exposés par Fénelon dans le texte connu sous le titre de *Lettre à l'Académie* :

Un homme qui a l'âme forte et grande avec quelque facilité naturelle de parler et un grand exercice, ne doit jamais craindre que les termes lui manquent. [...] Il n'est point esclave des mots. Il va droit à la vérité. Il sait que la passion est comme l'âme de la parole. Il remonte d'abord au premier principe sur la matière qu'il veut débrouiller. Il met ce principe dans son vrai point de vue. Il le tourne et le retourne

⁶⁰¹ BUFFON, *Des Époques de la nature. Seconde époque* (1778), § 6, *H. n.*, t. XXXIV (*Supp.*, t. V) / *O. c.*, t. I, p. 402-403 / Pléiade, p. 1237.

⁶⁰² BUFFON, *Des Époques de la nature. Première époque*, § 3, *id.* / *O. c.*, t. I, p. 392 a / Pléiade, p. 1217.

⁶⁰³ Jacques ROGER, dans BUFFON, *Les Époques de la nature*, *op. cit.*, p. cxx.

pour y accoutumer ses auditeurs les moins pénétrants. Il descend jusqu'aux dernières conséquences par un enchaînement court et sensible. Chaque vérité est mise en sa place par rapport au tout. Elle prépare, elle amène, elle appuie une autre vérité qui a besoin de son secours. Cet arrangement sert à éviter les répétitions qu'on peut épargner au lecteur. Mais il ne retranche aucune des répétitions par lesquelles il est essentiel de ramener souvent l'auditeur au point qui décide lui seul de tout⁶⁰⁴.

On n'accordera guère d'importance à la confusion entre « auditeur » et « lecteur », que ne distingue guère la pensée classique. En revanche, il faut relever un parallèle entre la pensée de l'auteur du *Discours sur le style* (en réalité *Discours de réception à l'Académie française*), pour qui « le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées »⁶⁰⁵, et celle Fénelon, qui écrit : « L'ordre est ce qu'il y a de plus rare dans les opérations de l'esprit. Quand l'ordre, la justesse, la force et la véhémence se trouvent réunis, le discours est parfait. Mais il faut avoir tout vu, tout pénétré et tout embrassé, pour savoir la place précise de chaque mot. C'est ce qu'un déclamateur livré à son imagination et sans science ne peut discerner⁶⁰⁶. »

Il faut dire ici quelle est l'importance de l'exemple pour la clarté de l'exposition. Buffon y a recours, notamment dans *Des Époques de la nature*, où des exemples précis viennent illustrer et confirmer *a posteriori* l'exposé général qui a précédé : « Pour rendre cet aperçu plus sensible, donnons un exemple ; cherchons combien il a fallu de temps pour la construction d'une colline d'argile de mille toises de hauteur⁶⁰⁷. » Un autre passage associe le recours à un exemple et la question rhétorique :

Les tremblements de terre ont dû se faire sentir longtemps avant l'éruption des volcans [...]. Pour s'en former l'idée, supposons qu'une caverne soutenant un terrain de cent lieues carrées, ce qui ne ferait qu'une des petites boursouflures du globe, se soit tout à coup écroulée, cet écroulement n'aura-t-il pas été nécessairement suivi d'une commotion qui se sera communiquée et fait sentir très loin par un tremblement plus ou moins violent⁶⁰⁸ ?

À la fin du 19^e siècle, H. Taine vante la méthode qui consiste à reformer et à préciser des idées capitales avec de tels exemples familiers, puis à diriger le lecteur, degré après degré, jusqu'aux dernières conséquences d'un développement :

⁶⁰⁴ FÉNELON, *Lettre à l'Académie*, éd. Ernesta Caldarini, Genève, Droz, 1970, p. 54-55.

⁶⁰⁵ BUFFON, *Discours de réception à l'Académie française* (prononcé en 1753, publié en 1777), § 3, *H. n.*, t. XXXIII (*Supp.*, t. IV) / *O. c.*, t. I, p. 28 a / Pléiade, p. 422.

⁶⁰⁶ FÉNELON, *op. cit.*, p. 56.

⁶⁰⁷ BUFFON, *Des Époques de la nature. Première époque* (1778), § 36, *H. n.*, t. XXXIV (*Supp.*, t. V) / *O. c.*, t. I, p. 400 b / Pléiade, p. 1233.

⁶⁰⁸ BUFFON, *Des Époques de la nature. Quatrième époque*, § 14, *id.* / *O. c.*, t. I, p. 424 b / Pléiade, p. 1278.

Avec cette méthode, on peut tout expliquer, tout faire comprendre, même à des femmes, même à des femmes du monde. C'est elle qui au 18^e siècle, fait toute la substance des talents, toute la trame des chefs d'œuvre, toute la clarté, toute la popularité, toute l'autorité de la philosophie. C'est elle qui a construit les *Éloges* de Fontenelle, le *Philosophe ignorant* et le *Principe d'action* de Voltaire, la *Lettre à M. de Beaumont* et *Le Vicaire savoyard* de Rousseau, le *Traité de l'homme* et les *Époques de la nature* de Buffon, [...] un peu plus tard [...] les *Discours généraux* de Bichat et de Cuvier. [...] À tout le moins, elle résume le procédé par lequel les philosophes du siècle ont gagné leur public, propagé leur doctrine et conquis leur succès⁶⁰⁹.

Ainsi, la manière de construire le discours et d'exposer les idées est aussi importante pour convaincre le lecteur érudit que pour s'assurer que le texte sera « lisible » par le lecteur amateur. L'exposition des idées est donc destinée à toutes les catégories de lecteurs. Mais Buffon doit parfois s'adapter en particulier au lecteur novice.

D. SE METTRE À LA PORTÉE DU LECTEUR : EXPLICATION LEXICALE ET EFFORT DE LISIBILITÉ

P. Corsi rapporte qu'au début du 19^e siècle, P. Denys de Montfort « ne se privait pas de lancer des flèches empoisonnées contre les néologismes taxinomiques introduits par Cuvier pour certaines classe d'invertébrés et de mammifères. Aux “barbaries” des termes proposés par l'anatomiste, l'auteur opposait la “simplicité” du style de Buffon [...] »⁶¹⁰. P. Corsi cite ce passage de P. Denys de Montfort : « Quand on écrit pour la société, on doit lui parler son langage, et ne point affecter d'être étranger au milieu d'elle ; on doit désirer de se faire entendre de tous et abandonner une nomenclature greco-gothique qui ne peut qu'embrouiller toute chose. [...] On ne voit chez Buffon ni mammaux, ni plantigrades, ni gastéropodes⁶¹¹. » J. Roger insiste sur la rigueur qui est celle de Buffon dans le choix du mot juste : « Buffon utilise les mots techniques aussi souvent qu'il en a besoin, sans ostentation, sans pédantisme inutile, mais sans jamais sacrifier la précision à un vain souci de beau langage. [...] Buffon a montré que l'on pouvait être précis, voire technique, sans cesser d'être élégant⁶¹². » Il est vrai que Buffon apporte un soin particulier au choix des mots. Dans les *Preuves de la Théorie de la terre*, il se livre à une explication des termes qu'il emploie :

⁶⁰⁹ Hippolyte TAINE, *Les Origines de la France contemporaine*, Paris, Robert Laffont, 1986 (1^e éd. 1876-1893), 2 vol., t. I, p. 192-193.

⁶¹⁰ Pietro CORSI, *Lamarck. Genèse et enjeux du transformisme 1770-1830*, Paris, CNRS Éditions, 2001, p. 207.

⁶¹¹ Pierre DENYS DE MONTFORT, cité par Pietro CORSI, *id.*, p. 207-208.

Comme les dénominations dont je viens de me servir pourraient paraître obscures ou équivoques, je crois qu'il est nécessaire de les expliquer. J'entends par le mot d'argile, non seulement les argiles blanches, jaunes, mais aussi les glaises bleues, molles, dures, feuilletées, etc., que je regarde comme des scories de verre, ou comme du verre décomposé. Par le mot de sable, j'entends toujours le sable vitrifiable [...]⁶¹³.

S. Schmitt a remarqué l'abondance, dans *Le Cerf*, d'explications de termes spécialisés fournies en notes infrapaginales :

On peut s'interroger sur l'abondance des explications terminologiques données en note, alors même que la majorité des termes et des expressions figurent dans les dictionnaires de l'époque (*Trévoux*, etc.). Ce souci pédagogique, dont on trouve peu d'autres exemples dans l'*Histoire naturelle* (du moins sous cette forme de notes de bas de page), témoigne sans doute de la volonté de toucher un public totalement étranger à la chasse – principalement réservée à la noblesse –, et notamment les femmes, dont on sait le rôle qu'elles jouent au 18^e siècle dans le monde littéraire⁶¹⁴.

Buffon s'attache à fournir de l'aide à ses lecteurs néophytes dans tous les domaines que recouvre son entreprise savante. Il n'y a sans doute pas là qu'un effort de clarté, Buffon montre une véritable volonté d'accompagner la démarche intellectuelle de lecteurs peu familiers des difficultés qu'il leur soumet. Cette volonté d'accompagner ses interlocuteurs est attestée par ses biographes : ils soulignent la capacité d'écoute du naturaliste, et la façon dont il donne aux autres, même aux plus humbles de ses interlocuteurs, l'impression qu'ils sont compétents, de sorte qu'ils croient s'élever au-dessus d'eux-mêmes⁶¹⁵ – et ceci constitue une bonne préparation psychologique pour s'élever en effet. L'attention que Buffon prête à ses lecteurs est déjà manifeste dans le premier texte qu'il publie, bien avant l'*Histoire naturelle*. En 1735, dans la préface à sa traduction de *La Statique des végétaux* de S. Hales, Buffon déplore que celui-ci ait négligé son lecteur :

Mais il faut tout dire, ces découvertes auraient encore brillé davantage, si M. Hales les eût autrement présentées ; son livre n'est pas fait pour être lu, mais pour être étudié, c'est un recueil d'une infinité de faits utiles et curieux, dont l'enchaînement ne se voit pas du premier coup d'œil : il a négligé certaines liaisons nécessaires pour certains esprits ; il n'est point entré dans de certains détails ; enfin il n'a fait

⁶¹² Jacques ROGER, dans BUFFON, *Les Époques de la nature*, éd. J. Roger, Paris, Éditions du Muséum, 1988 (1^{re} éd. 1962), p. cxxi.

⁶¹³ BUFFON, *Preuves de la Théorie de la terre. Article VIII. Sur les coquilles et les autres productions de la mer, qu'on trouve dans l'intérieur de la terre* (1749), § 12, *H. n.*, t. I / *O. c.*, t. I, p. 137 b.

⁶¹⁴ Stéphane SCHMITT, *Pléiade*, p. 1540, n. 7.

⁶¹⁵ Voir les notices biographiques rédigées par le chevalier de BUFFON, frère du naturaliste, par le père IGNACE et par M. DUGAS, marquis de BOIS-SAINT-JUST, dans BUFFON, *Correspondance générale*, *op. cit.*, t. II, p. 398, 411 et 417-418.

son livre que pour les amateurs de la vérité la plus nue, et il suppose dans ses lecteurs beaucoup de connaissances, et encore plus de pénétration⁶¹⁶.

Buffon ne suppose pas chez ses lecteurs beaucoup de connaissances et de pénétration, mais il suppose chez eux beaucoup de capacités qu'il ne faut qu'aider à se développer. S. Schmitt a relevé les procédés employés par Buffon dans sa traduction pour mettre le texte de Hales à portée du lecteur :

Le sens est fidèlement rendu, dans l'ensemble, et la structure des phrases respectée. En revanche, comme il le reconnaît lui-même, il s'est également « attaché [...] à éclaircir ce qui [lui] a paru obscur », ajoutant le cas échéant des notes marginales, par exemple pour convertir les unités de mesure. Une figure est ajoutée, et un calcul mathématique corrigé. D'une manière générale, un effort est accompli pour rendre plus accessible au public un ouvrage par nature assez austère⁶¹⁷.

Au-delà de l'auto-valorisation de sa compétence de lecteur-traducteur, Buffon exprime dans la préface précédemment citée l'orientation que suivront ses projets naturalistes : son livre sera fait pour être lu ; non qu'il ne soit pas fait pour être étudié de manière approfondie, mais l'étude en sera accompagnée, soutenue et conduite par l'écriture didactique de l'auteur, de sorte que des lecteurs peu avertis ou peu assidus puissent en tirer profit.

E. QUELQUES PROCÉDÉS DIDACTIQUES : ANALOGIES, COMPARAISONS⁶¹⁸ ET FORMULES D'APPROXIMATION

B. De Baere a montré quelle était l'importance de l'analogie dans l'épistémè cosmogonique buffonienne. L'analogie est un outil d'élaboration du savoir autant qu'un argument destiné à assurer la vraisemblance du propos auprès du lecteur : « les fonctions que Buffon, dans le cadre de sa cosmogonie, assigne à l'analogie sont très diverses, cognitives, supplétives, ou métaphysiques, elles offrent les arguments à l'aide desquels il cherche à établir la vraisemblance, sinon la profonde vérité, de son récit ; didactiques et poétiques, elles

⁶¹⁶ BUFFON, préface à sa trad. de Stephen HALES, *La Statique des végétaux et l'Analyse de l'air* (1735), Pléiade, p. 5.

⁶¹⁷ Stéphane SCHMITT, Pléiade, p. 1370.

⁶¹⁸ Ernst HÖHNE a établi une longue liste de figures, comparaisons et antithèses, récurrentes dans l'*Histoire naturelle*, et les a classées par regroupement thématique des termes comparants ; mais il ne distingue pas les figures extraites des textes écrits par BUFFON des figures extraites de textes de ses collaborateurs ou de ses sources (Ernst HÖHNE, *Der Stil Buffons. Eine stilistische Untersuchung der Histoire naturelle*, Générale et particulière, thèse de doctorat en philosophie, Université de Marbourg, Marbourg, Ch. Schaaf, 1914, p. 29-39).

permettent de persuader et de séduire.»⁶¹⁹ Nous avons vu que Condillac estimait que l'agréable devait soutenir l'utile dans le genre didactique. Plus loin, comme il distingue les caractéristiques des différents styles, il écrit : « Le philosophe analyse pour découvrir une vérité ou pour la démontrer. S'il emploie quelquefois des images, c'est moins parce qu'il veut peindre que parce qu'il veut rendre une vérité plus sensible, et les images sont toujours subordonnées au raisonnement⁶²⁰. » Nous nous intéresserons ici rapidement à la fonction pédagogique des analogies et comparaisons, afin de mieux voir comment Buffon accompagne son lecteur.

On a pu dire que les analogies proposées par Buffon étaient destinées à un public dont le peu d'acuité intellectuelle appelait le secours de comparaisons et d'images superficielles ; on a eu tort. Comme l'a écrit B. De Baere, l'analogie et la comparaison sont de véritables outils de construction et de transmission de la connaissance. Dans *De la vieillesse et de la mort*, Buffon file longuement la comparaison du développement du bois et des os, qu'il introduit ainsi : « On peut concevoir en partie comment se fait la production et l'accroissement des os et des autres parties solides du corps des animaux, par la comparaison de la manière dont se forment le bois et les autres parties solides des végétaux⁶²¹. » Il continue :

La manière dont se forment les os serait assez semblable à celle que je viens de décrire, si les points d'appui de l'os au lieu d'être à ses extrémités, comme dans les bois, ne se trouvaient au contraire dans la partie du milieu, comme nous allons tâcher de le faire entendre. Dans les premiers temps les os du fœtus ne sont encore que des filets d'une matière ductile que l'on aperçoit aisément et distinctement à travers la peau et les autres parties extérieures, qui sont alors extrêmement minces et presque transparentes. L'os de la cuisse, par exemple, n'est qu'un petit filet fort court qui, comme le filet herbacé dont nous venons de parler, contient une cavité ; ce petit tuyau creux est fermé aux deux bouts par une matière ductile, et il est revêtu à sa surface extérieure et à l'intérieur de sa cavité, de deux membranes composées, dans leur épaisseur, de plusieurs plans de fibres toutes molles et ductiles. À mesure que ce petit tuyau reçoit des sucs nourriciers, les deux extrémités s'éloignent de la partie du milieu ; cette partie reste toujours à la même place, tandis que toutes les autres s'en éloignent peu à peu des deux côtés ; elles ne peuvent s'éloigner dans cette direction opposée, sans réagir sur cette partie du milieu : les parties qui environnent ce point du milieu, prennent donc plus de consistance, plus de solidité, et commencent à s'ossifier les premières : la première lame osseuse est bien, comme la première lame ligneuse, produite dans l'intervalle qui sépare les deux membranes, c'est-à-dire entre le

⁶¹⁹ Benoît DE BAERE, *La Pensée cosmogonique de Buffon. Percer la nuit des temps*, Paris, Champion, 2004, p. 93 ; voir l'ensemble du chapitre 2 de la Première partie.

⁶²⁰ CONDILLAC, *Traité de l'art d'écrire* (1775), *op. cit.*, p. 233.

⁶²¹ BUFFON, *De la vieillesse et de la mort* (1749), § 4, *H. n.*, t. II / *O. c.*, t. III, p. 209 b / Pléiade, p. 263.

périoste extérieur et le périoste qui tapisse les parois de la cavité intérieure ; mais elle ne s'étend pas, comme la lame ligneuse, dans toute la longueur de la partie qui prend de l'extension⁶²².

Voici encore un bel exemple de comparaison imagée, destinée à transcrire des observations sur les petits corps qui se meuvent dans la liqueur séminale :

[...] leur mouvement de progression en avant est fort lent, ils font des oscillations à droite et à gauche : le mouvement d'un bateau retenu sur une rivière rapide par un câble attaché à un point fixe, représente assez bien le mouvement de ces petits corps, à l'exception que les oscillations du bateau se font toujours dans le même endroit au lieu que les petits corps avancent peu à peu au moyen de ces oscillations ; mais ils ne se tiennent pas toujours sur le même plan, ou, pour parler plus clairement, ils n'ont pas, comme un bateau, une base large et plate, qui fait que les mêmes parties sont toujours à peu près dans le même plan [...]⁶²³.

Ces images permettent à Buffon de bien se faire entendre ; leur caractère concret et familier assure leur efficacité.

Nous avons vu que certaines planches de l'*Histoire naturelle* demandaient une exégèse, une interprétation symbolique (voir la section précédente). Les grandes parties de l'*Histoire naturelle* sont, qui plus est, ornées à leur début de vignettes dessinées par J. de Sève, qui présentent parfois des scènes allégoriques. E. A. Liebman établit un rapport entre ce type d'allégorie et l'attachement de Buffon à l'analogie comme outil de la construction et de l'explication scientifique⁶²⁴. En même temps qu'elles demandent au lecteur une lecture critique et une interprétation active, les vignettes lui proposent une vue synthétique et pédagogique du contenu du chapitre qu'il s'apprête à lire. De ce fait elles participent, au même titre que l'analogie, de la dimension pédagogique de l'*Histoire naturelle*.

⁶²² *Id.*, § 5 / *O. c.*, t. III, p. 210-211 / Pléiade, p. 265.

⁶²³ BUFFON, *Histoire des animaux. Chap. VI. Expériences au sujet de la génération. Première expérience* (II) (1749), unique §, *H. n.*, t. II / *O. c.*, t. III, p. 59 a.

⁶²⁴ Elizabeth A. LIEBMAN, *Painting natures : Buffon and the art of the Histoire naturelle*, a dissertation for the degree of doctor of philosophy, department of art history, Chicago, Illinois, december 2003, chapitre IV, « Vignettes ».



Fig. 37 : Vignette-frontispice de J. DE SÈVE pour l'*Histoire naturelle* de Buffon, t. I, 1749.

Ajoutons que quelques formules didactiques sont employées par Buffon de manière récurrente et significative. Remarquons d'abord la fréquence de la tournure restrictive « n'est que ». Buffon l'emploie dans tous les domaines de recherche. Pour ce qui est de la physiologie, on la trouve par exemple dans *Le Bœuf*. Le naturaliste y écrit que « la rumination n'est qu'un vomissement sans effort »⁶²⁵ : l'emploi de la restriction introduit une analogie associée à une simplification, l'ensemble étant destiné, sans doute, à convaincre le lecteur de la validité d'une hypothèse que Buffon présente comme lui étant personnelle. Dans le domaine de la physique, Buffon emploie cette tournure restrictive dès 1743, dans un mémoire intitulé *Observations sur les couleurs accidentelles*, où il parle de « l'inflexion, qui n'est en effet qu'une espèce de réfraction »⁶²⁶. Quelques années plus tard, il écrit que « les principes mécaniques ne sont autre chose que les effets généraux que l'expérience nous a fait remarquer dans toute la matière »⁶²⁷. Dans le domaine moral, Buffon écrit que « la sagesse n'est que la

⁶²⁵ BUFFON, *Le Bœuf* (1753), § 27, *H. n.*, t. IV / *O. c.*, t. III, p. 584 a.

⁶²⁶ BUFFON, *Septième mémoire. Observations sur les couleurs accidentelles, et sur les ombres colorées* (1774), § 5, *H. n.*, t. XXX (Supp., t. I) / *O. c.*, t. I, p. 657 a / Pléiade, p. 9. Mémoire paru pour la première fois sous le titre *Dissertation sur les couleurs accidentelles* dans les *Mémoires de mathématique et de physique, tirés des registres de l'Académie royale des sciences* (1743), Paris, Imprimerie royale, 1746.

⁶²⁷ BUFFON, *Histoire des animaux. Chap. III. De la nutrition et du développement* (1749), § 13, *H. n.*, t. II / *O. c.*, t. III, p. 17 b / Pléiade, p. 164-165.

somme des intervalles de santé que ces accès [de folie] nous laissent⁶²⁸. » Buffon emploie même cette tournure dans son texte théorique sur le style : « le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées »⁶²⁹. Dans tous les cas, l'emploi de la tournure a pour but de simplifier, voire de « démerveiller » les mondes physique et moral⁶³⁰. Mentionnons un dernier exemple problématique. Dans l'*Addition à l'article de la puberté*, Buffon produit le témoignage d'un ecclésiastique déchiré durant des années par ses désirs charnels (voir la section consacrée aux affinités de l'*Histoire naturelle* avec le roman noir), et écrit que « la maladie de M**** n'était qu'un délire épileptique qui a duré six mois »⁶³¹ : cette conclusion constitue une terrible réduction au regard du caractère pathétique de la maladie de cet homme, dont Buffon vient de rapporter la confession.

Buffon emploie aussi souvent la formule d'approximation « pour ainsi dire ». S. Paradis, comme il énumère des exemples d'erreurs que Buffon aurait pu facilement éviter au sujet des chats, mentionne un exemple de comparaison qui contient cette formule :

[...] cette fois la préférence poétique vient fournir une explication ésotérique que l'on n'hésiterait pas à qualifier de magique, nonobstant la légère hésitation que le « pour ainsi dire » – véritable leitmotiv dubitatif chez Buffon – laisse planer : « leurs yeux brillent aussi dans les ténèbres, à peu près comme les diamants, qui réfléchissent au dehors pendant la nuit la lumière dont ils se sont, pour ainsi dire, imbibés pendant le jour »⁶³².

La locution « pour ainsi dire » est bien un leitmotiv buffonien. Ceci dit, il n'est pas toujours « dubitatif ». On pourrait dire qu'il a la même fonction que la tournure restrictive que nous avons étudiée plus haut : il introduit – et dissimule – une comparaison en donnant une sensation de réduction de la difficulté. Comme nous l'avons déjà vu, dans *La Chauve-souris*, Buffon écrit : « Un animal qui, comme la chauve-souris, est à demi quadrupède, à demi volatile, et qui n'est en tout ni l'un ni l'autre, est, pour ainsi dire, un être monstre, en ce que, réunissant les attributs de deux genres si différents, il ne ressemble à aucun des modèles que nous offrent les grandes classes de la nature »⁶³³. » Quand Buffon écrit que « le rhinocéros et l'éléphant, ne sont, pour ainsi dire, que des masses informes »⁶³⁴, il atténue une image

⁶²⁸ BUFFON, *Discours sur la nature des animaux* (1753), § 62, *H. n.*, t. IV / *O. c.*, t. III, p. 492 b / Pléiade, p. 457.

⁶²⁹ BUFFON, *Discours de réception à l'Académie française*, *op. cit.*, § 3 / *O. c.*, t. I, p. 28 a / Pléiade, p. 422.

⁶³⁰ Nous devons cette idée à Benoît DE BAERE, qui remarque que l'emploi de la tournure restrictive constitue un mécanisme régulièrement observé dans la prose française depuis DESCARTES (communication personnelle).

⁶³¹ BUFFON, *Addition à l'article de la puberté* (1777), § 10, *H. n.*, t. XXXIII (*Supp.*, t. IV) / *O. c.*, t. III, p. 192 a.

⁶³² Swann PARADIS, « Buffon, Pasumot et le sommeil paradoxal du chat : rhétorique et histoire naturelle sous l'Ancien Régime », *Savoirs et fins de la représentation sous l'Ancien Régime*, éd. A. Cloutier, C. Dubeau et P.-M. Gendron, Québec, Presses de l'Université de Laval, 2005, p. 112.

⁶³³ BUFFON, *La Chauve-souris* (1760), § 1, *H. n.*, t. VIII / *O. c.*, t. IV, p. 79 a / Pléiade, p. 817-818.

⁶³⁴ BUFFON, *Le Cheval* (1753), § 22, *H. n.*, t. IV / *O. c.*, t. III, p. 528 a / Pléiade, p. 517.

provocante, mais c'est pour mieux en faire accepter la portée, relative à sa philosophie sensualiste qui associe la perfection des formes et des organes à la performance des sens, et donc de l'intelligence. Cette question se pose de façon particulièrement intéressante avec l'éléphant, qui est paradoxalement « un miracle d'intelligence et un monstre de matière »⁶³⁵. C'est sans doute encore cette fonction d'atténuation d'une image audacieuse qu'assume la locution qui nous intéresse dans cette phrase : « nous remercierons le Créateur de n'avoir pas rendu l'homme témoin de ces scènes effrayantes et terribles, qui ont précédé, et, pour ainsi dire, annoncé la naissance de la nature intelligente et sensible »⁶³⁶. Il y a quelque chose de terriblement beau et troublant, à penser que la naissance de la nature intelligente et sensible ait pu être annoncée, comme une bonne nouvelle, ou préfigurée, par un affreux chaos.

F. DIALOGISME RHÉTORIQUE

Dans son *Traité de l'art d'écrire*, Condillac affirme que « dans le didactique on pose des questions et on les discute »⁶³⁷. L'auteur d'un ouvrage didactique de l'époque a le choix : soit il formule des questions, soit il fait formuler des questions par un interlocuteur fictif, établissant un dialogisme rhétorique. En 1721, Montesquieu emploie ce procédé dialectique et didactique dans ses *Observations sur l'histoire naturelle*, lorsqu'il révèle le mode de développement du gui :

On dira peut-être que ce suc qui entre dans la formation du gui, devrait avoir produit des branches plus approchantes des naturelles que celles du gui ne le sont ; mais si l'on suppose un vice dans le suc, si on fait attention aux phénomènes miraculeux des entes, on n'aura pas de peine à concevoir la différence des deux espèces de branches.

Mais, ajoutera-t-on, le gui a des graines que la nature ne doit pas avoir produites en vain. Nous nous proposons de faire plusieurs expériences sur ces graines ; et nous croyons qu'il est facile de découvrir si elles peuvent devenir fécondes, ou non⁶³⁸.

⁶³⁵ BUFFON, *L'Éléphant* (1764), § 24, *H. n.*, t. XI / *O. c.*, t. IV, p. 384 b / Pléiade, 929.

⁶³⁶ BUFFON, *Des Époques de la nature. Quatrième époque* (1778), *H. n.*, t. XXXIV (*Supp.*, t. V) / *O. c.*, t. I, p. 430 a / Pléiade, p. 1290.

⁶³⁷ CONDILLAC, *Traité de l'art d'écrire* (1775), *op. cit.*, p. 214.

⁶³⁸ MONTESQUIEU, *Observations sur l'histoire naturelle* (1721), cité par Frédéric CHARBONNEAU, *L'Art d'écrire la science. Anthologie de textes savants du 18^e siècle français*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006 (1^e éd. : Québec, Presses de l'Université de Laval, 2005), p. 26.

Chez Buffon, un exemple de dialogue rhétorique a particulièrement retenu notre attention. Il figure dans le second mémoire de la partie hypothétique du *Supplément à la Théorie de la terre* :

Mais, me dira-t-on, votre théorie est-elle également bien fondée dans tous les points qui lui servent de base ? [...] il y a, comme vous le dites, de fortes présomptions que cette grande chaleur de la terre n'a pu lui être communiquée de loin, et que par conséquent la matière terrestre a fait autrefois partie de la masse du soleil ; mais il ne paraît pas également prouvé que la chaleur de cet astre sur la terre ne soit aujourd'hui que 1/50 de la chaleur propre du globe. Le témoignage de nos sens semble se refuser à cette opinion que vous donnez comme une vérité constante [...].

Je puis satisfaire pleinement à ces objections ; mais il faut auparavant réfléchir avec moi sur la nature de nos sensations⁶³⁹.

Ce texte dit explicitement que Buffon veut se faire accompagner de son lecteur dans son parcours intellectuel. Le naturaliste a souvent recours à ce procédé, qu'il maîtrise admirablement. Dans le *Discours sur la nature des animaux*, il fait se succéder les questions rhétoriques attribuées à un interlocuteur fictif exprimant une « interprétation vulgaire » :

Pour nous faire mieux entendre, considérons un animal instruit, un chien, par exemple, qui, quoique pressé d'un violent appétit, semble n'oser toucher et ne touche point en effet à ce qui pourrait le satisfaire, mais en même temps, fait beaucoup de mouvements pour l'obtenir de la main de son maître ; cet animal ne paraît-il pas combiner des idées ? Ne paraît-il pas désirer et craindre, en un mot raisonner à peu près comme un homme qui voudrait s'emparer du bien d'autrui, et qui, quoique violemment tenté, est retenu par la crainte du châtement ? Voilà l'interprétation vulgaire de la conduite de l'animal. Comme c'est de cette façon que la chose se passe chez nous, il est naturel d'imaginer et on imagine en effet, qu'elle se passe de même dans l'animal. L'analogie, dit-on est bien fondée, puisque l'organisation et la conformation des sens, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, sont semblables dans l'animal et dans l'homme⁶⁴⁰.

Il y a dans ce procédé de mise en scène de la pensée « vulgaire » quelque chose de méprisant pour le lecteur qui pourrait partager *a priori* cette pensée. En règle générale, Buffon emploie plutôt ce type de procédé à des fins pédagogiques. En voici un exemple extrait du *Perroquet* :

⁶³⁹ BUFFON, *Supplément à la Théorie de la terre. Partie hypothétique. Second mémoire. Fondements des recherches précédentes sur la température des planètes* (1775), § 16-17, *H. n.*, t. XXXI (Supp., t. II) / *O. c.*, t. I, p. 366 a.

⁶⁴⁰ BUFFON, *Discours sur la nature des animaux* (1753), § 50, *H. n.*, t. IV / *O. c.*, t. III, p. 490 a / Pléiade, p. 452.

Mais, dira-t-on, puisque les éléphants et les autres animaux quadrupèdes de l'Afrique et des grandes Indes ont primitivement occupé les terres du nord dans les deux continents, les perroquets kakatoès, les loris et les autres oiseaux de ces mêmes contrées méridionales de notre continent, n'ont-ils pas dû se trouver aussi primitivement dans les parties septentrionales des deux mondes ? Comment est-il donc arrivé que ceux qui habitaient jadis l'Amérique septentrionale n'aient pas gagné les terres chaudes de l'Amérique méridionale ? Car ils n'auront pas été arrêtés, comme les éléphants, par les hautes montagnes, ni par les terres étroites de l'isthme ; et la raison que vous avez tirée de ces obstacles ne peut s'appliquer aux oiseaux, qui peuvent aisément franchir ces montagnes. Ainsi, les différences qui se trouvent constamment entre les oiseaux de l'Amérique méridionale et ceux de l'Afrique, supposent quelques autres causes que celle de votre système sur le refroidissement de la terre et sur la migration de tous les animaux du nord au midi.

Cette objection, qui d'abord paraît fondée, n'est cependant qu'une nouvelle question [...], et l'on peut, ce me semble, répondre à la question d'une manière satisfaisante sans s'éloigner du système [...] ⁶⁴¹.

Rien de vulgaire, ici, dans le discours du contradicteur, dont on remarque qu'en disant « vous », il constitue aussi Buffon en acteur du débat fictif, qui en est d'autant plus animé. *Des Époques de la nature* est un texte particulièrement intéressant du point de vue des procédés employés par Buffon pour mettre le lecteur dans les meilleures dispositions à l'égard de son propos. En voici un premier extrait :

Je dois seulement répondre à une espèce d'objection que l'on m'a déjà faite, sur la très longue durée des temps. Pourquoi nous jeter, m'a-t-on dit, dans un espace aussi vague qu'une durée de cent soixante-huit mille ans ? Car à la vue de votre tableau, la Terre est âgée de soixante-quinze mille ans, et la nature vivante doit subsister encore pendant quatre-vingt-treize mille ans : est-il aisé, est-il même possible de se former une idée du tout ou des parties d'une aussi longue suite de siècles ? Je n'ai d'autre réponse que l'exposition des monuments et la considération des ouvrages de la nature [...] ⁶⁴².

Ici, Buffon reproduit un dialogue qui eut réellement lieu. Mais le plus souvent, le dialogue rhétorique relève de l'anticipation. Le propos de Buffon doit perturber les habitudes intellectuelles du lecteur, formées parfois par une lecture littérale de la Genèse, ce qui le rend peu familier des théories et de la durée des temps géologiques que va exposer Buffon. Celui-ci se montre très soucieux d'anticiper la rigidité intellectuelle de son lecteur, ce qui se manifeste essentiellement par l'insertion de courts dialogues fictifs : « Quoi ? dira-t-on, les éléphants et les autres animaux du Midi ont autrefois habité les terres du Nord ? Ce fait

⁶⁴¹ BUFFON, *Le Perroquet* (1779), § 13-14, *H. n.*, t. XXI (*H. n. des Oiseaux*, t. VI) / *O. c.*, t. VI, p. 23 a / Pléiade, p. 1160.

⁶⁴² BUFFON, *Des Époques de la nature. Première époque* (1778), § 34, *H. n.*, t. XXXIV (*Supp.*, t. V) / *O. c.*, t. I, p. 400 a / Pléiade, p. 1232.

quelque singulier, quelque extraordinaire qu'il puisse paraître n'en est pas moins certain⁶⁴³. » En se montrant prêt, dès le discours introductif, à accepter l'étonnement, l'émerveillement du lecteur, Buffon prévient son incrédulité. Un autre exemple d'anticipation des réactions du lecteur apparaît un peu plus loin, à un endroit clé du discours introductif : Buffon s'apprête à faire de la Genèse une exégèse qui la rende compatible avec ses théories, ce qui met en jeu l'orthodoxie de sa pensée :

Mais avant d'aller plus loin, hâtons-nous de prévenir une objection grave, qui pourrait même dégénérer en imputation. Comment accordez-vous, dira-t-on, cette haute ancienneté que vous donnez à la matière, avec les traditions sacrées, qui ne donnent au monde que six ou huit mille ans ? Quelque fortes que soient vos preuves, quelque fondés que soient vos raisonnements, quelque évidents que soient vos faits ; ceux qui sont rapportés dans le Livre sacré ne sont-ils pas encore plus certains ? Les contredire, n'est-ce pas manquer à Dieu, qui a eu la bonté de nous les révéler ?

Je suis affligé toutes les fois qu'on abuse de ce grand, de ce saint nom de Dieu ; je suis blessé toutes les fois que l'homme le profane, et qu'il prostitue l'idée du premier être, en la substituant à celle du fantôme de ses opinions. Plus j'ai pénétré dans le sein de la Nature, plus j'ai admiré et profondément respecté son Auteur ; mais un respect aveugle serait superstition : la vraie religion suppose au contraire un respect éclairé. Voyons donc, tâchons d'entendre sainement les premiers faits que l'Interprète divin nous a transmis au sujet de la création ; recueillons avec soin ces rayons échappés de la lumière céleste : loin d'offusquer la vérité, ils ne peuvent qu'y ajouter qu'un nouveau degré d'éclat et de splendeur⁶⁴⁴.

Le dialogue rhétorique et la profession de foi qui le suit veulent verrouiller la censure, mais ils mettent aussi le lecteur en état de lire la suite avec bonne conscience, lui fournissant un argumentaire pour défendre le cas échéant l'orthodoxie de sa lecture.

Les exemples de dialogue rhétorique sont nombreux dans les *Époques de la nature* :

On pourra me demander encore, pourquoi tous les volcans sont situés dans les montagnes ? Pourquoi paraissent-ils être d'autant plus ardents que les montagnes sont plus hautes ? Quelle est la cause qui a pu disposer ces énormes cheminées dans l'intérieur des murs les plus solides et les plus élevés du globe ? Si l'on a bien compris ce que j'ai dit au sujet des inégalités produites par le premier refroidissement, lorsque les matières en fusion se sont consolidées, on sentira que les chaînes des hautes montagnes nous représentent les plus grandes boursouflures qui se sont faites à la surface du globe dans le temps qu'il a pris sa consistance [...] ⁶⁴⁵.

⁶⁴³ BUFFON, discours introductif à *Des Époques de la nature*, § 26, *id.* / O. c., t. I, p. 384 b / Pléiade, p. 1203.

⁶⁴⁴ BUFFON, *id.*, § 38-39 / O. c., t. I, p. 388 a-b / Pléiade, p. 1209-1210.

⁶⁴⁵ BUFFON, *Des Époques de la nature. Quatrième époque* (1778), § 9, *H. n.*, t. XXXIV (*Supp.*, t. V) / O. c., t. I, p. 422 b / Pléiade, p. 1274.

Les multiples points d'interrogations sont ici la marque du discours direct. Ces dialogues rhétoriques qui font entendre la voix du lecteur critique peuvent avoir pour fonction de verrouiller la contestation par anticipation. Il en va ainsi, bien avant les *Époques de la nature*, dans l'*Exposition des systèmes sur la génération* (1749), lorsque Buffon formule l'objection qu'on pourrait faire à son système de la génération :

Supposons, me dira-t-on, comme vous croyez l'avoir prouvé, que ce soit le superflu des molécules organiques semblables à chaque partie du corps, qui, ne pouvant plus être admis dans ces parties pour les développer, en est renvoyé dans les testicules et les vésicules séminales du mâle, pourquoi, par les forces d'affinité que vous avez supposées, ne forment-elles pas là de petits êtres organiques semblables en tout au mâle ? [...] et si vous me répondez qu'il y a apparence que les liqueurs séminales du mâle et de la femelle contiennent en effet chacune des embryons tout formés, [...] et qu'il n'y a que ceux qui se forment actuellement par le mélange des deux liqueurs séminales qui puissent se développer et venir au monde, n'aura-t-on pas raison de vous demander pourquoi cette voie de génération qui est la plus compliquée, la plus difficile et la moins abondante en productions, est celle que la nature a préférée et préfère d'une manière si marquée, que presque tous les animaux se multiplient par cette voie de la communication du mâle avec la femelle ? [...]

Je me contenterai de répondre à présent que la chose étant en effet telle qu'on vient de la dire, les animaux, pour la plus grande partie, ne se produisant qu'au concours du mâle et de la femelle, l'objection devient une question de fait [...]. Pourquoi les animaux se produisent-ils par le concours des deux sexes ? La réponse est, parce qu'ils se produisent en effet ainsi ; mais, insistera-t-on, c'est la voie de reproduction la plus compliquée, même suivant votre explication. Je l'avoue ; mais cette voie la plus compliquée pour nous est apparemment la plus simple pour la nature [...] ⁶⁴⁶.

La fin du texte répète de façon synthétique le discours de l'opposant et resserre le dialogue. L'argumentation du lecteur réel est muselée par anticipation, et Buffon limite le risque d'être ennuyé par la discussion ou la correspondance d'un importun.

Remarquons enfin que la « présence » du lecteur est particulièrement forte dans ces extraits de Buffon : le naturaliste va jusqu'à faire parler son contradicteur fictif au discours direct (« si vous me répondez », dans l'extrait précédent). Cette forte implication du lecteur critique apparaîtra clairement si l'on fait une comparaison avec ce texte de Rousseau, qui veut prévenir les objections des « détracteurs de la chimie » :

Nous ne devons pas dissimuler ici une objection plusieurs fois renouvelée contre l'analyse chimique. Contraints pour séparer nos principes de recourir à un agent étranger et le plus pénétrant de tous les corps [le feu], qui pourra nous assurer que cet agent ne fait réellement que les séparer et qu'il ne contribue point à les produire ? On sait que la seule action du feu cause non seulement des altérations,

mais produit même des corps qui n'existaient pas auparavant. [...] Pourquoi les principes que nous montrent les opérations chimiques ne seraient-ils pas l'effet d'altérations semblables ? Qui nous assurera que ces sels, ces esprits et ces huiles qui résultent de nos opérations étaient auparavant dans les substances ; tels en qualité et en quantité que nous les en tirons par le secours du feu ? Les détracteurs de la chimie ont fort appuyé sur cette objection et plusieurs d'entre eux la croient même sans réplique : cependant, la solution en est simple [...] ⁶⁴⁷.

Dans ce texte, les interlocuteurs fictifs sont mis en scène avec beaucoup plus de discrétion que chez Buffon : Rousseau reproduit leurs propos, mais ne se met pas en scène dialoguant avec eux.

Par la clarté qu'il prend soin de donner à ses textes, par leur construction charpentée, par l'ornementation qu'il leur donne, par le recours à l'analogie ou à la comparaison, ou par la mise en place d'un dialogue rhétorique, Buffon se montre sans cesse soucieux de bien accompagner son lecteur, pour – bien entendu – mieux le convaincre ; la ballade offerte n'est certes pas désintéressée. Mais l'attention portée à l'art d'écrire la science par Buffon est telle, dans sa régularité et la diversité de ses manifestations, que l'on ne peut qu'admettre qu'il pense à *former* son lecteur et pas seulement à le *convaincre*.

La grande confiance qu'un auteur doit avoir dans sa méthode d'exposition de faits complexes semble avoir manqué à Réaumur pour, comme l'a fait Buffon, présenter à son public une matière agréable quoiqu'approfondie. S. Schmitt oppose les deux naturalistes sur le plan de leur rapport à la compétence du lecteur :

Pour Réaumur, la science est austère dès qu'on l'aborde véritablement : « Les sciences dont les dehors sont les plus riants, ont du sec et de l'aride, lorsqu'on les approfondit ; qui n'y veut trouver que de l'agréable, doit se borner à les effleurer » [...]. De fait, Réaumur ne croit pas pouvoir conduire très loin son public qu'il souhaite juste distraire. Buffon lui fera davantage confiance et n'hésitera pas à l'amener, sans l'ennuyer, à des considérations plus élevées ⁶⁴⁸.

C'était aussi l'opinion de J. Roger. Pour lui, Buffon s'adresse à un public cultivé plutôt qu'à un public de savants institutionnels, mais cela ne retire rien en dignité à son œuvre : « Ce public, Buffon ne souhaite pas tant le distraire que le faire penser. Certes, il

⁶⁴⁶ BUFFON, *Exposition des systèmes sur la génération* (1749), § 8-10, *H. n.*, t. II / *O. c.*, t. III, p. 27 a-b.

⁶⁴⁷ ROUSSEAU, *Des principes matériels* (1747), cité par Frédéric CHARBONNEAU, *op. cit.*, p. 166-167.

⁶⁴⁸ Stéphane SCHMITT, *Pléiade*, p. 1397, n. 73.

connaît ses goûts, sa légèreté, sa frivolité, et saura les flatter. Mais il le croit capable de raisonner. Au fond, il le méprise moins que Réaumur ou l'abbé Pluche⁶⁴⁹. »

CONCLUSION

L'œuvre de Buffon inscrit son lecteur dans le réseau géographique de ses lieux de fréquentation parisiens – Jardin du roi, spectacles de foire – et dans le réseau de la mémoire collective liée aux exhibitions animales. Ses gravures l'incitent à construire un réseau de sens discrètement libertin avec une iconographie licencieuse qui circule à un autre niveau de diffusion du livre. Ces diverses sollicitations de la mémoire « affective » du lecteur contribuent sans doute à l'assimilation du contenu informatif de l'*Histoire naturelle*. Buffon accompagne enfin son lecteur au sein de son œuvre, le tient pour ainsi dire par la main pour l'amener, autant qu'il est en son pouvoir, à reconstruire sans malentendu le réseau de sens de ses multiples démarches scientifiques. Dans tous les cas, le lecteur est invité à partager un souvenir, à partager une complicité, ou à partager un parcours de découverte du savoir. Voyons maintenant ce que le lecteur est invité à offrir à l'*Histoire naturelle*.

⁶⁴⁹ Jacques ROGER, *Buffon, un philosophe au Jardin du Roi*, Paris, Fayard, 1989, p. 112.

CHAPITRE III. LA CONTRIBUTION DIRECTE DES LECTEURS À L'*HISTOIRE* *NATURELLE*

INTRODUCTION

L'*Histoire naturelle* est un chœur de voix : Buffon sut engager des lecteurs de tous ordres par des incitations de toutes sortes. L. Dimier les a assez habilement classés par catégories : auteurs de récits de voyages ; officiers aux îles ; marins et soldats ; gens du monde, amateurs et propriétaires de ménageries, auxquels il joint les correspondants étrangers et les chasseurs ; professionnels du marché de l'animal enfin⁶⁵⁰. Il y a donc parmi eux des personnes « autorisées », qui ont un statut ou une expérience reconnus comme devant intéresser l'histoire naturelle. Mais les contributions publiées par Buffon lui sont aussi souvent proposées par des particuliers n'ayant pas un statut remarquable du point de vue scientifique, et ce type de publication a pu fortement influencer la réception de l'*Histoire naturelle* par le beau monde. Nous nous proposons ici d'étudier une dimension du texte trop négligée : *in fine*, l'*Histoire naturelle* est en partie l'œuvre de ses propres lecteurs.

Nous verrons comment Buffon sut mobiliser une étonnante compagnie de collaborateurs pourtant distants, et comment il a en même temps fidélisé un lectorat mondain en l'intégrant à l'élaboration de l'œuvre elle-même, qui porte l'empreinte et la mémoire de leur vécu. Nous nous intéresserons d'abord à la multiplicité des voix qui s'expriment dans l'*Histoire naturelle*, puis nous nous interrogerons plus longuement sur l'interaction sociale qui naît de la collaboration effective de Buffon et de ses lecteurs.

⁶⁵⁰ Louis DIMIER, *Buffon*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1919, p. 79-87.

A. L'HOMMAGE DES COLLABORATEURS À LEUR MAÎTRE À ÉCRIRE

Buffon s'entoura de collaborateurs efficaces qui surent rivaliser en éloquence avec le maître. Guéneau de Montbeillard se distingua par sa capacité à imiter le style de Buffon⁶⁵¹ : après avoir été abondamment loué pour *Le Paon*, Buffon dut rendre à Guéneau ce qui lui appartenait et expliquer dans l'Avertissement du tome III de l'*Histoire naturelle des Oiseaux* de qui étaient les différents articles des précédents tomes, et annonça que désormais chaque auteur signerait ses travaux (ce qui ne se fit cependant pas lors de sa collaboration avec Bexon). À la charnière des 19^e et 20^e siècles, F. Hémon, grand admirateur de Buffon, défend le caractère inimitable de l'écriture du naturaliste : « Quelques-uns de ses collaborateurs ont cru lui avoir dérobé le secret de son style, et l'on dit que parfois les contemporains s'y sont trompés. Mais ils n'en avaient pris que les procédés extérieurs, et leur imitation nous semble une parodie⁶⁵². » Avouons que F. Hémon se montre dur avec Guéneau de Montbeillard. Mais peut-être pensait-il aussi à Lacepède en écrivant ceci. Admirateur de l'éloquence qui brille dans l'*Histoire naturelle*, le continuateur de Buffon pour les poissons, reptiles et cétacés, imite parfois avec bonheur, parfois avec une maladresse cocasse, la manière de son maître. Cet extrait des *Narvals* (1804) en témoigne admirablement ; il est long mais il nous semble que Lacepède est trop injustement méconnu pour qu'on ampute ce texte étonnant :

Quel intérêt ne doit pas inspirer l'image du narval ? Elle exerce le jugement, élève la pensée, et satisfait le génie, par les formes colossales qu'elle montre, la puissance qu'elle annonce, les phénomènes qu'elle indique ou rappelle ; elle excite la curiosité, elle fait naître une sorte d'inquiétude ; elle touche le cœur, en entraînant l'attention vers les contrées lointaines, vers les montagnes de glaces flottantes, vers les tempêtes épouvantables qui soumettent d'infortunés navigateurs à tous les maux de l'absence, à toutes les horreurs des frimas, à tous les dangers de la mer en courroux ; elle agit enfin sur l'imagination, lui plaît, l'anime et l'étonne, en réveillant toutes les idées attachées à cet être fantastique et merveilleux que les anciens ont nommé *licorne*, ou plutôt en retraçant cet être admirable et réel, ce premier des quadrupèdes, ce dominateur redoutable et paisible des rivages et des forêts humides de la zone torride, cet éléphant si remarquable par sa forme, ses dimensions, ses organes, ses armes, sa force, son industrie et son instinct.

⁶⁵¹ Voir Ernst HÖHNE, *Der Stil Buffons. Eine stilistische Untersuchung der Histoire naturelle, Générale et particulière*, thèse de doctorat en philosophie, Université de Marbourg, Marbourg, Ch. Schaaf, 1914, p. 10.

⁶⁵² Félix HÉMON, *Cours de littérature*, Paris, Delagrave, s. d. [vers 1900], 6 vol., p. 33.

Le narval est, à beaucoup d'égards, l'éléphant de la mer. Parmi tous les animaux que nous connaissons, eux seuls ont reçu ces dents si longues, si dures, si pointues, si propres à la défense et à l'attaque. tous deux ont une grande masse, un grand volume, des muscles vigoureux, une peau épaisse. Mais les résultats de leur conformation sont bien différents : l'un, très doux par caractère, n'use de ses armes que pour se défendre, ne repousse que ceux qui le provoquent, ne perce que ceux qui l'attaquent, n'écrase que ceux qui lui résistent, ne poursuit et n'immole que ceux qui l'irritent ; l'autre, impatient, pour ainsi dire, de toute supériorité, se précipite sur tout ce qui lui fait ombrage, se jette en furieux contre l'obstacle le plus insensible, affronte la puissance, brave le danger, recherche le carnage, attaque sans provocation, combat sans rivalité, et tue sans besoin.

Et ce qui est très remarquable, c'est que l'éléphant vit au milieu d'une atmosphère perpétuellement embrasée par les rayons ardents du soleil des tropiques, et que le narval habite au milieu des glaces de l'océan polaire, dans cet empire éternel du froid, que la moitié de l'année voit envahi par les ténèbres.

Mais l'éléphant ne peut se nourrir que de végétaux, le narval a besoin d'une proie ; et dès lors tout est expliqué⁶⁵³.

Après lecture de ce texte, on peut partager l'opinion de Cuvier, qui semble approuver le style de son collègue : « M. de Lacepède est encore celui qui a publié l'Histoire des poissons la plus récente et la plus riche. C'est, par ses vues, par le nombre de faits qui y sont rassemblés, par l'ordre qui y règne, par l'éclat de son style, un digne complément du magnifique édifice commencé par Buffon⁶⁵⁴. » On peut avoir une opinion plus nuancée, comme celle que formule A. Richard, un éditeur de Buffon au 19^e siècle :

En voulant sans cesse imiter la pompe et la majesté que l'auteur des *Époques de la nature* a su réserver pour les sujets qui en étaient dignes, M. de Lacepède tombe trop souvent dans l'affectation et l'emphase, défauts aussi choquants dans un écrivain que la négligence et la sécheresse, qui en sont les extrêmes opposés. Néanmoins il est juste de convenir que dans quelques morceaux il approche avec un rare bonheur de son illustre modèle⁶⁵⁵.

On peut encore supposer que Buffon est lui-même l'auteur de ce texte. Le vocabulaire employé et l'inspiration sont identiques à ceux qui président au début de *L'Éléphant*, et il faut au moins croire que Lacepède l'avait attentivement relu pour le pasticher. Quant à l'opposition des espèces, Buffon est coutumier du fait qui opposait le tigre au lion et le vautour à l'aigle. Troublant est aussi l'emploi de la locution « pour ainsi dire », dont on a déjà

⁶⁵³ LACEPÈDE, *Les Narvals. Le narval vulgaire* (1804), *Histoire naturelle*, Paris, Furne, 1839, 2 vol., t. I, p. 53-54.

⁶⁵⁴ CUVIER, *Rapport à l'Empereur sur le progrès des sciences, des lettres et des arts depuis 1789* (1810), dir. Y. Laissus, Paris, Belin, 1989, p. 225.

vu qu'elle était chère à Buffon... Comme chez celui-ci, elle est employée pour faciliter l'acceptation par le lecteur d'une tournure audacieuse (« impatient, pour ainsi dire, de toute supériorité »)⁶⁵⁶. Dans une lettre de 1766, Buffon écrit au président de Ruffey qu'il donnera encore six volumes « dont les matériaux sont prêts pour la plus grande partie », et qui contiendront notamment l'histoire des cétacés, des poissons cartilagineux, puis celle des quadrupèdes ovipares et des reptiles. Pour H. Nadault de Buffon, c'est « un nouveau témoignage que Lacepède en publiant, après la mort de Buffon, l'histoire des poissons, des cétacés et des reptiles, n'a fait que mettre son nom à des volumes dont Buffon avait réuni les documents dès 1766 »⁶⁵⁷. En 1780, Buffon écrit encore à l'abbé Bexon : « Mon projet est bien de réserver tous les amphibiens pour en faire un volume séparé en les joignant aux cétacés [...]. Vous pouvez donc, mon cher monsieur, garder les fragments que vous avez sur les phoques, etc., jusqu'à ce que je vous les demande⁶⁵⁸. » Lacepède fut-il imitateur ou plagiaire de Buffon ? Y a-t-il des textes de Buffon dissimulés au sein des volumes signés par Lacepède ? Les réponses à ces questions ne peuvent se trouver qu'en menant une étude comparée approfondie des textes des deux auteurs, étude que nous ne saurions mener ici.

Le public était peut-être à l'affût de « fautes » de style chez les collaborateurs de Buffon. On peut en déceler un indice chez Rivarol. Celui-ci, voulant se moquer des envois de fleurs qu'échangent Buffon et M^{me} de Genlis, écrit une parodie du *Songe d'Athalie* (extrait de la pièce de Racine), signée Champcenetz, attribuée à Grimod de la Reynière⁶⁵⁹. Rivarol prête ces vers au personnage de M^{me} de Genlis :

C'était dans le repos du travail de la nuit,
L'image de Buffon devant moi s'est montrée,
Comme au Jardin du roi pompeusement parée ;
Ses erreurs n'avaient point abattu sa fierté :
Même il usait encor de ce style apprêté
Dont il eut soin de peindre et d'orner son ouvrage
Pour éviter des ans l'inévitable outrage.
Tremble, ma noble fille et trop digne de moi ;
Le parti de Voltaire a prévalu sur toi ;
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille !... En achevant ces mots épouvantables,

⁶⁵⁵ Achille RICHARD, « Notice sur Buffon », *Œuvres complètes de Buffon, suivies de la classification comparée de Cuvier, Lesson*, Paris, Pourrat frères, 1837-1839, 7 vol., t. I, p. v-vi.

⁶⁵⁶ Nous y reviendrons dans notre chapitre consacré aux réécritures parodiques de l'*Histoire naturelle*.

⁶⁵⁷ Hippolyte NADAULT DE BUFFON, dans BUFFON, *Correspondance générale* (1860), éd. H. Nadault de Buffon, Genève, Slatkine, réimpr. de l'éd. de Paris (1885), 1971, 2 vol., t. I, p. 145-146.

⁶⁵⁸ BUFFON, *Correspondance générale*, op. cit., lettre CCCLXXV, t. II, p. 5.

L'histoire naturelle a paru se baisser,
Et moi je lui tendais les mains pour la presser.
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
De quadrupèdes morts et traînés dans la fange,
De reptiles, d'oiseaux et d'insectes affreux
Que Bexon et Guéneau se disputaient entre eux⁶⁶⁰.

Il peut sembler étrange de voir apparaître les noms de Guéneau et Bexon, le second étant une figure moins brillante et connue que le premier. Les quadrupèdes morts nous renvoient aux textes anatomiques de Daubenton, et les reptiles, même s'ils sont ici sollicités pour assurer le caractère ignoble des bêtes mentionnées, nous renvoient à Lacepède. Cette image des collaborateurs de Buffon se battant dans la fange pour s'approprier l'héritage en décomposition du maître est assez frappante. Elle laisse bien penser qu'il y a avait un public (celui du polémiste acerbe Rivarol) capable de comprendre à quoi renvoie le dernier vers de la parodie, et qui, par conséquent, s'intéressait à l'élaboration collective de l'*Histoire naturelle*.

B. « LES OUVRAGES BIEN ÉCRITS SERONT LES SEULS QUI PASSERONT À LA POSTÉRITÉ »⁶⁶¹ : UN SUPPLÉMENT VOUÉ À L'OUBLI ?

Les volumes du *Supplément* sont réputés pour n'être qu'une compilation d'éléments hétéroclites. Dans une lettre de 1780 à l'abbé Bexon, Buffon se plaint en ces termes du travail que lui donne un volume d'additions aux articles des quadrupèdes qu'il faut refondre : « Quatre mois de mon séjour ici me suffiront à peine pour cette sotte besogne, et, après cette perte de temps, l'ouvrage ne vaudra encore rien ; car ce ne seront que des compilations, des copies de choses déjà données, et qui auraient été toutes neuves si je les eusse publiées il y a

⁶⁵⁹ Voir BUFFON, *Correspondance générale, op. cit.*, t. II, p. 340-341.

⁶⁶⁰ RIVAROL, *Œuvres complètes*, Paris, Collin, 1808, 5 vol., t. II, p. 277. Voici le texte de RACINE : « C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit. / Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée, / Comme au jour de sa mort pompeusement parée. / Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté. / Même elle avait encore cet éclat emprunté, / Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage, / Pour réparer des ans l'irréparable outrage. / Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi. / Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi. / Je te plains de tomber dans ses mains redoutables, / Ma fille. En achevant ces mots épouvantables, / Son ombre vers mon lit a paru se baisser. Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser. / Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange / D'os et de chair meurtris, et traînés dans la fange, / Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux, / Que des chiens dévorants se disputaient entre eux. » RACINE, *Athalie* (1690) (acte II, sc. V), dans *Théâtre complet*, éd. J. Rohou, Paris, Librairie générale française/Le livre de poche, 1998, p. 798-799.

⁶⁶¹ BUFFON, *Discours de réception à l'Académie française* (prononcé en 1753, publié en 1777), § 15, *H. n.*, t. XXXIII (*Supp.*, t. IV) / *O. c.*, t. I, p. 30 b / Pléiade, p. 427.

quatre ans⁶⁶². » T. Hoquet applique à l'*Histoire naturelle* entière une réflexion qui prend tout son sens appliquée au *Supplément* :

L'ordre serait donc problématique, incertain, toujours révisable, parce que la littérature des voyages (dont l'histoire naturelle dépend pour ses sources) est un genre soumis aux impératifs de la découverte et au culte de l'information nouvelle. Dès lors, l'histoire naturelle se trouve traversée, comme en écho, par le souci d'une information actuelle et riche en faits nouveaux et curieux, susceptibles d'attirer, de capturer et de captiver un public avide, qui ferait le succès de l'*Histoire naturelle* comme entreprise éditoriale⁶⁶³.

L'aspect hétéroclite des articles du *Supplément* provient également de la multitude de ses « auteurs ». Quoiqu'il ne faille pas attendre les volumes du *Supplément* pour voir l'*Histoire naturelle* devenir une œuvre à plusieurs voix, c'est bien dans ces volumes que la question de la multiplicité des instances autoriales se pose avec le plus de force. Dans *De l'éléphant, de l'hippopotame et du chameau* (seconde addition à l'article de l'éléphant), Buffon paraphrase le témoignage de M. Marcellus Bles, seigneur de Moërgestal, dont il avait déjà produit la première lettre dans l'*Addition à l'article de l'éléphant*. Puis il insère la lettre de M. le prince de Porentrui, évêque de Bâle, lettre qui accompagnait l'envoi d'une molaire fossile⁶⁶⁴. *Du Gnou ou niou* est un bel exemple de la multiplicité des voix qui s'expriment dans les articles de Buffon :

Ce bel animal, qui se trouve dans l'intérieur des terres de l'Afrique, n'était connu d'aucun naturaliste : milord Bute, dont on connaît le goût pour les sciences, est le premier qui m'en ait donné connaissance, en m'envoyant un dessin colorié, au-dessus duquel était écrit : *Feva-heda* [...]. Ensuite M. le vicomte de Querhoënt, qui a fait de très bonnes observations dans ses derniers voyages, a bien voulu m'en confier le journal, dans lequel j'ai trouvé un autre dessin de ce même animal, sous le nom de *noû*, avec la courte description suivante : « J'ai vu, dit-il, à la ménagerie du Cap, un quadrupède que les Hottentots appellent *nou* [...]. » M. le vicomte Venerosi Pesciolini, commandant de l'île de Groix, a aussi eu la bonté de m'envoyer, tout nouvellement, un dessin colorié de ce même animal, qui m'a paru un peu plus exact que les autres ; ce dessin était accompagné de la notice suivante : « J'ai cru devoir vous envoyer, monsieur, la copie fidèle d'un animal [...] »⁶⁶⁵.

Après quoi Buffon cite longuement ce que Forster lui a écrit de l'animal, puis copie les observations qu'Allamand a fait imprimer dans l'édition hollandaise de l'*Histoire naturelle*.

⁶⁶² BUFFON, *Correspondance générale, op. cit.*, lettre CCCLXXIX (20 janvier 1780), t. II, p. 9.

⁶⁶³ Thierry HOQUET, *Buffon illustré, les gravures de l'Histoire naturelle (1749-1767)*, Paris, Publications Scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle, 2007, p. 124-125.

⁶⁶⁴ BUFFON, *De l'éléphant, de l'hippopotame et du chameau* (1782), t. XXXV (*Supp.*, VI) / *O. c.*, t. IV.

Le cas est exemplaire de la façon dont Buffon travaille sur un animal qui lui est inconnu ; il est exemplaire aussi de la trame serrée des correspondances qu'il a tissée. Ajoutons que nous voilà ramenés à l'idée que l'histoire naturelle est par définition, au 18^e siècle, lieu commun, lieu du débat, ou lieu du dialogue des sources confrontées.

Les choses se compliquent encore avec l'insertion dans le *Supplément* des additions du professeur Allamand. Il y a en effet un étonnant phénomène de bouclage entre l'édition *princeps* et l'édition hollandaise complétée par Allamand. Buffon écrit son *Supplément* en citant ce dernier ; autrement dit, l'*Histoire naturelle* de Buffon cite les ajouts d'une de ses éditions étrangères, ajouts sur lesquels Buffon n'a eu aucune influence puisqu'il ne les a ni demandés ni recherchés. Dans l'*Addition à l'article du sanglier du Cap Vert*, Buffon écrit :

Dans le temps même que je revoyais la feuille précédente, et que j'en corrigeais l'épreuve pour l'impression, il m'est arrivé de Hollande une nouvelle édition de mon ouvrage sur l'histoire naturelle, et j'ai trouvé, dans le quinzième volume de cette édition, des additions très importantes, faites par M. Allamand, dont je viens de parler. Quoique ce quinzième volume soit imprimé à Amsterdam en 1771, je n'en ai eu connaissance qu'aujourd'hui 23 juillet 1775, et j'avoue que c'est avec la plus grande satisfaction que j'ai parcouru l'édition entière, qui est bien soignée à tous égards. J'ai trouvé les notes et les additions de M. Allamand si judicieuses et si bien écrites, que je me fais un grand plaisir de les adopter ; je les insérerai donc dans ce volume, à la suite des articles auxquels ces observations ont rapport⁶⁶⁶.

Une *Addition de l'éditeur hollandais*, à l'article du tapir suit *Du Tapir ou maipouri* (addition à l'article du tapir) ; c'est un texte d'Allamand, que Buffon ne prend pas même la peine d'introduire ou de commenter⁶⁶⁷. Buffon n'a strictement rien écrit de lui-même dans cet article. Qui est alors le véritable auteur des volumes du *Supplément* ? C'est sans doute poser une mauvaise question, sous l'influence d'une pensée moderne sacralisant celui qui se doit d'être l'unique auteur d'une œuvre originale. Voyons à présent comment Buffon a procédé pour s'affilier tant de collaborateurs non rémunérés, occasionnels et éloignés.

⁶⁶⁵ BUFFON, *Du Gnou ou niou* (1782), *H. n.*, t. XXXV (*Supp.*, t. VI) / *O. c.*, t. IV, p. 602-603.

⁶⁶⁶ BUFFON, *Addition à l'article du sanglier du Cap Vert* (1776), § 56, *H. n.*, t. XXXII (*Supp.*, t. III) / *O. c.*, t. III, p. 615-616.

⁶⁶⁷ *Addition de l'éditeur hollandais*, à l'article du tapir (1782), *H. n.*, t. XXXV (*Supp.*, t. VI) / *O. c.*, t. IV, p. 357-360.

Concernant spécifiquement le Jardin du roi, Y. Letouzey monte que, sous l'intendance de Buffon, l'action du jardinier en chef A. Thouin témoigne du rôle et du dynamisme de la correspondance-collaboration entretenue avec les voyageurs : « Thouin occupe le centre d'un réseau d'informations concernant la recherche et la propagation des plantes. Il entretient à cet effet, et jusqu'aux antipodes, une correspondance avec des voyageurs, des propriétaires terriens, des diplomates et des souverains. Parfois il transmet les nouvelles de l'un à l'autre [...]»⁶⁶⁸. » La dignité nouvelle acquise par les sciences de la nature et leur mode au 18^e siècle, ainsi que la renommée de l'*Histoire naturelle* et de son auteur, contribuent à disposer favorablement les voyageurs à apporter leur pierre à l'édifice de la connaissance naturaliste, d'autant plus que Buffon sait « récompenser ce genre d'initiatives en citant, souvent avec éloge, ceux qui lui ont apporté leur aide »⁶⁶⁹. E. C. Spary rappelle comment il instaura un système de récompenses destinées à ses correspondants, afin de motiver et de fidéliser leurs contributions : « Le poste de correspondant officiel du Jardin du roi, créé en 1773, remplaça le vague titre de “naturaliste du roi” que Buffon avait auparavant réussi à faire conférer aux individus entreprenant un voyage susceptible de procurer des spécimens utiles pour les collections»⁶⁷⁰. »

Le titre de correspondant du Cabinet et du Jardin, obtenu du roi par Buffon en 1773, fut conféré dans les années 1770 et 1780 à un certain nombre d'individus, dont Pierre Sonnerat (1773), Charles-Sigisbert-Nicolas Sonnini de Manoncourt (1775), André Michaux (1779), Lamarck (1781) et Baillon (1786). C'était un titre désirable, car il traduisait une reconnaissance royale et pouvait servir de filet de sauvetage financier et social, permettant à l'individu concerné de solliciter de la Couronne des pensions et des gratifications⁶⁷¹.

Buffon se fait un scrupule de citer, dans les notes de bas de page de l'*Histoire naturelle*, comme dans le *Supplément*, les informations que lui communiquent ses correspondants afin de stimuler leur dévouement. Le soin qu'il met à flatter ses

⁶⁶⁸ Yvonne LETOUZEY, *Le Jardin des Plantes à la croisée des chemins avec André Thouin, 1747-1824*, Paris, Éditions du Muséum national d'Histoire naturelle, Librairie du bicentenaire de la Révolution française, 1989, p. 196.

⁶⁶⁹ Stéphane SCHMITT, *Pléiade*, p. 1514.

⁶⁷⁰ Emma C. SPARY, *Le Jardin d'utopie. L'histoire naturelle en France de l'Ancien Régime à la Révolution*, trad. C. Dabbak, Publications Scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle, Paris, 2005 (1^e éd. : Chicago, 2000), p. 39.

⁶⁷¹ *Id.*, p. 98.

correspondants est illustré par l'anecdote suivante. En 1780, Buffon écrit à l'abbé Bexon : « Vous trouverez ci-joint une lettre que je reçois de M. Daubenton le jeune avec un mémoire de M. Lottinger, sur les habits d'hiver et d'été de vos gobe-mouches de Lorraine. Je vous prie de le lire, d'en extraire ce qui est bon et de me marquer ce que je peux répondre à ce docteur gobe-mouches⁶⁷². » Buffon, pour qui « une mouche ne doit pas tenir dans la tête d'un naturaliste plus de place qu'elle n'en tient dans la nature »⁶⁷³ ne marque guère de respect envers celui qu'il surnomme le « docteur gobe-mouche » ; cependant dans *Le Gobe-mouche noir à collier ou gobe-mouche de Lorraine*, il le citait à plusieurs reprises, et notamment de façon implicitement élogieuse lorsqu'il parlait du plumage d'été de cet oiseau « qu'on peut nommer avec raison, dit M. Lottinger, son *habit de noces*, puisqu'il ne le prend que lorsqu'il s'apparie »⁶⁷⁴.

Ce n'est pas seulement parce qu'il les cite que Buffon encourage ses correspondants à lui communiquer des informations, c'est aussi par la façon dont il les cite. Dans *L'Éléphant*, Buffon rend hommage au marquis de Montmirail :

[...] nous croyons devoir donner ici des notes qui nous ont été communiquées par M. le marquis de Montmirail, lequel non seulement a bien voulu les demander et les recueillir, mais s'est aussi donné la peine de traduire de l'italien et de l'allemand tout ce qui a rapport à l'histoire des animaux dans quelques livres qui m'étaient inconnus ; son goût pour les arts et les sciences, son zèle pour leur avancement, sont fondés sur un discernement exquis et sur des connaissances très étendues dans toutes les parties de l'histoire naturelle. Nous publierons donc, avec autant de plaisir que de reconnaissance, les bontés dont il nous honore et les lumières que nous lui devons : l'on verra dans la suite de cet ouvrage, combien nous aurons d'occasions de rappeler son nom⁶⁷⁵.

C'est faire honneur à son correspondant et le traiter presque en collaborateur. Voici un extrait de l'*Addition à l'article de la roussette, de la rougette et de la chauve-souris*, comprenant un paragraphe de Buffon et le début d'une lettre d'un autre contributeur :

Feu M. de la Nux, qui était mon correspondant dans cette même île [Bourbon], m'a envoyé, depuis l'impression de mon ouvrage, quelques observations et de très bonnes réflexions critiques sur ce que j'ai dit de ces animaux. Voici l'extrait d'une très longue lettre fort instructive qu'il m'a écrite, à ce sujet, de l'île Bourbon, le 24 octobre 1772.

⁶⁷² BUFFON, *Correspondance générale*, op. cit., lettre CCCXCVIII, t. II, p. 26.

⁶⁷³ BUFFON, *Discours sur la nature des animaux* (1753), § 131, *H. n.*, t. IV / *O. c.*, t. III, p. 507 a / Pléiade, p. 484.

⁶⁷⁴ BUFFON, *Le Gobe-mouche noir à collier ou gobe-mouche de Lorraine* (1778), § 2, *H. n.*, t. XIX (*H. n. des Oiseaux*, t. IV) / *O. c.*, t. V, p. 518 a.

⁶⁷⁵ BUFFON, *L'Éléphant* (1764), § 34, *H. n.*, t. XI / *O. c.*, t. IV, p. 390 a / Pléiade, p. 941.

« J'aime également, me dites-vous, monsieur, dans votre lettre du 8 mars 1770, j'aime également quelqu'un qui m'apprend une vérité ou qui me relève d'une erreur : ainsi écrivez-moi, je vous supplie, en toute liberté et toute franchise... Oh ! pour le coup je réponds, monsieur, on ne peut pas mieux à votre noble invitation. [...] »⁶⁷⁶

« Feu M. de la Nux » n'est plus là pour recevoir cet hommage de Buffon ; c'est donc à l'intention des correspondants vivants que Buffon produit le début de la lettre de M. de la Nux, et, par coquetterie ou par scrupule relatif à sa crédibilité, lui fait assumer sa déclaration de modestie. L. Dimier avait bien perçu l'importance de ce phénomène d'encouragement à participer adressé par Buffon à ses divers correspondants et aux gens du monde :

Il imprima leurs propres paroles ; il y joignit des éloges, dont la netteté ôtait l'air de complaisance, en sorte que l'amour-propre de ceux qui les recevaient en était flatté sans excès. C'était leur faire plaisir et les tenir en haleine. Toute cette économie, effet de la politique en même temps que de l'équité, explique l'empire que Buffon eut tôt fait de prendre sur une foule innombrable de curieux et de lecteurs. Condorcet, témoin de ces résultats, en a bien remarqué la cause : « Des louanges insérées dans l'*Histoire naturelle*, dit-il, étaient la récompense de l'intérêt qu'on prenait au progrès de la science, et l'on regardait comme une sorte d'assurance d'immortalité l'honneur d'y voir figurer son nom. »

Ainsi, beaucoup de monde s'ajoutait aux correspondants à brevet, dans la catégorie desquels chacun ne pouvait pas entrer⁶⁷⁷.

Bien des exemples montrent que le système d'encouragement à participer mis en place par Buffon fonctionnait bien. Le voyageur Félix de Azara a entrepris, dans les années 1790, de corriger les erreurs de Buffon concernant la faune du Nouveau Monde : « Je ne peux cacher que mon intention pendant plusieurs années a été d'envoyer toutes mes notes, sans les publier, à Buffon même, afin qu'il les ordonne et les corrige à sa façon ; et je l'aurais fait si je n'avais appris qu'il était décédé⁶⁷⁸. » Ainsi, les lecteurs de l'*Histoire naturelle* comprenaient qu'il leur était possible d'apporter leur contribution au célèbre ouvrage de Buffon... Même au mépris de la loi : « Pendant la guerre d'Amérique, un corsaire américain saisit dans un bateau anglais des caisses à l'adresse du roi d'Espagne, d'autres à l'adresse de Buffon. Les caisses à l'adresse du roi d'Espagne furent retenues, c'était une prise de guerre ; mais la renommée de Buffon mettait les autres caisses au-dessus de la guerre même, et le corsaire les lui

⁶⁷⁶ BUFFON, *Addition aux articles de la roussette, de la rougette et de la chauve-souris* (1776), § 2-3, H. n., t. XXXII (Supp., t. III) / O. c., t. IV, p. 88.

⁶⁷⁷ Louis DIMIER, *op. cit.*, p. 170-171.

⁶⁷⁸ Félix de AZARA, cité par Andrés GALERA et Marcelo FRÍAS, « Félix de Azara (1742-1821) et l'*Histoire naturelle* de Buffon », *Les Naturalistes français en Amérique du Sud (16^e-19^e siècles)*, dir. Y. Laissus, Paris, Éditions du CTHS, 1995, p. 60.

renvoya⁶⁷⁹. » Ce système de contribution proposé aux voyageurs du monde entier, une fois bien fonctionnel, permit à Buffon de profiter de certaines informations en « avant-première ». Dans une lettre à l'abbé Bexon de 1783, Buffon annonce que, pour son travail sur l'aimant, il va exploiter les observations tirées du dernier voyage de Cook, qui lui ont été communiquées par M. Banks, et qui ne seront publiées qu'en 1784⁶⁸⁰.

L'Année littéraire relaie les appels à contribution de Buffon, lorsqu'elle remarque, à la parution des tomes V et VI du *Supplément*, que celui-ci donne occasion au naturaliste de réparer des omissions :

Il a reçu de toutes parts des éclaircissements qui prouvent le désir qu'avaient tous les savants de voir conduit au dernier degré de perfection un ouvrage qui fait tant d'honneur à notre siècle. Qu'il est beau de voir M. de Buffon convenir quelquefois des erreurs qui ont pu lui échapper, remercier ceux qui les lui ont découvertes avec cette franchise qu'inspirent au génie le sentiment de ses propres forces et l'amour de la vérité⁶⁸¹.

Parfois, Buffon encourage explicitement ses pairs à collaborer à l'établissement du savoir. Dans *De la voix des animaux*, il dit avoir l'impression que les animaux font entendre leur voix par l'inspiration quand l'homme fait entendre la sienne par l'expiration, et ajoute : « J'invite les physiiciens et les anatomistes à vérifier ces observations, qui me paraissent dignes de leur attention⁶⁸². » D'autres fois, Buffon encourage explicitement ses lecteurs à collaborer à l'élaboration de son œuvre en devenant des pourvoyeurs d'information. Dans *Le Phoque à ventre blanc*, après avoir donné des indications diverses et variées sur des phoques dont il ignore s'ils ne forment qu'une seule et même espèce, il explique : « Nous ne les rapportons ici que pour servir de renseignement aux voyageurs qui se trouveront à portée de les reconnaître, et qui pourront nous mieux instruire⁶⁸³. » *L'Histoire naturelle* se présente alors comme un livre requerrant la participation commune de l'auteur et des lecteurs.

Buffon estime que le témoignage des voyageurs est crédible parce qu'il n'est pas orienté par les débats de la science dont ils ignorent tout. Dans les *Preuves de la Théorie de la terre*, il cite ces propos que tint « l'historien de l'Académie », c'est-à-dire Fontenelle, en 1720 :

⁶⁷⁹ Louis DIMIER, *op. cit.*, p. 193.

⁶⁸⁰ BUFFON, *Correspondance générale*, *op. cit.*, lettre DXVIII (23 juin 1783), t. II, p. 183, et n. 3.

⁶⁸¹ *L'Année littéraire* (1778, t. I, lettre 9), Genève, Slatkine, 1966, 37 vol., t. XXV, p. 59.

⁶⁸² BUFFON, *De la voix des animaux* (§ 1), dans *Addition à l'article du sens de l'ouïe* (1777), § 14, *H. n.*, t. XXXIII (*Supp.*, t. IV) / *O. c.*, t. III, p. 260.

⁶⁸³ BUFFON, *Le Phoque à ventre blanc* (1782), § 25, *H. n.*, t. XXXV (*Supp.*, t. VI) / *O. c.*, t. IV, p. 663-664.

Un potier de terre, qui ne savait ni latin ni grec, fut le premier vers la fin du 16^e siècle qui osa dire dans Paris, et à la face de tous les docteurs, que les coquilles fossiles étaient de véritables coquilles déposées autrefois par la mer dans les lieux où elles se trouvaient alors ; que des animaux, et surtout des poissons, avaient donné aux pierres figurées toutes leurs différentes figures, etc. ; et il défia hardiment toute l'école d'Aristote d'attaquer ses preuves : c'est Bernard Palissy, Saintongeais, aussi grand physicien que la nature seule en puisse former un [...]⁶⁸⁴.

Sans s'appuyer comme ici sur l'autorité d'autrui, Buffon explicite un peu plus loin sa position vis à vis des différents types d'informateurs :

Nous ne nous contenterons donc pas d'avoir dit qu'on trouve des coquilles pétrifiées dans presque tous les endroits de la terre où l'on a fouillé, et d'avoir rapporté les témoignages des auteurs d'histoire naturelle : comme on pourrait les soupçonner d'apercevoir, en vue de quelques systèmes, des coquilles où il n'y en a point, nous croyons devoir encore citer les voyageurs qui en ont remarqué par hasard, et dont les yeux moins exercés n'ont pu reconnaître que les coquilles entières et bien conservées ; leur témoignage sera peut-être d'une plus grande autorité auprès des gens qui ne sont pas à portée de s'assurer par eux-mêmes de la vérité des faits [...]⁶⁸⁵.

Les voyageurs sont donc sollicités comme faisant autorité en raison de leur impartialité supposée. Dans l'*Addition à l'article de l'éléphant*, Buffon revient sur l'idée qu'il s'était faite que les éléphants ne pouvaient pas s'accoupler comme les autres quadrupèdes : « Cette conjecture qui me paraissait plausible ne se trouve pas vraie, car je crois qu'on doit ajouter foi à ce que je vais rapporter d'après un témoin oculaire⁶⁸⁶. » Suit la lettre du correspondant, Marcellus Bles, seigneur de Moërgestal, qui s'exprime en disant « j'ai vu... ». Sans doute flatté d'avoir été publié, M. Bles réécrit à Buffon, qui paraphrase sa seconde lettre dans *De l'éléphant, de l'hippopotame et du chameau*.

Buffon fait savoir au sein de ses articles quels sont les éléments qui lui font défaut, et encourage ses lecteurs à les lui fournir⁶⁸⁷. Dans *Le Sarigue, ou l'opossum*, Buffon lance ouvertement un « appel à contribution » :

Personne n'a observé la durée de gestation de ces animaux, que nous présumons être beaucoup plus courte que dans les autres ; et comme c'est un exemple singulier dans la nature que cette exclusion précoce, nous exhortons ceux qui sont à portée de voir des sarigues vivants dans leur pays natal, de

⁶⁸⁴ FONTENELLE, cité par BUFFON, *Preuves de la Théorie de la terre. Article VIII. Sur les coquilles et les autres productions de la mer, qu'on trouve dans l'intérieur de la terre* (1749), § 2, *H. n.*, t. I / *O. c.*, t. I, p. 135 a.

⁶⁸⁵ BUFFON, *id.*, § 22 / *O. c.*, t. I, p. 140 a.

⁶⁸⁶ BUFFON, *Addition à l'article de l'éléphant* (1776), § 6-7, *H. n.*, t. XXXII (*Supp.*, t. III) / *O. c.*, t. IV, p. 396 a.

⁶⁸⁷ Voir, par exemple, l'*Addition à l'article du Pecari* (1789), § 4, *H. n.*, t. XXXVI (*Supp.*, t. VII) / *O. c.*, t. IV, p. 349 a.

tâcher de savoir combien les femelles portent de temps, et combien de temps encore après la naissance les petits restent attachés à la mamelle avant que de s'en séparer. Cette observation, curieuse par elle-même, pourrait devenir utile, en nous indiquant peut-être quelque moyen de conserver la vie aux enfants venus avant le terme⁶⁸⁸.

Cette perspective de la sauvegarde de vies humaines par l'exploitation de l'observation naturaliste a bien de quoi motiver d'éventuels contributeurs. Un autre type de récompense pouvait motiver le zèle des lecteurs : l'espoir de voir figurer sa relation avec le grand naturaliste au sein même de l'œuvre. L'article consacré aux chiens-mulets rend compte d'un échange entre Buffon et le marquis de Spontin :

[...] M. le marquis de Spontin a eu la bonté de m'écrire de Namur, le 21 avril 1776, que, dans le désir de me satisfaire pleinement sur les nouveaux procréés de ces animaux métis, il s'est transporté à sa campagne pour observer attentivement les différences qu'ils pouvaient avoir avec leurs père et mère. [...] M. le marquis de Spontin ajoute obligeamment : « Si vous vouliez, monsieur, accepter l'offre que j'ai l'honneur de vous faire, de vous envoyer et de faire conduire chez vous, à mes frais, le père, la mère et les deux jeunes, vous m'obligeriez sensiblement [...] ». »

Par une seconde lettre, datée de Namur, le 2 juin 1776, M. le marquis de Spontin me fait l'honneur de me remercier de ce que j'ai cité son heureuse expérience dans mon volume de supplément à l'histoire naturelle des animaux quadrupèdes, et il me mande qu'il se propose de faire la tentative de l'accouplement des chiens et des renards [...] ⁶⁸⁹.

Le marquis de Spontin met la barre haute pour d'autres éventuels informateurs, mais peut-être ce genre de compte rendu de la relation de Buffon avec un zélé correspondant suscitait-il l'émulation. On n'en peut évaluer l'effet, car les *Chiens-mulets* connut une publication posthume. Toutefois, ce genre de reproduction de la correspondance de Buffon avec des informateurs semble bien s'être développé dans les volumes du *Supplément*. Les autres éléments de la correspondance entre Buffon et le marquis de Spontin (auxquels Buffon renvoie dans la citation qui précède) figurent dans le tome III du *Supplément*, paru en 1776, et le naturaliste n'y ménage pas l'expression de sa reconnaissance et de son enthousiasme⁶⁹⁰. Dans le tome IV du *Supplément*, *Sur les Blafards et Nègres blancs* contient la reproduction d'un échange épistolaire entre Buffon et M. Taverne, qui lui a envoyé le portrait d'un enfant pie, accompagné de renseignements :

⁶⁸⁸ BUFFON, *Le Sarigue, ou l'opossum* (1763), § 9, *H. n.*, t. X / *O. c.*, t. IV, p. 259-260.

⁶⁸⁹ BUFFON, *Chiens-mulets, provenant d'une louve et d'un chien braque* (1789), § 2-3, *H. n.*, t. XXXVI (*Supp.*, t. VII) / *O. c.*, t. III, p. 640-641.

⁶⁹⁰ Voir BUFFON, *Des mulets* (1776), § 6-12, *H. n.*, t. XXXII (*Supp.*, t. III) / *O. c.*, t. IV, p. 458-460.

Je pense, dit M. Taverne, [...] qu'il est provenu de l'union d'un blanc et d'une négresse [...].

Réponse de M. de Buffon, Montbard, le 13 octobre 1772.

J'ai reçu, monsieur, le portrait de l'enfant noir et blanc que vous avez eu la bonté de m'envoyer [...] On serait d'abord porté à croire avec vous, monsieur, que cet enfant, né d'une négresse, a eu pour père un blanc, et que de là vient la variété de ses couleurs : mais [...] [je] penserais [...] que si quelqu'un des ascendants de cet enfant pie était un nègre blanc, la couleur a pu reparaître en partie [...].

Réponse de M. Taverne, Dunkerque, le 29 octobre 1772. [...] L'origine et la cause de la bigarrure de la peau de cet enfant, que vous avez la bonté de m'annoncer par la lettre dont vous m'avez honoré, paraissent très probables [...]. Il me reste néanmoins encore un doute sur ce que vous me faites l'honneur de me marquer à cet égard [...] ⁶⁹¹.

La reproduction des lettres expose le débat qui oppose Buffon et son correspondant quant à la cause de la particularité de l'enfant, et elle a l'avantage, comparée à la synthèse que Buffon aurait pu donner du débat, de mettre en scène la relation du naturaliste et de son informateur, auquel d'autres lecteurs pourront s'identifier.

Buffon est certes tributaire de l'actualité toujours mouvante des découvertes scientifiques, mais il est pleinement responsable de la façon dont il encourage certaines formes de contribution, dont il manipule les contributions proposées, dont il les présente (ou les écarte), dont il les intègre, dont il les confronte ; tout cela fait partie d'un projet raisonné.

III. L'APPORT DES LECTEURS : ANIMAL DE SALON ET JEU MONDAIN

L'étude de la question animale à l'âge classique est rendue complexe par l'entremêlement de deux axes de recherche : on peut d'une part étudier l'animal comme support des réflexions philosophiques sur la nature de l'âme et de l'homme ; on peut étudier d'autre part la place de l'animal dans la société selon une approche plus sociologique, en s'intéressant notamment aux témoignages d'affection spontanée des gens du monde pour leurs animaux domestiques. Il sera intéressant pour nous de voir quelle lumière projette l'*Histoire naturelle* sur l'évolution du double aspect de cette question à l'âge classique.

⁶⁹¹ BUFFON, *Sur les Blafards et Nègres blancs* (1777), § 15-18, *H. n.*, t. XXXIII (*Supp.*, t. IV) / *O. c.*, t. III, p. 472-473.

Nous sommes habitués à penser l'animal dans la société du 18^e siècle comme le support des réflexions théologiques et philosophiques concernant l'existence de l'âme et sa nature. L'*Histoire naturelle* expose bien des réflexions de cet ordre, mais pour les lecteurs contemporains de Buffon, les animaux – plutôt que *l'animal* – sont plus simplement, et comme pour la plupart d'entre nous aujourd'hui, des compagnons du quotidien⁶⁹². En témoigne l'expression à divers niveaux d'une réelle sensibilité à la souffrance animale. Nous nuancerons donc l'affirmation de J. Roger, pour qui « la sentimentalité à l'égard des animaux est largement ignorée au 18^e siècle »⁶⁹³. Cette sensibilité, exprimée de plus en plus souvent par les contemporains de Buffon, l'est parfois, quoique rarement, par le naturaliste, par exemple dans *Les Animaux carnassiers* : « les animaux, du moins ceux qui ont des sens, de la chair et du sang, sont des êtres sensibles ; comme nous ils sont capables de plaisir et sujets à la douleur. Il y a donc une espèce d'insensibilité cruelle à sacrifier, sans nécessité, ceux surtout qui nous approchent, qui vivent avec nous, et dont le sentiment se réfléchit vers nous en se marquant par les signes de la douleur⁶⁹⁴. » Ch.-G. Le Roy, lieutenant des chasses de Versailles, qui œuvra à la reconnaissance des formes de l'intelligence animale dans ses *Lettres sur les animaux*, y écrit : « Je dis, monsieur, que les bêtes sentent comme nous ; et je crois que pour penser autrement, il faudrait absolument fermer ses yeux et son cœur. Celui qui pourrait entendre, sans être ému, les cris plaintifs d'un animal, ne serait pas fort sensible à ceux d'un homme⁶⁹⁵. » Dans les articles consacrés au cheval et à l'âne, Buffon dénonce les mauvais traitements infligés aux bêtes domestiques. Les chevaux « portent toujours les marques de la servitude, et souvent les empreintes cruelles du travail et de la douleur ; la bouche est déformée par les plis que le mors a produits, les flancs sont entamés par des plaies, ou sillonnés de cicatrices faites par l'éperon »⁶⁹⁶. Quant à l'âne, s'il « n'avait pas un grand fonds de bonnes qualités, il les perdrait en effet par la manière dont on le traite : il est le jouet, le plastron, le bardeau des rustres qui le conduisent le bâton à la main, qui le frappent, le surchargent, l'excèdent sans précaution, sans ménagement⁶⁹⁷. »

⁶⁹² Louise E. ROBBINS en rapporte des témoignages dans *Elephant Slaves and Pampered Parrots. Exotic Animals in Eighteenth-Century Paris*, Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press, 2002, p. 136.

⁶⁹³ Jacques ROGER, *Buffon, un philosophe au Jardin du Roi*, Paris, Fayard, 1989, p. 220.

⁶⁹⁴ BUFFON, *Les Animaux carnassiers* (1758), § 4, *H. n.*, t. VII / *O. c.*, t. I, p. 2 a / Pléiade, p. 748.

⁶⁹⁵ Charles-Georges LE ROY, *Lettres sur les animaux* (1768), éd. E. Anderson, Oxford, Voltaire foundation, 1994, p. 80.

⁶⁹⁶ BUFFON, *Le Cheval* (1753), § 2, *H. n.*, t. IV / *O. c.*, t. III, p. 521 a / Pléiade, p. 504.

⁶⁹⁷ BUFFON, *L'Âne* (1753), § 14, *H. n.*, t. IV / *O. c.*, t. III, p. 570 a / Pléiade, p. 563.

L'histoire naturelle n'est pas le seul champ littéraire qui s'ouvre à ce genre de réflexion. À l'occasion d'une dénonciation du scandale parisien du vol de cadavres destinés à la dissection et aux études anatomiques, Mercier exprime ainsi son écœurement :

J'ai toujours été révolté de voir dans les collèges un professeur qui, à la fin d'une année de physique, la couronne par une barbarie expérimentale : on cloue un chien vivant par les quatre pattes ; on lui enfonce le scalpel dans les chairs, malgré ses hurlements douloureux ; on lui ouvre les entrailles, et le professeur manie un cœur palpitant. La cruauté doit-elle accompagner la science ? Et les écoliers ne sauraient-ils apprendre un peu d'anatomie, sans être préalablement des bourreaux⁶⁹⁸ ?

Remarquons l'ellipse de l'agonie et de la mort du chien, éclipsées par le geste démonstratif et ironique du professeur, le cœur sur la main. Les propos de Mercier sont proches de ceux de Voltaire, à l'article *Bêtes* du *Dictionnaire philosophique* :

Des barbares saisissent ce chien, qui l'emporte si prodigieusement sur l'homme en amitié ; ils le clouent sur une table, et ils le dissèquent vivant pour te montrer les veines méaraïques. Tu découvres dans lui tous les mêmes organes de sentiment qui sont dans toi. Réponds-moi, machiniste, la nature a-t-elle arrangé tous les ressorts du sentiment dans cet animal, afin qu'il ne sente pas ? A-t-il des nerfs pour être impassible ? Ne suppose point cette impertinente contradiction dans la nature⁶⁹⁹.

Cependant, à la différence de Voltaire, qui utilise les manifestations de la sensibilité du chien comme un argument à opposer au « machiniste »⁷⁰⁰, Mercier n'engage pas une discussion sur le degré de sensibilité physique des bêtes (et sur leur nature), mais sur le degré de sensibilité émotionnelle des hommes. Rousseau met lui aussi l'accent sur cet aspect de la question :

[Les animaux] tenant en quelque chose à notre nature par la sensibilité dont ils sont doués, on jugera qu'ils doivent aussi participer au droit naturel, et que l'homme est assujéti envers eux à quelque espèce de devoirs. Il semble, en effet, que si je suis obligé de ne faire aucun mal à mon semblable, c'est moins parce qu'il est un être raisonnable que parce qu'il est un être sensible ; qualité qui, étant commune à la bête et à l'homme, doit au moins donner à l'une le droit de n'être point maltraitée inutilement par l'autre⁷⁰¹.

⁶⁹⁸ MERCIER, *Tableau de Paris* (1781-1788), dans *Paris le jour, Paris la nuit*, Paris, Robert Laffont, 1990, p. 71.

⁶⁹⁹ VOLTAIRE, article *Bêtes* du *Dictionnaire philosophique* (1764), dans *Œuvres complètes*, Oxford, Voltaire Foundation, 1994, t. 35, p. 413.

⁷⁰⁰ Comme le fait aussi ROUSSEAU au sujet de l'instinct dans la « Profession de foi du vicaire savoyard », dans *Émile ou de l'éducation* (1762), éd. M. Launay, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 373 n.

L'absence chez Mercier de toute référence au débat philosophico-théologique traditionnel sur la possibilité et la nature de l'âme des bêtes se confirme plus loin :

Un doux mouton succombait au milieu de la rue Dauphine à la fatigue de la marche ; meurtri de coups, le sang lui sortait par les yeux ; tout à coup une jeune fille en pleurs se précipite sur lui, soutient sa tête, qu'elle essuie d'une main avec son tablier de gaze, et de l'autre, un genou en terre, supplie le boucher, dont le bras était déjà levé pour frapper encore. Cela n'est-il pas à peindre ? Quand verrai-je ce petit tableau au salon du Louvre ?

En traversant les rues de Paris, regardant et écoutant tout, selon ma coutume, j'ai entendu un mot sublime d'une femme du peuple. Un garçon boucher, armé de son bâton noueux, voulait accélérer la marche tardive d'un veau qui, arraché à la mamelle de sa mère, faible, ne pouvait avancer, la femme lui crie : *Tue-le, barbare, mais ne le frappe point*⁷⁰².

Certes, cette sensibilité à la souffrance animale n'est pas tout à fait nouvelle : Montaigne l'a exprimée en son temps, où elle était cependant peu partagée. S'appuyant sur les recherches d'H. Busson, E. de Fontenay a montré comment, au 17^e siècle, La Fontaine et les personnalités en vue de son temps ont formé des cercles semi-clandestins anticartésiens, convaincus, exemples édifiants à l'appui, de l'intelligence, de la liberté et de la sensibilité des animaux, qu'ils soient sauvages ou domestiques. C'est ce qui l'amène à la conclusion suivante :

Ces hommes et ces œuvres attestent que Diderot avait raison, et même un peu plus qu'il ne le pensait lui-même, quand il évoquait les « prédécesseurs ». Il faut en effet étendre sa généreuse reconnaissance à tous ces fourriers qui, par leurs conversations savantes non autorisées, ont constitué un milieu d'avant-garde grâce auquel le matérialisme athée le plus militant a pu s'affirmer. Au temps du Roi-Soleil, loin des disputes entre les cartésiens et les scolastiques, les Encyclopédistes eurent des ascendants et les animaux des grands frères⁷⁰³.

Ces personnes du beau monde semblent avoir intégré les éléments de leur relation aux animaux à une réflexion sur le cartésianisme. Au 18^e siècle, cet aspect du rapport aux bêtes apparaît peu dans les volumes du *Supplément à l'Histoire naturelle*, où sont reproduits les témoignages des lecteurs portant sur le comportement de leurs animaux familiers.

⁷⁰¹ ROUSSEAU, Préface du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, éd. J. Roger, Paris, Flammarion, 1992, p. 162.

⁷⁰² MERCIER, *op. cit.*, p. 180-181.

1. *L'animal domestique au salon*

Dans l'article qu'il consacre aux bichons, Buffon rend compte des phénomènes de mode associés aux animaux de compagnie :

Ces chiens ont été fort à la mode il y a quelques années, mais à présent on n'en voit presque plus ; ils étaient si petits, que les femmes les portaient dans leur manchon : à la fin on les a quittés, sans doute à cause de la malpropreté qui est inséparable des chiens à longs poils, car on ne pouvait pas tondre ceux-ci sans leur ôter leur principal agrément : il en est resté si peu, que je n'en ai pu trouver aucun pour le faire dessiner⁷⁰⁴.

⁷⁰³ Élisabeth DE FONTENAY, *Le Silence des bêtes. La philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Paris, Fayard, 1998, XI, chap. 3, et p. 374.

⁷⁰⁴ BUFFON, *Les Bichons* (1755), unique §, *H. n.*, t. V / *O. c.*, t. III, p. 665 a.

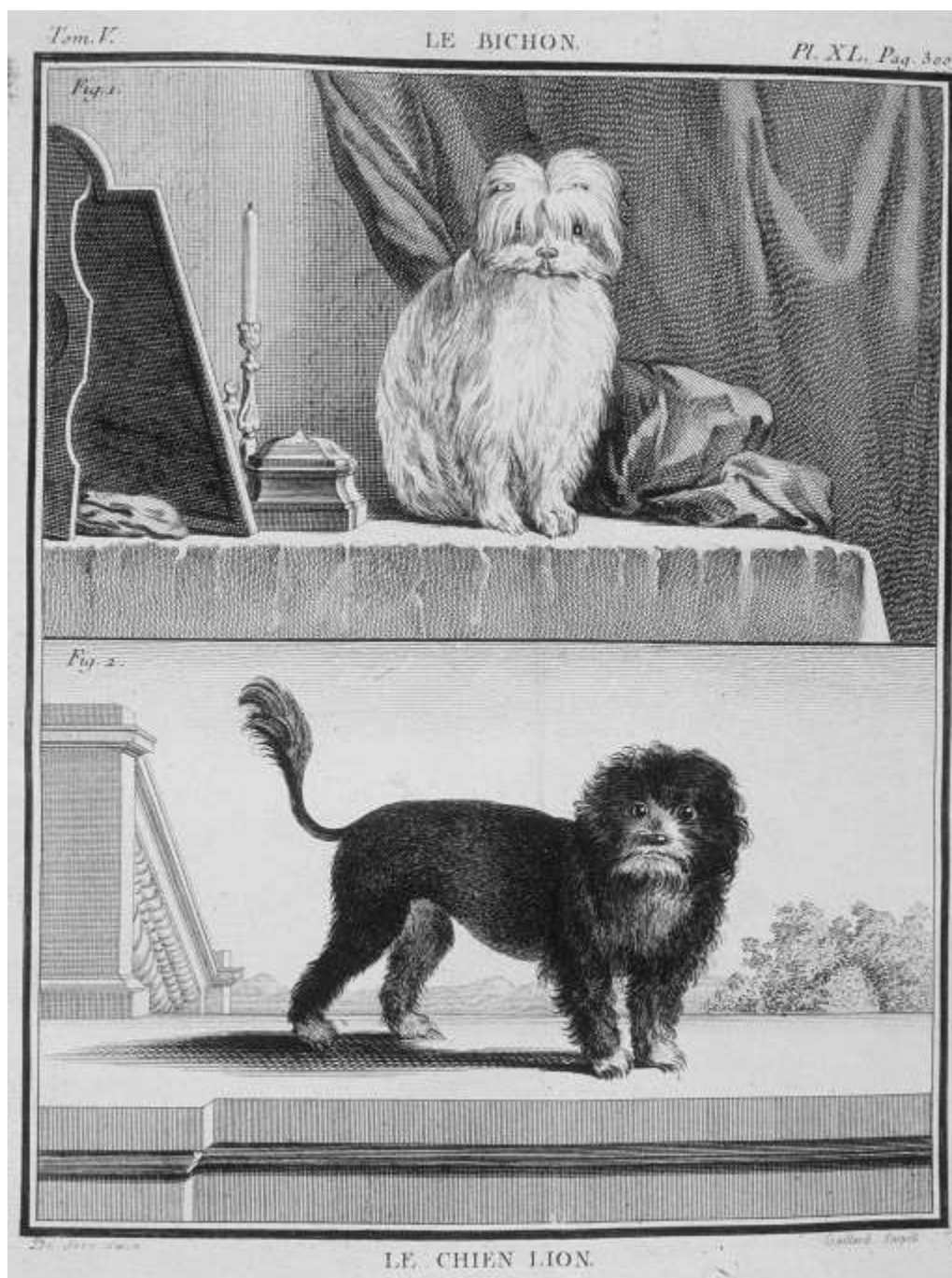


Fig. 38 : *Le Bichon* et *Le Chien lion*, planche de J. DE SÈVE, pour l'*Histoire naturelle* de Buffon, t. V, 1755.

Au chapitre précédent, nous avons proposé une lecture libertine de la gravure représentant le bichon. L'ensemble de la planche le présente en compagnie du chien lion, qui fut peut-être lui aussi un chien à la mode. Vingt ans plus tard, une toile de Fragonard met encore en scène un petit chien blanc à longs poils, associé à la coquetterie et aux intrigues amoureuses de sa maîtresse :



Fig. 39 : *La Lettre d'amour*, toile de FRAGONARD, 1770.

On a vu que la réflexion sur le statut de l'animal s'était développée au 17^e siècle dans les cercles mondains. Les *Amours de Grisette* de M^{me} Deshoulières en sont le témoignage littéraire laissé à la postérité. M^{me} Deshoulières rédigea la correspondance poétique de sa chatte, Grisette, avec ses prétendants. Ce qui est intéressant avec cette œuvre, au-delà de son piquant, c'est qu'elle doit se comprendre dans son contexte social. En effet, « Grisette et Tata

son camarade jouirent dans les cercles de la cour et de la ville d'une véritable célébrité et obtinrent à ce titre les honneurs du *Mercurie Galant* »⁷⁰⁵. Les gens du monde virent paraître dans le périodique les lettres adressées par leurs propres bêtes à la célèbre Grisette. La marquise de Montglas y découvre les lamentations de son matou castré Tata, la duchesse de Béthune l'assurance de son Dom Gris, M^{lle} Bocquet la délicatesse de sentiment de son Mittin, le Maréchal de Vivonne, enfin, voit son chien Cochon faire la conquête contre nature du cœur de la minette. Cochon clôt l'une de ses lettres par cette prière : « Et laissons *dans le monde* un souvenir durable / De nos singulières amours »⁷⁰⁶ ; il s'agit bien là du « beau » monde. La lettre de Mittin à Grisette est par ailleurs révélatrice du genre de détail qui fait les délices des conversations mondaines consacrées aux bêtes domestiques :

On vous voit quelquefois d'un manège léger
 Sauter, bondir et voltiger,
 Et quelquefois en galante Minette
 Vous dresser sur vos pieds pour atteindre au miroir
 Prendre plaisir à vous y voir,
 Y consulter vos traits en illustre coquette,
 En chatte d'importance, et non pas en Grisette. [...]

Savez-vous de quel air discret et raisonnable
 J'ai ma part dans un bon repas ?
 J'appuie adroitement ma patte sur les bras
 De ceux qui sont assis à table.
 Si leur faim est inexorable,
 Ma faim ne se rebute pas,
 Et d'un air toujours agréable
 Je tire du moins charitable
 Les morceaux les plus délicats⁷⁰⁷.

On peut supposer qu'au 18^e siècle encore, l'animal domestique joue son rôle dans la comédie sociale. Une peinture de Chardin illustre la place du petit chien – symbole de fidélité – dans l'intimité domestique, et, devine-t-on, galante, de ses maîtres :

⁷⁰⁵ Édouard SANSOT-ORLAND, Notice sur M^{me} Deshoulières, dans M^{me} DESHOULIÈRES, *Les Amours de Grisette* (1678), Paris, Sansot, 1906, p. 21.

⁷⁰⁶ M^{me} DESHOULIÈRES, *id.*, p. 76. Nous soulignons.

⁷⁰⁷ *Id.*, p. 42 et 44.



Fig. 40 : *Dame cachetant une lettre*, toile de CHARDIN, 1733.

Buffon lui-même devait participer à cette sorte de comédie sociale, comme on le devine grâce à une lettre adressée en 1772 à M^{me} Daubenton : « Je m’amuse avec vos petits lévriers ; vous aurez le mari et la femme, ils feront une jolie famille⁷⁰⁸. » Ch.-G. Le Roy, lieutenant des chasses proche des cercles philosophiques et de Buffon, avait perçu l’importance du rôle joué par l’animal domestique dans la vie affective de ses maîtres. Il semble que ses polémiques *Lettres sur les animaux* lui aient été commandées par M^{me} d’Angiviller, qui idolâtrait ses animaux familiers, et souhaitait qu’on prît la défense de leur intelligence et de leur sensibilité⁷⁰⁹.

Une remarque s’impose : les femmes figurent en permanence dans ce jeu mondain. L’animal est-il dans la société classique un jouet de femmes ? L. E. Robbins ne le pense pas. Au vu de récits, d’anecdotes, de poèmes, d’illustrations et même de certains textes d’histoire naturelle, explique-t-elle, on pourrait croire que seuls les femmes et les enfants s’occupent d’animaux domestiques ; les ouvrages traitant de l’entretien de ces bêtes s’adressent d’ailleurs en priorité aux femmes et aux enfants. Mais il semble que les auteurs associent femmes et

⁷⁰⁸ BUFFON, *Correspondance générale*, op. cit., t. I, p. 223.

bêtes autour de connotations sentimentales et érotiques. En réalité, s'il est impossible de déterminer la part qu'hommes et femmes représentent dans l'ensemble des maîtres d'animaux domestiques, celle des femmes est certainement exagérée par ces sources. Des maîtres masculins sont en effet mentionnés dans des mémoires, des lettres adressées aux journaux, dans des ouvrages naturalistes, et L. E Robbins ajoute que seulement un tiers des déclarations publiques de perte de perroquets mentionnent une femme comme maître ou personne à contacter⁷¹⁰.

Comment caractériser l'évolution du rapport à l'animal domestique entre le 17^e et le 18^e siècle ? La nouveauté, c'est peut-être l'entrée, sur la scène mondaine, de l'animal exotique ou sauvage apprivoisé, comme en témoigne le *Supplément à l'Histoire naturelle*. Nous verrons que ces deux catégories de bêtes assument des fonctions différentes dans le jeu mondain, dont l'*Histoire naturelle* se fait l'écho. Buffon dit avoir reçu un très bel ara rouge de la marquise de Pompadour⁷¹¹ ; l'animal exotique constitue parfois une sorte de cadeau mondain. Quant à l'animal sauvage apprivoisé, il est plus fortement investi de l'affectivité de ses maîtres.

2. L'animal exotique au salon

L. E. Robbins a montré que Paris compte un grand nombre de perroquets parmi ses habitants, dans la seconde moitié du 18^e siècle. Parmi eux, les jacos (perroquets gris du Gabon) et les amazones prédominent⁷¹². Dans *Le Jaco ou perroquet cendré*, Buffon reproduit une note communiquée par M^{me} Nadault, sa sœur. Elle y rapporte notamment le détail des marques d'affection que son jaco témoignait à une fille de cuisine, puis à la remplaçante de cette dernière⁷¹³. De nombreux lecteurs ont dû opérer une comparaison entre le comportement de leur perroquet et celui du jaco de M^{me} Nadault.

Les singes sont aussi très présents dans les foyers. Dans *Le Sajou*, Buffon distingue deux variétés de cet animal, et continue :

Nous les avons eus vivants, et il nous a paru que de tous les sapajous ce sont ceux auxquels la température de notre climat disconvenait le moins ; ils y subsistaient sans peine et pendant quelques années, pourvu qu'on les tienne dans une chambre à feu pendant l'hiver ; ils peuvent même produire, et

⁷⁰⁹ Voir la n. 12 à la lettre IV à madame *** (lettre 12), dans Charles-Georges LE ROY, *op. cit.*, p. 266.

⁷¹⁰ Louise E. ROBBINS, *op. cit.*, p. 142.

⁷¹¹ BUFFON, *L'Ara rouge* (1779), § 10, *H. n.*, t. XXI (*H. n. des Oiseaux*, t. VI) / *O. c.*, t. VI, p. 51.

⁷¹² Louise E. ROBBINS, *op. cit.*, p. 126.

⁷¹³ BUFFON, *Le Jaco ou perroquet cendré* (1779), § 5, *H. n.*, t. XXI (*H. n. des oiseaux*, t. VI) / *O. c.*, t. VI, p. 29 a-b.

nous en citerons plusieurs exemples. Il est né deux de ces petits animaux chez madame la marquise de Pompadour, à Versailles, un chez M. de Réaumur, à Paris, et un autre chez madame de Poursel, en Gâtinois [...]. Au reste, ces saïous sont fantasques dans leurs goûts et dans leurs affections ; ils paraissent avoir une forte inclination pour de certaines personnes, et une grande aversion pour d'autres, et cela constamment⁷¹⁴.

Il se pourrait que M^{me} de Pompadour, qui se montrait assez familière avec Buffon, ait discuté avec lui de ces inclinations. Un détail de mise en page nous invite d'ailleurs à chercher malice dans cet article. Buffon évoque les inclinations vives des saïous pour « de certaines personnes », puis, sans transition, décrit la singularité de leurs organes sexuels. Or, ce texte est suivi d'une section intitulée « Caractères distinctifs de cette espèce » qui aurait dû, en toute logique, contenir la description de cette « singularité » (la singularité des organes sexuels est en effet mentionnée dans la section « Caractères distinctifs » qui clôt nombre des articles consacrés aux singes). On est tenté d'imaginer que cet article de Buffon est codé, et renvoie à une conversation libre échangée avec l'une des personnalités mentionnées dans le texte.

Parmi les représentations de singes données par J. de Sève, une gravure attire l'attention. Les saïous sont représentés dans un décor naturel, mais le saï à gorge blanche est représenté dans une chambre, où il a exercé sa liberté de détruire. Cette gravure est très probablement inspirée d'une anecdote rapportée par une personne de l'entourage de Buffon ou de J. de Sève qui possédait cet animal. Le décor en est notablement travaillé ; le paravent et la corbeille renvoient à la mode des chinoiseries. La chambre est soit la reproduction de la chambre réelle dans laquelle se déroula l'incident évoqué, soit la représentation d'une chambre type arrangée selon les goûts esthétiques du moment :

⁷¹⁴ BUFFON, *Le Saïou* (1767), § 1, *H. n.*, t. XV / *O. c.*, t. IV, p. 757.



Fig. 41 : *Le Sai à gorge blanche*, gravure de J. DE SÈVE pour l'*Histoire naturelle* de Buffon, t. XV, 1767.

Cette planche paraît d'autant plus être l'illustration d'une anecdote réelle que l'on trouve des récits lui correspondant dans des témoignages du temps. L. E. Robbins a trouvé celui-ci dans les mémoires de la baronne d'Oberkirch qui, en visite à Paris, fit la connaissance du singe de la princesse de Chimay. Alors qu'elles étaient au théâtre, le singe s'échappa de la

pièce qu'il occupait, remplit d'eau la gamelle de son compagnon chien, puis se maquilla à la coiffeuse de sa maîtresse⁷¹⁵. Remarquons que la figure du singe destructeur assume le même genre de fonction que celle du singe travesti : il renverse les valeurs de la haute société. On peut éprouver un plaisir carnavalesque à voir un animal détruire sa paix et son harmonie domestique lorsque cette paix et cette harmonie sont fondées sur des règles sociales contraignantes.

En gardant en mémoire les éléments apportés par A.-M. Bassy au sujet du codage galant (voir la section traitant des allusions licencieuses dans les gravures de J. de Sève), nous pouvons proposer une autre hypothèse explicative pour cette gravure. Elle rassemble drapés chiffonnés, vêtement jeté sur le dossier d'un fauteuil et rappelant la nudité qu'il dissimula, secret du meuble drapé dans la partie gauche et du coffre à serrure sur lequel le saï pose son postérieur. Le singe présente une chaîne dont il s'est libéré, recouvrant sa liberté pour briser ce qu'il n'avait pas le droit de toucher, une cruche au ventre rond réduite en pièces. On ne voit rien s'en écouler, mais l'idée du liquide est suggérée, or A. Guillerm nous apprend que celui-ci est aussi un élément appartenant au symbolisme érotique des estampes libres : « Le thème de l'eau, ou du liquide en général, possède en tout cas une résonance symbolique que la psychanalyse n'est pas seule à percevoir. Les variantes très nombreuses de *Perette et le pot au lait* le prouvent⁷¹⁶. ». Ajoutons que de la pelote qui figure au bas de la gravure déroule un fil présentant une boucle, qui pourrait renvoyer à la symbolique de la chasteté. Remarquons que le singe fait le geste de présenter l'anneau de sa chaîne, cercle qui appelle les goulots étroits des bouteilles du quart inférieur droit... A. Guillerm écrit ceci au sujet des objets à symbolique sexuelle :

Ces objets sont chargés de signifier ce que l'image ne montre pas ou ce qu'elle ne saurait expliquer. Ils le font assez discrètement pour figurer à l'occasion dans n'importe quel type de gravures. Et le procédé de mise en valeur reste celui qui est employé ici : un bras apparemment abandonné désigne un objet qui doit se distinguer de tous ceux qui peuplent l'image. Affaibli, c'est le geste des effigies officielles qui pointent une carte, un plan ou un livre qui évoque un acte majeur de leur vie⁷¹⁷.

Acte majeur de sa vie ou illustration de son essence, la libération du singe demandait à être mise en avant ; voilà l'option philosophique dans l'interprétation de cette gravure. Cependant, les éléments suggestifs que nous avons énumérés plus tôt semblent superposer à

⁷¹⁵ Voir Louise E. ROBBINS, *op. cit.*, p. 131.

⁷¹⁶ Alain GUILLERM, « Le système de l'iconographie galante », *Dix-huitième siècle*, Paris, Garnier, n° 12, 1980, p. 190.

⁷¹⁷ *Id.*, p. 191.

cette version de l'histoire du saï une histoire moins philosophique et plus libertine. Certes, la gravure en elle-même n'est pas explicitement licencieuse, mais le rapprochement opéré par le lecteur habitué des gravures qui le sont lui permet d'y reconnaître des éléments signifiants, et J. de Sève le sait. Cette gravure est donc à la fois l'illustration probable d'une anecdote qui dut courir les salons, une illustration des problèmes posés par la domestication d'espèces exotiques, et une planche à clé pour qui cherche des serrures galantes.

C. ANECDOTES DOMESTIQUES : TABLEAUX DU FOYER DES LECTEURS ET DU FOYER DE BUFFON

Les gens du monde, encouragés par la rigueur avec laquelle Buffon s'imposait de citer ses sources, lui adressèrent souvent l'« histoire » d'une bête exotique ou sauvage, adoptée d'abord pour le plaisir d'établir avec elle un lien affectif ou un divertissement mondain, sans considération naturaliste première. Ces personnes, parmi lesquelles figurent des femmes, se font naturalistes à l'occasion de leur correspondance avec Buffon. Pour L. E. Robbins, celui-ci élargissait ainsi son audience, donnait aux maîtres des animaux le plaisir de voir citer leur nom et publier les charmes de leur compagnon animal⁷¹⁸. Elle estime que le côté ludique de ces publications de lettres de lecteurs remplit la fonction classique attribuée à la littérature : plaire et instruire à la fois⁷¹⁹. Nombreux sont les lecteurs de Buffon qui lui firent part de leur intérêt et de leur affection pour une bête sauvage apprivoisée. Notre but sera essentiellement ici de voir comment, en intégrant le « courrier des lecteurs » aux volumes du *Supplément*, Buffon fait entrer ses lecteurs dans l'intimité de son œuvre, et leur concède une part de sa construction.

1. *Récits de lecteurs : l'animal sauvage adopté donne accès à leur intimité*

Buffon lui-même nourrissait chez lui un singe et, comme nous le verrons, divers animaux sauvages, mais ses observations naturalistes lui en donnaient le prétexte. Il en va autrement des personnes du beau monde qui lui envoient des témoignages de l'adoption qu'elles ont faite de bêtes sauvages. Dans la *Deuxième addition à l'article de la loutre*, Buffon admet qu'il s'est trompé en disant que la loutre n'était pas susceptible d'éducation, et produit ce témoignage :

⁷¹⁸ Louise E. ROBBINS, *op. cit.*, p. 149. Aux pages 149-150, elle parle d'un dialogue entre BUFFON et son audience, et appuie son propos sur les mêmes textes de BUFFON que ceux que nous étudions ici, mais nous en détaillons et prolongeons l'analyse.

Voici ce que M. le marquis de Courtivron, mon confrère à l'Académie des sciences, a bien voulu m'écrire en date du 15 octobre 1779, sur une loutre très privée et très docile qu'il a vue à Autun :

« [...] Dans ce que je vais vous dire, je ne rapporterai rien que je n'aie vu, et que mille personnes n'aient vu comme moi, à l'abbaye de Saint-Jean-le-Grand, à Autun, dans les années 1775 et 1776 ; j'ai vu, dis-je, pendant l'espace de près de deux ans, à différentes fois, une loutre femelle qui avait été apportée peu de temps après sa naissance dans ce couvent, et que les tourières s'étaient plu à élever [...]. Cette loutre était privée comme un chien ; elle répondait au nom de *loup-loup* que lui avaient donné les tourières ; elle les suivait et je l'ai vue revenir à leur voix du bout d'une vaste cour où elle se promenait en liberté, et, quoique étranger, je m'en faisais suivre en l'appelant par son nom. [...]

Cette loutre habitait la chambre des tourières, et la nuit elle couchait sur leur lit : le jour elle se tenait ordinairement sur une chaise de paille où elle dormait couchée en rond ; et quand la fantaisie lui en prenait, elle allait se mettre la tête et les pattes de devant dans un seau d'eau qui était à son usage ; ensuite elle se secouait et venait se remettre sur sa chaise, ou allait se promener dans la cour ou dans la maison extérieure. [...]

J'ai souvent eu occasion de voir cette loutre, [...] et j'ai dîné dix fois avec la loutre qui était de très bonne compagnie. [...]

Je me reproche de m'être si fort étendu sur cet article des loutres, comme susceptibles d'être bien apprivoisées ; mais j'ai cru devoir vous donner un exemple de ce que j'ai vu dans notre Bourgogne : ainsi, sans recourir aux exemples de Danemark et de Suède, s'ils existent tels que le P. Vanière, dans son poème du *Praedium rusticum*, les a célébrés, voilà des choses que lesquelles vous pouvez compter, et il n'y a rien de poétique dans ce que je vous dis »⁷²⁰.

S'il n'y a rien de « poétique » dans les faits rapportés, il y a en revanche un peu de poésie dans la manière dont ils sont contés. Que ceux-ci soient des amateurs ou des professionnels, comme le marquis de Courtivron, les auteurs de ce genre de courrier jouent avec Buffon à une sorte de jeu mondain. D'une part, les maîtres instrumentalisent les bêtes comme des faire-valoirs, afin de se faire remarquer dans les salons et de briller en société. D'autre part, les incursions épistolaires mondaines, nombreuses notamment au sein du *Supplément*, devaient en rendre la lecture plus attractive. Dans *La Mangouste*, comme Buffon s'interroge sur la malpropreté d'une petite mangouste qui pourrait la distinguer de deux autres espèces de mangouste, Buffon rapporte ceci : « je puis assurer moi-même avoir vu une de ces petites mangoustes qui était si privée que son maître (M. le président de Robien), qui l'aimait beaucoup, la portait toujours dans son chapeau, et faisait à tout le monde l'éloge de sa gentillesse et de sa propreté »⁷²¹. Buffon substitue à la mythologie des chimères de l'Antiquité, la mythologie des anecdotes de salon ; moins de magie et plus de familiarité devront désormais séduire le lecteur. Dans l'*Addition à l'article de l'hermine*, il écrit :

⁷¹⁹ *Id.*, p. 150.

⁷²⁰ BUFFON, *De la loutre* (1782), l'article dans son entier, t. XXXV, (*Supp.*, t. VI) / *O. c.*, t. IV, p. 34-35.

Je dois citer ici avec éloge et reconnaissance une lettre qui m'a été écrite par madame la comtesse de Noyan, datée au château de la Mancelière en Bretagne, le 20 juillet 1771.

« Vous êtes trop juste, monsieur, pour ne pas faire réparation d'honneur à ceux que vous avez offensés. Vous avez fait un outrage à la race de l'hermine en l'annonçant comme une bête que l'on ne pouvait apprivoiser. J'en ai une depuis un mois que l'on a prise dans mon jardin, qui, reconnaissante des soins que je prends d'elle, vient m'embrasser, me lécher et jouer avec moi comme le pourrait faire un petit chien. Elle est à peu près de la taille d'une belette, roussâtre sur le dos, le ventre et les pattes blanches ; cinq belles petites griffes à ses jolies petites pattes [...]. Cette jolie petite bête jouissant de sa liberté jusqu'à l'heure que nous nous retirons, joue, vole nos sacs d'ouvrages et tout ce qu'elle peut emporter »⁷²².

M^{me} Deshoulières, très lue, appréciée et éditée au 18^e siècle, est sans doute pour quelque chose dans l'antiquisante dénonciation de l'« outrage à la race de l'hermine ». On voit comme la correspondante de Buffon s'essaie à la description anatomique, mais sur le mode précieux et humoristique. À ce témoignage, Buffon en ajoute un second qui, aux descriptions anatomiques et comportementales, mêle le récit de l'« intimité » du correspondant avec sa bête :

M. Giely de Mornas, dans le comtat Venaissin, m'écrit dans les termes suivants : « [...] Au surplus cette belette est très familière et très gaie : ce n'est pas contrainte ni tolérance, c'est plaisir, goût, attachement. Rechercher les caresses, provoquer les agaceries, se coucher sur le dos, et répondre à la main qui la flatte de mille petits coups de pattes et de dents très aiguës, dont elle sait modérer et retenir l'impression au simple chatouillement, sans jamais s'oublier ; me suivre partout, me grimper et parcourir tout le corps ; s'insinuer dans mes poches, dans ma manche, dans mon sein, et de là m'inviter au badinage, dormir sur moi, manger à table sur mon assiette, boire dans mon gobelet, me baiser la bouche et sucer ma salive qu'elle paraît aimer beaucoup (sa langue est rude comme celle du chat) ; folâtrer sans cesse sur mon bureau pendant que j'écris, et jouer seule et sans agaceries ni retour de ma part avec mes mains et ma plume : voilà la mignarderie de ce petit animal »⁷²³.

Ce témoignage, qui parle à tous les gens attachés à leurs animaux domestiques, a encore le mérite d'aller contre l'idée que ce type de relation à une bête ne peut être que le fait d'une femme. Dans la *Nouvelle Addition à l'article du kinkajou*, Buffon produit une note à lui adressée par M. Simon-Chauveau. C'est le témoignage intéressant d'un désir de participer à l'avancement des recherches de Buffon, contrarié par l'attachement développé pour une bête sauvage : « J'ai plusieurs fois pris la résolution [...] de vous offrir cet animal vivant, pour le

⁷²¹ BUFFON, *La Mangouste* (1765), § 2, n., *H. n.*, t. XIII / *O. c.*, t. IV, p. 228 a, n.

⁷²² BUFFON, *Addition aux articles de la belette, de l'hermine, du surikate, de la mangouste et du vansire* (1776), § 1-2, *H. n.*, t. XXXII (*Supp.*, t. III) / *O. c.*, t. IV, p. 237.

⁷²³ *Id.*, § 4-6 / *O. c.*, t. IV, p. 238 a-b.

soumettre à vos observations ; mais il venait dans ces instants me caresser si doucement et jouer autour de moi avec tant de gaieté, que, séduit par ses gentilleses, je n'ai jamais eu le courage de m'en séparer⁷²⁴. » Nouveau témoignage de la sentimentalité masculine...

L'article consacré au raton et son addition établissent une sorte de dialogue entre Buffon et un particulier. Dans l'article, Buffon décrit les habitudes et les mœurs d'un raton qu'il a observé vivant pendant plus d'un an. Il précise qu'« il était familier et même caressant, sautant sur les gens qu'il aimait, jouant volontiers et d'assez bonne grâce, leste, agile, toujours en mouvement »⁷²⁵. Dans l'*Addition à l'article du raton*, il produit le témoignage complémentaire de M. Blanquart des Salines, qui lui écrit de Calais en 1775 :

Mon raton a vécu toujours enchaîné avant qu'il m'appartînt : dans cette captivité, il se montrait assez doux, quoique peu caressant. [...] Depuis son séjour chez moi, sa servitude a été fréquemment suspendue. Sans le perdre de vue, je le laisse promener avec sa chaîne, et chaque fois mille gentilleses m'expriment sa reconnaissance. Il n'en est pas ainsi quand il s'échappe de lui-même ; alors il rôde quelquefois trois ou quatre jours de suite sur les toits du voisinage [...] ⁷²⁶.

Ce témoignage comprend le récit de l'anecdote suivante :

Si le raton n'est pas fort reconnaissant des caresses qu'il reçoit, il est singulièrement sensible aux mauvais traitements. Un domestique de la maison l'avait un jour frappé de quelques coups de fouet : vainement cet homme a-t-il cherché depuis à se réconcilier : ni les œufs, ni les sauterelles marines, mets délicieux pour cet animal, n'ont jamais pu le calmer. À son approche, il entre dans une sorte de rage ; les yeux étincelants, il s'élance contre lui, pousse des cris de douleur ; tout ce qu'on lui présente alors, il le refuse, jusqu'à ce que son ennemi disparaisse⁷²⁷.

Buffon aurait pu supprimer ce passage peu informatif, mais la scène cocasse qu'il décrit a l'avantage d'inciter le lecteur à l'identifier à son propre univers domestique, au sein duquel a pu se produire une anecdote comparable avec n'importe quel animal familier. Dans *Le Perroquet*, Buffon produit en note le long récit d'un correspondant, dont il aurait pu retrancher certains passages relevant de l'anecdote. Des points de suspension indiquent d'ailleurs que Buffon opéra des coupures. Il y est question d'une buse que M. Fontaine, un curé, apprivoisa en 1763 :

⁷²⁴ Cité par BUFFON, dans *Nouvelle Addition à l'article du kinkajou*, § 3, *H. n.*, t. XXXVI (*Supp.*, t. VII) / *O. c.*, t. IV, p. 32 a-b.

⁷²⁵ BUFFON, *Le Raton* (1760), dern. §, *H. n.*, t. VIII / *O. c.*, t. IV, p. 135 b.

⁷²⁶ Cité dans BUFFON, *Addition à l'article du Raton* (1776), § 2-4, *H. n.*, t. XXXII (*Supp.*, t. III) / *O. c.*, t. IV, p. 135 b.

⁷²⁷ *Id.*, § 5 / *O. c.*, t. IV, p. 136 a.

Cette buse avait une aversion singulière ; elle n’a jamais voulu souffrir de bonnets rouges sur la tête d’aucun paysan [...] ; elle enlevait aussi les perruques sans faire aucun mal, et portait ces bonnets et ces perruques sur l’arbre le plus élevé d’un parc voisin, qui était le dépôt ordinaire de tous ses larcins. [...] j’avais coutume de l’appeler tous les soirs par un coup de sifflet auquel elle ne répondit pas pendant six jours, mais le septième j’entendis un petit cri dans le lointain, que je crus être celui de ma buse ; je le répétai alors une seconde fois, et j’entendis le même cri ; j’allai du côté où je l’avais entendu, et je trouvai enfin ma pauvre buse qui avait l’aile cassée [...] ; quoiqu’elle fût extrêmement exténuée, elle me fit cependant beaucoup de caresses ; [...] elle recommença à voler comme auparavant [...], après quoi elle disparut pour toujours. Je suis très persuadé qu’elle fut tuée par méprise, elle ne m’aurait pas abandonné par sa propre volonté⁷²⁸.

Buffon a retenu ces extraits, soit respect du correspondant, soit volonté de divertir le lecteur par une anecdote savoureuse.

On aura remarqué que les témoignages de lecteurs sont surtout intégrés au *Supplément*. On pourrait supposer que cette intégration avait pour but de fidéliser les lecteurs et d’assurer le succès commercial de ces volumes disparates et somme toute moins attrayants que les quinze premiers volumes, plus clairement organisés selon une progression didactique. Il ne faut pas en déduire que les *Suppléments* n’offraient pas d’autres attraits, car, comme l’explique J. Varloot, l’aspect hétéroclite de ces textes n’était pas rédhibitoire : « Cette formule d’écriture ne gênait pas les contemporains. Les amateurs de sciences suivaient des périodiques où les nouvelles ne pouvaient suivre que l’ordre des découvertes ; le public éclairé était entraîné à trouver sa pâture dans les dictionnaires issus de l’*Encyclopédie*, tel ce *Dictionnaire de l’industrie* compilé en 1776 par Henri Duchesne, qui avait dédié à Buffon en 1770 un *Manuel du naturaliste*⁷²⁹. » L’insertion des courriers d’anecdotes de salon était ainsi sans doute destinée à fidéliser les lecteurs mondains peu soucieux de reconstituer un savoir dispersé, dont, par ailleurs, les amateurs éclairés s’accommodaient bien ; les différentes catégories de lecteurs de Buffon pouvaient donc continuer à trouver leur compte dans les volumes du *Supplément*.

2. Récits de Buffon : l’animal sauvage élevé en captivité donne accès à son intimité

Décrire le comportement des bêtes sauvages qu’il « héberge » afin de les mieux connaître est aussi l’occasion pour Buffon de faire pénétrer les lecteurs dans son intimité domestique, comme ils le font pénétrer dans la leur avec les lettres précédemment citées.

⁷²⁸ BUFFON, *Le Perroquet* (1779), n. du § 7, *H. n.*, t. XXI (*H. n. des Oiseaux*, t. VI) / *O. c.*, t. VI, p. 20-21 / Pléiade, p. 1155-1156.

Buffon se donne à voir dans son quotidien domestique bourguignon, traversé par la présence des animaux dont il décrit les mœurs et comportements, et le naturaliste n'hésite pas à donner dans l'anecdote. Pour illustrer son propos concernant la malice simiesque du hérisson, il écrit : « On m'a souvent apporté la mère et les petits au mois de juin [...]. J'ai voulu en élever quelques-uns [...]. Un hérisson qui s'était glissé dans la cuisine découvrit une petite marmite, en tira la viande et y fit ses ordures⁷³⁰. » Buffon raconte le même type d'anecdote au sujet du castor, dont il avait un spécimen vivant à Paris : « il paraît qu'il ne peut supporter ni la malpropreté, ni les mauvaises odeurs : lorsqu'on le retient trop longtemps en prison, et qu'il se trouve forcé d'y faire ses ordures, il les met près du seuil de la porte, et, dès qu'elle est ouverte, il les pousse dehors. Cette habitude de propreté leur est naturelle ; et notre jeune castor ne manquait jamais de nettoyer ainsi sa chambre⁷³¹. » Ayant élevé quelques blaireaux, Buffon peut affirmer que « ces animaux sont naturellement frileux ; ceux qu'on élève dans la maison ne veulent pas quitter le coin du feu, et souvent s'en approchent de si près, qu'ils se brûlent les pieds, et ne guérissent pas aisément »⁷³². Dans l'*Addition à l'article du paca*, Buffon extrait des notes prises avec exactitude par Trécourt le récit des mœurs de l'animal qu'il fait « nourrir dans sa maison » depuis près d'un an :

Sa loge n'était pas le seul endroit qui parût lui plaire, tous les recoins obscurs semblaient lui convenir ; il établissait souvent un nouveau gîte dans les armoires qu'il trouvait ouvertes, ou bien sous les fourneaux de l'office et de la cuisine ; mais auparavant il s'y préparait un lit, et quand il s'était une fois donné la peine de s'y établir, on ne pouvait que par force le faire sortir de ce nouveau domicile. La propreté semble être si naturelle à cet animal, qui était femelle, que lui ayant donné un gros lapin mâle, dans le temps qu'elle était en chaleur, pour tenter leur union, elle le prit en aversion au moment qu'il fit ses ordures dans leur cage commune. Auparavant elle l'avait assez bien reçu pour en espérer quelque chose ; elle lui faisait même des avances très marquées en lui léchant le nez, les oreilles et le corps [...] ; mais dès que le lapin eut infecté la cage, elle se retira sur-le-champ dans le fond d'une vieille armoire, où elle se fit un lit de papier et de linge, et ne revint à sa loge que quand elle la vit nette et libre de l'hôte malpropre qu'on lui avait donné⁷³³.

Il semble se produire un glissement du récit de l'expérience d'hybridation vers l'anecdote anthropomorphique et cocasse : on pense aux amours « interspécifiques » de la chatte Grisette et du chien Cochon autant qu'à celles de la poule et du lapin de Réaumur. On

⁷²⁹ Jean VARLOOT, préface à BUFFON, *Histoire naturelle*, éd. J. Varloot, Paris, Gallimard, 1984, p. 30.

⁷³⁰ BUFFON, *Le Hérisson* (1760), § 1, *H. n.*, t. VIII / *O. c.*, t. IV, p. 68 b.

⁷³¹ BUFFON, *Le Castor* (1760), § 15, *H. n.*, t. VIII / *O. c.*, t. IV, p. 129 a.

⁷³² BUFFON, *Le Blaireau* (1758), § 4, *H. n.*, t. VII / *O. c.*, t. IV, p. 26 b.

⁷³³ BUFFON, *Addition à l'article du Paca* (1776), § 2, *H. n.*, t. XXXII (*Supp.*, t. III) / *O. c.*, t. IV, p. 287 a.

peut relever l'expression « petites observations » employée plus loin par Buffon, pour qualifier de manière dépréciative les faits qui constituent la description des mœurs du paca⁷³⁴.

Le récit de l'anecdote suivante, qui concerne le même castor mentionné plus haut, est « gratuit » : « Un jour il s'échappa, et descendit par un escalier de cave dans les voûtes des carrières qui sont sous le terrain du Jardin royal ; il s'enfuit assez loin, en nageant sur les mares d'eau qui sont au fond de ces carrières : cependant dès qu'il vit la lumière des flambeaux que nous y fîmes porter pour le chercher, il revint à ceux qui l'appelaient, et se laissa prendre aisément⁷³⁵. » Buffon a déjà exposé son propos informatif, qui consistait à témoigner du fait que le castor pouvait vivre sans eau, mais qu'il s'y plongeait volontiers une fois qu'il y était accoutumé. Le récit de la fuite et de la récupération du castor n'a donc pas d'autre fonction que celle du divertissement.

Dans *Le Rouge-gorge*, Buffon fait le tableau de la vie domestique quand cet oiseau s'y invite. Il semble que, là encore, le naturaliste rapporte ce qu'il a directement observé, mais le lecteur peut aussi y voir la peinture de sa propre vie :

[...] lorsque le froid augmente, et qu'une neige épaisse couvre la terre, il vient jusque dans nos maisons, frappe du bec aux vitres, comme pour demander un asile qu'on lui donne volontiers, et qu'il paie par la plus aimable familiarité, venant amasser les miettes de la table, paraissant reconnaître et affectionner les personnes de la maison, et prenant un ramage moins éclatant, mais encore plus délicat que celui du printemps et qu'il soutient pendant tous les frimas, comme pour saluer chaque jour la bienfaisance de ses hôtes et la douceur de sa retraite. Il y reste avec tranquillité jusqu'à ce que le printemps de retour lui annonçant de nouveaux besoins et de nouveaux plaisirs, l'agite et lui fait [*sic*] demander sa liberté⁷³⁶.

Buffon ajoute un détail qui incite à penser qu'il fut lui-même l'hôte de rouges-gorges : « ceux qu'on laisse voler libres dans les chambres n'y causent que peu de saleté, ne rendant qu'une petite fiente assez sèche »⁷³⁷. Rien de plus naturel que d'ouvrir sa maison aux bêtes sauvages.

Les animaux sont visiblement au cœur d'un jeu mondain, fondé sur la sentimentalité des lecteurs, telle qu'elle s'exprime dans leur vie sociale réelle et dans leurs lettres à Buffon. Les témoignages que nous venons d'étudier nous donnent des images de la vie quotidienne des gens du monde, mais aussi de celle du naturaliste, à Montbard ou à Paris. *L'Histoire naturelle* nous peint ainsi une multitude de tableaux, présentant en de multiples versions le

⁷³⁴ *Id.*, § 14 / *O. c.*, t. IV, p. 288 b.

⁷³⁵ BUFFON, *Le Castor* (1760), § 12, *H. n.*, t. VIII / *O. c.*, t. IV, p. 128 a-b.

⁷³⁶ BUFFON, *Le Rouge-gorge* (1778), § 6, *H. n.*, t. XX, (*H. n. des Oiseaux*, t. V) / *O. c.*, t. V, p. 584 a.

foyer domestique animé par la comédie des hommes et des bêtes qu'ils ont accueillies. Dans nombre d'articles, auteur et lecteurs sont au même titre les acteurs de cette comédie mondaine dont ils représentent chacun une scène. Les lecteurs intéressés par la personnalité du célèbre Buffon pouvaient apprécier ces incursions dans sa vie privée comme le grand public apprécie aujourd'hui d'avoir accès au quotidien de ses personnalités médiatiques. Buffon lui-même semble encourager une lecture de divertissement en contant des anecdotes dont on voit parfois peu la dimension informative sur le plan scientifique. Cela ne signifie pas qu'elles soient sans intérêt. Nous les lisons comme l'expression d'une proximité affectueuse et sans façons entre hommes et bêtes, ce qui nous semble être une forme de sagesse. Quoiqu'il en soit, la possibilité de participer à l'élaboration du texte en y étant cité, jointe au plaisir narcissique de se voir mis en scène au même titre que Buffon, a dû attacher de nombreux lecteurs aux différentes séries qui composent l'ensemble de l'*Histoire naturelle*.

CONCLUSION

L'*Histoire naturelle* est bien en partie une œuvre collective. Elle est l'œuvre de Buffon et de ses collaborateurs, naturalistes et graveurs. Elle est aussi composée des apports de correspondants divers, et l'on ne saurait établir la liste exhaustive de leurs statuts. Elle est enfin l'œuvre de ses propres lecteurs, dont elle recueille la correspondance et qu'elle rassemble au sein d'une sorte de compagnie de gens de « lettres à Buffon », qui partagent une passion commune pour un animal familier. C'est pour chacun le moyen de flatter sa vanité, l'occasion de se vanter en société d'être publié par M. de Buffon, et l'occasion encore de se montrer habile dans l'écriture d'anecdotes divertissantes et touchantes. Parce que Buffon cite souvent leurs témoignages, au lieu de les paraphraser et donc de les uniformiser, l'*Histoire naturelle* présente un reflet fidèle de ses lecteurs.

⁷³⁷ *Ibid.*, §7.

CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE

Miroir de son auteur et de ses lecteurs, l'*Histoire naturelle* nous propose les portraits esquissés de ceux qui la font et qui la lisent, selon Buffon. Elle nous propose également les portraits des acteurs réels de son temps. Buffon et ses lecteurs parisiens fréquentent les mêmes lieux, et l'*Histoire naturelle* rend compte de la mémoire collective du tout Paris au sujet des événements socioculturels relatifs à l'histoire naturelle. Elle invite par ailleurs ses lecteurs à un effort de déchiffrement des clins d'œil galants au sein des planches de J. de Sève, et à suivre un parcours didactique guidé fermement par Buffon, afin de faire une lecture enrichissante et efficace de l'information scientifique. Il s'agit alors déjà de construire ensemble le sens du texte. Mais la participation des lecteurs à cette construction peut être plus concrète. Correspondants, voyageurs, ou *quidam* parisiens et provinciaux, participent activement à l'élaboration de l'*Histoire naturelle* par la matière qu'ils fournissent à Buffon, sur la demande même du naturaliste. Les lettres des lecteurs (et des lectrices), témoignant de leurs relations quotidiennes avec les petites bêtes sauvages apprivoisées qui font l'attraction de leur salon, et insérées dans l'*Histoire naturelle*, en font une œuvre co-écrite, qui donne à chacun la part qui lui revient dans la construction des sciences de la nature.

Cependant, les lecteurs sont libres d'accepter ou non le rôle que Buffon leur propose de jouer dans l'élaboration ou l'actualisation de son œuvre. Il est temps maintenant de nous intéresser à l'usage qu'ils firent de l'*Histoire naturelle*, hors du contrôle de Buffon qui, s'il put en partie en orienter la lecture, et donc l'actualisation par ses lecteurs, ne put pas toujours en maîtriser l'exploitation.

2009

THÈSE

pour obtenir le grade de
DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE NANTES
Discipline : Littérature et civilisation françaises
présentée et soutenue publiquement par

Maëlle LEVACHER

Le 15 juin 2009

**La Réception de l'*Histoire naturelle* de Buffon : la part du lecteur,
de l'horizon d'attente aux réécritures parodiques**

TOME II

Thèse dirigée par Gerhardt STENGER

JURY

M. Claude BLANCKAERT	Directeur de recherche, CNRS-Centre Alexandre Koyré
M. Benoît DE BAERE	Professeur associé à l'Université Laval de Québec
M. Michel DELON	Professeur, Université Paris IV / Paris-Sorbonne
M. Jean GAYON	Professeur, Université Paris I / Panthéon-Sorbonne
M. Stéphane SCHMITT	Chargé de recherches au CNRS, Université Paris VII / Denis Diderot
M. Gerhardt STENGER	Maître de conférences, Université de Nantes

TROISIÈME PARTIE

EXPLOITATION ET FORTUNE DE L'*HISTOIRE NATURELLE*

INTRODUCTION

Nous avons vu jusqu'ici quelles formes prenait l'interaction entre Buffon et ses lecteurs, et montré combien elle était riche. Buffon est un auteur qui a intégré, consciemment ou non, les attentes de ses lecteurs, qui y répond, et qui les engage dans un processus de collaboration, de déchiffrement et d'élaboration collective de son œuvre. Nous nous intéresserons désormais à ce que les lecteurs firent de l'œuvre du naturaliste, avec ou sans son consentement, avec ou sans ses encouragements, de son vivant ou après sa mort. Multiples ont été les modes d'appropriation de l'œuvre buffonienne : on l'utilisa à des fins pratiques, on en fit une abondante exploitation éditoriale, on s'en servit dans des démarches éducatives, et on la réécrivit sous forme parodique.

L'histoire littéraire s'attache traditionnellement à évaluer la « fortune » des œuvres littéraires, c'est-à-dire leur succès, contemporain et posthume, en analysant les commentaires faits à leur sujet et leur performance commerciale. C'est en partie ce que nous ferons ici, mais sans cesser d'intégrer à notre travail la notion d'actualisation, chère au courant de l'esthétique de la réception : nous verrons comment le texte est utilisé, compris, renouvelé par de nouvelles lectures orientées ou critiques.

CHAPITRE I. DU BON USAGE DE L'*HISTOIRE NATURELLE*

L'*Histoire naturelle* contient des éléments incitant ses lecteurs à adapter leur rapport à l'œuvre en fonction des objets qu'elle traite : les séries de pages présentant des tableaux ou des tables ne sont pas à « lire » comme les grands morceaux d'éloquence. Différents types de lecture, différentes manières de s'approprier son livre, sont encouragés par Buffon. Par ailleurs, on dispose de quelques témoignages laissés par des lecteurs, qui nous renseignent sur l'usage réel qu'il en firent. R. Chartier nous rappelle qu'il faut appréhender la question de l'usage des livres avec souplesse :

Une fois écrit et sorti des presses, le livre, quel qu'il soit, est susceptible d'une multitude d'usages. Il est fait pour être lu, bien sûr, mais les modalités du lire sont elles-mêmes multiples, différentes selon les époques, les sites, les milieux. Trop longtemps, une nécessaire sociologie de l'inégale répartition du livre a masqué cette pluralité d'emplois et fait oublier que l'imprimé, toujours, est pris dans un réseau de pratiques culturelles et sociales qui lui donne sens. La lecture n'est pas un invariant historique – même dans ses modalités les plus physiques –, mais un geste, individuel ou collectif, dépendant des formes de sociabilité, des représentations du savoir ou du loisir, des conceptions de l'individualité⁷³⁸.

Nous tenterons d'identifier ce geste appliqué à l'œuvre de Buffon. On a coutume de distinguer deux types de lecture de l'*Histoire naturelle* au 18^e siècle : la lecture littéraire et curieuse du lectorat mondain, et la lecture informative, instructive et critique d'un lectorat plus averti ou spécialiste. Nous nous proposons ici de réunir des éléments autorisant et encourageant d'autres pratiques de lecture au sein du texte de Buffon, ainsi que les témoignages de lecteurs les ayant réalisées.

L'œuvre de Buffon est sortie des presses sous de multiples formes : elle fut souvent rééditée du vivant même de son auteur, et elle parut dans d'innombrables éditions d'*Œuvres complètes* au 19^e siècle. Ceci a nécessairement multiplié les « modalités du lire » dont parle R. Chartier. Nous nous intéresserons donc aussi aux pratiques de lecture de l'œuvre buffonienne qui purent se développer au 19^e siècle relativement aux formes de son édition et de sa diffusion.

⁷³⁸ Roger CHARTIER, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987, p. 165.

A. UN TRAITÉ À L'USAGE DES ÉLEVEURS DE CHEPTEL

T. Hoquet estime que « tout lecteur de l'*Histoire naturelle* devra avouer qu'elle n'est ni un traité de vénerie, ni un art du maréchal-ferrant, ni un manuel d'élevage »⁷³⁹. Certes, l'*Histoire naturelle* ne se laissera jamais enfermer dans une catégorie livresque particulière et étanche. Mais plutôt que de formuler cela par la négative, par l'exclusion (ni...ni...), nous pensons que, puisque sa caractéristique est peut-être d'être tous les livres en un seul, il nous faut justement interroger les différents types de littérature qu'elle contient. Le but n'est pas alors de prouver que l'*Histoire naturelle* n'est pas un monument de la philosophie ou de la science, mais de montrer qu'elle est plus de choses encore qu'on ne le pensait. Une certaine lecture peut y actualiser l'existence des ouvrages mentionnés par T. Hoquet.

L'*Histoire naturelle* relève du manuel à l'usage des propriétaires de cheptel, car les articles consacrés aux animaux domestiques regorgent de conseils pratiques relatifs à leur entretien, à leur nourriture, à leur reproduction, etc. La « Table des matières contenues dans les quinze volumes de cette Histoire naturelle », insérée dans le tome XV, y renvoie d'ailleurs. L'entrée « Agneau » indique : « En quel temps doit se faire la castration des agneaux... Deux manières dont se fait cette opération... Comment il faut traiter l'agneau après la castration. Vol. V, 9. » On trouve aussi dans cette table une entrée « Chevaux » déclinée en une vingtaine d'autres entrées renvoyant aux diverses races de l'animal⁷⁴⁰. Ceci témoigne bien d'une volonté de proposer au lecteur une utilisation pratique de l'*Histoire naturelle* à des fins d'élevage.

Dans *Le Cheval*, Buffon ajoute « quelques remarques par lesquelles, comme par les précédentes, on pourra juger de la plupart des perfections ou des imperfections d'un cheval »⁷⁴¹. Cela semble bien destiné aux lecteurs désireux de se constituer un haras, comme le confirme l'emploi remarquable du possessif à la deuxième personne du pluriel dans la phrase : « Ces pâturages serviront à la nourriture de votre haras pendant l'été »⁷⁴². De même, on peut lire dans *La Brebis* : « Les gens qui veulent former un troupeau et en tirer du profit

⁷³⁹ Thierry HOQUET, *Buffon illustré, les gravures de l'Histoire naturelle (1749-1767)*, Paris, Publications Scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle, 2007, p. 13 ; voir aussi *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, Paris, Champion, 2005 p. 515.

⁷⁴⁰ BUFFON, « Table des matières contenues dans les quinze volumes de cette Histoire naturelle », *H. n.*, t. XV.

⁷⁴¹ BUFFON, *Le Cheval* (1753), § 26, *H. n.*, t. IV / O. c. III, p. 529 a / Pléiade, p. 519.

⁷⁴² *Id.*, § 33 / O. c. III, p. 533 b / Pléiade, p. 526.

achètent des brebis et des moutons de l'âge de dix-huit mois ou deux ans. On en peut mettre cent sous la conduite d'un seul berger ; s'il est vigilant et aidé d'un bon chien, il en perdra peu⁷⁴³. » Ici, la fonction de l'auteur comme conseiller du lecteur ciblé dans la classe des propriétaires de troupeaux est explicite. Ailleurs, nous en avons relevé des traces grammaticales et stylistiques⁷⁴⁴. L'usage du futur en est une des expressions. Dans un paragraphe du *Cheval* consacré à l'élevage des poulains, Buffon passe insensiblement du présent de l'indicatif, servant à désigner les pratiques habituelles des éleveurs, au futur injonctif destiné à former le lecteur – futur éleveur – à ces pratiques :

Dès le temps du premier âge on a soin de séparer les poulains de leur mère [...]. Après ces six ou sept mois de lait on les sèvre [...]. Au mois de mai suivant, non seulement on leur permettra de pâturer tous les jours, mais on les laissera coucher à l'air dans les pâturages pendant tout l'été et jusqu'à la fin d'octobre [...]. À l'âge de trois ans et demi, on doit commencer à les dresser et à les rendre dociles ; on leur mettra d'abord une selle légère et aisée, et on les laissera sellés pendant deux ou trois heures chaque jour ; on les accoutumera de même à recevoir un bridon dans la bouche et à se laisser lever les pieds sur lesquels on frappera quelques coups comme pour les ferrer [...] ⁷⁴⁵.

Dans *Le Bœuf*, abordant la question des soins à donner aux vaches pleines, Buffon emploie à nouveau les tournures habituelles des manuels pratiques : « Six semaines ou deux mois avant qu'elles mettent bas, on les nourrira plus largement qu'à l'ordinaire, en leur donnant à l'étable de l'herbe pendant l'été, et pendant l'hiver du son le matin, ou de la luzerne, du sainfoin, etc. On cessera aussi de les traire dans ce même temps [...] ⁷⁴⁶. » C'est bien une valeur modale du futur (le futur injonctif) qui est à l'œuvre ici.

Les conseils fournis par l'*Histoire naturelle* concernent un large éventail de types d'élevage. Dans *Le Faisan*, Guéneau de Montbeillard développe ses conseils quant à l'élevage de cet oiseau :

Si l'on veut entreprendre en grand une éducation de faisans, il faut y destiner un parc d'une étendue proportionnée, qui soit en partie gazonné et en partie semé de buissons, où ces oiseaux puissent trouver un abri contre la pluie et la trop grande chaleur, et même contre l'oiseau de proie : une partie de ce parc sera divisée en plusieurs petits parquets de cinq ou six toises en carré, faits pour recevoir chacun un coq avec ses femelles ; on les retient dans ces parquets, soit en les éjointant, c'est-à-dire en leur

⁷⁴³ BUFFON, *La Brebis* (1755), § 14, *H. n.*, t. V / *O. c.* III, p. 593-594 / Pléiade, p. 600.

⁷⁴⁴ Précisons que l'article consacré au cheval est en partie emprunté aux ouvrages de maréchalerie de GARSULT (voir Stéphane SCHMITT, Pléiade p. 1520, n. 19), et que Buffon a peut-être choisi de conserver leur style.

⁷⁴⁵ BUFFON, *Le Cheval* (1753), § 9 et 11, *H. n.*, t. IV / *O. c.* III, p. 523 b, et 524 a-b / Pléiade, p. 508-509.

⁷⁴⁶ BUFFON, *Le Bœuf* (1753), § 19, *H. n.*, t. IV / *O. c.* III, p. 581 b / Pléiade, p. 580.

coupant le fouet de l'aile à l'endroit de la jointure, ou bien en couvrant les parquets avec un filet. On se gardera bien de renfermer plusieurs mâles dans la même enceinte [...] ⁷⁴⁷.

Quittons l'élevage reproducteur pour l'élevage de loisir. L'*Histoire naturelle des Oiseaux* aborde régulièrement la question de l'élevage et du dressage des oiseaux de compagnie, tantôt pour les condamner, tantôt pour en donner les clés. Guéneau écrit au sujet de la linotte :

À l'égard de son chant, nous le dénaturons, nous substituons aux modulations libres et variées que lui inspirent le printemps et l'amour, les phrases contraintes d'un chant apprêté qu'il ne répète qu'imparfaitement, et où l'on ne retrouve ni les agréments de l'art, ni le charme de la nature. On est parvenu aussi à lui apprendre à parler différentes langues, c'est-à-dire à siffler quelques mots italiens, français, anglais, etc., quelquefois même à les prononcer assez franchement ⁷⁴⁸.

Guéneau rend compte ainsi des pratiques de dressage qui ont cours et sont à la mode à l'époque, et les dénonce. Mais il offre cependant au lecteur adepte de l'élevage de quoi satisfaire sa passion : « En les nourrissant et les élevant ainsi soi-même, non seulement on leur apprendra les airs que l'on voudra, avec une sérinette, un flageolet, etc., mais on les apprivoisera ⁷⁴⁹. » Lui-même éleveur, Guéneau est affirmatif : ces oiseaux « reconnaissent les personnes qui les soignent ; ils s'y attachent, viennent se poser sur elles par préférence et les regardent avec l'air de l'affection » ⁷⁵⁰. Il réitère sa dénonciation du dressage d'oiseaux sauvages en traitant du pinson :

Son chant a paru assez intéressant pour qu'on l'analysât : on y a distingué un prélude, un roulement, une finale ; on a donné des noms particuliers à chaque reprise, on les a presque notées, et les plus grands connaisseurs de ces petites choses s'accordent à dire que la dernière reprise est la plus agréable. Quelques personnes trouvent son ramage trop fort, trop *mordant* ; mais il n'est trop fort que parce que nos organes sont trop faibles, ou plutôt parce que nous l'entendons de trop près et dans des appartements trop résonnants, où le son direct est exagéré, gâté par les sons réfléchis : la nature a fait les pinsons pour être les chantres des bois ; allons donc dans les bois pour juger leur chant, et surtout pour en jouir ⁷⁵¹.

⁷⁴⁷ BUFFON [GUÉNEAU DE MONTBEILLARD], *Le Faisan* (1771), § 11, *H. n.*, t. XVII (*H. n. des Oiseaux*, t. II) / *O. c.*, t. V, p. 219 b.

⁷⁴⁸ BUFFON [GUÉNEAU DE MONTBEILLARD], *Les Linottes* (1778), § 3, *H. n.*, t. XIX (*H. n. des Oiseaux*, t. IV) / *O. c.*, t. V, p. 414 b.

⁷⁴⁹ *Id.*, § 11 / *O. c.*, t. V, p. 416 b.

⁷⁵⁰ *Id.*, *O. c.*, t. V, p. 417.

⁷⁵¹ BUFFON [GUÉNEAU DE MONTBEILLARD], *Les Pinsons* (1778), § 7, *H. n.*, t. XIX (*H. n. des Oiseaux*, t. IV) / *O. c.*, t. V, p. 426 a-b.

Là encore, alors qu'il dit désapprouver l'abus que l'on fait de ces « petits esclaves » que l'on rend aveugles pour les rendre meilleurs chanteurs, Guéneau fournit des indications destinées à servir à ceux qui voudraient tenter l'opération : « Il faut les préparer à cette singulière opération, d'abord en les accoutumant à la cage pendant douze ou quinze jours, et ensuite en les tenant enfermés nuit et jour avec leur cage, dans un coffre, afin de les accoutumer à prendre leur nourriture dans l'obscurité⁷⁵². » Quel que soit l'oiseau apprivoisable dont il est question, il est toujours précisé s'il est apte à l'exercice de la galère, qui consiste à se servir du bec et des pattes pour faire monter un seau. Ce genre de considération pouvait être familier au lecteur amateur de dressage d'animaux qui consultait les traités destinés à cette activité, et en particulier au dressage des oiseaux au chant. Avec ces textes de Guéneau, l'*Histoire naturelle* nous offre un nouveau portrait de ses lecteurs, et un nouveau témoignage sur les pratiques culturelles du temps. Ainsi, l'*Histoire Naturelle* est bien conçue par ses auteurs, si ce n'est pour être un ouvrage utilitaire, pour pouvoir être consultée comme telle.

Cependant, la politique éditoriale de l'*Histoire naturelle* joue un rôle dans les possibilités d'usage offertes. L'édition in-douze, qui ne contient pas les descriptions de Daubenton, n'est pas destinée au même usage que l'édition originale. D. Reynaud s'est interrogé sur les pratiques de lecture engagées par les différentes éditions de l'*Histoire naturelle* qui virent le jour du vivant même de Buffon, notamment par les éditions in-12 :

Il serait intéressant de savoir qui lisait ces éditions, et pourquoi. Le seul indice que nous ayons trouvé est une lettre de Jean-Jacques Rousseau, datée du 14 mars 1762 : il vient d'acheter les « deux volumes in-4° qui viennent de paraître » (c'est-à-dire les volumes VIII et IX) ; « ce que j'ai de l'édition in-12 ne remplit pas les sept précédents à beaucoup près, et c'est le surplus qui me manque ». L'édition in-4° n'étant pas à la portée de toutes les bourses et alourdissant le pas du promeneur, on comprend ce qui avait pu orienter le premier choix de Rousseau vers une édition de petit format. Mais pourquoi décida-t-il en 1762 de déboursier 30 livres pour les deux volumes concernant les animaux sauvages ? [...] Fut-ce parce que l'édition in-12 était amputée des descriptions anatomiques de Daubenton que l'on commençait alors à apprécier pleinement⁷⁵³ ?

Le texte lui-même et les différents formats éditoriaux de l'œuvre buffonienne offrent donc des possibilités d'utilisation diverses. Ces possibilités sont d'autant plus nombreuses qu'elles ne concernent pas uniquement l'élevage des animaux.

⁷⁵² *Id.*, § 9 / *O. c.*, t. V, p. 426 b.

B. UN MANUEL DE MÉTALLURGIE ET D'AGRONOMIE

Le 18^e siècle voit s'opérer un rapprochement de l'histoire naturelle avec les ouvrages pratiques utilitaires. J. Dagen, s'intéressant à l'œuvre de l'abbé Pluche, écrit : « L'ouvrage connut un beau succès : il répondait à une triple attente, relevant d'un triple projet, à la fois encyclopédie de tous les savoirs, manuel pratique, représentation de la providentielle harmonie d'une nature toute conçue pour l'homme⁷⁵⁴. » C'est le second projet qui retient notre attention. S. Albertan-Coppola a montré que Pluche était régulièrement convoqué dans les articles de l'*Encyclopédie*. La manière dont l'abbé y est parfois cité témoigne de cette dimension de manuel pratique que prennent à l'époque les ouvrages naturalistes, notamment dans ces deux extraits des articles *Pressoir* et *Fontaine*⁷⁵⁵ :

De la façon d'entonner les vins. [...] Personne ne doit ignorer que l'air et la lie sont la peste du vin, comme nous le dit M. Pluche, dans son *Spectacle de la nature*, tome II. p. 368. On ne doit donc pas négliger de l'en garantir le plus tôt qu'il est possible⁷⁵⁶.

On peut voir le détail des observations de M. Pluche, sur la manière dont l'eau pluviale pénètre dans les premières couches de la montagne de Laon, et fournit à l'entretien des puits et des fontaines ; tome III du *Spectacle de la nature*⁷⁵⁷.

Les références données du tome et même de la page d'où proviennent les informations semblent destinées, plutôt qu'à manifester la rigueur professionnelle des Encyclopédistes, à permettre au lecteur de s'y reporter pour parfaire sa pratique personnelle des activités en jeu.

Comme Pluche, Buffon s'intéresse à la technique. L'*Histoire naturelle des Minéraux* offre des conseils pratiques, notamment dans le domaine de l'industrie. Dans *Du Charbon de terre*, Buffon annonce :

Après avoir exposé les faits qui ont rapport à la nature des charbons de terre [...] il est bon d'entrer dans le détail particulier des différentes mines qui ont été et qui sont encore travaillées avec succès, tant en France que dans les pays étrangers, et de montrer que cette matière se trouve partout où l'on sait la

⁷⁵³ Denis REYNAUD, *Problèmes et enjeux littéraires en histoire naturelle au 18^e siècle*, thèse de doctorat, Université Lumière – Lyon 2, septembre 1988, p. 378.

⁷⁵⁴ Jean DAGEN, « *Le Spectacle de la nature* : une "théologie populaire" », *Écrire la nature au 18^e siècle. Autour de l'abbé Pluche*, dir. F. Gevrey, J. Boch et J.-L. Haquette, Paris, PUPS, 2006, p. 127.

⁷⁵⁵ Sylviane ALBERTAN-COPPOLA, « Le Débat sur la nature dans l'*Encyclopédie*. Autour de l'abbé Pluche », *id.*, p. 262, n. 6 et 7.

⁷⁵⁶ Article *Pressoir* de l'*Encyclopédie* (article non signé), 1765.

⁷⁵⁷ DESMAREST, article *Fontaine* de l'*Encyclopédie*, 1757.

chercher ; après quoi nous donnerons les moyens qu'il faut employer pour en faire usage, et la substituer sans inconvénient au bois et au charbon de bois dans nos fourneaux, nos poêles et nos cheminées⁷⁵⁸.

Dans *Du Fer*, Buffon fait état des règlements qui empêchent la fabrication de fer de bonne qualité en France, et précise en note :

J'ai établi dans ma terre de Buffon un haut fourneau avec deux forges [...] ; toutes ces constructions faites sur mon propre terrain, et à mes frais, m'ont coûté plus de trois cents mille livres ; [...] je n'ai jamais pu tirer les intérêts de ma mise au denier vingt ; et après douze ans d'expérience, j'ai donné à ferme toutes ces usines pour six mille cinq cents livres ; ainsi je n'ai pas deux et demi pour cent de mes fonds, tandis que l'impôt en produit à très peu près autant et sans mise de fonds à la caisse du domaine ; je ne cite ces faits que pour mettre en garde contre des spéculations illusoires les gens qui pensent à faire de semblables établissements, et pour faire voir en même temps que le gouvernement qui en tire le profit le plus net leur doit protection⁷⁵⁹.

Le conseil aux intéressés se double ici d'une critique de l'État. Au sein de l'*Histoire naturelle des Minéraux*, c'est peut-être le *Traité de l'aimant* qui est le plus évidemment offert à un usage pratique. J. Roger remarque qu'il « n'occupe que 192 pages du gros volume qui porte ce titre », et qui est essentiellement composé de tables de déclinaison de l'aiguille aimantée et de cartes des océans du globe où ces observations sont reportées. J. Roger conclut : « L'ouvrage semble avoir été conçu pour son utilité pratique plutôt que pour son contenu scientifique. »⁷⁶⁰

Enfin, dans les articles qu'il consacre aux animaux, Buffon partage avec ses lecteurs certaines trouvailles techniques, qui ne relèvent plus de l'élevage mais plutôt de l'agronomie. Il écrit dans *Le Mulot* :

J'ai souvent éprouvé le dommage très considérable que ces animaux causent aux plantations ; ils emportent les glands nouvellement semés ; ils suivent le sillon tracé par la charrue, déterrent chaque gland l'un après l'autre, et n'en laissent pas un [...]. Je n'ai trouvé d'autre moyen, pour éviter ce grand dommage, que de tendre des pièges de dix pas en dix pas dans toute l'étendue de la terre semée : il ne faut qu'une noix grillée pour appât, sous une pierre plate soutenue par une bûchette ; ils viennent pour manger la noix, qu'ils préfèrent au gland ; comme elle est attachée à la bûchette, dès qu'ils y touchent la pierre leur tombe sur le corps et les étouffe ou les écrase⁷⁶¹.

⁷⁵⁸ BUFFON, *Du Charbon de terre* (1783), § 47, *H. n.*, t. XXV (*H. n. des Minéraux*, t. I) / *O. c.*, t. II, p. 146 a-b.

⁷⁵⁹ BUFFON, *Du Fer* (1783), § 63, *H. n.*, t. XXVI (*H. n. des Minéraux*, t. II) / *O. c.*, t. II, p. 280 b, n.

⁷⁶⁰ Jacques ROGER, *Buffon, un philosophe au Jardin du Roi*, Paris, Fayard, 1989, p. 525.

⁷⁶¹ BUFFON, *Le Mulot* (1758), § 3, *H. n.*, t. VII / *O. c.*, t. IV, p. 61 b.

Buffon ajoute que les prises de ces pièges sont innombrables : leur évocation sert à montrer le caractère prolifique de l'espèce du mulot, mais le détail du fonctionnement des pièges n'était pas nécessaire à ce propos, et semble plutôt devoir être lu comme des indications fournies au lecteur susceptible d'avoir à s'en servir. Il y a là une volonté de partage d'une solution à un problème.

Au prix d'un saut dans le temps, on peut relever ici la mention un peu surprenante d'un probable usage pratique de l'œuvre de Buffon, dans une revue de la seconde moitié du 20^e siècle, *L'Avant-garde rurale*, éditée par l'Union de la Jeunesse agricole de France entre 1959 et 1963. Cette revue « se présente comme un supplément à *L'Avant-garde*, éditée par la Fédération des Jeunesses communistes de France dont le contenu est essentiellement politique. » Cette revue s'adresse aux jeunes habitants ruraux, afin de rompre leur isolement et de fédérer leurs voix. Elle propose notamment des informations sur les pratiques professionnelles agricoles, de l'information politique, ainsi que des « articles de culture générale intéressant le milieu agricole : le sol, milieu vivant, la vie surprenante des insectes, les rongeurs nuisibles et le gibier, Buffon, Pasteur... »⁷⁶². Il serait intéressant de savoir quels aspects de l'œuvre de Buffon avaient retenu l'attention des éditeurs de cette revue.

L'*Histoire naturelle* donne des conseils concernant l'exploitation des ressources animales, métallurgiques ou agricoles, mais elle s'offre encore comme un ouvrage d'utilité sanitaire.

C. UN OUVRAGE MÉDICAL DE RÉFÉRENCE : BUFFON ET LES MÉDECINS ENCYCLOPÉDISTES

Au sujet de l'*Histoire naturelle de l'homme*, J. Roger écrit : « Il y a beaucoup de banalités dans ces chapitres, beaucoup de remarques et de conseils empruntés à la médecine et qui n'ont d'autre originalité que de figurer dans un ouvrage d'histoire naturelle⁷⁶³. » Est-ce bien là une originalité ? Le 18^e siècle admettait plus facilement que notre époque ce croisement de compétences, qui fait de Buffon une autorité médicale en même temps qu'une autorité naturaliste. L'originalité des éléments relevant de la médecine se situe plutôt au niveau du rapport au lecteur qu'ils induisent.

L'article que l'*Encyclopédie* consacre à l'histoire naturelle donne cette précision susceptible de surprendre l'amateur moderne d'histoire naturelle :

⁷⁶² Pénélope CASPARD-KARYDIS (dir.), « L'Avant-garde rurale », *La Presse d'éducation et d'enseignement, 1941-1990*, Répertoire analytique, Paris, Institut national de recherches pédagogiques, 2000, 2 vol., t. 1, p. 210-211.

La médecine est une branche de l'*histoire naturelle*, qui tire aussi de l'anatomie une partie de sa substance. L'on n'aura jamais une bonne théorie en médecine, que l'on ne soit parvenu à faire un corps d'*histoire naturelle*, parce que l'on ne connaîtra jamais l'économie animale de l'homme, si l'on ne connaît les différentes conformations des animaux ; et l'on ferait dans la médecine pratique des progrès bien plus rapides que l'on n'en a faits jusqu'à présent, en établissant sur les animaux une médecine comparée, et une chirurgie comparée comme une anatomie comparée⁷⁶⁴.

On ne sera donc pas surpris que l'œuvre de Buffon intéresse les hommes de l'art. I. Brouard-Arends nous dit de Tarin, docteur en médecine et auteur de l'article *Accouchement* de l'*Encyclopédie*, qu'il s'y réfère à Buffon lorsqu'il s'interroge sur les raisons qui poussent l'enfant à chercher à sortir de la matrice : « Tarin rapporte là-dessus les avis de plusieurs médecins renommés qu'il réfute par référence à la thèse de Buffon, dans son *Histoire naturelle*, à savoir que c'est la matrice "dont la dilatation est passive pendant tout le temps de la grossesse, [...] qui enfin se met en contraction, et procure la sortie du fœtus" »⁷⁶⁵. Ainsi, Tarin, médecin lui-même, donne l'avantage à Buffon sur ses confrères. Le texte d'I. Brouard-Arends laisse entendre que Tarin cite systématiquement Buffon parmi les médecins auxquels il se réfère, tout en lui accordant un statut particulier fondamental : « Tarin, en Encyclopédiste, fait le point des connaissances de son temps, théoriques et pratiques. Il cite les noms de médecins fameux : Haller, Boerhaave, Portal, Peu, Armand, Mauriceau, Levet, etc. Il se fonde sur les observations de l'*Histoire naturelle* de Buffon⁷⁶⁶. » I. Brouard-Arends nous apprend que l'attitude de Tarin envers Buffon n'est pas unique. La Fosse, lui aussi docteur en médecine, est l'auteur du volumineux article *Grossesse* de l'*Encyclopédie* :

[Celui-ci] se caractérise par sa bonne documentation, avec de nombreuses références à des savants dont la notoriété en la matière est reconnue : parmi les contemporains, Buffon en bonne place, avec des renvois à son *Histoire naturelle* [...].

Le médecin s'interroge sur les signes les plus patents qui permettraient de diagnostiquer une grossesse, mais il admet avec Buffon que la sémiologie des symptômes n'a pas encore été établie précisément [...]⁷⁶⁷.

L'*Encyclopédie* nous informe ainsi du statut conquis par Buffon auprès des médecins⁷⁶⁸.

⁷⁶³ Jacques ROGER, *Buffon, op. cit.*, p. 223.

⁷⁶⁴ Article *Histoire naturelle* de l'*Encyclopédie* (article non signé), 1765.

⁷⁶⁵ Isabelle BROUARD-ARENDS, *Vies et images maternelles dans la littérature française du dix-huitième siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1991, p. 93.

⁷⁶⁶ *Id.*, p. 95.

⁷⁶⁷ *Id.*, p. 100-101.

Qu'en est-il de l'usage réel que les lecteurs non professionnels firent de l'*Histoire naturelle de l'homme* ? Si l'*Histoire naturelle* peut être utilisée comme un ouvrage technique par un éleveur ou un entrepreneur, comme un traité de médecine par un médecin, elle peut l'être par un particulier comme un manuel d'hygiène familiale.

II. DE L'ENFANCE ET L'ÉMILE : DES TRAITÉS PÉDIATRIQUES DE RÉFÉRENCE POUR LES PROFESSIONNELS COMME POUR LES PARTICULIERS

Au sujet de *De l'enfance*, J. Roger écrit : « On ne peut pas comprendre le succès de l'*Histoire naturelle* si l'on n'est pas conscient de la masse d'informations rassemblées dans un tel chapitre et présentées au lecteur sans pédantisme, mêlées à des observations qui font réfléchir sur nos usages et notre culture⁷⁶⁹. » La diversité de ce texte est frappante. Composé de conseils pratiques à caractère médical, de références aux peuples exotiques à caractère exemplaire, de développements scientifiques physiques et mathématiques, de témoignages personnels et aussi d'appels au bon sens populaire, cet article s'offre à tous les types de lecture. Buffon y formule par ailleurs des conseils pratiques, susceptibles d'être mis en œuvre par les parents. L'*Histoire* nous a laissé quelques indices qui montrent que l'œuvre de Buffon fut utilisée et pas seulement lue, c'est-à-dire qu'on s'appuya sur elle pour accomplir des tâches quotidiennes sans rapport avec le seul plaisir d'une lecture agréable ou purement informative. Mirabeau, usant de l'*Histoire naturelle* comme d'un manuel d'hygiène domestique à consulter au quotidien, nous a laissé un témoignage de cette familiarité proposée par l'œuvre de Buffon, et concrétisée par ses lecteurs.

⁷⁶⁸ Les *Œuvres complètes* de Buffon que nous possédons sont dans notre famille de pharmaciens depuis quelques générations. Elles ne trônaient pas autrefois dans un appartement, mais figuraient dans la bibliothèque du bureau de ces pharmaciens, aux côtés de l'*Encyclopédie médicale* QUILLET ; au milieu du 20^e siècle encore, on pouvait considérer BUFFON comme une source « scientifique » d'informations relatives à la santé.

⁷⁶⁹ Jacques ROGER, *Buffon, op. cit.*, p. 226.

1. De l'enfance et le livre premier de l'Émile : deux traités qui se répondent

D'après le dictionnaire de Furetière, un traité est une partie thématique distincte des autres au sein d'un ouvrage composite. Cette définition s'applique assez bien à *De l'enfance*, au sein de l'*Histoire naturelle* de Buffon, et au livre premier de l'*Émile* de Rousseau ; nous y ajoutons la dimension dogmatique ou didactique associée par ailleurs à la notion de traité. Mirabeau associe *De l'enfance* et l'*Émile* dans ses conseils pratiques adressés à Sophie. Lorsqu'il lui reproche ses méthodes en matière d'éducation, et son parti pris pour l'embaillotement des enfants, il lui fait cette recommandation : « Sur le tout, madame, lis M. de Buffon qui en sait au moins autant que toi et les autres ; lis le grand Rousseau [...], lis son magnifique poème d'*Émile* ; cet admirable ouvrage où se trouvent tant de vérités neuves⁷⁷⁰. » Il est pourtant clair que l'*Histoire naturelle* et l'*Émile* n'ont pas le même projet. Au premier abord, les deux œuvres ne semblent pas pouvoir susciter le même type de lecture. La comparaison de *De l'enfance* et du livre premier de l'*Émile* montre cependant qu'un mode de lecture commun était possible.

Dans sa préface, Rousseau présente l'*Émile* comme un « recueil de réflexions et d'observations, sans ordre et presque sans suite », et annonce qu'« on croira moins lire un traité d'éducation que les rêveries d'un visionnaire sur l'éducation »⁷⁷¹. M. Launay estime que « l'ouvrage n'est pas un traité dogmatique, mais un livre symbolique et “exemplaire”, un recueil de suggestions et d'exemples visant essentiellement à “faire naître de bonnes idées à d'autres” »⁷⁷². Cependant, dans ses *Confessions*, Rousseau appelle l'*Émile* son *Traité de l'Éducation*⁷⁷³. De fait, le livre premier, considéré isolément, se prête facilement à l'assimilation à un traité destiné à des applications pratiques.

De l'enfance et le livre premier de l'*Émile* présentent des traits communs, parmi lesquels des conseils pratiques et des réflexions à caractère médical, ce qui les rattache aux traités de médecine. Buffon dit ne pas vouloir entrer sur le terrain médical, mais il y entre par la porte de l'explication physiologique :

⁷⁷⁰ MIRABEAU, Lettre LIX à Sophie (9 juillet 1778), dans *Lettres écrites du donjon de Vincennes pendant les années 1777, 1778, 1779 et 1780* (t. II), dans *Œuvres*, éd. J. Mérielhou, Paris, Lecoq et Pougin, et Didier, 1834-1835, 8 vol., t. V, p. 79.

⁷⁷¹ ROUSSEAU, *Émile ou de l'éducation*, éd. M. Launay, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 31-32.

⁷⁷² Michel LAUNAY, Introduction à ROUSSEAU, *id.*, p. 19.

⁷⁷³ ROUSSEAU, *Les Confessions* [XII] (publication posthume à partir de 1782), dans *Les Confessions, Les Rêveries du promeneur solitaire*, éd. L. Martin-Chauffier, Paris, Gallimard, 1951, p. 585.

Les bornes que nous nous sommes prescrites ne permettent pas que nous parlions des maladies particulières aux enfants ; je ne ferai sur cela qu'une remarque, c'est que les vers et les maladies vermineuses auxquelles ils sont sujets ont une cause bien marquée dans la qualité de leurs aliments ; le lait est une espèce de chyle, une nourriture dépurée qui contient par conséquent plus de nourriture réelle, plus de cette matière organique et productive, dont nous avons tant parlé, et qui, lorsqu'elle n'est pas digérée par l'estomac de l'enfant pour servir à sa nutrition et à l'accroissement de son corps, prend par l'activité qui lui est essentielle d'autres formes, et produit des êtres animés, des vers en si grande quantité que l'enfant est souvent en danger d'en périr⁷⁷⁴.

Rousseau, quant à lui, s'appuie sur des autorités savantes dans ce domaine. Il écrit : « Le sage Locke, qui avait passé une partie de sa vie à l'étude de la médecine, recommande fortement de ne jamais droguer les enfants, ni par précaution ni pour de légères incommodités⁷⁷⁵. » Il rapporte plus loin que le célèbre médecin « Boerhaave pense que leurs maladies sont pour la plupart de la classe des convulsives »⁷⁷⁶, et en tire des conseils pratiques. Rousseau oriente ses lecteurs par des notes infrapaginales : « Ceux qui voudront discuter plus au long les avantages et les inconvénients du régime pythagoricien pourront consulter les traités que les docteurs Cocchi et Bianchi, son adversaire, ont faits sur cet important sujet⁷⁷⁷. » Ce faisant, il inscrit son texte dans un réseau de traités médicaux, permettant au lecteur de poursuivre sa quête d'information.

Les deux textes contiennent des éléments présentant un caractère scientifique demandant une lecture attentive et non pas superficielle et passive. Concernant le strabisme, qu'il faut prévenir en orientant le berceau face au jour, Buffon renvoie aux *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1743*⁷⁷⁸ ; Rousseau donne le même conseil⁷⁷⁹. Rousseau, comme Buffon, emploie des termes très spécialisés : « Le lait, bien qu'élaboré dans le corps de l'animal, est une substance végétale ; son analyse le démontre, il tourne facilement à l'acide ; et, loin de donner aucun vestige d'alcali volatil, comme font les substances animales, il donne, comme les plantes, un sel neutre essentiel⁷⁸⁰. »

C'est aussi par le ton employé que Buffon et Rousseau inscrivent leurs textes dans le registre du traité. Buffon expose des préceptes, formulés avec des verbes modaux (*devoir* et *falloir*) au présent de l'indicatif :

⁷⁷⁴ BUFFON, *De l'enfance* (1749), § 32, *H. n.*, t. II / *O. c.*, t. III, p. 170 b / Pléiade, p. 206.

⁷⁷⁵ ROUSSEAU, *Émile*, éd. cit., p. 60.

⁷⁷⁶ *Id.*, p. 75.

⁷⁷⁷ *Id.*, p. 65.

⁷⁷⁸ BUFFON, *De l'enfance* (1749), § 20, *H. n.*, t. II / *O. c.*, t. III, p. 168 a / Pléiade, p. 201-202.

⁷⁷⁹ ROUSSEAU, *Émile*, éd. cit., p. 71.

⁷⁸⁰ *Id.*, p. 64.

Avant que de bercer les enfants, il faut être sûr qu'il ne leur manque rien, et on ne doit jamais les agiter au point de les étourdir [...]. Pour que leur santé soit bonne, il faut que leur sommeil soit naturel et long, cependant s'ils dormaient trop, il serait à craindre que leur tempérament n'en souffrît ; dans ce cas il faut les tirer du berceau et les éveiller par de petits mouvements [...], il faut placer le berceau de façon qu'il soit éclairé par les pieds [...] ⁷⁸¹.

Rousseau, quant à lui, adresse ses recommandations directement à son lecteur : « Lavez souvent les enfants ; leur malpropreté en montre le besoin. Quand on ne fait que les essuyer, on les déchire ; mais, à mesure qu'ils se renforcent, diminuez par degré la tiédeur de l'eau, jusqu'à ce qu'enfin vous les laviez été et hiver à l'eau froide et même glacée ⁷⁸². »

Les deux textes abordent des thèmes communs : usage du maillot, du vin, des corps de baleine, prévention du strabisme... Parfois, Rousseau cite Buffon. Il cite notamment, en y apportant quelques corrections mineures, un long passage de *De l'enfance* à l'appui de sa dénonciation de l'emmaillotement des nourrissons :

À peine l'enfant est-il sorti du sein de la mère, et à peine jouit-il de la liberté de mouvoir et d'étendre ses membres, qu'on lui donne de nouveaux liens. On l'emmaillote, on le couche la tête fixée et les jambes allongées, les bras pendants à côté du corps ; il est entouré de linges et de bandages de toute espèce, qui ne permettent pas de changer de situation. Heureux si on ne l'a pas serré au point de l'empêcher de respirer, et si on eu la précaution de le coucher sur le côté, afin que les eaux qu'il doit rendre par la bouche puissent tomber d'elles-mêmes ! car il n'aurait pas la liberté de tourner la tête sur le côté pour en faciliter l'écoulement ⁷⁸³.

Rousseau considère les nourrices comme des « femmes mercenaires » ⁷⁸⁴, Buffon les qualifiait de « mercenaires et grossières » ⁷⁸⁵. Au sujet des peuples exotiques qui n'emmaillotent pas les enfants mais les laissent libres de leurs mouvements et encouragent leur exercice, Rousseau cite longuement Buffon en note infrapaginale, et donne la référence précise de la citation dans l'*Histoire naturelle*, permettant au lecteur de s'y référer ⁷⁸⁶.

Les contenus de *De l'enfance* et de l'*Émile* sont donc en partie identiques. En revanche, les rhétoriques adoptées par les deux philosophes diffèrent.

⁷⁸¹ BUFFON, *De l'enfance* (1749), § 19 et 20, *H. n.*, t. II / *O. c.*, t. III, p. 167-168 / Pléiade, p. 201.

⁷⁸² ROUSSEAU, *Émile*, éd. cit., p. 66-67.

⁷⁸³ Voir BUFFON, *De l'enfance* (1749), § 15, *H. n.*, t. II / *O. c.*, t. III, p. 166 a-b / Pléiade, p. 198. Nous donnons la version très légèrement modifiée par ROUSSEAU dans *Émile*, éd. cit., p. 43.

⁷⁸⁴ ROUSSEAU, *Émile*, éd. cit., p. 44.

⁷⁸⁵ BUFFON, *De l'enfance* (1749), § 17, *H. n.*, t. II / *O. c.*, t. III, p. 167, b / Pléiade, p. 200.

⁷⁸⁶ ROUSSEAU, *Émile*, éd. cit., p. 67-68.

2. Rhétorique adoptée par Buffon et Rousseau pour réformer les mœurs

Constitués de conseils, de remises en question et de dénonciations d'usages établis, les textes de Buffon et Rousseau ont une même vocation : faire changer les choses. J. Roger estime que le « chapitre *De l'enfance* est largement un traité de pédiatrie, et Buffon intervient dans des débats contemporains »⁷⁸⁷. Dans sa préface à *l'Émile*, Rousseau juge « qu'il importe de tourner l'attention publique de ce côté-là »⁷⁸⁸, c'est-à-dire du côté de l'éducation. Au sujet de tous les problèmes de société liés à l'enfance, J. Roger remarque que « Buffon donne son avis, et convoque au besoin les Nègres et les Siamois pour porter témoignage contre l'absurdité de nos coutumes. Avec ce chapitre, c'est la philosophie des Lumières qui pénètre la pédiatrie »⁷⁸⁹. » Comparons les procédés formels qu'emploient les deux philosophes des Lumières pour initier un changement dans les habitudes de leurs contemporains. Rousseau justifie ainsi le ton qu'il adopte :

Je remarquerai seulement que, depuis des temps infinis, il n'y a qu'un cri contre la pratique établie, sans que personne s'avise d'en proposer une meilleure. La littérature et le savoir de notre siècle tendent beaucoup plus à détruire qu'à édifier. On censure d'un ton de maître ; pour proposer, il en faut prendre un autre, auquel la hauteur philosophique se complaît moins⁷⁹⁰.

Cependant, Rousseau adopte un ton polémique : « Proposez ce qui est faisable, ne cesse-t-on de me répéter. C'est comme si l'on me disait : Proposez de faire ce qu'on fait ; ou du moins proposez quelque bien qui s'allie avec le mal existant »⁷⁹¹. » Rousseau, s'opposant aux mères qui protègent trop leurs enfants alors que ceux-ci devraient s'endurcir en se confrontant au monde, leur adresse ces questions à valeur de reproche : « Voilà la règle de la nature. Pourquoi la contrariez-vous ? Ne voyez-vous pas qu'en pensant la corriger, vous détruisez son ouvrage, vous empêchez l'effet de ses soins »⁷⁹² ? » Buffon provoque lui aussi son lecteur par des questions rhétoriques, mais de manière beaucoup moins frontale. Concernant l'usage du maillot, il écrit :

Les peuples qui se contentent de couvrir ou de vêtir leurs enfants sans les mettre au maillot, ne font-ils pas mieux que nous ? Les Siamois, les Japonais, les Indiens, les Nègres, les sauvages du Canada, ceux de Virginie, du Brésil, et la plupart des peuples de la partie méridionale de l'Amérique, couchent les

⁷⁸⁷ Jacques ROGER, *Buffon, op. cit.*, p. 224.

⁷⁸⁸ ROUSSEAU, *Émile*, éd. cit., p. 31.

⁷⁸⁹ Jacques ROGER, *Buffon, op. cit.*, p. 226.

⁷⁹⁰ ROUSSEAU, *Émile*, éd. cit., p. 31.

⁷⁹¹ *Id.*, p. 33.

enfants nus sur des lits de coton suspendus, ou les mettent dans des espèces de berceaux couverts et garnis de pelleteries. Je crois que ces usages ne sont pas sujets à autant d'inconvénients que le nôtre [...] ⁷⁹³.

L'emploi inclusif du « nous » (au lieu de l'emploi accusateur du « vous » chez Rousseau), la modalisation par le verbe *croire* et la tournure négative de la fin contribuent à la douceur du ton, qui veut ne pas bousculer le lecteur, afin de mieux insinuer le doute et le recul critique dans son esprit. Buffon adoptera une stratégie toute différente en 1777, dans l'*Addition à l'article de l'enfance*, où, les mœurs ayant évolué, il n'est plus besoin de ménager la susceptibilité du lecteur pour l'amener à changer :

J'ai dit que les bandages du maillot, ainsi que les corps qu'on fait porter aux enfants et aux filles dans leurs jeunesse, peuvent corrompre l'assemblage du corps, et produire plus de difformités qu'ils n'en préviennent. On commence heureusement à revenir un peu de cet usage préjudiciable, et l'on ne saurait trop répéter ce qui a été dit à ce sujet par les plus savants anatomistes.

[...] toutes les personnes sensées devraient proscrire dans leurs familles l'usage du maillot pour leurs enfants [...] ⁷⁹⁴.

C'est accuser directement les personnes qui font usage du corps d'être insensées. Mais Buffon ne dut pas attendre 1777 et employer ce ton dogmatique pour faire autorité. Comme le livre premier de l'*Émile*, *De l'enfance* devint rapidement un ouvrage de référence auprès des professionnels. Pour les deux philosophes, c'était remporter une première victoire dans l'entreprise de rénovation des comportements de leurs contemporains.

B. MIRABEAU VOUS RECOMMANDE *DE L'ENFANCE* ET L'*ÉMILE*

M.-F. Morel explique qu'au 18^e siècle, « le développement de l'idéal populationniste et la crainte du dépeuplement mettent à l'ordre du jour des problèmes très concrets de maternage et d'élevage ». Les mères sont directement sollicitées et incitées à se conformer aux prescriptions des ouvrages concernant l'allaitement, l'hygiène de l'enfant, la suppression du maillot, ou encore l'inoculation. Les ouvrages destinés à former les parents à la

⁷⁹² *Id.*, p. 49.

⁷⁹³ BUFFON, *De l'enfance* (1749), § 15, *H. n.*, t. II / *O. c.*, t. III, p. 166 b / Pléiade, p. 198-199.

⁷⁹⁴ BUFFON, *Addition à l'article de l'enfance* (1777), § 1-2, *H. n.*, t. XXVIII (*Supp.*, t. IV) / *O. c.*, t. III, p. 173 b.

préservation de la vie et de la santé de leurs enfants se multiplient⁷⁹⁵, et l'*Histoire naturelle* et l'*Émile* sont cités parmi ces ouvrages. Le médecin de la marine J.-L. Fourcroy de Guillerville donna à ses enfants l'éducation des petits indigènes qu'il observait à Saint-Dominique, et le public crut qu'il avait suivi les conseils de l'*Émile*, mais G. Py nous dit que Fourcroy se réclamait de médecins, antiques (Hippocrate et Galien) et modernes (Leclerc⁷⁹⁶ entre autres), ainsi que de Buffon⁷⁹⁷. G. Py mentionne un autre exemple de recours aux textes de Buffon et Rousseau à des fins hygiéniques : « Philipon de la Madelaine, dans ses *Vues patriotiques* (1783), applique aux enfants du peuple la méthode de l'*Émile*. [...] il recommande le bain d'eau froide et la natation en s'appuyant sur l'autorité de Locke, de Buffon, de Tissot, de Fourcroy, de Ballexserd et de Rousseau (soit de quatre médecins, Rousseau et Buffon étant considérés comme des autorités médicales en éducation)⁷⁹⁸. » Le travail de G. Py montre qu'une partie de l'œuvre de Buffon était bel et bien considérée comme relevant de la médecine : « Le succès de la pensée éducative et pédagogique de Rousseau s'explique par l'aspect scientifique que ses contemporains pensaient trouver dans ses œuvres. La plupart des traités d'éducation de la première enfance citent Rousseau en même temps que Buffon et des médecins – Tissot, Ballexserd, Raulin, par exemple⁷⁹⁹. »

Qu'en est-il de l'utilisation de l'œuvre de Buffon par les particuliers ? M. Launay écrit au sujet de l'*Émile* : « Après l'avoir brûlé parce qu'il contenait "des choses très hardies contre la religion et le gouvernement", on s'est hâté, sous forme d'extraits bien expurgés, de le placer dans la catégorie rassurante des livres à mettre entre toutes les mains⁸⁰⁰. » L'*Émile* rencontra un grand succès, et influença quelque peu les comportements. Selon M.-F. Morel, l'influence du discours médical sur les pratiques maternelles se limita aux élites, au sein desquelles quelques grandes dames ont élevé leurs enfants en suivant les prescriptions de l'*Émile*⁸⁰¹. Pour ce qui est de l'application des prescriptions de *De l'enfance*, nous avons trouvé un témoignage intéressant. Les lettres de Mirabeau à Sophie, écrites à la fin des années 1770, font état d'un usage inattendu de l'*Histoire naturelle* : il semble que Mirabeau s'y réfère comme à un manuel d'emploi domestique quotidien.

⁷⁹⁵ Marie-France MOREL, article *Enfance* du *Dictionnaire européen des Lumières*, dir. M. Delon, Paris, PUF, 2007 (1^e éd. 1997), p. 459.

⁷⁹⁶ Il s'agit très probablement du médecin CLERC, dit Leclerc, que nous avons déjà rencontré.

⁷⁹⁷ Gilbert PY, *Rousseau et les éducateurs*, Oxford, Voltaire Foundation, 1997, p. 266-267.

⁷⁹⁸ *Id.*, p. 325.

⁷⁹⁹ *Id.*, p. 284.

⁸⁰⁰ Michel LAUNAY, Introduction à ROUSSEAU, *Émile*, éd. cit., p. 22.

⁸⁰¹ Marie-France MOREL, art. cit., p. 459.

Le comte de Mirabeau était un fervent admirateur de « l'immortel Buffon⁸⁰² ». Dans une lettre de 1778 à « Sophie », M^{me} de Monnier⁸⁰³, il réprimande ainsi sa correspondante :

Point de ces phrases légères, Sophie. En fait de science, comparer l'opinion et l'autorité de M. de Buffon à la mienne, c'est comparer l'aigle au moineau, M. de Buffon est le plus grand homme de son siècle et de bien d'autres : c'est le seul que les anglais nous envient ; et ils s'y connaissent. Il s'est frayé vers la gloire des routes nouvelles et sans nombre, tout à fait inconnues aux Anciens et aux Modernes. Je l'étudie chaque jour, je l'admire, je le révère : ne parlons jamais du génie qu'avec le respect que nous lui devons⁸⁰⁴.

Dans une lettre non datée, Mirabeau développe une critique de l'embaillotement des enfants et renvoie à Buffon à l'occasion d'une réflexion sur l'agilité et la robustesse des enfants noirs élevés sans maillot⁸⁰⁵. À Sophie qui semble lui avoir demandé son avis sur l'alimentation des enfants, Mirabeau écrit :

Je persiste sur l'article du vin, et mes raisons seraient trop longues à te déduire. M. de Buffon en parle comme d'un bon vermifuge : sans doute tout acide l'est ; mais il ne le conseille pas comme boisson ordinaire. En général, je ne suis point pour le régime pythagoricien ; et je crois que l'homme avec des nourritures purement végétales, et des boissons non fermentées, languirait. Telle est mon opinion, qui est celle de Buffon contre Rousseau et bien d'autres ; mais pour les enfants, c'est toute autre chose⁸⁰⁶.

Dans une lettre non datée, Mirabeau fait état d'une lecture éclectique au sein des œuvres de Buffon, dont le contenu est si varié, et l'on découvre qu'il fait partie des « personnes sensées » qui selon Buffon doivent proscrire l'usage du corps⁸⁰⁷ :

Madame la savante, je trouve dans le onzième volume des œuvres de M. de Buffon, qu'on a imprimé en 1778 et que l'on m'a apporté avant-hier : je trouve, dis-je, p. 82, (ou si tu n'as pas cette édition) supplément, addition à l'article de l'enfance, les mêmes raisons, quoique moins développées que dans mes lettres, que je t'ai apportées contre l'usage des corps de baleine. Ayez la bonté de le lire. Je te recommande le volume X tout aussi nouveau, qui contient un admirable essai sur l'arithmétique morale ; tu y trouveras quelques raisonnements que je t'ai faits il y a longtemps sur la passion du jeu, p. 101 à 104, paragraphe XIII. Je t'avoue que je suis bien flatté d'avoir deviné une des pensées de ce

⁸⁰² MIRABEAU, Lettre LXXVI à Sophie (8 décembre 1778), *op. cit.*, p. 222-223.

⁸⁰³ Demoiselle DE RUFFEY (famille proche de BUFFON), ayant pour amie une M^{me} de SAINT-BELIN, qui est le nom de jeune fille de l'épouse de BUFFON. Voir SAINTE-BEUVE, *Mirabeau et Sophie*, dans *Causeries du lundi*, Paris, Garnier frères, 1926-1949, 16 vol., t. IV, p. 6-26.

⁸⁰⁴ MIRABEAU, Lettre LXXIV à Sophie (1^{er} décembre 1778), *op. cit.*, p. 195.

⁸⁰⁵ *Id.*, Lettre LXVI à Sophie (1^{er} mars 1778), p. 119.

⁸⁰⁶ *Id.*, Lettre LXIX à Sophie (6 novembre 1778), p. 152.

⁸⁰⁷ BUFFON, *Addition à l'article de l'enfance* (1777), § 1-2, *H. n.*, t. XXVIII (*Supp.*, t. IV) / *O. c.*, t. III, p. 173 b.

grand homme. Lis avec une très grande attention dans le volume XI (supplément) le mémoire sur le strabisme ou la cause des yeux louches. Il y a beaucoup d'observations qui pourraient te servir pour ta fille, si la mauvaise position de son berceau ou la nature lui avait donné de l'inégalité dans les yeux⁸⁰⁸.

Mirabeau fréquente journallement Buffon, il « l'étudie chaque jour »⁸⁰⁹ pour les choses du quotidien tout autant que pour les choses de l'esprit, et il le recommande dans une visée utilitaire.

Il semble par ailleurs que sa correspondante lui demande de lui faire connaître les opinions de Buffon, ou de lui en faciliter la compréhension ; c'est du moins ce que peut laisser supposer cette lettre qui porte de toute évidence sur un sujet intime et délicat pour Sophie : « Ce que dit M. de Buffon revient à ceci ; c'est qu'au moment de la fécondation, il est probable que le germe le plus abondant donne le sexe. 1° cela est très disputable ; 2° très conjectural ; 3° qu'est-ce que cela prouve pour toi ? Rien du tout⁸¹⁰. »

La correspondance de Mirabeau révèle exemplairement comment les lecteurs de Buffon pouvaient pratiquer l'*Histoire naturelle* en vue d'un usage domestique.

Au 18^e siècle, Buffon offre à ses lecteurs des possibilités d'utilisation diverses de son œuvre. Il y intègre des conseils techniques destinés aux éleveurs, aux entrepreneurs ou encore aux familles soucieuses de la santé de leurs membres. Au 19^e siècle, la réputation de Buffon est loin d'être éteinte, et son œuvre est sans cesse rééditée. On peut s'interroger à présent sur les pratiques de lecture qui furent celles du public posthume de Buffon.

III. PRATIQUES DE LECTURE DES ŒUVRES DE BUFFON AU 19^e SIÈCLE

Nous nous intéresserons ici aux éditions d'œuvres complètes uniquement, afin de limiter notre corpus d'étude. Cependant, il faut se souvenir que les éditions de morceaux choisis et autres produits *marketing* dérivés de l'œuvre de Buffon se multiplient, faisant les choux gras des éditeurs du 19^e siècle. Nous ne citerons à ce sujet qu'une remarque intéressante de J. J. F. Dussault, publiée en 1805 : « Buffon a beaucoup perdu aux yeux des savants ; ils ne le regardent que comme un écrivain éloquent, et comme un naturaliste

⁸⁰⁸ MIRABEAU, Lettre LXXVII à Sophie (20 décembre 1778), *op. cit.*, p. 226-227.

⁸⁰⁹ *Id.*, Lettre LXXIV à Sophie (1^{er} décembre 1778), p. 195.

médiocre, et c'est peut-être ce qui a mis la serpe à la main aux abrégiateurs qui se sont chargés de l'élaguer et de le réduire à son style [...] ⁸¹¹. » J. J. F. Dussault révèle ainsi, à une date précoce, la relation entre les formules éditoriales et le statut de Buffon. Pour ce qui est de l'édition des *Œuvres complètes*, elle conduit à tempérer le discrédit dans lequel le naturaliste serait tombé à cette date. Nous verrons d'abord quel fut le succès commercial des œuvres de Buffon au cours du 19^e siècle ; nous verrons ensuite quelle put en être la portée polémique ; enfin, nous interrogerons les pratiques de lecture induites par la formule de l'édition d'*Œuvres complètes*.

A. BUFFON PLÉBISCITÉ PAR UN PUBLIC QUI VEUT S'INSTRUIRE

P. Corsi s'est intéressé au statut des représentants d'une science en marge des institutions du 19^e siècle ; le statut des savants héritiers de Buffon, nombreux au sein de cette catégorie, est lié à l'édition des œuvres du maître : « La diffusion des écrits de Buffon, entreprise avec une dévotion sectaire par certains de ses disciples, connut un succès public important et constant, preuve qu'un marché s'offrait à ceux qui, exclus de la science institutionnelle, souhaitent se tourner vers le grand public des lecteurs d'œuvres scientifiques de divulgation ⁸¹². » P. Corsi s'est particulièrement intéressé à l'édition de l'*Histoire naturelle* établie par Sonnini de Manoncourt au début du 19^e siècle :

Son expérience dans le domaine éditorial lui permit de pressentir les possibilités de succès d'une nouvelle édition des œuvres de Buffon qui continuaient à voir le jour grâce au travail de ses successeurs – Lacepède notamment – mais à un rythme de parution qui s'étalait sur plusieurs années. En 1798, Sonnini lança sa propre édition des œuvres de Buffon qui, terminée en 1808, comprenait le nombre impressionnant de 127 volumes ⁸¹³.

Cette édition monumentale, enrichie d'un important appareil critique, ne fit pas peur aux lecteurs : « L'édition des œuvres de Buffon, grâce aussi à l'efficacité de l'équipe rédactionnelle, qui parvenait à publier jusqu'à deux volumes par mois, reçut un accueil public très favorable, qui dépassa même les espérances de Sonnini ». Fort de ce succès, Sonnini édite

⁸¹⁰ *Id.*, Lettre XCV à Sophie (10 juillet 1779), p. 457.

⁸¹¹ Jean Joseph François DUSSAULT, « Sur la vogue des sciences exactes et le discrédit des belles-lettres, à l'occasion d'un livre intitulé *Le Buffon de la jeunesse* », *Le Spectateur français au 19^e siècle, ou variétés morales, politiques et littéraires, recueillies des meilleurs écrits périodiques*, Paris, Librairie de la Société typographique, 1805, t. II, p. 337.

⁸¹² Pietro CORSI, *Lamarck. Genèse et enjeux du transformisme 1770-1830*, Paris, CNRS Éditions, 2001, p. 35.

un *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle* (1803-1804), auquel Cuvier répond par un *Dictionnaire des sciences naturelles* concurrent (1804-1805). « Contre Sonnini, Cuvier défendait les avantages d'un ouvrage produit par les professeurs du Muséum, le centre scientifique le plus avancé d'Europe [...]. Il se trompait encore une fois : le jugement du public fut nettement défavorable aux professeurs du Muséum. L'histoire naturelle de Buffon et de ses disciples pouvait encore compter sur un public vaste et fidèle⁸¹⁴. » La liste des souscripteurs de certaines éditions a été conservée : P. Corsi remarque que « la liste des souscripteurs [à l'édition de Sonnini] révèle la présence importante, parmi eux, de médecins, pharmaciens, notaires et avocats de province : le public des œuvres de Buffon »⁸¹⁵. Le dernier volume de l'édition donne une liste, déclarée incomplète de 642 souscripteurs⁸¹⁶.

Il faut cependant se défier d'une vision réductrice des politiques éditoriales ayant présidé aux éditions de l'œuvre buffonienne, comme l'indiquent ces remarques de P. Corsi :

L'approche de l'histoire naturelle privilégiée par Delamétherie, Bertrand et Patrin, ou même par des auteurs comme Sue, Virey et Sonnini de Manoncourt, n'était pas seulement celle de naturalistes qui travaillaient en dehors ou en marge des institutions scientifiques officielles et qui s'adressaient donc à un grand public de médecins, pharmaciens, ingénieurs et amateurs, tous consommateurs infatigables de traités cosmologiques et de philosophie de la nature. Le besoin de rassembler les phénomènes naturels et les connaissances acquises dans un cadre unitaire, de « regarder la nature comme un tout immense » pour reprendre les mots de Sue, était également partagé par d'éminents représentants de la communauté scientifique institutionnelle⁸¹⁷.

L'édition des œuvres de Buffon peut donc rencontrer le succès auprès de différentes catégories de lecteurs. Avant d'étudier plus précisément les politiques éditoriales qui président à l'édition des œuvres de Buffon au 19^e siècle, et les pratiques de lecture qu'elles engagent, voyons ce que Flaubert nous apprend de leurs lecteurs.

Dans l'œuvre du romancier, on voit significativement apparaître Buffon dans *Bouvard et Pécuchet* et dans le *Dictionnaire des idées reçues*, qui devait intégrer le roman. Ces deux œuvres ont en commun de dénoncer la pensée structurée par les idées reçues ; Flaubert nous montre comment la figure de Buffon et son œuvre sont entrés dans l'univers de la pensée superficielle de ses contemporains. Entre *Budget* et *Cachet*, *Le Dictionnaire des idées reçues*

⁸¹³ *Id.*, p. 36.

⁸¹⁴ *Id.*, p. 37-39.

⁸¹⁵ *Id.*, p. 37.

⁸¹⁶ *Ibid.*, n. 46.

⁸¹⁷ *Id.*, p. 111.

nous propose l'entrée suivante : « *Buffon* - Mettait des manchettes pour écrire⁸¹⁸. » Voilà tout ce qui est su, communément reçu et à savoir sur Buffon pour la société de la seconde moitié du 19^e siècle. On pourrait donc dire de Buffon ce qui est dit d'Abélard : « Inutile d'avoir la moindre idée de sa philosophie et même de connaître le titre de ses ouvrages [...] »⁸¹⁹. » Parmi les idées reçues associées au cheval, le *Dictionnaire* formule celle-ci : « La plus noble conquête⁸²⁰... » Le nom de Buffon n'est pas cité. Est-il implicitement situé dans les points de suspension ? Ou la phrase célèbre vit-elle désormais d'une vie autonome ?

Voyons à présent quel rapport Bouvard et Pécuchet entretiennent avec Buffon. Ils font d'abord appel à lui lorsqu'ils viennent à s'intéresser à l'histoire naturelle, ou plus précisément à l'histoire du monde. Buffon demeure une référence dans le domaine des grands systèmes. Pécuchet écarte la question du but de l'existence de l'univers, et poursuit :

– « N'importe ! je voudrais bien savoir comment l'univers s'est fait ! »

– « Cela doit être dans Buffon ! » répondit Bouvard [...].

Les *Époques de la nature* leur apprirent qu'une comète, en heurtant le soleil, en avait détaché une portion, qui devint la Terre. [...]

La majesté de la création leur causa un ébahissement, infini comme elle. Leur tête s'élargissait. Ils étaient fiers de réfléchir sur de si grands objets.

Les minéraux ne tardèrent pas à les fatiguer ; – et ils recoururent comme distraction, aux *Harmonies* de Bernardin de Saint-Pierre⁸²¹.

Les deux complices semblent donc bien distinguer la scientificité des textes de Buffon, puisqu'ils n'ont recours à Bernardin de Saint-Pierre que « comme distraction ». La suite du texte montre qu'ils s'attachent à la lecture de Buffon et la développent sérieusement et longuement : « Puis leur curiosité se tourna vers les bêtes. Ils rouvrirent leur Buffon et s'extasièrent devant les goûts bizarres de certains animaux. » Ils se lancent alors dans des expériences sur la production de mulets, d'hybrides. « Ils renouvelèrent leurs tentatives sur des poules et un canard, sur un dogue et une truie, avec l'espoir qu'il en sortirait des monstres et ne comprenant rien à la question de l'espèce⁸²². » Mais pour ce qui est des animaux, c'est finalement à Cuvier, beaucoup plus qu'à Buffon, que les deux amis s'intéressent ; jusqu'à ce qu'ils tombent sur un article de Brongniart, article « plein de faits » et qui « exposait la question comme elle était comprise à l'époque » :

⁸¹⁸ FLAUBERT, *Dictionnaire des idées reçues*, dans *Bouvard et Pécuchet*, éd. C. Gothot-Mersch, Paris, Gallimard, 1998, p. 494.

⁸¹⁹ *Id.*, p. 485.

⁸²⁰ *Id.*, p. 499.

⁸²¹ FLAUBERT, *Bouvard et Pécuchet*, *id.*, p. 139.

Cuvier jusqu'à présent leur avait apparu dans l'éclat d'une auréole, au sommet d'une science indiscutable. Elle était sapée. La Création n'avait plus la même discipline ; et leur respect pour ce grand homme diminuait.

Par des biographies et des extraits, ils apprirent quelque chose des doctrines de Lamarck et de Geoffroy Saint-Hilaire.

Tout cela contrariait les idées reçues, l'autorité de l'Église⁸²³.

Remarquons que Buffon n'apparaît pas parmi les savants engagés dans la polémique, comme il le fut pourtant en son temps. Cet aspect de sa philosophie n'est pas entré au royaume des idées reçues. Si l'on considère Bouvard et Pécuchet comme des représentants du grand public, ce qu'ils étaient aux yeux de Flaubert, on arrive à cette conclusion : au 19^e siècle, un curieux d'histoire naturelle se tourne d'abord spontanément vers Buffon avant de consulter les savants qui font l'actualité scientifique. Remarquons que Buffon est à disposition dans les rayons des bibliothèques, puisque l'on « rouvre son Buffon » : on l'a sous la main. Les œuvres des naturalistes modernes sont d'un accès moins facile car indirect : c'est Dumouchel qui envoie aux deux amis « les *Lettres* de Bertrand avec le *Discours* de Cuvier sur les révolutions du globe⁸²⁴ ». Il est vrai que Bouvard et Pécuchet constituent un public devenu récemment rural : il semble qu'ils aient emporté leur Buffon en emménageant dans leur propriété campagnarde, et il leur faut donc faire venir de la ville les livres qui n'ont pas, comme l'*Histoire naturelle*, l'honneur de faire partie des meubles.

B. BUFFON ET LE « MODERNE COMLOT DES NOUVELLES ÉDITIONS⁸²⁵ »

R. Trousson rapporte et commente ainsi les propos de Frayssinous, prédicateur adversaire de la libre pensée très actif dans le premier quart du 19^e siècle, qui part en guerre contre les rééditions des auteurs du 18^e siècle :

L'impiété ne se borne pas aux écrits de ses apôtres actuels, elle fait revivre ceux de ses apôtres du siècle dernier, et ne néglige rien de ce qui peut les faire circuler dans la France entière avec plus de rapidité et de succès. Le nombre des volumes eût effrayé ; on en fait des abrégés, et l'on a soin d'en extraire tout ce qu'il y avait de plus pervers et de plus impie ; le prix trop élevé aurait pu écarter un grand nombre d'acheteurs, on trouve le moyen de l'abaisser à la portée de tous d'après des procédés

⁸²² *Id.*, p. 140-141.

⁸²³ *Id.*, p. 153-154.

⁸²⁴ *Id.*, p. 142.

⁸²⁵ Citation extraite du *Mandement de Messieurs les Vicaires généraux du chapitre métropolitain de Paris* (1817), cité par Raymond TROUSSON, dans *Visages de Voltaire (18^e-19^e siècles)*, Paris, Champion, 2001, p. 137.

économiques ; la grosseur du volume serait incommode, on donne à l'ouvrage des formes plus légères, plus faciles à manier. [...] Oui, la conspiration permanente contre le trône et l'autel se trouve dans cette permanente émission d'écrits et de libelles pervers qui prêchent tous les jours la révolte avec l'impiété⁸²⁶.

R. Trousson ajoute que, s'il faut l'en croire, la diffusion est large : « L'esprit d'impiété, de moquerie sacrilège, infecte partout les dernières classes comme les moyennes et les plus élevées. Je connais des villages où ce qu'il y a de plus rustique laisse reposer quelques fois la bêche et la charrue pour lire Voltaire, et en oppose ensuite les sarcasmes impies aux instructions de son pasteur⁸²⁷. » Il est vrai que les éditeurs des œuvres de Voltaire veulent mettre le philosophe à la disposition de tout le monde, et diversifient leur offre à cette fin :

[En 1821] Jean-Baptiste Touquet, colonel d'Empire dont la carrière s'était achevée avec le retour des Bourbons et reconverti dans la librairie, lance, non pas une, mais quatre éditions de l'infâme Voltaire. Il y avait le Voltaire *de la grande propriété* (papier vélin superfin, à vingt francs les cinq volumes), celui *de la petite propriété* (vélin commun, quarante-deux sous le volume), celui *du commerce* (papier fin d'Auvergne, à quinze francs les trois volumes), enfin celui *des chaumières* (compact en quinze volumes pour trente francs)⁸²⁸.

Volonté humaniste et intérêt commercial se mêlent de façon comparable dans l'édition des œuvres de Buffon. Les renseignements concernant la qualité et le coût de ces éditions nous sont donnés par les prospectus d'appel à souscription. On y vante notamment le nombre et la qualité des planches, ainsi que le nom de leurs auteurs : « Le prix de chaque livraison est de vingt cinq centimes figures noires [...]. La même édition se publie en cent cinquante livraisons avec figures coloriées, à cinquante centimes la livraison⁸²⁹. » ; « Chaque livraison : Figures noires : 30 ct ; figures chine : 40 ct. Figures coloriées (*avec le plus grand soin*) : 50 ct.⁸³⁰ » ; « Édition de luxe, à 2,25^F le volume. [...] Exécutée pour la partie typographique

⁸²⁶ FRAYSSINOUS, cité par Raymond TROUSSON, *Id.*, p. 133.

⁸²⁷ FRAYSSINOUS, *ibid.*

⁸²⁸ Raymond TROUSSON, *id.*, p. 145.

⁸²⁹ Prospectus des *Œuvres complètes de Buffon, avec des extraits de Daubenton et la classification de Cuvier. N^{elle} éd. ornée de cinq cents sujets noirs ou coloriés dessinés par MM. É. Traviès et Janet-Lange*, Paris, Furne et C^{ie}, [1837 et] 1838, 6 vol.

⁸³⁰ Prospectus du *Buffon illustré par Victor Adam. Œuvres complètes de Buffon, avec la classification de G. Cuvier, et les suites par M. A. Comte*, Paris, Bazouge-Pigoreau, 6 vol., 1839, 6 vol.

et les gravures, avec le plus grand soin [...]. Prix de chaque volume : 2,25^F. Prix de chaque cahier de planches, en noir : 1,25^F. Prix de chaque cahier de figures en couleur : 3,25^{F831}. »

L'édition des *Œuvres complètes* de Buffon n'a pas la portée sulfureuse de celle des *Œuvres complètes* de Voltaire : au début du 19^e siècle, Buffon ne figure pas parmi les grandes figures littéraires investies d'une forte valeur politique et idéologique. Mais si Buffon ne suscite pas les mêmes réactions épidermiques que Voltaire, il n'est pas pour autant un auteur tout à fait « innocent ». Le prospectus de l'édition Pillot présente la même politique éditoriale que celle qui était dénoncée par Frayssinous :

Prospectus. Une entreprise vraiment nationale méritait d'être tentée, et ne l'avait point encore été : les *Œuvres* de l'immortel Buffon ne pouvaient, en raison du prix élevé auquel on les maintenait jusqu'à ce jour, être acquises par la classe moyenne de la société. Cette lacune, que le désintéressement seul pouvait remplir, nous la faisons disparaître à l'époque où l'impulsion générale ramène vers l'étude des sciences et de la philosophie. [...] Exécutée pour la partie typographique et les gravures, avec le plus grand soin, malgré sa réduction de plus de moitié dans le prix d'usage, nous osons espérer que le succès [que notre édition] obtiendra répondra à notre attente⁸³².

Ainsi, Buffon est embarqué dans la même perspective éditoriale que l'infâme Voltaire. Est-ce la raison des « bruits » évoqués dans ce même prospectus ? Celui-ci contient en effet une information curieuse : il y est question du « nombre de lettres pour renseignements [qui s'accroît] en raison des bruits ridicules que la malveillance cherche à répandre en province sur l'entreprise »⁸³³. Mais peut-être s'agit-il là d'une stratégie de communication fondée sur la persécution.

La stratégie commerciale des éditeurs est une chose, le rapport au livre des acheteurs en est une autre : ce n'est pas parce que l'on achète Buffon qu'on le lit. R. Trousson a montré que, dans son œuvre, Balzac peint à plusieurs reprises une bourgeoisie qui se fait un devoir de posséder des éditions complètes des philosophes des Lumières, mais qui ne les lit jamais⁸³⁴.

⁸³¹ Prospectus des *Œuvres complètes de Buffon augmentées par M. F. Cuvier, membre de l'Institut, de deux volumes supplémentaires offrant la description des mammifères et des oiseaux les plus remarquables découverts jusqu'à ce jour, et accompagnées d'un beau portrait de Buffon, et de deux cents soixante gravures en taille-douce, exécutées pour cette éd. par les meilleurs artistes*, Paris, chez F. D. Pillot et chez Salmon, 1829-1832, 29 vol. (dont 2 de F. Cuvier et un vol. de Table).

⁸³² *Id.*

⁸³³ *Id.*

⁸³⁴ Voir Raymond TROUSSON, *op. cit.*, p. 269.

Les politiques éditoriales des *Œuvres* de Buffon varient, selon le type de public visé et la pratique de lecture encouragée. Chaque catégorie du public (collectionneur vaniteux, lecteur amateur, utilisateur professionnel) peut y trouver son compte.

1. L'édition des œuvres de Buffon, prétexte à la contestation des institutions scientifiques

Selon P. Corsi, « en rassemblant les œuvres de Buffon, avec les mises à jour et les suppléments, l'intention de Sonnini était d'offrir au lecteur un *Cours complet d'histoire naturelle*, comme l'annonçait le sous-titre de l'édition. On a souvent sous-évalué le fait qu'il s'agissait du recueil le plus complet de textes naturalistes disponibles en France et en Europe, ce qui permet de mieux comprendre le succès de l'entreprise⁸³⁵. » L'édition de Sonnini était destinée au moins aux amateurs éclairés, certainement aux spécialistes. Cette édition à visée scientifique pouvait avoir la fonction d'un cheval de Troie, contenant de nouvelles théories mal reçues par ailleurs. P. Corsi rapporte la chose suivante :

Profitant de la parution rapide des volumes de son édition de l'*Histoire naturelle* de Buffon pour exprimer des opinions sur le débat scientifique contemporain, Sonnini ne perdait pas l'occasion de saluer la parution des recherches de ses alliés [...]. En 1802, Latreille, collaborateur de Lamarck au Muséum, fit l'éloge du *Mémoire sur la série naturelle des couleurs*, essai que Lamarck avait publié parmi d'autres en 1797. Dans l'un des volumes de Buffon édités par Sonnini, Latreille estimait utile de publier de longs passages de ce mémoire et expliquait que « ce travail n'est pas d'ailleurs assez connu ; ayant été publié conjointement avec divers Mémoires sur la chimie de ce même naturaliste, il a éprouvé le même sort ; je veux dire que les savants opposés de sentiment ont jugé à propos de ne pas en parler, et d'éviter des discussions »⁸³⁶.

L'édition des œuvres de Buffon par Sonnini est donc instrumentalisée et utilisée comme une arme d'opposition aux adversaires contemporains. L'édition de Buffon, de par sa rentabilité auprès du grand public, est un outil au service de la valorisation de groupes de savants, qui, exclus des institutions, se faisaient en quelque sorte les champions d'une tradition culturelle puissante : « On peut même affirmer qu'entre 1795 et 1805, les partisans de la vieille chimie, de même que les sympathisants de l'histoire naturelle de Buffon, ou de

⁸³⁵ Pietro CORSI, *op. cit.*, p. 36-37.

⁸³⁶ *Id.*, p. 79-80.

formes actualisées de son œuvre, espéraient pouvoir reprendre avec succès l'initiative scientifique, et se venger par leurs publications et leur importance culturelle des défaites qu'ils avaient essuyées sur le plan institutionnel⁸³⁷. »

2. Des éditions plus ou moins destinées à servir

Après Sonnini, l'édition des œuvres de Buffon se développe au point qu'on pourrait difficilement établir la liste exhaustive des éditions et rééditions d'*Œuvres complètes* parues tout au long du 19^e siècle. Il faut remarquer le caractère plus ou moins utilisable de ces éditions : la présence d'un index des matières traitées, de renvois à des planches numérotées dont on précise où elles doivent être insérées (ce qui implique que les livraisons sont destinées à être reliées), le caractère plus ou moins scientifique de ces mêmes planches, constituent des outils de lecture et de travail dans le corps des *Œuvres complètes*. L'absence de ces éléments est d'autant plus significatif. Dans l'édition Baudouin et Delangle⁸³⁸, les planches sont bien numérotées, mais aucun système de renvoi n'apparaît dans le texte, ce qui les rend inutilisables. Le propriétaire de l'édition que nous avons consultée en a fait relier les volumes en y insérant les planches qui étaient apparemment destinées à être reliées dans un volume à part, mais, comme chaque planche réunit parfois jusqu'à trois animaux d'espèces différentes, le texte et les planches s'articulent mal. La responsabilité du propriétaire est engagée sur ce point, mais, d'une manière générale, la formule éditoriale de cette édition est ambiguë : c'est un médecin qui rédige la notice sur Buffon, la classification de Linné est ajoutée aux titres des articles du naturaliste, et il est précisé dans le titre complet de l'édition qu'elle est complétée par des volumes de Cuvier « sur les progrès des sciences physiques et naturelles depuis la mort de Buffon ». Dans l'ensemble, l'édition hésite en quelque sorte entre l'autorité de Buffon et celle de l'actualité scientifique, et ne propose pas de facilités d'utilisation.

L'éditeur de l'édition Bazouge-Pigoreau annonce, dans le prospectus d'appel à souscription, que son but est d'offrir au public une édition plus pratique et plus utilisable que les autres : « Pour aider les souscripteurs, soit à placer les gravures dans le texte, soit à faire un atlas séparé, l'éditeur donnera, à la fin de l'ouvrage, une table par ordre alphabétique de tous les sujets représentés dans les gravures avec la classification de Cuvier, table qui viendra

⁸³⁷ *Id.*, p. 39.

⁸³⁸ *Œuvres complètes de Buffon mises en ordre et précédées d'une notice historique par M. A. Richard ; suivies de deux volumes sur le progrès des sciences physiques et naturelles depuis la mort de Buffon, par M. le baron Cuvier, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences*, Paris, Baudouin frères et N. Delangle, 1825-1828, 32 vol. (dont 4 vol. de Cuvier et un vol. de planches).

concorde avec le tome et la page du texte et qui manque dans toutes les éditions de Buffon⁸³⁹. »

Les volumes de ces éditions qui sont annotés nous fournissent des éléments sur l'usage qu'en faisaient leurs lecteurs. Dans la table des matières du tome sept d'un exemplaire de l'édition Pillot⁸⁴⁰, le lecteur a griffonné, près du numéro de page renvoyant au chapitre « Des matières volcaniques », le mot *Basaltes*. Sur la face intérieure de la couverture du dos du tome dix-sept, nous déchiffrons : « [...] phoque que je n'ai trouvé nulle part, ni dans le Dictionnaire [...] poisson à écailles. 517 [...] voir Lacepède ». Sur la face intérieure de la couverture du dos du tome vingt-deux, on distingue deux écritures différentes et en partie superposées, au sein desquelles nous déchiffrons : « J'ai vu les tables voisines [...] Dans les... huppé ». Toutes les annotations que présentent ces volumes, et que nous ne reproduisons pas de manière exhaustive, indiquent un niveau de connaissances plus qu'élémentaire du lecteur, ainsi qu'un usage à caractère systématique de ces volumes. Leur possesseur était au moins un amateur éclairé. On ne peut dater ces annotations, et elles pourraient avoir été faites en 1950. Mais en 1950, on ne travaille plus dans Buffon et Lacepède ; qui plus est, il est improbable de disposer de Buffon et Lacepède réunis au 20^e siècle⁸⁴¹. Ce lecteur rigoureux doit avoir fait ces inscriptions dans le courant du 19^e siècle. Quoi qu'il en soit, il avait bien choisi son édition. Son éditeur, dans le tome consacré à la « Table générale et par ordre alphabétique des matières, suivie du tableau indicatif des gravures, par F. D. Pillot », donne l'« Avertissement » suivant :

Moi-même, en publiant cette édition, j'avais remarqué plusieurs fois de quel puissant secours était privé le lecteur [...].

Il fallait donc remplir cette lacune en rédigeant une Table qui offrît à la fois et la série des titres généraux, et les divers noms sous lesquels la plupart des oiseaux, et quelques-uns des mammifères sont connus dans les différentes provinces de la France. [...] Enfin j'ai pensé que l'on verrait avec plaisir dans cette Table l'indication des mammifères dont a traité M. F. Cuvier dans son Supplément, et en conséquence j'ai renvoyé par des notes aux sujets dont parle cet auteur [...].

Je n'ai pu suivre la même marche au sujet des oiseaux qui font l'objet du second volume donné par le même auteur, Buffon ayant distingué beaucoup plus spécialement chaque espèce, et ne pouvant d'ailleurs indiquer les sujets contenus au Supplément d'après ceux de Buffon, qui, semblables en apparence par le nom générique, en diffèrent néanmoins complètement par les mœurs et les habitudes.

⁸³⁹ Prospectus du *Buffon illustré par Victor Adam. Œuvres complètes de Buffon*, Paris, Bazouge-Pigoreau, 6 vol., 1839.

⁸⁴⁰ Consultée à la Bibliothèque municipale de Nantes.

⁸⁴¹ Ceci dit, comme nous l'avons déjà écrit, les *Œuvres complètes* de BUFFON de chez Furne (1837-1839) figuraient, avec les deux volumes de l'*Histoire naturelle* de LACEPÈDE publiées à la même époque par le même éditeur, dans les rayons de la bibliothèque de nos grand-père et arrière-grand-père.

Mais à cet égard je dois prévenir qu'une Table particulière au Supplément sera donnée à la fin du second volume, et que dans cette Table seront classés par ordre alphabétique les divers sujets traités dans l'ouvrage, avec indication de ceux qui dans Buffon pourraient s'y rapporter.

J'ai terminé cette Table par le classement des planches de Buffon, en indiquant nominativement les figures représentées sur chacune d'elles, et la page du volume auquel elles se rapportent ; à l'égard des gravures qui ont été données pour complément, ou qui pourront être publiées par suite d'une nouvelle souscription, et s'appliquer à quelqu'un des sujets décrits par M. Cuvier, l'avis pour leur placement en sera délivré plus tard⁸⁴².

Il y a ici une volonté manifeste de rationaliser l'édition et les conditions de son utilisation en vue d'une large diffusion de la science.

Mentionnons un dernier exemple significatif de l'ambivalence de l'édition du corpus naturaliste au 19^e siècle. Les éditions d'*Œuvres complètes*, plus ou moins populaires, jouent sur le caractère attractif des illustrations. L'édition des œuvres de Lacepède que Furne publie en 1839, en même temps que des *Œuvres complètes* de Buffon, compte visiblement sur le goût des lecteurs pour les belles images :



Fig. 42 : *Le Crocodile*, gravure coloriée d'Édouard TRAVIÈS pour les *Œuvres complètes* de Lacepède, Paris, Furne, 1839, 2 vol.

⁸⁴² F. D. PILLOT, « Avertissement », au volume de « Table générale et par ordre alphabétique des matières, suivie du tableau indicatif des gravures » (1832), dans *Œuvres complètes de Buffon augmentées par M. F. Cuvier*, Paris, F. D. Pillot et Salmon, 1829-1832, 29 vol.

Cette image scénarisée, spectaculaire, caractérisée par l'action et le pathos, renvoie à l'illustration des livres destinés à la jeunesse⁸⁴³ ; l'édition du texte est pourtant on ne peut plus sérieuse. Cette ambivalence de l'édition des œuvres de Lacepède est représentative de ce que fut l'édition naturaliste au 19^e siècle : la diffusion d'un savoir plébiscité en même temps qu'une réussite commerciale. Voyons à présent plus en détail l'incidence que les diverses formules éditoriales ont eu sur la lecture des œuvres de Buffon.

D. PRATIQUES DE LECTURE ENGAGÉES PAR LA DIFFUSION EN LIVRAISONS ET SOUS FORME D'ŒUVRES COMPLÈTES

1. Une lecture guidée par les livraisons ou par la table des matières

La périodicité des livraisons a une incidence sur la lecture et la mémoire : elle leur impose un rythme. Selon P. Corsi, l'efficace équipe rédactionnelle de l'édition des œuvres de Buffon dirigée par Sonnini « parvenait à publier jusqu'à deux volumes par mois »⁸⁴⁴. Les prospectus des diverses éditions précisent le rythme des livraisons : « L'ouvrage entier, composé de vingt-huit volumes in-8°, de quatre cent cinquante pages environ, et de vingt-huit cahiers de huit à neuf planches, sera publié en quarante deux livraisons d'un volume ou de deux cahiers de planches, qui paraissent tous les quinze jours, à partir du 15 avril 1829⁸⁴⁵. » ; « L'ouvrage formera six volumes grand in-8° à deux colonnes, sur jésus superfin satiné. Une et quelquefois deux livraisons, composées chacune de seize pages de texte (trente-deux colonnes), et deux belles vignettes représentant de trois à six sujets, paraîtront exactement tous les samedis, et cent soixante dix livraisons formeront l'ouvrage complet⁸⁴⁶ » ;

Cette nouvelle édition des ŒUVRES COMPLETES DE BUFFON formera six volumes grand in-8° imprimés sur papier superfin. [...] L'ouvrage complet sera publié en deux cent vingt livraisons. Chaque livraison contiendra seize pages de texte avec ou sans gravure. Une livraison paraîtra tous les jeudis, à partir du 1^{er} février 1838, et souvent deux. [...]. La même édition se publie en cent cinquante livraisons avec figures coloriées, à cinquante centimes la livraison⁸⁴⁷.

⁸⁴³ Des gravures (non coloriées) tout aussi scénarisées figurent notamment dans *Le Buffon illustré à l'usage de la jeunesse* d'A. de BEAUCHAINAIS, Paris, Th. Lefèvre et C^{ie}, s. d. (1^e éd. 1861).

⁸⁴⁴ Pietro CORSI, *op. cit.*, p. 37.

⁸⁴⁵ Prospectus des *Œuvres complètes de Buffon augmentées par M. F. Cuvier*, Paris, F. D. Pillot et Salmon, 1829-1832, 29 vol. (dont 2 de F. Cuvier et un vol. de Table).

⁸⁴⁶ Prospectus du *Buffon illustré par Victor Adam. Œuvres complètes de Buffon*, Paris, Bazouge-Pigoreau, 6 vol., 1839, 6 vol.

⁸⁴⁷ Prospectus des *Œuvres complètes de Buffon*, Paris, Furne et C^{ie}, [1837 et] 1838.

Les acheteurs particuliers peuvent lire les *Œuvres complètes* au fur et à mesure des livraisons, et donc *in extenso* ; ceci permet une lecture proche de celle qui était facilitée, au 18^e siècle, par la parution, en moyenne annuelle, des volumes de l'*Histoire naturelle*. Mais le public savant, composé d'étudiants ou de professionnels, fréquentant les bibliothèques des Institutions, a sans doute accès à des *Œuvres complètes* déjà reliées, ou à l'édition originale, et pratique donc plus probablement une lecture fragmentaire guidée par la consultation de la table des matières. F. Cuvier semble consulter une édition du 18^e siècle lorsqu'il compose ses *Suppléments aux Œuvres complètes de Buffon* chez Pillot⁸⁴⁸, parus en 1831 et 1832 : « Enfin, si mes additions se rapportent plus ou moins aux vingt-deux volumes in-4° qui composent l'*Histoire naturelle générale et particulière des Quadrupèdes*, cependant elles n'embrassent, à peu près complètement, que les neuf ou dix premiers, de sorte qu'un examen suivi des douze ou treize autres resterait à publier⁸⁴⁹. » Le public provincial n'a pas la même facilité à lire quotidiennement ses livraisons que le public parisien, car, dans le prospectus de vente de cette même édition, il est précisé :

La modicité du prix de l'ouvrage ne permet pas de traiter autrement qu'au comptant, ni de faire d'envois en province au dessous de dix livraisons à la fois. [...] Lorsque dix souscripteurs, au moins, se seront rassemblés dans une ville, ils jouiront de la franchise de port pour la totalité de l'ouvrage et de l'envoi d'argent, en ayant soin, toutefois, de faire retirer exactement tous les quatre mois leurs dix souscriptions, réunies dans un ballot, et en verser le montant chez le commissionnaire de roulage qui leur sera indiqué en réponse à la demande⁸⁵⁰.

Buffon ne fut donc pas lu de la même manière par les Parisiens et les provinciaux, pas plus qu'il ne fut lu de la même manière par les propriétaires d'éditions déjà reliées et par les souscripteurs aux livraisons.

Mais, quelle que soit la formule éditoriale retenue, un même problème se pose : celui de l'ordre des textes de Buffon. Au 19^e siècle, les éditeurs de ses *Œuvres complètes* réorganisent le plan de l'*Histoire naturelle*, ce qui pose tout simplement un problème épistémologique.

⁸⁴⁸ *Œuvres complètes de Buffon augmentées par M. F. Cuvier, op. cit.*

⁸⁴⁹ Frédéric CUVIER, *Supplément à l'Histoire naturelle, id.*, 1831-1832, 2 vol., t. I, p. 6-7.

⁸⁵⁰ Prospectus des *Œuvres complètes de Buffon augmentées par M. F. Cuvier, op. cit.*

2. L'Histoire naturelle en désordre

Le travail d'établissement des *Œuvres complètes* conduit les éditeurs à ne pas respecter l'ordre de publication des textes choisi par Buffon dans l'édition originale de l'*Histoire naturelle*. L'édition Furne (qui est notre édition de référence) en fournit un exemple problématique : ses premiers volumes contiennent l'*Histoire naturelle des Minéraux* (parue dans les derniers volumes de l'*Histoire naturelle*) réunie aux textes géologiques (l'*Histoire et Théorie de la terre* de 1749, et *Des Époques de la nature* de 1779). Sur le plan épistémologique, lire les *Œuvres complètes* de Buffon est très différent de lire l'*Histoire naturelle*. Ensuite, ceci soulève la question de la satisfaction des attentes du public, dont on imagine mal qu'il s'intéressait en premier lieu à cette partie, la moins littéraire, de l'*Histoire naturelle*. Publier d'abord l'histoire des minéraux pourrait signifier s'adresser à un public de spécialistes, mais c'est peu probable étant donné que l'*Histoire naturelle des Minéraux* était déjà scientifiquement obsolète à la fin du 18^e siècle. Ainsi, le fait de publier d'abord ces textes pourrait indiquer que ces *Œuvres complètes* ne sont pas destinées à être lues ou étudiées, mais seulement à orner les rayons des bibliothèques qui se respectent. En réalité, les dates de parution respectives des différents volumes de cette édition montrent qu'il paraissent dans le désordre : les volumes III et IV, qui contiennent notamment l'histoire des quadrupèdes, paraissent les premiers, en 1837 ; les volumes I, II et V, qui contiennent l'*Histoire et théorie de la terre*, *Des Époques de la nature*, les minéraux, et la première partie de l'histoire des oiseaux, paraissent en 1838 ; le volume VI, qui contient la deuxième partie de l'histoire des oiseaux, paraît en 1839. On fait ainsi paraître d'abord les textes les plus séduisants pour le grand public. Le travail des choix éditoriaux doit se concilier avec les nécessités du commerce : on décide de rassembler les textes géologiques et les minéraux dans les deux premiers volumes, avec un souci de cohérence thématique, mais on ne court pas le risque de présenter d'abord ces volumes arides au lecteur.

Ce qui nuit encore plus à la vision d'ensemble du travail de Buffon, c'est qu'une seule et même addition, parue dans le *Supplément à l'Histoire naturelle*, qui traitait par exemple de trois animaux différents, est découpée pour les *Œuvres complètes* de Furne en trois morceaux (pour lesquels l'éditeur invente un titre en rapport avec chaque animal) qui sont répartis ensuite dans les différents volumes des *Œuvres complètes* à la suite des articles consacrés aux animaux concernés. L'intégration des articles du *Supplément* aux *Œuvres complètes* est problématique. Ces articles y suivent les articles issus des quinze premiers volumes de l'*Histoire naturelle*, de sorte que se côtoient, sans que le lecteur en soit averti, des textes écrits

parfois à trente ans d'écart. Remarquons que c'était déjà le cas au 18^e siècle, avec la seconde édition in-4°, intitulée *Œuvres complètes de M. de Buffon*, et commencée en 1774⁸⁵¹. Pour établir son édition, Flourens prend un autre parti :

Je n'ai point rapproché des histoires particulières des animaux les additions et les corrections qui s'y rapportent, parce que je n'ai pas voulu substituer un ordre matériel à une pensée fine et délicate : ces histoires ont été conçues d'après un dessein réfléchi, dans un ordre calculé pour un effet donné ; là chaque individu apparaît avec sa physionomie, son caractère, ses instincts, ses ruses ; et de toutes ces nuances, habilement mises en relief, sort une composition qui emprunte de son unité même une grande partie du charme que nous lui trouvons.

Comme Buffon a jeté ces *additions* dans trois volumes sans ordre, sans plan, à mesure que le hasard lui en fournissait les matériaux, ou même que des mains étrangères les lui transmettaient toutes rédigées ; comme ce sont en un mot, de simples additions matérielles et non des suites d'idées, je n'ai eu aucune vue, aucun dessein de Buffon à ménager ; je les reproduis ici en les réunissant par groupes naturels ou méthodiques⁸⁵².

Flourens se propose d'éditer des *Œuvres complètes* qui respectent le développement de la pensée de Buffon. Ici, la priorité est donnée à la dimension scientifique de l'œuvre. Ces deux options – respecter l'ordre chronologique de la parution des textes de Buffon, ou opérer des rapprochements thématiques entre les articles et leurs additions parues dans le *Supplément* – donnent de l'œuvre de Buffon deux visions très différentes.

La vitalité, tout au long du 19^e siècle, de l'édition de l'œuvre buffonienne témoigne de l'existence d'un marché important, et donc d'un public large. Mais le plus intéressant réside dans les politiques éditoriales adoptées, parce qu'elles induisent des modes de lecture qui contreviennent plus ou moins à la philosophie des sciences qui était celle de Buffon.

⁸⁵¹ Voir Hippolyte NADAULT DE BUFFON, dans BUFFON, *Correspondance générale* (1860), éd. H. Nadault de Buffon, Genève, Slatkine, réimpr. de l'éd. de Paris (1885), 1971, 2 vol., p. 62, n. 1.

⁸⁵² Pierre FLOURENS, *Œuvres complètes de Buffon, avec la nomenclature linnéenne et la classification de Cuvier, revues sur l'édition in-quarto de l'Imprimerie Royale, et annotées par M. Flourens*, Paris, Garnier frères, 1853-1855, 12 vol., t. IV, p. 243, cité par Thierry HOQUET, « La comparaison des espèces : ordre et méthode dans l'Histoire naturelle de Buffon », *CORPUS, revue de philosophie*, n° 43, 2003, p. 359-360.

Buffon a voulu que l'*Histoire naturelle* ait une utilité concrète pour ses lecteurs : il y a intégré des conseils pratiques destinés à l'élevage, à l'industrie, ou encore à la médecine. Un certain nombre de témoignages montrent que son œuvre fit rapidement autorité en matière médicale, et que *De l'enfance*, en particulier, fut consulté comme un véritable traité de pédiatrie. Il est difficile de savoir dans quelle mesure ces pratiques de lecture de l'*Histoire naturelle* se prolongèrent au 19^e siècle. À cette époque, les éditions d'*Œuvres complètes* de Buffon se multiplient et rencontrent un franc succès ; elles sont essentiellement intéressantes de par la « révision » qu'elle opèrent de l'œuvre de Buffon.

Nous avons vu que la vente par souscription et livraisons avait contribué à diffuser l'œuvre de Buffon en province au 19^e siècle. Nous allons poursuivre notre étude de la réception de l'*Histoire naturelle* aux 18^e et 19^e siècle conjointement, pour en interroger plus largement les modes de diffusion.

CHAPITRE II. LA DIFFUSION DE L'*HISTOIRE NATURELLE* EN FRANCE

L'*Histoire naturelle* est une entreprise éditoriale réussie, comme en attestent ses nombreuses rééditions du vivant même de Buffon. La notoriété de son auteur dépasse le cercle de ses lecteurs car ses travaux sont connus par d'autres canaux que celui de l'édition de son œuvre. Les théories de Buffon sont diffusées par l'intermédiaire d'ouvrages polémiques qui les contestent, et d'œuvres littéraires qui s'en inspirent ; l'éloquence du naturaliste est vantée dans les périodiques qui en produisent les fleurons. Par ailleurs, les réseaux de distribution du livre – bibliothèques publiques, colportage – offrent l'*Histoire naturelle* à l'ensemble du public citadin et provincial. L'enseignement s'empare aussi de l'œuvre buffonienne, les éducateurs en prescrivant la lecture aux enfants au 18^e siècle, puis en l'adaptant pour eux avec plus ou moins d'honnêteté au 19^e.

L'étude de la diffusion de l'œuvre de Buffon éclaire le longévité de la popularité du naturaliste en France, jusqu'à la Première Guerre mondiale. Elle est aussi révélatrice de la place qu'occupent les sciences de la nature dans la culture française des 18^e et 19^e siècles.

I. LE RÔLE DES PÉRIODIQUES DANS LA DIFFUSION DE L'*HISTOIRE NATURELLE* AU 18^e SIÈCLE

A. LA DIFFUSION DES THÈSES SCIENTIFIQUES DE BUFFON AUPRÈS DU GRAND PUBLIC

Le grand public du 18^e siècle connaissait-il de Buffon autre chose que ses grands morceaux d'éloquence ? Quel accès pouvait-il avoir à sa philosophie des sciences et à ses théories concernant le terre ou la génération ? Pour ce qui est des spécialistes, ils ont laissé à la postérité les témoignages de leur engagement dans les polémiques relatives aux idées buffoniennes. Ennemi des classifications qu'il estime arbitraires, défenseur de la validité d'hypothèses fondées sur de fortes analogies, Buffon s'est fait bien des ennemis dans le camp linnéen et parmi les empiristes stricts. Les *Observations sur l'Histoire naturelle* de Malesherbes (qui ne connurent qu'une publication posthume) prennent contre Buffon le parti de la classification linnéenne ; les *Lettres à un Américain* de l'abbé Lelarge de Lignac (publiées à partir de 1751), prennent contre Buffon le parti de Réaumur et de l'orthodoxie

religieuse ; les *Réflexions sur le système de la génération de M. de Buffon* de Haller (traduites en français en 1751) prennent contre les théories buffoniennes du moule intérieur et des molécules organiques le parti du mécanisme et des germes préexistants (parti que prennent également Bonnet et Spallanzani dans différentes publications)⁸⁵³. Ainsi, les adversaires du naturaliste concentrent leurs critiques sur les premiers volumes, qui contiennent les théories de Buffon sur la formation de la terre et sur la génération, textes à forte valeur polémique.

Les débats épistémologiques soulevés par l'*Histoire naturelle* ne demeurent pas circonscrits au monde scientifique. On en trouve des échos dans les périodiques, ainsi que dans des œuvres de littérature, tendant vers la philosophie morale, et relevant parfois de la pure fiction. Par l'intermédiaire de ces œuvres, le grand public est tenu au fait des débats spécialisés mentionnés précédemment. Dans son *Tableau de Paris*, Mercier mentionne les travaux de Buffon sur la démographie parisienne, et ses remarques concernant l'augmentation de la température due à l'activité humaine ; il mentionne enfin régulièrement Buffon parmi les auteurs de haute renommée⁸⁵⁴. Ceci dit, Mercier n'est pas un enthousiaste de Buffon, dont il dénonce explicitement la vanité⁸⁵⁵. Au naturaliste pourrait être destinée cette critique voilée, qui figure parmi les dénonciations des charlatans des sciences et de la littérature : « Le troisième vous donnera la théorie du soleil, celle des étoiles, des mondes, des planètes, des comètes, surtout de notre globe, et détrônera Newton pour son coup d'essai⁸⁵⁶. » Le début de la phrase pourrait renvoyer aux *Époques de la nature*, parues en 1779, et la fin à l'*Histoire et théorie de la Terre*, figurant dans le tout premier volume de l'*Histoire naturelle*, le « coup d'essai » de Buffon, en 1749.

Rétif de la Bretonne a semble-t-il beaucoup pratiqué Buffon, dont il fait l'éloge⁸⁵⁷, et auquel il se réfère dans nombre de ses œuvres. C'est le cas en particulier dans *La Découverte australe* (1781). I. Lo Tufo montre quelle est, dans ce roman, l'influence de Robinet, de B. de Maillet et de Buffon (représenté par le personnage de Noffub) sur la pensée de Rétif :

En accord avec les théories de Robinet, le sage Mégapatagon Noffub de la *Découverte* explique que les premiers êtres animaux et végétaux naissent de germes « susceptibles de vie » et « indestructibles » qui se « vivifient » l'un après l'autre au moment où la planète atteint la juste température. Les premiers à

⁸⁵³ Nous résumons d'après le chapitre IV de la 3^e partie de Jacques ROGER, *Les Sciences de la vie dans la pensée française au 18^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1993 (1^e éd. 1963).

⁸⁵⁴ MERCIER, *Tableau de Paris* (1781-1788), dans *Paris le jour, Paris la nuit*, Paris, Robert Laffont, 1990, p. 39 à 41, et p. 88, 106, 361.

⁸⁵⁵ *Id.*, p. 359.

⁸⁵⁶ *Id.*, p. 119.

⁸⁵⁷ RÉTIF, *Les Nuits de Paris* (1788-1793), dans *Paris le jour, Paris la nuit, op. cit.*, p. 627 (il relève avec bienveillance une contradiction de BUFFON), p. 630 (BUFFON pourfendeur de l'obscurantisme), p. 826 (intendant du Jardin du roi), p. 957 (auteur plein d'assurance), p. 960 (parmi les grands auteurs).

éclore sont les germes des organismes végétaux, qui vont graduellement « jusqu'à l'animalité » ; puis se vivifient les germes des organismes animaux, qui semblent « sortir de la végétation, toujours de nuances en nuances ». L'échelle de la nature procède alors, selon Buffon, par « nuances insensibles » et va jusqu'à l'homme, qui « s'effectue le dernier de tous » et qui est « la perfection connue de l'animalité »⁸⁵⁸.

On décèle bien ici une possible traduction de la théorie des molécules organiques, de l'idée de rapport entre développement de la vie et degré de chaleur pour chaque planète du système solaire (développé notamment par Buffon dans le *Supplément à la Théorie de la terre*, en 1775), et enfin de la réflexion du naturaliste opposé aux classifications étanches qui ne peuvent intégrer les espèces qui font le trait d'union entre les genres.

Enfin, dans les *Nuits de Paris*, Rétif dénonce l'influence exercée par les attentes du public sur l'épistémologie mise en œuvre par Buffon. Il accuse « Monseigneur » le public d'avoir bridé l'audace de la pensée du naturaliste, et, ce qui selon lui revient au même, de l'avoir éloigné de la vérité divine :

Mais, Monseigneur ! qui peut apprécier vos torts, à l'égard de Buffon ! Ils sont plus grands [que ceux causés à Voltaire], parce qu'ils ont été plus funestes. Montesquieu, Voltaire, Rousseau n'ont point plié ; vous leur avez cassé quelques branches ; des polissons gravissent encore à leur cime ; mais l'arbre est droit : ici vous l'avez plié : vous avez forcé l'historien de la nature, à mentir, dans son *Discours sur la nature des animaux* ! Vous l'avez empêché de dire la grande et belle vérité, dans les *Époques de la nature* ! Herschel, en un pas, a été plus loin que lui ; Herschel a vu le soleil marcher, avancer dans l'espace ; et Saury, l'abbé Saury, et l'aveugle Bonnet ont eu raison de dire, que les soleils étaient des centres, tournant autour d'un centre commun : voilà ce qu'on peut appeler la plus belle démonstration de la Divinité. Pourquoi ne la devez-vous pas à Buffon ?... C'est que vous ne l'avez pas voulu⁸⁵⁹.

Cela montre d'une part quelle était, aux yeux de Rétif, la proximité de Buffon et du grand public. Cela montre d'autre part comment des auteurs de littérature « pure » ont contribué à la diffusion de la pensée buffonienne.

Quittons la littérature pour le journalisme. À l'instar des adversaires de Buffon, le journaliste Fréron opère un rapprochement avec le *Telliamed* de B. de Maillet, mais c'est pour mieux en distinguer le texte de Buffon :

⁸⁵⁸ Ilaria LO TUFO, « La Découverte australe et la littérature de voyage », *Études rétiviennes*, n° 32, décembre 2000, p. 117.

⁸⁵⁹ RÉTIF, *op. cit.*, p. 1028-1029.

Si je ne me prête pas volontiers à son hypothèse sur la manière dont notre globe a été formé, il s'en faut bien que j'aie la même répugnance à croire que notre continent a longtemps séjourné sous les eaux de la mer. L'auteur de *Telliamed* avait poussé ce système jusqu'à l'extravagance ; notre illustre physicien n'en a pris que ce qu'il y a de raisonnable, et il a apporté, pour soutenir son opinion, les preuves les plus satisfaisantes⁸⁶⁰.

Ceci dit, il arrive à Fréron d'ignorer l'intérêt de la réflexion de Buffon : « L'auteur fait une question aussi inutile que difficile à résoudre : si ces deux animaux [l'âne et le cheval] viennent originairement de la même souche⁸⁶¹ ? » Clément, dans *Les cinq années littéraires*, compilation de son périodique, se fait l'écho du succès « brillant » d'une invention de Buffon, celle des miroirs ardents, ayant la faculté spectaculaire de brûler à distance :

Prenez le *Thermomètre*, les *Insectes*, les *Poulets*, et même les *Bouteilles renversées* de M. de Réaumur, toutes les résolutions de problèmes de navigation de M. Bouguer, toutes les futures explications de la transsubstantiation de M. Lignac ; ce qui peut résulter de gloire de tout cela rassemblez-le en un point avec cent soixante huit glaces, et tâchez d'en faire quelque chose d'aussi brillant que cette découverte de M. de Buffon⁸⁶².

L'éloge est sans doute ironique : un peu plus tard, Clément se moque pêle-mêle des miroirs ardents, de la matière séminale des femelles, de l'astromètre de Bouguer, de la fontaine aux brochets aveugles de l'œil droit, et du cerf-volant électrique de Franklin⁸⁶³. On voit quelle est la popularité des savants des Lumières à travers ce type de témoignage issu des périodiques.

B. LE RÔLE DES PÉRIODIQUES DANS L'ORIENTATION DU GOÛT DES LECTEURS

1. *L'influence des périodiques en question*

L'Année littéraire fait la réclame des ouvrages vendus par Panckoucke, et de ce fait, elle est un intermédiaire commercial pour l'*Histoire naturelle*. P.-M. Grinevald nous fournit des informations sur sa diffusion et son coût au 18^e siècle : en 1767, Panckoucke, devenu le

⁸⁶⁰ Élie FRÉRON, *Lettres sur quelques écrits de ce temps* (1752, t. III, lettre 1), Genève, Slatkine, 1966, 2 vol., t. I, p. 198.

⁸⁶¹ *Id.* (1753, t. XI, lettre 13), t. II, p. 350.

⁸⁶² Pierre CLÉMENT, *Les cinq années littéraires, ou Lettres de M. Clément sur les ouvrages de littérature qui ont paru dans les années 1748, 1749, 1750, 1751 et 1752* (1752, lettre 101), Berlin, 1756, t. II, p. 286.

⁸⁶³ *Id.* (1753, lettre 116, numérotée 106 par erreur), p. 427-428.

libraire attitré de l’Imprimerie royale, vend les quinze premiers volumes reliés pour 255 livres (17 livres le volume) ; « quant aux 13 premiers volumes de l’édition in-12, Panckoucke les vend en souscription à 32 livres 10 sous, mettant ainsi l’ouvrage à la portée d’un public plus large⁸⁶⁴ ». Dans *L’Année littéraire*, la réclame de Panckoucke tient compte des différents modes de lecture que peuvent choisir les lecteurs : « On a cru que, dans une entreprise d’une aussi vaste étendue, le public verrait avec plaisir que chaque partie, quoique dépendante du plan général de l’ouvrage, formât autant d’ouvrages particuliers qu’on aura la liberté d’acquérir séparément⁸⁶⁵. » Deux ans plus tard, *L’Année littéraire* diffuse à nouveau les annonces du libraire, toujours conscient qu’il faut offrir aux acheteurs des produits diversifiés et répondant à leurs attentes :

Les descriptions anatomiques de M. Daubenton placées à la suite de chaque article de M. de Buffon, sont très importantes et fort supérieures à tout ce qu’on nous a donné dans ce genre ; mais, comme cette partie n’est pas du goût de tout le monde, et qu’elle ne peut convenir qu’à des savants, des médecins, des chirurgiens et des naturalistes, on désirait depuis longtemps une édition dégagée de ces détails anatomiques, et qui ne contiât que l’ouvrage seul de M. de Buffon.

Panckoucke libraire [...] vient d’entreprendre cette édition, dans laquelle, moyennant les retranchements dont on vient de parler, l’*Histoire naturelle* complète en quinze volumes in-4° et en trente-deux volumes in-12, se trouvera réduite à treize volumes aussi in-12 de l’Imprimerie Royale. Les six premiers volumes sont en vente, et la souscription pour les treize volumes est de trente-deux livres dix fois, ou de cinquante sols chaque volume [...]⁸⁶⁶.

L’Année littéraire favorise ainsi la vente de l’*Histoire naturelle* ; ceci suffit-il pour pouvoir dire que les périodiques ont une influence réelle sur le succès des œuvres dont ils traitent ?

Concernant la réception des trois premiers volumes de l’*Histoire naturelle*, tous parus en 1749, J. Roger écrit que « le succès fut immédiat et considérable auprès du public, et que les savants furent plus réticents. Les journalistes furent très partagés »⁸⁶⁷ ; c’est que les journalistes tenaient compte à la fois des orientations scientifique et religieuse du texte de Buffon (qui dut, à deux reprises, au sujet de son *Histoire et théorie de la terre* et des *Époques de la nature*, répondre aux remontrances de la Sorbonne). J. Roger montre que les Jésuites des

⁸⁶⁴ Paul-Marie GRINEVALD, « Les éditions de l’*Histoire naturelle* », *Buffon 88*, dir. J.-C. Beaune, S. Benoît et J. Gayon, Paris, Vrin, 1992, p. 635. Concernant la distribution des volumes nouvellement parus aux personnes d’importance, académies et bibliothèques, voir les p. 635-636.

⁸⁶⁵ PANCKOUCHE, dans Élie FRÉRON, *L’Année littéraire* (1767, t. II, lettre 4), Genève, Slatkine, 1966, 37 vol., t. XIV, p. 120.

⁸⁶⁶ *Id.*, (1769, t. I, lettre 6), t. XVI, p. 42.

⁸⁶⁷ Jacques ROGER, *Les Sciences de la vie dans la pensée française du 18^e siècle. La génération des animaux de Descartes à l’Encyclopédie*, Paris, Albin Michel, 1993 (1^{re} éd. : Paris, Armand Colin, 1963), p. 685.

Mémoires de Trévoux font d'abord bon accueil à Buffon, au contraire des Jansénistes des *Nouvelles ecclésiastiques*. Il montre aussi que Clément et Raynal font des analyses contradictoires, mais que, globalement, les journalistes sont favorables à l'*Histoire naturelle* sans entrer dans des débats de fond⁸⁶⁸. Sans aller jusqu'à supposer une collusion intéressée de Buffon avec les journalistes de son temps, on peut ici mentionner une information fournie par Y. Laissus : le naturaliste est à l'origine de la nomination de Pierre Joseph Macquer, directeur du *Journal des savants* (lui aussi favorable à Buffon) à un poste d'enseignement de la chimie au Jardin du roi⁸⁶⁹.

Les critiques sérieuses à l'endroit de Buffon se trouvent dans les livres polémiques plutôt que dans la presse. Mais ces ouvrages critiques ont peut-être eu moins d'audience que les périodiques qui, plutôt favorables à l'*Histoire naturelle*, en ont fait la promotion auprès des lecteurs. D. Reynaud nous met cependant en garde contre l'idée que les périodiques favoriseraient la diffusion des ouvrages dont ils rendent compte :

En effet, dans la mesure où le compte rendu journalistique se veut fidèle et objectif, c'est-à-dire dans la mesure où le style de l'auteur n'est pas altéré et où l'on s'interdit le plaisir de la critique directe, le compte rendu ne saurait être ni plus ni moins intéressant que l'œuvre originale ; il ne saurait atteindre un autre public. Le journal et l'œuvre scientifique visent le même public et sont donc eux aussi en concurrence. Quand le *Journal des savants* parle du plaisir toujours renouvelé qu'on éprouve à parcourir les variétés d'insectes chez Réaumur, il n'invite pas le lecteur à acheter les *Mémoires* : il fait sa propre publicité⁸⁷⁰.

Une autre restriction à prendre en compte, concernant l'influence supposée des journaux sur la popularité d'un auteur, est formulée par Diderot à l'article *Encyclopédie*. Il y oppose les deux types de publication que sont l'encyclopédie et le journal, et dénonce la dépendance du second à l'égard de l'actualité, dépendance qui est cause qu'il traite sur un pied d'égalité des ouvrages importants et d'autres mineurs. Diderot conclut : « Un dictionnaire universel et raisonné est destiné à l'instruction générale et permanente de l'espèce humaine ; les écrits périodiques, à la satisfaction momentanée de la curiosité de quelques oisifs. Ils sont peu lus des gens de lettres⁸⁷¹. » De fait, chez Diderot, qui appartient à la catégorie des « gens de lettres », les références à Buffon renvoient aux textes philosophiques et aux mémoires scientifiques, et non aux monographies d'animaux, telles que

⁸⁶⁸ *Id.*, p. 685 à 687.

⁸⁶⁹ Yves LAISSUS, *Buffon. La nature en majesté*, Paris, Gallimard, 2007, p. 30.

⁸⁷⁰ Denis REYNAUD, *Problèmes et enjeux littéraires en histoire naturelle au 18^e siècle*, thèse de doctorat, Université Lumière – Lyon 2, septembre 1988, p. 321.

⁸⁷¹ DIDEROT, article *Encyclopédie* de l'*Encyclopédie*, 1755.

celle du coq dont Fréron fait l'éloge. Diderot a sans doute concentré ses lectures sur les textes de Buffon dont le titre annonçait un fort contenu philosophique, négligeant les textes sur les animaux que les périodiques offraient à « la curiosité de quelques oisifs ». L'histoire des animaux ne fut probablement que peu lue par les savants et les philosophes, auxquels elle ne semblait *a priori* pas offrir de substantifique moelle. Certes, le public des journaux n'est peut-être pas le plus brillant, mais Buffon ne le méprise pas. Par ailleurs, Diderot exagère peut-être le mépris des gens de lettres pour les périodiques pour mieux faire valoir la valeur de son projet encyclopédique. Voyons à présent quelles formes a pu prendre l'influence des périodiques.

2. *L'éloquence buffonienne à l'honneur*

En 1753, dans les *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, Fréron écrit : « Ce quatrième volume [de l'*Histoire naturelle*] se fait lire avec beaucoup de plaisir, quoique l'on y traite de matières rebattues. Le cheval, l'âne et le taureau sont si connus, que peu de personnes ignorent ce que les savants auteurs n'ont pu se dispenser de répéter dans une histoire générale de la nature, pour remplir toute l'étendue de leur sujet⁸⁷². » Et Fréron de poursuivre quelques années plus tard dans *L'Année littéraire* :

Il s'en faut bien, Monsieur, que le cinquième tome de l'*Histoire naturelle générale et particulière, avec la description du Cabinet du roi*, se fasse lire aussi agréablement que les quatre premiers volumes. On dirait que l'auteur a voulu proportionner le mérite de chaque partie de son ouvrage aux différentes matières qui le composent. Il est grand et sublime en traitant de la formation de l'univers, noble et éloquent en parlant de l'homme, vif et brillant quand il peint le cheval ; aujourd'hui il donne l'histoire de la brebis, de la chèvre, du cochon, etc. ; et autant ces animaux sont au-dessous du cheval, le cheval de l'homme, l'homme de l'univers, autant ce dernier volume m'a paru inférieur aux précédents. N'attendez donc ici que des détails communs, quoique bien écrits⁸⁷³.

On devine que la lecture du journaliste est conforme à celle d'une partie des lecteurs de Buffon, qui lui-même écrit, dans une lettre au président de Brosses : « Ce volume ne contient guère que de petites choses, mais que votre amitié vous a fait trouver passablement bonnes⁸⁷⁴. » S'il n'y avait pas été contraint par profession, Fréron aurait-il poursuivi sa lecture de l'*Histoire naturelle* ? Malgré les réserves ici exprimées, quelques-uns des articles du tome

⁸⁷² Élie FRÉRON, *Lettres* (1753, t. XI, lettre 13), éd. cit., t. II, p. 352.

⁸⁷³ Élie FRÉRON, *L'Année littéraire* (1755, t. VII, lettre 6), éd. cit., t. II, p. 579.

⁸⁷⁴ BUFFON, *Correspondance générale* (1860), éd. H. Nadault de Buffon, Genève, Slatkine, réimpr. de l'éd. de Paris (1885), 1971, 2 vol., t. I, p. 102.

V de l'*Histoire naturelle* sont longuement cités dans la suite de l'article du journaliste ; la qualité du style de Buffon sauve ses textes auprès de la critique, et donc auprès du public qui lit les journaux mais n'achète pas ses œuvres.

Heureusement pour Buffon, Fréron changea quelque peu d'opinion par la suite. Celui-ci est peut-être le « plus puissant journaliste du siècle », en tout cas un homme qui entend maîtriser l'opinion publique que lui disputent Voltaire et les Encyclopédistes⁸⁷⁵. Buffon avait en lui un allié, alors que Fréron n'était pourtant pas un partisan des philosophes, et J. Roger s'est interrogé au sujet des lignes qu'il consacra à Buffon :

Ses résumés sont précis et intelligents, et son enthousiasme ne se démentira pas en 1753, malgré l'histoire de la Sorbonne dont il ne dit pas un mot. Au contraire, il terminera alors son compte rendu en disant : « Ce que la philosophie a de plus sublime, la physique de plus curieux, l'éloquence de plus noble, la poésie de plus brillant, se trouve rassemblé dans leur *Histoire naturelle* [celle de Buffon et Daubenton] ». Le peu de sympathie que certains Encyclopédistes, comme d'Alembert, témoignaient à Buffon, est peut-être pour quelque chose dans cette bienveillance de Fréron⁸⁷⁶.

À cela, J. Balcou répond : « On dira peut-être encore que Fréron célèbre Buffon parce que ce dernier bat froid avec les Encyclopédistes ! Buffon est mal vu de la Sorbonne et de l'Église, ce qui n'empêche pas Fréron de le louer à toute occasion, pour la seule raison que les sciences de la nature le passionnent⁸⁷⁷. » C'est ce qui ressort clairement de la lecture des articles qu'il consacre à l'*Histoire naturelle*. Amateur de sciences sans être lui-même un savant, et amateur des belles-lettres, Fréron nous apparaît comme le représentant du grand public anonyme qui fit de l'*Histoire naturelle* un grand succès de librairie. Les *Lettres sur quelques écrits de ce temps* qu'il dirigea avant *L'Année littéraire* font ainsi la réclame du deuxième tome de l'*Histoire naturelle* : on y admire « ainsi que dans le premier une étendue prodigieuse de connaissances unies à une belle imagination, à un discernement rare, et au style le plus noble et le plus élégant »⁸⁷⁸.

Fréron s'adresse en particulier à un public de médecins, auprès desquels il fait la promotion des ouvrages contenant les nouveautés de la science médicale⁸⁷⁹. Or ce public de médecins correspond bien au public à la fois lettré et pragmatique auquel s'adressait notamment Buffon. La publicité faite au naturaliste par le journaliste dut donc avoir un fort impact. Celle-ci consiste d'abord, on l'a vu, en la diffusion de la réclame du libraire

⁸⁷⁵ Jean BALCOU, *Fréron contre les philosophes*, Genève, Droz, 1975, p. 3 et 5.

⁸⁷⁶ Jacques ROGER, *Les Sciences de la vie*, op. cit. p. 686.

⁸⁷⁷ Jean BALCOU, op. cit., p. 162.

⁸⁷⁸ Élie FRÉRON, *Lettres* (1752, t. III, lettre 4), éd. cit., t. I, p. 216.

⁸⁷⁹ Jean BALCOU, op. cit., p. 163.

Panckoucke. Fréron fait suivre une de ces annonces de ce commentaire : « Ces éloges de l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon, quoique dans la bouche de son libraire, ont la vérité pour base, et sont à l'abri de toute imputation de flatterie ou d'intérêt. L'*Histoire naturelle* est, sans contredit, un des plus beaux ouvrages de l'esprit humain, de la nation française, et du dix-huitième siècle. »⁸⁸⁰ La publicité était d'autant plus convaincante que Fréron « est toujours en relation étroite avec des savants de toute sorte. Il jouit donc à juste titre d'une petite réputation scientifique »⁸⁸¹.

Ceci dit, la meilleure promotion de l'*Histoire naturelle* est située dans le corps même des articles que Fréron lui consacre. Il est intéressant de voir que *L'Année littéraire* rend compte précisément du contenu des volumes de Buffon consacrés aux animaux, la partie de l'œuvre de Buffon qui suscita le moins de critiques spécialisées, et qui eut pourtant le plus d'audience. On a vu que Fréron avait d'abord semblé se désintéresser des volumes portant sur les animaux les mieux connus. Il est finalement revenu de cette impression, puisqu'il semble bien qu'il ait fait une lecture attentive et *in extenso* de l'*Histoire naturelle*, comme l'indiquent les commentaires suivants : « L'article du chien, par lequel l'auteur termine ses observations, vous intéressera peut-être davantage que les précédents. Ce que dit M. de Buffon des inclinations de cet animal, est sans contredit ce qu'il y a de meilleur dans tout le volume. Quoique ce morceau soit un peu long, vous ne serez pas fâché de le lire en entier ; si l'auteur ne plaît pas également partout, c'est presque toujours la faute du sujet⁸⁸². » Fréron écrit plus tard : « L'article du coq m'a paru supérieurement traité. Après l'avoir lu on est surpris et honteux, en quelque sorte, d'avoir connu aussi imparfaitement cet oiseau que nous avons chaque jour sous les yeux, et que nous paraissions trop mépriser pour l'étudier attentivement⁸⁸³. » On peut lire aussi dans le *Journal des savants* : « M. de Buffon traite de tous les détails qui ont rapport à l'histoire de la brebis avec cette majesté de style qui ennoblit les sujets les plus communs⁸⁸⁴. » Fréron semble accorder une place importante à ces volumes qui furent sans doute les plus agréables au grand public. *L'Année littéraire* est le périodique qui s'intéresse le plus aux textes sur les animaux de Buffon, sans doute parce que Fréron est intéressé tout autant par l'éloquence que par l'histoire naturelle. Sous la direction de Stanislas Fréron, fils et continuateur (à partir de 1776) d'Élie, dont il ne partageait pas les opinions, un journaliste de *L'Année littéraire* note avec cynisme que « parmi la foule d'hommes ordinaires

⁸⁸⁰ Élie FRÉRON, *L'Année littéraire* (1767, t. II, lettre 4), éd. cit., t. XIV, p. 120.

⁸⁸¹ Jean BALCOU, *op. cit.*, p. 414.

⁸⁸² Élie FRÉRON, *L'Année littéraire* (1755, t. VII, lettre 6), éd. cit., t. II, p. 581.

⁸⁸³ *Id.* (1771, t. VIII, lettre 7), t. XVIII, p. 674. L'article consacré au coq est de GUÉNEAU DE MONTBEILLARD, avec la participation de BUFFON.

⁸⁸⁴ *Journal des savants*, Paris, Lacombe, janvier 1756.

qui se piquent d'une légère teinture de savoir, il n'en est pas un seul qui n'ait dévoré l'ouvrage entier »⁸⁸⁵.

Les périodiques ont surtout contribué à diffuser les beaux morceaux d'éloquence qui émaillent l'*Histoire naturelle*. Dans *Les cinq années littéraires*, Clément écrit qu'il n'a pas l'intention de finir la lecture du quatrième tome de l'*Histoire naturelle*, parce qu'il ne contient que des descriptions d'animaux très familiers : ceux-ci « ne m'intéressent guère ; mais le *Discours* sur la nature des animaux qui précède ces détails, et qui fait la cinquième partie du volume, je l'ai lu d'un bout à l'autre avec un plaisir infini »⁸⁸⁶. Comme son confrère, Fréron se montre très sensible à l'éloquence des beaux morceaux de Buffon, qu'il reproduit dans *L'Année littéraire*. Il en va ainsi des beaux morceaux extraits des articles consacrés au cheval⁸⁸⁷, au chien et au chat⁸⁸⁸, et à bien d'autres quadrupèdes. En 1778, on peut lire dans *L'Année littéraire* : « Quand les différents volumes de l'histoire naturelle ont paru, tous les journalistes ont transcrit les passages les plus frappants⁸⁸⁹. »

Et en effet, comme *L'Année littéraire* de Fréron, le *Journal des savants* offre à ses lecteurs les meilleurs morceaux d'éloquence buffonienne. On sent, chez le journaliste chargé du compte rendu de la lecture du tome VI de l'*Histoire naturelle*, une tension entre la volonté de rapporter le contenu et le désir de faire valoir la forme. Le journaliste prévient d'abord : « Si nous voulions faire connaître ici tout ce que M. de Buffon dit de curieux et d'agréable sur l'histoire du chat, [...] il faudrait transcrire cet article en entier [...] ; mais nous ne nous attacherons dans tout le cours de cet extrait qu'aux observations de physique ou d'histoire naturelle, qui nous paraîtront les plus intéressantes ou les plus propres à caractériser l'ouvrage dont nous rendons compte. » Et le journaliste de mentionner les remarques de Buffon sur les pupilles, les dents du chat... Mais par la suite, il cède à la tentation : « Avant que de commencer l'examen des animaux sauvages, M. de Buffon en donne les caractères généraux dans un préambule, où il prend un ton si noble et si majestueux que nous ne pouvons nous empêcher d'en rapporter ici le début⁸⁹⁰. » La plupart du temps, le périodique s'attache à ce dernier aspect. On peut par exemple lire, en guise d'introduction à un passage de Buffon qui sera cité : « Mais nous ne croyons pas pouvoir nous dispenser de faire connaître ici la manière noble et sublime dont l'auteur s'exprime sur la comparaison de l'homme sage avec celui qui

⁸⁸⁵ *L'Année littéraire* (1778, t. I, lettre 8), éd. cit., t. XXV, p. 56.

⁸⁸⁶ Pierre CLÉMENT, *Les cinq années littéraires* (1753, lettre 118), op. cit., t. II, p. 441.

⁸⁸⁷ Élie FRÉRON, *Lettres* (1753, t. XI, lettre 13), éd. cit., t. II, p. 350.

⁸⁸⁸ Élie FRÉRON, *L'Année littéraire* (1755, t. VII, lettre 6 ; 1757, t. II, lettre 1), éd. cit., t. II, p. 581-582, et t. IV, p. 97-98.

⁸⁸⁹ *L'Année littéraire* (1778, t. I, lettre 8), éd. cit., t. XXV, p. 56.

⁸⁹⁰ *Journal des savants*, Paris, Lacombe, mars 1757.

est livré à ses passions⁸⁹¹. » Le même périodique introduit ainsi le passage célèbre de l'article consacré au cheval : Buffon « le peint avec une force et une majesté de style qui n'appartiennent qu'à lui »⁸⁹².

Les périodiques orientent donc la lecture que l'on doit faire de Buffon : ils lui font essentiellement de la publicité sur le critère de l'éloquence. La volonté d'orienter la lecture du public est particulièrement marquée dans ces lignes qu'écrit Fréron, après avoir rapporté que Buffon remarque combien peut être nuisible la multiplication des lièvres : « Il fait bien d'autres réflexions politiques, philosophiques, patriotiques, économiques, à ce sujet. Je les supprime. J'omets aussi l'histoire du lièvre qui n'offre rien que de très connu⁸⁹³. » Cependant, dans les *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, il relayait les idées philosophiques de Buffon, concernant les superstitions des différents peuples relatives à la virginité⁸⁹⁴. Selon le bon vouloir du journaliste, Buffon voit ses idées et ses beaux morceaux d'éloquence diffusés même auprès des personnes qui ne lisent pas l'*Histoire naturelle*.

Les jugements portés par les journalistes eurent sans doute un impact sur les lecteurs de l'époque. En 1778, on peut lire dans le *Journal des savants* : « Enfin on peut bien supposer que les suppléments à l'*Histoire de l'homme* de M. de Buffon, ont tous pour objet ou des observations curieuses, ou des réflexions importantes, ou d'éloquentes discussions⁸⁹⁵. » Le périodique peut être économe de ses mots, car il a fait en sorte que cette supposition soit partagée par le lecteur, à qui il a « vendu » les beaux morceaux d'éloquence de Buffon au cours des premières années de parution de l'*Histoire naturelle*. Ceci contribue à expliquer qu'on ne trouve plus après ces premières années de comptes rendus détaillés de la lecture des volumes de Buffon (avant un regain d'intérêt au sein de nombreux périodiques pour la parution de l'*Histoire naturelle des Oiseaux*) : la publicité ayant fait son office à l'avantage des premiers tomes, les lecteurs étant donc déjà gagnés à l'*Histoire naturelle*, il n'est plus nécessaire d'en poursuivre la promotion à travers des comptes rendus de lecture et des citations développés.

Plutôt que d'imaginer qu'il y a au 18^e siècle des gens qui lisent l'*Histoire naturelle* et d'autres qui ne la lisent pas, il faut envisager que ceux qui possèdent l'*Histoire naturelle* opèrent une sélection dans leur lecture (lisant par exemple en priorité les descriptions de Daubenton plutôt que les développements oratoires de Buffon), et que ceux qui ne la possèdent pas en connaissent l'éloquence grâce aux citations produites dans les journaux.

⁸⁹¹ *Id.*, juin 1754.

⁸⁹² *Id.*, juillet 1754.

⁸⁹³ Élie FRÉRON, *L'Année littéraire* (1757, t. II, lettre 1), éd. cit., t. IV, p. 100.

⁸⁹⁴ Élie FRÉRON, *Lettres* (1750, t. III, lettre 4), éd. cit., t. I, p. 215.

⁸⁹⁵ *Journal des savants*, Paris, Lacombe, juillet 1778.

L'*Histoire naturelle*, destinée à être lue par les savants comme par les amateurs, se vit sans doute rarement appréciée dans sa globalité et sa diversité, dans sa spécificité d'œuvre totale.

II. MODES DE DIFFUSION DES ŒUVRES DE BUFFON AUX 18^e ET 19^e SIÈCLES

L'*Histoire naturelle* connut un grand succès et une grande popularité, mais ceux-ci ne s'évaluent pas comme on le ferait de nos jours sur la base du chiffre des ventes. Pour ce qui est de ce chiffre, J. Roger écrit :

[...] l'*Histoire naturelle* ne rentre pas dans ses frais. Chaque volume in-4° coûte à peu près 24 000 livres. Durand les vendait 12 francs l'exemplaire, moins 40 sols de remise « à tous les colporteurs et libraires de province ». Donc, « il fallait vendre 2 400 exemplaires avant de retirer ses frais ». Or on n'a même pas atteint ce chiffre pour les trois premiers volumes de 1749, en vente depuis quinze ans, et qui avaient été tirés sans doute à 3 000. Pour les volumes suivants, c'est bien pire : « Il faut plus de dix ans pour en vendre plus de 2 000. »⁸⁹⁶

Ces lignes semblent contredire le succès commercial attribué à l'œuvre de Buffon, mais elles ne concernent que l'édition *princeps*, or l'*Histoire naturelle* connut beaucoup d'autres éditions du vivant même de Buffon. À la diversité de ces formules éditoriales répond une diversité de modes de diffusion. Nous nous intéresserons ici à la diffusion de l'œuvre de Buffon, plutôt qu'à son audience, qui impliquerait d'inclure dans notre étude le corpus illimité des florilèges, ainsi que des notices de dictionnaires, par exemple.

A. L'HISTOIRE NATURELLE DANS LES STRUCTURES OUVERTES AU PUBLIC

Pour évaluer le succès d'une œuvre de cette époque, le plus judicieux est de mesurer sa place dans la culture du temps comparativement à celles des autres œuvres. On a pu mesurer la place occupée par l'*Histoire naturelle* dans les bibliothèques privées au 18^e siècle. En 1910, D. Mornet écrit : « Dans cinq cents catalogues de bibliothèques du 18^e siècle que nous avons consultés, il y a le *Discours sur l'inégalité* de Rousseau 76 fois, l'*Encyclopédie* 82

⁸⁹⁶ Jacques ROGER, *Buffon, un philosophe au Jardin du Roi*, Paris, Fayard, 1989, p. 298.

fois, la *Nouvelle Héloïse* 165, les *Œuvres* de Voltaire 173, celles de Buffon 202, et le *Spectacle de la nature* 206⁸⁹⁷. » Plus récemment, P. Duris a fait le même constat : « *L'Histoire naturelle* de Buffon et *Le Spectacle de la nature* de l'abbé Pluche sont, après le *Dictionnaire historique et critique* de Bayle et les *Œuvres* de Clément Marot, les deux ouvrages rencontrés le plus souvent dans les bibliothèques privées parisiennes entre 1750 et 1780⁸⁹⁸. » Ajoutons que le possesseur attiré d'une *Histoire naturelle* de Buffon n'en était sans doute pas le seul usager : il ne faut pas oublier que « tardivement, chez les dominants la lecture demeure exercice de société, collectif et ouvert »⁸⁹⁹.

On ne peut en revanche évaluer avec précision le place occupée par l'œuvre de Buffon dans les bibliothèques publiques, mais R. Chartier nous avertit de ne pas négliger l'importance de ces dernières :

[...] entre 17^e et 18^e siècle, le possible accès au livre ne se limite point à l'achat et à la propriété individuels, puisque en ces deux siècles, justement, se multiplient les institutions qui, de la bibliothèque publique au cabinet de lecture, permettent un usage collectif. [...] À travers les représentations littéraires ou iconographiques, s'affirme l'opposition entre deux styles de lecture, l'un propre au for privé, l'autre articulé sur la sociabilité de la famille, de la compagnie lettrée ou de la rue⁹⁰⁰.

L'*Histoire naturelle* ne fut pas qu'une encyclopédie savante réservée à orner les plus dignes bibliothèques privées : portée par les mœurs intellectuelles de son temps, elle voyagea plus facilement que ne l'aurait laissé penser le poids de ses lourds volumes, vers les bibliothèques publiques et les cabinets de lecture à abonnement, qu'ils soient parisiens ou provinciaux. A.-M. Bassy s'étonne du succès constant que connaissent les volumes de Buffon durant une cinquantaine d'années, et précise que « les bibliothèques de province se les arrachent », en particulier celles de Besançon et de Grenoble⁹⁰¹. R. Chartier nous apprend que les bibliothèques publiques se multiplient au 18^e siècle, la province comptant au moins seize villes en possédant une, et la capitale ouvrant dix-huit collections au public. Parmi celles-ci figure la Bibliothèque du roi, qui devait certainement proposer les ouvrages issus de l'Imprimerie royale, parmi lesquels figure l'*Histoire naturelle*. En province, Dijon⁹⁰² possède aussi une bibliothèque publique qui faisait probablement honneur à Buffon, l'enfant du pays

⁸⁹⁷ Daniel MORNET, *Les Sciences de la nature en France, au 18^e siècle*, Genève, Slatkine, 2001 (1^e éd. 1911), p. 9, n. 1.

⁸⁹⁸ Pascal DURIS, article *Histoire naturelle* du *Dictionnaire européen des Lumières*, dir. M. Delon, Paris, PUF, 2007 (1^e éd. 1997).

⁸⁹⁹ Roger CHARTIER, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987, p. 166.

⁹⁰⁰ *Ibid.*

⁹⁰¹ Alain-Marie BASSY, « À l'heure des grandes synthèses. L'œuvre de Buffon à l'Imprimerie royale, 1749-1789 », *L'Art du livre à l'Imprimerie nationale*, Paris, Imprimerie nationale, 1973, p. 184, y compris la n. 81.

(on sait d'ailleurs qu'il offrait les volumes de l'*Histoire naturelle* à l'importante Académie de cette même ville). Comme certaines académies, certaines sociétés littéraires ouvrent leurs collections au-delà du cercle de leurs membres, assumant le rôle de bibliothèques publiques⁹⁰³. R. Chartier a étudié l'apparition des lieux de lecture publique, à Paris comme en province, au 18^e siècle :

Un premier réseau de bibliothèques publiques se construit donc au 18^e siècle. Toutefois, [...] les difficultés ne manquent pas : entre la décision d'ouverture et l'accueil effectif du public le temps est parfois long, de plus certaines bibliothèques n'acceptent que les « gens de lettres » ou les « savants », enfin nombre d'entre elles n'ouvrent que peu d'heures dans la semaine. D'autres accès publics au livre sont donc nécessaires : le cabinet de lecture est l'un d'entre eux. À vrai dire, cette dénomination unique recouvre une grande variété de formes qu'il faut essayer de classer. La plus ancienne attache le cabinet de lecture à la boutique de librairie. [...]

À partir des années 1770 surtout, nombreux sont les libraires qui doublent leur commerce d'un « cabinet littéraire » où l'on peut s'abonner pour venir lire les nouveautés⁹⁰⁴.

Si les cabinets de lecture proposent surtout romans, récits de voyages, essais philosophiques, libelles politiques, ouvrages à la mode, ouvrages érotiques ou encore livres prohibés⁹⁰⁵, la restriction de certains de ces lieux aux « gens de lettres » ou « savants » laisse penser que ces cabinets-là mettaient des livres de science à disposition. R. Chartier rapporte que le Paris du 18^e siècle voit se multiplier les « loueurs de livres », selon l'expression de Mercier. Ceux-ci « tiennent de petits salons ou cabinets, mais surtout louent des livres empruntés et rapportés. Le tarif ici n'est pas au mois, mais à la journée, voire moins⁹⁰⁶. » L'œuvre de Buffon, ouvrage à la mode disponible dans le pratique et économique format in-12 (sans les descriptions de Daubenton), ouvrage scientifique disponible dans son intégralité en format in-4°, et ouvrage paraissant à raison d'un volume en moyenne par an pendant quarante ans, avait bien de quoi fidéliser les clients des cabinets qui l'auraient proposée.

En province, les cabinets de lecture deviennent un atout pour les libraires, comme le montre R. Chartier : « Confrontés à une demande pressante, en butte à l'hostilité de leurs confrères solidement établis, les libraires les plus fragiles parce que les plus nouvellement installés multiplient dans les vingt dernières années de l'Ancien Régime les cabinets de lecture, qui deviennent autant de relais provinciaux pour la diffusion des journaux, des

⁹⁰² *Id.*, p. 186-187.

⁹⁰³ Roger CHARTIER, *op. cit.*, p. 194.

⁹⁰⁴ *Id.*, p. 190.

⁹⁰⁵ *Id.*, p. 191.

⁹⁰⁶ *Id.*, p. 195-196.

nouveautés et des livres interdits⁹⁰⁷. » La mention « Buffon, *Histoire naturelle, générale et particulière*, 17 vol. » figure bien au sein d'un *Catalogue des livres qui se donnent à lire au mois, chez Boucher l'aîné, libraire à Valenciennes, sur la Grand'Place* (Valenciennes, s. n., s. d.), qui mentionne environ cinq cents titres. Le libraire Boucher tient une boutique de relieur, papetier, libraire dans la seconde moitié du 18^e siècle. Il y vend des livres de piété et des classiques scolaires, ainsi que du matériel de papeterie. Comme l'indique le titre du catalogue sus-mentionné, et c'est ce qui nous intéresse, il y tient aussi un cabinet de lecture, où l'on trouvait Buffon parmi, notamment, *Les Délices des Pays-bas, ou Description historique et géographique des dix-sept provinces belgiques* en 5 vol., une anthologie extraite de l'*Encyclopédie*, les *Dialogues des morts* de Fénelon, *Les Francs-maçons écrasés*, *Les Caractères* de La Bruyère, *Les Matinées du roi de Prusse*, *Le Paradis perdu* de Milton, *Les Erreurs de Voltaire* de Nonotte, *l'Histoire du ciel* de Pluche, les *Œuvres diverses* de J.-J. Rousseau, *Les Nuits* d'Young, et une majorité de romans⁹⁰⁸.

Ceci dit, « les cabinets de lecture, qu'ils soient liés à une boutique de libraire ou à une société, littéraire ou non, demeurent le privilège d'une clientèle choisie, qui peut payer un abonnement assez coquet, mensuel ou annuel⁹⁰⁹. » Ainsi, en 1802, pour consulter *Le Buffon de la jeunesse, ou Abrégé de l'histoire des trois règnes de la nature* de P. Blanchard (5 vol., in-12, avec des figures), chez Baudin à Nantes, il fallait payer un abonnement de 28 francs pour une année, de 15 francs pour une demi-année, de 8 francs pour trois mois, ou de 3 francs pour un mois, après avoir déposé en outre 12 francs d'arrhes⁹¹⁰.

B. DIFFUSION DES ŒUVRES DE BUFFON EN PROVINCE

Faisons le point sur ce que nous pouvons savoir de la lecture de Buffon en province. Cette lecture, nous apprend R. Chartier, ne pouvait être la plus répandue : « Avec décalages et écarts, des évolutions semblables semblent pourtant marquer les lectures des noblesses urbaines, qu'elles soient de Paris ou de la province, affirmant partout un net détachement vis-à-vis du livre de religion, la primauté de l'histoire et de la littérature, le faible accueil fait aux

⁹⁰⁷ *Id.*, p. 191.

⁹⁰⁸ Voir Frédéric BARBIER, *Lumières du Nord. Imprimeurs, libraires et « gens du livre » dans le Nord au 18^e siècle (1701-1789)*. Dictionnaire prosopographique, Genève, Droz, 2002, p. 228 à 230.

⁹⁰⁹ Roger CHARTIER, *op. cit.*, p. 194.

⁹¹⁰ Voir le *Catalogue des livres qui se donnent en lecture, par abonnement, chez J. M. Baudin aîné, demeurant près le pont de Sauvetout, à l'entrée de la place Buffon, n° 6, à Nantes*, Nantes, an X de la République. La référence au livre de Pierre BLANCHARD se situe dans le Supplément, p. 121.

sciences et arts⁹¹¹. » Cependant, J. Meyer nous apprend qu’au sein des bibliothèques de la noblesse bretonne du 18^e siècle, la catégorie des ouvrages scientifiques est peu représentée, mais que l’*Histoire naturelle* y tient une place prépondérante : « L’œuvre de Buffon, symbole et résumé de la recherche botanique et zoologique si intense du 18^e siècle, est l’une des plus lues. La collection étant souvent dépareillée, il est permis d’en déduire la fréquence des emprunts quelquefois non restitués⁹¹². » De quel type d’emprunt s’agit-il ? De prêts entre particuliers, ou contractés auprès d’un établissement public ? On a vu que les cabinets de lecture ouverts chez les libraires peuvent proposer les œuvres de Buffon aux lecteurs provinciaux, tout comme les bibliothèques des académies ouvertes au public. Quoi qu’il en soit, ceci témoigne de la circulation des œuvres de Buffon.

Aussi improbable que cela puisse paraître d’abord, le colportage fut un des modes de diffusion de l’œuvre pourtant monumentale de Buffon. Le colportage vers la campagne française se développe à partir du 18^e siècle, et les livrets bleus reproduisent alors la totalité ou des extraits des livres à succès dès que leur privilège est achevé. À cette époque, il s’évade « hors les villes, portant dans les bourgs et les villages sans librairie les livrets bleus – mais aussi les livres prohibés et ceux vendus normalement dans les boutiques urbaines⁹¹³. » On relève quelques traces de la présence de l’œuvre buffonienne dans la marchandise de colporteurs. H.-J. Martin se demande si les nouvelles catégories sociales qui accèdent à la lecture en province par la bibliothèque bleue lisent autre chose ; des procès-verbaux témoignent de l’existence de « colporteurs » clandestins, et révèlent la présence de Buffon dans leur marchandise :

Noël Gilles [...] parcourait la France vers 1776 avec une charrette attelée de deux chevaux [...]. De 1770 à 1776, on le rencontre d’une part, entre Saint-Omer, Avre, Calais, Montreuil-sur-Mer, et d’autre part, entre Paris, Pontoise, Orléans et Gien, mais surtout dans la région de Melun, Nemours, Montargis, Dourdan, Etampes. Il vend des livres de théologie et de piété, parfois importants comme une *Histoire ecclésiastique* en 36 ou 40 volumes [...]. Mais il débite aussi bien autre chose : du droit, de l’histoire, des romans (*Robinson Crusoë*, *Clarisse Harlow* [...], la *Vie de Marianne* [...]), des classiques (Corneille, Racine, Molière, Boileau, La Fontaine en nombre) – mais aussi, à côté de livres pratiques de cuisine, de pharmacie ou de jardinage, des œuvres complètes de Voltaire et Rousseau ainsi que, par exemple, des dizaines de *Siècle de Louis XIV*, de *Siècle de Louis XV*, 18 *Henriade*, 18 *Nouvelle Héloïse* ou encore des livres signés de Jean-Baptiste Rousseau, Fontenelle, Montesquieu, d’Alembert ou Buffon. Sans doute ce personnage s’arrête-t-il plus souvent aux portes des châteaux qu’à celles des chaumières (où d’ailleurs les colporteurs de livrets bleus ne s’arrêtaient pas eux non plus). Sans doute joue-t-il le

⁹¹¹ Roger CHARTIER, *op. cit.*, p. 177.

⁹¹² Jean MEYER, *La Noblesse bretonne*, Paris, Flammarion, coll. Science, 1972, p. 317.

⁹¹³ Roger CHARTIER, *op. cit.*, p. 117.

rôle de grossiste pour les petits libraires des gros bourgs ou des petites villes qu'il traverse. Mais un pareil exemple témoigne que déjà la littérature philosophique commençait d'être lue par les plus modestes notables de la province française [...]»⁹¹⁴.

D. Mornet mentionne un autre cas de vente de l'*Histoire naturelle* au 18^e siècle par ce procédé : « Et pour les châteaux de la fin du siècle, en 1787, le libraire ambulant qui passe à Zotinghem, près de Boulogne, porte avec Rousseau, Montesquieu, Voltaire et Dorat, tous les volumes de l'*Histoire naturelle*⁹¹⁵. » L. Andries note l'apparition, au 18^e siècle, d'un nouveau genre de manuels pratiques, vendus par colportage et publiés dans la Bibliothèque bleue (qui fonctionnait auparavant selon un principe de rééditions d'œuvres anciennes), et dont certains exploitent la manne buffonienne :

Ce sont des livres pédagogiques destinés principalement à la jeunesse, qui proposent une tout autre représentation du savoir et annoncent les ouvrages de vulgarisation actuels. [...] Beaucoup d'ouvrages sont des traités simplifiés d'arithmétique et d'arpentage dont le nombre ira croissant après la Révolution [...]. Mais on trouve aussi des textes tentant de mettre les Lumières à la portée des enfants, comme le *Petit Buffon des enfants* qui fut un best-seller dans la première moitié du 19^e siècle⁹¹⁶.

Le *Petit Buffon des enfants* n'avait sans doute pas vraiment vocation à diffuser les Lumières, mais il témoigne de la récupération de l'œuvre – ou de l'image – de Buffon dans le contexte de développement économique d'une branche de l'édition, et nous aurons l'occasion de revenir sur ce phénomène. En effet, les colporteurs diffusent des éditions abrégées ou des ouvrages inspirés de Buffon et portant son nom. Le catalogue de Noblet (*Librairie populaire des villes et des campagnes*, 1868) comprend le registre merveilleux, magique, mais aussi *Le Nouveau Buffon*⁹¹⁷. Il s'agit certainement d'une sorte de manuel abrégé de l'*Histoire naturelle*, ou ne lui empruntant que le nom de son auteur. Pourtant, certaines sources laissent entendre que l'œuvre intégrale de Buffon fut colportée à la même époque. K.-P. Walter nous informe qu'en 1851, deux colporteurs demandent l'autorisation de vendre leur marchandise en Moselle : « Sur la liste qu'ils présentent figurent, avec les œuvres complètes de Buffon,

⁹¹⁴ Henri-Jean MARTIN, « La librairie française en 1777-1778 », *Dix-huitième siècle*, Paris, Garnier, n° 11, 1979, p. 100-101.

⁹¹⁵ Daniel MORNET, *op. cit.*, p. 182.

⁹¹⁶ Lise ANDRIES, « Les livres de savoir pratique dans la France des 17^e et 18^e siècles », *Colportage et lecture populaire. Imprimés de large circulation en Europe 16^e-19^e siècles*, dir. R. Chartier et H.-J. Lüsebrink, Paris, Imec éditions, Éditions de la Maison des Sciences de l'homme, 1996, p. 179.

⁹¹⁷ Voir Jean-Jacques DARMON, *Le Colportage de librairie en France sous le 2nd Empire*, Paris, Plon, 1972, p. 146.

Walter Scott, Chateaubriand, Balzac et les *Mille et une nuits*, les livraisons des *Mystères du peuple* publiées jusqu'alors⁹¹⁸. »

À la même époque, en parallèle de cette diffusion des œuvres de Buffon par colportage, se développe, on l'a vu, la vente par souscription de multiples éditions d'*Œuvres complètes*. Les prospectus de vente nous donnent des informations sur ses modalités. Nous avons vu que le prospectus de vente de l'édition Pillot⁹¹⁹, parue entre 1829 et 1832, donne des indications sur les modalités de paiement des livraisons pour les souscripteurs de province, et contient en quelque sorte une incitation au rassemblement des souscripteurs en sociétés savantes privées provinciales (voir le chapitre précédent). Ce même prospectus mentionne trois libraires chez qui souscrire : deux libraires parisiens et un libraire de Rouen. Le prospectus de l'édition Furne⁹²⁰, parue en 1838, déclare simplement que « les souscripteurs des départements doivent s'adresser aux principaux libraires de leur ville. » Celui de l'édition Bazouge-Pigoreau⁹²¹, parue en 1839, précise que « les souscripteurs des départements recevront [leurs livraisons], moyennant quinze centimes de plus par livraison, et en envoyant un mandat sur la poste, pour le montant de vingt livraisons au moins. On souscrit : dans tous les dépôts des nouvelles publications de Paris et des départements. »

Par les canaux de diffusion des bibliothèques publiques, du colportage et de la vente par souscription, l'œuvre de Buffon connut sans doute une diffusion provinciale non négligeable, et même importante au 19^e siècle. À cette diffusion « horizontale » suivant un réseau géographique, il faut ajouter une diffusion « verticale », par transmission générationnelle, passant essentiellement par l'éducation des enfants.

⁹¹⁸ Klaus-Peter WALTER, « Littérature de colportage et roman-feuilleton. Quelques remarques sur la transformation du circuit littéraire à grande diffusion en France entre 1840 et 1870 », *Colportage et lecture populaire*, op. cit., p. 160.

⁹¹⁹ Prospectus des *Œuvres complètes de Buffon augmentées par M. F. Cuvier*, Paris, F. D. Pillot et Salmon, 1829-1832, 29 vol.

⁹²⁰ Prospectus des *Œuvres complètes de Buffon*, Paris, Furne et C^{ie}, [1837 et] 1838.

⁹²¹ Prospectus du *Buffon illustré par Victor Adam*. *Œuvres complètes de Buffon*, Paris, Bazouge-Pigoreau, 1839, 6 vol.

Dans la bibliographie établie pour les *Œuvres philosophiques de Buffon*⁹²², J. Roger et É. Genet-Varcin introduisent ainsi leur liste d'« éditions partielles, extraits et morceaux choisis » :

Devant le grand nombre de ces ouvrages et leur peu d'intérêt, en général, nous avons renoncé à citer tous les volumes d'extraits, de morceaux choisis ou d'adaptations de l'œuvre de Buffon. Le chercheur désireux d'évaluer le succès de Buffon au 19^e siècle pourra se reporter au *Catalogue général des Imprimés* de la Bibliothèque Nationale (t. XXI) qui les énumère presque tous. Depuis les *Morceaux choisis* en 10 volumes in-8° jusqu'au *Buffon* de Benjamin Rabier, en passant par le *Buffon des écoles*, le *Buffon des familles*, le *Buffon des demoiselles*, et même le *Buffon du premier âge* qui semble, *stricto sensu*, destiné aux nouveaux nés, on trouve plus de 120 titres, formant une masse de plus de 325 éditions⁹²³.

Notre étude exclut les florilèges, nous avons choisi de nous limiter à l'étude de l'utilisation de l'œuvre de Buffon dans la littérature destinée à la jeunesse : elle nous a semblée à la fois suffisamment circonscrite et suffisamment problématique pour être significative quant à la diffusion et à la popularité de l'œuvre de Buffon.

Ceci dit, l'étude des ouvrages de jeunesse utilisant l'œuvre ou le nom de Buffon, pour circonscrite qu'elle soit, demeure vaste. J. Borie, après consultation du Catalogue de la Bibliothèque nationale à l'article *Buffon*, fait état de la pléthore des éditions telles que le *Buffon pour la jeunesse (mis à la portée de la jeunesse, dédié à la jeunesse, abrégé pour la jeunesse, ou même récréatif)*. Il constate la publication par dizaines des *Petit Buffon des enfants* ou *des écoles*, et déclare : « Entre 1810 et 1870, j'ai compté, sous ce même titre, 11 compilations différentes qui font presque toutes l'objet de nombreuses réimpressions. Si l'on veut être complet, on n'oubliera pas le *Buffon des demoiselles* [...], ni les traductions, *El Buffon de las familias* et *El Buffon de los niños*⁹²⁴. » Notre étude portera autant sur ce phénomène d'édition que sur l'orientation du contenu des livres de jeunesse utilisant Buffon. Lorsque nous n'avons pas eu accès à ces livres, nous nous appuyons sur l'analyse qu'en donnent des spécialistes des livres de jeunesse.

⁹²² BUFFON, *Œuvres philosophiques de Buffon*, éd. J. Piveteau, Paris, PUF, 1954.

⁹²³ *Id.*, p. 528.

⁹²⁴ Jean BORIE, dans Jules RENARD, *Histoires naturelles. Nos frères farouches, Ragotte*, éd. J. Borie, Paris, Gallimard, 1984, p. 330.

Il est difficile de définir la nature des livres qui destinent la lecture de Buffon aux enfants et aux jeunes gens. Nous verrons qu'au 18^e siècle, on peut prescrire l'*Histoire naturelle* elle-même à la jeunesse ; cette lecture est alors destinée à la formation intellectuelle des jeunes gens. Au 19^e siècle, on voit essentiellement Buffon intégré (sous forme de morceaux choisis ou de réécritures) à des ouvrages conçus spécialement pour la jeunesse. Enfin, l'œuvre de Buffon est étudiée dans des ouvrages explicitement scolaires, manuels de science ou de littérature, qui intègrent donc Buffon à l'enseignement académique, institutionnel, bien distinct de l'enseignement « humaniste », domestique et récréatif précédemment mentionné.

A. L'HISTOIRE NATURELLE PROPOSÉE À LA FORMATION DES JEUNES GENS DU 18^e SIÈCLE

D. Mornet montre comment, au 18^e siècle, l'histoire naturelle (avec les sciences en général) a pris place dans le contenu éducatif, remettant en question l'enseignement traditionnel asservi à l'étude du latin⁹²⁵ : « Les sciences naturelles furent au 18^e siècle autre chose qu'une mode dont ceux qui s'en divertissent ignorent les lointaines destinées. [...] Au contraire on s'attacha à l'histoire naturelle comme à une foi nouvelle ; on l'enseigna comme une révélation ; on la défendit comme une doctrine qui enfermait en elle les secrets invincibles pour assujettir le monde et livrer à l'homme la vérité avec le bonheur⁹²⁶. » D. Mornet cite peu après ces propos de Beurieu (auteur d'un *Abrégé de l'histoire des insectes* en 1764 et d'un *Cours d'histoire naturelle* en 1770), reproduits dans *L'Année littéraire* : « Un grand homme de notre siècle, M. de Buffon, dans son *Histoire naturelle*, ouvre au cœur et à l'esprit une vaste carrière. Que toutes les âmes honnêtes et vertueuses s'empressent à la parcourir, et bientôt l'univers sera heureux⁹²⁷. » Ceux qui reconnaissaient ces qualités à l'*Histoire naturelle* ne pouvaient qu'en souhaiter l'intégration à l'éducation des enfants. D. Mornet fournit quelques éléments précis sur la forme qu'on voulut donner à cet emploi de l'œuvre de Buffon dans la pédagogie du 18^e siècle :

L'histoire naturelle, dit en 1770 l'abbé Coyer, « offre à la curiosité une matière inépuisable ». Elle est « à la base de toutes les autres ». Doctrine énergique qu'un grand nombre de pédagogues approuvèrent. Buffon désirait déjà qu'on l'enseignât aux jeunes gens. Diderot dans son *Plan d'Université* prévoyait pour la quatrième classe les ouvrages de Valmont de Bomare, du chevalier Turgot et un abrégé de

⁹²⁵ Daniel MORNET, *op. cit.*, p. 213-217.

⁹²⁶ *Id.*, p. 225.

Buffon. [...] L'Adèle et le Théodore de M^{me} de Genlis savent par cœur Pluche et Bazin, lisent Buffon de dix-huit ans à vingt ans et demi. Crevier prévoit dans son programme, de huit ans jusqu'à quinze ans, le *Livre des Enfants*, l'ouvrage de Martin, les abrégés de Réaumur, les livres de Buffon et de Nollet, etc. Verdier prescrit des lectures de Pline et de Buffon. Le président Rolland met l'histoire naturelle au programme de la philosophie. Sutaine insère dans son catalogue de livres scolaires le *Spectacle de la Nature* et l'*Histoire du Ciel* de Pluche, le *Cours d'Expériences* de Nollet, la *Physique expérimentale* du P. Renaud, l'*Histoire naturelle* de Buffon. [...]

On voulut même que l'histoire naturelle fût mêlée aux premiers balbutiements de la lecture et aux premières curiosités de la pensée. [...] De deux à quatre ans les bébés élevés selon Picardet apprendront l'histoire naturelle de Buffon. L'abbé Coyer recule Buffon jusqu'à sept et neuf ans, et choisit Pluche de quatre à six⁹²⁸.

On remarquera que d'après ces recherches de D. Mornet, Buffon est le naturaliste dont l'étude est le plus souvent recommandée. M^{me} de Genlis, grande admiratrice de Buffon qui s'intéressa en retour à ses écrits, fait figurer l'œuvre du naturaliste au programme d'études des enfants qu'elle met en scène dans *Adèle et Théodore*, à l'âge où ceux-ci deviennent des jeunes gens :

Adèle et Théodore ne sont point étrangers au cours d'histoire naturelle ; ils ont déjà acquis, en s'amusant, quelques connaissances sur la minéralogie ; ils connaissent assez bien les plantes et les coquilles ; ils ont lu dans leur enfance, et savent par cœur le *Spectacle de la nature*, et une *Histoire des insectes*, en deux volumes, assez bien faite et très curieuse ; et, dans quatre mois, ils liront l'ouvrage immortel qu'il faut (même sans goût pour l'histoire naturelle) relire toute sa vie⁹²⁹.

Les recommandations des pédagogues furent-elles suivies d'effet ? Laurette de Malboissière nous donne la réponse dans sa correspondance avec la marquise de la Grange, correspondance située entre 1761 et 1766, année des vingt ans et de la mort de l'épistolière. Jeune fille douée pour toutes sortes d'études, Laurette s'était constitué un cabinet d'histoire naturelle, fréquentait les cours de Valmont de Bomare, et lisait Buffon. « Hier, j'ai travaillé prodigieusement toute la journée. J'ai fini mon thème allemand, j'en ai fait un italien et un espagnol ; j'ai lu le premier livre des *Révolutions romaines*, fini le premier volume de Robertson, et lu vingt-deux pages de l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon. » Elle écrit ailleurs : « Il faut que ce matin je lise beaucoup de grec, beaucoup de Buffon (ce coquin-là

⁹²⁷ *Id.*, p. 230.

⁹²⁸ *Id.*, p. 217-218.

⁹²⁹ M^{me} de GENLIS, *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation* (1782), éd. I. Brouard-Arends, Rennes, PUR, 2006, p. 537.

m'a coûté huit louis), que j'écrive à M^{lle} Cust et à mes frères⁹³⁰. » On devine que Laurette lit une édition de l'*Histoire naturelle* ; d'autres jeunes gens ont découvert Buffon par le biais d'ouvrages spécialement élaborés pour les enfants.

B. BUFFON POUR LES ENFANTS : REFLETS DE QUELQUES GRANDS AXES DE PENSÉE DU 19^e SIÈCLE

À l'orée du 19^e siècle, J. J. F. Dussault déplore l'appauvrissement de l'enseignement des belles-lettres, qu'il interprète comme la conséquence d'une passion maladroite pour les sciences. Il en dénonce l'effet sur les pratiques éditoriales : « Le goût actuel encourage à multiplier les livres élémentaires et à réduire, pour les mettre entre les mains des enfants, les grands ouvrages où les sciences sont déposées ; on change en hochet le sceptre du génie. Buffon, qui a déjà subi plusieurs métamorphoses, paraît aujourd'hui sous la forme d'un petit précepteur [...] »⁹³¹. » Il poursuit ses lamentations au sujet des « mutilations sacrilèges du grand monument construit par l'historien de la nature »⁹³². Il est certain que l'édition de livres pour enfants, si elle encense la mémoire de Buffon, ne fait guère honneur à son œuvre. Nous verrons comment se manifeste cette ambivalence, tout au long du 19^e siècle.

1. L'évolution d'un statut

À la fin du 18^e siècle se développe l'édition de la littérature enfantine composée par compilation, anecdotes édifiantes et choix de beaux exemples. Comme le rapportent I. Havelange et S. Le Men, « cette visée anthologique si répandue, qui n'est pas soumise à la citation littérale, mais adapte un extrait à la portée de son lecteur »⁹³³ s'approprie notamment Buffon. Cette pratique éditoriale, associée à la volonté de diffuser la pensée des Lumières, est cause que « bon nombre d'ouvrages pour l'enfant, publiés chez les libraires d'éducation, sont dérivés de l'*Encyclopédie* et de Buffon, sans référence explicite : tel est le cas des abécédaires thématiques des métiers ou des animaux qui se multiplient au cours de la première moitié du

⁹³⁰ Laurette de MALBOISSIÈRE, *Lettres d'une jeune fille du temps de Louis XV (1761-1766)*, Paris, Didier et C^{ie}, 1866, lettre du 16 avril 1764, p. 82-83, et lettre du 25 mai 1765, p. 266.

⁹³¹ Jean Joseph François DUSSAULT, « Sur la vogue des sciences exactes et le discrédit des belles-lettres, à l'occasion d'un livre intitulé *Le Buffon de la jeunesse* », *Le Spectateur français au 19^e siècle, ou variétés morales, politiques et littéraires, recueillies des meilleurs écrits périodiques*, Paris, Librairie de la Société typographique, 1805, t. II, p. 336.

⁹³² *Id.*, p. 337.

19^e siècle⁹³⁴. » Après l'*Émile*, l'enfance devient un marché éditorial qui se développe fortement sous l'Empire. À la fin du 18^e siècle, deux naturalistes proposent une collection de gravures pédagogiques. D. Julia nous donne des précisions sur cet ouvrage qui puise notamment sa matière chez Buffon : « Les gravures, établies sous la direction de Cochin, sont empruntées aux ouvrages scientifiques les plus autorisés : quadrupèdes et oiseaux sont tirés des œuvres de Buffon, les insectes sont pris à celles de Réaumur, les poissons et les arbres fruitiers à Duhamel du Monceau [...] »⁹³⁵. » En effet, le prospectus précise : « nous aurons soin de choisir nos originaux dans des ouvrages qui aient reçu le sceau de l'approbation générale. Les quadrupèdes et les oiseaux de Buffon, les insectes de Réaumur, les poissons de Duhamel [...] seront mis à contribution tour à tour. »⁹³⁶ Cette publication compile les belles images comme d'autres compilent les meilleurs textes ; d'ailleurs, les textes qui accompagnent les gravures empruntées à Buffon sont inspirés de ceux du naturaliste. Les planches de l'*Histoire naturelle* sont donc elles aussi mises à la portée des enfants par cet organe de la pédagogie par l'image, démocratisée à la fin du 18^e siècle.

I. Havelange et S. Le Men montrent comment Buffon est intégré au développement de l'édition du livre pour enfant à la charnière des 18^e et 19^e siècles :

Les *Mémoires* de Dumas, né en 1803, montrent l'évolution de la lecture enfantine un siècle plus tard, après l'apparition de la librairie d'éducation : il insiste sur le rôle initiatique qu'a joué pour lui le *Buffon illustré* [...]. L'essor des classiques de l'enfance est aussi démontré par les statistiques quinquennales sur les best-sellers données par Martyn Lyons pour le 19^e siècle : [...] Parmi les douze livres répertoriés pour les années 1811 à 1815, figurent en outre les *Contes des fées* de Perrault, les *Fables* de Florian, le *Voyage du jeune Anacharsis* de Barthélémy, et le *Petit Buffon des enfants*, à côté de classiques comme le *Théâtre* ou les *Œuvres complètes* de Racine, et les *Œuvres complètes* de Molière, susceptibles d'être données en livres de prix. Même si ces records supposent un lectorat bien plus étendu, ils n'en reconnaissent pas moins l'importance du public des enfants et de ses principales lectures⁹³⁷.

I. Havelange et S. Le Men rapportent cette anecdote significative au sujet du *Petit Buffon des enfants* :

Les livres adaptés pour les enfants sont aussi ceux qui mettent à leur portée les grands ouvrages des Lumières, de l'*Encyclopédie* à Buffon, dont le *Petit Buffon des enfants* est l'un des best-sellers

⁹³³ Isabelle HAVELANGE et Ségolène LE MEN, *Le Magasin des enfants. La littérature pour la jeunesse (1750-1830)*, Montreuil, Bibliothèque Robert Desnos, Association Bicentenaire Montreuil, 1988, p. 46.

⁹³⁴ *Id.*, p. 66.

⁹³⁵ Dominique JULIA, « Livres de classe et usages pédagogiques », *Histoire de l'édition française, II. Le livre triomphant (1660-1830)*, dir. H.-J. Martin et R. Chartier, Paris, Promodis, 1984, p. 489-490.

⁹³⁶ Isabelle HAVELANGE et Ségolène LE MEN, *op. cit.*, p. 74-75.

recensés par Martyn Lyons dans la première moitié du 19^e siècle. La longévité de ce titre est corroborée par celle des exemplaires : dans l'un d'eux, daté de 1775, des images ont été reliées en plus des illustrations d'origine, jusqu'à une découpe d'un *Almanach des enfants* de 1840⁹³⁸ !

Précisons qu'il semble que plusieurs ouvrages différents aient porté le titre de *Petit Buffon des enfants*, et que certains aient connu des rééditions, ce qui complique leur identification. *Le petit Buffon des enfants, ou Extrait d'histoire naturelle des quadrupèdes, reptiles, poissons et oiseaux* (1833)⁹³⁹, est constitué de paraphrases synthétiques des textes de Buffon ; il est illustré de gravures fines, présentant toujours plusieurs animaux au sein d'un décor, et ajoute des notices consacrées aux reptiles et aux poissons. Toujours en 1833, L. Daubenton publie un *Buffon de la jeunesse*⁹⁴⁰. Il s'agit d'un ouvrage récréatif, qui fait se succéder sans méthode l'anguille, l'araignée, l'autruche et la baleine, et qui conte l'anecdote d'abeilles qui furent fidèles à une dame qui les aimait et dont elles accompagnèrent le cercueil. Malgré tout, le texte consacré au cheval est bel et bien tiré de Buffon, et les articles consacrés à la chauve-souris et au chat le citent sans guillemets ou le paraphrasent. Ce type de publication, qui emprunte à Buffon l'autorité de son nom et le brillant de quelques descriptions, sans lui être pour autant à proprement parler fidèle, continue de voir le jour plus tard dans le 19^e siècle. *Le Buffon illustré de la jeunesse* (1^e éd. 1861) d'A. de Beauchainais est un recueil de morceaux choisis qui traite des poissons, reptiles, cétacés, mollusques, crustacés et insectes, autant que des quadrupèdes qui intéressèrent seuls Buffon. Dans les articles consacrés à ces derniers, Beauchainais écrit le début des articles, puis, sans les signaler par des guillemets, il produit des extraits de Buffon. Les pratiques éditoriales du temps autorisent sans doute encore ce peu de scrupules dans le traitement des textes, mais une bonne partie de l'ouvrage demeure hors du champ légitime de l'édition buffonienne. Ajoutons que l'ouvrage contient une table des matières détaillée qui le destine clairement à un usage raisonné et éducatif.

Voici quelques éléments plaidant en faveur du statut particulier qu'aurait Buffon auprès de la jeunesse. S. Le Men rapporte ceci au sujet des abécédaires du 19^e siècle :

Le portrait, qui est de règle dans le livre illustré pour présenter l'auteur, n'a pas de raison d'être dans l'abécédaire dont l'auteur garde l'anonymat. La seule exception à cette règle est Buffon, qui prête

⁹³⁷ *Id.*, p. 60.

⁹³⁸ *Id.*, p. 66.

⁹³⁹ *Le petit Buffon des enfants, ou Extrait d'histoire naturelle des quadrupèdes, reptiles, poissons et oiseaux. Avec figures en taille-douce*, Besançon, Montarsolo, 1833.

⁹⁴⁰ Ludovic DAUBENTON, *Le Buffon de la jeunesse, ou Nouvel abrégé d'histoire naturelle avec des anecdotes*, Paris, Ducasse, 1833.

aussi son nom à de nombreux abécédaires d'histoire naturelle. La célébrité de son ouvrage a transformé le nom de Buffon pour ainsi dire en nom commun : un « Buffon » suffit pour un lecteur français à définir un ouvrage d'histoire naturelle, même si, comme la lecture des abécédaires le prouve, la prose de l'auteur y est profondément altérée. La référence de Buffon garantit aussi aux parents le sérieux du livre qu'ils mettront aux mains de leurs enfants⁹⁴¹.

Ce statut particulier se signale par ailleurs dans des livres scolaires. La *Petite zoologie* de N. Meissas (2^e éd., 1848), qui est « chef d'institution », est un livre en deux parties, une zoologie et une géographie, qui ne mentionnent aucun naturaliste, à l'exception de Buffon pour la seconde :

L'un des plus célèbres naturalistes dont la France s'honore, Buffon, avait avancé que chaque zone appartient en propre à certains genres, et que les deux moitiés d'une même zone situées dans des hémisphères opposés ont pour habitants des espèces très voisines, mais essentiellement distinctes. [...] Buffon est aussi le premier qui ait fait connaître que tous les singes de l'ancien monde ont les narines placées en avant comme celles de l'homme, tandis que tous ceux du nouveau monde ont les narines latérales en fente longitudinale⁹⁴².

Les *Notions d'histoire naturelle applicables aux usages de la vie* (1^e éd., 1860), manuel scolaire d'H. Regodt, négligent complètement le 18^e siècle, déclarant que seul le 19^e a su développer l'histoire naturelle ; ce sont donc essentiellement les savants de cette époque qui sont mentionnés dans ce livre. Cependant on y trouve l'expression « molécules organiques » qui renvoie à la théorie de la génération de Buffon ; la partie du chapitre VII consacrée à la supériorité de l'homme sur le reste des êtres organisés, comprend dix-sept lignes de citation de Buffon (ce qui représente la quasi totalité de cette partie) ; le naturaliste est encore mentionné au sujet des variétés dans l'espèce humaine, paraphrasé pour sa description du chat « domestique infidèle », et on trouve enfin mentionné le nombre d'espèces d'oiseaux qu'il avait supposé⁹⁴³. Chacun à leur manière, les livres de N. Meissas et de H. Regodt rendent un hommage appuyé, quoique implicite, à Buffon. E. Perrier (qui fut membre de l'Académie des sciences et directeur du Muséum d'histoire naturelle), dans ses *Leçons élémentaires sur l'histoire naturelle des animaux*, destinées à l'enseignement secondaire des jeunes filles (2^e éd., 1887), emploie systématiquement des formules valorisant

⁹⁴¹ Ségolène LE MEN, *Les Abécédaires français illustrés du 19^e siècle*, Paris, Promodis, 1984, p. 297.

⁹⁴² Nicolas MEISSAS, *Petite zoologie* par N. Meissas, chef d'institution, 2^e éd. revue et augmentée d'une petite géographie des animaux, Paris, Jacques Lecoffre et C^{ie}, 1848, p. 129-130 ; le même thème est traité p. 133.

⁹⁴³ Henri REGODT, Enseignement primaire supérieur et enseignement spécial, *Notions d'histoire naturelle applicables aux usages de la vie*, rédigées d'après les programmes officiels par H. Regodt, professeur de

les savants qu'il mentionne (qu'ils soient du 18^e ou du 19^e siècle). Dans la septième leçon, qui porte sur « Les grandes divisions du règne animal », il mentionne très peu de grandes figures de la science (ce sont Lavoisier, Trembley et Priestley), et réserve donc un sort enviable à la philosophie de Buffon en écrivant ceci : « Le grand naturaliste Buffon est l'un des premiers qui aient prouvé qu'on avait tort de rechercher ainsi le *pourquoi* de chaque chose. Il arrive souvent que des dispositions organiques existent uniquement parce qu'elles sont possibles, et le mieux est alors de chercher *comment* elles se sont réalisées, ce qui n'est pas toujours facile à trouver⁹⁴⁴. » L'enseignement scientifique destiné aux enfants accorde donc à Buffon un statut particulier.

En revanche, à la même époque, l'édition de livres pour la jeunesse semble remettre en question l'autorité du naturaliste. Ce statut qui distingue Buffon d'autres naturalistes s'atténue au fil du 19^e siècle. Dans sa seconde moitié, Buffon figure au sein d'un livre de jeunesse rassemblant des textes divers. Il s'agit des *Animaux historiques* d'O. Fournier, publiés avec les *Lettres sur les animaux* de Ch.-G. Le Roy et des « particularités curieuses extraites de Buffon ». L'« Avertissement »⁹⁴⁵ de l'éditeur attribue plus ou moins explicitement à chacun des trois auteurs une fonction particulière : « Les intéressantes narrations de M. O. Fournier sur les animaux devenus célèbres forment une partie historique bien faite assurément pour amuser nos jeunes lecteurs » ; le divertissement (accompagné peut-être de l'édification morale) sera donc assuré par le lion d'Androclès, les éléphants funambules savants, Bucéphale, le chien d'Ulysse, la Bête du Gévaudan, l'aigle de Jupiter, et par tant d'autres héros mentionnés dans la table des matières. « La seconde partie contient la fleur des lettres publiées par Le Roy sous le nom de Physicien de Nuremberg, lettres qui, grâce à d'excellentes observations et d'ingénieux détails sur l'intelligence des bêtes, obtinrent, dès leur apparition, un grand et légitime succès » ; Ch.-G. Le Roy est donc chargé de la partie instructive de l'ouvrage. « La troisième partie, composée de particularités curieuses empruntées à Buffon, complète agréablement un livre de ce genre et lui donne un intérêt de plus. Les détails tirés de ce grand peintre des animaux ne pouvaient qu'orner notre publication. » Voilà le rôle de Buffon : orner, apporter un avantage luxueux. Les abécédaires témoignent à leur manière de cette perte, au cours du 19^e siècle, du statut de naturaliste de

sciences naturelles, avec 110 gravures dans le texte, Paris, Imprimerie et Librairie classiques, Delalain, 1887 (10^e éd. ; 1^e éd. 1860), p. 14, 55, 64 et 92.

⁹⁴⁴ Edmont PERRIER, *Leçons élémentaires sur l'histoire naturelle des animaux ; Cours d'études à l'usage de l'enseignement secondaire des jeunes filles* ; Première année, conforme aux programmes de 1882, pour l'enseignement secondaire des jeunes filles ; Paris, Hachette et C^{ie}, 2^e éd., 1887 (1^e éd. 1885), p. 94-95.

⁹⁴⁵ Ortaire FOURNIER, *Les Animaux historiques*, suivis des *Lettres sur l'intelligence des animaux* de Ch.-G. Le Roy et de Particularités curieuses extraites de Buffon, illustrés [...] de vingt gravures hors texte par V. Adam, Paris, Garnier, 1861, p. I-II.

référence. À l'origine, au sein de ceux qui paraphrasent de célèbres auteurs, Buffon a un statut particulier pour deux raisons. D'abord, S. Le Men a remarqué qu'« aucun nom d'auteur sauf celui de Buffon n'[y] est évoqué de manière explicite ». Ensuite, elle nous apprend que « deux traditions coexistent : l'illustration réaliste et savante des traités d'histoire naturelle, dont Buffon demeure la référence essentielle, et l'illustration merveilleuse et populaire encore tributaire des bestiaires du Moyen-Âge et de la Renaissance. » *L'Alphabet des animaux pour les petits garçons et les petites filles bien raisonnables, orné de 26 gravures* (Paris, Locard et Davi, 1817), et sa réédition en 1824, présentent deux vignettes de titre représentant Buffon à la tâche, face aux animaux, et légendées « Buffon écrivant l'Histoire des animaux ». S. Le Men cite quelques autres exemples montrant l'exceptionnelle représentation de la figure historique et symbolique de Buffon dans les abécédaires du 19^e siècle. Cependant, au sein de ces vignettes de titre, la figure de Buffon sera supplantée par les représentations de la ménagerie du Jardin des Plantes dans les abécédaires de la seconde moitié du 19^e siècle : « la référence livresque s'efface devant l'évocation des animaux réels », commente S. Le Men⁹⁴⁶.

2. Buffon expurgé et christianisé

L'œuvre de Buffon a été mise à disposition des enfants moyennant, bien entendu, quelques adaptations. Parfois, l'œuvre et son auteur sont traités avec une liberté qui tend à la trahison. F. Huguet nous fournit des informations descriptives détaillées sur deux ouvrages destinés aux jeunes gens, qui s'autorisent ainsi quelques écarts. Voici le premier :

*Le Buffon des demoiselles, contenant l'histoire générale des oiseaux et l'histoire naturelle des quadrupèdes des quatre parties du monde. Ouvrage rédigé d'après l'Histoire naturelle de Buffon, où l'on a conservé les morceaux les plus brillants de ce grand écrivain ; augmenté d'un grand nombre d'anecdotes curieuses et instructives, recueillies dans les voyages les plus estimés ; suivi d'un traité sur l'art d'empailler les oiseaux. Orné du portrait de Buffon et de 140 planches en taille-douce. 4 tomes (un peu plus de 200 pages en moyenne pour chaque volume). Paris, Chevalier, 1819*⁹⁴⁷.

Il s'agit donc d'une compilation plutôt littéraire, récréative et probablement édifiante, et dont le titre met en valeur le nom de Buffon (alors qu'il n'est pas l'auteur de tous les textes) en raison de son autorité (et de son talent, tout de même). Les extraits de l'« Avertissement » de ce livre rapportés par F. Huguet sont instructifs :

⁹⁴⁶ Ségolène LE MEN, *Les Abécédaires*, op. cit., p. 25 ; p. 267 ; p. 298-299 ; p. 302-303.

⁹⁴⁷ Cité par Françoise HUGUET, *Les Livres pour l'enfance et la jeunesse de Gutenberg à Guizot*, Paris, Klincksieck, 1997, p. 74.

Offrir aux demoiselles les ouvrages de Buffon, c'est annoncer aux parents que nous avons supprimé les passages où ce naturaliste se livre à ces détails scientifiques qu'il serait peu convenable d'admettre dans un livre destiné à la jeunesse. [...] Nous espérons avoir rempli notre titre, en donnant à la jeunesse un ouvrage où elle trouvera à la fois tout ce que l'histoire des quadrupèdes offre de plus curieux et de plus avéré, et tout ce que l'éloquence offre de plus parfait. [...] Quelque exacte que soit la description d'un quadrupède ou d'un oiseau, la figure en est le complément nécessaire. Sous ce rapport, notre ouvrage présente une supériorité marquée sur les autres ouvrages élémentaires du même genre, car il contient toutes les figures qui ornent la grande édition de Buffon⁹⁴⁸.

« Offrir aux demoiselles les ouvrages de Buffon, c'est annoncer aux parents que nous avons supprimé les passages où... », voilà une entrée en matière caustique aux yeux d'un buffonien ! Cependant, si l'on éditait aujourd'hui un Buffon pour enfants, on expurgerait sans doute encore ; mais peut-être n'écarterait-on pas les mêmes passages. L'étude précise des versions « expurgées » de Buffon sur trois siècles serait sans doute instructive.

Le second livre présenté par F. Huguet est le suivant : *Le Buffon des enfants, ou petite histoire naturelle des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons, des amphibies, des insectes*, etc., orné de 16 planches gravées en taille douce, seconde édition (au moins 6 éditions), Paris, Belin, 1811. En comparaison du *Buffon des demoiselles* en quatre volumes mentionné précédemment, ce *Buffon des enfants* doit offrir la lecture d'un nombre très restreint de textes de Buffon, d'autant plus que le titre annonce l'étude des poissons, « amphibies » et insectes que Buffon n'a pas traités ; dans ce livre, son nom sert avant tout d'argument de vente. L'instrumentalisation commerciale du nom du grand naturaliste est confirmée par l'« Introduction » dont F. Huguet nous donne cet extrait : « Écoutez, jeunes enfants, je vais vous entretenir des principaux ouvrages de la nature : c'est vous parler de la grandeur même de Dieu ; car tout ce qui est vient de lui⁹⁴⁹. » Donner Buffon aux enfants, « c'est annoncer aux parents que nous avons supprimé les passages où... », ou bien « c'est vous parler de la grandeur même de Dieu ». Bref, c'est tout sauf donner Buffon aux enfants... Sans compter qu'avec cette formule : « tout ce qui est vient de lui [Dieu] », l'auteur de l'« Introduction » du *Buffon des enfants* semble opérer un détournement orthodoxe du « tout ce qui peut être est » de Buffon, qui donne à la nature la puissance qu'il retire à la divinité. Buffon est peut-être plus qu'instrumentalisé dans un contexte commercial : ici, sa philosophie matérialiste est peut-être même « sabotée ».

Le Buffon de la jeunesse de P. Blanchard illustre bien l'instrumentalisation de l'autorité du naturaliste : son ouvrage, soi-disant inspiré de Buffon, contient notamment

⁹⁴⁸ *Ibid.*

⁹⁴⁹ *Id.*, p. 75.

l'étude de poissons, reptiles et coquillages dont Buffon ne s'est pas occupé (sauf à considérer que le travail de Lacepède peut lui être attribué sous prétexte qu'il constitue un complément à l'*Histoire naturelle* et qu'il sera parfois édité avec elle) ; mais, surtout, c'est un ouvrage apologétique. La conclusion du tome IV consiste en un vœu du personnage qui, dans le livre, enseigne l'histoire naturelle aux enfants ; celui-ci espère leur avoir inculqué cette idée :

[...] il est une puissance supérieure, une sagesse sans bornes, qui embrasse tout d'un seul regard, et dont la bonté immense s'étend depuis les mondes jetés dans l'espace, jusqu'au ciron que nos yeux ne peuvent apercevoir. Il est un Dieu ; le sentiment intérieur nous fait soupçonner son existence, et l'étude de la nature nous la confirme : il est un Dieu, mes enfants ; cette pensée embellit la vie, et permet à l'honnête homme de ne point craindre la mort ; il est un Dieu, et l'univers n'existe que pour exercer sa bienfaisance⁹⁵⁰.

Le Buffon de la jeunesse cachait donc un sermon éloquent. Concernant ce genre d'appropriation religieuse de Buffon, C. Blanckaert signale un exemple d'antonomase malhonnête : il s'agit du *Petit Buffon moral et religieux* (1840), qui ne comporte aucun texte de Buffon⁹⁵¹. Au milieu du 19^e siècle, dans l'enseignement scolaire scientifique, l'approche des sciences de la nature est souvent entachée de religion. Deux ouvrages cités plus haut, la *Petite zoologie* de N. Meissas et les *Notions d'histoire naturelle applicables aux usages de la vie* d'H. Regodt, dont les éditions princeps ont dû être à peu près contemporaines, présentent la même orientation philosophique en faveur du providentialisme religieux, et en « contaminent » en quelque sorte Buffon.

Plus tard dans le 19^e siècle, en 1873, un autre *Buffon de la jeunesse*, celui d'E. Noël (proche de Michelet et d'É. Reclus), est marqué par la même orientation. Cet ouvrage, réédité jusqu'en 1924, propose un florilège des textes de Buffon, avec l'« Approbation » des autorités religieuses qui vaut pour l'ensemble de la collection au sein de laquelle il figure : « Approbation. Les ouvrages composant la Bibliothèque morale de la Jeunesse ont été revus et admis par un Comité d'Ecclésiastiques nommé par son Éminence Monseigneur le Cardinal-Archevêque de Rouen⁹⁵². » Un « Avis des éditeurs » vante la caution apportée par cette « Approbation » : « C'est assez dire que les écoles et les familles chrétiennes trouveront dans notre collection toutes les garanties désirables et que nous ferons tout pour justifier et

⁹⁵⁰ Pierre BLANCHARD, *Le Buffon de la jeunesse, ou abrégé d'Histoire naturelle, ouvrage élémentaire, à l'usage des jeunes gens de l'un et l'autre sexe, et des personnes qui veulent prendre des notions d'histoire naturelle* ; orné de plus de 100 figures, Paris, Le Prieur, an IX (1801), 4 vol., t. IV, p. 357-358.

⁹⁵¹ Voir Claude BLANCKAERT, « Les errements d'un sort posthume », *Les Cahiers de Science et vie*, hors série, n° 23, 1994, p. 84.

⁹⁵² « Approbation », dans Eugène NOËL, *Le Buffon de la Jeunesse*, avec gravures dans le texte, Rouen, Mégard et C^{ie}, 1877 (1^e éd. 1873), p. 5.

accroître la confiance dont elle est déjà l'objet⁹⁵³. » Quoiqu'il soit question de l'utiliser dans les écoles, la vocation de l'ouvrage relève autant de l'édification morale que de l'instruction, comme le montre le portrait de Buffon proposé dans la préface que l'auteur adresse à ses propres enfants. E. Noël y laisse d'abord entendre que tout ne convient pas aux enfants dans Buffon ; son florilège est donc un Buffon expurgé. Il déclare n'avoir pas changé un mot au sein des textes qu'il a sélectionnés, mais l'article de l'écureuil s'y voit comme d'habitude amputé d'un certain membre de phrase établissant la comparaison des dimensions de la queue et du pénis de l'animal. Surtout, Buffon est présenté comme un modèle d'assiduité au travail, de sérieux et d'autodiscipline, comme un parangon de vertu filiale et de compassion charitable⁹⁵⁴.

Après avoir vu quelles étaient les orientations marquantes de l'édition des livres pour enfants utilisant l'œuvre de Buffon, intéressons-nous aux ouvrages destinés aux écoliers, et au traitement réservé à Buffon par l'institution scolaire.

C. BUFFON DANS LES LIVRES SCOLAIRES LITTÉRAIRES AUX 19^e ET 20^e SIÈCLES

Il faudrait consacrer à la présence de Buffon dans les manuels scolaires, littéraires et scientifiques, une étude approfondie afin de voir ce qu'ils peuvent nous apprendre du statut que le 19^e siècle accorde à Buffon. Il faudrait tenir compte de l'orientation religieuse des manuels, et distinguer l'enseignement dispensé aux garçons et aux filles pour voir si l'on pouvait leur présenter le même Buffon. Il faudrait ajouter à cela l'étude de l'usage concret qui était fait de ces manuels, de la manière dont ils étaient utilisés en cours, et enfin l'étude du statut de leurs auteurs et de leur rapport aux instructions officielles. Il faudrait aussi tenir compte du fait que des éditions utilisant l'œuvre ou le nom de Buffon (morceaux choisis et autres « Beautés de Buffon »), qui ne sont ni des livres spécialement élaborés pour les enfants ni des manuels scolaires, intégraient l'univers de l'école en tant que « livres de prix », associés aux images et bons points. Ainsi, un exemplaire des *Beautés de la nature dévoilées à la jeunesse. Morceaux les plus remarquables de Buffon* (Limoges, Eugène Ardant et C. Thibaut, 1873) d'E. de Corgnac⁹⁵⁵ est offert en 2^e prix de piano à une demoiselle le 31 juillet 1880 au Pensionnat du Sacré-Cœur de Coutances. À défaut de pouvoir réaliser ce

⁹⁵³ *Id.*, p. 6.

⁹⁵⁴ *Id.*, p. 156, et 8-10.

⁹⁵⁵ C'est un livre de textes naturalistes organisés (comprenant les poissons dont Buffon ne s'est pas occupé), et sans autre illustration qu'un portrait de Buffon.

programme⁹⁵⁶, nous donnerons ici un aperçu de la place qu’occupe Buffon dans l’enseignement scolaire littéraire au 19^e siècle. Si Buffon y tient une place de choix, c’est essentiellement en tant que théoricien du style. M. Mathias a montré que le recours à Buffon était lié à l’effondrement de l’enseignement de la rhétorique et de la composition latine : lorsqu’il a fallu refonder l’enseignement de la composition (pour apprendre à écrire en français), on a cherché une autorité dans un passé raisonnablement distant, mais pas parmi les Anciens. Le *Discours sur le style* devint un support de réflexion sur la composition d’un texte, et l’objet de réitations par cœur pour des générations d’élèves⁹⁵⁷.

Ceci dit, l’*Histoire naturelle* n’est pas ignorée dans les ouvrages d’enseignement littéraire, du moins à la fin du 19^e siècle. Dans ses *Études littéraires sur les classiques français des classes supérieures* (« nouvelle édition conforme aux programmes de 1880 »), G. Merlet, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, exprime une opinion mitigée au sujet de Buffon. Les *Époques de la nature* sont le chef d’œuvre du naturaliste, et G. Merlet s’accorde avec Nisard pour dire que « ce monument égale en majesté le *Discours de la méthode* et le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même* »⁹⁵⁸ de Bossuet. Ceci dit, prise dans sa globalité, l’*Histoire naturelle* est un « ouvrage imposant, mais conjectural » qui rattache Buffon aux naturalistes anciens plutôt qu’aux savants modernes. En effet, la supériorité de Buffon « ne fut point dans l’exactitude technique » ; Buffon est un « peintre éloquent, qui ressemble à Pline l’ancien par l’éclat de sa parole et la richesse parfois trop pompeuse de son imagination descriptive, vulgarisateur majestueux d’une science qui n’était pas faite encore, mais que préparaient pourtant ses vues aussi hardies que fécondes ». Un chapitre intitulé « Méthode trop artificielle ; partialité ; dédains de grand seigneur » fait reproche à Buffon de la psychologie des animaux qui convient mieux à un fabuliste qu’à un naturaliste⁹⁵⁹. G. Merlet cite régulièrement ce qui est dit de Buffon dans *Le Dix-huitième siècle* de Villemain et dans l’*Histoire de la littérature française* de Nisard, comme le fait aussi H. Lebasteur.

H. Lebasteur, professeur de rhétorique au lycée de Lons-le-Saunier, est l’auteur d’un *Buffon* qui, sans être un ouvrage scolaire, est clairement destiné à l’instruction des jeunes gens. Le volume précise que tous les volumes parus de la « Collection des classiques populaires » ont été honorés d’une souscription du Ministère de l’Instruction publique. Le

⁹⁵⁶ L’article de Laetitia PERRET-TRUCHOT, « Buffon au miroir de l’enseignement », à paraître, devrait apporter une importante contribution à la question abordée dans cette section.

⁹⁵⁷ Michel MATHIAS, « Buffon et les mécomptes de la composition française », *L’École des Lettres*, Paris, n° 9, 1993, p. 35-54.

⁹⁵⁸ Gustave MERLET, *Études littéraires sur les classiques français des classes supérieures*, n^{elle} éd. conforme aux programmes de 1880, Paris, Hachette et C^{ie}, 1882, p. 566.

⁹⁵⁹ *Id.*, p. 559-561.

livre propose l'étude de textes longuement cités, et H. Lebasteur écrit avec une volonté évidente d'accompagner une utilisation pédagogique :

On ne parcourt pas Buffon. Il n'est pas un écrivain dont on acquiert à la hâte une notion quelconque en tournant seulement les feuillets. Il faut apporter à la lecture une attention soutenue et une lenteur persévérante. Peu à peu, d'ailleurs, on s'accoutume à l'austérité des sujets et à l'abstraction du langage. L'intérêt qu'on y prend dédommage de la peine qu'on se donne pour le trouver, et bientôt l'on éprouve un réel plaisir à une lecture qui, pour difficile qu'elle soit d'abord, ne dépasse pas cependant la portée des jeunes esprits studieux⁹⁶⁰.

H. Lebasteur partage l'opinion de G. Merlet, pour qui les *Époques de la nature* sont la plus grande réussite de Buffon, et il rapproche lui aussi le naturaliste des grandes figures de l'Antiquité latine :

Le puissant ouvrage de Buffon [les *Époques*] est, en résumé, une sorte d'épopée scientifique et philosophique, analogue aux œuvres des anciens philosophes grecs qui écrivaient *Sur la nature*, et qui mêlaient les vues cosmogoniques aux connaissances scientifiques, si imparfaites de leur temps ; une épopée à rapprocher aussi, comme on l'a fait, du livre du poète latin Lucrèce, qui a écrit *De la genèse des choses*. La part de l'imagination et du raisonnement précis semble égale chez ces deux grands hommes. Ils sont audacieux, et ils sont savants. Ils aiment la fable, et ils recherchent la vérité⁹⁶¹.

On voit qu'au sein de l'*Histoire naturelle*, ce ne sont pas les textes consacrés aux animaux, mais les écrits théoriques de Buffon qui retiennent l'attention de G. Merlet et H. Lebasteur.

Les livres d'A. Albalat, souvent réédités, rencontrent un certain succès au début du 20^e siècle. Dans son *Art d'écrire enseigné en vingt leçons*, Buffon est régulièrement mentionné, et cité parmi les grands auteurs à imiter, surtout pour ce qui regarde l'harmonie des phrases. Le naturaliste y est aussi cité comme théoricien de l'art d'écrire et de la *dispositio*, de l'ordre des idées. Remarquons que cet ouvrage revendique une rupture avec la pédagogie des manuels scolaires auquel il veut se substituer pour enseigner le métier d'auteur, car « tout le profit d'un cours de littérature doit consister dans l'étude du métier et des procédés, deux choses qu'on néglige le plus d'approfondir »⁹⁶².

Dans *La Formation du style par l'assimilation des auteurs*, A. Albalat prône l'imitation pédagogique des auteurs classiques, et mentionne avec mépris le dédain que

⁹⁶⁰ Henri LEBASTEUR, *Buffon*, Paris, Lecène et Oudin, 1888, p. 8.

⁹⁶¹ *Id.*, p. 182.

marquent les jeunes gens pour ces auteurs, en regrettant notamment que « Buffon leur semble démodé ». Il remarque que la description célèbre extraite du *Kamichi* a inspiré Chateaubriand. Au chapitre consacré à « L'antithèse-portrait », il déclare que « Buffon a des portraits d'animaux très remarquables. » Ailleurs, il affirme que « Buffon a tiré de beaux effets de la prose drapée et majestueuse », avant de citer un extrait de *L'Oiseau mouche* pour illustrer la possibilité d'écrire avec un « style assez ample et qui pourtant ne manque pas de vie »⁹⁶³. Dans *Le Travail du style enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains*, A. Albalat consacre un chapitre aux corrections apportées par Buffon à ses textes. Pour lui, le naturaliste est un modèle d'auteur parce qu'il a fortement contribué à établir la dignité du style en général et parce qu'il a montré combien comptait la quantité de travail à lui consacrer. A. Albalat rapporte ensuite des remarques faites par Buffon au sujet de mauvais vers, puis il commente les corrections apportées par Buffon aux textes rédigés d'abord par Bexon⁹⁶⁴.

L. Dimier a rassemblé dans son livre « la matière des leçons qui ont été données de janvier à avril 1918 dans la Salle de la Société de Géographie, par l'Institut d'Action Française accomplissant sa quatorzième année »⁹⁶⁵. Son enseignement vise notamment à faire de Buffon un opposant aux Encyclopédistes, mais son parti pris idéologique, son attachement à l'Action française, à cette époque de sa vie, n'entache pas la totalité de son étude sur Buffon, qui est souvent intéressante.

G. Merlet, H. Lebasteur, A. Albalat et L. Dimier sont d'accord sur un point : les *Époques de la nature* sont le chef d'œuvre de Buffon. H. Lebasteur attribue aux *Époques* une certaine modernité scientifique et littéraire : « Les *Époques de la Nature* marquent elles-mêmes une époque de la science et de la littérature françaises. Elles ont, d'une part, l'importance que peuvent avoir les *Révolutions du globe* de Cuvier ou le *Système du monde* de Laplace, et, d'autre part, l'intérêt poétique qu'aurait eu, si elle avait été achevée, l'épopée scientifique d'A. Chénier, *Hermès* »⁹⁶⁶. » Là où H. Lebasteur parlait d'« épopée scientifique », A. Albalat parle d'une « langue épique », et oppose à cette œuvre les morceaux les plus connus sur les animaux, qu'il considère écrits de « ce mauvais style poétique, qui “fait la

⁹⁶² Antoine ALBALAT, *L'Art d'écrire enseigné en vingt leçons*, Paris, Armand Colin, 1992 (1^e éd. 1899), Préface, p. 8.

⁹⁶³ Antoine ALBALAT, *La Formation du style par l'assimilation des auteurs*, Paris, Armand Colin, 1908 (6^e éd. ; 1^e éd. 1901), p. 23, 121-123, 210 et 278.

⁹⁶⁴ Antoine ALBALAT, *Le Travail du style enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains*, Paris, Armand Colin, 1909 (5^e éd. ; 1^e éd. 1903), « Chapitre VIII. Les corrections de Buffon et le travail de Montesquieu ».

⁹⁶⁵ Louis DIMIER, *Buffon*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1919, p. 4.

⁹⁶⁶ Henri LEBASTEUR, *op. cit.*, p. 183.

roue” avec son maniérisme de salon et ses mignardises de belle dame »⁹⁶⁷. En 1919 encore, pour L. Dimier, « le plus fameux de tous les ouvrages de Buffon [...] ce sont les *Époques de la nature* »⁹⁶⁸. À la charnière des 19^e et 20^e siècles, dans les ouvrages éducatifs, la valorisation des *Époques de la nature* de Buffon se fonde d’une part sur le critère du style, d’autre part sur une opposition tacite ou explicite à une certaine science (L. Dimier méprise Darwin et la science nouvelle qu’il incarne). Une étude développée de la réception des *Époques de la nature* dans la France de cette période serait sans doute à elle seule révélatrice de certaines tensions relatives à la philosophie des sciences, au sein du monde intellectuel de l’époque.

Il nous semble que, d’une manière générale, F. Hémon porte des jugements plus perspicaces que ceux de ses prédécesseurs. Dans son *Cours de littérature* de la fin du 19^e siècle, il développe longuement son analyse de l’œuvre de Buffon, qui suscite son enthousiasme. Il s’appuie sur de nombreuses citations d’auteurs du 19^e siècle, estimant que les œuvres de ces derniers, quand elles ne sont pas explicitement des manuels scolaires, peuvent en faire office. Citant M.-J. Chénier, La Harpe ou encore de Barante, F. Hémon montre que Buffon a inventé la physique littéraire, et qu’il n’a pas employé un style pompeux mais une diversité de styles adaptés aux sujets traités. Citant Lamartine et Gérusez, il montre que la formule « le style est l’homme même » ne renvoie pas à la personnalité d’un auteur. Citant Chateaubriand, il montre ce qui unit la création d’une langue neuve avec la conduite ferme de l’esprit. Se référant à Flourens, grande figure savante du 19^e siècle, il écrit :

Avec lui, nous admirons en Buffon le prédécesseur de Cuvier, le génie dont la divination, étrangement perspicace, reconstitue l’histoire de l’univers et des révolutions successives du globe terrestre, ressuscite les espèces perdues, proclame l’unité des races humaines, conçoit l’unité de plan du règne animal, fonde la philosophie de la science, et, alors même qu’il s’égare, éveille la curiosité, passionne les esprits, en leur découvrant de longues perspectives, qu’ils n’avaient pas jusqu’alors soupçonnées⁹⁶⁹.

F. Hémon, enfin, propose des analyses souvent justes, malgré un parti pris très marqué en faveur de Buffon. Il donne l’impression de vouloir rendre définitivement justice à son œuvre dans sa diversité :

On a trop vanté le « romancier » pour se dispenser de rendre justice au savant, à l’observateur consciencieux qui associe le premier à la description extérieure la description anatomique, prodigue les expériences, accumule les témoignages, et, s’il se trompe parfois, n’essaye jamais de nous tromper.

⁹⁶⁷ Antoine ALBALAT, *Comment il faut lire les auteurs classiques français de Villon à Victor Hugo*, Paris, Armand Colin, 1915 (2^e éd. ; 1^e éd. 1913), p. 263 et 262.

⁹⁶⁸ Louis DIMIER, *op. cit.*, p. 35.

⁹⁶⁹ Félix HÉMON, *Cours de littérature*, Paris, Delagrave, s. d. [1900], vol. VI [t. XVII], p. 19.

M. Flourens l'a vengé de ces dédains immérités : il montre que partout, dans l'*Histoire naturelle*, les conjectures reposent sur des faits, qu'à chaque système correspond une théorie vraiment scientifique⁹⁷⁰.

Il est étonnant de voir qu'après F. Hémon, la littérature scolaire semble, comme nous le verrons plus loin, perdre la connaissance lucide de l'œuvre de Buffon, les enseignants n'ayant sans doute plus été formés à sa lecture au cours de leur propre scolarité. F. Hémon n'est pas le seul lecteur du naturaliste à avoir écrit des choses pertinentes à son sujet qui furent ensuite oubliées. Ainsi, à la grande époque des florilèges et morceaux édités et réédités par dizaines, Villemain écrivait :

On a détaché de son œuvre quelques descriptions brillantes qu'on admire à part. C'est lui faire tort : le mérite même de ses *Vies des animaux*, c'est l'ensemble, c'est la manière dont la tradition, l'observation, la critique sont réunies et mêlées. À l'élégance trop pompeuse de quelques débuts vient se joindre la précision des détails et la simple netteté du récit, et c'est là surtout qu'il est excellent écrivain⁹⁷¹.

Soixante ans plus tard, F. Hémon fait le même constat, en proposant ce sujet de leçon :

Expliquer pourquoi Buffon peut sembler froidement pompeux : d'une œuvre immense on a détaché pour nous des portraits d'animaux qui n'ont toute leur valeur que si on les replace dans leur cadre. Perdant de vue l'œuvre, nous sommes conduits à voir en Buffon seulement le peintre et l'écrivain, alors que ses peintures sont des exemples destinés à éclairer ses théories. Pourquoi il est injuste de le comparer à La Fontaine, qui, lui, est un peintre et dont chaque fable forme un tout complet⁹⁷².

On ne sait à quels textes de Buffon précisément F. Hémon se réfère pour avancer que ses portraits d'animaux sont des exemples illustrant ses théories, ni quelles sont ces théories. Mais ce que l'on peut dire, c'est que F. Hémon dénonce la lecture fragmentaire de Buffon qui prédomina à une certaine époque. Celle qui précéda l'époque où on ne le lut plus... F. Hémon formule ici une critique des éditions abrégées si nombreuses circulant encore au début du 20^e siècle, et se montre, comme toujours, soucieux de ne pas dissocier le savant et l'écrivain en Buffon⁹⁷³.

Les manuels scolaires du 20^e siècle semblent avoir oublié ces leçons du 19^e. En 1911, D. Mornet, pour qui « Buffon a perdu pour le moins un temps infini » à travailler son style car

⁹⁷⁰ *Id.*, p. 18-19.

⁹⁷¹ VILLEMAIN, *Tableau de la littérature au 18^e siècle* (éd. de 1840), cité par Pierre FLOURENS, introduction aux *Chefs d'œuvres littéraires de Buffon*, Paris, Garnier, 1864, 2 vol., t. I, p. ii.

⁹⁷² Félix HÉMON, *op. cit.*, p. 57-58.

⁹⁷³ Voir *id.*, p. 32-33.

« c'était enlever à la science la moitié de sa vie pour la donner à la littérature »⁹⁷⁴, rend compte de la place ambiguë accordée à l'étude du style de Buffon dans l'enseignement scolaire qu'il a reçu (à la fin du 19^e siècle, donc) ou qu'il voit dispensé au moment où il écrit (au début du 20^e) :

Les destinées de ce style trouvèrent pourtant leur terme. [...] On a jugé que l'oie qui prêtait sa plume à Buffon pouvait la garder pour elle, et qu'il y avait pour parler des animaux et de la nature un autre idéal que celui où se rencontrèrent Buffon, Guéneau et Bexon. Les descriptions de l'*Histoire naturelle* ont été, dans les programmes scolaires, inscrites en sixième et en cinquième, à l'âge où l'on n'apprend qu'à s'exprimer, et non à parer son style ; encore est-il convenu que l'on choisit, et que ce ne sont ni le cygne, ni le paon qui sont les modèles. Les *Discours* et les *Vues générales* sont écrits dans un autre style et leur destinée est d'apparence plus heureuse. Ils sont demeurés dans nos programmes pour la seconde et la première. On les honore pourtant plus qu'on ne les connaît. Condillac peut-être n'avait pas toujours tort : les constructions se rencontrent où le circuit majestueux de la phrase se perd dans un difficile labyrinthe et où l'absence du mot propre conduit à d'obscures abstractions. À vrai dire, il n'est pas certain qu'on s'en plaigne, car il est douteux qu'on relise Buffon, quand on ne l'étudie pas pour l'histoire des sciences et qu'on cherche seulement son plaisir. Tout ce labeur littéraire n'aurait donc été qu'un vain scrupule, et l'art de Buffon l'aurait mené, plus lentement seulement, là où dorment les pesants Réaumur et les modestes Pluche⁹⁷⁵.

De toute évidence, D. Mornet n'a pas suivi les cours exaltés de F. Hémon... Cependant, les deux hommes semblent d'accord sur un point, exprimé par le second dans ce sujet de leçon : « Au 18^e siècle [Buffon] a été méconnu ou attaqué parce qu'il était trop nouveau et hardi. Au 19^e siècle, il a été parfois dédaigné parce qu'il a été dépassé. Montrer que les critiques et les savants de nos jours reviennent à lui, et que ce n'est pas l'écrivain seul, ni même surtout, qu'ils admirent⁹⁷⁶. » Cette réhabilitation de Buffon comme savant s'est poursuivie en excluant toujours plus les portraits d'animaux. Un manuel scolaire de 1966 fait ce commentaire de l'extrait qu'il propose de l'article consacré au chien, et qui vante la fidélité et la sensibilité de l'animal : « Voici un de ces portraits d'animaux, d'une élégance un peu apprêtée, qui ont longtemps contribué au succès de l'œuvre et semblent aujourd'hui désuets et dénués de toute valeur scientifique⁹⁷⁷. » L'une des questions proposées aux élèves sur ce texte est ainsi formulée : « Pensez-vous, d'après vos observations, qu'une telle interprétation soit le

⁹⁷⁴ Daniel MORNET, *op. cit.*, p. 207.

⁹⁷⁵ *Id.*, p. 208-209.

⁹⁷⁶ Félix HÉMON, *op. cit.*, p. 60. Il s'agit d'un sujet de devoir, d'où l'infinitif.

⁹⁷⁷ L'extrait du *Chien* n'est proposé que comme exemple du rôle que Buffon attribuerait à la Providence.

moins du monde acceptable ? qu'un tel "style" convienne à un tel sujet ? »⁹⁷⁸. L'orientation de ce sujet de réflexion laisse penser que ceux qui l'ont formulé devaient être peu sensibles aux recherches menées au milieu du siècle par un Konrad Lorenz... La manière d'éveiller l'esprit critique des élèves du Lagarde et Michard est un peu moins malhonnête : « L'extérieur du lion : a) Relever les détails permettant de se représenter son aspect physique ; n'y a-t-il pas des *lacunes* regrettables ? – b) Qu'en penserait un *naturaliste moderne* ⁹⁷⁹? ». La dernière question, au moins, n'est pas une question rhétorique.

Nous avons conscience que nous disposons de trop peu d'éléments pour établir des conclusions concernant l'évolution globale de la place de Buffon dans l'enseignement scolaire aux 19^e et 20^e siècles. Une étude plus développée montrerait sans doute que cette évolution fut influencée par la publication, dans la seconde moitié du 19^e siècle, des livres de Flourens, et de la *Correspondance générale* de Buffon établie par H. Nadault de Buffon, qui ont pour ambition de réhabiliter la figure du grand naturaliste qui était malmenée depuis quelques décennies. Mais nous ne saurions mener ici cette étude plus avant. Nous terminerons notre enquête sur l'exploitation de l'œuvre de Buffon dans la littérature destinée à la jeunesse en considérant son aspect le plus basement matériel.

D. LE « BUFFON BUSINESS »⁹⁸⁰ : UN PRODUIT ÉDITORIAL RENTABLE

Les pratiques éditoriales de l'imprimeur-éditeur S. Blocquel sont probablement significatives de la rentabilité de l'édition buffonienne au 19^e siècle. Celui-ci publie un *Buffon des petits enfants, ou précis élémentaire de l'histoire naturelle*⁹⁸¹. Les textes ont pour titres *De la nature*, *De l'Homme*, *Des Animaux*, etc., et correspondent chaque fois à une page environ de citation de Buffon ; les coupures opérées dans le texte du naturaliste ne sont bien entendu jamais indiquées. Ce tout petit volume propose un lexique naturaliste, expliquant à quoi correspondent les termes « biman », « amphibie », « crustacés », etc. Il a donc bel et bien une vocation pédagogique, mais celle-ci s'exprime de façon actualisée, puisque ce vocabulaire est celui du 19^e siècle et non celui de Buffon. Certaines notices sont consacrées aux cétacés, poissons, reptiles et insectes. Précisons que l'exemplaire que nous avons consulté

⁹⁷⁸ Arsène CHASSANG et Charles SENNINGER, *Recueil de textes littéraires français. 18^e siècle*, Paris, Hachette, 1966, p. 221 et 223.

⁹⁷⁹ André LAGARDE et Laurent MICHARD, *18^e siècle. Les grands auteurs français du programme. IV*, Paris, Bordas, s. d. (1^e éd. 1964), p. 253.

⁹⁸⁰ Formule de Stéphane SCHMITT, Pléiade, p. lviii.

⁹⁸¹ Simon BLOCQUEL, *Buffon des petits enfants, ou précis élémentaire de l'histoire naturelle. Édition ornée de 80 figures*, Paris, Delarue ; Lille, Castiaux, s. d. [1835].

portait une étiquette indiquant : « Bibliothèque communale de Lille » (l'ouvrage était édité à Paris et à Lille), et qu'il a donc été, à une date indéterminée, mis à la disposition des enfants en bibliothèque publique. Malgré une volonté d'actualisation des connaissances, certaines gravures sont récupérées de l'ancienne histoire naturelle merveilleuse, notamment pour les poissons.

Ce qui est plus intéressant, c'est que, prenant un pseudonyme auctorial, Buqcellos, ce même éditeur Blocquel publie aussi *Le nouveau Buffon de la jeunesse, ou précis élémentaire de l'histoire naturelle*, qui n'est qu'une version remaniée du livre précédent (à moins que le précédent, dont nous n'avons pu trouver la date de parution, soit une réédition bon marché de celui-ci) : l'édition, l'illustration et le papier sont de meilleure qualité. L'« Avis de l'éditeur » qui figure dans ce second livre nous renseigne sur sa politique éditoriale :

Après avoir lu ce précis élémentaire, nos lecteurs désireront sans doute connaître l'ouvrage qui est destiné à le compléter, et que nous avons publié sous le titre de : *Anecdotes curieuses et instructives tirées de l'histoire des animaux*. [...]

Les figures qui font partie de ce volume ayant été gravées à différentes époques et sur les dessins de plusieurs maîtres, les animaux qu'elles représentent ne sont point de grandeurs relatives ; c'est pourquoi, afin d'éviter de faire prendre de fausses idées à nos jeunes lecteurs, nous avons indiqué au bas de chaque sujet, sa taille ordinaire, lorsqu'il n'en a point été question dans le texte, et que nous avons pensé que l'animal dont il s'agissait n'était pas assez connu pour rendre nos observations inutiles à cet égard⁹⁸².

Ce texte révèle à la fois la dimension de l'entreprise commerciale (qui repose sur un système d'auto-promotion de ses différentes publications par l'éditeur), ses choix économiques (révélés par l'emploi de gravures « de récupération »), et la préoccupation didactique de l'ouvrage (attestée par l'ajout des légendes indiquant la taille réelle des animaux). Ce livre est pour l'essentiel une réédition complétée (notamment par les « vers », les « polypes » et les « animalcules ») et de meilleure qualité du précédent, car textes et gravures sont identiques. Cet éditeur propose donc une « gamme » de Buffons – l'antonomase autorisera ici l'accord au pluriel – permettant de cibler toutes les bourses, plutôt que de cibler d'une part les « petits enfants » et d'autre part la « jeunesse », comme le laissent croire les titres.

On peut signaler aussi l'existence de ces deux abécédaires, qui prétendent contenir des textes de Buffon : *Abécédaire des jeunes naturalistes, ou Petits sujets tirés de l'histoire*

naturelle de Buffon, ouvrage élémentaire dans lequel on a conservé le texte de cet auteur célèbre, Alais, J. Martin, 1818 ; *Syllabaire de la jeunesse, instructif et amusant contenant les premiers éléments de la lecture, des sentences morales, un tableau des chiffres arabes et romains, notions sur le monde, historiettes, fables, description des gravures répondant aux 25 lettres de l'alphabet, dont le texte est extrait de Buffon. Suivi d'un choix de compliments pour fêtes et nouvel an*, Paris, Caillot, 1828 (Paris, Chassaignon, 1833)⁹⁸³. Il y a fort à parier que leur fidélité aux textes de Buffon soit très limitée.

On peut mentionner l'existence de livres éducatifs utilisant Buffon comme un simple argument de marketing. *L'Alphabet-Buffon. ABC des petits enfants*⁹⁸⁴, qui associe la représentation en couleur d'un animal à chaque lettre de l'alphabet (le bouquetin au B par exemple), ne contient pas un mot, pas une gravure extraits de l'*Histoire naturelle* de Buffon, dont le nom seul est instrumentalisé dans le titre. On trouvera, dans la liste qui clôt cette section, plusieurs autres abécédaires relevant du « Buffon business ». Mentionnons enfin deux cas qui ne concernent pas les enfants en particulier, mais qui sont exemplaires de l'exploitation commerciale du nom de Buffon. En 1832, E. Roch publie *Le Buffon poétique tiré de La Fontaine, Delille, Roucher, Esmenard, Campenon, etc., avec les principales divisions de la classification de Cuvier* ; cela ressemble à une plaisanterie... Dans les années 1830 paraissent aussi des *Suites à Buffon, ou recueil de traités sur toutes les branches de l'histoire naturelle*, publiées à Paris par Roret. Il s'agit d'une collection au sein de laquelle des naturalistes de renom du 19^e siècle traitent chacun une branche de l'histoire naturelle. Quel autre intérêt que commercial y avait-il à placer la collection sous le patronage de Buffon ?

Enfin, au sein de la littérature destinée à la jeunesse, le personnage historique de Buffon est mis à contribution. Comme toute figure célèbre et populaire, Buffon est devenu un personnage de fiction. C'est à un singe que Buffon doit de figurer parmi les héros de la mythologie enfantine. L'histoire commence au 19^e siècle ; c'est S. Le Men qui la raconte :

Buffon a consacré une grande partie de son ouvrage à l'histoire des singes dont il demeure le grand naturaliste. Et c'est comme tel qu'il semble être entré dans la culture enfantine, puisque les frontispices d'abécédaires ne manquent jamais de représenter auprès de lui un singe, parmi d'autres animaux familiers. Un historiette, dans l'*Abécédaire-joujou pour les petits garçons, Le Singe de M. de*

⁹⁸² BUQCELLOS [Simon BLOCQUEL], « Avis de l'éditeur », *Le nouveau Buffon de la jeunesse, ou précis élémentaire de l'histoire naturelle. Édition ornée d'un grand nombre de figures*, Paris, Delarue ; Lille, Castiaux, s. d.

⁹⁸³ Voir Ségolène LE MEN, *Les Abécédaires français illustrés du 19^e siècle*, Paris, Promodis, 1984.

⁹⁸⁴ Collectif, Paris, P. Bernardin, 1909.

Buffon, est consacrée aux exploits de ce singe prénommé Jocko capable de servir son maître à table comme le valet le mieux stylé⁹⁸⁵.

S. Le Men reproduit cette historiette, qui est accompagnée d'une gravure présentant un singe de stature et taille humaines, servant son repas à un Buffon attablé comme un bon bourgeois, sans aucune noblesse, et moins gracieux et élégant même que son serviteur :

M. de Buffon, le savant naturaliste, avait dressé un singe qui le servait aussi bien qu'un domestique. Jocko s'habillait comme un homme, mangeait à table, se servait adroitement de la fourchette et du couteau.

Quelqu'un raconte l'avoir vu chez M. de Buffon, un jour de grand dîner, en livrée, placé derrière son maître, faisant l'office d'un domestique et le servant à table. Les mouvements de Jocko, ses yeux animés, ses gestes analogues à l'emploi qu'il remplissait, amusèrent beaucoup la compagnie, qui ne pouvait comprendre l'intelligence de cet animal, qui allait jusqu'à prévoir le moment où il fallait changer l'assiette ou verser à boire à M. de Buffon⁹⁸⁶.

Curieusement, la littérature destinée à la jeunesse s'est récemment souvenue de cette historiette, et le singe de Buffon réapparaît dans la vie des enfants d'aujourd'hui⁹⁸⁷.

Quoique très affaiblie, la popularité de Buffon demeure vivante de nos jours, ce qui ne doit guère étonner après deux siècles d'exploitation dans l'industrie du livre destiné à l'éducation et au divertissement de la jeunesse.

Liste chronologique des ouvrages proposant Buffon aux enfants

M. Lyons nous fournit des indications chiffrées quant au succès éditorial de certains des titres qui figurent dans cette liste. Parmi les best-sellers de la période située entre 1811 et 1815, dans une liste comptant 12 entrées, *Le Petit Buffon des enfants*, avec 3 500 à 5 000 exemplaires tirés, figure à la 12^e position. Parmi les best-sellers de la période située entre 1821 et 1825, dans une liste comptant 24 entrées, le même titre (auquel M. Lyons ajoute *Le Buffon des enfants*), avec 11 500 à 14 000 exemplaires tirés, figure à la 22^e place. Parmi les

⁹⁸⁵ Ségolène LE MEN, *Les Abécédaires*, op. cit., p. 286.

⁹⁸⁶ Alida de SAVIGNAC, *Abécédaire-joujou pour les petits garçons*, Paris, Eymery, s. d. (av. 1848), cité par Ségolène LE MEN, *Les Abécédaires*, op. cit., p. 287.

⁹⁸⁷ Voir Laure BAZIRE et Flore TALAMON, *Le Singe de Buffon*, Paris, Nathan, 2005 (à partir de 11 ans), et Gilles BACHELET, *Le Singe à Buffon*, Paris, Seuil, 2002 (à partir de 5 ans). Le premier est un roman vivant et agréable,

best-sellers de la période située entre 1826 et 1830, dans une liste comptant 30 entrées, *Le Buffon des enfants* (auquel M. Lyons ajoute *Le Petit Buffon des enfants*, *Le Buffon de l'enfance* et *Le Buffon du premier âge*), avec 8 000 à 24 000 exemplaires tirés, figure à la 24^e place (dans cette même liste, *l'Histoire naturelle*, à laquelle M. Lyons ajoute les *Œuvres complètes* de Buffon, avec 12 000 à 24 000 exemplaires tirés, figure à la 19^e place)⁹⁸⁸.

La liste qui suit ne prétend en rien à l'exhaustivité, nous la donnons comme un outil incomplet mais signifiant en l'état. Un système de lettres entre crochets renvoie aux sources qui mentionnent les livres destinés à la jeunesse, c'est-à-dire à F. Huguet [A]⁹⁸⁹ ; à I. Havelange et S. Le Men⁹⁹⁰ [B] ; à A. Cioranescu⁹⁹¹ [C], à S. Le Men⁹⁹² [D], et à T. Hoquet⁹⁹³ [E]. Nous avons parfois complété ces références, et y avons ajouté les titres que nous avons trouvés au hasard de nos recherches.

Il ne nous a pas été possible d'établir si certains titres identiques, qui se retrouvent à quelques dizaines d'années d'intervalle, correspondent à des rééditions d'un même ouvrage ou à des ouvrages nouveaux ; nous avons pris le parti de ne les mentionner qu'une fois, à la date correspondant à leur première apparition.

1800 *Extrait d'histoire naturelle, des quadrupèdes, reptiles, des poissons, et des oiseaux. Pour l'instruction de la jeunesse*, Neuchâtel, vers 1800 ; au dos figure le titre *Buffon des enfants*.

1801 Pierre BLANCHARD, *Le Buffon de la jeunesse, ou abrégé d'Histoire naturelle, ouvrage élémentaire, à l'usage des jeunes gens de l'un et l'autre sexe, et des personnes qui veulent prendre des notions d'histoire naturelle* ; orné de plus de 100 fig., 4 vol., Paris, Le Prieur, an IX (5^e éd. en 1817 ; 6^e éd. : Belin-Leprieur, 1835).

Pierre BLANCHARD, *Le Buffon de la jeunesse, ou Abrégé de l'histoire des trois règnes de la nature*, 5 vol., in-12, avec des figures, cité dans un catalogue daté de l'an X (5^e éd., 1817 ; 1869).

1802 *Le Buffon des écoles à l'usage de la jeunesse, ou Histoire naturelle calquée sur la classification des animaux par Linnæus, avec des descriptions familières, comme celles de Goldsmith, Buffon et Pennant. Traduit de l'anglais de Guillaume Mavor*, par J.-B.-J. Breton de la Martinière, Paris, Gueffier, 1802 (rééd. : 1807 ; De Pélafol, 1819).

qui familiarise le jeune lecteur avec la pensée des Lumières ; le second peut être un outil d'apprentissage de la lecture.

⁹⁸⁸ Martyn LYONS, *Le Triomphe du livre. Une histoire sociologique de la lecture dans la France du 19^e siècle*, Paris, Promodis, Éditions du Cercle de la Librairie, 1987, p. 76, 85 et 86.

⁹⁸⁹ Françoise HUGUET, *Les Livres pour l'enfance et la jeunesse de Gutenberg à Guizot*, Paris, Klincksieck, 1997.

⁹⁹⁰ Isabelle HAVELANGE et Ségolène LE MEN, *Le Magasin des enfants. La littérature pour la jeunesse (1750-1830)*, Montreuil, Bibliothèque Robert Desnos, Association Bicentenaire Montreuil, 1988, *passim*.

⁹⁹¹ Alexandre CIORANESCU, *Bibliographie de la littérature française du 18^e siècle*, Paris, Centre national de la recherche scientifique, 1969, 3 vol.

⁹⁹² Ségolène LE MEN, *Les Abécédaires français illustrés du 19^e siècle*, Paris, Promodis, 1984.

⁹⁹³ Thierry HOQUET, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, Paris, Champion, 2005, p. 14.

1803 *Histoire naturelle mise à la portée de la jeunesse, d'après Buffon et les plus célèbres naturalistes [...]*, 3^e éd., V^{ve} Devaux.

1805 *Le Petit Buffon des enfants, ou Extrait d'histoire naturelle, des quadrupèdes, reptiles, des poissons, et des oiseaux*, Avignon, Chaillot (rééd. : Paris, 1806, 1810 et 1811 ; Lyon 1808).

1807 Pierre BLANCHARD, *Les Délassements de la jeunesse, ou lectures instructives et amusantes*, 2^e éd., Paris, Lehuby, 1834 (1^e éd, sous le titre *Les Délassements de l'enfance...*, Paris, Leprieur, 1807) : emprunt à Buffon et à d'autres pour la description du jocko [B].

1811 *Le Buffon des enfants, ou petite histoire naturelle des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons, des amphibies, des insectes, etc. Orné de 16 planches gravées en taille douce*. 2^e éd. (au moins 6 éd.), Paris, Belin [A].

1812 Pierre BLANCHARD, *Tableaux de la nature, et des bienfaits de la Providence, par Fénelon, Bossuet, Buffon, J.-J. Rousseau, Barthélémy, etc. Ouvrage dédié à la jeunesse sous le rapport de la morale et du style*, Paris, Librairie d'éducation de P. Blanchard / Le Prieur (2^e éd. 1819, rééd. : Ducrocq, 1863). On trouve le titre *Tableaux de la nature par Fénelon, Bossuet, Buffon, J.-J. Rousseau, Barthélémy, etc.*, Paris, Lehuby (Librairie de l'enfance et de la jeunesse), vers 1842 ; Paris et Lyon, Périsset.

1817 *Le nouveau Buffon de la jeunesse, ou précis élémentaire de l'histoire naturelle, à l'usage des jeunes gens des deux sexes*, 3^e éd., ornée de 134 fig., Paris, Genets (au moins 4 t.).

Alphabet des animaux pour les petits garçons et les petites filles bien raisonnables, orné de 26 gravures, Paris, Locard et Davi (rééd. en 1824) [D].

1818 *Abécédaire des jeunes naturalistes, ou Petits sujets tirés de l'histoire naturelle de Buffon, ouvrage élémentaire dans lequel on a conservé le texte de cet auteur célèbre*, Alais, J. Martin [D].

1819 L. COTTE, *Beautés de l'histoire naturelle de Buffon (de Lapeyrou et de Réaumur), ou leçons sur les mœurs et sur l'industrie des animaux*, Paris, 2 vol. [C].

Le Buffon des demoiselles, contenant l'histoire générale des oiseaux et l'histoire naturelle des quadrupèdes des quatre parties du monde. Ouvrage rédigé d'après l'Histoire naturelle de Buffon, où l'on a conservé les morceaux les plus brillants de ce grand écrivain ; augmenté d'un grand nombre d'anecdotes curieuses et instructives, recueillies dans les voyages les plus estimés ; suivi d'un traité sur l'art d'empailler les oiseaux. Orné du portrait de Buffon et de 140 planches en taille-douce. 4 t. (un peu plus de 200 p. en moyenne pour chaque vol.). Paris, Chevalier [A].

1822 *Le Petit Buffon des enfants, ou Extraits d'histoire naturelle des quadrupèdes, reptiles, poissons et oiseaux*, Offray (rééd. : Lyon, Rusand, 1829).

1824 Eugène NOËL, *Le Buffon de la jeunesse*, Paris, Lebègue et C^{ie} (rééd. Rouen, 1873 [C], 1877 ; 1880 chez Mégard et C^{ie} ; 1885).

1827 Élisabeth MULLER, *Le Buffon du jeune âge; promenades au Jardin des plantes*, Bédelet (rééd. 1654, 1860 ; Paris, 1870).

Buffon du premier âge, ou Abrégé d'histoire naturelle, Caillot.

1828 *Syllabaire de la jeunesse, instructif et amusant contenant les premiers éléments de la lecture, des sentences morales, un tableau des chiffres arabes et romains, notions sur le monde, historiettes, fables,*

description des gravures répondant aux 25 lettres de l'alphabet, dont le texte est extrait de Buffon. Suivi d'un choix de compliments pour fêtes et nouvel an, Paris, Caillot (Paris, Chassaignon, 1833) [D].

1830 *Le Buffon de l'enfance* [A].

1833 Ludovic DAUBENTON, *Le Buffon de la jeunesse, ou Nouvel abrégé d'histoire naturelle avec des anecdotes*, Paris, Ducasse (Lebigre frères, 1835, 1837).

Le petit Buffon des enfants, ou Extrait d'histoire naturelle des quadrupèdes, reptiles, poissons et oiseaux. Avec figures en taille-douce, Besançon, Montarsolo.

1835 Simon BLOCQUEL, *Buffon des petits enfants, ou Précis élémentaire de l'histoire universelle*, Paris, Delarue ; Lille, Castaux.

1837 LACOSTE, *Le Buffon classique de la jeunesse ou Résumé d'histoire naturelle, ouvrage neuf, rédigé pour les jeunes gens des deux sexes, d'après le texte de Buffon, et de tous ses continuateurs*, Paris, Londres et Bruxelles, 2 vol.

1838 A. ESPEISSE, *Le Petit Buffon, ou Histoire des animaux [...] mise à la portée de la jeunesse*, Librairie d'éducation.

1840 *Petit Buffon moral et religieux, aperçu général sur l'histoire naturelle*, Tirpenne.

1841 *Buffon des petits enfants, alphabet syllabaire contenant des lectures progressives et amusantes sur l'histoire naturelle*, Tirpenne.

1845 Ch. DELATTRE, *Le Buffon des petits enfants premières connaissances, aussi amusantes que curieuses, pour apprendre l'histoire naturelle*, Paris, Ardant, [C] ; id., par Ch. DELATTRE, auteur du *Spectacle de la nature et de l'industrie humaine*, Limoges, E. Ardant et C^{ie}, s. d.

Le petit Buffon des écoles, Pornin.

1852 *Nouveau Syllabaire des petits enfants, ou le petit Buffon. Orné de 34 gravures*, Paris, V^{ve} Bonnet.

Léopold FOUGÈRES, *Le Buffon de la jeunesse, abrégé d'histoire naturelle*, Limoges-Paris, Ardant [C, E].

1856 M^{me} DUFRESNOY, *Le Buffon de la jeunesse : choix des passages les plus remarquables de cet auteur sous le rapport des pensées et du style*, Limoges-Paris, Ardant [E].

1861 Ortaire FOURNIER, *Les Animaux historiques*, suivis des *Lettres sur l'intelligence des animaux* de Ch.-G. Le Roy et de *Particularités curieuses* extraites de Buffon, illustrés de vignettes intercalées dans le texte et de vingt gravures hors texte par Victor Adam, Paris, Garnier.

A. DE BEAUCHAINAIS [Anatole BORDOT], *Le Buffon illustré à l'usage de la jeunesse, contenant une description très complète des mammifères, oiseaux, poissons, reptiles, insectes et coquillages*, Paris, Théodore Lefèvre et C^{ie} (rééd. 1865, 1895).

1862 *Alphabet-Buffon des enfants. Quadrupèdes et Oiseaux*, Paris, F. F. Ardant (rééd. 1865, 1873) [D].

1865 *Le Buffon pittoresque de la jeunesse ou Tableaux instructifs et amusants*, n^{elle} éd., Lefèvre.

1866 Augustin DUBOIS, *Le Buffon des familles. Histoire et description des animaux, extraites des œuvres de Buffon et de Lapeyère*, Paris, Garnier frères [C].

1867 *Le Buffon des enfants ou petite histoire naturelle*, collectif, F. de Mellado et C^{ie}, 8^e éd.

1873 E. de CORGNAC, *Beautés de la nature dévoilées à la jeunesse. Morceaux les plus remarquables de Buffon*, Limoges, E. Ardant et C. Thibaut [C].

Eugène NOËL, *Le Buffon de la jeunesse*, Rouen, Mégard et C^{ie} ; 1873 (rééd. 1877, « avec gravures dans le texte », et 1880 ; Paris, Lebègue et C^{ie}, 1885 et 1924).

1874 *Alphabet-Buffon. ABC des petits enfants illustré de 32 jolies gravures*, Paris, Bernardin-Béchet (rééd. 1875, 1885, 1888) [D].

1876 Adrien LINDEN, *Le petit Buffon illustré des enfants, Histoire récréative des animaux d'après les meilleurs auteurs, édition ornée de 70 vignettes et de 8 grandes gravures dessinées par Freeman, gravées par Sargent*, in-8°, Paris, B. Bréchet [C].

Le petit Buffon illustré, histoire et description des animaux, Paris, Garnier frères.

1880 Pierre BLANCHARD, *Le Buffon de la jeunesse. Zoologie, botanique, minéralogie. Revu, corrigé et augmenté par M. Chenu. Illustré de plus de 400 sujets d'histoire naturelle dessinés par nos meilleurs artistes*, Morizot, s. d. [vers 1880].

1888 A. DES TILLEULS, *Le Buffon des petits enfants*, Paris, Bernardin Béchet (rééd., P. Bernardin, 1892, in-12°).

1900 *Buffon. Alphabet des animaux*, Épinal, Pellerin [D], vers 1900.

1913 Benjamin RABIER, *Le Buffon des familles*, Paris, Garnier.

1924 Benjamin RABIER, *Le Buffon choisi*, Paris, Garnier (rééd. 1932).

1926 Renée NAHMIA, *Petit Buffon illustré*, planches en couleurs de R. de la Nézière, Hachette, 1926-1928.

1930 *Buffon de nos petits. Éléphant, lion, tigre, gorille, orang-outan, castor, renard*, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie.

1945 Bernard ROY, *Le Buffon des enfants*, textes de B. ROY, illustrations de Félix LORIOUX, Paris, Marcus.

s. d. Alida de SAVIGNAC, *Abécédaire-joujou pour les petits garçons*, Paris, Eymery, s. d. (av. 1848) [D].

Syllabaire ou le petit Buffon de la jeunesse orné de gravures suivi de plusieurs instructions de morale, de petits contes et de fables pour donner aux enfants les principes et le goût de la lecture, Paris, Derche [D].

BUQCELLOS [S. BLOCQUEL], *Le nouveau Buffon de la jeunesse, ou précis élémentaire de l'histoire naturelle. Édition ornée d'un grand nombre de figures*, Paris, Delarue ; Lille, Castiaux.

Le Buffon de l'enfance, Paris, Marcilly [E].



Fig. 43 : Une belle image offerte aux têtes blondes qui aiment le chocolat Potin (s. d.).

CONCLUSION

Au 18^e siècle, l'*Histoire naturelle* est diffusée par extraits dans les périodiques, et mise à disposition dans les bibliothèques publiques et les cabinets de lecture, à Paris comme ailleurs. Au 19^e siècle, les *Œuvres complètes* de Buffon sont diffusées en province par colportage et vente par souscription. Jusqu'à la fin du 19^e siècle, les livres destinés à la formation et aux loisirs de la jeunesse popularisent la figure de Buffon, à défaut souvent d'être fidèles à son œuvre, et les programmes scolaires n'écarteront son *Discours sur le style* des programmes qu'au début du 20^e siècle. Depuis 250 ans, de nombreuses personnes qui n'ont jamais lu l'*Histoire naturelle* la connaissent – ou croient la connaître – grâce à ces multiples canaux de diffusion.

La popularité d'une œuvre, liée à sa diffusion, est en quelque sorte sanctionnée par ses réécritures sous les formes du pastiche et de la parodie. La présence d'un auteur au sein des

programmes scolaires, notamment, lui assure une très large audience, et assure donc aux auteurs de pastiches et de parodies une bonne réception de leurs œuvres. Après l'étude que nous venons de mener sur la place accordée à Buffon par l'édition de livres destinés à la jeunesse, on se doute que le naturaliste n'échappa pas aux hommages irrévérencieux.

CHAPITRE III. L'*HISTOIRE NATURELLE* DE BUFFON AU MIROIR DE SES RÉÉCRITURES PARODIQUES⁹⁹⁴

Au 18^e siècle, l'*Histoire naturelle* fait l'objet de nombreux ouvrages critiques et polémiques qui s'attachent à en dénoncer les erreurs philosophiques et scientifiques, ou les ridicules pompeux. Articles de périodiques ou volumes entiers, ces textes déploient toute la gamme des modes de la critique : dénonciation virulente, éloge venimeux, ironie mordante ; toujours on lit entre les lignes la pensée de leurs auteurs. Aux 19^e et 20^e siècles apparaît une nouvelle forme de critique de l'*Histoire naturelle* : la réécriture, sous les formes du pastiche ou de la parodie. Cette forme de critique nous intéresse parce qu'elle correspond à une réception de Buffon créative et porteuse d'une valeur littéraire intrinsèque. Les auteurs qui emploient ces procédés proposent une nouvelle critique de l'œuvre de Buffon, une critique plus finement littéraire, car elle nous en apprend plus sur la sensibilité de ces auteurs et de leur public que sur leurs opinions. En effet, ces réécritures ne sont pas des armes employées pour défendre un parti philosophique, scientifique ou spirituel, mais des œuvres artistiques à part entière (des exercices de style) dont le but est bien de susciter un délicieux sentiment de complicité chez le lecteur, qui redécouvre dans la révision décalée un texte qu'il connaît. Par ailleurs, les traits stylistiques utilisés dans ces réécritures sont des indicateurs de ce que leurs auteurs perçoivent comme représentatif de l'écriture naturaliste.

Cette forme de critique littéraire constitue un volet intéressant et attrayant de la réception de l'*Histoire naturelle* aux 19^e et 20^e siècles. Posthume, la réception manifestée par les réécritures est certes différente de la réception « interactive » à laquelle nous nous sommes intéressés auparavant. Cependant, ne peut-on considérer comme une interaction « différée » cette critique littéraire qui est véritablement création littéraire ? À prendre les choses sous leur aspect purement poétique, on trouvera, à la lecture de ces réécritures humoristiques, un beau témoignage de la permanence de cette proximité chaleureuse du texte de Buffon avec ses lecteurs jusqu'à l'époque moderne.

Ce chapitre est structuré par l'orientation critique des réécritures. Nous étudierons successivement des exemples de pastiches, c'est-à-dire d'imitations sérieuses de la manière de Buffon, puis des exemples de parodies, c'est-à-dire de réécritures à caractère comique et critique, passant par la transformation de textes précis de Buffon. Ces définitions du pastiche

⁹⁹⁴ Une communication extraite de ce chapitre est consultable sur le site Internet de la Maison des Sciences de l'Homme de Dijon : colloque « L'Héritage de Buffon. Le rayonnement international de Buffon », Université de

et de la parodie sont contestables, sans doute simplistes, mais elles nous ont paru les plus opératoires. Ceci dit, pastiche et parodie se mêlent dans bon nombre de cas. Nous traiterons d'abord des pastiches, qui sont écrits au 19^e siècle ; il nous a semblé utile de rassembler ensuite les parodies, quitte à traiter ensemble le 18^e et le 20^e siècle.

I. LES PASTICHES : CE 19 ^e SIÈCLE IMITATEUR DE BUFFON

Quelques grands noms de la littérature du 19^e siècle se sont essayés à imiter Buffon. Chateaubriand et Gautier imitent certes son style – ils le pastichent – mais c'est précisément le style du *Kamichi* qui est repris, avec son contenu ; cet article est en effet leur source commune. La reprise d'un texte précis est censée être une parodie, si l'on s'assujettit à la théorie pure. Mais, ce qui distingue fondamentalement l'inspiration de ces réécritures de l'inspiration des parodies d'histoire naturelle des 18^e et 20^e siècles, c'est qu'elles ne présentent aucune dimension critique ou humoristique. Nous avons donc pris le parti de les intégrer à la catégorie du pastiche.

A. CHATEAUBRIAND, GAUTIER ET *LE KAMICHI*

Chateaubriand donne au début d'*Atala* la peinture d'une nature animée aux dimensions démesurées :

Mille autres fleuves, tributaires du Meschacébé, le Missouri, l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenase, engraisent [la Louisiane] de leur limon et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, les arbres déracinés s'assemblent sur les sources. Bientôt les vases les cimentent, les lianes les enchaînent, et des plantes y prenant racine de toutes parts, achèvent de consolider ces débris. Charriés par les vagues écumantes, ils descendent au Meschacébé. Le fleuve s'en empare, les pousse au golfe Mexicain, les échoue sur des bancs de sable et accroît ainsi le nombre de ses embouchures. Par intervalle, il élève sa voix, en passant sous les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des

pyramides des tombeaux indiens ; c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature [...]⁹⁹⁵.

Dans sa préface aux *Œuvres* de Buffon, M. Delon demande : « Comment ne pas reconnaître, en effet, dans le panorama qui ouvre *Atala*, dans cette description des rives du Mississippi, un écho du chapitre de Buffon sur le kamichi et son évocation de l'Amazone, du Rio de la Plata, de l'Orénoque⁹⁹⁶ ? » L'hypotexte retravaillé par Chateaubriand est en effet immédiatement identifiable :

Nous avons ci-devant peint les déserts arides de l'Arabie Pétrée [...]. Opposons ce tableau de sécheresse absolue dans une terre trop ancienne, à celui des vastes plaines de fange des savanes noyées du nouveau continent ; nous y verrons par excès ce que l'autre n'offrait que par défaut : des fleuves d'une largeur immense, tels que l'Amazone, la Plata, l'Orénoque, roulant à grands flots leurs vagues écumantes, et se débordant en toute liberté, semblent menacer la terre d'un envahissement et faire effort pour l'occuper toute entière. Des eaux stagnantes et répandues près et loin de leur cours couvrent le limon vaseux qu'elles ont déposé : et ces vastes marécages exhalant leurs vapeurs en brouillards fétides, communiqueraient à l'air l'infection de la terre, si bientôt elles ne retombaient en pluies précipitées par les orages ou dispersées par les vents. Et ces plages, alternativement sèches et noyées, où la terre et l'eau semblent se disputer des possessions illimitées, et ces broussailles de mangle jetées sur les confins indécis de ces deux éléments, ne sont peuplées que d'animaux immondes qui pullulent dans ces repaires, cloaques de la nature, où tout retrace l'image des déjections monstrueuses de l'antique limon. [...] Au milieu de ces sons discordants d'oiseaux criards et de reptiles croassants, s'élève par intervalles une grande voix qui leur en impose à tous, et dont les eaux retentissent au loin : c'est la voix du kamichi [...]⁹⁹⁷

À cette voix succède chez Chateaubriand celle du fleuve : « Par intervalle, il élève sa voix ». Chez les deux auteurs, la voix donne lieu à une identification : « c'est la voix du kamichi » chez Buffon, « c'est le Nil des déserts » chez Chateaubriand. Ces détails établissent clairement à eux seuls la proximité entre les deux textes. Si le texte de Buffon oppose les tableaux du désert d'Arabie et des savanes noyées de l'Amérique, le texte de Chateaubriand oppose les tableaux des deux rives du Meschacébé : « Telle est la scène sur le bord occidental ; mais elle change sur le bord opposé, et forme avec la première un admirable

⁹⁹⁵ CHATEAUBRIAND, *Atala* (1801), dans *Atala, René. Le Dernier Abencerage*, éd. P. Moreau, Paris, Gallimard, 1971, p. 40.

⁹⁹⁶ Michel DELON, *Pléiade*, p. xxv.

⁹⁹⁷ BUFFON [et BEXON], *Le Kamichi* (1780), § 1-2, *H. n.*, t XXII (*H. n. des Oiseaux*, t. VII) / *O. c.*, t. VI, p. 296-297.

contraste⁹⁹⁸. » Une opposition est substituée à une autre : Chateaubriand conserve la structure oppositionnelle de Buffon en en modifiant les deux termes.

La comparaison des deux textes amène surtout la conclusion suivante : la « magnificence » de la nature peinte par Chateaubriand marque un écart fondamental par rapport au texte de Buffon qui travaille l'horreur. Buffon écrit, au milieu du passage précédemment cité :

Des énormes serpents tracent de larges sillons sur cette terre bourbeuse ; les crocodiles, les crapauds, les lézards et mille autres reptiles à larges pattes en pétrissent la fange ; des millions d'insectes enflés par la chaleur humide, en soulèvent la vase, et tout ce peuple impur rampant sur le limon ou bourdonnant dans l'air qu'il obscurcit encore, toute cette vermine dont fourmille la terre, attire de nombreuses cohortes d'oiseaux ravisseurs dont les cris confus, multipliés et mêlés aux croassements des reptiles, en troublant le silence de ces affreux déserts, semblent ajouter la crainte à l'horreur pour en écarter l'homme et en interdire l'entrée aux autres êtres sensibles ; terres d'ailleurs impraticables, encore informes, et qui ne serviraient qu'à lui rappeler l'idée de ces temps voisins du premier chaos où les éléments n'étaient pas séparés, où la terre et l'eau ne faisaient qu'une masse commune, et où les espèces vivantes n'avaient pas encore trouvé leur place dans les différents districts de la nature⁹⁹⁹.

Le texte de Chateaubriand, quant à lui, se poursuit ainsi :

Une multitude d'animaux placés dans ces retraites par la main du Créateur, y répandent l'enchantement et la vie. [...]

Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure : des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissements d'animaux qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits, des bruissements d'ondes, de faibles gémissements, de sourds meuglements, de doux roucoulements, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie¹⁰⁰⁰.

Au brouhaha inquiétant des animaux immondes de Buffon, Chateaubriand substitue l'expression sonore d'une « tendre et sauvage harmonie » composée par des créatures de Dieu. Objet de contemplation admirative et pieuse, reflet aussi de l'intensité des passions dont devront triompher les personnages qui évolueront dans ce cadre, la nature peinte par Chateaubriand emprunte à celle de Buffon son énergie et la convertit, dans tous les sens du terme, en lieu apologétique.

⁹⁹⁸ CHATEAUBRIAND, *op. cit.*, p. 41.

⁹⁹⁹ BUFFON [et BEXON], *Le Kamichi* (1780), § 1, *H. n.*, t. XXII (*H. n. des Oiseaux*, t. VII) / *O. c.*, t. VI, p. 296-297.

¹⁰⁰⁰ CHATEAUBRIAND, *op. cit.*, p. 42.

Gautier puise à la même source, mais pour emprunter à Buffon une image illustrant l'étrangeté de l'âme. Dans *Mademoiselle de Maupin*, le héros masculin du roman, d'Albert, se plaint, dans une lettre à un ami, de l'hétérogénéité de son être, insatisfait et irréconciliable, déchiré entre plaisirs charnels et aspirations spirituelles. Il prend la nature luxuriante mais venimeuse, séduisante mais violente, pour image de son âme monstrueuse, inadaptée au monde environnant qui la rejette :

C'est un étrange pays que mon âme, un pays florissant et splendide en apparence, mais plus saturé de miasmes putrides et délétères que le pays de Batavia ; le moindre rayon de soleil sur la vase y fait éclore les reptiles et pulluler les moustiques [...].

N'essayez pas d'en franchir les ténébreuses forêts ; elles sont plus impraticables que les forêts vierges d'Amérique et que les jungles de Java : des lianes fortes comme des câbles courent d'un arbre à l'autre ; des plantes, hérissées et pointues comme des fers de lance, obstruent tous les passages ; le gazon lui-même est couvert d'un duvet brûlant comme celui de l'ortie. Aux arceaux du feuillage se suspendent par les ongles de gigantesques chauves-souris du genre vampire ; des scarabées d'une grosseur énorme agitent leurs cornes menaçantes, et fouettent l'air de leurs quadruples ailes ; des animaux monstrueux et fantastiques, comme ceux que l'on voit passer dans les cauchemars, s'avancent péniblement en cassant les roseaux devant eux. Ce sont des troupes d'éléphants qui écrasent les mouches entre les rides de leur peau desséchée ou qui se frottent les flancs au long des pierres et des arbres, des rhinocéros à la carapace rugueuse, des hippopotames au mufle bouffi et hérissé de poils, qui vont pétrissant la boue et le détritus de la forêt avec leurs larges pieds. [...] Le monde ne veut pas de moi ; il me repousse comme un spectre échappé des tombeaux [...] ¹⁰⁰¹.

Comme Chateaubriand, Gautier réécrit *Le Kamichi*, substituant aux « mille autres reptiles à larges pattes [qui] pétrissent la fange » des animaux énormes « qui vont pétrissant la boue et le détritus de la forêt avec leurs larges pieds ». Le tableau peint par Gautier évoque peut-être autant les toiles de J. Bosch que les descriptions de Buffon, chez qui le fantastique n'accompagnait pas le monstrueux. Paradoxalement, c'est l'excès de vie animale grouillante qui illustre le défaut de vie humaine (« spectre ») du personnage. Gautier puise à la source buffonienne une énergie qui ne demandait qu'un faible remaniement pour opérer un passage du naturel au surnaturel.

¹⁰⁰¹ Théophile GAUTIER, *Mademoiselle de Maupin* (1834), dans *Romans, contes et nouvelles*, Paris, Gallimard, 2002, p. 411-412.

En 1855, N. Châtelain propose un pastiche du *Cygne* coécrit par Buffon et Bexon. Au sein de son recueil, il introduit celui-ci par une fiction, à la suite d'un pastiche d'Amyot¹⁰⁰² :

Buffon, dans une de ses excursions à Paris, lut à M^{me} la comtesse d'Egmont* qui affectionnait particulièrement le grand naturaliste, le fragment d'Amyot qu'on vient de lire, ce qui fit naître à M^{me} d'Egmont la fantaisie de prier Buffon de lui faire sur les cygnes quelque chose qui eût un tour différent de celui de l'article qu'on lit dans son Histoire des Oiseaux. Quelques jours après il lui apporta le morceau qui suit :

LES CYGNES

Pour se faire l'idée la plus exacte, l'image la plus complète de ce bel animal que nous connoissons sous le nom de cygne, chez qui l'élégance des formes se trouve réunie à la plus séduisante blancheur, à la mollesse des mouvements, à la majesté du port de cet oiseau consacré à Vénus, comme le colombe, et qui ne le cède à celui de Jupiter ni en noblesse, ni en fierté, il faut se le figurer tel qu'il était dans ces beaux jours de gloire, où l'imagination des Grecs décore la réalité déjà si belle, de tous les charmes, de tous les prestiges de la mythologie, où elle embellissoit la nature de toutes les grâces, de tous les enchantements de la fiction et de la fable ; il faut se figurer le cygne tel que les Anciens l'ont vu avec la tradition que ses belles formes servirent un jour à dérober à l'œil mortel la présence d'un dieu, enfin tel qu'ils l'ont vu toujours, paré d'orgueil et d'amour, tracer un sillon prolongé sur les eaux bleuâtres du Méandre ou venir plonger de plein vol dans les flots écumeux du Caystre, les briser d'une aile agile et puissante et, dans un instant indivisible, en confondre avec fracas la blanchissante écume avec tout l'éclat de sa large et éblouissante poitrine... Il faut l'avoir vu, comme les Anciens, avec ses pieds d'or fendre et écarter à la fois d'une rapidité extrême l'onde azurée de l'Eurotas... tout en naviguant, boire de cette onde limpide qui fuit, et secouer autour de sa noble tête une nuée de diamants... Il faut l'avoir vu cingler, avec le désir de plaire et le secret instinct de réussir, autour de sa belle et sauvage compagne, l'objet de ses amours, qui d'abord ne tient nul compte de ses empressements, qui détourne même ses regards comme si la chose ne la pouvait concerner, et porte d'un air de dédain sa tête altière et son bec sur l'aile opposée, dont elle ajuste le plumage avec une imposante lenteur et une majesté désespérante jusqu'à ce que, lasse elle-même d'un rôle fictif et fatigant, qu'elle ne joue qu'à regret (car toutes ses rigueurs et ses distractions ne sont que des feintes) et ne pouvant plus commander à ses feux, auxquels la pénétrante fraîcheur des eaux ajoute un nouveau degré d'activité et d'énergie, elle cède enfin à l'attrait du plaisir et succombe avec une voluptueuse humiliation à la loi du plus fort.

L'image de la félicité de cet oiseau, unique en son espèce, il faut se la représenter, non sous une atmosphère brumeuse, chargée de frimas et de givre, ou tout au moins d'épais et froids brouillards, de ces vapeurs méphytiques et condensées dont l'Europe occidentale n'offre que trop souvent l'exemple, mais au milieu de toute la pompe et l'éclat d'un couchant radieux, tel que le climat fabuleux et

¹⁰⁰² Nous conservons la graphie de Nicolas CHÂTELAIN car il nous semble qu'il l'emploie à dessein comme un élément du pastiche.

cependant si réel de la Grèce en présentait fréquemment le ravissant spectacle à ses fortunés habitants... Et cette inépuisable imagination des sages et des poètes, cette imagination qui avoit coutume de tout embellir, de tout enrichir, achevoit encore de s'exalter et enivrer elle-même par des idées accessoires aux cygnes ; elle se figuroit, dans ses riantes rêveries, le char de la déesse des Grâces, cette voluptueuse conque de nacre qui, dételée sous l'épais feuillage d'un bois sacré (tandis que les coursiers ailés, les cygnes, se désaltèrent dans quelque fleuve voisin) formoit au centre de cette obscurité profonde comme une clarté tempérée réfléchissant une lueur douce et mystérieuse, comme le foyer d'une paisible et immobile lumière qui devenoit elle-même à son tour le point de réunion des jeux et des danses folâtres des Dryades à qui ce précieux dépôt a été confié. Et pendant que les pipeaux résonnent gaiement sous les doigts agiles du jeune satyre, la mousse blanche et élastique, pressée avec mollesse sous les pas cadencés des nymphes bocagères, s'affaisse légèrement derrière elles, mais soudain se relève, tandis que l'humble et modeste violette, foulée jusqu'en sa racine par le pied tranchant et impitoyable du Faune, meurt en exhalant avec douceur et pour jamais son âme parfumée¹⁰⁰³.

Le pastiche d'Amyot consistait en un morceau à la manière des *Amours de Daphnis et Chloé*, espèce de pastorale antiquisante ayant notamment les dieux pour personnages. La demande de la comtesse d'Egmont situe en quelque sorte le pastiche de Buffon à égale distance entre les *Amours de Daphnis et Chloé* et *l'Histoire naturelle*. En effet, le pastiche exagère l'ornementation et la préciosité poétique, et force le traitement mythologique de l'oiseau, comme le montre la comparaison avec l'extrait du texte de Buffon qui suit : « tout dans le cygne respire la volupté, l'enchantement que nous font éprouver les grâces et la beauté, tout nous l'annonce, tout le peint comme l'oiseau de l'amour, tout justifie la spirituelle et riante mythologie, d'avoir donné ce charmant oiseau pour père à la plus belle de ses mortelles. »¹⁰⁰⁴ La dimension antiquisante du pastiche dénonce sans doute la pompe et l'artifice dont on a si souvent fait reproche à Buffon, mais il faut ajouter que le cygne et le faune, sont des personnages privilégiés de l'imaginaire romantique.

Le pastiche développe également la sensualité du texte de Buffon qui suit :

Le couple amoureux se prodigue les plus douces caresses, et semble chercher dans le plaisir les nuances de la volupté ; ils y préludent en entrelaçant leurs cous ; ils respirent ainsi l'ivresse d'un long embrassement ; ils se communiquent le feu qui les embrase, et lorsque enfin le mâle s'est pleinement satisfait ; la femelle brûle encore, elle le suit, l'excite, l'enflamme de nouveau, et finit par le quitter à regret pour aller éteindre le reste de ses feux en se lavant dans l'eau¹⁰⁰⁵.

* Fille du maréchal de RICHELIEU [Note de N. CHÂTELAIN].

¹⁰⁰³ Nicolas CHÂTELAIN, *Pastiches ou Imitations libres du style de quelques écrivains des 17^e et 18^e siècles*, Paris et Genève, Cherbuliez, 1855, p. 229-232.

¹⁰⁰⁴ BUFFON [et BEXON], *Le Cygne* (1783), § 2, *H. n.*, t. XXIV (*H. n. des Oiseaux*, t. IX) / *O. c.*, t. VI, p. 499-500 / Pléiade, p. 1176.

¹⁰⁰⁵ BUFFON [et BEXON], *Le Cygne* (1783), § 10, *H. n.*, t. XXIV (*H. n. des Oiseaux*, t. IX) / *O. c.*, t. VI, p. 501 b / Pléiade, p. 1180. À la fin de ce paragraphe, BUFFON insère une note gouailleuse qui n'a pas retenu l'attention de

En mêlant le romantique à l'antique d'une part, et en accusant d'autre part les traits licencieux des textes de Buffon sur les amours animales, N. Châtelain nous informe de ce qui retenait peut-être le plus l'attention des lecteurs de Buffon de 1855 (l'affectation du style, une forme de préciosité), et sur la manière de satisfaire leur goût.

Les pastiches de l'*Histoire naturelle* de cette époque laissent penser que, si l'on rejette parfois l'œuvre de Buffon considérée comme une représentante de l'ancienne esthétique littéraire (voir l'attitude de Stendhal par exemple), on n'ose encore la tourner en dérision¹⁰⁰⁶. L'*Histoire naturelle* profite sans doute d'une certaine évolution du rapport à entretenir avec les œuvres du passé. Selon D. Sangsue, la pratique de la réécriture « profite [...] d'une mutation importante qui s'opère dans le champ littéraire à partir de 1850 » :

Disons schématiquement qu'avec la fin du romantisme, des valeurs comme l'inspiration et le génie disparaissent au profit de conceptions plus « artisanales » de la littérature, dans lesquelles la réécriture, l'imitation des modèles reconnus sont considérées à nouveau comme des étapes nécessaires de la création (Proust commence sa carrière par des pastiches, Mallarmé par des imitations de Baudelaire, etc.). D'autre part, après avoir voulu refléter le moi, puis la réalité, la littérature tend à s'auto-réfléchir, dans une conscience de plus en plus aiguë du déjà vu et du déjà lu. Pour l'esprit « fin de siècle », qui multiplie les pratiques de détournement, le second degré apparaît à la fois comme un mot d'ordre et une fatalité¹⁰⁰⁷.

Dans ce contexte intellectuel, il est naturel que l'*Histoire naturelle* demeure une autorité et une source d'inspiration pour la génération de N. Châtelain.

Quittons le pastiche pour la parodie, et voyons ce qui, en histoire naturelle et dans l'*Histoire naturelle* de Buffon, fait l'objet d'une critique humoristique.

CHÂTELAIN, et qui témoigne de la distance ironique prise par BUFFON à l'égard de son texte ; cette note pourrait renvoyer au système mis en place par BAYLE, et repris par les philosophes des Lumières, qui permet la réévaluation du contenu d'un texte par le système des notes infrapaginales.

¹⁰⁰⁶ Si ce n'est peut-être dans une pièce en vaudeville, *Le Mariage de Buffon*, représentée en 1806, mais nous n'avons pu la consulter, et nous ignorons dans quelle mesure elle égratigne le personnage ou l'œuvre de Buffon (voir l'Annexe A).

¹⁰⁰⁷ Daniel SANGSUE, *La Parodie*, Paris, Hachette, 1994, p. 22.

Aux 17^e et 18^e siècles, la parodie désigne le fait d'apporter des modifications limitées à un texte connu afin d'en détourner le sens ; il s'agit d'une modification d'un texte, alors que le pastiche consiste en l'imitation d'un style. S'appuyant sur le *Discours sur l'origine et sur le caractère de la parodie* de l'abbé Sallier¹⁰⁰⁸, l'auteur de l'article *Parodie* de l'*Encyclopédie* fait état des différentes sortes de parodies. Il précise : « Le sujet qu'on entreprend de parodier doit être un ouvrage connu, célèbre, estimé ; nul auteur n'a été autant parodié qu'Homère. Quant à la manière de parodier, il faut que l'imitation soit fidèle, la plaisanterie bonne, vive et courte, et l'on y doit éviter l'esprit d'aigreur, la bassesse d'expression, et l'obscénité. » Au contraire du burlesque, « la bonne parodie est une plaisanterie fine, capable d'amuser et d'instruire les esprits les plus sensés et les plus polis »¹⁰⁰⁹. Ce qui peut étonner un lecteur moderne, c'est que l'auteur affirme que toute parodie doit « avoir pour but l'agréable et l'utile ». L'abbé Sallier, à qui l'auteur de l'article de l'*Encyclopédie* emprunte ses idées, met en effet l'accent sur la fonction correctrice de la parodie à l'endroit de l'auteur parodié et du goût de ses lecteurs :

La parodie doit avoir pour but l'agréable et l'utile, de même que tous les autres genres de poésie¹⁰¹⁰. On peut la regarder comme une fiction ingénieuse, sous le voile de laquelle on propose quelque vérité. Elle entreprend tantôt d'exposer au grand jour les ridicules qu'on observe dans la conduite des hommes, tantôt de faire apercevoir les fausses beautés d'un ouvrage, et de dessiller les yeux à un auteur que l'amour propre et la flatterie avait séduit : elle lui fait envisager l'éloignement où il est de la perfection qu'il croyait avoir atteint ; par là on l'excite à redoubler ses efforts pour y parvenir ; on le tire d'une sécurité dangereuse, qui l'empêcherait de faire tout l'usage qu'il pourrait de ses talents¹⁰¹¹.

La parodie qui a « pour but l'agréable et l'utile » est soumise aux principes littéraires les plus classiques, et les derniers mots de ce texte la situent au plus haut degré de dignité. Cette conception exigeante de la parodie semble partagée à l'époque, comme l'atteste le dramaturge L. Riccoboni au sujet des parodies de tragédies : « Mais il ne suffit pas d'avoir

¹⁰⁰⁸ L'abbé SALLIER est un ami de BUFFON. Voir la lettre XL de la *Correspondance générale* (1860), éd. H. Nadault de Buffon, Genève, Slatkine, réimpr. de l'éd. de Paris (1885), 1971, 2 vol., t. I, p. 72. Selon H. NADAULT DE BUFFON, l'abbé SALLIER « devait à Buffon deux bénéfices », *id.*, t. I, p. 58, n. 2.

¹⁰⁰⁹ Article *Parodie* de l'*Encyclopédie* (article non signé), 1765.

¹⁰¹⁰ À l'origine, la parodie s'attaquait aux textes en vers.

¹⁰¹¹ Abbé SALLIER, *Discours sur l'origine et sur le caractère de la parodie*, dans *Histoire de l'Académie royale des Inscriptions et Belles Lettres* (1733), cité par Daniel SANGSUE, *op. cit.*, p. 19.

travesti une action tragique et d'avoir tourné en ridicule les pensées et les expressions d'un original, il faut encore, si on veut donner à la parodie la perfection qui lui convient et qu'exige toute espèce de comédie, instruire et corriger le spectateur [...] en présentant une critique fine et délicate des principales fautes de l'ouvrage parodié¹⁰¹². » La parodie est ici garante de la norme du goût ; ambivalente, elle est à la fois affirmation de la liberté critique et arme de la censure. C'est bien en tant que telle qu'elle s'attaque à l'histoire naturelle.

Nous étudierons quatre textes, relatifs à l'histoire naturelle en général et à l'*Histoire naturelle* en particulier, dans l'ordre croissant du degré de leur dimension parodique ; remarquons déjà que cet ordre correspond à l'ordre chronologique de leur publication. L'*Histoire naturelle* de Buffon a été peu parodiée au 18^e siècle (à notre connaissance) ; il nous semble intéressant d'étudier les parodies d'histoire naturelle en général à cette époque, et pas seulement celles qui concernent directement notre auteur. Notre corpus peut sembler maigre, mais il est probablement incomplet : le 18^e siècle présente un théâtre si réactif dans le domaine de la parodie qu'on a peine à imaginer que l'intense phénomène de mode qu'a été l'histoire naturelle à cette période n'ait pas inspiré un plus large échantillon de réécritures humoristiques¹⁰¹³.

Ces œuvres soulèvent une question difficile : celle de l'histoire naturelle comme genre littéraire. En effet, si parodie d'histoire naturelle il y a, c'est que des traits distinctifs, propres à ce domaine des belles-lettres, peuvent être identifiés. D. Reynaud estime que l'histoire naturelle fut « un genre à part entière, rival du roman, dont l'essor correspondit au 18^e siècle. Ce genre, ajoute-t-il, se définit moins par des objets spécifiques que par quelques pratiques qui ont toutes un caractère littéraire. » En effet, l'histoire naturelle se demande sans cesse « quelle langue choisir ? Comment créer un nom ? Par où commencer une description ? Quand s'arrêter ? Dans quels souvenirs trouver le modèle d'une expérience ? Comment plagier élégamment un auteur ? »¹⁰¹⁴ En dégagant les traits parodiés de manière récurrente, et donc perçus comme caractéristiques de l'histoire naturelle, l'étude des parodies d'histoire naturelle au 18^e siècle devrait apporter une contribution à la réflexion sur son statut générique.

¹⁰¹² Louis RICCOBONI, *Observations sur la parodie*, dans *Observations sur la parodie et sur le génie de Molière*, Paris, V^{te} Pissot, 1736, p. 296.

¹⁰¹³ Remarquons que la forme du dictionnaire, à laquelle s'apparente l'encyclopédie naturaliste de Buffon, a été parodiée. Voir Jean-François DREUX DU RADIER, qui, en référence à DESCARTES, annonce la publication d'un *Système de la tête des femmes, où par des principes conformes à ceux de Descartes, on fait un détail raisonné de tout ce qui lui donne le mouvement, et une économie de tous les tourbillons qu'elle contient*. Cité par Stéphanie LOUBÈRE, « Un ABC libertin des Lumières : le *Dictionnaire d'amour* de Dreux du Radier », *Dix-huitième siècle*, n° 38, Paris, La Découverte, 2006, p. 340.

¹⁰¹⁴ Denis REYNAUD, *Problèmes et enjeux littéraires en histoire naturelle au 18^e siècle*, thèse de doctorat, Université Lumière – Lyon 2, septembre 1988, résumé et p. 6.

En 1727, Moncrif publie anonymement l'*Histoire des chats*, un ouvrage qui se moque de l'érudition, mais dont l'intention parodique semble avoir échappé au public. L'auteur y fait une apologie humoristique de la gent féline, mais il y met tant d'application que les lecteurs le prennent au sérieux¹⁰¹⁵. Le texte se moque du savoir historique pédantesque plutôt que du contenu ou de la méthode de l'histoire naturelle ; en atteste le sous-titre : « Dissertation sur la prééminence des chats dans la société des autres animaux d'Égypte, sur les distinctions et privilèges dont ils ont joui personnellement, sur le traitement honorable qu'on leur faisait pendant leur vie et des monuments et autels qu'on leur dressait après leur mort, avec plusieurs pièces qui y ont rapport¹⁰¹⁶. » Dans le titre *Histoire des chats*, Moncrif prête au mot *histoire* son sens moderne relatif à la chronologie et non le sens de « description » qu'il assume à l'époque dans le domaine de l'histoire naturelle.

Cependant, dans sa volonté de réhabiliter l'image du chat, l'historien de cet animal en appelle au caractère philosophique de l'histoire naturelle :

Les chats syriens, plus grands que les nôtres, sont très curieusement bigarrés, et comme leurs yeux ne sont pas tous deux dans la même position, et que leur bouche a un penchant vers l'oreille, des voyageurs ignorants, et qui ne connaissent de régularité que dans les proportions communes, ont rapporté qu'ils avaient la bouche et les yeux de travers, et concluaient de là qu'ils étaient monstrueux. Mais philosophiquement examinés, leur physionomie est très heureuse et très agréable : les chats du Malabar habitent ordinairement sur les arbres, le vol leur est propre, et ce qu'il y a de plus surprenant, est qu'ils volent sans ailes¹⁰¹⁷.

Une note renvoie ici à Buffon : « Ce qu'on appelle ici chat volant est le polatouche ou écureuil volant. (Voyez l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon.) » Cette note a été ajoutée à une édition des *Chats* postérieure à la publication de l'article consacré au polatouche, qui date de 1763¹⁰¹⁸. Au-delà de la référence à Buffon (tardive puisque la première édition des *Chats* date de 1727), cet extrait est le morceau du livre le plus apparenté à l'histoire naturelle en général en ce qu'il s'intéresse aux variétés dans l'espèce du chat. L'ouvrage dans son ensemble contient peut-être une critique ironique à l'encontre de l'intérêt démesuré que portent certains

¹⁰¹⁵ Voir la préface de Gabriel ARKAZH, dans François-Augustin PARADIS DE MONCRIF, *Histoire des chats* (1727), Rennes, La Part commune, s. d. [1999], p. 16-17.

¹⁰¹⁶ François-Augustin PARADIS DE MONCRIF, *id.*, p. 17.

¹⁰¹⁷ *Id.*, p. 111-112.

¹⁰¹⁸ Le texte de MONCRIF est encore bien connu en 1781, puisqu'à cette date, MERCIER mentionne « l'animal hypocrite dont Moncrif fut l'historiographe » ; voir *Tableau de Paris* (1781-1788), dans *Paris le jour, Paris la nuit*, Paris, Robert Laffont, 1990, p. 190.

naturalistes à leur animal de prédilection, objet de leur admiration comme de leurs recherches ; mais Moncrif semble avoir lui-même été un ami des chats. Quoi qu'il en soit, la dimension parodique du texte demeure faible relativement à l'histoire naturelle, et concerne plus directement le genre historique ; l'histoire naturelle s'y confond en fait avec l'histoire, comme si les frontières entre ces deux types d'histoire n'étaient pas clairement tracées.

En 1737, dix ans après la première publication du livre de Moncrif, Bourdon de Sigrais répond à l'*Histoire des chats* par son *Histoire des rats*. Bourdon de Sigrais déclare vouloir compléter l'ouvrage de Moncrif, et son ironie laisse penser qu'il lui reproche essentiellement de n'en avoir pas assez montré, et d'avoir écrit un éloge sincère de la gent féline¹⁰¹⁹. Pour Bourdon de Sigrais, les naturalistes auraient donc le ridicule de respecter un objet (les animaux) peu digne de respect. Comme chez Moncrif, histoire et histoire naturelle sont intriquées dans ce texte : les lettres V à VIII traitent notamment des rats dans l'Antiquité et de l'histoire militaire des rats¹⁰²⁰, mais la référence à l'histoire naturelle est beaucoup plus présente. Comme nous l'avons dit, son livre est d'abord une critique de l'apologie souriante mais sincère que Moncrif faisait des chats. Bourdon de Sigrais réagit en premier lieu contre l'excès d'intelligence et d'industrie que les naturalistes prêtent aux animaux (à cette époque, les *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes* de Réaumur ont commencé à paraître). Il parodie leur discours anthropomorphique et les montre en échec face à une réalité décevante dont ils sont finalement forcés de rendre compte. La fourmi, écrit l'historien des rats, « nous a appris à son exemple à faire des magasins », mais une note à cette phrase déplore ceci : « Malheureusement un habile physicien a découvert que les fourmis ne font point de magasins, et qu'elles ne mangent point l'hiver. M. de Réaumur a bien eu tort de nous ôter un si beau sujet de moralité. »¹⁰²¹ Bourdon de Sigrais se moque autant des naturalistes qui encombrement leurs travaux d'un fatras d'anecdotes que de ceux qui font donner par les animaux des leçons aux hommes. L'ironie du passage suivant n'est pas douteuse : « Adresse, prudence, prévoyance, sagesse, courage, frugalité, générosité, reconnaissance, talents, vertus ; tout enfin se trouve chez les animaux, il ne s'agit que de bien chercher¹⁰²². »

À cette dénonciation de la tendance des naturalistes à ne chercher que ce qu'ils veulent trouver, Bourdon de Sigrais ajoute une réflexion – toujours ironique – sur la méthode de

¹⁰¹⁹ Claude Guillaume BOURDON DE SIGRAIS, *Histoire des rats pour servir à l'histoire universelle* (1737), dans *Les Intrigues du cabinet des rats, apologue national, destiné à l'instruction de la Jeunesse et à l'amusement des Vieillards. Ouvrage traduit de l'Allemand en Français*, Paris, 1788, p. 1-2.

¹⁰²⁰ BOURDON DE SIGRAIS sera à la fin de sa vie l'auteur de *Considérations sur l'esprit militaire des Gaulois, des Germains et des Francs* ; voir Alexandre CIORANESCU, *Bibliographie de la littérature française du 18^e siècle*, Paris, Centre national de la recherche scientifique, 1969, 3 vol., t. I.

¹⁰²¹ BOURDON DE SIGRAIS, *op. cit.*, p. 5.

¹⁰²² *Id.*, p. 6.

l'histoire naturelle et sur les bornes qu'elle doit s'assigner : « Enfin on ne finit pas de nous donner de faux mémoires, des aventures imaginaires, des anecdotes souvent peu intéressantes, tandis qu'on néglige de connaître les animaux, et d'apprendre d'eux mille bonnes choses. Orgueilleuse indifférence ! Nous les croyons faits pour nous, et nous les méprisons trop pour daigner les étudier¹⁰²³. » Bourdon de Sigrais ne parodie pas seulement les discours valorisant les animaux par lesquels les naturalistes pensent légitimer l'intérêt de leur démarche. Il dénonce aussi la « myopie » des naturalistes qui s'attachent à des objets insignifiants, dont ils justifient l'étude par des arguments au moins spécieux. Il donne pour exemple de ces arguments la promiscuité dans laquelle on vit avec les rats : leur historien déclare qu'il « les regarde avec tout le monde comme des animaux fort incommodes, des pestes domestiques ; mais qu'il est bon de connaître, puisque nous sommes souvent obligés de vivre avec eux ». Il ajoute plus loin qu'il ne parlera dans une de ses lettres que des rats domestiques et des rats des champs, car « ils nous touchent de plus près par les intérêts que nous avons à démêler avec eux, que le roi des Abyssins ou celui du Congo »¹⁰²⁴. Bourdon de Sigrais n'admet pas cette façon de tenter de donner artificiellement de la dignité à un tel sujet d'étude, et qu'on puisse par lui prétendre à la gloire.

Bourdon de Sigrais s'inspire également des rapports que les naturalistes entretiennent avec l'autorité de leurs sources. L'historien des rats annonce qu'il fera référence aux Anciens, et ajoute : « Je ferai aussi usage des relations des voyageurs ; mais avec les précautions nécessaires » ; il s'appuiera en outre sur les *Fables* de La Fontaine « parce qu'elles contiennent dans leurs fictions des vérités de caractères »¹⁰²⁵. Bourdon de Sigrais illustre là le triptyque autorité-actualité-moralité que l'on trouvera dans une large mesure chez Buffon, et peut-être en dénonce-t-il le caractère hétérogène.

Rendant plus complexe encore la question de la pertinence des sources des naturalistes, à la référence littéraire à La Fontaine s'ajoute une référence à Lesage, dramaturge et auteur en 1707 d'un roman satirique à succès, *Le Diable boiteux*, qui narre le parcours d'un jeune homme auquel le diable Asmodée montre le ridicule qui préside secrètement aux mœurs des particuliers. Après avoir énuméré les « rats de tête », c'est-à-dire les folies propres à chaque caractère – il y a le rat des coquettes, le rats des dévots, le rat des gens de génie – l'historien des rats constate : « depuis le Cèdre jusqu'à l'Hysope, je ne vois dans le monde que des Ratiers, mais pour les bien peindre, il me faudrait deux choses, l'esprit du diable

¹⁰²³ *Id.*, p. 9.

¹⁰²⁴ *Id.*, p. 11 et p. 18-19.

¹⁰²⁵ *Id.*, p. 12 (autre réf. à LA FONTAINE aux p. 19 à 21).

Asmodée, et la plume de monsieur Lesage¹⁰²⁶. » Ces références à La Fontaine et à Lesage ne doivent pas cependant laisser croire que le texte de Bourdon de Sigrais est essentiellement informé par un héritage de fiction littéraire. La *Batrachomyomachie*, réécriture héroï-comique de l'*Iliade* opposant le peuple des rats à celui des grenouilles, et référence incontournable au sein des textes établissant la théorie classique de la parodie, est nécessairement un hypotexte de celui de Bourdon de Sigrais. Le fait que cet hypotexte soit cependant distant montre que l'*Histoire des rats* s'inscrit plus fortement dans la référence à l'histoire naturelle que dans la tradition de la fiction littéraire.

Les aspects rhétoriques caractéristiques de l'histoire naturelle dont nous lisons ici la parodie sont le discours apologétique et l'exposé de la démarche méthodologique. Dans le texte de Bourdon de Sigrais, la critique des objets et de la méthode de l'histoire naturelle est beaucoup plus précise que chez Moncrif. Le grand succès que rencontre le *Spectacle de la nature* de l'abbé Pluche dès 1732 a pu influencer la réponse de Bourdon de Sigrais à Moncrif, en faisant peser la critique du côté de l'histoire naturelle.

B. LES HELVIENNES DE BARRUEL

L'abbé Barruel, collaborateur aux périodiques antiphilosophiques (*L'Année littéraire*, sous la direction de Stanislas Fréron ; le *Journal ecclésiastique*), est l'auteur des *Helviennes*, ou *Lettres provinciales philosophiques*, roman épistolaire antiphilosophique et satirique qui connut un certain succès, dont témoignent ses six rééditions jusqu'en 1830. Ce succès s'explique par la qualité littéraire de cette pseudo correspondance entre des personnages bien individualisés par leur ton et leur manière particulière de s'exprimer (un chevalier philosophe, une baronne impatiente de découvrir la philosophie, et un observateur provincial, représentant du bon sens antiphilosophique). Les *Helviennes* illustrent bien l'analyse de D. Masseau selon laquelle « pour attaquer avec fruit la philosophie, l'antiphilosophie retourne contre elle les armes de ses adversaires »¹⁰²⁷, armes qui sont en l'occurrence des procédés divers d'écriture ironique ou parodique :

Sans posséder, de toute évidence, la verve d'un Voltaire, Barruel n'est pourtant pas sans talent. Il sait pratiquer l'art du double langage. Le chevalier vante sincèrement les mérites de la philosophie, qu'il finit par déconsidérer par un excès d'enthousiasme, comme les défenseurs de la religion discréditent ce

¹⁰²⁶ *Id.*, p. 72 (autre réf. au *Diable boiteux* aux p. 67-68).

¹⁰²⁷ Didier MASSEAU, *Les Ennemis des philosophes*, Paris, Albin Michel, 2000, p. 128.

qu'ils encensent dans les récits voltairiens. Cette réciprocité ne manque pas d'humour, mais elle peut s'interpréter aussi d'une autre façon. Ne prouve-t-elle pas paradoxalement la victoire de l'esprit voltairien ? *Les Helviennes* sont publiées en 1784¹⁰²⁸. Vingt ans auparavant, un ouvrage de ce type n'aurait pu voir le jour dans le camp antiphilosophique¹⁰²⁹.

Comme l'indique son sommaire, le livre de Barruel s'attaque à des sujets auxquels Buffon est étroitement mêlé : « L'objet de cet ouvrage étant de mettre sous les yeux des lecteurs, les opinions diverses des philosophes modernes, le premier volume est consacré à l'exposition et à la réfutation de leurs systèmes sur l'origine et la formation de l'univers¹⁰³⁰. » Barruel fait de l'*Histoire et théorie de la terre* et des *Époques de la nature* des cibles privilégiées. Il remise ces deux textes au rang de contes fantaisistes du monde de verre, comme nous l'avons vu faire par Voltaire et l'abbé Royou, autres adversaires des théories buffoniennes (voir le chapitre consacré aux traits romanesques de l'*Histoire naturelle*). Dans une lettre à la baronne, le chevalier écrit :

Toutes ces matières, me dit M. T., en raisonnant d'après M. de Buffon, toutes ces matières ont été vitrifiées par le feu ; toutes celles qui composent le globe terrestre, exposées à la même action, subissent le même changement : la terre ne fut donc originairement qu'un globe de verre, qu'une masse énorme d'un cristal pur et transparent. Tout ce que vous voyez sur la surface terrestre, la pierre, les rochers, les montagnes, les arbres, les fleurs, le corps humain lui-même, tout cela est donc encore du verre, ou du moins tout cela en conserve encore la nature ; car tout cela peut être vitrifié par le feu¹⁰³¹.

Le « globe de verre », de « cristal pur et transparent », est la version radicalisée et empreinte de merveilleux de la théorie formulée ainsi par Buffon dans les *Preuves de la théorie de la terre* : « Je conçois donc que la terre, dans le premier état, était un globe, ou plutôt un sphéroïde de matière vitrifiée, de verre, si l'on veut, très compacte, couvert d'une croûte légère et friable, formée par les scories de la matière en fusion, d'une véritable pierre ponce [...] »¹⁰³². Barruel a recours aux exagérations et aux raccourcis grotesques :

Quel saut prodigieux n'a pas fait la raison de ce philosophe ! Quelles barrières n'a-t-il pas franchies, lorsque d'un morceau de roche vitrifiée, il s'est élevé jusqu'à la découverte de la matière primitive ;

¹⁰²⁸ Alexandre CIORANESCU donne la date de 1781 dans sa *Bibliographie de la littérature française du 18^e siècle*, *op. cit.*

¹⁰²⁹ Didier MASSEAU, *op. cit.*, p. 312.

¹⁰³⁰ Augustin BARRUEL, *Les Helviennes, ou Lettres provinciales philosophiques*, Paris, 1812 (5^e éd. ; 1^e éd. 1781), 4 vol., t. IV, p. 387.

¹⁰³¹ *Id.*, t. I, Lettre III, p. 11.

¹⁰³² BUFFON, *Preuves de la Théorie de la terre, Article VII. Sur la production des couches ou lits de terre* (1749), § 30, *H. n.*, t. I / *O. c.*, t. I, p. 129 a.

lorsqu'en voyant la terre aplatie sous les pôles, il a prononcé qu'elle fut jadis un soleil de verre fondu ; lorsqu'ayant aperçu dans les carrières de Sève ou de Passy quelques coquillages, il nous démontra que les huîtres avaient digéré les tours de Notre-Dame, le Louvre, le Pont-Neuf, et toute la ville de Paris ; et que, sans les effets de cette digestion, jamais nos architectes n'auraient pu bâtir à chaux et à sable¹⁰³³ !

Barruel obtient des effets comiques en prolongeant jusqu'à l'absurde les hypothèses de Buffon concernant les migrations des espèces au cours du refroidissement de la Terre ou la production de calcaire par les animaux marins. Le chevalier écrit à la baronne :

Mais préparez-vous à une perte plus sensible que celle des lions, des éléphants et des tigres, qui ont abandonné nos provinces ; armez-vous d'un courage philosophique : il vous reste encore un sacrifice à faire. Vous aimez les oranges, les figues, les citrons, et tous les excellents fruits de la Provence ; je le dis malgré moi, nous les perdrons ces fruits délicieux : les oranges, les figues, les melons, font le même voyage que les éléphants, et pour la même cause. [...] [Les animaux] ont fui leur première patrie, ils fuiront un jour loin de nous. Déjà les orangers sont parvenus aux extrémités de la France ; il ne leur reste plus qu'un pas à faire pour nous quitter [...]. Ce dernier pas leur coûte un peu à faire, car depuis longtemps ils ont cessé de fuir [...] il pourrait d'ailleurs arriver que nous vissions les plantes revenir sur leurs pas. [...] mais quant aux éléphants, tout nous dit que, depuis la fin de la cinquième époque, depuis environ cinq mille ans, ils ont disparu de nos campagnes sans espoir de retour¹⁰³⁴.

En voici un autre exemple, situé dans une lettre de la baronne au chevalier :

Mes poules, m'a-t-on dit, font tout comme les huîtres, et changent l'eau en pierre, ou du moins en matière calcaire, car les coquilles d'œufs sont aussi calcaires : lors donc que mes poules et les autres oiseaux auront pondu un certain nombre d'œufs, quand les coquilles d'huîtres se seront multipliées à un certain point, qu'arrivera-t-il ? Les poules et les huîtres n'auront plus d'eau à digérer : tout l'océan se trouvera changé en coquilles d'œufs ou en coquilles d'huîtres. Alors toute la nature mourra, non de froid mais de soif¹⁰³⁵.

Barruel substitue un vocabulaire trivial au vocabulaire précis de Buffon : dans les *Époques de la nature*, le naturaliste parle de *conversion* et non de *digestion*¹⁰³⁶. Tout ceci ne relève cependant pas vraiment de la parodie. Ce sont les raisonnements de Buffon qui sont ridiculisés, et si la critique porte exclusivement sur deux textes, l'*Histoire et théorie de la terre* et *Des Époques de la nature*, il n'y a pas de réécriture ou d'imitation de ces textes.

¹⁰³³ BARRUEL, *op. cit.*, t. I, Lettre III, p. 17.

¹⁰³⁴ *Id.*, t. I, Lettre X, p. 92-93.

¹⁰³⁵ *Id.*, t. I, Lettre XIII, p. 127-128. Dans les *Époques de la nature*, BUFFON (« le prophète des glaçons et des frimas », t. I, Lettre III, p. 14) annonce la mort de la nature par le froid.

Un procédé cependant relève de la parodie. Il s'agit de la réécriture des datations des âges de la terre proposées par Buffon. Le chevalier date ainsi l'une de ses lettres : « À Paris, ce 15 avril de l'ère vulgaire 1779. Depuis que les débris d'un grand soleil produisirent les cinq cents comètes qui circulent autour du nôtre, 2. 100. 750. 002 ans, six mois et quinze jours¹⁰³⁷. » Dans le *Supplément à la Théorie de la terre* paru en 1775, Buffon a en effet fait paraître des tableaux de chiffres très précis, dans lesquels on peut par exemple lire qu'il date le commencement de l'existence de la nature organisée sur la Terre à 35 983 ans, sa fin à 168 123 ans, qu'il estime sa durée absolue à 132 140 ans, et sa durée à dater de ce jour à 93 291 ans¹⁰³⁸. La précision de ces calculs non « arrondis » est sans doute l'expression des scrupules du mathématicien que Buffon n'a jamais cessé d'être, et non celle d'une croyance en son exactitude absolue. Une autre lettre du chevalier parodie plus éloquemment ce type de datation :

Paris, ce 8 mai de l'ère vulgaire 1780.	
Depuis que la comète chassa les planètes du soleil	75 002
Depuis que la terre cessa d'être soleil	72 066
Depuis que les huîtres commencèrent à digérer les montagnes dans l'eau bouillante	37 942
Depuis que les forêts filtrées sous les montagnes se convertirent en volcans	25 000
Depuis que les arbres et les éléphants voyagèrent ensemble du nord vers le midi, et depuis que les nains chassèrent les géants du fond de l'Amérique	11 003
Depuis que le grand volcan sépara l'Espagne du Canada	10 002
Avant que les glaciers ne parviennent aux portes de Montpellier	30 060
Avant que la terre ne soit plus froide que la glace, et que la Nature ne meure de froid sous la zone torride	92 998 ¹⁰³⁹

Cette chronologie semble traduire les *Époques de la nature* dans une version mathématique, telle qu'on aurait pu la trouver dans les tableaux de chiffres précédemment mentionnés. Cependant, Barruel s'en prend aux chronologistes dans leur ensemble, à tous ceux qui osent retracer les étapes de l'histoire de la nature en s'émancipant de la lettre de la Genèse. Il parodie l'*Histoire naturelle* de Buffon, mais aussi l'histoire naturelle en général, ou toute chronologie substituant les contraintes de l'histoire naturelle aux lois de l'histoire sacrée. Il intègre au premier volume des *Helviennes* une *Genèse moderne*, dont voici le titre

¹⁰³⁶ BUFFON, *Des Époques de la nature. Troisième époque* (1778), § 8, *H. n.*, t. XXXIV (Suppl., t., V) / *O. c.*, t. I, p. 410 a / Pléiade, p. 1251.

¹⁰³⁷ BARRUEL, *op. cit.*, t. I, Lettre V, p. 43.

¹⁰³⁸ Voir le tableau intitulé « Commencement, fin et durée de l'existence de la nature organisée dans chaque planète », dans *Supplément à la Théorie de la terre. Partie hypothétique. Premier mémoire. Recherches sur le refroidissement de la terre et des planètes* (1775), *H. n.*, t. XXVI (Suppl., t. II) / *O. c.*, t. I, p. 360 b.

complet : « La Genèse moderne, ou bien Histoire véritable, physique, chronologique de toutes les montagnes, de tous les volcans, de toutes les vallées, des plaines et des mers. Extraite des registres du contrôle général de la Nature, et de l'Art de vérifier les dates et les ères des êtres ; le tout exactement vérifié sur les lieux¹⁰⁴⁰. » Barruel fait mine de s'étonner :

Ce qu'il y a de singulier, c'est que c'est ce même chevalier, si zélé pour l'honneur de la philosophie, qui s'est chargé de rédiger en style de la Genèse, ce nouveau système d'un de ses compatriotes [ardéchois], et de suppléer aux réflexions du Provincial observateur. Les égards dus en ce moment à l'auteur de l'ouvrage dont cette Nouvelle Genèse n'est que la parodie, m'ont engagé à taire son vrai nom, pour ne plus le laisser paraître que sous celui de M. Rupicole¹⁰⁴¹.

Il s'agit bien de la « parodie » d'un ouvrage d'histoire naturelle. M. Rupicole (« coq de roche ») désignerait, selon D. Mornet, l'abbé Giraud-Soulavie ; Barruel renvoie en effet à l'*Histoire Naturelle de la France méridionale* de cet auteur dans une note¹⁰⁴². Barruel établit un lien d'émulation entre Buffon et l'abbé Giraud-Soulavie : le chevalier se dit « plein d'admiration pour ces dignes adeptes, qui, jaloux de la gloire des Telliamed et des Buffon, ont essayé, comme eux, d'arranger l'univers, en changeant les instants de Moïse en milliers de siècles »¹⁰⁴³. Le livre de l'abbé Giraud-Soulavie figure dans le catalogue de la bibliothèque de Buffon à Montbard¹⁰⁴⁴. Giraud-Soulavie pouvait être une référence intéressante pour Buffon : ses recherches sont récentes (son livre commence à paraître en 1780) et sans doute stimulantes à ses yeux. En effet, l'abbé montrait que les couches successives des terrains pouvaient être caractérisées par les groupements des fossiles que chacune renferme, ce qui fait de lui un fondateur de la paléontologie stratigraphique¹⁰⁴⁵. Buffon fit cependant de l'ouvrage une lecture critique, comme en témoigne une lettre écrite à Faujas de Saint-Fond en 1781 : « Les granits de l'abbé Soulavie ne sont en effet que des grès à gros grains, et même très

¹⁰³⁹ BARRUEL, *op. cit.*, t. I, Lettre XIII, p. 125-126.

¹⁰⁴⁰ *Id.*, t. I, p. 337.

¹⁰⁴¹ *Id.*, t. I, p. 339-340.

¹⁰⁴² Daniel MORNET, *Les Sciences de la nature en France, au 18^e siècle*, Genève, Slatkine, 2001 (1^e éd. 1911), p. 68. Benoît DE BAERE donne la référence suivante pour le texte de GIRAUD-SOULAVIE : « SOULAVIE, Jean-Louis Giraud, dit l'abbé Giraud, *Histoire naturelle de la France méridionale, ou Recherches sur la minéralogie du Vivarais, du Viennois, du Valentinois, du Forez, de l'Auvergne, du Velay... sur la physique de la mer Méditerranée, sur les météores, les arbres, les animaux, l'homme et la femme de ces contrées...* Nîmes, impr. de C. Belle, 1780-1781 [6 vol.] ». Benoît DE BAERE, *La Pensée cosmogonique de Buffon. Percer la nuit des temps*, Paris, Champion, 2004, p. 260. On perçoit mieux le caractère parodique du titre complet de la *Genèse moderne*.

¹⁰⁴³ BARRUEL, *op. cit.*, t. I, p. 388.

¹⁰⁴⁴ Voir l'*Inventaire après le décès de M^{re} Georges Louis Le Clerc, chevalier, Comte de Buffon* (30 avril 1788), Bibliothèque du Muséum National d'Histoire Naturelle, cote : Ms 1871 (microfilm).

¹⁰⁴⁵ Voir l'*Histoire de la Nation française*, dir. Gabriel HANOTAUX, t. XIV, Histoire des sciences en France (2 vol.), t. 1, Paris, Plon, 1924, p. 126-127.

impurs. Mais c'est la moindre des bévues de ce jeune vicaire, qui n'est qu'un écolier et qui écrit d'un ton de maître¹⁰⁴⁶. »

On peut s'interroger : la parodie d'un ouvrage d'histoire naturelle en « style de la Genèse » est-elle une parodie d'histoire naturelle ou – ce qui est autrement sulfureux – une parodie de la Genèse ? Voici le début du premier chapitre de la parodie :

1. Au commencement était la terre.

2. Or, la terre n'était que de l'eau chaude et du verre fondu ; car *le feu dominait dans la formation de notre planète*. [...]

4. Or, le verre fondu *se cristallisa par la voie aqueuse*, comme cela est écrit dans le 1^{er} et le 4^e volume de la grande histoire, et bien fortement exprimé (*tome 4, page 395*). [...]

7. Ce sont là *les montagnes primitives de la première époque du monde connu, de la plus ancienne opération de la nature*, comme cela se voit à chaque page de la grande histoire naturelle et physique des provinces méridionales de la France¹⁰⁴⁷.

La Genèse peut sembler plus malmenée que le livre de Giraud-Soulavie. Mais on comprend que, par « style de la Genèse », il faut sans doute entendre ce que nous appellerions « style d'autorité » : Barruel reproche aux chronologistes leur ton péremptoire, leurs affirmations autoritaires qui concurrencent l'autorité de la parole biblique. C'est aussi ce que Buffon reproche à l'« écolier qui écrit d'un ton de maître », comme nous l'avons vu plus haut. L'abbé Royou a reproché cela à Buffon dans sa réfutation des *Époques de la nature* : « Est-ce de ce ton inspiré qu'on doit proposer des hypothèses contraires aux écritures ? On commence d'abord par demander grâce pour une *simple hypothèse* ; et si on l'obtient, bientôt on saura la transformer en vérité démontrée¹⁰⁴⁸. » L'expression « ton inspiré », ainsi que les expressions « style de prédicateur » et « ton apostolique » qui figurent un peu plus loin dans le texte, dénonçant le style hypocrite qu'emploierait Buffon pour déplorer l'abus que l'on fait du nom du Dieu, renvoient aux deux aspects du texte sacré : la dimension prophétique et la fonction d'autorité. Les critiques adressées aux naturalistes attestent d'une crainte inspirée par la concurrence entre les styles sacré et profane employés pour emporter la conviction des lecteurs.

Avec les *Helviennes* de Barruel, il y a bel et bien parodie d'histoire naturelle, mais elle ne porte que sur la chronologie géologique. I. von Born et son traducteur français offrent enfin une véritable parodie portant sur les sciences de la vie.

¹⁰⁴⁶ BUFFON, *Correspondance générale*, op. cit., lettre CCCCLI (3 octobre 1781), t. II, p. 83-84.

¹⁰⁴⁷ BARRUEL, op. cit., t. I, p. 341-343.

¹⁰⁴⁸ ROYOU, *Le Monde de verre de M. le comte de Buffon, réduit en poudre, ou Réfutation de sa nouvelle théorie de la terre*, dans *L'Année littéraire* (1779, t. VIII, lettre 10), Genève, Slatkine, 1966, 37 vol., t. XXVI, p. 704.

C. L'ESSAI SUR L'HISTOIRE NATURELLE DE QUELQUES ESPÈCES DE MOINES DÉCRITS À LA MANIÈRE
DE LINNÉ D'I. VON BORN

Il s'agit de la traduction, du latin en français, d'une parodie des textes de Linné. On trouve également une *Histoire naturelle des moines, écrite d'après la méthode de M. de Buffon*¹⁰⁴⁹, mais il s'agit en fait d'une édition du même texte (avec une traduction légèrement différente), dont l'éditeur a changé le titre, estimant sans doute que le nom de Buffon était plus vendeur que celui de Linné.

Dans la préface, le traducteur (« Jean d'Antimoine », *alias* P. M. A. Broussonet, selon Brunet et Quérard) a apporté des modifications et des additions, et c'est presque le morceau le plus savoureux du volume. On y lit notamment ce passage, qui parodie les débats opposant les partisans des germes préexistants aux défenseurs de la génération spontanée :

Les climats un peu chauds conviennent surtout aux espèces de ce genre [les moines inquisiteurs], et en favorisent le plus la multiplication ; presque toutes y ont pris naissance. Nous ne hasarderons point de dire positivement de quelle manière elles ont été produites, les naturalistes ne manqueraient pas de s'élever contre notre sentiment. Nous sommes persuadés que tous les êtres sont produits par leurs semblables, et que le hasard qui était un mot déguisé par les Anciens sous les dénominations d'Esprit-de-vie, de Nature plastique, de Force génératrice, etc., ne produit rien et qu'il servait seulement à voiler leur ignorance. Depuis les découvertes d'Harvey et de Leeuwenhoek sur la génération, nous ne saurions douter que les germes ne soient préexistants à chaque individu ; mais il nous paraît très prouvé en même temps que la plupart des espèces de ce genre doivent leur origine à la pourriture¹⁰⁵⁰.

Une note dans le corps du texte témoigne encore de la volonté d'I. von Born de coller au plus près des préoccupations philosophiques des naturalistes : « C'est au moyen de cette espèce [le Bénédictin] que se fait la transition des moines qui ont un capuchon, aux abbés qui n'en ont point. La nature ne rompt jamais la chaîne qui unit entre elles toutes les espèces, tant est grande la force d'analogie qui rapprochant entre eux les différents êtres, compose les *Familles naturelles*¹⁰⁵¹ ! » Le préfacier se réfère-t-il précisément à Buffon lorsqu'il dit du Carme ordinaire, mauvais et violent, que, « Engendré par Élie et Élisée, il offre un exemple frappant de dégénération »¹⁰⁵² ?

¹⁰⁴⁹ *Histoire naturelle des moines, écrite d'après la méthode de M. de Buffon*, Paris, Quai des Augustins, 1790.

¹⁰⁵⁰ Jean D'ANTIMOINE [Pierre Marie Auguste BROUSSONNET], préface à Ignaz VON BORN, *Essai sur l'histoire naturelle de quelques espèces de moines, décrits à la manière de Linné*, Ouvrage traduit du latin et orné de figures par M. Jean d'Antimoine, naturaliste du Grand Lama, Monachopolis, 1784 (éd. originale latine : Vienne, 1783), p. xvj-xvij.

¹⁰⁵¹ Ignaz VON BORN, *Id.*, p. 3.

¹⁰⁵² *Id.*, p. 32.

La parodie d'I. von Born porte sur le latin (dans la version originale) et sur l'économie de moyens rhétoriques réalisée par Linné :

Description [du moine]. Le corps bipède, droit ; le dos courbé, la tête penchée en avant, toujours ornée d'un capuchon. [...] Du reste, animal avare, malpropre, exhalant une odeur fétide ; oisif, aimant mieux manquer de tout que de travailler. Les moines se rassemblent en troupe au soleil levant ou couchant et aussi dans la nuit ; ils crient tous ensemble, quand un d'entre eux a donné l'exemple ; [...] ils vivent de rapine et de quête [...] ¹⁰⁵³.

De manière très originale, la parodie porte aussi sur les planches d'histoire naturelle (ajoutées par le traducteur), car le livre contient des gravures représentant sous différents angles de vue les vêtements, sandales et accessoires qui caractérisent les différentes « espèces » de moines :



¹⁰⁵³ *Id.*, p. xxvj-xxvij.

Le scapulaire plus long antérieurement, plus court postérieurement, donne le caractère essentiel des Freres lais.

On le trouve dans les Bourgs & dans les Villes, sur-tout dans les Pays poissonneux.

Cette espece a pris naissance dans la Calabre, le Pays de l'huile; elle eut pour Pere François de Paule, & fut mise au jour par Alexandre VI, Pape au XV^e. siecle: ce François quand il fut assez macéré dans l'huile, flottait sur l'eau sans s'enfoncer comme un morceau de liege; on raconte cette histoire comme un miracle, comme si on ignorait que l'huile fût plus légère que l'eau.

Lanovius, *Chronicon generale ordinis Minimorum*, in-fol. Parisiis, Cramoisy, 1635.

Camus, Evêque de Bellay, de l'ouvrage des Moines, in-8°. Rouen, 1633.

Le jouet des Paillards, par le Curé du Mesnil Jourdain, in-12°. Rouen, 1623.

EXPLI-

EXPLICATIONS

Des Termes techniques, & des Figures.

PLANCHE I^{re}.

- Figure 1. *La tête velue, avec une tache nue sur le haut.*
- Fig. 2. *La tête garnie de poils, sillonnée par une corolle linéaire.*
- Fig. 3. *La tête rasée, la coiffure hémisphérique.*
- Fig. 4. *La tête rasée, la corolle velue, non interrompue.*
- Fig. 5. *La tête rasée, la corolle velue interrompue.*
- Fig. 6. *Le voile d'une femelle.*
- Fig. 7. *Le voile couvrant la face.*
- Fig. 8. *Le capuchon versatile.*

Fig. 44 et 45 : Gravure et sa légende, pour l'*Essai sur l'Histoire naturelle de quelques espèces de moines, décrits à la manière de Linné* d'I. VON BORN, Monachopolis, 1784. Clichés : Bibliothèque municipale de Nantes.

Cependant, si texte et gravures sont parodiés, la critique s'adresse évidemment plus aux ordres monastiques tournés en dérision qu'à la pratique de l'histoire naturelle de Linné.

Il est difficile de tirer des conclusions globales de l'étude des textes de Moncrif, Bourdon de Sigrais, Barruel et des auteurs de l'*Essai sur l'histoire naturelle de quelques espèces de moines, décrits à la manière de Linné*. Le recours à l'histoire naturelle y assume des fonctions variées : l'histoire naturelle est critiquée pour elle-même chez Bourdon de Sigrais et Barruel, mais elle n'est qu'un instrument de la critique anticléricale chez I. von Born. On peut remarquer cependant que ces textes semblent proposer des réécritures de plus en plus précises, comme si le champ discursif de l'histoire naturelle s'était resserré dans les consciences au cours du 18^e siècle.

Si l'étude des parodies d'histoire naturelle ne contribue pas plus à répondre à la question : l'histoire naturelle est-elle un genre à part entière ? c'est, nous l'avons dit, parce que le corpus doit être élargi et complété avec d'autres parodies dont nous soupçonnons fort l'existence, et qui restent à découvrir. Par ailleurs, il faudrait savoir si d'autres types de discours savants ont été parodiés au 18^e siècle. En ce cas, la comparaison des parodies de ces textes et des parodies d'histoire naturelle permettrait de dégager les traits perçus par les parodistes comme caractéristiques de l'histoire naturelle, et comme fondateurs de son genre littéraire.

Resserrons à présent notre étude autour des parodies de l'*Histoire naturelle* de Buffon, qui sont l'œuvre d'auteurs du 20^e siècle.

III. LES PARODIES DE L'*HISTOIRE NATURELLE* DE BUFFON AU 20^e SIÈCLE

En 1908, Proust donna cette définition du pastiche : « Paresse de faire de la critique littéraire, amusement de la critique littéraire en action¹⁰⁵⁴ ». P. Reboux, dans sa préface aux *Pastiches* de S. Monod, dit de ceux-ci que « chacun équivaut à une page de critique littéraire¹⁰⁵⁵ ». Proust et P. Reboux (auteur avec Ch. Müller des meilleurs parodies de Buffon) disent ici pourquoi les réécritures de l'*Histoire naturelle* doivent nous intéresser : elles en sont une critique, et une critique créative. Précisons que P. Reboux appelle *pastiche* ce que nous appelons *parodie*, à savoir : la réécriture humoristique d'un texte précis, plutôt que l'imitation sérieuse du style d'un auteur.

Au 20^e siècle, Buffon est la cible de parodies qui dénoncent les ridicules de sa prose ou de sa méthode naturaliste. En même temps qu'elles critiquent la manière de Buffon, ces parodies attestent de la célébrité et de la notoriété littéraire de l'*Histoire naturelle*, car une parodie n'est comprise du public qu'à condition qu'il soit connaisseur de l'œuvre détournée. Pour P. Reboux, l'auteur de parodies doit s'attaquer à des auteurs connus du très grand public, et dont le style contient des tics ou des faiblesses ; il souligne par ailleurs la nécessité de relire plume à la main les œuvres complètes des auteurs parodiés¹⁰⁵⁶. La parodie est chose sérieuse,

¹⁰⁵⁴ Marcel PROUST, cité par Olivier BARROT, dans la préface à Paul REBOUX et Charles MÜLLER, *À la manière de...*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1998 (1^e éd. : Grasset, 1908), p. 7. *À la manière de...* fut publié en cinq « séries », et c'est la quatrième, qui date de 1925, qui contient les parodies de Buffon.

¹⁰⁵⁵ Paul REBOUX, préface à Sylvain MONOD, *Pastiches*, Paris, Henri Lefebvre, 1963, p. v.

¹⁰⁵⁶ Voir Olivier BARROT, préface à Paul REBOUX et Charles MÜLLER, *op. cit.*, p. 10.

et n'a pas perdu en dignité depuis le 18^e siècle. P. Reboux écrit encore qu'« il faut un discernement avisé pour savoir épingler un ridicule et l'enchâsser dans un texte à la fois solennel et risible¹⁰⁵⁷. » Les parodies de Buffon nous montreront ainsi ce qui est ridicule aux yeux du lectorat – représenté par les parodistes – d'une époque donnée.

N'oublions pas cependant que les auteurs de parodies sont les premiers admirateurs des auteurs qu'ils malmènent. Dans l'« Avertissement » de ses *Pastiches*, S. Monod précise : « Presque tous font partie de mes écrivains préférés¹⁰⁵⁸ ». P. Reboux, dans sa préface à ces *Pastiches*, écrit : « Comme il sied en ce genre d'écrits, beaucoup de ces écrivains sont traités ici de façon burlesque. Ce genre d'irrévérence est parfois un moyen détourné de leur rendre hommage¹⁰⁵⁹. » Ambivalente, la parodie célèbre en même temps qu'elle tourne en dérision.

A. DES PARODIES « PATCHWORK »

Nous étudierons les parodies de l'*Histoire naturelle* qui figurent dans *À la manière de...* de P. Reboux et Ch. Müller (1^{er} tiers du 20^e siècle), dans *L'Art d'accommoder les classiques* de G.-A. Masson (1924), dans les *Pastiches* de S. Monod (1963), et dans divers romans de Y. Gaillard. Présentons rapidement ces ouvrages.

P. Reboux et Ch. Müller s'attaquent à des auteurs classiques (Racine) comme à des auteurs célèbres de leur temps et aujourd'hui oubliés (Déroulède, Gyp). Ils donnent trois courtes parodies des textes de Buffon consacrés aux quadrupèdes (reproduits dans l'appendice qui clôt ce chapitre). Leur recueil connut un franc succès au début du 20^e siècle, en apportant notamment un peu de joie dans les tranchées lors de la Première Guerre mondiale¹⁰⁶⁰.

Dans *L'Art d'accommoder les classiques*, G.-A. Masson imagine qu'un narrateur anonyme et mort fonde une revue littéraire, le *Journal des enfers*, à laquelle chaque auteur célèbre, depuis Salomon jusqu'à Musset, apporte sa contribution. Une phrase de ce narrateur doit retenir l'attention. Après avoir remarqué que chacun des auteurs participant à la revue s'est plagié lui-même par manque d'imagination, et qu'« il n'est pas une de ces pages qui ne soit faite de réminiscences, plus ou moins ingénieusement cousues », il se rassure : « Enfin, il n'y aura que les lettrés qui s'en apercevront. »¹⁰⁶¹ C'est dire que le lectorat de la parodie n'est

¹⁰⁵⁷ Paul REBOUX, préface à Sylvain MONOD, *op. cit.*, p. xv.

¹⁰⁵⁸ Sylvain MONOD, « Avertissement », *id.*, p. iv.

¹⁰⁵⁹ Paul REBOUX, préface à Sylvain MONOD, *id.*, p. vi.

¹⁰⁶⁰ Voir Paul REBOUX, *id.*, p. viii-x.

¹⁰⁶¹ Georges-Armand MASSON, *Le Journal des enfers*, dans *L'Art d'accommoder les classiques*, Paris, Éditions du siècle, 1924, p. 14.

pas si étendu que le laissent croire les propos de P. Reboux mentionnés plus haut. Dans ce volume, Buffon est l'auteur d'une *Histoire naturelle des bipèdes*. Les textes du naturaliste sont employés pour élaborer des satires sociales, et faire, entre autres portraits, ceux du Séducteur, du Gigolo, de la Dame du lavabo, ou encore du Sergent de ville.

Il y a peu à dire sur les *Pastiches* de S. Monod : comme nous le verrons, ses brèves parodies de Buffon sont sans doute les moins fines de notre corpus.

Y. Gaillard s'est intéressé à Buffon à plusieurs reprises au cours de sa carrière de romancier. Dans la « biographie imaginaire et réelle » qu'il lui consacre en 1977, il imagine un ancrage historique fictif : Humbert-Bazile et le chevalier de Buffon (frère du naturaliste) ont préparé un abrégé de l'*Histoire naturelle* en procédant par amputation de morceaux du texte¹⁰⁶². Y. Gaillard procède lui-même de cette manière pour parodier Buffon, y compris dans ses autres œuvres : *Supplément au voyage de La Pérouse. Essai sur les Voyages imaginaires et autres au dix-huitième siècle* (1980), et *La Sirène du jardin des plantes* (1981). À l'origine de la démarche de Y. Gaillard, il y a cette expérience de lecture déconcertante :

Cette lecture, au début ennuyeuse, me plongeait dans une sorte de stupeur, comme si l'accumulation verbale qui, de la terre au ciel, en passant par les volcans – « un volcan n'est qu'un fourneau » – et les aimants, constitue l'*Histoire naturelle*, n'avait pas eu pour objet d'explorer la nature. Plutôt s'agissait-il de constituer par la pensée une autre Nature, une anti-Nature, de même que certaines théories adjoignent à notre univers matériel une anti-matière, sœur noire, de la rencontre de laquelle il ne peut naître rien de bon¹⁰⁶³.

Le traitement que Y. Gaillard fait subir aux textes de Buffon a pour but de rendre patent l'artifice de cette histoire naturelle si peu naturelle, de rendre patent l'échec de ce qui, aux yeux de Y. Gaillard, aurait dû être le reflet de la nature et qui n'est somme toute qu'un flagrant artefact¹⁰⁶⁴. Peut-on considérer ses « collages » de citations de Buffon comme des parodies ? En réalité, la démarche de Y. Gaillard n'est pas aussi éloignée de celle de ses prédécesseurs qu'elle le paraît d'abord.

Ces parodistes ont en effet un point commun : lorsqu'ils parodient l'*Histoire naturelle*, ils procèdent par « collage » de citations, ce qu'ils ne font pas pour parodier d'autres auteurs. Le Buffon de P. Reboux et Ch. Müller écrit : « La puce est fort pétulante de sa nature. Elle

¹⁰⁶² Yann GAILLARD, *Buffon. Biographie imaginaire et réelle*, Paris, Hermann, 1977, p. 97. Cette idée lui est soufflée par H. NADAULT DE BUFFON, qui nous apprend que BUFFON avait en effet chargé son frère d'établir un abrégé de l'*Histoire naturelle*, projet abandonné en 1789 en raison d'une mésentente avec Panckoucke. Voir BUFFON, *Correspondance générale*, op. cit., t. I, p. 181-182, n. 3.

¹⁰⁶³ Yann GAILLARD, *Buffon. Biographie imaginaire et réelle*, op. cit., p. 99.

¹⁰⁶⁴ *Id.*, p. 99-101.

bondit sans effort, avec autant de puissance que de légèreté. Fièvre de son indépendance, elle est preste, très alerte, très prompte, capricieuse et vagabonde ; elle aime à grimper sur les lieux escarpés, elle se montre, se cache ou fuit, et toute la souplesse de ses organes suffit à peine à la rapidité de ces mouvements qui lui sont naturels¹⁰⁶⁵. » Chez Buffon, « les geais sont fort pétulants de leur nature »¹⁰⁶⁶, le chevreuil « bondit, sans effort, avec autant de force que de légèreté »¹⁰⁶⁷, les chevaux sont « fiers de leur indépendance »¹⁰⁶⁸, et la chèvre « est vive, capricieuse, lascive et vagabonde. [...] elle aime à s'écarter dans les solitudes, à grimper sur les lieux escarpés ; [...] saute, s'approche, s'éloigne, se montre, se cache, ou fuit, comme par caprice [...] et toute la souplesse des organes, tout le nerf du corps, suffisent à peine à la pétulance et à la rapidité de ces mouvements, qui lui sont naturels »¹⁰⁶⁹. La puce de P. Reboux et Ch. Müller est une chimère littéraire composée des articles consacrés par Buffon à tous ces animaux. Le *Gigolo* du Buffon de G.-A. Masson est essentiellement un montage d'extraits du *Cheval* et du *Chat* du véritable Buffon. Souvent, G.-A. Masson sélectionne dans l'*Histoire naturelle* des passages pouvant être lus à double sens, comme cet extrait du *Bœuf* appliqué au *Mari* : « Dans certaines maisons, on a coutume de l'atteler par ces bois. La seule raison qu'on ait pu m'en donner est qu'on le conduit ainsi plus aisément¹⁰⁷⁰. » Cette manière d'utiliser les textes de Buffon ne comporte que peu de critique de leur valeur. Dans les parodies de Y. Gaillard, la composition solidement charpentée des articles de Buffon est mise à mal par ce procédé de « patchwork ». Collage de morceaux extraits d'un même texte, il pourrait être comparé aux compressions plastiques, et nous emploierons ce mot de *compression*, qui nous semble le mieux désigner le procédé et le résultat obtenu. Il suscite le rire en donnant une reflet déformé et absurde des textes originaux.

Ainsi, les parodies de Buffon sont essentiellement des puzzles composés de phrases de l'*Histoire naturelle* dont quelques mots seulement sont détournés, alors que dans les ouvrages où nous avons trouvé ces parodies, les œuvres des autres auteurs font l'objet de pastiches : leur style est imité. Ceci nous renvoie à la définition de la parodie de G. Genette. Revenant aux définitions de l'âge classique pour clarifier la théorie littéraire de l'hypertextualité, celui-ci distingue la transformation d'un texte singulier (parodie) et l'imitation d'un style (pastiche). Constatant qu'aucune œuvre après celle de Hugo n'a suscité un traitement

¹⁰⁶⁵ Paul REBOUX et Charles MÜLLER, *La Puce*, op. cit., p. 290-291.

¹⁰⁶⁶ BUFFON [GUÉNEAU DE MOTBEILLARD], *Le Geai* (1775), § 4, *H. n.*, t. XVIII (*H. n. des Oiseaux*, t. III) / *O. c.*, t. V, p. 301 a.

¹⁰⁶⁷ BUFFON, *Le Chevreuil* (1756), § 1, *H. n.*, t. VI / *O. c.*, t. III, p. 700.

¹⁰⁶⁸ BUFFON, *Le Cheval* (1753), § 3, *H. n.*, t. IV / *O. c.*, t. III, p. 521 b / Pléiade, p. 504.

¹⁰⁶⁹ BUFFON, *Le Chèvre* (1755), § 6, *H. n.*, t. V / *O. c.*, t. III, p. 599 b / Pléiade, p. 611-612.

¹⁰⁷⁰ Georges-Armand MASSON, *Le Mari*, op. cit., p. 211. Voir aussi BUFFON, *Le Bœuf* (1753), § 12, *H. n.*, t. IV / *O. c.*, t. III, p. 579 b / Pléiade, p. 577.

parodique comparable dans son ampleur à celui qu'a connu le poète, D. Sangsue montre en quoi « les pratiques hypertextuelles ont changé : à la fin du 19^e siècle, le pastiche remplace la parodie. Sous l'impulsion des *Pastiches* de Proust et des *À la manière de...* de Reboux et Müller, les "parodistes" se transforment en pasticheurs, caricaturant le style des écrivains en vogue plutôt que leurs œuvres »¹⁰⁷¹. Pourtant, les auteurs qui réécrivent Buffon au 20^e siècle proposent plutôt des parodies (ils manipulent des passages précis des textes de Buffon). Buffon se verrait donc affublé d'un statut particulier parmi les auteurs réécrits à cette époque. L'explication de ce phénomène doit être cherchée dans l'histoire « scolaire » de l'œuvre de Buffon.

B. L'ÉCOLE RESPONSABLE DES MALHEURS DE BUFFON

Pour H. Lebasteur, « par ses défauts comme par ses qualités, Buffon est *maître* au sens pédagogique du mot, maître des apprentis écrivains et des écrivains, de ceux qui produisent l'œuvre d'art, et de ceux qui l'interprètent. Son public naturel nous paraît être, par un rapprochement singulier, les écoliers qui écrivent leur devoir et les auteurs qui écrivent des livres¹⁰⁷². » Ces lignes sont significatives du poids du traitement scolaire des textes de Buffon sur leur réception moderne.

Au début du 20^e siècle, le professeur de lycée V. Bouillot, écrit une gamme de manuels adaptés aux différents niveaux des écoliers. *Le Français par les textes*, sans doute édité pour la première fois en 1913, est destiné aux élèves de cours supérieur et complémentaire, et la couverture précise qu'il a été « adopté pour les écoles primaires de la ville de Paris ». Dans cet ouvrage, les extraits de textes d'auteurs célèbres doivent servir de support aux réflexions des élèves concernant divers points de grammaire, de syntaxe, d'orthographe, et doivent aussi leur fournir des sujets de rédaction. Pour ce qui est des textes de Buffon, ils sont au nombre de trois : *La Poule* (c'est-à-dire *Le Coq* dans l'*Histoire naturelle*) dans le chapitre consacré à la formation des mots (thème de l'extrait retenu : héroïsme de la mère poule défendant sa progéniture), *La Fauvette* dans le chapitre consacré au nom (thème de l'extrait retenu : les fauvettes animent gaiement la nature), et *L'Âne* dans le chapitre consacré à l'article et aux adjectifs (thème de l'extrait retenu : réhabilitation de cet animal méprisé et maltraité). L'extrait intitulé *La Poule* est de ceux qui ont contribué à la réputation qu'a Buffon de n'aborder les bêtes qu'avec un regard humanisant. L'extrait de *La*

¹⁰⁷¹ Daniel SANGSUE, *op. cit.*, p. 83.

Fauvette est de ceux qui ont fondé sa réputation de peintre, de chantre pittoresque de la nature. On y trouve notamment cette phrase : « Le matin, on la voit recueillir la rosée ; et, après ces courtes pluies qui tombent pendant les jours d'été, courir sur les feuilles mouillées, et se baigner dans les gouttes qu'elle secoue du feuillage¹⁰⁷³. » Parmi les exercices tirés de la lecture de cet extrait figure le suivant : « Buffon appelle les *oiseaux* les *habitants de l'air* ; trouver des périphrases qui désignent : *le lion, l'aigle, la colombe, le hibou, la moisson, un maître vigilant*¹⁰⁷⁴. » On comprend que ce type d'exercice a marqué les esprits scolaires, qui n'ont plus vu dans Buffon qu'un faiseur de périphrases. Voici un exemple précis du rapport qui unit l'enseignement scolaire et la parodie autour des textes de Buffon. Le Buffon de P. Reboux et Ch. Müller écrit : « La puce est susceptible d'éducation, et l'on en a vu d'assez bien dressées pour faire curiosité de spectacle¹⁰⁷⁵. » Cette phrase est détournée de *L'Âne* de Buffon, dans lequel on lit : « Il est susceptible d'éducation, et l'on en a vu d'assez bien dressés pour faire curiosité de spectacle¹⁰⁷⁶ », et qui est proposé aux enfants dans *Le Français par les textes* de V. Bouillot¹⁰⁷⁷.

Dans *Comment il faut lire les auteurs classiques français*, paru en 1913, c'est-à-dire à peu près en même temps que le livre de V. Bouillot, A. Albalat cite les articles consacrés à l'oie, au rossignol, à la fauvette et au cygne comme des exemples de mauvais style et de mauvais goût, et signale que « les trois quarts des lecteurs ne connaissent guère de Buffon que ces recueils de peintures précieuses, distribués autrefois comme prix dans tous les pensionnats d'éducation¹⁰⁷⁸ ». Cette pratique des textes de Buffon les a apparemment figés, transformés en réservoirs de formules toutes faites. On trouve un symptôme du figement des phrases de Buffon, apprises par cœur par les enfants, chez Giraudoux. M. Delon commente ainsi le dialogue intertextuel entre Buffon et le dramaturge : « Une des petites écolières d'*Intermezzo*, pour ne citer qu'elle, préfère répliquer à l'inspecteur que la fleur est la plus belle conquête de l'homme. Réponse, poétiquement anarchique et tendrement écologique, de Giraudoux à Monsieur le comte¹⁰⁷⁹. » On peut ajouter que le détournement de la phrase de Buffon consiste en la transformation d'une formule grandiloquente, liée au registre épique et à la permanence

¹⁰⁷² Henri LEBASTEUR, *Buffon*, Paris, Lecène et Oudin, 1888, p. 236.

¹⁰⁷³ BUFFON, *La Fauvette*, cité par Victor BOUILLOT, *Le Français par les textes*, Paris, Hachette, s. d. [vers 1915], p. 118.

¹⁰⁷⁴ Victor BOUILLOT, *id.*, p. 120.

¹⁰⁷⁵ Paul REBOUX et Charles MÜLLER, *La Puce*, *op. cit.*, p. 291.

¹⁰⁷⁶ BUFFON, *L'Âne* (1753), § 15, *H. n.*, t. IV / *O. c.*, t. III, p. 570 b / Pléiade, p. 563.

¹⁰⁷⁷ Victor BOUILLOT, *op. cit.*, p. 139. Le passage donne notamment lieu à cette consigne, aujourd'hui presque impossible à donner à un élève (à moins de prendre le mot *âne* dans son emploi insultant) : « Faire le portrait d'un âne qui vous est familier », p. 140.

¹⁰⁷⁸ Antoine ALBALAT, *Comment il faut lire les auteurs classiques français de Villon à Victor Hugo*, Paris, Armand Colin, 2^e éd., 1915 (1^e éd. 1913), p. 263.

¹⁰⁷⁹ Michel DELON, Pléiade, p. xxxv.

de la tradition militaire virile, en une formule poétique, consacrée au symbole de la fragilité, de l'éphémère et de la délicatesse féminine. Dans *Sodome et Gomorrhe*, Lia, après avoir dénoncé la promesse illusoire du mari, de « cet être avec sa panoplie de biceps et de devoir promis à toute vierge », conclut : « L'homme est la plus fausse conquête de l'homme. »¹⁰⁸⁰ Aux yeux de Giraudoux, la phrase de Buffon semble être l'emblème stylistique et idéologique d'un passé conventionnel, rigide et sans fondement réel, l'emblème de l'artifice imposé à la nature. Le célèbre début du *Cheval* est régulièrement réécrit, notamment par G.-A. Masson, dans *Le Gigolo* : « La plus noble conquête que la femme ait jamais faite est celle de ce brillant animal qui partage avec elle les bénéfices de la nuit et les plaisirs de la journée¹⁰⁸¹. » *Le Cheval* est le seul texte de Buffon qui soit utilisé de manière très récurrente dans les parodies de G.-A. Masson. C'est sans doute la conséquence des « récitations » scolaires.

On peut remarquer que les parodies de P. Reboux et Ch. Müller, qui décrivent des insectes (pou, punaise et puce), traitent essentiellement des caractéristiques de l'*Histoire naturelle* des quadrupèdes : c'est ce que connaît le mieux le grand public de 1925 parce que c'est cette partie de l'œuvre de Buffon qui lui est donnée à reconnaître depuis l'école.

Voyons à présent ce que les parodies de l'*Histoire naturelle* nous révèlent de la lecture qu'en font leurs auteurs. Pour organiser la suite de cette partie, nous avons tenté de définir les traits de l'œuvre de Buffon mis en valeur par ces parodies.

C. PARODIES DE LA TECHNIQUE DESCRIPTIVE DE BUFFON

Les parodistes relèvent l'attention portée par Buffon aux détails, et parfois même aux détails insignifiants. G.-A. Masson et S. Monod ont remarqué quelle importance Buffon accordait aux cris des animaux. Le Buffon de G.-A. Masson écrit : « La voix du Maître d'hôtel est un grondement, un gros murmure, souvent mêlé d'un frémissement de dents qu'il fait surtout entendre lorsque le pourboire n'est pas suffisant. » Il écrit aussi de la Concierge qu'elle a « le cri semblable à celui d'un dogue en colère ; elle a même la voix plus forte et plus rauque que le chien irrité »¹⁰⁸². Le véritable Buffon, toujours attentif aux cris des animaux, écrit par exemple, dans *Le Cochon d'Inde* : « Ils ont un grognement semblable à celui d'un petit cochon de lait : ils ont aussi une espèce de gazouillement qui marque leurs

¹⁰⁸⁰ Jean GIRAUDOUX, *Sodome et Gomorrhe* (1943), Acte II, sc. 8, Paris, Librairie générale française/Le Livre de Poche, 1991, p. 884.

¹⁰⁸¹ Georges-Armand MASSON, *Le Gigolo*, op. cit., p. 217.

plaisirs lorsqu'ils sont auprès de leur femelle, et un cri fort aigu lorsqu'il ressentent de la douleur¹⁰⁸³. » Le Buffon de S. Monod se propose de traduire en langage humain « une sorte de cri particulier » par lequel le coq appelle sa poule. Il considère que « le cri du tapir est une sorte de petit susurrement, qui rappelle le chant de l'abeille¹⁰⁸⁴. » Ce susurrement d'insecte attribué au tapir rappelle bien le gazouillis (d'oiseaux) attribué par Buffon aux cochons d'Inde. Remarquons encore que les deux articles parodiés, *Le Coq* et *Du Tapir ou maïpouri*, s'intéressent bien aux cris des deux animaux¹⁰⁸⁵. S. Monod dénonce ici le rapprochement absurde entre espèces incomparables, et relève surtout chez Buffon le souci du détail insignifiant. C'est ce qui l'amène sans doute à se moquer aussi de la figure de la prétérition, parfois employée par Buffon pour obtenir l'indulgence du lecteur auquel il propose la description d'un animal qui n'est plus à décrire. Concernant le coq, le Buffon de S. Monod écrit : « Tout le monde connaît cet oiseau : je crois donc inutile de le décrire. Le coq a le bec assez court et un peu recourbé [...]»¹⁰⁸⁶. Le Buffon de S. Monod est par ailleurs un adepte de la tautologie, et n'hésite pas à affirmer : « Le coq boit en prenant l'eau dans son bec. Un coq parfait est celui qui réunit toutes les qualités¹⁰⁸⁷. » Buffon aurait donc une forte tendance à « enfoncer des portes ouvertes ». En effet : le coq, écrit-il, « boit en prenant de l'eau dans son bec et levant la tête à chaque fois pour l'avalier »¹⁰⁸⁸.

P. Reboux et Ch. Müller ont bien senti quelle était au yeux de Buffon l'importance du mouvement des animaux¹⁰⁸⁹, manifestée notamment par leur capacité à bondir, mesurée par Buffon pour chaque espèce compétente en la matière. Dans *Le Cheval*, le naturaliste écrit : « La nature est plus belle que l'art, et dans un être animé la liberté des mouvements fait la belle nature : voyez ces chevaux qui se sont multipliés dans les contrées de l'Amérique espagnole, et qui y vivent en chevaux libres, leur démarche, leur course, leurs sauts, ne sont ni

¹⁰⁸² Georges-Armand MASSON, *Le Maître d'hôtel et La Concierge*, op. cit., p. 222 et 224.

¹⁰⁸³ BUFFON, *Le Cochon d'Inde* (1760), § 2, *H. n.*, t. VIII / *O. c.*, t. IV, p. 67.

¹⁰⁸⁴ Sylvain MONOD, *Le Coq et Le Tapir*, op. cit., p. 20 et 22.

¹⁰⁸⁵ BUFFON [et GUÉNEAU DE MONTBEILLARD], *Le Coq* (1771), § 3, *H. n.*, t. XVII (*H. n. des Oiseaux*, t. II) / *O. c.*, t. V, p. 148, b / *Pléiade*, p. 1104 : « Il chante indifféremment la nuit et le jour, mais non pas régulièrement à certaines heures, et son chant est fort différent de celui de sa femelle, quoiqu'il y ait aussi quelques femelles qui ont le même cri du coq, c'est-à-dire qui font le même effort du gosier avec un moindre effet ; car leur voix n'est pas si forte, et ce cri n'est pas si bien articulé. » BUFFON, *Du Tapir ou maïpouri* (1782), § 5, *H. n.*, t. XXXV (*Supp.*, t. VI) / *O. c.*, t. IV, p. 353 a : « Les tapirs n'ont pas d'autre cri qu'une espèce de sifflet vif et aigu, que les chasseurs et les Sauvages imitent assez parfaitement pour les faire approcher et les tirer de près. »

¹⁰⁸⁶ Sylvain MONOD, *Le Coq*, op. cit., p. 20.

¹⁰⁸⁷ *Ibid.*

¹⁰⁸⁸ BUFFON [et GUÉNEAU DE MONTBEILLARD], *Le Coq* (1771), § 4, *H. n.*, t. XVII (*H. n. des Oiseaux*, t. II) / *O. c.*, t. V, p. 148 b / *Pléiade*, p. 1104.

¹⁰⁸⁹ Voir notre article « “Quoique tout soit également parfait en soi...” Valeur des formes du vivant chez Buffon », *La Littérature et ses monstres*, dir. S. Daniel, M. Levacher et H. Prigent, Nantes, Cécile Defaut, 2006, p. 105-106.

gênés ni mesurés ; *fiers de leur indépendance*, ils fuient la présence de l'homme [...] ¹⁰⁹⁰. » Citons une seconde fois *La Puce* de P. Reboux et Ch. Müller : « La puce est fort pétulante de sa nature. Elle bondit sans effort, avec autant de puissance que de légèreté. Fièrre de son indépendance, elle est preste, très alerte, très prompte, capricieuse et vagabonde ; elle aime à grimper sur les lieux escarpés, elle se montre, se cache ou fuit, et toute la souplesse de ses organes suffit à peine à la rapidité de ces mouvements qui lui sont naturels ¹⁰⁹¹. » Nous avons vu que ce texte était un collage de citations extraites de *La Chèvre* pour l'essentiel, et de plusieurs autres articles. Buffon écrit de la chèvre :

[...] elle est vive, capricieuse, lascive et vagabonde. [...] elle aime à s'écarter dans les solitudes, à grimper sur les lieux escarpés ; [...] elle marche, elle s'arrête, elle court, elle bondit, elle saute, s'approche, s'éloigne, se montre, se cache, ou fuit, comme par caprice, et sans autre cause déterminante que celle de la vivacité bizarre de son sentiment intérieur, et toute la souplesse des organes, tout le nerf du corps suffisent à peine à la pétulance et à la rapidité de ces mouvements, qui lui sont naturels ¹⁰⁹².

La Chèvre illustre l'attention que Buffon porte à la liberté des mouvements des animaux, et figure parmi les articles les mieux connus du grand public, ce qui assure la « reconnaissance » de l'original et l'efficacité de la parodie.

Les parodistes ont remarqué que Buffon propose de certains animaux des descriptions par le négatif. Le Buffon de P. Reboux et Ch. Müller écrit au sujet du pou : « Point de dents, ni de griffes, point de sabots frappant le sol, des jambes trop courtes, mal tournées, un visage sans expression, le poil rare et incolore, la démarche embarrassée, nul autre moyen de défense que l'opiniâtreté ¹⁰⁹³. » P. Reboux et Ch. Müller se moquent ici des définitions par défaut, des descriptions par le négatif, caractérisées syntaxiquement par la parataxe, auxquelles Buffon se livre lorsqu'il a affaire à un animal dont la conformation lui paraît absurde, ou lorsqu'il veut gagner en expressivité pathétique. Dans *L'Unau et l'aï*, il écrit : « point d'armes pour attaquer ou se défendre ; nul moyen de sécurité, pas même en grattant la terre ; nulle ressource de salut dans la fuite » ¹⁰⁹⁴. Dans *La Sirène du jardin des plantes*, Y. Gaillard a lui aussi relevé ce type de description dans sa parodie de l'article de l'hippopotame : « L'hippopotame a la peau très épaisse. Il n'a pas la gueule d'une grandeur médiocre. Il n'a pas les pieds divisés en deux ongles mais en quatre. Il n'a pas la queue du cochon, mais celle de la tortue. Il n'a pas le museau relevé. Il n'a pas de crinière. Il a seulement quelques poils. Sa voix est moyenne. Il

¹⁰⁹⁰ BUFFON, *Le Cheval* (1753), § 3, *H. n.*, t. IV / *O. c.*, t. III, p. 521 b / Pléiade, p. 504. Nous soulignons.

¹⁰⁹¹ Paul REBOUX et Charles MÜLLER, *La Puce*, *op. cit.*, p. 290-291.

¹⁰⁹² BUFFON, *La Chèvre* (1755), § 6, *H. n.*, t. V / *O. c.*, t. III, p. 599 a-b / Pléiade, p. 611-612.

¹⁰⁹³ Paul REBOUX et Charles MÜLLER, *Le Pou*, *op. cit.*, p. 289.

¹⁰⁹⁴ BUFFON, *L'Unau et l'aï* (1765), § 1, *H. n.*, t. XIII / *O. c.*, t. IV, p. 342 a.

n'a pas quarante-quatre dents mais trente-deux. Ses jambes sont courtes. Il est doux, pesant et lent¹⁰⁹⁵. » Les parodistes dénoncent l'éclatement du portrait de l'animal et l'absence de vue d'ensemble cohérente induits par ces descriptions par défaut. Ils exagèrent le caractère hétéroclite des articles de Buffon, dont il est vrai que, parfois, ils ne laissent pas d'image simple et unifiée de l'animal décrit dans la mémoire du lecteur.

Les parodistes ont aussi remarqué que Buffon a pour habitude d'opérer des comparaisons entre les différentes formes animales. Le Buffon de P. Reboux et Ch. Müller écrit au sujet de la puce : « Il semble que sa tête soit peu proportionnée à son abdomen. Cependant, elle a des oreilles qui sont bien faites et d'une juste grandeur, sans être courtes comme celles du taureau ou trop longues comme celles de l'âne¹⁰⁹⁶. » Ceci renvoie aux nombreuses comparaisons qu'établit Buffon entre les formes des différentes espèces. Ainsi, il écrit au sujet du lion : « sa taille n'est point excessive comme celle de l'éléphant ou du rhinocéros ; elle n'est ni lourde, comme celle de l'hippopotame ou du bœuf, ni trop ramassée, comme celle de l'hyène ou de l'ours, ni trop allongée, ni déformée par des inégalités comme celle du chameau »¹⁰⁹⁷. On trouve le même procédé comparatif dans *Le Cheval* :

Le cheval est de tous les animaux celui qui, avec une grande taille, a le plus de proportion et d'élégance dans les parties de son corps ; car en lui comparant les animaux qui sont immédiatement au-dessus et au-dessous, on verra que l'âne est mal fait, que le lion a la tête trop grosse, que le bœuf a les jambes trop minces et trop courtes pour la grosseur de son corps, que le chameau est difforme, et que les plus gros animaux, le rhinocéros et l'éléphant, ne sont, pour ainsi dire, que des masses informes¹⁰⁹⁸.

Avec leur *Puce*, P. Reboux et Ch. Müller accentuent donc l'impression d'absurdité qui naît de la comparaison des formes animales hétéroclites, que l'on trouve dans au moins deux des articles de l'*Histoire naturelle* les plus connus – et peut-être le plus souvent étudiés à l'école depuis le 19^e siècle. L'extrait du *Cheval* est réécrit par G.-A. Masson. Son Buffon écrit : « Le Mannequin est, de toutes les créatures, celle qui, avec une grande taille, a le plus de proportion et d'élégance dans les parties de son corps ; car en lui comparant les êtres que nous venons de décrire, on verra que le Vieux Marcheur est mal fait, que le Mari est trop gros, que le Danseur est trop maigre, que l'Amoureux a l'air de ne pas savoir que faire de ses mains¹⁰⁹⁹. » La comparaison des formes animales fait l'objet de nombreuses parodies : elle semble être aux yeux des parodistes une caractéristique et un ridicule de l'*Histoire naturelle*.

¹⁰⁹⁵ Yann GAILLARD, *La Sirène du jardin des plantes*, Paris, Pierre Belfond, 1981, p. 145.

¹⁰⁹⁶ Paul REBOUX et Charles MÜLLER, *La Puce*, op. cit., p. 291.

¹⁰⁹⁷ BUFFON, *Le Lion* (1761), § 7, *H. n.*, t. IX / *O. c.*, t. IV, p. 166 b / Pléiade, p. 848.

¹⁰⁹⁸ BUFFON, *Le Cheval* (1753), § 22, *H. n.*, t. IV / *O. c.*, t. III, p. 528 a / Pléiade, p. 517.

¹⁰⁹⁹ Georges-Armand MASSON, *Le Mannequin*, op. cit., p. 219.

Cela nous fait prendre conscience que Buffon, qui avait fondé sa définition de l'espèce sur des critères autres que ceux de la ressemblance entre les formes animales, demeurerait attaché à ces ressemblances¹¹⁰⁰.

Enfin, les parodistes modernes sont sensibles à l'audace des images employées par Buffon. Le naturaliste a écrit : « autant la nature nous a paru vive, agissante, exaltée dans les singes, autant elle est lente, contrainte et resserrée dans ces paresseux¹¹⁰¹ ». Le Buffon de P. Reboux et Ch. Müller écrit : « Le pou est aussi lent, contraint, resserré que le cheval est fier, ardent, impétueux¹¹⁰² ». Les parodistes imitent la construction ternaire et empruntent le vocabulaire imagé pour associer deux animaux inassociables là où Buffon comparait des formes sujettes à comparaison. L'absurde provient du passage sémantique de l'image abstraite (la Nature resserrée) à l'image concrète (le pou resserré). Dans la parodie du coq de S. Monod, l'audace des images de Buffon est dénoncée par l'incise « si j'ose dire » : « Les ailes sont, si j'ose dire, étagées, et son plumage, d'un éclat métallique, constitue son principal ornement¹¹⁰³. » L'expression « si j'ose dire » renvoie à l'expression « pour ainsi dire », en effet souvent employée par Buffon, et qui est perçue comme un tic d'écriture du naturaliste, symptomatique d'un emploi abusif des images. Par exemple, dans *Le Chameau*, nous l'avons déjà vu, Buffon décrit le désert comme « une terre morte et, pour ainsi dire, écorchée par les vents »¹¹⁰⁴ ; les auteurs de parodies sont libres de trouver l'image maladroite.

Les parodistes relèvent ainsi des traits caractéristiques de la méthode descriptive de Buffon. S'ils sont sensibles à la forme de ses textes, ils ne négligent pas sa manière d'en élaborer le fond.

D. PARODIES DE LA MÉTHODE NATURALISTE DE BUFFON

Le plan des articles consacrés au pou et à la puce par P. Reboux et Ch. Müller reproduit la structure des articles de Buffon : description physique, description morale, reproduction pour le premier article ; comportement, description physique, naturel, reproduction, anecdotes instructives pour le second¹¹⁰⁵. Cette structure est donc perçue comme caractéristique de la manière de Buffon. Dans « *Variétés de l'espèce humaine* d'après

¹¹⁰⁰ Bien entendu, Buffon n'y est sensible que comme à un outil pédagogique capable de susciter efficacement une image mentale de l'animal chez le lecteur, mais pas comme à un outil de définition de l'espèce.

¹¹⁰¹ BUFFON, *L'Unau et l'ai* (1765), § 1, *H. n.*, t. XIII / *O. c.*, t. IV, p. 342 a.

¹¹⁰² Paul REBOUX et Charles MÜLLER, *Le Pou*, *op. cit.*, p. 289.

¹¹⁰³ Sylvain MONOD, *Le Coq*, *op. cit.*, p. 20.

¹¹⁰⁴ BUFFON, *Le Chameau et le dromadaire* (1764), § 1, *H. n.*, t. XI / *O. c.*, t. IV, p. 476-477.

¹¹⁰⁵ Paul REBOUX et Charles MÜLLER, *Le Pou et La Puce*, *op. cit.*, p. 289-291.

M. de Buffon », le procédé de « compression » utilisé par Y. Gaillard crée en premier lieu un effet comique en effaçant toute construction logique, et en suscitant des rapprochements incongrus : « Lapons : les mêmes inclinations pour un gros chat noir, auquel ils disent tous leurs secrets stupides, peureux, coureurs sur la neige à patins épais. Ils portent un bâton ferré à la main, ils vont à la chasse à l'eau-de-vie et au tabac. De religion, aucune idée, ni d'un Être abject¹¹⁰⁶. » Le résultat est drôle, et poétique de par l'absurdité du propos obtenu autant que par sa grande force d'évocation. Le procédé peut sembler très artificiel, reposant sur une technique étrangère à la compréhension sensible du texte de Buffon, mais il comporte cependant une dimension critique. Ce que rend manifeste ce type de reconstruction des textes anthropologiques de Buffon, c'est leur aspect éclaté, anecdotique, foisonnant, luxuriant aussi. C'est une perception moderne de ces textes, qui mettent en scène des « personnages » ethniques : ceux-ci nous semblent encore tout aussi exotiques qu'ils le paraissaient aux lecteurs du 18^e siècle, en raison des noms qui leur sont donnés (Borandiens, Ostiaques, Tonguses, Peguans, Banianes, Naires de Calicut, Canarins, Omaguas, etc.¹¹⁰⁷) et auxquels, souvent, nous n'associons plus rien.

Les parodistes s'intéressent par ailleurs au traitement de la classification par Buffon. Dans sa parodie du *Coq*, S. Monod écrit : « On a donné le nom de coqs à diverses variétés d'oiseaux qui appartiennent, en fait, à des genres différents. Cette confusion est fâcheuse. Nous citerons parmi ceux-ci : le coq de bouleau, le coq de bruyère, [...] le coq de roche ou rupicole, et – puisqu'il faut le nommer – le coq merdeux¹¹⁰⁸. » Ceci ne constitue pas une critique d'un défaut de l'*Histoire naturelle* : la méthode de Buffon est le prétexte à un trait d'humour scatologique, qui ridiculise le pompeux naturaliste plutôt qu'il n'en dénonce un travers. Cependant, la sensibilité de Y. Gaillard à la méthode qu'emploie Buffon dans le cadre de sa réflexion sur la définition de l'espèce, mérite d'être relevée. Dans la très courte parodie qu'il donne de l'article consacré à la zibeline, son Buffon écrit en tout et pour tout : « Presque tous les naturalistes ont parlé de la zibeline sans la connaître autrement que par sa fourrure¹¹⁰⁹. » Y. Gaillard rend compte du soin qu'apporte Buffon à la critique du travail de ses prédécesseurs, mais en laissant entendre que le naturaliste ne fait pas mieux.

Les parodistes s'intéressent aussi au rapport qu'entretient Buffon avec ses sources livresques. Le Buffon de P. Reboux et Ch. Müller remarque l'attention portée par de jeunes

¹¹⁰⁶ Y. GAILLARD, *Supplément au voyage de La Pérouse. Essai sur les Voyages imaginaires et autres au dix-huitième siècle*, Paris, Maurice Nadeau/Papyrus, 1980, p. 183.

¹¹⁰⁷ Pour savoir à quels peuples correspondent ces noms, voir les notes de Stéphane SCHMITT aux *Variétés dans l'espèce humaine*, Pléiade.

¹¹⁰⁸ Sylvain MONOD, *Le Coq*, op. cit., p. 20-21.

¹¹⁰⁹ Yann GAILLARD, *La Sirène*, op. cit., p. 134.

poux envers leurs aînés, et estime qu'« on est en droit de croire que véritablement, comme l'ont dit les Anciens », ceux-ci font preuve de piété filiale¹¹¹⁰. Dans *Le Mannequin*, le Buffon de G.-A. Masson écrit : « Les relations des voyageurs s'accordent avec les témoignages des Anciens au sujet de l'Homme-sandwich et de son collègue féminin le Mannequin. Ils conviennent que l'Homme-sandwich s'apprivoise aisément, qu'on le dresse au moyen de quelque argent¹¹¹¹. » Dans *La Concierge*, ce même Buffon écrit : « Les Anciens disent de la Concierge que sa vue est assez perçante pour pénétrer les corps opaques, tels que murs, portes, et enveloppes de lettres¹¹¹². » Les parodistes s'interrogent aussi sur les sources non autorisées de Buffon. P. Reboux et Ch. Müller ont remarqué un certain manque de précision dans l'information scientifique délivrée par le naturaliste, et son recours à la source indéterminée et sujette à caution du « on » : « On a vu de jeunes poux vigoureux aider leur vieux père », « les femelles portent, dit-on, deux mois »¹¹¹³. Pour sa part, S. Monod fait écrire à son Buffon : « Des personnes qui ont eu l'occasion d'observer [le] comportement [des parallélépipèdes obliques] d'assez près m'affirment que leurs victimes se rencontrent surtout parmi les candidats au baccalauréat¹¹¹⁴. »

Le procédé de « compression » employé par Y. Gaillard a également la capacité de révéler la proximité du texte du naturaliste avec des récits fantasques (récits de voyageurs anciens par exemple) qui tendent à donner une vision caricaturale de leur objet. Voici un texte de Buffon, suivi de sa transformation par Y. Gaillard :

[...] et quoiqu'en général cette nation [celle des Moscovites] soit du même sang que les autres nations européennes, on y trouve cependant beaucoup d'individus qui ont la forme du corps carrée, les cuisses grosses et les jambes courtes comme les Tartares [...]. Les Chinois ont des mœurs tout opposées ; [...] mais si on les compare aux Tartares par la figure et par les traits, on y trouvera des caractères d'une ressemblance non équivoque.

Les Chinois, selon Jean Hugon, ont les membres bien proportionnés, et sont gros et gras ; [...] ceux qui habitent les provinces méridionales sont plus bruns [...]. Selon Dampier et quelques autres voyageurs, les Chinois ne sont pas tous, à beaucoup près, gros et gras ; [...] ils sont naturellement blancs, surtout dans les provinces septentrionales : ceux que la nécessité oblige de s'exposer aux ardeurs du soleil sont basanés, surtout dans les provinces du midi [...].

Palafox [...] dit qu'il est très rare de voir à la Chine ou aux Philippines des yeux bleus [...]¹¹¹⁵.

¹¹¹⁰ Paul REBOUX et Charles MÜLLER, *Le Pou, op. cit.*, p. 289.

¹¹¹¹ Georges-Armand MASSON, *Le Mannequin, op. cit.*, p. 220.

¹¹¹² *La Concierge, id.*, p. 224.

¹¹¹³ Paul REBOUX et Charles MÜLLER, *Le Pou, op. cit.*, p. 289.

¹¹¹⁴ Sylvain MONOD, *Le Parallélépipède, op. cit.*, p. 22.

Sur cette base, Y. Gaillard compose le texte suivant : « Les autres nations ont la forme du corps carrée, les cuisses grosses et les jambes courtes. Si on compare pourtant les gros et les gras, ceux qui habitent et les voyageurs, les blancs et les basanés, jamais on n’aura vu des yeux bleus¹¹¹⁶. » Cette parodie est l’équivalent de ce que laisse dans la mémoire du lecteur peu concentré la profusion d’informations données par Buffon, profusion qui se tourne en confusion.

L’aspect anecdotique de l’information délivrée par l’*Histoire naturelle* est illustré par le Buffon de P. Reboux et Ch. Müller, qui écrit : « La puce est susceptible d’éducation, et l’on en a vu d’assez bien dressées pour faire curiosité de spectacle. Elles traînent de petits chars, se culbutent comme des baladins et dansent au son du flageolet¹¹¹⁷. » Dans *L’Âne*, Buffon écrit : « Il est susceptible d’éducation, et l’on en a vu d’assez bien dressés pour faire curiosité de spectacle¹¹¹⁸. » Le Buffon de G.-A. Masson écrit du Mari qu’« on peut lui apprendre à se tenir à table, à accompagner madame à l’opéra, et même à danser. Il semble alors écouter les instruments et suivre grossièrement la mesure ; mais pour lui donner cette espèce d’éducation, il faut le prendre jeune, et le contraindre toute sa vie »¹¹¹⁹. En effet, Buffon ne répugne pas à rapporter à quels tours on peut dresser les animaux qu’il décrit, et qui cessent par là d’être des animaux « naturels » pour devenir des animaux « culturels ». Il écrit au sujet des lièvres : « Comme ils ont l’oreille bonne, qu’ils s’asseyent volontiers sur leurs pattes de derrière, et qu’ils se servent de celles de devant comme de bras, on en a vu qu’on avait dressés à battre du tambour, à gesticuler en cadence, etc¹¹²⁰. » Dans leur parodie de P. Loti, P. Reboux et Ch. Müller se moquent à nouveau de l’inconséquence du contenu de l’*Histoire naturelle*. À la mention de la queue tricolore d’un singe, les parodistes ajoutent la note suivante : « Les navigateurs rapportent que les singes de l’archipel Toutouasamémé sont ornés d’une queue jaune, brune et blanche (Buffon, XVIII, *Hist. Nat.*)¹¹²¹. » Le manque de précision et le caractère anecdotique de l’information scientifique font l’objet de nombreuses parodies : ces aspects semblent être aux yeux de leurs auteurs des caractéristiques et des ridicules de l’*Histoire naturelle*.

¹¹¹⁵ BUFFON, *Variétés dans l’espèce humaine* (1749), § 9-11, *H. n.*, t. III / *O. c.*, t. III, p. 272-273 b / Pléiade, p. 315-317.

¹¹¹⁶ Yann GAILLARD, *Supplément au voyage de La Pérouse*, *op. cit.*, p. 184.

¹¹¹⁷ Paul REBOUX et Charles MÜLLER, *La Puce*, *op. cit.*, p. 291.

¹¹¹⁸ BUFFON, *L’Âne* (1753), § 15, *H. n.*, t. IV / *O. c.*, t. III, p. 570 b / Pléiade, p. 563.

¹¹¹⁹ Georges-Armand MASSON, *Le Mari*, *op. cit.*, p. 211.

¹¹²⁰ BUFFON, *Le Lièvre* (1756), § 12, *H. n.*, t. VI / *O. c.*, t. III, p. 713 b / Pléiade, p. 740.

¹¹²¹ Paul REBOUX et Charles MÜLLER, *Papaoutemari* [parodie de Pierre LOTI], *op. cit.*, p. 62.

Les parodistes s'en prennent à la technique descriptive de Buffon, à sa méthode naturaliste, mais aussi à l'anthropomorphisme et à la philosophie morale appliquée aux animaux.

E. DÉNONCIATION D'UN EXCÈS DE PHILOSOPHIE MORALE

Dans le cadre de la critique de l'anthropomorphisme buffonien, P. Reboux et Ch. Müller proposent le texte suivant : « Mais il est regrettable que les puces [dressées] soient ainsi produites en public, car elles ne tardent pas à être corrompues par la vanité, ainsi qu'il arrive trop souvent pour les personnes qui font métier de divertir¹¹²². » Les parodistes dénoncent ici le ridicule qu'il y a à faire de la haute morale à partir de phénomènes insignifiants (signifiants à l'échelle de la puce).

G.-A. Masson dénonce un autre type d'abus de philosophie morale. Il reprend à Buffon l'idée d'une répartition géographique des espèces fondée sur leur dignité : « Le Maître d'hôtel, comme le plus noble des habitants des cafés, y occupe les étages supérieurs, éclairés par des lustres électriques ; la Dame du lavabo, comme étant d'une espèce inférieure, se contente d'habiter sous des lambris plus bas, et se tient ordinairement au sous-sol, d'où elle ne sort qu'à une heure avancée de la nuit¹¹²³. »

Le Buffon de S. Monod formule aussi des jugements moraux, notamment lorsqu'il écrit du tapir : « Ce périssodactyle est, en général, de bonnes vies et mœurs, et nous ne voyons rien de défavorable à dire sur sa conduite¹¹²⁴. » Il s'exprime dans les mêmes termes moraux au sujet du coq : « Le coq souffre malaisément d'être trompé par sa poule : dans ce cas, sa vengeance est terrible. Mais l'on doit dire, à son honneur, qu'elle s'exerce le plus souvent aux dépens de ses rivaux, et qu'il maltraite rarement sa poule¹¹²⁵. » La parodie de S. Monod est moins fine que celles de P. Reboux et Ch. Müller, et de G.-A. Masson, qui témoignent d'une compréhension plus pointue de l'engagement moral et philosophique de Buffon. Est-ce la lecture de S. Monod qui est moins performante, ou est-ce l'enseignement scolaire de sa génération qui ne lui aurait permis qu'une compréhension moindre de l'œuvre du naturaliste ?

P. Reboux et Ch. Müller ont relevé un artifice souvent employé par Buffon en matière de critique morale : la comparaison entre l'homme et l'animal à l'avantage du second. Ainsi, leur Buffon écrit : « On a vu de jeunes poux vigoureux aider leur vieux père, languissant ou

¹¹²² Paul REBOUX et Charles MÜLLER, *La Puce*, op. cit., p. 291.

¹¹²³ Georges-Armand MASSON, *La Dame du lavabo*, op. cit., p. 222-223.

¹¹²⁴ Sylvain MONOD, *Le Tapir*, op. cit., p. 21.

affaibli, à percer la peau d'où devait jaillir le sang nourricier. On est en droit de croire que véritablement, comme l'ont dit les Anciens, la nature a placé dans ce cœur brut un pieux sentiment auquel les âmes des humains ne sont que trop souvent infidèles¹¹²⁶. » Le premier paragraphe éloquent de l'article que Buffon consacre au chat se clôt sur cette pointe : « Bien différent de cet animal fidèle, dont tous les sentiments se rapportent à la personne de son maître, le chat paraît ne sentir que pour soi, n'aimer que sous condition, ne se prêter au commerce que pour en abuser ; et, par cette convenance de naturel, il est moins incompatible avec l'homme qu'avec le chien dans lequel tout est sincère¹¹²⁷. » Dire ainsi que le chien l'emporte sur l'homme en sincérité, c'est rénover en quelque sorte la leçon donnée par les animaux des fabulistes. Un autre exemple frappant figure dans l'article consacré à l'éléphant, lorsqu'il est question du culte des éléphants blancs : Buffon dit d'eux que « les attentions, les respects, les offrandes les flattent sans les corrompre ; ils n'ont donc pas une âme humaine ; cela seul devrait suffire pour le démontrer aux Indiens »¹¹²⁸. Les comparaisons de l'animal à l'homme, comme les comparaisons des Sauvages aux Européens, constituent moins un éloge du comparant qu'une incitation à faire mieux adressée au comparé. Le procédé est caractéristique des Lumières en général, mais Buffon l'a particulièrement illustré dans son *Histoire naturelle*, précisément parce qu'il y a employé les deux comparants, l'animal et le Sauvage¹¹²⁹.

L'idée que « la forme du corps est ordinairement d'accord avec le naturel »¹¹³⁰ est récurrente dans l'*Histoire naturelle*. Le Buffon de P. Reboux et Ch. Müller ne manque pas d'établir cette relation expressive entre l'aspect et le comportement d'un animal, et il écrit au sujet de la punaise : « On lui reproche la forme plate de son corps. C'est que cette platitude n'est pas vraie seulement dans l'ordre physique. La punaise est humble, flatteuse, douceuse, cauteleuse, insinuante¹¹³¹. » Les parodistes ridiculisent l'idée de Buffon en l'appliquant à l'animal le moins expressif qui soit. Chez G.-A. Masson, Buffon écrit au sujet du Mari :

Voici l'un de ces animaux innocents, doux et tranquilles, qui ne semblent faits que pour le servage. La grosseur de son dos et la largeur de ses épaules indiquent assez qu'il est propre à tirer et à porter le joug, et il n'est pas jusqu'à la forme même de son caractère qui ne semble le rendre

¹¹²⁵ Sylvain MONOD, *Le Coq*, *id.*, p. 20.

¹¹²⁶ Paul REBOUX et Charles MÜLLER, *Le Pou*, *op. cit.*, p. 289.

¹¹²⁷ BUFFON, *Le Chat* (1756), § 1, *H. n.*, t. VI / *O. c.*, t. III, p. 667 b / Pléiade, p. 690.

¹¹²⁸ BUFFON, *L'Éléphant* (1764), § 5, *H. n.*, t. XI / *O. c.*, t. IV, p. 373 a / Pléiade, p. 902.

¹¹²⁹ Ce second comparant est notamment sollicité dans *De l'enfance*, comme nous l'avons vu dans le chapitre consacré aux usages que les lecteurs firent de l'*Histoire naturelle*.

¹¹³⁰ BUFFON, *Le Tigre* (1761), § 2, *H. n.*, t. IX / *O. c.*, t. IV, p. 174.

¹¹³¹ Paul REBOUX et Charles MÜLLER, *La Punaise*, *op. cit.*, p. 290.

exclusivement propre au travail, et à vaincre la résistance constante et toujours nouvelle que sa femme ou la vie chère opposent à ses patients efforts¹¹³².

Ce texte est un pastiche du *Bœuf* de Buffon : « [...] la grosseur de son cou et la largeur de ses épaules indiquent assez qu'il est propre à tirer et à porter le joug [...]. Il semble avoir été fait exprès pour la charrue [...] tout, jusqu'à sa tranquillité et à sa patience dans le travail, semble concourir à le rendre propre à la culture des champs, et plus capable qu'aucun autre de vaincre la résistance constante et toujours nouvelle que la terre oppose à ses efforts. »¹¹³³ G.-A. Masson est plus sensible aux possibilités de double sens et de détournement qu'offrent les textes de Buffon qu'à leur philosophie, mais il est intéressant de noter que l'idée de rapport entre la forme et le naturel d'un animal figure dans des textes de Buffon célèbres, et doit donc être connue du grand public¹¹³⁴.

Les « compressions » de Y. Gaillard accusent les traits de l'*Histoire naturelle* qui dénoncent un problème moral ou philosophique, ou qui le contiennent à nos yeux de lecteurs modernes. On en trouve un exemple frappant au sein de son patchwork anthropologique : « Mais il n'y a de Nègres que de circonstance, lorsque les contrées vastes ne peuvent adopter l'histoire sans chaleur excessive. Ailleurs, tous les hommes sont blancs. Ils sont même presque aussi blancs que les Européens, peuples qu'on ne connaît guère. On sait seulement que ces hommes sont beaucoup moins noirs que les autres Nègres [...] »¹¹³⁵. » Ce texte est composé de deux extraits de Buffon séparés par plusieurs pages¹¹³⁶. En les « comprimant », Y. Gaillard révèle la question éthique du racisme, sorte de « chaleur excessive », fièvre de l'Histoire. Une autre question éthique est mise en relief dans la contraction d'un passage de Buffon, dont Y. Gaillard donne deux versions, au début et à la fin de sa parodie du *Bœuf* :

Tout ce qui a vie dans la Nature vit sur ce qui végète. Les molécules circulent dans l'univers. À prendre les êtres en général, la mort ne peut rien. Comme toutes les puissances subordonnées et subalternes, la mort n'attaque qu'un théâtre. La Nature la laisse moissonner le temps ; cependant,

¹¹³² Georges-Armand MASSON, *Le Mari*, op. cit., p. 211.

¹¹³³ BUFFON, *Le Bœuf* (1753), § 12, *H. n.*, t. IV / *O. c.*, t. III, p. 579 b / Pléiade, p. 577.

¹¹³⁴ On trouvera, dans l'appendice à ce chapitre, une parodie d'histoire naturelle des champignons à la manière de Buffon. Elle est l'œuvre d'un auteur amateur, et donc inédite. Cet auteur ne connaît Buffon qu'au travers des commentaires que nous avons eu l'occasion d'en faire devant lui, mais il en a retenu cette idée que « la forme est d'accord avec le naturel » et en a fait le fondement de sa parodie.

¹¹³⁵ Yann GAILLARD, *Supplément au voyage de La Pérouse*, op. cit., p. 186.

¹¹³⁶ Les voici, dans leur ordre d'apparition original : « On ne connaît guère les peuples qui habitent les côtes et l'intérieur des terres de l'Afrique depuis le cap Nègre jusqu'au cap des Voltes, ce qui fait une étendue d'environ quatre cents lieues : on sait seulement que ces hommes sont beaucoup moins noirs que les autres Nègres » (BUFFON, *Variétés dans l'espèce humaine* (1749), § 101, *H. n.*, t. III / *O. c.*, t. III, p. 300 b / Pléiade, p. 369). « On ne trouve donc des Nègres que dans les climats de la terre où toutes les circonstances sont réunies pour produire une chaleur constante et toujours excessive » (*Id.*, § 147 / *O. c.*, t. III, p. 317 b / Pléiade, p. 401-402).

comme une mère économe, elle a fixé la dépense d'espèces. Mais l'homme a choisi la chair. Il consomme, engloutit le bœuf. [...]

Tout ce qui a vie dans la Nature végète sur ce qui vit. À prendre les molécules en général, la mort ne peut rien. La Nature n'est qu'un théâtre. Elle laisse la mort moissonner le temps, comme une mère économe. Cependant, comme toutes les puissances subordonnées et subalternes, l'homme a choisi la dépense d'espèces. Il consomme, il engloutit la chair du bœuf¹¹³⁷.

La contraction du texte de Buffon accentue la réflexion qu'il propose sur l'exploitation excessive que l'homme riche fait des ressources de nourriture, dont il prive l'homme indigent. Puis, entre les deux réécritures du texte de Buffon, la variation, les déplacements du sens accentuent la question de la place problématique de l'homme dans l'économie générale de la nature. La « compression » des textes de Buffon en fait aussi ressortir la cruauté, comme dans la parodie de l'article de l'ours : « Au Canada, dans le cœur pourri des vieux arbres morts, on les prend en mettant le feu. Si c'est une mère on la tue, les petits descendent ensuite. D'un seul ours on peut tirer cent vingt pots d'huile¹¹³⁸. » Les « compressions » de Y. Gaillard offrent encore quelques traits de malice misanthrope non dépourvus d'intérêt et de sens : « Le chien a par excellence les qualités de l'homme : il vient en rampant, il attend les ordres, il supplie » ; « Si l'on fait attention à la faiblesse et à la stupidité de la brebis, on serait tenté d'imaginer que dès les commencements cette espèce a été confiée à la garde de l'homme » ; « La chasse du lièvre est l'amusement et souvent la seule occupation des ducs, des renards, des hommes, des buses, des aigles et des oisifs. »¹¹³⁹ Si elles nous révèlent peu de choses sur l'*Histoire naturelle* elle-même, ces remarques concernant la poésie des textes de Y. Gaillard nous informent du moins quant à la manière dont l'œuvre de Buffon est, pour cet auteur, une source d'inspiration.

La dimension morale des textes du naturaliste est abondamment illustrée dans ces parodies qui en révèlent les multiples aspects, souvent implicitement dénoncés. Dans certains cas cependant, on peut se demander si cet engagement moral du naturaliste n'inspire pas aux parodistes modernes une sorte de nostalgie : celle d'une littérature au sein de laquelle la philosophie avait toujours droit de cité.

¹¹³⁷ Yann GAILLARD, *La Sirène*, op. cit., p. 101-102.

¹¹³⁸ *Id.*, p. 125.

¹¹³⁹ *Id.*, p. 107, 105 et 112.

O. Barrot rapporte que l'éditeur d'*À la manière de...*, B. Grasset, déclara qu'il « s'[était] vendu à vingt mille exemplaires en trois mois », et ajoute que le livre « aurait dépassé les 400 000 lors de la dernière réédition avant la présente, en 1959 »¹¹⁴⁰. D'après ces informations, on pourrait déduire que les auteurs parodiés par P. Reboux et Ch. Müller sont très connus, au milieu du 20^e siècle, par le grand public qui en plébiscite les parodies. Le fait que Buffon fasse partie des auteurs pastichés régulièrement au 20^e siècle peut être compris comme le signe de sa « popularité » auprès du grand public de cette époque ; cependant, P. Reboux nous met en garde contre cette interprétation, lorsqu'il formule une sorte d'élégie sur la mort de la parodie. Dans sa préface aux *Pastiches* de S. Monod (1963), il constate l'agonie de ce mode d'écriture : « Comment un *À la manière de...* pourrait-il intéresser, puisqu'on ne connaît plus les ouvrages pastichés ? Le précédent « *À la manière de...* » est passé de mode, comme les manches à gigot. Müller et moi, nous nous étions amusés, en composant cet ouvrage, alors capable de plaire aux lettrés. Cette espèce a disparu. Il n'y a plus que des lecteurs de romans policiers¹¹⁴¹. » Malgré une esquisse d'encouragement à espérer le retour de la vogue parodique à la toute fin de sa préface, on peut considérer que P. Reboux vend bien mal le livre de S. Monod en le présentant ainsi comme un mort-né. P. Reboux fait état d'un recul de la culture littéraire « classique » autrefois partagée par un large public, recul qui se serait opéré après la Première Guerre mondiale, et qui aurait réduit à la portion congrue le lectorat susceptible d'identifier les auteurs pastichés, au point que sa préface à des *Pastiches* de 1963 ne lui semble devoir être consacrée qu'à déplorer cet état de fait. Pour ce qui est de Buffon en particulier, on peut relier la méconnaissance qu'en avait le grand public de la seconde moitié du 20^e siècle à sa disparition des programmes scolaires.

Les parodies de S. Monod, souvent vulgaires, ne sont que prétexte à jeux de mots et calembours. S. Monod écrit par exemple : « On ne peut nier que le tapir est plutôt bas du cul, mais il ne laisse pas de courir assez vite, et il est passé maître dans l'art de la nage ; sa nage préférée est le crawl¹¹⁴². » On remarque – comme ailleurs dans les parodies de Buffon par S. Monod – une certaine trivialité, qui laisse supposer que l'auteur a peu de goût pour la pompe buffonienne, et que le grand public des années 1960 en veut à la célèbre vanité du naturaliste en manchettes de dentelles. Le peu de rapport que ces parodies entretiennent avec

¹¹⁴⁰ Olivier BARROT, préface à Paul REBOUX et Charles MÜLLER, *op. cit.*, p. 9.

¹¹⁴¹ Paul REBOUX, préface à Sylvain MONOD, *op. cit.*, p. x.

¹¹⁴² Sylvain MONOD, *Le Tapir*, *op. cit.*, p. 21. Texte de BUFFON : « Avec des jambes courtes et le corps massif, il ne laisse pas de courir assez vite, et il nage encore mieux qu'il ne court. » *Le Tapir ou l'anta* (1764), § 3, *H. n.*, t. XI / *O. c.*, t. IV, p. 352 a.

les textes originaux de Buffon semble indiquer de la part de leur auteur une volonté de ridiculiser l'homme plus que l'œuvre. Mais on peut se demander enfin si la différence entre l'approche parodique de S. Monod et celle de P. Reboux et Ch. Müller ne peut être mise au compte d'un clivage générationnel, occasionné par l'évolution de l'enseignement qui cesse peu à peu de diffuser l'œuvre de Buffon.

CONCLUSION. CONTEXTUALISATION HISTORIQUE DES RÉÉCRITURES DE L' <i>HISTOIRE NATURELLE</i>

D. Sangsue formule ainsi son analyse de la contextualisation historique des pratiques de réécriture :

Il semble qu'il existe des « rythmes » culturels, des mouvements de flux et de reflux au gré desquels tantôt la citation (qu'on pense à Montaigne, aux centons), tantôt le pastiche (dominant au vingtième siècle), tantôt la parodie, tantôt encore d'autres formes de réécriture sont à l'ordre du jour. Ces rythmes dépendent bien entendu des rapports qu'une société donnée entretient avec les catégories du sérieux, du comique, du ludique, etc. (en quoi les analyses de Bakhtine sont incontournables), mais aussi de la perception que cette société a de son histoire et de notions telles que la reproduction ou la répétition. Dans une idéologie de l'histoire cumulative, évolutive, la réécriture sera perçue comme la possibilité d'un renouvellement, tandis que dans une idéologie entropique de l'histoire (mythologie de l'âge d'or, valorisation des origines, etc.), elle aura tendance à être considérée comme une dégradation [...].

C'est donc la reproductibilité des modèles et la valeur qu'on attache à leur répétition, à leur « reprise » qui sont ici en jeu. Le choix de telle ou telle forme de réécriture tient au statut qu'une époque ou un individu confèrent à leurs modèles et à l'idée qu'ils se font de leur possibilité de les reconduire¹¹⁴³.

Le « statut qu'une époque ou un individu confèrent à leurs modèles et à l'idée qu'ils se font de leur possibilité de les reconduire » est aussi bien en question dans le domaine scientifique que dans le domaine littéraire. Comme nous l'avons vu, les meilleures parodies de l'*Histoire naturelle*, écrites par P. Reboux et Ch. Müller, et par Y. Gaillard, s'intéressent autant à la technique descriptive de Buffon qu'à sa méthode scientifique.

On remarque que l'orientation critique de la réécriture varie selon les siècles. La dimension satirique est plutôt présente au 18^e siècle, l'imitation sérieuse l'est plutôt au 19^e siècle, et le registre ludique se développe au 20^e siècle. Il n'y a là rien d'étonnant. L'étude des

imitations et réécritures de l'œuvre de Buffon confirme l'analyse de l'orientation générale de sa réception sur trois siècles : histoire naturelle dont la philosophie et la démarche scientifique font débat au 18^e siècle, elle devient au 19^e siècle une référence littéraire (et scientifique) vivante incontournable, avant d'être institutionnalisée en tant que « classique » fossilisé, admiré et moqué au 20^e siècle.

Les réécritures précédemment étudiées assument des fonctions différentes en relation avec leur contexte historique. Les réécritures d'histoire naturelle du 18^e siècle sont souvent des textes polémiques contestant la pertinence philosophique et les pratiques épistémologiques de ce domaine scientifique (pensons à Bourdon de Sigrais et à l'abbé Barruel). En revanche, les parodies du 20^e siècle semblent plutôt vouloir réactualiser une certaine écriture littéraire qui, quoique obsolète, présente des charmes incontestables. D. Sangsue résume ainsi l'approche de la parodie des formalistes russes : pour ceux-ci, la parodie est provoquée par un trait ou un procédé figés, devenus conventionnels en raison de leur ancienneté ou de leur récurrence, et privés par là de leur caractère esthétique. La parodie constitue une étape de la vie de ces traits ou procédés, auxquels elle octroie un nouveau sens, et donc un sursis avant qu'ils ne disparaissent¹¹⁴⁴. C'est sans doute ce à quoi ont contribué P. Reboux et Ch. Müller au début du 20^e siècle. Pour D. Sangsue, la parodie présente un paradoxe : elle critique sans réclamer nécessairement le changement, elle ne transgresse les modèles que parce qu'elle les a incorporés. « En outre, se moquer de certaines conventions comme le fait la parodie, c'est les reproduire et assurer leur continuité ! [...] Il faut donc prendre acte du statut contradictoire de la parodie, qui peut paraître conservatrice en ce qu'elle reproduit des modèles qui font autorité, et révolutionnaire dans la mesure où elle le fait en les détournant, en introduisant de la différence dans la continuité¹¹⁴⁵. » Ceci nous semble bien correspondre à la démarche de P. Reboux et Ch. Müller au début du 20^e siècle. O. Barrot dit avoir « la conviction selon laquelle tout pastiche réussi est un authentique exercice d'admiration, et le fruit d'une véritable osmose de sensibilité¹¹⁴⁶ ». Les parodies de P. Reboux et Ch. Müller témoignent en effet d'une lecture fine et sensible des textes de Buffon, et c'est ce qui les rend capables de nous apprendre des choses sur l'*Histoire naturelle* elle-même.

On doit enfin tenir compte du caractère récent de certaines réécritures de l'*Histoire naturelle*. On peut se demander comment Y. Gaillard s'attend à être lu des lecteurs contemporains, si peu nombreux à connaître l'hypotexte de ses parodies, et à être capables de mesurer l'écart entre cet hypotexte et ses parodies. Traduisant les idées de M. Hannoosh,

¹¹⁴³ Daniel SANGSUE, *op. cit.*, p. 93-94.

¹¹⁴⁴ *Id.*, p. 34-35.

¹¹⁴⁵ *Id.*, p. 54-55.

D. Sangsue écrit que la parodie préserve l'original en ne retenant de lui que ce qui est pertinent et nécessaire à l'intelligibilité de la distorsion opérée par la parodie¹¹⁴⁷. Donnant à voir l'essentiel de l'œuvre de Buffon, les parodies de Y. Gaillard ne mentiraient pas en se donnant pour un « Abrégé de l'*Histoire naturelle* ». Mais D. Sangsue ajoute que la parodie crée l'original dans l'esprit du lecteur, le construit par l'acte même de le transformer¹¹⁴⁸. Quelle image de l'*Histoire naturelle* les parodies de Y. Gaillard laissent-elles dans l'esprit du lecteur ?

Les « compressions » de Y. Gaillard donnent lieu à des sortes de figures de style indéfinissables, qu'on pourraient rapprocher du zeugme ou de l'anacoluthie en analysant la déformation qu'elles opèrent par rapport au texte original (déformation qui fait disparaître les liens logiques, ou qui associe des éléments abstraits et des éléments concrets). Ainsi, en « comprimant » *Le Cheval* de Buffon, Y. Gaillard écrit :

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier animal qui partage avec lui le mors et l'éperon.

Ils vont par troupes et se réunissent pour le seul plaisir de l'herbe. [...] Hennis dans les bois, cette éducation suppose des peines que l'homme ne prend pas. Pour les poulains, on les garde à l'écurie. Un peu de foin nourrit leur inquiétude¹¹⁴⁹.

La « compression » donne lieu, plutôt qu'à des contresens et à des quiproquos, à l'émergence d'un sens qui semblait dissimulé mais présent déjà dans le texte original, et qu'elle ne fait qu'actualiser. Y. Gaillard paraît vouloir libérer le texte d'une syntaxe qu'il trouve trop contraignante. Il exprime ainsi le sentiment que lui a inspiré sa première lecture de Buffon : « Il me semblait alors que dans cet univers étagé et arrangé, où le substantif, l'adjectif et le verbe font la route efficacement, Buffon s'était lui-même enfermé jusqu'au point d'y disparaître, dévoré par la gloire, et finalement rejoint par le temps qu'il avait retenu au bout de sa plume¹¹⁵⁰. »

Il est difficile de donner la raison du rire provoqué par les « compressions » de Y. Gaillard. On aimerait ne pas abuser de la pensée de Marmontel en appliquant à ces textes la réflexion qu'il a faite sur le plaisant, à l'occasion de sa critique de la parodie : « Le plaisant est l'effet de surprise réjouissante que nous cause un contraste frappant, singulier, nouveau, aperçu entre deux objets, ou entre un objet et l'idée hétéroclite qu'il fait naître. C'est une

¹¹⁴⁶ Olivier BARROT, préface à Paul REBOUX et Charles MÜLLER, *op. cit.*, p. 12.

¹¹⁴⁷ Daniel SANGSUE, traduisant Michele HANNOOSH, *op. cit.*, p. 58.

¹¹⁴⁸ *Ibid.*

¹¹⁴⁹ Yann GAILLARD, *La Sirène*, *op. cit.*, p. 98.

¹¹⁵⁰ Yann GAILLARD, *Buffon. Biographie imaginaire et réelle*, *op. cit.*, p. 99.

rencontre imprévue, qui par des rapports inexplicables, excite en nous la douce convulsion du rire¹¹⁵¹. »

L'effet poétique produit s'apparente à celui de la *Petite cosmogonie portative* de R. Queneau, sorte de parodie de Lucrèce¹¹⁵², dont voici un extrait :

Tourbière de bestiaux crème de radiolaires
foultitude assoupie au fond des marécages
l'un maniait l'aviron et l'autre la godille
traversant les années à coups de division
ils vont parfois hanter la lunette excentrique
d'un bipède penché sur un mince horizon
cernant dans la lumière un passé minuscule
Eux ils avaient alors la foi et l'ambition
concurrents atrébaux glaviotiers fivrillant
bâtisseurs d'empire aventuriers inventeurs
plongés jusques au coup dans la lessive opime
sans jamais se croiser les cils ou les pseudopes
défièrent la gravité des lois et des choses
Fallait-il qu'elle en ait du courage l'inconne
sciente cellule neuve et vraiment autochtone
lorsque jeta sa vie à l'assaut de la mort
c'est qu'elle si le fit ne savait pas encore
et lorsqu'elle entreprit la construction fumeuse
d'êtres tout étoffés de sa gloire morveuse
Y en aura des petits y en aura des colosses
y en aura des verts des noirs des bleus et des blancs
y en aura des osseux d'autres avec nervures
enfin ça y est j'y suis la voilà la nature
le grand règne animal mon espèce y figure
je prends un ver de terre ou mieux un asticot
admirons le velours de ses petits gigots¹¹⁵³

¹¹⁵¹ MARMONTEL, article *Plaisant* des *Éléments de littérature* (1787), éd. S. Le Ménahèze, Paris, Desjonquères, 2005, p. 880. MARMONTEL renvoie à l'article *Plaisant* dans l'article *Parodie*, lorsqu'il veut montrer comment le piquant de la parodie est lié à la justesse des rapports et à la vraisemblance, notions qui renvoient au plaisant (article *Parodie*, p. 845 de cette même éd.).

¹¹⁵² Comme *De la nature des choses*, la *Petite cosmogonie portative* se compose de six chants. Voici, pour comparaison, quelques vers de Lucrèce : « Supposons en effet qu'elles [les choses] naissent de rien : / alors n'importe quoi pourrait donner naissance / à n'importe quel genre, à quoi bon la semence. / De la mer, tout d'abord, pourraient naître les hommes, / de la terre la gent qui porte des écailles, / et les oiseaux pourraient hors du ciel s'élancer ; / [...] Mais si, c'est évident : supposons qu'il n'existe / pas de corps génitaux pour chacune des choses, / comment, dans ce cas-là, les choses pourraient-elles / se voir attribuer une mère donnée ? » LUCRÈCE, *De la nature des choses*, éd. A. Gigandet, trad. B. Pautrat, Paris, Librairie générale française/ Le Livre de Poche, 2002, p. 91.

Il semble que ce qui, dans les textes anciens et classiques sur la nature, ait inspiré des parodies aux auteurs modernes, soit la confusion liée à la profusion des objets d'une nature luxuriante, maintenant disparue de nos panoramas quotidiens, et, trop souvent aussi, de ceux des grands voyageurs.

¹¹⁵³ Raymond QUENEAU, *Petite cosmogonie portative* (1950), Quatrième chant, dans *Chêne et chien* suivi de *Petite cosmogonie portative* (éd. revue et corrigée) et de *Le chant du Styrène*, préface d'Y. Belaval, Paris, Poésie/Gallimard, 2001, p. 138-139.

A. P. Reboux et Ch. Müller, *À la manière de ... : Buffon, Histoire naturelle*¹¹⁵⁴

LE POU

Le Créateur a médiocrement traité le pou, auquel ne furent donnés qu'un esprit chétif et une faible contenance. Le pou est aussi lent, contraint, resserré que le cheval est fier, ardent, impétueux. Point de dents, ni de griffes, point de sabots frappant le sol, des jambes trop courtes, mal tournées, un visage sans expression, le poil rare et incolore, la démarche embarrassée, nul autre moyen de défense que l'opiniâtreté.

Si disgraciés qu'ils soient, les poux demeurent remarquables par leurs vertus domestiques, leur tempérance, leur probité. La piété filiale qu'ils marquent à leurs parents et les tendres soins qu'ils leur prodiguent ont été souvent observés. On a vu de jeunes poux vigoureux aider leur vieux père, languissant ou affaibli, à percer la peau d'où devait jaillir le sang nourricier. On est en droit de croire que véritablement, comme l'ont dit les Anciens, la nature a placé dans ce cœur brut un pieux sentiment auquel les âmes des humains ne sont que trop souvent infidèles.

Les femelles portent, dit-on, deux mois. Elles mettent bas sur la fin de l'hiver et produisent trois ou quatre petits, nommés des poupons. Rien de plus touchant que le soin qu'elles prennent pour les allaiter, les soigner, les élever, jusqu'à ce que les poupons soient en état de pacager à leur tour.

LA PUNAISE

Durant le jour, les punaises se recèlent dans des retraites. L'éclat du soleil les offusque. Elles vivent en compagnie, pressées les unes contre les autres. Elles occupent les fentes des planchers, les trous des murailles. Il semble qu'elles se réunissent ainsi pour des vues morales, et qu'elles fassent bon marché de leurs propres commodités pourvu qu'elles s'emploient à réparer un défaut de notre logis.

Néanmoins, la punaise n'est guère tenue en considération. On lui reproche la forme plate de son corps. C'est que cette platitude n'est pas vraie seulement dans l'ordre physique.

La punaise est humble, flatteuse, douceuse, cauteuse, insinuante. Elle chemine avec obstination, assurée de parvenir aux fins qu'elle s'est assignées. On la blâme justement de son hypocrisie. Elle s'applique à paraître timide, austère, attachée à ne rien omettre des pratiques religieuses. Pour se faire attribuer la modestie des dévotes, elle ne prend nul soin de son corps ; il y paraît quand on la remue avec un peu de vivacité, car elle exhale une odeur que certains jugent incommodante.

LA PUCE

La puce est fort pétulante de sa nature. Elle bondit sans effort, avec autant de puissance que de légèreté. Fière de son indépendance, elle est preste, très alerte, très prompte, capricieuse et vagabonde ; elle aime à grimper sur les lieux escarpés, elle se montre, se cache ou fuit, et toute la souplesse de ses organes suffit à peine à la rapidité de ces mouvements qui lui sont naturels.

Sa robe est brune et luisante. Il semble que sa tête soit peu proportionnée à son abdomen. Toutefois, elle a des oreilles qui sont bien faites et d'une juste grandeur, sans être courtes comme celles du taureau ou trop longues comme celles de l'âne.

Elle a la physionomie fine et le regard éveillé. Son instinct ne la porte pas à fuir les autres animaux, bien au contraire. Elle partage les jeux, les travaux, le sommeil du chien, et marque à l'homme une fidélité digne d'éloges.

Le mâle de la puce se nomme puceau. Le puceau, contrairement à la renommée d'ignorance que la malignité publique attache à ce terme, accomplit ses devoirs d'une manière qui ne mérite aucun reproche.

Quoique mammifère, la puce est ovipare. Elle pond une larve où sa progéniture se forme peu à peu durant une couple de semaines. Cette larve a reçu le nom de prépuce.

La puce est susceptible d'éducation, et l'on en a vu d'assez bien dressées pour faire curiosité de spectacle. Elles traînent de petits chars, se culbutent comme des baladins et dansent au son du flageolet. Mais il est regrettable que les puces soient ainsi produites en public, car elles ne tardent pas à être corrompues par la vanité, ainsi qu'il arrive trop souvent pour les personnes qui font métier de divertir.

¹¹⁵⁴ Paul REBOUX et Charles MÜLLER, *À la manière de...*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1998 (1^e éd. : Grasset,

B. Une parodie inédite de l'*Histoire naturelle*

Voici une parodie inédite tirée du principe de Buffon selon lequel « la forme du corps est ordinairement d'accord avec le naturel »¹¹⁵⁵. Écrite en 2006, elle est l'œuvre d'un amateur de champignons, issu d'une famille où l'on fut pharmacien de père en fils pendant quelques générations (et donc représentant du lectorat bourgeois de Buffon). Au fil de ces générations, les *Œuvres complètes* de Buffon (Furne, 1838) furent transmises dans la famille jusqu'à tomber entre les mains de l'auteur de cette thèse – mais ceci est une autre histoire.

De la psychologie comparée des champignons déduite de leur physionomie anthropomorphique, par Monsieur de Buffon, membre de la société royale de psychologie cryptogamique

Il n'est aucun domaine scientifique qui me soit étranger, sauf peut-être, je l'avoue, celui de ces humbles habitants des bois que l'on nomme champignons. Cependant, j'avais émis l'idée que l'on pouvait parfaitement se fier à l'aspect morphologique de ces étonnants personnages pour en déduire leur caractère intime, comme je l'avais déjà démontré avec le succès que l'on sait dans le domaine animal. Je décidai donc de vérifier ma théorie *in situ*. Pour cela, je devais m'assurer les conseils d'un éminent cryptologue, afin de vérifier que mes intuitions étaient conformes aux prescriptions de la science ; je m'assurai donc le concours de Monsieur de Ronsud¹¹⁵⁶, et nous partîmes par une belle après-midi d'automne en forêt de la Roche-Bernard à la rencontre de nos amis cryptogames.

C'est l'œil embué d'émotion et le mollet tremblant que je m'avançai sous les châtaigniers, parmi les fougères et les fleurs de crocus, auprès de mon savant compagnon. Il ne fallut pas bien longtemps avant que mon regard ne se pose sur une fort charmante personne ; Monsieur de Ronsud m'apprit qu'il s'agissait de Mademoiselle Lepiota, Helveola de son prénom¹¹⁵⁷. De taille élevée et bien prise, mince et élégante, elle portait avec grâce un magnifique chapeau décoré d'écailles brunes ; mon compagnon me fit remarquer sa longue jambe habillée de peau de panthère, et je ne doutai pas un instant que cette jeune personne fût tout à fait apte à être consommée (*comestible* avait dit mon ami, dans un écart sémantique que

1908), p. 287-291.

¹¹⁵⁵ BUFFON, *Le Tigre* (1761), § 2, *H. n.*, t. IX / *O. c.*, t. IV, p. 174.

¹¹⁵⁶ Des éléments biographiques qu'il serait fastidieux de produire ici laissent penser que l'auteur de la parodie, Renaud LEVACHER, pourrait se cacher derrière ce personnage.

¹¹⁵⁷ *Lepiota Helveola* : Coulemelle.

je lui pardonnai bien volontiers), ce qu'il me confirma aussitôt. Fort de ce premier succès, je m'élançai à la rencontre de sa sœur, Procera¹¹⁵⁸. De taille assez modeste, je remarquai aussitôt son accoutrement : elle était vêtue de guenilles, la jambe nue et pâle ; une personne si négligée ne pouvait être de bonne compagnie. Monsieur de Ronsud m'informait en effet que quelques individus avaient regretté amèrement sa fréquentation ; ma théorie se confirmait, et je décidai de continuer mes expériences. C'est ainsi que nous allâmes à la rencontre de Monsieur Le Cèpe¹¹⁵⁹ ; tout de suite, ce personnage opulent me parut fort avenant : sa grosse tête fort sympathique, son gros bedon proéminent, tout, dans son aspect débonnaire, traduisait un personnage de qualité. Sa taille considérable et son poids conséquent m'amènèrent à considérer qu'il était aux champignons ce que l'éléphant est aux animaux, et l'on sait tout le bien que je pense de l'éléphant. Mon savant compagnon me confirmait qu'en effet, Monsieur Le Cèpe était un personnage fort recherché. Je ne doutais plus de la justesse de mon raisonnement lorsque Monsieur de Ronsud me présenta les sœurs Amanita. Je dois dire que les trouvais, au premier abord, assez sympathiques : la taille fine, le port élancé, elles n'étaient pas sans être attirantes. Mais le scientifique que je suis fit appel aux plus fines ressources de son esprit critique : la pâleur de leur visage évoquait l'hypocrisie, et je ne fus pas sans remarquer avec quelle arrogance elles portaient autour du cou un collier disproportionné. Je fus particulièrement impressionné par Mademoiselle Phalloïdès¹¹⁶⁰, qui outre son prénom répugnant pour une personne du sexe, avait un teint verdâtre et presque cadavérique ; en effet, mon savant compagnon n'était pas sans savoir que tous ceux qui l'avaient fréquentée avaient trouvé la mort dans ses bras. En revanche, sa sœur Muscaria¹¹⁶¹, toute pimpante et vêtue du rouge le plus vif, ne ferait pas de mal à une mouche. Je ne doutai plus que ma théorie était sans faille, et je ne pus que me détourner de ce Monsieur Le Satyre¹¹⁶² que nous rencontrâmes en plein commerce avec une immonde limace ; son odeur infecte et son aspect repoussant ne laissaient aucun doute sur cet individu, et mon ami me recommanda de détourner le regard, et de n'y pas mettre la main, geste funeste que trop de personnes du sexe faible avaient eu la faiblesse de commettre.

C'est donc fort de ces expériences confortées par la science de l'Honorable Monsieur de Ronsud que je serai bientôt en mesure de présenter une classification des champignons dont je ne doute pas qu'elle fera autorité. Ils seront d'abord séparés selon leur sexe, lequel ne

¹¹⁵⁸ *Lepiota Procera* : Lépiote déguenillée.

¹¹⁵⁹ Cèpe : *Boletus Edulis*.

¹¹⁶⁰ *Amanita Phalloïdès* : Amanite phalloïde.

¹¹⁶¹ *Amanita Muscaria* : Amanite tue-mouche.

¹¹⁶² *Itypallus Impudicus* : Satyre puant.

peut faire l'objet d'aucun doute même pour un observateur peu averti : comment pourrait-on imaginer que Mademoiselle Phalloidès ne soit pas du sexe des empoisonneuses, ni que le ventripotent Monsieur Le Cèpe ne soit pas du genre opposé ? Ensuite les grands, les minces, les fluets, et en face les gros, les joufflus, les obèses, ceux qui... etc. Ensuite, ceux qui sentent bon et ceux qui sentent du pied. Enfin, nous ferons la différence entre ceux dont la physionomie inspire les sentiments les plus aimables et les autres dont l'aspect perfide ou même repoussant doit faire craindre le pire. Je ne puis me prononcer sur le délai qui me sera nécessaire pour produire cette encyclopédie, cela dépendra des loisirs que me laissera Mademoiselle Helveola, le temps que je la dépiote et que je la coulemelle.

Georges de Buffon

CONCLUSION DE LA TROISIÈME PARTIE

Buffon a cherché à établir lui-même de nombreux liens avec ses lecteurs. Il les invite notamment à consulter son œuvre comme une source de conseils pratiques. Certains lecteurs répondirent à cette invitation, et l'on a vu comment *De l'enfance*, en particulier, était devenu l'équivalent d'un traité pédiatrique de référence. Tout ceci s'est réalisé à l'incitation de Buffon, mais l'*Histoire naturelle* fut aussi exploitée selon des modes sur lesquels son auteur n'avait que peu de contrôle, ou n'en avait pas. Les éditeurs de ses *Œuvres complètes*, au 19^e siècle, les ont souvent diffusées au prix de modifications importantes apportées à l'*Histoire naturelle* telle que son auteur l'avait conçue. Les modes de diffusion de ces *Œuvres complètes* ont eux-mêmes influencé leur mode de lecture. La façon dont Buffon fut traité par l'enseignement scolaire a elle aussi contribué à une large diffusion de ses textes, tout en orientant le regard que le public portait sur eux. On en voit notamment les conséquences au travers des réécritures qui virent le jour aux 19^e et 20^e siècles. Les lecteurs, devenus auteurs, se sont alors investis d'eux-mêmes dans une relation de proximité avec les textes de Buffon en en donnant des parodies. L'exploitation de l'œuvre buffonienne se déploya sous des formes variées au cours des trois derniers siècles, ce qui atteste la vitalité de sa popularité. L'étude des usages que fit le public de l'œuvre de Buffon, de sa diffusion et de ses réécritures confirme les conclusions que nous avons formulées dans les précédentes parties : la fortune de cette œuvre fut conditionnée et caractérisée, depuis sa parution jusqu'à nos jours, par la diversité des relations que son public entretenait avec elle.

CONCLUSION

L'œuvre de Buffon a de quoi donner encore bien du grain à moudre aux chercheurs de toutes disciplines. Dans la diversité de ses méthodes, de ses objets et de ses styles, elles se prête à une infinité d'approches critiques. Nous avons voulu la replacer dans le réseau de ses interactions avec le public, la contextualiser autrement qu'au sein des relations entre savants, et ce faisant, nous avons rejoint une approche culturelle de l'histoire des sciences.

L'œuvre de Buffon n'est pas autant qu'on l'a cru un monument imposant qui se laisse admirer de son public depuis une distance respectueuse. Nous avons montré combien étaient nombreux les fils qui relient Buffon et ses lecteurs, et nous avons alors mieux compris la popularité dont l'*Histoire naturelle* fut l'objet. J. Starobinski s'interroge face à l'une des principales difficultés auxquelles on est confronté lorsque l'on étudie la réception d'une œuvre :

[...] comment faire du lecteur un objet d'étude concrète et objective ? S'il est aisé de dire que seul l'acte de lecture assume la « concrétisation » des œuvres littéraires, encore faut-il pouvoir dépasser le plan des principes, et accéder à une possibilité de description et de compréhension précises de l'acte de lecture. Ne sommes-nous pas condamnés aux conjectures psychologiques ? Ou à la lecture exhaustive des comptes rendus contemporains de la parution des œuvres (pour autant qu'ils existent) ? Ou à l'enquête socio-historique sur les couches, classes et catégories de lecteurs ? En chaque cas, la réalité risque d'être évasive¹¹⁶³.

Nous espérons avoir dépassé ces obstacles, et approché au plus près les « concrétisations » de l'*Histoire naturelle* par ses lecteurs contemporains et posthumes. Nous voulions jeter un peu de lumière sur le public, mais sans jamais laisser l'œuvre dans l'obscurité. L'esthétique de la réception nous a permis, en interrogeant les lecteurs de Buffon, de mieux revenir à son texte, avec un regard renouvelé. En nous appuyant sur la notion d'horizon d'attente, nous avons montré comment Buffon, homme de son siècle, connaissait les goûts de ses lecteurs et y répondait par différentes stratégies. Il manipule les lieux communs naturalistes hérités pour la plupart de l'Antiquité ; il fait des clins d'œil au genre romanesque, lui empruntant des références et des tournures ; il développe la nouvelle esthétique du sublime attachée à peindre la démesure et la puissance du monde naturel. Chaque fois, Buffon s'inscrit dans l'actualité esthétique de son époque, ses textes concordent avec la sensibilité des lecteurs et l'influencent en même temps.

Ce qui ne contribue pas peu à attacher encore à l'*Histoire naturelle* de nombreux lecteurs, c'est le reflet d'eux-mêmes qu'elle leur renvoie. Buffon s'adresse à différentes

¹¹⁶³ Jean STAROBINSKI, préface à Hans Robert JAUSS, *Pour une esthétique de la réception*, trad. C. Maillard, Paris, Gallimard, 1978, p. 13.

catégories de lecteurs suffisamment ciblés pour qu'ils puissent se reconnaître, et il les accompagne dans leur lecture à l'aide d'un arsenal didactique. Le naturaliste renvoie ses lecteurs parisiens à leurs souvenirs communs d'exhibitions d'animaux, et J. de Sève les renvoie à leurs souvenirs communs du code galant des gravures licencieuses. Enfin, il ne faut pas sous-estimer le plaisir que les lecteurs trouvaient à voir leur correspondance avec Buffon publiée par le grand homme, notamment dans le *Supplément*. Sur le plan socio-historique, l'*Histoire naturelle* est une œuvre très engagée auprès de ses lecteurs, que Buffon implique dans sa construction même.

Avec les encouragements de Buffon, ses lecteurs ont fait un usage pratique de l'*Histoire naturelle*, s'y référant comme à un manuel technique ou médical. Sans que le naturaliste les y ait nécessairement incités, ils se sont aussi approprié son œuvre pour l'utiliser d'une manière qui ne semblait pas à première vue aller de soi. Éditeurs, libraires et enseignants, ils l'ont exploitée matériellement, abrégée, déformée mais cependant diffusée. Auteurs, ils l'ont parodiée. L'importance de la place de l'œuvre buffonienne dans l'histoire du livre et de la pensée française s'éclaire au vu de ces diverses formes d'appropriation par son public.

Notre analyse se clôt ainsi sur ce constat : le succès si souvent rappelé, mais jamais totalement expliqué, de l'*Histoire naturelle* se comprend mieux dès lors qu'on interroge la part prise par le lecteur dans son élaboration. Certes, on avait montré que Buffon tenait compte des goûts du public en lui offrant de quoi nourrir la mode dont l'histoire naturelle faisait l'objet au 18^e siècle, et en exploitant toutes les ressources de l'éloquence. Mais dire ceci, ce n'est pas interroger le lecteur, c'est le réduire à une instance passive, consommatrice aveugle d'une mode isolée du contexte littéraire, et du livre d'un seul homme. Nous avons montré au contraire combien le lecteur était partie prenante dans la réalisation et dans l'actualisation du texte de Buffon, de sorte que nous pouvons à présent dire que l'action des lecteurs de l'*Histoire naturelle* s'exprime de trois manières : par leurs attentes qui orientent l'écriture de Buffon, par leur participation effective à l'élaboration de l'œuvre, et par la façon diversifiée dont ils se l'approprient. Il fallait engager une étude qui convoque la rhétorique, la poétique, l'esthétique de la réception, et, d'une manière générale, l'histoire littéraire, pour bien mettre en lumière la part du lecteur dans l'histoire de l'œuvre buffonienne. L'histoire de l'*Histoire naturelle* s'est révélée, à bien des égards, plus riche de la participation de ses lecteurs qu'on ne le pensait.

Qu'en est-il de la figure de Buffon de nos jours ? Qu'en est-il des nouveaux lecteurs de son œuvre ? Celle-ci n'est plus guère l'objet de débats exaltés. Au 19^e siècle, les grandes

figures scientifiques et littéraires critiquent Buffon ou se réclament de lui, et leur attitude à l'égard du naturaliste définit leur conception de la modernité, et leur conception du statut de l'auteur et du savant¹¹⁶⁴. Aujourd'hui, un savant ou un auteur ne mobilisera plus Buffon pour définir sa conception de sa discipline dans un cadre polémique. Et pourtant, un appel lancé de nos jours à Buffon est signifiant. En effet, l'étude des œuvres d'art des 19^e et 20^e siècles qui mettent en scène Buffon fait apparaître un axe récurrent dans la réinterprétation de cette figure de savant. Le naturaliste est généralement donné comme le représentant d'une science poétique, informée par la sensibilité, et devient une figure paternelle et démiurgique. *L'Art d'être grand-père* de V. Hugo (1877) présente pour la première fois cette version de la figure de Buffon, puis on la retrouve à la fin du 20^e et au début du 21^e siècle dans des romans, des « biographies imaginaires » et des mises en scènes théâtrales¹¹⁶⁵. Pour les créateurs modernes, Buffon est en quelque sorte le double inversé d'une figure qui terrifie nos sociétés : le savant fou de science fiction, sans éthique et sans vision anticipatrice des conséquences de ses actes, voire inféodé par choix à des puissances matérialistes, malfaisantes et destructrices.

Comment expliquer cette réappropriation moderne du personnage de Buffon ? M. Delon propose une sorte de synthèse de la place que tiennent aujourd'hui la figure et l'œuvre du naturaliste dans les représentations mentales de nos contemporains :

En manchettes à dentelle ou bien nu à l'antique, chrétien ou athée, classique ou romantique, les images contradictoires d'un même homme deviennent facettes, miroitement d'un style qui, de décalages et de disparates, fait une seule grande coulée verbale. Le cheval peut avoir disparu de nos villes et le chat n'être plus considéré comme le plus hypocrite de nos compagnons, le désert et la savane ont beau être devenus des destinations touristiques, les descriptions que Buffon en a données demeurent des documents sur une époque qui a disparu et des témoignages sur une sensibilité au réel qui peut rester la nôtre. Étonné, amusé, choqué parfois, le lecteur est finalement séduit. Entre nostalgie et émotion, il est emporté par celui qui sait marier la pensée abstraite aux plaisirs les plus immédiats du toucher et du goût, par celui que Francis Ponge a salué comme « l'un des plus grands poètes en prose de notre littérature »¹¹⁶⁶.

¹¹⁶⁴ Pour la réception scientifique de Buffon aux 19^e et 20^e siècles, voir Pietro CORSI, « Buffon sous la Révolution et l'Empire », *Buffon 88*, dir. J.-C. Beaune, S. Benoît et J. Gayon, Paris, Vrin, 1992, surtout p. 646. Voir Joy HARVEY, « Buffon and the nineteenth century french anthropologists », *id.*, p. 649-665. Voir aussi Claude BLANCKAERT, « Les errements d'un sort posthume », *Les Cahiers de Science et vie*, hors série, n° 23, 1994.

¹¹⁶⁵ Voir Victor HUGO, *Le Poème du Jardin des plantes* (écrit en 1875), dans *L'Art d'être grand-père*, éd. B. Leuilliot, Paris, Flammarion, 1985 (1^e éd. 1877) ; Yann GAILLARD, *Buffon. Biographie imaginaire et réelle*, Paris, Hermann, 1977 ; *La Danse de Buffon, ou le résistible apanage de l'animal humain*, spectacle créé par la compagnie ART'M lors du premier Festival de théâtre de science « Scènes de méninges », mise en scène de Jacques ROUX, novembre 2003 (voir le site Internet, à l'adresse électronique : <http://www.artm.fr>).

¹¹⁶⁶ Michel DELON, Pléiade, p. xxxvii.

La représentation des animaux, de quelque nature qu'elle soit, conserve de nos jours une très forte puissance évocatrice et symbolique. Le 20^e siècle s'est réinventé un Buffon en accord avec une science selon son cœur. La figure de Buffon qui le présente en maître démiurgique du langage et du royaume animal, est née de notre nostalgie. En façonnant de nouvelles figures de Buffon, les artistes modernes sont dans leur droit, et il se montrent, à tout prendre, moins platement partisans que certains spécialistes des sciences de la vie. On vit dans l'émission « C dans l'air », diffusée sur France 5 le 19 janvier 2007, des éthologues déclarer en riant que les expressions sans fondement, telles que « bête comme un âne », viennent de Buffon, que Buffon est le premier à avoir pensé une transformation des espèces, et que les gravures de l'*Histoire naturelle*, qui présentent le cheval devant un hôtel et l'âne devant une ferme, illustrent la manière dont Buffon véhiculait des préjugés sur la nature des animaux. Malgré notre admiration pour les travaux et découvertes éthologiques, le discours des intervenants de cette émission nous parut bien décevant. Précisons, à leur décharge, qu'ils n'étaient pas des spécialistes de l'œuvre du naturaliste, que tout le monde, aussi bien qu'eux, croit connaître.

Peut-il seulement y avoir encore des lecteurs de Buffon qui ne soient pas des universitaires ? « Pour qu'une œuvre du passé continue d'être agissante, il faut qu'elle suscite l'intérêt, latent ou délibéré, de la postérité qui poursuit sa réception ou en renoue le fil rompu¹¹⁶⁷. » Les récentes éditions de textes choisis parient sur cette possibilité, ce qui bien entendu nous semble juste. La nature selon Buffon n'est plus la nôtre, il fallut attendre J. Renard et M. Genevoix pour découvrir une poétique sensuelle et intimiste du rapport à la nature, sauvage ou domestique, qui nous parle essentiellement aujourd'hui. Comme H. R. Jauss l'a écrit, « l'historien de la littérature doit toujours redevenir d'abord lui-même un lecteur avant de pouvoir comprendre et situer une œuvre, c'est-à-dire fonder son propre jugement sur la conscience de la situation dans la chaîne historique des lecteurs successifs¹¹⁶⁸. » Or, il nous semble qu'il est un des secrets des bêtes que l'*Histoire naturelle* a largement contribué à exprimer et magnifier : c'est la puissance poétique, la capacité de suggestion formidablement indéfinissable de chaque forme animée, de chaque être vivant. Notre propre expérience de lectrice nous incite encore à penser que ce qui rend aujourd'hui à Buffon le mieux valeur de présent, ce sont les descriptions sublimes de la nature démesurée dans le temps, l'espace et la violence. En lisant les descriptions sublimes de Buffon, des réminiscences de films modernes, notamment, nous viennent à l'esprit. Une œuvre n'est pas figée par une valeur qui lui serait intrinsèque et qui serait indépendante de l'évolution

¹¹⁶⁷ Hans Robert JAUSS, *op. cit.*, p. 270.

culturelle. Pour H. R. Jauss, « ce n'est pas une question éternelle, mais la question impliquée pour nous dans la réponse que nous offre ou semble nous offrir le texte, qui seule en fait a le pouvoir de susciter aujourd'hui notre intérêt pour l'œuvre du passé¹¹⁶⁹. » Buffon nous propose des attitudes mentales à adopter face à la démesure du temps et de l'espace à laquelle nous confrontent sans cesse l'information des recherches sur l'âge et l'étendue de l'univers. Il nous proposait en son temps de retarder la mort de la nature par le froid en défrichant et en exploitant les terres incultes ; nous nous proposons aujourd'hui de ralentir le réchauffement climatique ; deux réponses symétriques au problème de la finitude du monde humain. Buffon nous proposait aussi de dompter la terreur inspirée par la puissance de la nature par son appropriation esthétique ; les films tels que *Twister*¹¹⁷⁰ (pour les tornades) ou *Volcano*¹¹⁷¹ (pour les éruptions volcaniques) nous ont récemment proposé la même chose. Bientôt peut-être, d'autres œuvres cinématographiques, ou d'autre nature, nous offriront la même possibilité au sujet des tsunamis. Ainsi, parmi les réponses que notre société contemporaine apporte à ces problèmes de survie face à un monde naturel imprévisible et hostile, la réponse de Buffon, nouvelle en son temps, est demeurée valide. Entre représentation de la terreur que doit inspirer la nature hostile, et révélation de l'admiration que l'on doit avoir pour l'épopée du vivant, les représentations de la nature par Buffon connaissent aujourd'hui des avatars dans des longs métrages aussi divers que *Jurassic Park*¹¹⁷², ou *Le Peuple migrateur*¹¹⁷³ et *La Marche de l'Empereur*¹¹⁷⁴. La lecture moderne de l'*Histoire naturelle*, rendue possible par ce contexte culturel, confirme la validité de cette idée de H. R. Jauss : « Une œuvre ancienne ne survit dans la tradition de l'expérience esthétique ni par des questions éternelles ni par des réponses permanentes, mais en raison d'une tension plus ou moins ouverte entre question et réponse, problème et solution, qui peut appeler une compréhension nouvelle et relancer le dialogue du présent avec le passé¹¹⁷⁵. » Nous espérons que ce travail pourra contribuer à renouveler la popularité de l'*Histoire naturelle* auprès du public moderne.

L'œil fulgurant, la plume froissée, la griffe rétractile, la boule de poils minuscule que l'on voit s'éveiller brusquement, le charivari matutinal étourdissant du peuple des feuillages qui a tant de rêves de la nuit à déclarer, les traces rusées, les dépouilles d'une histoire

¹¹⁶⁸ *Id.*, p. 51.

¹¹⁶⁹ *Id.*, p. 123.

¹¹⁷⁰ Film de Jan DE BONT, sorti en 1996.

¹¹⁷¹ Film de Mick JACKSON, sorti en 1997.

¹¹⁷² Film de Steven SPIELBERG, sorti en 1993.

¹¹⁷³ Film de Jacques PERRIN, sorti en 2001.

¹¹⁷⁴ Film de Luc JACQUET, sorti en 2005.

¹¹⁷⁵ Hans Robert JAUSS, *op. cit.*, p. 125.

inconnue sur le bord des chemins, les essaims d'étourneaux, les larcins domestiques, la migration, la prédation, l'argent de la course nocturne d'un escargot pressé sur le mur de la cuisine, que l'on nettoiera plus tard ; il est tôt, la matinée s'annonce belle, allons prendre un peu l'air et voir le grand monde au jardin. Puis une sieste, et quelques pages de Buffon.

BIBLIOGRAPHIE

Les principales sources bibliographiques relatives à Buffon se trouvent dans les ouvrages suivants :

- *Œuvres philosophiques de Buffon*, éd. Jean Piveteau, Paris, PUF, Corpus général des philosophes français. Auteurs modernes, 1954, bibliographie établie par Jacques Roger et Émilienne Genet-Varcin, p. 513-575 (consultable à l'adresse électronique <http://www.buffon.cnrs.fr/>).
- *Buffon 88*, dir. Jean-Claude Beaune, Serge Benoît et Jean Gayon, Paris, Vrin, 1992, bibliographie établie pour la période 1954-1991, p. 695-743.

I. ÉDITIONS DE L'ŒUVRE DE BUFFON

A. ÉDITIONS DE RÉFÉRENCE

1. **BUFFON Georges-Louis Leclerc, comte de, DAUBENTON Louis-Jean-Marie, GUÉNEAU DE MONTBEILLARD Philibert, BEXON Gabriel-Léopold-Charles-Aimé**, *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi*, Paris, Imprimerie royale, 1749-1789, 36 vol.
2. **BUFFON**, *Œuvres complètes de Buffon, avec des extraits de Daubenton, et la classification de Cuvier*, Paris, Furne, 1837-1839, 6 vol.
3. – *Œuvres*, éd. Stéphane Schmitt, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 2007.
4. – *Œuvres complètes*, éd. Stéphane Schmitt avec la collaboration de Cédric Crémère, Paris, Champion, 2007.
5. – *Histoire naturelle*, éd. Jean Varloot, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1984.
6. – *Œuvres philosophiques de Buffon*, éd. Jean Piveteau, Paris, PUF, Corpus général des philosophes français. Auteurs modernes, 1954.
7. – *Les Époques de la nature*, éd. Jacques Roger, Paris, Éditions du Muséum, 1988 (1^{re} éd. 1962).
8. – *Art d'écrire*, dans *Discours sur le style* suivi de *l'Art d'écrire* du même et de *Visite à Buffon* de Hérault de Séchelles, Castelnau-le-Lez, Climats, coll. Micro-climats, 1992.
9. – *Correspondance générale* (1860), recueillie et annotée par Hippolyte Nadault de Buffon, préface de Jean-Louis de Lanessan, Genève, Slatkine, réimpression de l'éd. de Paris (1885), 1971, 2 vol.

B. ÉDITIONS ÉTUDIÉES EN TANT QUE TELLES

10. **BUFFON**, *Histoire naturelle, générale et particulière, par Leclerc de Buffon. Nouvelle édition, accompagnée de notes, dans lesquelles les suppléments sont insérés dans le premier texte, à la place qui leur convient. L'on y a ajouté l'histoire naturelle des quadrupèdes et des oiseaux découverts depuis la mort de Buffon, celle des reptiles, des poissons, des insectes et des vers ; enfin, l'histoire des plantes dont ce grand naturaliste n'a pas eu le temps de s'occuper. Ouvrage formant un cours complet d'histoire naturelle. Rédigé par C. S. Sonnini*, 127 vol., Paris, F. Dufart, an VII (1798)-1808.
11. – *Œuvres complètes de Buffon mises en ordre et précédées d'une notice historique par M. A. Richard, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris ; suivies de deux volumes sur le progrès des sciences physiques et naturelles depuis la mort de Buffon, par M. le baron Cuvier, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences*, Paris, Baudouin frères et N. Delangle, 1825-1828, 32 vol. (dont 4 vol. de Georges Cuvier et un vol. de planches).
12. – *Œuvres complètes de Buffon augmentées par M. F. Cuvier, membre de l'Institut, de deux volumes supplémentaires offrant la description des mammifères et des oiseaux les plus remarquables découverts jusqu'à ce jour, et accompagnées d'un beau portrait de Buffon, et de deux cents soixante gravures en taille-douce, exécutées pour cette édition par les meilleurs artistes*, Paris, chez F. D. Pillot et chez Salmon, 1829-1832, 29 vol. (dont 2 de Frédéric Cuvier et un vol. de Table).
13. – *Œuvres complètes de Buffon, avec des extraits de Daubenton et la classification de Cuvier. Nouvelle éd. ornée de cinq cents sujets noirs ou coloriés dessinés par MM. Edouard Traviès et Janet-Lange, élève de M. Horace Vernet*, Paris, Furne et C^{ie}, [1837 et] 1838, 6 vol.
14. – *Œuvres complètes de Buffon, suivies de la classification comparée de Cuvier, Lesson, etc., etc. Nouvelle éd. revue par M. Richard, professeur à la faculté de médecine de Paris*, Paris, Pourrat frères, 1837-1839, 7 vol.
15. – *Buffon illustré par Victor Adam. Œuvres complètes de Buffon, avec la classification de G. Cuvier, et les suites par M. Achille Comte*, Paris, Bazouge-Pigoreau, 1839, 6 vol.
16. – *Chefs d'œuvres littéraires de Buffon*, introduction de Pierre Flourens, Paris, Garnier, 1864, 2 vol.
17. – *Œuvres complètes de Buffon*, Paris, Furne, Jouvet et C^{ie}, 1866-1867, 6 vol. [planches de Traviès].
18. – *Le petit Buffon illustré, histoire et description des animaux extraites des œuvres de Buffon et de Lacepède*, La Tour d'Aigues, L'Aube, 2007 (1^e éd. : Garnier frère, 1876).

A. CORPUS NATURALISTE

1. Antiquité

19. **ARISTOTE**, *Histoire naturelle des animaux*, éd. J. Tricot, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1987.
20. **ÉLIEN**, *La Personnalité des animaux*, éd. et trad. Arnaud Zucker, Paris, Les Belles Lettres, coll. La Roue à livres, 2004, 2 vol.
21. **ISIDORE de Séville**, *Étymologies*, Livre XII, *Des animaux*, éd. et trad. Jacques André, Paris, Les Belles Lettres, 1986.
22. **LUCRÈCE**, *De la nature des choses*, éd. Alain Gigandet, trad. Bernard Pautrat, Paris, Librairie générale française/Le Livre de poche, coll. Classiques de la philosophie, 2002.
23. **PLINE l'Ancien**, *Histoire naturelle*, Paris, Les Belles Lettres, Livre I (éd. Jean Beaujeu, 1950), Livre VIII (éd. Alfred Ernout, 1952) et Livre X (éd. Eugène de Saint Denis, 1961).
24. – *L'Histoire du monde de C. Plin second, collationnée et corrigée sur plusieurs vieux exemplaires latins, tant imprimés qu'écrits à la main, et enrichie d'annotations en marge, et servant à la conférence et déclaration des anciens et modernes noms des villes, régions, simples, et autres lieux et termes obscurs compris en icelle. À quoi a été ajouté un traité des poids et mesures des antiques, réduits à la façon des Français. Avec deux tables, l'une fort ample des noms et matières contenus en cette Histoire, l'autre servant au susdit traité des poids et mesures. Le tout mis en français par Antoine du Pinet, seigneur de Noroy : et depuis en cette 5^e et dernière édition, augmenté de plusieurs nouvelles annotations fort utiles et nécessaires, et revu en plusieurs lieux et endroits difficiles, et encore non expliqués*, Paris, Laurent Sonnius, 2 t. en un vol., 1615.
25. **PLUTARQUE**, *De l'amour de la progéniture*, éd. et trad. Jean Dumortier et Jean Defradas, dans *Œuvres morales*, Paris, Les Belles Lettres, 1975.
26. – *L'Intelligence des animaux*, trad. Myrto Gondicas, Paris, Arléa, 1998.

2. Âge classique

27. **CLERC [LECLERC] Nicolas Gabriel**, *Histoire naturelle de l'homme considéré dans l'état de maladie ; ou la médecine rappelée à sa première simplicité*, Paris, Lacombe, 1767, 2 vol.
28. **LE ROY Charles-Georges**, *Lettres sur les animaux* (1768), éd. Elizabeth Anderson, Oxford, The Voltaire Foundation, 1994.
29. **MALESHERBES (LAMOIGNON DE)**, *Observations sur l'Histoire naturelle générale et particulière de Buffon et Daubenton*, Paris, Pougens, an VI (1798), 2 vol.
30. **PLUCHE, abbé Noël-Antoine**, *Le Spectacle de la nature ou Entretiens sur les particularités de l'histoire naturelle qui ont paru les plus propres à rendre les jeunes gens curieux, et à leur former l'esprit* (1732-1750), Paris, Estienne, 1763, 8 t. en 9 vol.

3. Temps modernes

31. **CUVIER Frédéric**, *Supplément à l'histoire naturelle, générale et particulière, de Buffon offrant la description des mammifères et des oiseaux les plus remarquables découverts jusqu'à ce jour, et accompagné de gravures*, Paris, F. D. Pillot, 1831-1832, 2 vol.
32. **CUVIER Georges**, *Rapports à l'Empereur sur le progrès des sciences, des lettres et des arts depuis 1789. II. Chimie et sciences de la nature* (1810), dir. Yves Laissus, Paris, Belin, 1989.
33. **FLOURENS Pierre**, *Buffon, Histoire de ses travaux et de ses idées*, Paris, Paulin, 1844.
34. **LACEPÈDE Bernard-Germain-Étienne de la Ville-sur-Ilon, comte de**, *Histoire naturelle comprenant les cétacés, les quadrupèdes ovipares, les serpents et les poissons*, n^{elle} éd., Paris, Furne, 1839, 2 vol.
35. **VICQ D'AZYR Félix**, « Éloge de Buffon » (prononcé en 1788), dans **BUFFON**, *Œuvres complètes, avec des extraits de Daubenton, et la classification de Cuvier*, Paris, Furne, 1837-1839, 6 vol., t. I.

B. CORPUS OUVERTEMENT POLÉMIQUE AU 18^e SIÈCLE

36. **BARRUEL, abbé Augustin**, *Les Helviennes, ou Lettres provinciales philosophiques*, Paris, Méquignon, 1812, 5^e éd. (1^{re} éd. Amsterdam et Paris, La Porte, 1781), 4 vol.
37. **MOREAU Jacob-Nicolas**, *Nouveau mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs* (1757), dans *L'affaire des Cacouacs. Trois pamphlets contre les philosophes des Lumières*, éd. Gerhardt Stenger, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, coll. Lire le dix-huitième siècle, 2004.
38. **PALISSOT DE MONTENOY Charles**, *La Comédie des Philosophes et autres textes*, éd. Olivier Ferret, Publications de l'Université de Saint-Étienne, Société Française d'Étude du 18^e siècle, coll. Lire le Dix-huitième Siècle, 2002.
39. **RIVAROL**, *Œuvres complètes*, précédées d'une notice sur sa vie, Paris, Léopold Collin, 1808, 5 vol.
40. **ROYOU, abbé Thomas-Marie**, *Le Monde de verre réduit en poudre, ou analyse et réfutation des Époques de la nature de M. le comte de Buffon* (paru en 1780 dans *L'Année littéraire*), Paris, J. G. Mériot le jeune, s. d. [1780].
41. **VOLTAIRE**, *Œuvres complètes*, Oxford, Voltaire Foundation, publication en cours.
42. – *Des singularités de la nature* (1768), dans *Mélanges* (t. VIII), dans *Œuvres*, avec préfaces, avertissements, notes etc. par Adrien-Jean-Quentin Beuchot, Paris, Lefèvre, Didot, et Lequien, 1831-1841, 72 vol., t. XLIV, 1831.

C. PÉRIODIQUES

43. **CLÉMENT Pierre**, *Les cinq années littéraires, ou lettres de M. Clément sur les ouvrages de littérature qui ont paru dans les années 1748, 1749, 1750, 1751 et 1752*, Berlin, 1756, 2 vol.
44. **FORMEY Samuel**, *Bibliothèque impartiale*, Göttingen et Leyde, É. Luzac, 1756.

45. **FRÉRON Élie**, *Lettres sur quelques écrits de ce temps* (1750), Genève, Slatkine, 1966, 2 vol.
46. – *L'Année littéraire* (1754-1801), Genève, Slatkine, 1966, 37 vol.
47. *Journal des savants*, Paris, Lacombe.
48. *Spectateur français au 19^e siècle (Le), ou variétés morales, politiques et littéraires, recueillies des meilleurs écrits périodiques*, tome second, Paris, Librairie de la Société typographique, 1805.

D. CORPUS LITTÉRAIRE MENTIONNANT BUFFON

1. Œuvres du 18^e siècle

49. *Correspondance d'Eulalie, ou Tableau du libertinage de Paris. Avec la vie de plusieurs filles célèbres de ce siècle* (1765), dans *Œuvres anonymes du 18^e siècle* (II), Paris, Fayard, L'Enfer de la Bibliothèque Nationale, 1986.
50. **DIDEROT**, *Œuvres complètes*, introductions de Roger Lewinter, Paris, Le Club français du livre, 1969-1973, 15 vol.
51. **GENLIS M^{me} de**, *Mémoires* (1825), éd. Didier Masseur, Paris, Mercure de France, coll. Le Temps retrouvé, 2004.
52. **HÉRAULT DE SÉCHELLES**, « Visite à Buffon », dans **BUFFON**, *Discours sur le style*, Castelnau-le-Lez, Climats, coll. Micro-climats, 1992.
53. **MALBOISSIÈRE Laurette de**, *Lettres d'une jeune fille du temps de Louis XV* (1761-1766), Paris, Didier et C^{ie}, 1866.
54. **MARMONTEL**, *Éléments de littérature* (1787), éd. Sophie Le Ménahèze, Paris, Desjonquères, coll. XVIII^e siècle, 2005.
55. **MERCIER Louis-Sébastien**, *Tableau de Paris* (1781-1788), dans *Paris le jour, Paris la nuit* : L.-S. Mercier, *Tableau de Paris, Le Nouveau Paris*, éd. Michel Delon ; Rétif de la Bretonne, *Les Nuits de Paris*, éd. Daniel Baruch, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1990.
56. – *Nouveau Paris*, éd. Jean-Claude Bonnet, Paris, Mercure de France, 1994.
57. **MIRABEAU Honoré Gabriel Riquetti, comte de**, *Lettres écrites du donjon de Vincennes pendant les années 1777, 1778, 1779 et 1780*, dans *Œuvres*, précédées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages par Joseph Ménilhou, Paris, Lecointe et Pougin, et Didier, 1834-1835, 8 vol., t. V.
58. **PALISSOT DE MONTENOY Charles**, *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature, depuis François I^{er} jusqu'à nos jours*, dans *Œuvres complètes de M. Palissot*, n^{elle} éd., revue, corrigée et considérablement augmentée, Londres et Paris chez J.-F. Bastien libraire, 1779, 7 vol.
59. – *Mémoires sur la littérature*, dans *Œuvres complètes de M. Palissot*, n^{elle} éd., revue, corrigée et augmentée, Paris, Collin, 1809, 6 vol.
60. **RÉTIF DE LA BRETONNE**, *Les Nuits de Paris* (1788-1793), dans *Paris le jour, Paris la nuit* : L.-S. Mercier, *Tableau de Paris, Le Nouveau Paris*, éd. Michel Delon ; Rétif de la Bretonne, *Les Nuits de Paris*, éd. Daniel Baruch, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1990.

61. **M^{me} ROLAND**, *Mémoires de Madame Roland*, seule édition entièrement conforme au manuscrit autographe transmis en 1858 par un legs à la Bibliothèque impériale, notes de C. A. Dauban, Paris, Plon, 1864.
62. **ROUSSEAU Jean-Jacques**, *Émile ou de l'éducation*, éd. Michel Launay, Paris, Garnier-Flammarion, 1966.
63. – *Les Confessions, Les Rêveries du promeneur solitaire*, éd. Louis Martin-Chauffier, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1951.
64. – *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, éd. Jacques Roger, Paris, Flammarion, 1992.
65. **SAINT-LAMBERT**, « Réponse de M. de Saint-Lambert, directeur de l'Académie, au Discours de M. Vicq d'Azyr » (1788), dans **BUFFON**, *Œuvres complètes, avec des extraits de Daubenton, et la classification de Cuvier*, Paris, Furne, 1837-1839, 6 vol., t. I.

2. Œuvres du 19^e siècle

66. **FLAUBERT Gustave**, *Bouvard et Pécuchet*, avec un choix de scénarios, du *Sottisier*, *L'Album de la Marquise* et *Le Dictionnaire des idées reçues*, éd. Claudine Gothot-Mersch, Paris, Gallimard, coll. Folio classique, 1998.
67. **HUGO Victor**, *L'Art d'être grand-père*, éd. Bernard Leuilliot, Paris, Flammarion, 1985 (1^e éd. 1877).
68. **ROUGEMONT, MERLE et SIMONNIN**, *Le Cuisinier de Buffon*, vaudeville en un acte, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Porte Saint-Martin, le 29 juillet 1823, Paris, Pollet, 1823.
69. **SAINTE-BEUVE**, *Causeries du lundi*, Paris, Garnier frères, 1926-1949, 16 vol.
70. **TAINE Hippolyte**, *Les Origines de la France contemporaine*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1986 (1^{re} éd. 1876-1893), 2 vol.

3. Œuvres du 20^e siècle

71. **GIRAUDOUX Jean**, *Sodome et Gomorrhe* (1943), dans *Théâtre complet*, Paris, Librairie générale française/Le Livre de Poche, coll. La Pochothèque, 1991.

4. Œuvres contemporaines mettant Buffon en scène

72. **CABAN Géva**, *Un oiseau pour Buffon* [théâtre], dans *L'Avant-scène théâtre*, n° 834, 15 juillet 1988.
73. *Danse de Buffon (La), ou le résistant apanage de l'animal humain*, spectacle créé par la compagnie ART'M lors du premier Festival de théâtre de science « Scènes de méninges », mise en scène de Jacques ROUX, novembre 2003 (voir le site <http://www.artm.fr>).
74. **GAILLARD Yann**, *Buffon. Biographie imaginaire et réelle*, Paris, Hermann, coll. Savoir, 1977.
75. **GANS Christophe**, *Le pacte des loups* [long métrage], 2001.
76. **JOUVET Michel**, *Le Château des songes* [roman], Paris, Odile Jacob, 1992.

E. OUVRAGES D'ÉDUCATION ET D'ENSEIGNEMENT DESTINÉS À LA JEUNESSE

77. **ALBALAT Antoine**, *L'Art d'écrire enseigné en vingt leçons*, Paris, Armand Colin, 1992 (1^e éd. 1899).
78. – *La Formation du style par l'assimilation des auteurs*, Paris, Armand Colin, 6^e éd., 1908 (1^e éd. 1901).
79. – *Le Travail du style enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains*, Paris, Armand Colin, 5^e éd., 1909 (1^e éd. 1903).
80. – *Comment il faut lire les auteurs classiques français de Villon à Victor Hugo*, Paris, Armand Colin, 2^e éd., 1915 (1^e éd. 1913).
81. **BACHELET Gilles**, *Le Singe à Buffon*, Paris, Seuil, coll. Seuil jeunesse, 2002.
82. **BAZIRE Laure** et **TALAMON Flore**, *Le Singe de Buffon* (Les enfants des Lumières, 1), Paris, Nathan, coll. Nathan Poche Histoire, 2005.
83. **BEAUCHAINAIS A. DE [Anatole BORDOT]**, *Le Buffon illustré à l'usage de la jeunesse, contenant une description très complète des mammifères, oiseaux, poissons, reptiles, insectes et coquillages*, Paris, Théodore Lefèvre et C^{ie}, s. d. (1^e éd. 1861).
84. **BOUILLOT Victor**, *Le Français par les textes*, Paris, Hachette, s. d. [vers 1915].
85. **CHASSANG Arsène** et **SENNINGER Charles**, *Recueil de textes littéraires français. 18^e siècle*, Paris, Hachette, 1966.
86. **DIMIER Louis**, *Buffon*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1919.
87. **FAGUET Émile**, *Petite histoire de la littérature française*, Paris, Quillet, 1930 (1^e éd. 1913).
88. **FOURNIER Ortaire**, *Les Animaux historiques*, suivis des *Lettres sur l'intelligence des animaux* de Ch.-G. Le Roy et de Particularités curieuses extraites de Buffon, illustrés de vignettes intercalées dans le texte et de vingt gravures hors texte par Victor Adam, Paris, Garnier, 1861.
89. **GENLIS M^{me} de**, *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation contenant tous les principes relatifs aux trois différents plans d'éducation des Princes et des jeunes personnes de l'un et l'autre sexe* (1782), éd. Isabelle Brouard-Arends, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. Textes rares, 2006.
90. **HÉMON Félix**, *Cours de littérature*, Paris, Delagrave, s.d. [vers 1900], 6 vol.
91. **LAGARDE André** et **MICHARD Laurent**, *18^e siècle. Les grands auteurs français du programme. IV*, coll. littéraire Lagarde et Michard, Paris, Bordas, s. d. (1^e éd. 1964).
92. **LEBASTEUR Henri**, *Buffon*, Paris, Lecène et Oudin, 1888.
93. **MEISSAS Nicolas**, *Petite zoologie*, revue et augmentée d'une petite géographie des animaux, Paris, Jacques Lecoffre et C^{ie}, Libraires, 2^e éd., 1848 (1^e éd. 1842).
94. **MERLET Gustave**, *Études littéraires sur les classiques français des classes supérieures*, n^{elle} éd. conforme aux programmes de 1880, Paris, Hachette et C^{ie}, 1882.
95. **NOËL Eugène**, *Le Buffon de la Jeunesse*, avec gravures dans le texte, Rouen, Mégard et C^{ie}, coll. Bibliothèque morale de la Jeunesse, 1877 (1^e éd. 1873).
96. **PERRIER Edmond**, *Leçons élémentaires sur l'histoire naturelle des animaux ; Cours d'études à l'usage de l'enseignement secondaire des jeunes filles ; Première année*, conforme aux programmes de 1882, pour l'enseignement secondaire des jeunes filles, Paris, Hachette et C^{ie}, 2^e éd., 1887 (1^e éd. 1885).
97. **REGODT Henri**, *Enseignement primaire supérieur et enseignement spécial, Notions d'histoire naturelle applicables aux usages de la vie*, rédigées d'après les programmes officiels par H. Regodt, professeur de

sciences naturelles, avec 110 gravures dans le texte, Paris, Imprimerie et Librairie classiques, Delalain, 1887 (10^e éd. ; 1^e éd. 1860).

F. PASTICHES ET PARODIES

1. *Histoire naturelle*

98. **BOURDON DE SIGRAIS Claude Guillaume**, *Histoire des rats pour servir à l'histoire universelle* (1737), dans *Les Intrigues du cabinet des rats, apologue national, destiné à l'instruction de la Jeunesse et à l'amusement des Vieillards*. Ouvrage traduit de l'Allemand en Français, Paris, 1788.
99. **MONCRIF, François-Augustin PARADIS DE**, *Histoire des chats* (1727), préface de Gabriel Arkazh, Rennes, La Part Commune, s. d. [1999].
100. **QUENEAU Raymond**, *Petite cosmogonie portative*, dans *Chêne et chien* suivi de *Petite cosmogonie portative* (éd. revue et corrigée) et de *Le chant du Styre*, préface d'Yvon Belaval, Paris, Gallimard, coll. Poésie/Gallimard, 2001.
101. **VON BORN Ignaz (de Born, Ignace)**, *Essai sur l'histoire naturelle de quelques espèces de moines, décrits à la manière de Linné*, Ouvrage traduit du latin et orné de figures par M. Jean d'Antimoine [M.-A. Broussonnet], naturaliste du Grand Lama, Monachopolis, 1784 (éd. originale latine, Vienne, 1783).
- 102.— *Histoire naturelle des moines, écrite d'après la méthode de M. de Buffon. Ornée d'une figure*, Paris, Quai des Augustins, 1790.

2. *Histoire naturelle de Buffon*

103. **CHATEAUBRIAND**, *Atala*, dans *Atala, René. Le Dernier Abencerage*, éd. Pierre Moreau, Paris, Gallimard, 1971.
104. **CHÂTELAIN Nicolas**, *Pastiches ou Imitations libres du style de quelques écrivains des 17^e et 18^e siècles* pour faire suite au *Goût considéré sous ses faces diverses* par N. Châtelain, auteur du *Rubis du Père Lachaise*, etc., Paris et Genève, Cherbuliez, 1855.
105. **GAILLARD Yann**, *Buffon. Biographie imaginaire et réelle*, Paris, Hermann, coll. Savoir, 1977.
- 106.— *Supplément au voyage de La Pérouse. Essai sur les Voyages imaginaires et autres au dix-huitième siècle*, Paris, Maurice Nadeau/Papyrus, coll. Les Lettres Nouvelles, 1980.
- 107.— *La Sirène du jardin des plantes*, Paris, Pierre Belfond, 1981.
108. **GAUTIER Théophile**, *Mademoiselle de Maupin* (1834), dans *Romans, contes et nouvelles*, éd. Pierre Laubriet, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 2002.
109. **MASSON Georges-Armand**, *L'Art d'accommoder les classiques*, Paris, Éditions du Siècle, 1924.
110. **MONOD Sylvain**, *Pastiches*, préface de Paul Reboux, Paris, Henri Lefebvre, 1963.
111. **REBOUX Paul** et **MÜLLER Charles**, *À la manière de...*, Préface, présentation et choix par Olivier Barrot, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle, 1998 (1^e éd. partielle 1908).

G. CORPUS LITTÉRAIRE SANS RAPPORT DIRECT AVEC BUFFON

- 112.**BOILEAU**, *L'Art poétique*, dans *Art poétique et Épîtres*, éd. H. Gaillard de Champris, Paris, J. de Rigord, s. d.
- 113.**BOSSUET**, *Sermons, Le Carême du Louvre* (1662), éd. Constance Cagnat-Deboeuf, Paris, Gallimard, coll. Folio classique, 2001.
- 114.**BURKE Edmund**, *Recherches philosophiques sur l'origine de nos idées du sublime et du beau* (1757), trad. Baldine Saint Girons, Paris, Vrin, coll. Bibliothèque des textes philosophiques, 1998.
- 115.**CARACCIOLI Louis Antoine de**, *Le Tableau de la mort*, Francfort, en foire ; Liège, Bassompierre, 1760.
- 116.**CONDILLAC Étienne Bonnot de**, *L'Art d'écrire (Traité de l'art d'écrire suivi d'une Dissertation sur l'harmonie du style)*, Orléans, Le Pli, 2002 (1^e éd. : Paris, Dufart, an XI, 1803).
- 117.**DESHOULIÈRES M^{me}**, *Les Amours de Grisette* (1678), Paris, Sansot, 1906.
- 118.**FÉNELON**, *Lettre à l'Académie*, éd. Ernesta Caldarini, Genève, Droz, coll. Textes littéraires français, 1970.
- 119.**HELVÉTIUS**, *De l'esprit* (1758), Paris, Fayard, Corpus des œuvres de philosophie en langue Française, 1988.
- 120.**LA BRUYÈRE**, *Les Caractères*, Paris, Jean de Bonnot, 1978.
- 121.**LA FONTAINE Jean de**, *Fables*, éd. Jean-Pierre Collinet, Paris, Gallimard, coll. Folio classique, 1991.
- 122.**MARIVAUX**, *Le Cabinet du philosophe* (1734), dans *Journaux et Œuvres diverses*, éd. Frédéric Deloffre et Michel Gilot, Paris, Garnier, coll. Classiques Garnier, 2001 (1^e éd. Dunod, 1988).
- 123.**MARMONTEL**, *Éléments de littérature* (1787), éd. Sophie Le Ménahèze, Paris, Desjonquères, 2005.
- 124.**MONTAIGNE**, *Les Essais*, éd. Pierre Villey, Paris, PUF, 3^e éd. corrigée, coll. Quadrige, 1999 (1^e éd. 1924).
- 125.**RACINE**, *Théâtre complet*, éd. Jean Rohou, Paris, Librairie générale française/Le livre de poche, coll. La Pochothèque, 1998.
- 126.**RICCOBONI Louis**, *Observations sur la parodie*, dans *Observations sur la parodie et sur le génie de Molière*, Paris, Veuve Pissot, 1736.
- 127.**SALLIER l'abbé**, *Discours sur l'origine et sur le caractère de la parodie*, dans *Histoire de l'Académie royale des Inscriptions et Belles Lettres*, t. VII, 1733.
- 128.**SÉNÈQUE**, *De la brièveté de la vie*, dans *Dialogues*, Paris, Les Belles Lettres, 3 vol., 1980.

H. DICTIONNAIRES ET ENCYCLOPÉDIES

- 129.**AUGÉ Claude** (dir.), *Le Larousse pour tous, Nouveau dictionnaire encyclopédique*, Paris, Larousse, 2 vol., s.d. [vers 1925].
- 130.— *Nouveau Larousse illustré. Dictionnaire universel encyclopédique*, Paris, Larousse, 2 vol., s.d.
- 131.**DELANDINE Antoine-François**, *Dictionnaire historique, critique et bibliographique, contenant les vies des hommes illustres, suivi d'un dictionnaire abrégé des mythologies et d'un tableau chronologique des événements les plus remarquables qui ont eu lieu depuis le commencement du monde*, par Louis-Mayeul Chaudon et Antoine-François Delandine, continué par Jean-Daniel Goigoux, Paris, Ménard et Desenne, 1821-1823, 30 vol.
- 132.*Dictionnaire de Trévoux*, Paris, Compagnie des Libraires associés, 1752.

- 133.**DIDEROT** et **D’ALEMBERT**, *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, par une société de gens de lettres, Paris, Briasson, David, Le Breton et Durand ; puis Neuchâtel, S. Faulche 1751-1765, 17 vol. (sans compter les vol. de planches).
- 134.**FURETIÈRE Antoine**, *Dictionnaire universel*, La Haye et Rotterdam, Leers, 1690.
- 135.– *Animaux de la Terre*, éd. Jacques Vallet, Cadeilhan, Zulma, 2003.
- 136.**HANOTAUX Gabriel** (dir.), *Histoire de la Nation française*, Société de l’Histoire nationale, Paris, Plon, 1924, 15 vol.
- 137.**LAROUSSE Pierre**, *Grand Dictionnaire universel du 19^e siècle*, Paris, Librairie classique Larousse et Boyer, 1864-1876.

I. CATALOGUES ET INVENTAIRES

- 138.*Catalogue des livres de la bibliothèque de feu M. Mirabeau l’aîné, député et ex-président de l’Assemblée nationale constituante dont la vente se fera en l’une des salles de l’Hôtel de Bullion, rue J.-J. Rousseau le lundi 9 janvier 1792 et jours suivants, à quatre heures de relevée [sic] 2,854 lots décrits avec annotation des prix réalisés*, Paris, Rozet et Belin, 1791.
- 139.*Catalogue des livres qui se donnent en lecture, par abonnement, chez J. M. Baudin aîné, demeurant près le pont de Sauvetout, à l’entrée de la place Buffon, n° 6, à Nantes*, Nantes, an X [1801] de la République.
- 140.*Inventaire après le décès de M^{re} Georges Louis Le Clerc, chevalier, Comte de Buffon* (30 avril 1788), Bibliothèque du Muséum National d’Histoire Naturelle, document manuscrit, cote : Ms 1871 (microfilm).

III. ÉTUDES CRITIQUES

A. ÉTUDES DE FOND, OU CONTENANT DES INFORMATIONS CONSÉQUENTES SUR BUFFON

1. *Histoire des idées, histoire des sciences*

- 141.**BACHELARD Gaston**, *La Formation de l’esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance*, Paris, Vrin, coll. Bibliothèque des textes philosophiques, 2004 (1^e éd. 1938).
- 142.**BASSY Alain-Marie**, « À l’heure des grandes synthèses. L’œuvre de Buffon à l’Imprimerie royale, 1749-1789 », *L’Art du livre à l’Imprimerie nationale*, Paris, Imprimerie nationale, 1973, p. 170-189.
- 143.**BLANCKAERT Claude**, « La valeur de l’homme : l’idée de nature humaine chez Buffon », *Buffon 88*, dir. Jean-Claude Beaune, Serge Benoît et Jean Gayon, Paris, Vrin, 1992, p. 583-600.
- 144.**BRAHIMI Denise**, « La sexualité dans l’anthropologie humaniste de Buffon », *Dix-huitième siècle*, n° 12, Paris, Garnier, 1980, p. 113-126.

145. **BROUARD-ARENDIS Isabelle**, *Vies et images maternelles dans la littérature française du dix-huitième siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1991.
146. **EHRARD Jean**, « Écriture de chats », *Dix-huitième siècle*, n° 36, Paris, PUF, 2004, p. 435-448.
147. **FALLS William F.**, « Buffon et les premières bêtes au Jardin du Roi : histoire ou légende ? », *Isis*, vol. 30, n° 3 (août 1939), p. 491-494 (en ligne : <http://www.jstor.org>).
148. **FAVRE Robert**, *La Mort au Siècle des Lumières*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1978.
149. **FELLOWS Otis E.** et **MILLIKEN Stephen F.**, *Buffon*, New York, Twayne Publishers, 1972.
150. **FLOURENS Pierre**, *Des manuscrits de Buffon avec des fac-simile de Buffon et de ses collaborateurs*, Paris, Garnier frères, 1860.
151. **GALERA Andrés** et **FRÍAS Marcelo**, « Félix de Azara (1742-1821) et l'Histoire naturelle de Buffon », *Les Naturalistes français en Amérique du Sud (16^e-19^e siècles)*, Comité des travaux historiques et scientifiques, textes réunis et publiés par Y. Laissus, Paris, Éditions du CTHS, 1995, p. 57-66.
152. **GRINEVALD Paul-Marie**, « Les éditions de l'Histoire naturelle », *Buffon 88*, dir. Jean-Claude Beaune, Serge Benoît et Jean Gayon, Paris, Vrin, 1992, p. 631-637.
153. **HOQUET Thierry**, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, Paris, Champion, 2005.
154. – « La comparaison des espèces : ordre et méthode dans l'Histoire naturelle de Buffon », *CORPUS, revue de philosophie*, n° 43, 2003, p. 355-416.
155. **IZCOVICH Anita**, *Des sciences à la psychanalyse. Buffon, l'homme et l'objet*, Paris, L'Harmattan, 2007.
156. **LAISSUS Yves**, *Buffon. La nature en majesté*, Paris, Gallimard, coll. Découvertes Gallimard, 2007.
157. **LETOUZEY Yvonne**, *Le Jardin des Plantes à la croisée des chemins avec André Thouin, 1747-1824*, Paris, Éditions du Muséum national d'Histoire naturelle, Librairie du bicentenaire de la Révolution française, 1989.
158. **MORNET Daniel**, *Les Sciences de la nature en France, au 18^e siècle*, Genève, Slatkine, 2001 (1^e éd. 1911).
159. **ROBBINS Louise E.**, *Elephant Slaves and Pampered Parrots. Exotic Animals in Eighteenth-Century Paris*, Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press, 2002.
160. **ROGER Jacques**, *Les Sciences de la vie dans la pensée française du 18^e siècle. La génération des animaux de Descartes à l'Encyclopédie*, Paris, Albin Michel, coll. L'évolution de l'humanité, 1993 (1^e éd. : Paris, Armand Colin, 1963).
161. – et **BINET Jacques-Louis**, *Un autre Buffon*, Paris, Hermann, coll. Savoir, 1977.
162. – *Buffon, un philosophe au Jardin du Roi*, Paris, Fayard, 1989.
163. **PARADIS Swann**, « Clio avait-elle songé à Darwin ? », *Les Songes de Clio. Fiction et Histoire sous l'Ancien Régime*, eds. Sabrina Vervacke, Éric Van der Schueren et Thierry Belleguic, Québec, Presses de l'Université de Laval, Les collections de la République des Lettres, 2006, p. 263-286.
164. **SPARY Emma C.**, *Le Jardin d'utopie. L'histoire naturelle en France de l'Ancien Régime à la Révolution*, trad. Claude Dabbak, Publications Scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle, Paris, 2005 (*Utopia's Garden : French Natural History from Old Regime to Revolution*, Chicago University Press, Chicago, Illinois, Etats-Unis, 2000).

2. Discours de la science

165. **DE BAERE Benoît**, *La Pensée cosmogonique de Buffon. Percer la nuit des temps*, Paris, Champion, 2004.
- 166.– « Représentation et visualisation dans l'*Histoire naturelle* de Buffon », *Dix-huitième siècle*, n° 39, 2007, p. 613-638.
- 167.– « L'écriture de la catastrophe dans l'*Histoire naturelle* de Buffon. Sciences de la terre, esthétique, anthropologie », *Les Lettres romanes*, t. 61, n° 3-4, 2007, p. 185-203.
- 168.– « Une histoire imaginée... mais vraie : Le problème du statut des *Époques de la nature* de Buffon », *Les Songes de Clío. Fiction et Histoire sous l'Ancien Régime*, éd. Sabrina Vervacke, Éric Van der Schueren et Thierry Belleguic, Québec, Presses de l'Université de Laval, Les collections de la République des Lettres, 2006, p. 247-261.
- 169.– « Écriture scientifique, imagination et peinture : l'hypotypose dans les *Époques de la nature* de Buffon », *L'Écriture du texte scientifique au Moyen Âge*, dir. Claude Thomasset, PUPS, 2006, p. 279-295.
- 170.– « Des savanes noyées de la Guyane aux soleils de verdure de l'Île-de-France : nature, ruine et décadence dans l'œuvre de Buffon », *Le 18^e, un siècle de décadence ?*, dir. Valérie André et Bruno Bernard, Bruxelles, Presses de l'Université libre de Bruxelles, coll. Études sur le dix-huitième siècle, n° 34, 2006, p. 63-80.
- 171.– « La philosophie de l'homme de Buffon et son défi à l'égard de l'"inhumaine alliance des choses" », *SVEC*, Oxford, Voltaire Foundation, n° 12, 2005, p. 179-204.
172. **DESPOIX Philippe**, « Histoire naturelle et imagination littéraire : *La Découverte australe*, ou Rétif lecteur de Buffon », *Études rétiviennes*, Revue de la Société Rétif de la Bretonne, n° 32, décembre 2000, p. 95-111.
173. **HÖHNE Ernst**, *Der Stil Buffons. Eine stilistische Untersuchung der Histoire naturelle*, Générale et particulière, thèse de doctorat en philosophie, Université de Marbourg, Marbourg, Ch. Schaaf, 1914.
174. **LEVACHER Maëlle**, « Buffon, les styles de la mort et ses probabilités dans "De la vieillesse et de la mort" et son "Addition" », *Bulletin d'Histoire et d'Épistémologie des Sciences de la Vie*, Bulletin de la Société d'Histoire et d'Épistémologie des Sciences de la Vie (SHESVIE), Paris, Kimé, vol. 14, 2007 (n° 1), p. 45-69.
- 175.– « "Quoique tout soit également parfait en soi..." Valeur des formes du vivant chez Buffon », *La Littérature et ses monstres*, dir. Servane Daniel, Maëlle Levacher et Hélène Prigent, Nantes, Cécile Defaut, coll. Horizons comparatistes, 2006, p. 99-116.
- 176.– « Figures de Buffon dans des textes préfaciels (1842-1927) », *L'art de la préface*, dir. Philippe Forest, Nantes, Cécile Defaut, coll. Horizons comparatistes, 2006, p. 123-137.
- 177.– « Fondements esthétiques et philosophie du sublime dans l'*Histoire naturelle* de Buffon », *Bulletin de la Société des Sciences naturelles de l'Ouest de la France* (S.S.N.O.F.), n^{elle} série, t. 24, Nantes, 2002 (n° 2), p. 53-68.
178. **LOVELAND Jeff**, *Rhetoric and natural history. Buffon in polemical and literary context*, Oxford, Voltaire Foundation, 2001.
179. **PARADIS Swann**, « Buffon, Pasumot et le sommeil paradoxal du chat : rhétorique et histoire naturelle sous l'Ancien Régime », *Savoirs et fins de la représentation sous l'Ancien Régime*, Textes rassemblés et édités par Annie Cloutier, Catherine Dubeau et Pierre-Marc Gendron, Actes des colloques jeunes chercheurs du Cercle Interuniversitaire d'Étude sur la République des Lettres (CIERL), 2001-2002, Québec, Les Presses de l'Université de Laval, 2005, p. 99-115.

- 180.**REYNAUD Denis**, *Problèmes et enjeux littéraires en histoire naturelle au 18^e siècle*, thèse de doctorat, sous la dir. de Robert Favre, Université Lumière – Lyon 2, septembre 1988.
- 181.**STALNAKER Joanna**, *Epistemology and Poetics of Description in Enlightenment France*, thèse de doctorat en Philosophie, New York University, septembre 2002.

3. Iconographie

- 182.**BASSY Alain-Marie**, « Le texte et l'image », *Histoire de l'édition française, II. Le livre triomphant (1660-1830)*, dir. Henri-Jean Martin et Roger Chartier, Paris, Promodis, 1984, p. 140-161.
- 183.**HOQUET Thierry**, *Buffon illustré, les gravures de l'Histoire naturelle (1749-1767)*, Paris, Publications Scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle, 2007.
- 184.**LIEBMAN Elizabeth Amy**, *Painting natures : Buffon and the art of the Histoire naturelle*, a dissertation submitted to the faculty of the division of the humanities, in candidacy for the degree of doctor of philosophy, department of art history, Chicago, Illinois, december 2003.
- 185.**STALNAKER Joanna**, « Painting Life, Describing Death : Problems of Representation and Style in the *Histoire naturelle* », *Studies in Eighteenth-Century Culture*, n° 32, 2003, p. 193-227.

4. Réception posthume de Buffon

- 186.**BLANCKAERT Claude**, « Les errements d'un sort posthume », *Les Cahiers de Science et vie*, hors série, n° 23, 1994, p. 82-88.
- 187.**CORSI Pietro**, *Lamarck. Genèse et enjeux du transformisme 1770-1830*, trad. Diane Ménard, CNRS Éditions, Paris, 2001 (éd. originale en italien parue sous le titre *Oltre il mito, Lamarck e le scienze naturali del suo tempo*, Il Mulino, Bologne, 1983).
- 188.– « Buffon sous la Révolution et l'Empire », *Buffon 88*, dir. Jean-Claude Beaune, Serge Benoît et Jean Gayon, Paris, Vrin, 1992, p. 639-648.
- 189.**HARVEY Joy**, « Buffon and the nineteenth century french anthropologists », *Buffon 88*, dir. Jean-Claude Beaune, Serge Benoît et Jean Gayon, Paris, Vrin, 1992, p. 649-665.

B. ÉTUDES TRAITANT OCCASIONNELLEMENT DE BUFFON

1. Littérature destinée à la jeunesse

- 190.**CASPARD-KARYDIS Pénélope** (dir.), *La Presse d'éducation et d'enseignement, 1941-1990, Répertoire analytique*, Paris, Institut national de recherches pédagogiques, 2000, 2 vol.
- 191.**CIORANESCU Alexandre**, *Bibliographie de la littérature française du 18^e siècle*, Paris, Centre national de la recherche scientifique, 1969, 3 vol.

192. **HAVELANGE Isabelle** et **LE MEN Ségolène**, *Le Magasin des enfants. La littérature pour la jeunesse (1750-1830)*, Montreuil, Bibliothèque Robert Desnos, Association Bicentenaire Montreuil, 1988.
193. **HUGUET Françoise**, *Les Livres pour l'enfance et la jeunesse de Gutenberg à Guizot*, Paris, Klincksieck, Les collections de la bibliothèque de l'Institut national de recherche pédagogique, 1997.
194. **JULIA Dominique**, « Livres de classe et usages pédagogiques », *Histoire de l'édition française, II. Le livre triomphant (1660-1830)*, dir. Henri-Jean Martin et Roger Chartier, Paris, Promodis, 1984, p. 468-497.
195. **LE MEN Ségolène**, *Les Abécédaires français illustrés du 19^e siècle*, Paris, Promodis, Bibliothèque de l'Institut de formation aux métiers du livre et de la documentation, 1984.
196. **MATHIAS Michel**, « Buffon et les mécomptes de la composition française », *L'École des Lettres*, Paris, n° 9 (n° spécial : « Les enjeux de la didactique du français »), 1993, p. 35-54.

2. Histoire du livre et des pratiques de lecture

197. **ANDRIES Lise**, « Les livres de savoir pratique dans la France des 17^e et 18^e siècles », *Colportage et lecture populaire. Imprimés de large circulation en Europe 16^e-19^e siècles*. Actes du colloque des 21-24 avril 1991 Wolfenbüttel, dir. Roger Chartier et Hans-Jürgen Lüsebrink, Imec éditions, Éditions de la Maison des Sciences de l'homme, coll. In Octavo, Paris, 1996, p. 173-181.
198. **BARBIER Frédéric**, *Lumières du Nord. Imprimeurs, libraires et « gens du livre » dans le Nord au 18^e siècle (1701-1789)*. *Dictionnaire prosopographique*, Genève, Droz, École pratique des hautes études, Sciences historiques et philosophiques, VI. Histoire et civilisation du livre, 25, 2002.
199. **CHARTIER Roger**, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien régime*, Paris, Seuil, coll. L'Univers historique, 1987.
200. **DARMON Jean-Jacques**, *Le Colportage de librairie en France sous le 2nd Empire. Grands colporteurs et culture populaire*, Paris, Plon, coll. Civilisations et mentalités, 1972.
201. **LYONS Martyn**, *Le Triomphe du livre. Une histoire sociologique de la lecture dans la France du 19^e siècle*, Paris, Promodis, Éditions du Cercle de la Librairie, 1987.
202. **MARTIN Henri-Jean**, « La librairie française en 1777-1778 », *Dix-huitième siècle*, Paris, Garnier frères, n° 11, 1979.
203. **WALTER Klaus-Peter**, « Littérature de colportage et roman-feuilleton. Quelques remarques sur la transformation du circuit littéraire à grande diffusion en France entre 1840 et 1870 », *Colportage et lecture populaire. Imprimés de large circulation en Europe 16^e-19^e siècles*. Actes du colloque des 21-24 avril 1991, Wolfenbüttel, dir. Roger Chartier et Hans-Jürgen Lüsebrink, Imec éditions, Éditions de la Maison des Sciences de l'homme, coll. In Octavo, Paris, 1996.

C. ÉTUDES SANS RAPPORT DIRECT AVEC BUFFON

1. Théorie littéraire

204. **DELON Michel** et **SCHLOBACH Jochen** (éds.), *La Recherche dix-huitièmiste. Objets, méthodes et institutions (1945-1995)*, Paris, Champion, coll. Études internationales sur le dix-huitième siècle, éditée par la Société Internationale d'Étude du Dix-huitième Siècle, 1998.
205. **DUFAYS Jean-Louis**, « Stéréotypes, lecture littéraire et postmodernisme », *Lieux communs, topoi, stéréotypes, clichés*, dir. Christian Plantin, Paris, Kimé, 1993, p. 80-91.
206. **GENETTE Gérard**, *Palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris, Seuil, coll. Points, 1982.
207. **JAUSS Hans Robert**, *Pour une esthétique de la réception*, trad. Claude Maillard, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1978.
208. **SANGSUE Daniel**, *La Parodie*, Paris, Hachette, coll. Contours littéraires, 1994.
209. **VAN DELFT Louis**, « Qu'est-ce qu'un moraliste ? », *Cahiers de l'Association Internationale des Études Françaises (C.A.I.E.F.)*, Paris, Les Belles Lettres, 1978, n° 30, p. 105-120.

2. Discours de la science

210. **BRUNET Mathieu**, « Récits d'enfantements monstrueux et d'autres singularités de la nature et critique de la normativité de l'imitation dans le discours esthétique du 18^e siècle », *Construire l'exemplarité*, consultable à l'adresse électronique <http://www.fabula.org/colloques/document339.php>, article publié le 27 septembre 2006.
211. **CHARBONNEAU Frédéric** éd., *L'Art d'écrire la science. Anthologie de textes savants du 18^e siècle français*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006 (1^e éd. : Québec, Presses de l'Université de Laval, 2005).
212. **LICOPPE Christian**, *La Formation de la pratique scientifique. Le discours de l'expérience en France et en Angleterre (1630-1820)*, Paris, La Découverte, coll. Textes à l'appui, 1996.
213. **MULLET Isabelle**, « Vertige et tourbillons, les *Entretiens sur la pluralité des mondes* et la révolution du point de vue », *Revue Fontenelle*, n° 4, 2006, p. 25-40.
214. **REYNAUD Denis**, « Journalisme d'Ancien Régime et vulgarisation scientifique », *Le Partage des savoirs, 18^e-19^e siècles*, dir. Lise Andries, PUL, coll. Littérature et idéologies, 2003, p. 121-134.
215. **SERBAT Guy**, « La Référence comme indice de distance dans l'énoncé de Pline l'Ancien », *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, 3^e série, n° 47, 1973, p. 38-49.

3. Études littéraires

216. **ABRAMOVICI Jean-Christophe**, article *Sexualité (représentation de la)* du *Dictionnaire européen des Lumières*, dir. M. Delon, Paris, PUF, 2007 (1^e éd. 1997).
217. **ALBERTAN-COPPOLA Sylviane**, « Le Débat sur la nature dans l'*Encyclopédie*. Autour de l'abbé Pluche », *Écrire la nature au 18^e siècle. Autour de l'abbé Pluche*, dir. Françoise Gevrey, Julie Boch et Jean-Louis Haquette, Paris, PUPS (Presses de l'Université Paris-Sorbonne), 2006, p. 261-274.

218. **ALEXANDRE Didier**, « “Chant du cygne” : Le cliché et sa prévisibilité en poésie », *Lieux communs, topoi, stéréotypes, clichés*, dir. Christian Plantin, Paris, Kimé, 1993, p. 46-59.
219. **ARAGON Sandrine**, « Des révolutions dans les représentations des lectrices », *Dix-huitième siècle*, n° 36, Paris, PUF, 2004, p. 237-248.
220. **BALCOU Jean**, *Fréron contre les philosophes*, Genève, Droz, 1975.
221. **BERCHET Jean-Claude**, article *Orient, orientalisme* du *Dictionnaire européen des Lumières*, dir. M. Delon, Paris, PUF, 2007 (1^e éd. 1997).
222. **BERNSEN Michael**, article *Roman noir* du *Dictionnaire européen des Lumières*, dir. M. Delon, Paris, PUF, 2007 (1^e éd. 1997).
223. **BRODY Jules**, « La Bruyère : le style d’un moraliste », *Cahiers de l’Association Internationale des Études Françaises (C.A.I.E.F.)*, Paris, Les Belles Lettres, n° 30, 1978, p. 139-153.
224. **CHOUILLET Jacques**, *L’Esthétique des Lumières*, Paris, PUF, coll. Sup, 1974.
225. **DAGEN Jean**, « *Le Spectacle de la nature : une “théologie populaire”* », *Écrire la nature au 18^e siècle. Autour de l’abbé Pluche*, Françoise Gevrey, Julie Boch et Jean-Louis Haquette (dir.), Paris, PUPS (Presses de l’Université Paris-Sorbonne), 2006, p. 127-140.
226. **DE BAERE Benoît**, *Trois introductions à l’Abbé Pluche : sa vie, son monde, ses livres*, Genève, Droz, coll. Romanica gandensia, 2001.
227. **DELON Michel**, *L’Idée d’énergie au tournant des Lumières (1770-1820)*, Paris, PUF, coll. Littératures modernes, 1988.
228. – *Sciences de la nature et connaissance de soi au siècle des Lumières*, Rimouski, Tangence, coll. Confluences, 2008.
229. **DESNOIRESTERRES Gustave**, *La Comédie satirique au 18^e siècle, Histoire de la société française par l’allusion, la personnalité et la satire au théâtre. Louis XV – Louis XVI – La Révolution*, Genève, Slatkine, 1970.
230. **DURIS Pascal**, article *Histoire naturelle* du *Dictionnaire européen des Lumières*, dir. M. Delon, Paris, PUF, 2007 (1^e éd. 1997).
231. **GOYET Francis**, *Le Sublime du « lieu commun ». L’invention rhétorique dans l’Antiquité et à la Renaissance*, Paris, Champion, 1996.
232. **HAQUETTE Jean-Louis**, « Les projets d’épopée de la nature au 18^e siècle : le mirage épique », *L’Épopée et ses modèles de la Renaissance aux Lumières*, Actes du colloque international du Centre de Recherche sur la Transmission des Modèles Littéraires et Esthétiques de l’Université de Reims (16-18 mai 2001), études réunies par Frank Greiner et Jean-Claude Ternaux, Paris, Champion, 2002.
233. **KEIM Albert**, *Helvétius, sa vie et son œuvre d’après ses ouvrages, des écrits divers et des documents inédits*, Paris, Félix Alcan, Bibliothèque de philosophie contemporaine, 1907.
234. **LO TUFO Ilaria**, « *La Découverte australe et la littérature de voyage* », *Études rétiviennes*, Revue de la Société Rétif de la Bretonne, n° 32, décembre 2000, p. 113-127.
235. **LOUBÈRE Stéphanie**, « Un ABC libertin des Lumières : le *Dictionnaire d’amour* de Dreux du Radier », *Dix-huitième siècle*, n° 38, dir. Marie Leca-Tsiomis, Paris, La Découverte, 2006, p. 337-350.
236. **MASSEAU Didier**, *Les Ennemis des philosophes*, Paris, Albin Michel, 2000.
237. **MINSKI Alexander**, *Le Prérromantisme*, Paris, Armand Colin, coll. U, série « Lettres », 1998.

- 238.**MOREL Marie-France**, article *Enfance* du *Dictionnaire européen des Lumières*, dir. M. Delon, Paris, PUF, 2007 (1^e éd. 1997).
- 239.**OEHLER Dolf**, article *Autobiographie* du *Dictionnaire européen des Lumières*, dir. M. Delon, Paris, PUF, 2007 (1^e éd. 1997).
- 240.**PASCAL Jean-Noël**, « Le Spectacle poétique de la nature : sur Louis Racine et Dulard », *Écrire la nature au 18^e siècle. Autour de l'abbé Pluche*, dir. Françoise Gevrey, Julie Boch et Jean-Louis Haquette, PUPS, 2006, p. 209-228.
- 241.**PEYRACHE-LEBORGNE Dominique**, *La Poétique du sublime de la fin des Lumières au romantisme*, Paris, Champion, 1997.
- 242.**PY Gilbert**, *Rousseau et les éducateurs. Étude sur la fortune des idées pédagogiques de Jean-Jacques Rousseau en France et en Europe au 18^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1997.
- 243.**SAINT GIRONS Baldine**, *Fiat lux. Une philosophie du sublime*, Paris, Quai Voltaire, coll. La République des Lettres, 1993.
- 244.**SEGUIN Maria Susana**, « Philosophe des Lumières malgré lui : de quelques lecteurs clandestins de l'abbé Pluche », *Écrire la nature au 18^e siècle. Autour de l'abbé Pluche*, dir. Françoise Gevrey, Julie Boch, Jean-Louis Haquette, Paris, PUPS, 2006, p. 163-176.
- 245.**STRUBEL Armand** et **DE SAULNIER Chantal**, *La Poétique de la chasse au Moyen Âge. Les livres de chasse du 14^e siècle*, PUF, 1994.
- 246.**TROUSSON Raymond**, *Visages de Voltaire (18^e-19^e siècles)*, Paris, Champion, 2001.
- 247.**VERÈB Pascale**, *Alexis Piron, poète (1689-1773) ou la difficile condition d'auteur sous Louis XV*, Oxford, Voltaire Foundation, Studies on Voltaire and the eighteenth century, 1997.
- 248.**VOISENET Jacques**, *Bestiaire chrétien. L'imagerie animale des auteurs du Haut Moyen Âge (5^e-11^e s.)*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1994.

4. Histoire, histoire des idées, histoire des sciences

- 249.**CAMPARDON Émile**, *Les Spectacles de la Foire, Théâtres, Acteurs, Sauteurs et Danseurs de corde, Monstres, Géants, Nains, Animaux curieux ou savants, Marionnettes, Automates, Figures de cire et Jeux mécaniques des Foires Saint-Germain et Saint-Laurent, des Boulevards et du Palais-Royal depuis 1595 jusqu'à 1791*, Documents inédits recueillis aux Archives nationales, réimpression de l'éd. de Paris (1877), Genève, Slatkine, 1970, 2 vol.
- 250.**DAINVILLE François de**, *L'Éducation des jésuites (16^e-18^e siècles)*, éd. M.-M. Compère, Paris, Éditions de Minuit, coll. Le sens commun, 1978.
- 251.**EHRARD Jean**, *L'Idée de nature en France dans la première moitié du 18^e siècle*, Paris, Albin Michel, coll. Bibliothèque de l'évolution de l'humanité, 1994 (1^e éd. 1963).
- 252.**FERRO Xosé Ramón Mariño**, *Symboles animaux. Un dictionnaire des représentations et croyances en Occident*, traduit de l'espagnol par Christine Girard et Gérard Grenet, Paris, Desclée de Brouwer, 1996.
- 253.**FONTENAY Elisabeth de**, *Le Silence des bêtes. La philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Paris, Fayard, 1998.
- 254.**MEYER Jean**, *La Noblesse bretonne*, Paris, Flammarion, coll. Science, 1972.
- 255.**POIRIER Jean-Paul**, *Le Tremblement de terre de Lisbonne*, Paris, Odile Jacob, 2005.

256. **TUCOO-CHALA Pierre**, *Gaston Fébus. Un grand prince d'Occident au 15^e siècle*, Pau, Marrimpouey jeune, 1976.

5. Iconographie

257. **GUILLERM Alain**, « Le système de l'iconographie galante », *Dix-huitième siècle*, Paris, Garnier, n° 12, 1980, p. 177-194.

258. **PINAULT Madeleine**, *Le Peintre et l'histoire naturelle*, Paris, Flammarion, 1990.

259. **PLANCHE-TOURON Marie-Claire**, « Jacques de Sève illustrateur du théâtre de Jean Racine », *Dix-huitième Siècle*, n° 37, 2005, p. 513-535.

D. OUTILS

1. Langue, rhétorique, poétique

260. **AQUIEN Michèle** et **MOLINIÉ Georges**, *Dictionnaire de rhétorique et de poétique*, Paris, Librairie générale française/Le Livre de poche, coll. La Pochothèque, 1999.

261. **RICALENS-POURCHOT Nicole**, *Dictionnaire des figures de style*, Paris, Armand Colin, 2003.

262. **RIEGEL Martin**, **PELLAT Jean-Christophe**, **RIOUL René**, *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF, 3^e éd. corrigée, 1997 (1^e éd. 1994).

2. Sites Internet

263. <http://www.buffon.cnrs.fr/>

264. <http://www.oiseaux.net/buffon/buffon.html>

265. <http://gallica.bnf.fr/>

266. <http://books.google.com>

267. <http://www.lexilogos.com>

ANNEXES

ANNEXE A. BUFFON AU VAUDEVILLE : *LE CUISINIER DE BUFFON*

En 1823, la comédie *Le Cuisinier de Buffon* propose une révision humoristique de la figure du grand naturaliste, ou plus précisément de son entourage. L'étude de cette pièce ne pouvait entrer dans le corps de notre travail, mais elle nous informe quelque peu de l'évolution que connaît la figure de Buffon dans la société française du 19^e siècle, et, de ce fait, elle devait au moins figurer en annexe d'une thèse consacrée à la réception de l'œuvre du naturaliste.

En 1988, à l'occasion de la célébration du bicentenaire de la mort de Buffon, cette pièce fut jouée par les élève d'un lycée bourguignon¹¹⁷⁶.

I. PRÉSENTATION DES VAUDEVILLES METTANT BUFFON EN SCÈNE

Au 18^e siècle, Buffon échappe à la satire philosophique théâtrale. Palissot n'ose pas s'en prendre au naturaliste dans sa comédie des *Philosophes*, en 1760¹¹⁷⁷. On peut ajouter un élément montrant qu'à cette époque, dans le monde du théâtre, Buffon est attaqué, mais sans virulence. Il s'agit d'une pièce en vers intitulée *La Vengeance de Thalie* (anonyme, Genève, 1760), reproduite par O. Ferret¹¹⁷⁸. Dans ce poème, Thalie veut rétablir le goût corrompu des Français qui ont renié Molière ; elle décide d'inspirer les *Philosophes* à Palissot afin que cette pièce leur serve de contre-exemple et suscite, par contraste, un renouveau du vrai goût comique. Un passage du poème montre Thalie aux prises avec deux monstres qui troublent l'eau claire de l'Hippocrène, source de l'inspiration comique : « La muse les frappa d'un seul coup tous les deux, / D'un immortel osier de puissance magique, / Capable de changer B** en empirique, / Tel en bon médecin, tel en guerrier vaillant, / Et le grand roi de Prusse en monarque indolent. » O. Ferret avance que « B** » pourrait désigner le médecin Bordeu,

¹¹⁷⁶ Voir *L'Avant-scène théâtre*, n° 834, 15 juillet 1988, p. 43.

¹¹⁷⁷ « La Condamine écrivait à Formey, à la date du 11 mai 1760 : « On joue une comédie où M. Diderot, Duclos, Rousseau de Genève et Helvétius sont fort maltraités et cruellement déchirés. M. d'Alembert a été épargné, parce que son libraire est celui de Palissot, auteur de la pièce des *Philosophes* : M. de Buffon, parce que l'auteur l'a craint et qu'il a du crédit à la cour. » » Gustave DESNOIRESTERRES, *La Comédie satirique au 18^e siècle, Histoire de la société française par l'allusion, la personnalité et la satire au théâtre. Louis XV – Louis XVI – La Révolution*, Genève, Slatkine, 1970, p. 130, n. 1.

proche de Diderot. Compte tenu du reproche perpétuellement adressé à Buffon de faire des systèmes, on peut supposer que c'est plutôt lui qui est visé. Dans une révision d'une notice qu'il avait consacrée à Buffon avant sa mort, Palissot donne d'ailleurs une coloration beaucoup plus polémique à son texte premier, et ajoute une critique de l'esprit systématique du défunt naturaliste¹¹⁷⁹. Buffon, s'il est attaqué, n'est en tout cas pas ridiculisé sur les planches comme les autres philosophes des Lumières.

Le naturaliste est moins respecté par les vaudevillistes du 19^e siècle. La bibliographie établie par J. Roger et É. Genet-Varcin dans les *Œuvres philosophiques de Buffon*¹¹⁸⁰, mentionne deux références de pièces en vaudevilles (c'est-à-dire comprenant des airs chantés populaires, dont les auteurs des pièces qui les utilisent modifient les paroles à leur gré) concernant Buffon : *Le Cuisinier de Buffon*, et *Le Mariage de Buffon*. Ces deux références sont très probablement tirées des notes d'H. Nadault de Buffon pour la *Correspondance générale* de Buffon. Voici ce qu'on y apprend sur ces deux pièces :

Dauché, [...] était le jardinier en chef de Buffon et le principal personnage de sa maison avec Guénot, son cuisinier, dont le nom, semblable à celui de Guéneau de Montbeillard, a inspiré à de Rougemont, Merle et Simonnin le sujet d'un vaudeville représenté pour la première fois à la Porte-Saint-Martin le 29 juillet 1823, imprimé cette même année avec une 2^e édition en 1824.

La scène se passe à Montbard durant une absence de Buffon ; arrive de Paris le cuisinier. L'abbé Bexon et d'autres savants, le prenant pour Guéneau de Montbeillard, lui livrent des poissons et des canards du Groenland, envoyés du Jardin du roi par Daubenton, et un oiseau rare donné par Bougainville, que le cuisinier accommode à sa façon. Pothier obtint un grand succès dans le rôle du cuisinier. [...]

17 ans auparavant, le 6 novembre 1806, on avait représenté avec un égal succès, au théâtre Montansier, théâtre du Palais-Royal, le *Mariage de Buffon*, vaudeville en un acte, par le chevalier Aude et Désaugiers. Il en a été donné plusieurs éditions, dont une sous le titre : *Mariage de Buffon avec M^{lle} de Saint-Belin*¹¹⁸¹.

La pièce du *Mariage de Buffon* nous est demeurée inconnue. L. Chahine a mené en vain des recherches poussées pour la trouver. Afin d'épargner à d'autres la peine qu'il s'est donnée sans résultat, il livre ici le détail de ses recherches :

¹¹⁷⁸ Voir PALISSOT, *La Comédie des Philosophes et autres textes*, éd. O. Ferret, Publications de l'Université de Saint-Étienne, Société Française d'Étude du 18^e siècle, 2002, p. 137.

¹¹⁷⁹ Voir PALISSOT, *Mémoires sur la littérature*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Collin, 1809, 6 vol., t. IV, p. 119-120.

¹¹⁸⁰ BUFFON, *Œuvres philosophiques*, éd. J. Piveteau, Paris, PUF, Corpus général des philosophes français. Auteurs modernes, 1954, p. 513-575 (consultable à l'adresse électronique <http://www.buffon.cnrs.fr/>).

J'ai cherché à retrouver cette pièce en essayant dans un premier temps tous les mots du titre dans les moteurs de recherche de la Bibliothèque Nationale. Je me suis ensuite tourné vers les deux théâtres qui auraient pu accueillir la pièce. En effet, les références font mention d'une représentation au « Théâtre du Palais-Royal (théâtre Montansier) ». Il s'agit vraisemblablement du Théâtre Montansier de Versailles, que j'ai contacté, ainsi que le Théâtre du Palais-Royal de Paris : aucun des deux ne possédait d'archives dans lesquelles le *Mariage* aurait pu se trouver. Suite aux indications du théâtre Montansier, j'ai ensuite tourné mes recherches vers la Bibliothèque Municipale de Versailles : la pièce ne s'y trouvait pas non plus. Deux autres possibilités m'ont été alors indiquées par cet établissement : la bibliothèque de la Comédie Française et celle de la Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques (SACD), toutes deux spécialisées, entre autres, dans le théâtre. À nouveau, aucune des deux bibliothèques ne possédait de pièce intitulée *Le Mariage de Buffon*, bien que, comme ce me fut indiqué par un bibliothécaire de la SACD, l'ouvrage de référence *The Parisian Stage* comportât une entrée à ce titre. On peut alors faire plusieurs hypothèses :

1. La pièce se trouve dans des archives privées ;
2. Elle a été annoncée dans la presse – *The Parisian Stage* se fonde en effet sur la presse de l'époque – mais finalement pas représentée ;
3. Elle existe sous un autre titre : il faudrait alors chercher du côté des œuvres complètes de Désaugiers et d'Aude. La pièce est en effet couramment citée dans les œuvres de ces auteurs (par exemple attribuée à Joseph Aude dans le *Dictionnaire historique, biographique et bibliographique du Vaucluse*, Carpentras, imprimerie de Devillario, 1841, t. I, p. 110).

Plus récemment, des recherches sur Google m'ont permis de repérer une référence dans un *Catalogue général des manuscrits français* édité par la Bibliothèque nationale en 1899, « page 499 » dit l'utilitaire de recherche. Je n'ai cependant pas pu consulter cet ouvrage. Notons que le *Mariage* est censé avoir été publié ; je chercherai par la suite à en savoir plus sur cet hypothétique manuscrit.

J'ai enfin pu localiser un indice dans la *Clé du caveau*, recueil de vaudevilles (au sens d'airs chantés destinés à recevoir perpétuellement de nouvelles paroles dans leur utilisation sur les scènes), qui donne un « vaudeville du Mariage de Buffon », dont l'*incipit* serait « Mon avis est le vôtre », preuve supplémentaire de l'existence de la pièce.

Dans tous les cas, il est difficile d'expliquer qu'on ne trouve que si peu de traces d'une œuvre dont les références indiquent qu'elle a connu « plusieurs éditions ».

Loïc CHAHINE

Ingénieur d'études, au Centre d'étude des théâtres de la foire, Université de Nantes

¹¹⁸¹ BUFFON, *Correspondance générale* (1860), éd. H. Nadault de Buffon, Genève, Slatkine, réimpr. de l'éd. de Paris (1885), 1971, 2 vol., t. I, p. 276, n. 2.

Le nœud du *Cuisinier de Buffon* repose sur un quiproquo, né de l'homophonie des noms du naturaliste Guéneau, collaborateur de Buffon, et du cuisinier Guénot, cuisinier de Buffon à Montbard¹¹⁸² ; Bexon confie des oiseaux rares au cuisinier en pensant les remettre au naturaliste. Les personnages principaux sont donc tous des figures historiques et non des héros de fiction (à l'exception sans doute de la cuisinière Gertrude). Buffon ne fait pas partie de la distribution, son personnage est physiquement absent de la pièce puisque l'action se déroule alors qu'il est en voyage. Son nom dans le titre de la pièce semble être une accroche publicitaire, un argument de vente auprès du spectateur potentiel. Parmi les héros de la pièce figure en bonne place l'abbé Bexon ; comme Guéneau de Montbeillard, il doit donc être relativement connu du grand public.

Pour expliquer la familiarité du public avec les noms de ces naturalistes, on peut rappeler que les *Œuvres complètes* de Buffon furent largement diffusées depuis la fin du 18^e siècle, et surtout à partir de la fin des années 1820 (voir le chapitre consacré aux usages de l'*Histoire naturelle*). Comme nous avons eu l'occasion de le voir en conclusion de notre étude sur les lieux communs naturalistes, le *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert atteste encore de l'audience de Buffon dans la seconde moitié du 19^e siècle.

La pièce contient un seul passage renvoyant à l'œuvre de Buffon et non à sa personne. Bexon, voyant Guénot (qu'il prend pour Guéneau) corriger des épreuves, qui sont en réalité celles d'un livre de cuisine dont il est l'auteur, l'interroge sur les animaux. Guénot répond :

[...] c'est là mon fort... c'est le fond de ma science ; aussi, je me suis étendu sur le bœuf, le mouton, le chevreuil ; je les ai envisagés sous tous les rapports ; j'ai traité toutes les parties du bœuf : la cervelle, la langue, le palais, le cœur, le foie, le pied, la tête, la queue ; tout y a passé : le bœuf, à lui seul m'a fourni trente-sept articles... c'est un petit animal si intéressant, que ce pauvre bœuf, mon cher Monsieur !... aussi, M. de Buffon lui rend bien justice sous ce rapport-là¹¹⁸³.

La notion de *rapports* est chère à Buffon, qui, attaché à la méthode comparative, la considère comme un outil épistémologique¹¹⁸⁴ ; ce passage laisse penser que les vaudevillistes ont conscience de ce qui caractérise la science de Buffon. Remarquons aussi que Buffon traite

¹¹⁸² Voir Yves LAISSUS, *Buffon. La nature en majesté*, Paris, Gallimard, 2007, p. 61.

¹¹⁸³ ROUGEMONT, MERLE et SIMONNIN, *Le Cuisinier de Buffon*, vaudeville en un acte, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Porte Saint-Martin, le 29 juillet 1823, Paris, Pollet, 1823, p. 19.

¹¹⁸⁴ Voir Thierry HOQUET, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, Paris, Champion, 2005.

« toutes le parties » de *l'histoire* d'un animal, et non *d'un animal*, comme le fait Guénot. La volonté de totalisation présente dans les deux expressions renvoie au fait que Buffon a consacré de nombreuses pages à des animaux qui semblaient *a priori* trop familiers et bien connus pour s'en voir consacrer autant.

On remarquera dans cette pièce l'absence de dérision dirigée contre la personne de Buffon. Certes, on se moque peut-être de la vanité qui lui a fait rechercher le meilleur des cuisiniers pour Montbard, mais on ne trouve réellement qu'éloges à son endroit. Le vaudeville final, chanté en chœur sur l'air de la « Joconde », est plutôt flatteur :

Du grand Buffon honorant la mémoire,
Ah ! Messieurs, puissiez-vous payer
Par quelques bravos à sa gloire,
Les gages de son cuisinier¹¹⁸⁵.

Y a-t-il une part d'ironie dans ce vaudeville final ? Il est possible que les airs qui chantent la gloire du naturaliste soient traditionnellement associés à des paroles péjoratives, et que *Le Cuisinier de Buffon* travaille l'équivoque relative à la notoriété de Buffon ; en 1823, au cours de la Restauration, une grande figure d'Ancien Régime telle que lui demandait peut-être à être ménagée. A. Keim s'est intéressé à la représentation au théâtre de la figure d'Helvétius (lequel était un ami de Buffon) :

L'auteur de *l'Esprit*, qui paraissait aux uns un moraliste sarcastique, devenait pour les autres et, semble-t-il, pour le grand public, pendant la période révolutionnaire, un écrivain « sensible ». On évoquait avec tendresse le souvenir du philosophe humain, du sage qui a compris la vie, qui prend sa part des joies et des douleurs de tous. [...] Dans un *Trait d'Helvétius*, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, représentée sur le Théâtre de Molière le 12 vendémiaire an IX [1800], le couplet d'annonce, animé des meilleures intentions, se chantait sur l'air de « La Piété Filiale » :

Helvétius qu'on va juger
Porte un nom si recommandable
Qu'en le peignant on serait condamnable
De se permettre ici le ton léger.
N'osant donc retracer l'image
De l'esprit de ce grand auteur,
Nous avons pris l'histoire de son cœur
Pour vous en offrir une page¹¹⁸⁶.

¹¹⁸⁵ ROUGEMONT, MERLE et SIMONNIN, *op. cit.*, p. 36.

Mais A. Keim précise que cette attitude bienveillante à l'égard d'Helvétius avait des opposants, qui s'empressèrent de manifester leur critique du philosophe au lendemain de la Restauration¹¹⁸⁷. Trouble, l'identité philosophique et idéologique de la figure Buffon lui permet sans doute d'être exploitée plus sereinement sous divers régimes politiques.

Nous reproduisons *Le Cuisinier de Buffon* en respectant la mise en page du document imprimé original¹¹⁸⁸ ; les numéros des pages, que nous insérons dans notre copie entre crochets, figurent au haut des pages du texte imprimé. Nous avons corrigé les « coquilles », modernisé la graphie, et harmonisé les graphies fluctuantes d'un même nom propre.

III. LA PIÈCE

¹¹⁸⁶ Albert KEIM, *Helvétius, sa vie et son œuvre d'après ses ouvrages, des écrits divers et des documents inédits*, Paris, Félix Alcan, 1907, p. 639-640.

¹¹⁸⁷ *Id.*, p. 641.

¹¹⁸⁸ ROUGEMONT, MERLE et SIMONNIN, *Le Cuisinier de Buffon*, vaudeville en un acte, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Porte Saint-Martin, le 29 juillet 1823, Paris, Pollet, libraire-éditeur de pièces de théâtre, rue du Temple, n° 36, vis-à-vis celle Chapon, 1823. Document consultable à la Bibliothèque nationale de France. La reproduction que nous en donnons ici est également consultable à l'adresse électronique <http://www.buffon.cnrs.fr/>.

Le Cuisinier de Buffon,
vaudeville en un acte,
par MM. Rougemont, Merle et Simonnin,
représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Porte Saint-Martin,
le 29 juillet 1823

[2]

PERSONNAGES

ACTEURS

GUÉNOT, cuisinier de M. de Buffon	M. POTIER
BEXON, savant naturaliste	M. SIGNOL
POT-DE-VIN, intendant de M. de Buffon	M. PASCAL
GERTRUDE, cuisinière de M. de Buffon	M ^{me} SAINT-AMAND
JULIEN, garçon jardinier	M. PAUL
PERRETTE, nièce de Gertrude	M ^{lle} EUGÉNIE
UN DOMESTIQUE DE M. DAUBENTON	M. MOUFLET
PLUSIEURS SAVANTS.	
VILLAGEOIS DE LA NOCE DE JULIEN ET PERRETTE	
PLUSIEURS DOMESTIQUES	

La scène se passe à Montbard.

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de S. Ex., en date de ce jour.

Paris, le 24 juin 1823.

Par ordre de son Excellence,
Le Chef adjoint au Bureau des Théâtres,
COUPART.

DE L'IMPRIMERIE DE F.-P. HARDY, rue St.-Médéric, n° 44.

[3]

LE CUISINIER
DE BUFFON,
VAUDEVILLE, EN UN ACTE.

Le théâtre représente un salon dont le fond est ouvert, et laisse voir de beaux jardins. – À droite, dans le salon, une bibliothèque ; vis-à-vis, plusieurs rayons sur lesquels sont des coquillages, des fleurs étrangères, et autres objets d'histoire naturelle ; sur le devant de la scène, et de chaque côté, une table ; sur l'une, des dictionnaires et autres livres ; et sur l'autre, tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE

POT-DE-VIN, BEXON, PLUSIEURS SAVANTS ; (*les savants sont occupés, les uns à copier des fragments de livres, les autres à examiner les objets d'histoire naturelle*).

BEXON

Nous vous remercions, M. Pot-de-vin, de votre aimable accueil ; nous sommes enchantés de vos soins et de vos prévenances.

POT-DE-VIN

Messieurs, je ne fais que mon devoir.

BEXON

Montbard est un séjour délicieux. Les jardins, les serres chaudes, les cabinets d'histoire naturelle sont dans le meilleur état, et l'on ne s'aperçoit de l'absence du maître que par le regret qu'on éprouve à ne pas jouir du plaisir de l'entendre.

POT-DE-VIN

M. le comte de Buffon, dont je viens de recevoir une [4] lettre, est pénétré de reconnaissance de la bonté que vous avez eue de venir mettre ses collections en ordre... Ah ! j'oubliais de vous dire que j'attends d'un moment à l'autre différents objets qui m'ont été annoncés par M. Daubenton, et quelques animaux rares rapportés par M. de Bougainville.

BEXON

Nous nous empresserons d'en préparer la description, mais n'attendez-vous pas aussi quelques savants étrangers ?

POT-DE-VIN

M. le comte ne m'a parlé que de l'arrivée de M. Guéneau de Montbeillard...

BEXON

Ah ! parbleu, je serai enchanté de le voir. C'est, je crois, le seul savant que je ne connaisse pas : Guéneau de Montbeillard, l'illustre collaborateur de M. de Buffon ! Messieurs, c'est une heureuse rencontre pour nous.

POT-DE-VIN

Et pour que rien ne manque à votre réception, il nous vient un cuisinier de Paris.

BEXON

Un cuisinier de Paris !

POT-DE-VIN

Et par-dessus tout cela, nous avons une noce.

TOUS

Une noce ?

POT-DE-VIN

La filleule de M. de Buffon.

BEXON

La petite Perrette... n'est-ce pas... Eh ! bien messieurs, voilà de quoi passer le temps agréablement.

POT-DE-VIN

AIR *des Comédiens.*

Vous le voyez tout était prêt d'avance
Pour prévenir vos désirs et vos goûts :
Mon maître veut, messieurs, qu'en son absence
Vous soyez tous, ici, comme chez vous.

BEXON

Ce tendre soin, ô Buffon ! nous assure
Par quels doux nœuds, à nous, tu t'es lié ;
Le confident, l'amant de la nature
Sait être cher encore à l'amitié.

[5]

TOUS

Grâce à Buffon, tout était prêt d'avance
Pour prévenir nos désirs et nos goûts ;
Notre ami veut, messieurs, qu'en son absence
Nous soyons tous, ici, comme chez nous.

(Ils sortent.)

SCÈNE II

POT-DE-VIN, *seul.*

Maintenant, occupons-nous de la noce et du cuisinier...Quant aux objets de M. Daubenton...

SCÈNE III

POT-DE-VIN, GERTRUDE.

GERTRUDE

Eh ! bien, M. Pot-de-Vin, j'en apprends de belles.

POT-DE-VIN

Qu'est-ce madame Gertrude ?

GERTRUDE

AIR : *Vive une femme de tête.*

Depuis dix ans cuisinière,
Moi, souffrir un tel affront ;
Non, non, monsieur, je préfère
Sortir de cette maison.

POT-DE-VIN

Pourquoi donc cette colère ?
Songez que monsieur Buffon
Veut que sa maison, ma chère,
Soit enfin sur un grand ton.

GERTRUDE
Certes, il en est bien le maître.

POT-DE-VIN
Et dans ce cas, entre nous,
La besogne pourrait être
Un peu trop forte pour vous.

GERTRUDE
N'ai-je donc pas l'habitude
Du service des fourneaux ?

[6]

POT-DE-VIN
C'est vrai, madame Gertrude,
Mais j'ai des ordres nouveaux.

GERTRUDE
Quelquefois, sur la dépense
Ai-je après moi, fait crier,
Et, pour aller à la danse,
Fait danser l'ans' du panier.

POT-DE-VIN
De retour dans sa patrie,
Monsieur voudra, pour briller,
Être de l'Académie,
Il lui faut un cuisinier.

GERTRUDE
Mais, enfin, M. Pot-de-Vin, depuis le temps que je suis chez M. de Buffon, n'ai-je pas
apporté dans mes fonctions, la délicatesse, la grâce, et la probité...

POT-DE-VIN
Sans doute !

GERTRUDE
Ai-je laissé brûler un rôti, tourner une sauce, dessécher un ragoût ?

POT-DE-VIN
Non... mais !

GERTRUDE
Qu'on me donne un aide, et non pas un chef.

POT-DE-VIN
Celui-ci est un homme très célèbre, qui a déjà écrit sur la cuisine... Guénot...

GERTRUDE
Tiens, c'est le nom d'un savant, d'un ami de M. de Buffon.

POT-DE-VIN
Mais ce n'est ni le même homme, ni la même orthographe... M. Guénot est le
cuisinier par excellence : j'ai eu toutes les peines du monde à le décider à venir ici.

GERTRUDE
Il n'a qu'à bien se tenir... Je lui ménage une réception...

POT-DE-VIN

Je l'attends aujourd'hui même !

GERTRUDE

Aujourd'hui... c'est bon !...

[7]

POT-DE-VIN.

Il doit s'essayer sur le repas de noce de Julien.

GERTRUDE

Sur le repas de noce de Julien ?... s'il n'a que celui-là à faire... jour de Dieu !...

POT-DE-VIN

Savez-vous que vous êtes méchante, mère Gertrude !... je ne m'étonne plus si vous n'avez pu vous accorder avec votre mari...

GERTRUDE

Et vous vous imaginez que je souffrirai qu'un étranger qui n'est pas mon mari...
(*On entend la ritournelle du chœur suivant.*)

POT-DE-VIN

Tenez ! c'est la noce de Julien et de Perrette, votre nièce.

GERTRUDE

J'vas les faire danser ; moi !... ils vont voir...

SCÈNE IV

LES MÊMES, JULIEN, PERRETTE, *en toilette de mariée*, LES VILLAGEOIS.

CHŒUR

Air du vaudeville du Tournois.

Salut à monsieur Pot-d'Vin !
C'est la noce de Perrette
Qui demand' qu'on lui permette
D'aller danser dans l'jardin.

JULIEN

Not'repas sera charmant,
Mais comme la tabl' n'est pas prête,
J'voudrions, en attendant,
Distraire un peu ma Perrette.

TOUS

Salut à monsieur Pot-d'Vin,
Etc., etc.

POT-DE-VIN

Mes enfants, vous pouvez danser dans le jardin ! Surtout prenez garde aux fleurs étrangères !... Vous savez comme M. le comte tient à ses fleurs.

[8]

JULIEN

Oh ! soyez tranquille M. l'intendant, dès que j'sommes le jardinier de M. le comte, ça me connaît.

GERTRUDE

Oh ! mon Dieu, oui, vous pouvez danser jusqu'à demain, si ça vous amuse... mais, par exemple, ça ne sera pas avec Perrette, car je lui défends de sortir.

PERRETTE, *riant d'un air étonné.*

Moi, ma tante !... c'est pour plaisanter n'est-ce pas ?

JULIEN

Eh ! oui, tu ne vois pas que ta tante rit.

GERTRUDE

Non ! je ne ris pas !... je ne ris jamais, encore moins aujourd'hui que les autres jours !...

JULIEN

Tiens, qu'est-ce qu'elle a donc la mère Gertrude !...

PERRETTE¹¹⁸⁹

AIR : Eh ! ma mère, est-c'que j'sais ça.

Hier soir, ma bonne tante,
Vous m'avez dit, entre nous,
Tu dois être ben contente
Que Julien d'vienn' ton époux ;
S'il n'a pas la min' trompeuse,
L'amour seul sembl' l'occuper,
Et d'main tu seras heureuse :
C'était donc pour m'attraper. (*bis.*)

JULIEN

Même air.

Et quand ce matin encore
Vous m'disiez dans un p'tit coin :
Pour toi ce jour est l'aurore
D'un bonheur qui t'mèn'ra loin ;
Car ma nièce est, je le gage,
Incapable de t'tromper ;
Elle est innocente et sage,
C'était donc pour m'attraper ? (*bis.*)

GERTRUDE

Je ne vous écoute ni l'un ni l'autre, et je vous répète que vous ne vous marierez pas.

PERRETTE

Mais ma tante, vous ne pouvez plus...

[9]

¹¹⁸⁹ Nous rétablissons cette mention, absente du texte.

GERTRUDE

Ah ! l'on fait venir un cuisinier de Paris !... et c'est par ce repas de noce qu'il doit débiter... Passez par ici mademoiselle. (Elle prend Perrette par le bras, et la fait passer auprès d'elle.)

POT-DE-VIN

Madame Gertrude, ces jeunes gens ne sont pas la cause...

GERTRUDE

Je vous en prie, M. l'intendant, laissez-moi gouverner ma nièce comme je veux, comme je l'entends, comme je le prétends !... Je suis sa tutrice, j'ai tous les droits sur elle, je ne veux pas qu'elle se marie.

POT-DE-VIN

Mais encore... c'est pousser la sévérité trop loin !...

GERTRUDE

Vous m'avez entendue, Perrette !... Allez vous déshabiller... et que je ne vous le dise pas deux fois !... ou si non !... je saurai me faire obéir. (*Elle sort.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, *excepté* GERTRUDE.

POT-DE-VIN

Rassurez-vous, nous viendrons à bout de la mère Gertrude ; et d'ailleurs lorsque M. le comte sera arrivé...

PERRETTE

Oh ! oui, M. le comte ne se laissera pas faire la loi par ma tante.

JULIEN

Bah ! elle la faisait ben à son mari qu'était vot'oncle.

PERRETTE

Mon oncle, je ne l'ai jamais connu, puisqu'il l'a quittée avant que je sois avec elle, n'est y pas vrai, M. Pot-de-Vin ?

POT-DE-VIN

Je ne sais pas, mon enfant, je n'ai jamais vu le mari de Gertrude. Ah ! ça, allez chacun de votre côté, et d'ici un mois !...

JULIEN et PERRETTE

Un mois !

POT-DE-VIN

Oui !... M. le comte, que nous attendions ces jours-ci, n'arrivera qu'à la fin du mois.

[10]

JULIEN

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! M. Pot-de-Vin, qu'est-ce que nous allons devenir ?...

PERRETTE, *regardant sa parure.*

Avoir fait une si belle toilette pour rien... (*pleurant.*) Ah ! mon Dieu !...

Queux guignon !...

JULIEN

POT-DE-VIN

AIR : *Je regardais Madelinette.*

Faut-il que l'on se désespère
Pour un si léger contre-temps ?
Souvent le bonheur qu'on diffère
A plus d'attraits pour les amants.

PERRETTE

Moi, qui croyais être tout d'suite
La femme de mon prétendu !

POT-DE-VIN.

Ma chère, un mois passe bien vite

PERRETTE

C'est toujours un mois de perdu.

ENSEMBLE	{	TOUS
		Faut-il que l'on se désespère, Etc., etc.
	{	PERRETTE et JULIEN
		C'en est fait, je me désespère De voir un pareil contre-temps ; Toujours un bonheur qu'on diffère Cause le malheur des amants.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI

POT-DE-VIN, *seul.*

Oui, oui, malgré la colère de madame Gertrude... la noce se fera... j'en réponds...

[11]

SCÈNE VII

POT-DE-VIN, GUÉNOT, *en habit bourgeois.*

GUÉNOT

Serait-ce par hasard à M. le comte de Buffon que j'aurais l'honneur de parler.

POT-DE-VIN

C'est un autre lui-même.

GUÉNOT

Monsieur son frère... peut-être ?

POT-DE-VIN

Non, son intendant.

GUÉNOT

Alors, c'est tout à fait différent, c'est à M. de Buffon, que je désire parler.

POT-DE-VIN

Il est en Italie, pour le moment.

GUÉNOT

En Italie... alors je ne comprends pas pourquoi M. le comte de Buffon, qui voyage en Italie, fait venir un cuisinier à Montbard... Quelque diligence qu'on fasse pour lui porter son dîner, il sera toujours froid.

POT-DE-VIN

Ah ! c'est vous...

GUÉNOT

Il est vrai que l'Italie est un pays chaud... Mais c'est égal, la route...

POT-DE-VIN

Vous êtes donc M. Guénot ?...

GUÉNOT

Indirectement ; Guénot est un nom de guerre que j'ai emprunté à un maître célèbre, qui m'a initié dans les secrets de cet art merveilleux dont les progrès remplissent les cent bouches de la Renommée... On ne peut pas se le dissimuler, la cuisine a fait un grand pas.

POT-DE-VIN

Ah ! Guénot n'est pas votre nom...

GUÉNOT

C'est celui d'un de mes professeurs... Il a dit adieu aux fourneaux de ce monde... J'ai hérité de son nom et de sa science.

[12]

POT-DE-VIN

C'était donc un homme...

GUÉNOT

Le plus grand homme de bouche que j'aie connu... C'est-à-dire, j'en ai connu un plus fameux encore... mon second maître... Guénot était le premier ; mais le second était bien au-dessus.

POT-DE-VIN

Au-dessus du premier ?

GUÉNOT

Il n'y a pas de comparaison !... Vous devez avoir entendu parler de lui ?... C'est l'auteur des artichauts... vous savez ?

POT-DE-VIN

Frits ?

GUÉNOT

Non, non !... des artichauts... Parbleu, on ne mange que cela dans les grandes maisons... dans la bonne société... Les artichauts... à la... Allons donc... à la... Vous y êtes ?...

POT-DE-VIN

Je n'y suis pas du tout...

GUÉNOT

Alors, je vais m'expliquer plus clairement.

AIR de la Sentinelle.

Christoph' Colomb, de gloire tourmenté,
Après avoir découvert maints parages,
Pour arriver à l'immortalité
Donna son nom à ces nouveaux rivages.
Mon maître ainsi, par ses travaux,
Jaloux de sortir de la foule,
Afin d'illustrer ses fourneaux,
A baptisé ses artichaux
Du nom fameux de Barigoule.

POT-DE-VIN

Ah ! j'y suis ; les artichauts à la Barigoule.

GUÉNOT

Avez-vous connu Robert ?... qui nous a laissé sa sauce ?

POT-DE-VIN

La sauce Robert... Oui, oui !...

GUÉNOT

Avez-vous connu Béchamel ?... Il est encore resté beaucoup de choses de Béchamel ; et bien Barigoule aurait avalé [13] dix Béchamel ! C'était un vrai génie de cuisine... toujours plein de feu dans ses compositions... Il est resté de lui une foule de mets : le bœuf à la royale, le gigot à la sultane, l'épaule à la turque, les œufs à la duchesse, la crème à la marquise.

POT-DE-VIN

Et de vous, Monsieur Guénot, est-ce qu'il n'est rien resté ?...

GUÉNOT

Non, pas encore, ... c'est-à-dire si... le premier dîner que j'ai fait il y a dix ans... c'était chez un fermier-général, c'était mon premier dîner, je l'ai manqué... il est resté tout entier ; tout est resté excepté moi... je ne suis pas resté... on m'a mis à la porte...

POT-DE-VIN

J'espère qu'il n'en sera pas de même ici.

GUÉNOT

Ah ! ça, mais à quoi bon un cuisinier pendant l'absence de M. de Buffon ?

POT-DE-VIN

C'est pour qu'il se mette au fait du service avant son retour.

GUÉNOT

Mais s'il n'y a rien à faire, personne à traiter...

POT-DE-VIN

Personne !... Nous avons une noce aujourd'hui !...

GUÉNOT

Une noce !... À la bonne heure, me voilà dans mon centre... Les grands repas... Je vais vous composer un menu !... Qui est-ce qui se marie ?

POT-DE-VIN

La filleule de monsieur le comte et le fils du jardinier.

GUÉNOT, à lui-même.

Pigeons en compote.

POT-DE-VIN

Les parents sont invités.

GUÉNOT

Chapon au gros sel, canard aux olives.

POT-DE-VIN

Avec leurs petites familles.

[14]

GUÉNOT

Mauviettes farcies.

POT-DE-VIN

Plus le vieux bailli.

GUÉNOT

Dindon à la gelée.

POT-DE-VIN

Le collecteur.

GUÉNOT

Brochet au bleu.

POT-DE-VIN

Et tous les jardiniers du canton.

GUÉNOT

Macédoine de légumes... mon dîner est là !...

POT-DE-VIN

Vous voyez qu'on vous a ménagé dès votre arrivée l'occasion de vous distinguer.

GUÉNOT

On se distinguera... Où est notre cuisine ? Est-elle grande, spacieuse, aérée, bien carrelée ?... Avons-nous la cheminée au nord ? une croisée au sud-ouest ?... Avons-nous un four de campagne ? un réchaut à la sultane ? une douzaine de marmites ? un demi-cent de casseroles, autant de chaponnières, de chocolatières, poissonnières, turbotières, saumonières, anguillères ?

POT-DE-VIN

Vous trouverez tout ce qu'il vous faut jusqu'à une cuisinière...

GUÉNOT

Qu'est-ce que vous dites donc, est-ce que je me sers de ça... je me plais à croire que le comte de Buffon, célèbre naturaliste, a un tourne broche...

POT-DE-VIN

Je vous parle de notre cuisinière, une femme d'un certain âge...

GUÉNOT

Eh ! bien, nous la mettrons à la porte, la bonne femme.

POT-DE-VIN

Non... non... c'est une ancienne domestique, pour qui les maîtres ont des égards...

[15]

GUÉNOT

A-t-elle un peu de talent ?

POT-DE-VIN

Oui, elle est assez adroite...

GUÉNOT

On lui fera d'abord éplucher les herbes, et si elle montre de l'intelligence, on la fera passer aux petits oignons.

POT-DE-VIN

Vous allez la faire crier.

GUÉNOT

Si elle pleure... on lui fera faire des petites liaisons innocentes... pour la distraire.

POT-DE-VIN

Vous vous arrangerez avec elle... Je m'en vais vous faire préparer ce qu'il vous faut afin de procéder à votre installation.

GUÉNOT

Allez !...

POT-DE-VIN

AIR du vaudeville de la Belle au Bois Dormant.

Allons, je vous quitte !
Occupez-vous vite
De votre ambigu.

GUÉNOT

Vite ! c'est bien facile à dire :
Avant de faire mon menu
Je dois l'écrire.
Je suis écrivain cuisinier.

POT-DE-VIN

Voici de l'encre et du papier.

GUÉNOT

Depuis longtemps, c'est ma coutume,
Je n'arrange pas un seul met,
Pas un pigeon, pas un poulet,
Sans mettre la main à la plume.

ENSEMBLE

POT-DE-VIN

Allons, je vous quitte !
Occupez-vous vite
De votre menu ;
Voici ce qu'il faut pour l'écrire ;
Que dans ce repas impromptu
On vous admire !

[16]

GUÉNOT

Ce qu'on fait trop vite
N'a pas grand mérite
J'en suis convaincu :
Comme je viens de vous le dire,
Avant de faire mon menu,
Je dois l'écrire.

(Pot-de-Vin sort.)

SCÈNE VIII

GUÉNOT, *seul*.

Il est charmant l'intendant !... Dépêchez-vous ! Mettez-vous vite à la besogne... comme s'il n'y avait qu'à se mettre là... comme si l'on pouvait se mettre en train comme ça tout de suite, sans réflexion, sans méditation... Qui diable, on ne fait pas de la cuisine comme on fait autre chose ; comme on fait des... souliers... Il y a des gens qui s'imaginent... Ah ! mon dieu !... quand je pense que moi, moi qui ai écrit sur la cuisine, moi, l'auteur de la *Cuisinière bourgeoise*, il y a des fois que je suis embarrassé : je suis là, à mes fourneaux... (*Il fait le geste de tremper son doigt dans une casserole et le porte à sa bouche comme s'il goûtait une sauce.*) Hum !... hum !... ce n'est pas mauvais, ce n'est pas l'embarras... (*Recommençant le même jeu.*) C'est bon... c'est fort bon... (*goûtant avec réflexion.*) Cependant... je ne sais pas... il manque encore quelque chose... Quelquefois ça tient à... (*Montrant le petit bout du doigt.*) gros comme ça d'anchois... un zeste de citron... un filet de... ce sont des riens... absolument des riens !... et ce sont précisément ces riens-là qui vous relèvent une sauce, et sont appréciés des gastronomes... Voyons, faisons mon menu. (*Il va s'asseoir devant la table et écrit, en parlant après quelques instants de réflexion comme quelqu'un qui compose.*) D'abord ici... deux entrées de... (*Il désigne différentes places de mets sur la table, prend l'écritoire, le place dans le milieu, et arrange ainsi d'autres objets qui se trouvent sous sa main, comme si c'étaient des plats.*) Ici trois entremets, dont une marmelade... Là, je suppose, des crèmes de... et au second service, alors des... C'est bien, c'est tout ce qu'il faut. D'abord, je veux que ce repas les rende stupéfaits d'admira- [17] tion... Ah ! à propos, en parlant d'admiration... j'oublie que j'ai là les épreuves de ma *Cuisinière bourgeoise*... qu'il faut que je corrige... Voilà un livre d'un débit assuré... tout le monde ne peut pas lire Corneille... Voltaire... Rousseau... mais tout le monde peut lire la *Cuisinière bourgeoise*... La mère peut sans le moindre inconvénient en prescrire la lecture à

sa fille... c'est un ouvrage classique... (*Il s'assied devant la table et écrit.*) Voyons, corrigeons la *Cuisinière bourgeoise*... *La Cuisinière bourgeoise*, par Guéno... Encore une omission : Gué... no... no... mais, imbéciles d'imprimeurs... Guénot prend le T à la fin... il l'a toujours pris le T... (*Il écrit.*)

SCÈNE IX

GUÉNOT, BEXON.

BEXON

Voici un monsieur qui écrit, ne le troublons pas.

GUÉNOT

Là : par Guénot... continuons.

BEXON, *à part.*

Ah ! c'est Monsieur Guéneau de Montbeillard.

GUÉNOT

Encore... volaille avec une L... il faut deux ailes à volaille... Je voudrais bien savoir si l'imprimeur de monsieur de Buffon lui fait de ces choses là... de confondre les genres, les espèces...

BEXON, *à part.*

Je ne me trompais pas, c'est monsieur Guéneau, le savant naturaliste... (*Haut*) Ne vous dérangez pas, monsieur Guéneau.

GUÉNOT, se levant.

Monsieur...

BEXON

Vous étiez à revoir une épreuve.

GUÉNOT

C'est un livre que je vais publier...

BEXON

Ah ! ah ! c'est fort bien !... Je ne doute pas, monsieur, que votre livre n'ait un grand succès.

[18]

GUÉNOT

Il doit en avoir... ou je serais bien trompé...

BEXON

J'ai aussi quelque chose sous presse...

GUÉNOT

Est-ce que monsieur serait un...

BEXON

Je suis Bexon, l'ami, et quelquefois le collaborateur de monsieur de Buffon.

GUÉNOT

Quant à moi, je suis...

BEXON

Guéneau... votre nom est assez connu.

GUÉNOT

Ah ! vous savez...

BEXON

Enchanté de faire la connaissance d'un homme tel que vous... Votre réputation...

GUÉNOT

Ça commence à se mitonner.

BEXON

AIR : vaudeville de la Robe et les Bottes.

Si vous étiez un homme vulgaire
Qui ne méritât nul appui,
Monsieur Buffon, la chose est claire,
Ne vous eût pas reçu chez lui.
Des ouvrages tels que les vôtres
Donnent de la célébrité.

GUÉNOT

Lorsque l'on fait vivre les autres
On a des droits à l'immortalité.

BEXON

Vous avez bien raison, un bon livre est la nourriture de l'esprit...

GUÉNOT

De l'esprit... Le mien sera mieux que ça.

BEXON

J'entends... le cœur... l'âme...

[19]

GUÉNOT

Et le corps !...

BEXON

Ah ! oui, philosophiquement parlant...

GUÉNOT

Parbleu... il faut bien que les philosophes mangent comme les autres... et ces gaillards-là ont bon appétit.

BEXON

Ah ! ah ! ah ! de la malice... le petit grain de sel attique.

GUÉNOT

C'est une fort bonne chose que le sel... Il en faut toujours un peu ; ça ranime le goût...

BEXON

Et peut-on savoir de quels objets traite l'ouvrage de monsieur Guéneau ?

GUÉNOT

Un peu de tout.

BEXON

Des végétaux, sans doute ?

GUÉNOT

Oui, des carottes, des navets, de salsifis, oseille, pourpier, estragon, laitue, panais, épinards...

BEXON

Pastinaca, spinaria... en latin.

GUÉNOT

Oui, oui, latin de... J'entends fort bien cette langue-là.

BEXON

Vous avez dit aussi, en passant, un petit mot sur les animaux ?...

GUÉNOT

Un petit mot... c'est là mon fort... c'est le fond de ma science ; aussi, je me suis étendu sur le bœuf, le mouton, le chevreuil ; je les ai envisagés sous tous les rapports ; j'ai traité toutes les parties du bœuf : la cervelle, la langue, le palais, le cœur, le foie, le pied, la tête, la queue ; tout y a passé : le bœuf, à lui seul m'a fourni trente-sept articles... c'est un petit animal si intéressant, que ce pauvre bœuf, mon cher monsieur !... aussi, monsieur de Buffon lui rend bien justice sous ce rapport-là.

[20]

BEXON

Vous ne parlez pas des oiseaux ?

GUÉNOT

Je vous demande pardon... Le pigeon de volière, le canard sauvage, la perdrix rouge, la bécasse, bécassine, caille, faisans, vanneaux, ortolans.

BEXON

Vous ne vous êtes occupé que des oiseaux d'Europe.

GUÉNOT

Pas davantage ; s'il m'en était tombé d'autres entre les mains... je vous prie de croire que je n'aurais pas été plus embarrassé, ils y auraient passé comme les autres : c'est comme des poissons, je ne parle absolument que de ceux que j'ai vus, la carpe, la truite, le saumon, la morue...

BEXON

J'ai entendu raconter des choses singulières sur la morue.

GUÉNOT

C'est un excellent poisson... Je vous en ferai manger...

BEXON

Infiniment reconnaissant... Mais il me paraît, M. Guéneau, que toutes les espèces et tous les genres vous sont familiers : votre ouvrage sera curieux, très curieux.

GUÉNOT

Monsieur, il sera utile.

BEXON

J'en retiens un exemplaire...

GUÉNOT

Cela suffit, je vous enverrai ma *Cuisinière*.

BEXON

Ce n'est pas la peine, j'enverrai mon domestique.

SCÈNE X

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE

M. le comte de Buffon.

BEXON

Il n'y est pas...

GUÉNOT

Il est en Italie, mon ami...

[21]

LE DOMESTIQUE

Mon maître sait bien qu'il n'est pas à Montbard... mais il m'a dit de remettre ceci, avec un petit mot que voilà, à messieurs les savants qui seraient chez M. de Buffon. (*Il remet à Bexon un panier couvert d'une serviette.*)

BEXON

Ah ! ah ! c'est de notre ami Daubenton ; M. Guéneau cela vous regarde... Une carpe du Rhin, une truite du lac de Genève, et des canards du Groenland.

GUÉNOT

Ah ! diable ! une carpe ; elle est fort belle... Laissez ça, mon ami...

LE DOMESTIQUE

Il y a aussi un oiseau que M. de Bougainville vous recommande ; il dit qu'il faudra beaucoup de précaution pour l'arranger.

GUÉNOT

Nous connaissons cela... Quand on a arrangé des faisans, des pluviers dorés, des alouettes, on peut arranger les oiseaux des quatre parties du monde... Dites à M. Daubenton que vous avez remis cela dans les mains de M. Guénot.

LE DOMESTIQUE

Ah ! bien monsieur, mon maître sera enchanté de savoir que c'est vous qui allez accommoder ça... (*Il sort.*)

BEXON

Je ne veux pas vous troubler davantage : vous restez ici pour le dîner ? Moi aussi. J'espère, M. Guéneau, que nous nous reverrons, et que j'aurai le plaisir de m'instruire dans votre conversation.

SCÈNE XI

GUÉNOT, *seul*.

Comment... il veut apprendre la cuisine... Voilà des caprices des gens du monde.

SCÈNE XII

GUÉNOT, PERRETTE.

PERRETTE

C'est y pas vous qui êtes le cuisinier qu'on attend ?

[22]

GUÉNOT

Oui ma belle enfant... et vous êtes sans doute la gentille mariée...

PERRETTE

Je l'étais ce matin... mais à présent c'est fini...

GUÉNOT

Nous avons déjà divorcé ?...

PERRETTE

Oui, mon mariage est flambé...

GUÉNOT

Et qui est donc cause de ça ?

PERRETTE

Qui ? Vous monsieur.

GUÉNOT

Moi !

PERRETTE

Oui vous... Quand ma tante, qu'est cuisinière de M. de Buffon, a su que vous veniez la remplacer et que vous commenciez à entrer en fonctions par notre repas de noces, elle a déclaré qu'elle ne voulait plus nous donner son consentement.

GUÉNOT

Bah !

PERRETTE

Elle m'a ordonné d'aller me déshabiller et prétend qu'il n'y a rien de fait.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Si j'avais su que le repas
Qu'pour mon mariage on doit faire,
Dût mettre ma tante en colère,
J'aurais bien dit qu'on n'en fît pas.
Julien sans festin et sans danse,
A moi tout d'mêm' se s'rait uni
Et j'l'en aurais pas moins chéri :
En pareil cas, on peut mieux, j'pense,
S'passer d'la noc' que du mari.

GUÉNOT

La colère de la tante passera.

PERRETTE

Oh ! j'en sais bien le moyen.

GUÉNOT

Eh ! bien il faut l'employer.

[23]

PERRETTE

Oui, mais c'est que vous ne voudrez peut-être pas.

GUÉNOT

Moi ; parlez toujours.

PERRETTE

Ça serait de vous en aller.

GUÉNOT

M'en aller.

PERRETTE

Pour deux ou trois jours seulement.

GUÉNOT

C'est une mauvaise plaisanterie.

PERRETTE

Au contraire ; elle serait bonne : ma tante s'imaginera que vous ne vous souciez pas de la place, et dans sa joie, elle ne s'opposera plus au mariage.

GUÉNOT

Vous croyez ?

PERRETTE

Je la connais.

GUÉNOT

Et le repas de nocés ?...

PERRETTE

Elle le fera...

GUÉNOT

Il sera détestable.

PERRETTE

Qu'est-ce que ça fait...

GUÉNOT

Songez à sa colère quand je reparaîtrai.

PERRETTE

Je serai mariée ; et une fois mariée, je me moque de ma tante.

GUÉNOT

C'est fort bien, mais si jamais elle soupçonnait notre intelligence...

PERRETTE

Oh ! soyez tranquille, Julien m'a fait la cour dix-huit mois avant qu'elle s'en aperçût.

[24]

GUÉNOT

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Si je cédaï à votre envie...

PERRETTE

Ah ! n'allez pas me refuser.

GUÉNOT

Il me faudrait, ma chère amie,
Pour ma récompense un baiser.

PERRETTE

C'n'est pas qu'à c'baiser je m'oppose,
Puis c'est pour servir notre amour,
Puis un baiser c'est si peu d'chose,
Je vous le promets au retour.

GUÉNOT

En vérité, vous êtes si gentille... que... (*On entend dans la coulisse.*) (*Perrette ! Perrette !*)

PERRETTE

C'est ma tante ! (*Elle se sauve.*)

GUÉNOT

Partez bien vite !...

SCÈNE XIII

GUÉNOT, GERTRUDE.

GERTRUDE

Où est-il ? Où est-il ?... ce fameux cuisinier, qui arrive tout chaud de Paris ?...

GUÉNOT

Qui est-ce qui vient encore me déranger. Ah ! c'est la vieille dont on m'a parlé... Ah ! mon Dieu ! je connais cette voix-là... (*Ils se reconnaissent.*)

GERTRUDE

Miséricorde !

GUÉNOT

Est-il possible !

AIR du Prisonnier

Oh ! ciel ! (*bis*) qu'est-ce donc que cela ?

GERTRUDE

Oh ! ciel ! (*bis*) qu'est-ce que je vois là ?
C'est mon mari !...

GUÉNOT

Quoi ! C'est ma femme !

[25]

GERTRUDE

Qui, vous ici ?

GUÉNOT

C'est vous, madame !

ENSEMBLE { Je sens mon cœur qui palpite :
Est-ce de joie ou d'courroux ?
Mais il bat encor plus vite,
Faut-il tomber à ses genoux ?

GUÉNOT

Comment !... C'est vous , madame !

GERTRUDE

C'est vous monsieur !...

GUÉNOT

Vous, cuisinière !

GERTRUDE

Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à ça ?

GUÉNOT

Vous, cuisinière ; si j'avais eu envie de vous retrouver, ce n'est pas à la cuisine que j'aurais été vous chercher... et surtout à la cuisine d'un naturaliste tel que M. de Buffon.

GERTRUDE

Et pourquoi pas ?

GUÉNOT

Pourquoi pas !... Quelles études avez-vous faites, je vous prie ?... Chez quel maître avez-vous travaillé ?... De qui avez-vous reçu les premiers éléments de cet art sublime ?... Car, enfin, lorsque je vous ai connue, vous étiez couturière... Ce n'est pas que je n'estime les couturières ; il y en a de fort jolies... toutes ne se ressemblent pas, il y en a de très respectables... mais à cette époque vous ne songiez pas à la cuisine ! Lorsque je vous épousai... je m'aperçus que vous étiez d'une ignorance...

GERTRUDE

Oui, mais depuis ce temps-là...

GUÉNOT

Écoutez, je n'ai pas l'intention de vous humilier, mais enfin puisqu'un hasard que je ne cherchais pas...

GERTRUDE

Ni moi non plus.

GUÉNOT

Me procure un quart d'heure d'entretien avec vous... répondez-moi... Que savez-vous faire ?...

[26]

GERTRUDE

Tout !...

GUÉNOT

Ah ! par exemple, tout... Je parie qu'à la première question je vous embarrasse... Voyons, comment fait-on un gigot à la Mailly, un gigot panaché, des côtelettes de mouton en robe de chambre ?...

GERTRUDE

Ah ! dame !... j'ai négligé...

GUÉNOT

J'ai négligé... négligé... je vous dis en robe de chambre...

GERTRUDE

En papillotes, vous voulez dire ?

GUÉNOT

Alors, c'est par trop négligé... Allons laissons cela, et passons à autre chose... Comment arrange-t-on les poulets à la Béchamelle ?...

GERTRUDE, *embarrassée.*

Mais... je...

GUÉNOT

Là... j'en étais sûr... j'étais sûr qu'en vous parlant de Béchamelle vous n'y seriez plus... Je vais vous le dire ; écoutez et profitez.

AIR : *Eh ! voilà comme tout s'arrange.*

Fait's cuir' vos poulets tant soit peu,
Mais assez pour qu'ils prenn'nt d'la mine ;

Dans un' cass'rol' mettez sur l'feu
D'la crêm', du beurr', de la farine ;
De percil et d'ail, deux bouquets
Doiv'nt assaisonner ce mélange,
Puis, vous le j'tez sur vos poulets,
Qu'vous avez coupés par filets,
Et voilà comme ça s'arrange.

GERTRUDE

Eh ! mon dieu, Monsieur l'embarras, il y a dix ans qu'on fait des poulets à la Béchamelle... sans savoir ce que c'est... Au surplus, mon cher monsieur Guénot, puisque c'est ainsi que vous vous faites appeler, croyez que j'en sais autant que vous, et que soit en cuisine, soit en toute autre chose, vous trouverez ici votre maître...

GUÉNOT

C'est trop plaisant... Vous connaissez ma réputation...

[27]

GERTRUDE

C'est de la fumée.

GUÉNOT

Parbleu, madame mon épouse, vous mériteriez bien une leçon.

GERTRUDE

En vérité...

GUÉNOT

Il y a ici un repas de noce.

GERTRUDE

Eh bien...

GUÉNOT

Je veux bien descendre jusqu'à lutter avec une cuisinière !... Que chacun de nous s'empare d'une portion de ce repas, et convenons que celui des deux qui aura prouvé plus de talent, restera maître absolu des fourneaux.

GERTRUDE

Vous n'y pensez pas...

GUÉNOT

Ah, vous cédez.

GERTRUDE

Céder à mon mari... moi !... J'accepte la proposition, et je vous engage à ne pas défaire vos malles.

GUÉNOT

Et moi je vous conseille d'aller faire vos paquets.

GERTRUDE

AIR : du Pont des Arts.

Entre nous, plus de querelle ;
Luttons, puisque c'est ainsi,
Et de talent et de zèle.

GUÉNOT

J'accepte votre défi

GERTRUDE

La cuisine me réclame ;
Dans peu nous verrons beau jeu.

ENSEMBLE

Entre nous, plus de querelle,
Etc., etc.

(Guénot sort ; il emporte à la cuisine le panier que le domestique a apporté à la scène X.)

[28]

SCÈNE XIV

GERTRUDE, *seule.*

Va, va... je te prépare un plat de mon métier... Qui m'aurait dit que je reverrais aujourd'hui mon mari, et que je ne lui arracherais pas les yeux !... Depuis dix ans que nous sommes séparés... Il s'est fait un nom ; peut-être a-t-il amassé de la fortune... Hé ! hé ! de la fortune... il en est capable... Tous les deux chez M. de Buffon, à la tête de la dépense... Si ce drôle là voulait, on pourrait faire ses petites affaires... en tout bien, tout honneur.

SCÈNE XV

GERTRUDE, PERRETTE.

PERRETTE

Ma tante... ma tante !...

GERTRUDE

Eh ! bien... comment mademoiselle, vous ne vous êtes pas déshabillée...

PERRETTE

Non ma tante... Dites-donc ma tante, vous n'êtes plus fâchée ?

GERTRUDE

Moi !...

PERRETTE

Vous ne savez pas, ce fameux cuisinier dont vous aviez peur ce matin...

GERTRUDE

Tu l'as vu ?

PERRETTE

Je lui ai parlé !... Oh ! comme il est laid.

GERTRUDE

Qu'est-ce que tu dis donc ?

PERRETTE

Il a un air... Jamais vous n'auriez pu vivre ensemble.

GERTRUDE

Vraiment !...

[29]

PERRETTE

Il l'a bien senti... car il s'en est allé.

GERTRUDE

Heim ?...

PERRETTE

Je dis que cet original dont l'arrivée vous avait mise en fureur est reparti.

GERTRUDE

Guénot est reparti ?...

PERRETTE

Sur le champ... Vous voilà bien contente !...

GERTRUDE

Comment ! Le monstre... le scélérat m'aurait jouée à ce point... Non, non, ce n'est pas possible... Là, tout à l'heure encore il me proposait une lutte... Si j'étais sûre qu'il fût parti ! tu n'épouserai pas ton Julien, de dix ans !...

PERRETTE

Ah ! ça, expliquez-vous donc ; ce matin, vous vous mettiez en fureur à cause de son arrivée, vous voilà maintenant en colère à cause de son départ... Mon mariage est cassé s'il reste, il est rompu s'il s'en va... Je n'y entends plus rien.

GERTRUDE

Je n'ai qu'un mot à te dire... Si ce misérable était parti, tu aurais affaire à moi... Retrouver un mari, et le reperdre en un quart d'heure, sans savoir s'il valait la peine qu'on le regrettât... J'étouffe... je suis d'une fureur...

(Sortie vive.)

SCÈNE XVI

PERRETTE, *seule*.

Là... est-ce du guignon !... Ma tante perd la tête... elle ne sait plus ce qu'elle veut ! C'est fini !... Ce maudit cuisinier avait bien besoin de venir ici pour tout brouiller...

SCÈNE XVII

PERRETTE, JULIEN.

JULIEN

Eh ! bien, Perrette ?...

[30]

PERRETTE

Nous sommes encore pis, et notre mariage est moins avancé que jamais.

JULIEN

Bah ! puisque monsieur Guénot a consenti à s'en aller.

PERRETTE

Justement : c'est ça qu'il ne fallait pas.

JULIEN

Tu plaisantes.

PERRETTE

Ma tante en est folle, elle court après.

JULIEN

Là !... eh ! ben, qu'est-ce que ça va d'venir tout ça ?... Je ne sais plus où j'en suis, moi, à présent.

AIR du Petit Courrier.

Faut-il que je reste garçon ?
Pour l'hymen faut-il que j'm'apprête ?
Gertrude a-t-ell'perdu la tête ?
Ell' dit tantôt *oui* ; tantôt *non*.
De nous deux, je crois qu'elle se gausse,
Dans l'incertitud' nous laisser...
Il est dur, le jour de sa noce,
De n'savoir sur quel pied danser.

PERRETTE

Que veux-tu que j'y fasse ?

JULIEN

Au surplus, ta tante est une bonne femme, mais nous pouvons nous en passer.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, POT-DE VIN, BEXON, LES AUTRES SAVANTS.

LES SAVANS

AIR : Mon cœur à l'espoir s'abandonne.

Vive Montbard ! On y trouve à sa guise
Des fleurs, des fruits, venus de toute part ;
S'il est sur terre une terre promise,

On doit la trouver à Montbard.

[31]

BEXON

A Montbard, on voit réunies
Des plantes des climats lointains ;
Du monde, les quatre parties
Viennent fleurir dans ses jardins.

TOUS

Vive Montbard ! etc.

BEXON

A propos, vous nous avez parlé ce matin d'une noce...

POT-DE-VIN

Vous voyez les futurs époux.

BEXON, *lui passant la main sous le menton.*

Voilà une petite mariée charmante.

PERRETTE

Monsieur est bien honnête.

JULIEN

Pas vrai, monsieur, qu'elle est jolie ?

POT-DE-VIN

Eh ! eh ! monsieur Bexon, pour un philosophe, nous aimons encore les jolies filles.

BEXON

C'est précisément parce que je suis philosophe.

AIR de Julie.

Aimable et douce créature,
La femme, on ne peut le nier,
Des chefs-d'œuvre de la nature
Aux yeux du sage est le premier.
Rendre à ce sexe un juste hommage
A la nature c'est parler,
Et n'est-ce pas la contempler
Dans son plus séduisant ouvrage ?

JULIEN

Dieu ! qu'on est heureux d'être savant !... On ne dit que de jolies choses...

POT-DE-VIN

À propos, on m'a dit que monsieur Daubenton avait envoyé les oiseaux et les poissons étrangers qu'il avait promis à monsieur de Buffon...

BEXON

Rassurez-vous ils sont entre de bonnes mains.

[32]

POT-DE-VIN

Monsieur de Buffon y attache beaucoup de prix... Il m'a même ordonné de vous prier de les observer avec le plus grand soin.

BEXON

Nous remettrons la séance après le dîner...

SCÈNE XIX

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE

Ces messieurs sont servis.

(Des laquais entrent et portent une table servie, qu'ils placent au milieu du théâtre.)

TOUS

À table ! à table !...

BEXON, *regardant la table.*

Mais quel luxe, quelle splendeur.

POT-DE-VIN, *à part.*

D'où diable a-t-il tiré tout ça.

BEXON, *regardant.*

Dieu me pardonne, voilà une carpe du Rhin... Je ne me trompe pas, voilà des canards du Groenland, les pattes palmées, le bec coloré !...

POT-DE-VIN, *à part.*

Ah ! mon Dieu, si ce damné de cuisinier ! Ah ! scélérat... Tu vas me payer cher... Qu'on appelle le cuisinier.

BEXON

Quel luxe ! Servir à dîner des animaux d'un si grand prix... d'une rareté pareille...

POT-DE-VIN

Qu'on appelle le cuisinier, qu'on amène le cuisinier ! Guénot, où est M. Guénot ! Guénot !... Guénot !...

SCÈNE XX

LES MÊMES, GUÉNOT, *arrivant en costume de cuisinier.*

GUÉNOT

Que me veut-on, que demande-t-on ?

[33]

POT-DE-VIN

Nous expliquerez-vous, monsieur, le menu de votre dîner ?

GUÉNOT

Le menu, monsieur, il est dans les règles, dans toutes les règles, et je le soutiendrai devant tous les cuisiniers et les maîtres d'hôtel de Paris...

POT-DE-VIN

Il ne s'agit pas de cela, monsieur, qu'est-ce que c'est que tous ces ragoûts ?

GUÉNOT

Goûtez-y, monsieur, et vous le verrez ; comment, on commence par se plaindre, et personne n'a touché encore au service.

BEXON

Je ne me trompe pas, c'est M. Guéneau... Quelle est cette mascarade ?

GUÉNOT

Oui monsieur, c'est-moi !... Vous me voyez dans mon coup de feu !... Ah ! parbleu ! je suis charmé de vous trouver !... Goûtez-moi cela, je vous prie !... (*À Pot-de-Vin, en découvrant les plats les uns après les autres.*) Faites-moi le plaisir de me dire, si vous trouvez quelque chose à reprendre ici, quatre entrées, dont deux grasses et deux maigres, un relevé de potage, en huit hors-d'œuvres ; est-ce régulier, est-ce classique ?... (*à Pot-de-Vin.*) Apprenez, monsieur, que j'ai remué la casserole chez des fermiers-généraux, et que j'ai tenu la queue de la poêle dans la cuisine d'un ambassadeur.

BEXON

Vous n'êtes donc pas naturaliste ?...

GUÉNOT, *lui présentant une assiette servie et un morceau de viande au bout d'une fourchette.*

Goûtez-moi cela, encore une fois, et dite naturellement ce que vous en pensez.

POT-DE-VIN

Lui naturaliste !... C'est Guénot, le cuisinier...

BEXON

Ah ! le malheureux ! Il aura fait le dîner avec l'envoi de M. Daubenton ; la carpe du Rhin, les gelinottes, les pigeons du Cap, tout y a passé.

[34]

GUÉNOT

Eh ! certainement tout y a passé ; que vouliez-vous que j'en fisse ? Fallait-il pas les faire empailler par hasard ?

BEXON, *en colère et très vivement.*

Eh ! sans doute monsieur, il fallait les faire empailler, c'est pour cela qu'ils avaient été adressés à...

GUÉNOT, *l'interrompant vivement.*

Alors, ce n'est plus ma partie, je n'empaile qu'avec des truffes !... Entendez-vous ça, monsieur...

BEXON

Quelle sera la colère de M. de Buffon, quand il apprendra que des objets si rares ! si précieux !... sont tombés entre les mains d'un Vandale... d'un Goth ?...

GUÉNOT

Apprenez que je ne suis ni Vandale, ni Goth, monsieur...

POT-DE-VIN

Allez, monsieur, allez faire votre paquet, je vous renvoie.

GUÉNOT

Il suffit, monsieur, je partirai, mais je ne me mettrai en route qu'après qu'on m'aura jugé. Mangez le dîner, messieurs, je ne sors pas d'ici que tout ça ne soit mangé !... et vous me direz après si je mérite d'être chassé ! et si tout ce gibier ne fait pas plus de profit aux convives de M. de Buffon, sur une table bien servie, qu'il ne lui ferait d'honneur dans un cabinet d'histoire naturelle.

POT-DE-VIN, *en colère.*

AIR : *C'est Lucifer échappé de l'enfer* (des *Petites Danaïdes.*)

Sortez d'ici, cuisinier de malheur !
Point de grâce,
Je vous chasse !
Sortez d'ici, cuisinier de malheur !
Ou redoutez ma fureur !

GUÉNOT

Un instant ! j'entends ma femme !

TOUS

Quoi ! vous êtes marié !

GUÉNOT

Oui... Jugez au fond d votre âme
Si j'suis digne de pitié !...

[35]

ENSEMBLE	{	TOUS	
		Monsieur Pot-de-Vin,	} calmez votre fureur !
		Mon cher ami,	} calmez votre fureur !
		Nous vous demandons sa grâce ;	
		Monsieur Pot-de-Vin,	} calmez votre fureur,
		Mon cher ami,	} calmez votre fureur,
		Et pardonnez son erreur.	
		POT-DE-VIN	
		Sortez d'ici, etc.	

SCÈNE XXI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, GERTRUDE, *apportant un mets.*

GERTRUDE, *servant son plat.*

Tenez, messieurs, goûtez ça, et dites-moi si je n'ai pas bien autant de talent que mon mari...

TOUS

Votre mari !...

GERTRUDE

Oui, messieurs : par le plus grand hasard du monde, le cuisinier se trouve être le mari de la cuisinière.

BEXON

Raison de plus, mon cher Pot-de-Vin, pour lui faire grâce.

TOUS

Oui ! oui !... Grâce !

POT-DE-VIN

Eh ! mon Dieu ! quand je lui ferais grâce, il n'en partirait pas moins d'ici, puisqu'il ne peut rester nulle part avec sa femme.

GERTRUDE

Non ! C'est moi qui lui cède la place... (*Elle va pour sortir.*)

GUÉNOT, *court après sa femme et la ramène d'un air attendri et très amoureux.*

AIR : *Grenadier que tu m'affliges.*

Cuisinier', que tu m'affliges
En me faisant tes adieux...

GERTRUDE, *même jeu d'attendrissement.*
Cuisinier, quand tu m'négliges,
Je dois m'enfuir loin d'tes yeux.

[36]

GUÉNOT

Reste... que la mêm' cuisine
Nous réunisse en ce jour,
Et que l'amour
Rallume sa flamme divine
À celle de nos
Fourneaux.

TOUS

Oui, que la même cuisine
Vous réunisse en ce jour,
Et que l'amour
Rallume sa flamme divine
À celle de vos
Fourneaux.

PERRETTE

Ah ! ça, dites donc, ma tante, et nous ?...

JULIEN

Ah ! oui ! Nous qui brûlons aussi ?...

GERTRUDE

Vous brûlez aussi ?... Eh bien, mariez-vous, et que ça finisse !

VAUDEVILLE FINAL

TOUS, *en chœur*.

AIR de Joconde.

Du grand Buffon honorant la mémoire,
Ah ! Messieurs, puissiez-vous payer
Par quelques bravos à sa gloire,
Les gages de son cuisinier.

GUÉNOT, *au public*.

AIR du vaudeville du Code et l'Amour.

Messieurs, qu'est-ce qu'un vaudeville ?
Tranchons le mot, c'est un ragoût,
Qu'il n'est pas toujours très facile
D'assaisonner à votre goût :
Il suffit d'un léger nuage
Pour en troubler la liaison ;
Et quand il survient un orage
C'est l'auteur qui boit un bouillon.

TOUS, *en chœur*.

Du grand Buffon honorant la mémoire, etc.

FIN

ANNEXE B. ÉBAUCHE D'UNE RECONSTITUTION DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BUFFON

Dans ce tableau figurent

- les œuvres mentionnées dans l'*Inventaire après décès* de Buffon¹¹⁹⁰, qui comprend les livres accumulés dans les deux résidences des villages de Montbard et de Buffon. Cet inventaire recense dans la bibliothèque de Montbard 2 868 volumes dont il mentionne 76 titres, et il recense dans la bibliothèque de Buffon 294 volumes dont il mentionne 14 titres ; soit un total pour les deux bibliothèques de 3 162 volumes et 90 titres.
- le contenu de la « Liste des livres appartenant à la bibliothèque de l'Académie des Sciences, et qui sont à retirer de la succession de feu M. le comte de Buffon », établie par Pierre Demours, bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Académie royale des sciences¹¹⁹¹ ;
- les œuvres mentionnées dans la « Table des auteurs et des voyageurs, cités dans cet ouvrage », table établie par Buffon et parue dans le tome XV de l'*Histoire naturelle* ;
- les livres dont il est précisé dans le catalogue de vente de la bibliothèque de Mirabeau¹¹⁹² qu'ils ont appartenu à Buffon. Mirabeau avait acquis l'intégralité de la bibliothèque de Buffon, l'ensemble du catalogue contient donc nécessairement la mention d'un grand nombre de livres ayant appartenu à Buffon, mais ceux-ci figurent parmi les autres livres possédés par Mirabeau sans qu'on puisse les en distinguer. Dans la section consacrée à l'histoire naturelle, l'éditeur du catalogue indique cependant la présence d'annotations de la main de Buffon dans des livres dont on peut donc avec certitude lui attribuer une possession antérieure ; ce sont ces livres que nous mentionnons dans le tableau, en précisant le numéro qui leur est attribué dans le catalogue, et en y adjoignant les remarques de l'éditeur du catalogue dans des notes infrapaginales ;
- l'essentiel des références mentionnées dans la *Correspondance* de Buffon¹¹⁹³. Nous disons « l'essentiel » car il est difficile de prétendre faire un relevé exhaustif des sources mentionnées dans cette correspondance, quand celles-ci se réduisent parfois au nom d'un

¹¹⁹⁰ *Inventaire après décès de M^{re} Georges Louis Le Clerc, chevalier, Comte de Buffon, 30 avril 1788. M^{re} Boursier J^{re} notaire*, Bibliothèque du Muséum National d'Histoire naturelle, cote : Ms 1871 (microfilm).

¹¹⁹¹ Cette liste est publiée par Thierry HOQUET, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, Paris, Champion, 2005, Annexe, p. 755. Cote de cette liste : Bibliothèque de l'Institut de France, manusc. 1827.

¹¹⁹² *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu M. Mirabeau l'aîné [...] dont la vente se fera en l'une des salles de l'Hôtel de Bullion, rue J.-J. Rousseau le lundi 9 janvier 1792 [...]*, Paris, Rozet, 1791.

¹¹⁹³ BUFFON, *Correspondance générale* (1860), éd. Hippolyte Nadault de Buffon, Genève, Slatkine, réimpr. de l'éd. de Paris (1885), 1971, 2 vol.

auteur connu ou à la mention de quelques vers de louange sans grand intérêt, genre de références que nous n'avons pas relevées.

La tentative d'un relevé exhaustif des sources mentionnées au sein de l'*Histoire naturelle* aurait été bien entendu ridiculement ambitieuse, et nous avons opté pour un relevé établi seulement à partir des listes restreintes mentionnées plus haut. Ce tableau pourra être compris comme une sorte d'humble complément à l'« Index des auteurs et des œuvres cités » qui figure dans les *Œuvres* de Buffon parues dans la Bibliothèque de la Pléiade¹¹⁹⁴, et aux *index nominum* et *operum* des *Œuvres complètes* parues aux éditions Champion¹¹⁹⁵. On pourrait peut-être le compléter avec le catalogue des livres ayant appartenu à Guéneau de Montbeillard, si ce catalogue existe, car Buffon écrit à son collaborateur en 1769 : « Je vous envoie, mon très cher monsieur, tous les livres dont je puis absolument me passer¹¹⁹⁶. »

Confronté aux inventaires après décès, R. Chartier s'interroge :

[...] la signification du livre possédé reste incertaine : est-il lecture personnelle ou héritage conservé, instrument de travail ou objet jamais ouvert, compagnon d'intimité ou attribut du paraître social ? La sécheresse de l'écriture notariale ne permet guère de la préciser. Enfin, il est clair que tous les livres lus ne sont point des livres possédés : nombreux en effet sont dans les villes du 18^e siècle les lieux d'une possible lecture publique, du cabinet du libraire à la bibliothèque, et dense la circulation privée du livre, prêté et emprunté, lu en commun dans le salon ou la société littéraire. L'inventaire après décès ne saurait donc tout dire ; toutefois, par sa masse il autorise un premier repérage et permet d'esquisser comparaisons et évolutions¹¹⁹⁷.

Ce premier repérage, commencé avec la consultation de l'inventaire après décès de Buffon, méritait d'être accompli. Ce tableau des sources de Buffon, quoique très incomplet, nous a semblé présenter en l'état quelque intérêt, notamment parce qu'il contient des informations qui ne sont accessibles que dans des documents difficiles d'accès (l'inventaire après décès de Buffon est manuscrit, et le catalogue de la vente de la bibliothèque de Mirabeau est un livre rare).

Dans la colonne « Titre de l'ouvrage de cet auteur », les titres sans nom d'auteur sont intégrés à l'ordre alphabétique du tableau.

¹¹⁹⁴ BUFFON, *Œuvres*, éd. S. Schmitt, Paris, Gallimard, 2007.

¹¹⁹⁵ BUFFON, *Œuvres complètes*, éd. S. Schmitt, Paris, Champion, 2007.

¹¹⁹⁶ BUFFON, *Correspondance générale*, op. cit., t. I, p. 183.

¹¹⁹⁷ Roger CHARTIER, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987, p. 167.

Dans la colonne « Localisation de la référence », nous écrivons « Table » lorsqu'un auteur est mentionné par Buffon lui-même dans la « Table des auteurs et des voyageurs, cités dans cet ouvrage », parue dans le tome XV de l'*Histoire naturelle* ; nous reproduisons les chiffres romains et arabes donnés par Buffon pour désigner les tomes et pages auxquels le lecteur devra se reporter afin de retrouver ces références dans l'édition originale de l'*Histoire naturelle*. « Lettre... » renvoie à l'édition de la *Correspondance de Buffon* par H. Nadault de Buffon. « Inventaire – Montbard » et « Inventaire – Buffon » signifient que l'on trouve la référence dans le catalogue du contenu des bibliothèques de Buffon, consultable dans son inventaire après décès ; nous précisons dans laquelle des deux bibliothèques (celle du domaine de Buffon et celle du domaine de Montbard) se trouvait l'ouvrage. « Emprunt Acad. sc. » signifie que le livre appartenait à la Bibliothèque de l'Académie des Sciences. « Mirabeau » signifie que le livre est mentionné comme ayant appartenu à Buffon dans le catalogue de vente de la bibliothèque de Mirabeau ; le numéro attribué au livre dans le catalogue est précisé entre parenthèses.

Nous mettons entre crochets les noms d'auteurs et titres d'œuvres quand nous avons complété une référence lacunaire grâce à des sources étrangères à ce travail, découvertes par les hasards de la recherche ; cependant, lorsque ces références sont trop développées pour figurer dans le tableau, nous les présentons en notes infrapaginales.

Nous mettons entre accolades les noms d'auteurs et titres d'ouvrages mentionnés par l'*Inventaire après décès* de Buffon que nous n'avons pu déchiffrer avec certitude ; cet inventaire est en effet demeuré à l'état de manuscrit et sa lisibilité est parfois faible ou nulle¹¹⁹⁸.

Nous faisons figurer en gras, pour les mettre en relief, les dates des sources de Buffon antérieures au 18^e siècle et postérieures à 1770, afin de donner un indice de la manière dont il s'inscrit dans l'histoire et l'actualité scientifiques.

AUTEUR MENTIONNÉ		TITRE DE L'OUVRAGE DE CET AUTEUR	LOCALISATION DE LA RÉFÉRENCE	DATE 1199
ABBEVILLE le P. d'	1.		Table > IX. 204	1761
ABUSSEID Serafi	2.		Table > XII. 362	1764
	3.	Académie des sciences de Turin (1 ^{er} vol. de l')	Lettre LXXXVIII	1762
ACOSTA Christophe	4.		Table > XII. 240	1764
ACOSTA Joseph	5.		Table > IX. 72	1761
ACÛNA le P. d'	6.		Table > III. 505	1749
ADANSON	7.		Table > XI. 35	1764
AGRICOLA	8.		Table > I. 10	1749
ALBERT	9.		Table > X. 61	1763
ALBIN	10.	<i>Histoire naturelle des oiseaux, ornée de 306 estampes qui les représentent parfaitement au naturel, dessinées et gravées par Eleazar Albin, avec des remarques par W. Derham, trad. de l'anglais, La Haye, de Hondt, 1750, 4 vol. gr. in-4 v. br.</i>	Mirabeau (1240) ¹²⁰⁰	
ALDROVANDI Ulyssis	11.		Table > I. 26	1749
	12.	{illisible} <i>historiam opera</i>	Inventaire – Montbard	
	13.	<i>Aldrovandi (Ulyssis) Opera omnia, cum Paralipomenis historiae omnium animalium, Bononiæ, apud Thebaldinum, 1638 et seq., 14 vol. in-fol. fig. v. br.</i>	Mirabeau (1208) ¹²⁰¹	
ALIED	14.		Table > I. 606	1749
ALPIN Prosper	15.		Table > XI. 211	1764
ALVAREZ dom Laurent	16.	<i>Mémoires Zoologiques, Phytologiques et Minéralogiques, manuscrit</i>	Emprunt Acad. sc.	
AMBROISE Saint	17.		Table > I. 231	1749
AMMIAN Marcellin	18.		Table > I. 523	1749
	19.	{ <i>Amours d'autrefois (Les)</i> }	Inventaire – Montbard	
ANDERSON	20.		Table > XIII. 275	1765
	21.	<i>Nouvelle description de l'Islande, avec des observation sur l'histoire natur. de cette île, par Anderson, et traduite de l'Allemand de Horrebows (par Rousselot de Surgy), Paris, Charpentier, 1764, 2 vol., in-12, v. m.</i>	Mirabeau (1164) ¹²⁰²	
ANDRI	22.		Table > II. 11, 144	1749
ANSON	23.		Table > IX. 70	1761
AQUAPENDENTE Fabrice d'	24.		Table > II. 97	1749
ARGENSOLA	25.		Table > I. 508	1749
ARIOSTE l'	26.	« les livres de l'Arioste »	Lettre CCCCXV	1780
	27.	<i>Jérusalem délivrée</i>	Inventaire – Montbard	
AROMATARIIS Joseph d'	28.		Table > II. 127	1749
ARRIANUS	29.		Table > XI. 28	1764
	30.	<i>Art des forges</i>	Inventaire – Montbard	
ARTÉDI	31.		Table > X. 290	1763
	32.	<i>Arts</i>	Lettre DXXVIII	1783

¹¹⁹⁸ C'est TRÉCOURT, le secrétaire de BUFFON, qui aurait dressé les inventaires faits à Montbard à la mort de Buffon. Voir BUFFON, *Correspondance générale*, op. cit., t. I, p. 235, n. 1.

¹¹⁹⁹ Date de publication du texte de BUFFON où se situe la référence.

¹²⁰⁰ Note de l'éd. du catalogue : « Exempl. signé de Buffon. »

¹²⁰¹ Id. : « Exempl. signé de Buffon. »

¹²⁰² Id. : « On trouve dans cet exemplaire une nomenclature d'oiseaux du pays, écrite de la main de M. de Buffon. »

ARTUS	33.		Table > XIV. 283	1766
AUGUSTIN Saint	34.		Table > I. 231	1749
AURELIO Degli- anzi	35.		Table > XI. 33	1764
AVERROÈS	36.		Table > II. 80	1749
AVICENNE	37.		Table > II. 80	1749
AVRIL le P.	38.		Table > I. 417	1749
BACON	39.		Table > II. 309	1749
BAILLOT	40.	Ode	Lettre CXC	1773
BAKER	41.		Table > II. 282	1749
BARBOT	42.		Table > XII. 405	1764
BARCHEWITZ Christophe	43.		Table > XIII. 374	1765
BARRELIER Jacob	44.	<i>Barrelieri (Jacobi) Plantæ per Galliam, Hispaniam et Italiam observatæ, iconibus æneis exhibitæ ; ex recensione Antonii de Jussieu, Parisiis, Ganeau, 1714, in-fol., gr. pap. v. br.</i>	Mirabeau (1348) ¹²⁰³	
	45.	<i>Ejusdem Barrelieri Plantæ par Galliam, Hispaniam et Italiam observatæ, Paris, Ganeau, 1714.</i>	Mirabeau (1349) ¹²⁰⁴	
BARRÈRE	46.		Table > I. 598	1749
BARRUEL- BEAUVERT A.-J. comte de	47.	<i>Lettre (critique des Jardins de Delille)</i>	Lettres CCCCLXXXV et CCCCLXXXVI	1782
BARTHOLIN Thomas	48.		Table > II. 493	1749
BASILE Saint	49.		Table > I. 231	1749
BASSEPORTE	50.	<i>Recueil des serpents et papillons étrangers, peints d'après nature sur vélin, par M^{lle} Basseporte, dessinatrice du Cabinet du roi, format in-fol.</i>	Mirabeau (1231) ¹²⁰⁵	
BATTEL	51.		Table > XIV. 43	1766
BAYLE	52.	<i>De ratione inter ignem et flammam</i> [livre demandé]	Lettre XV	1737
BECHER	53.		Table > I. 264	1749
BELL	54.		Table > XIV. 331	1766
BELLARMIN	55.		Table > I. 490	1749
	56.		Table > III. 438	1749
BELLOU, DE	57.	<i>Siège de Calais</i>	Lettre CV	1766
BELON Pierre	58.	« les livres de » [livres demandés]	Lettre XV	1737
	59.	<i>Les Observations de plusieurs singularités et choses mémorables trouvées en Grèce, Asie, Judée, Égypte, Arabie, et autres pays, par Pierre Belon, Paris, Corrozet, 1555, in-4, fig. v. f. f.</i>	Mirabeau (1168) ¹²⁰⁶	
BERGERON	60.		Table > I. 225	1749
BERNIER	61.		Table > I. 479	1749
BERQUIN Arnaud	62.	« les pauvres contes de Berquin »	Lettre DXLIII	1783
BÉRUDIER le P.	63.	<i>Histoire de Dieu</i>	Inventaire – Montbard	
	64.	<i>Bibliothèque de campagne</i>	Inventaire – Montbard	
	65.	<i>Bibliothèque de l'homme d'État</i>	Inventaire – Montbard	
BIERVILLAS Innigo de	66.		Table > III. 457	1749
BINET Antoine	67.		Table > IX. 206	1761
BLANCANUS Joseph	68.		Table > I. 570	1749

¹²⁰³ *Id.* : « Exempl. de M. de Buffon. »

¹²⁰⁴ *Id.* : « Cet exemplaire ne contient absolument que les figures de l'ouvrage de Barrelier, sur lesquelles M. de Buffon a fait quelques notes et joint plusieurs nomenclatures qui probablement servaient à son travail. [...] »

¹²⁰⁵ *Id.* : « [...] La beauté et la perfection de ces peintures ne laissent rien à désirer. Elles appartenaient à M. de Buffon qui les avaient reçues de M^{lle} Basseporte. [...] »

¹²⁰⁶ *Id.* : « Exemplaire signé de M. de Buffon, et chargé de notes de sa main. »

BOCCONE Paulo	69.	<i>Museo di piante rare della Sicilia, Malta, Corsica, Italia, Piemonte, e Germania, di Paulo Boccone.</i>	Mirabeau (1346) ¹²⁰⁷	
	70.	<i>Museo di fisica e di esperienze variato, e decorato di osservazioni naturali, note medicinali, etc. del medesimo Paulo Boccone, in Venetia, Zuccato, 1697, in-4 v. br.</i>		
BOCHART	71.		Table > XII. 22	1764
	72.		Table > II. 246	1749
	73.	<i>Boece de Boot</i>	Lettre XXXIII	1748
BOERHAAVE	74.	« la chimie de » [demandée]	Lettre XV	1737
BOILEAU	75.	<i>Œuvres</i>	Inventaire – Montbard	
BOLIVAR Grégoire de	76.		Table > IX. 305	1761
BONTIER	77.		Table > III. 454	1749
BONTIUS	78.		Table > IX. 131	1761
BORELLI	79.		Table > I. 112	1749
BOSMAN Guillaume	80.		Table > XI. 11	1764
BOUHIER le Président	81.	<i>Traité de la dissolution du mariage pour cause d'impuissance, Luxembourg, 1735¹²⁰⁸.</i>	Lettre XIV	1736
BOULAIE la	82.		Table > II. 480	1749
BOURGUET	83.		Table > I. 73	1749
BOYLE Robert	84.		Table > I. 70	1749
BOYM le P.	85.		Table > IX. 82	1761
BRISSON	86.	<i>Ornithologie, ou Méthode contenant la division des oiseaux en ordres, sections, genres, espèces, et leurs variétés ; en lat. et en français, Paris, Bauche, 1760, 6 vol. in-4 fig. v. m.</i>	Mirabeau (1238) ¹²⁰⁹	
	87.	« brocards contre Pompignan »	Lettre LXXVII	1760
BROSSES le Président de	88.	<i>Histoire des navigations aux Terres australes¹²¹⁰.</i>	Lettre LXV Lettre LXXVII Lettre CII	1755 1760 1766
	89.	<i>Dissertations sur le culte des dieux fétiches, 1760.</i>	Lettre LXXVII	1760
	90.	« votre Genèse des Phéniciens »	Lettre LXXVI	1760
	91.	« votre Salluste »	Lettre LXXVI	1760
	92.	<i>Mécanisme du langage [Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie – Note d'H. Nadault de Buffon]</i>	Lettre CII Lettre CCLXV	1766 1777
	93.	<i>Histoire du 7^e siècle de la République romaine, précédée d'une vie de Salluste, 1777 – Note d'H. Nadault de Buffon.</i>	Lettre CCLXV	1777
BROWNE Patrick	94.		Table > XII. 147	1764
BRUE	95.		Table > XIV. 208	1766
BRUN Corneille le	96.		Table > XIII. 141	1765
BRUCE le chevalier	97.	Portefeuilles de dessins et journaux de voyage	Lettre CCI	1774
BUACHE	98.		Table > I. 71	1749
BUFFON	99.	<i>Histoire naturelle</i>	Inventaire – Montbard Inventaire – Buffon	
	100.	<i>Histoire naturelle des oiseaux, belle éd.</i>	Inventaire – Montbard	
	101.	Différents exemplaires des œuvres de Buffon	Inventaire – Montbard	

¹²⁰⁷ Id. : « Exemplaire de M. de Buffon, avec des notes, une table et un appendice écrits de sa main. »

¹²⁰⁸ Note d'H. NADAULT DE BUFFON : *Traité de la dissolution du mariage pour cause d'impuissance*, Luxembourg, 1735, in-8°, réimprimé en 1736 avec les *Principes sur la nullité du mariage* de BOUCHER D'ARGIS.

¹²⁰⁹ Note de l'éd. du catalogue : « Exemplaire de M. de Buffon, avec quelques notes de sa main. »

¹²¹⁰ Note d'H. NADAULT DE BUFFON : *Histoire des navigations aux Terres australes, contenant ce que l'on sait des mœurs et des productions des contrées découvertes jusqu'à ce jour, et des moyens d'y former un établissement*, Paris, 2 vol. in-4°, Durand, 1756, avec des cartes de Robert DE VAUGONDY.

	102.	<i>Les animaux et leurs squelettes compris dans l'Histoire naturelle de M. de Buffon</i> , Paris, 1767, in-4, gr. pap. v. m. f. dor. s. tr.	Mirabeau (1227) ¹²¹¹	
	103.	<i>Recueil de dessins d'animaux, quadrupèdes, oiseaux, insectes, poissons, crustacées, coquilles, et reptiles, tous dessinés d'après nature et qui n'ont jamais été gravés</i> , Paris, par les ordres de M. de Buffon, 1765, in-4, gr. pap. m. r.	Mirabeau (1228) ¹²¹²	
	104.	<i>Histoire naturelle des oiseaux, par MM. de Buffon et Guéneau de Montbeillard</i> , Paris, Impr. R., 1770 et ann. suiv, 10 vol. gr in-4, fig. color. v. ec. d. s. tr. pap. d'Holl.	Mirabeau (1242) ¹²¹³	
BUHIER	105.		Table > II. 585	1749
CAILLE l'abbé de la	106.	<i>Fondamenta</i>	Inventaire – Montbard	
CAÏUS le D ^r	107.		Table > IX. 157	1761
CAMBDEN	108.		Table > I. 285	1749
CAMPELL	109.		Table > I. 253	1749
CARDON	110.		Table > IV. 252	1753
CARERI Gemelli	111.		Table > I. 418	1749
CARNOT	112.	<i>Éloge de M. le maréchal de Vauban</i> , 1784 – Note d'H. Nadault de Buffon	Lettre DLXI	1784
CASSINI	113.	<i>Observations astronomiques</i>	Inventaire – Montbard	
CASTELLI	114.		Table > I. 351	1749
CATESBY Marc	115.		Table > X. 97	1763
CAUCHE François	116.		Table > III. 478	1749
CÉSAR Jules	117.		Table > XI. 285	1764
CHAMPLAIN DE LA BLANCHERIE	118.	<i>Nouvelles de la République des lettres</i>	Lettre CCCIV	1778
CHARDIN	119.		Table > I. 414	1749
CHARLETON	120.		Table > XIII. 278	1765
CHARLEVOIX le P.	121.		Table > I. 224	1749
CHARLY le P.	122.		Table > XII. 7	1764
CHASTELLUX le marquis de	123.	<i>Voyages de M. le marquis de Chastellux dans l'Amérique septentrionale, dans les années 1780, 1781, 1782, 1786</i> – Note d'H. Nadault de Buffon	Lettre DCXVII	1786
	124.	<i>Traité de la félicité publique</i> , 1772 – Note d'H. Nadault de Buffon		
CHAUMONT le Chevalier de	125.		Table > XI. 19	1764
CHESELDEN	126.		Table > III. 310	1749
CHOISY l'Abbé de	127.		Table > XI. 311	1764
CICÉRON	128.	<i>Œuvres complètes</i>	Inventaire – Montbard	
	129.	<i>Pensées</i>	Inventaire – Buffon	
CLERCQ le	130.		Table > III. 494	1749
CLUSIUS Carolus (Charles de l'Écluse)	131.		Table > X. 2	1763
COLUMNA Fabius	132.		Table > IX. 300	1761
	133.	<i>Considérations sur {illisible}</i>	Inventaire – Montbard	
	134.	<i>Concile de Trente (Le)</i>	Inventaire – Buffon	
COOK	135.	« observations tirées du dernier voyage de Cook [1784],	Lettre DXVIII	1783

¹²¹¹ *Id.* : « Ce recueil appartenait à M. de Buffon, et la plupart des figures sont tirées avant la lettre. »

¹²¹² *Id.* : « Ce recueil précieux appartenait à M. de Buffon. Les figures en sont dessinées avec le plus grand soin par M. de Sève, dessinateur du Cabinet du roi. Il contient 152 dessins dont partie a déjà paru dans les ouvrages de M. de Buffon, et l'autre était destinée à la continuation de son *Histoire naturelle*. »

¹²¹³ *Id.* : « Exemplaire de M. de Buffon, dont les figures nous ont paru coloriées avec le plus grand soin. On trouve à la tête du premier volume une addition manuscrite de M. de Buffon pour l'article des chauve-souris. »

		et que M. Banks m'a envoyées »		
CORÉAL	136.		Table > III. 494	1749
CORNEILLE	137.	<i>Théâtre</i>	Inventaire – Montbard	
COURT DE GÉBELIN	138.	<i>Le Monde primitif [1773-1782]</i>	Inventaire – Montbard	
COVENT le capitaine	139.		Table > XII. 38	1764
COWLEY	140.		Table > III. 406	1749
COWPER Wil.	141.		Table > X. 283	1763
{CAOST} le Capitaine	142.	<i>Voyage autour du monde</i>	Inventaire – Montbard	
CROZIER l'abbé	143.	<i>Histoire générale {des Alpes}</i>	Inventaire – Montbard	
	144.	<i>Cuisinier français (Le)</i> ¹²¹⁴	Inventaire – Buffon	
	145.	<i>C{illisible} du commerce</i>	Inventaire – Montbard	
CUBIÈRES chevalier de	146.	Pièces de vers	Lettre CXCVII	1774
DALECHAMP	147.		Table > XIV. 92	1766
D'ALEMBERT	148.	Discours préliminaire de l' <i>Encyclopédie</i>	Lettre XLVII	1751
	149.		Table > I. 459	1749
DALIBARD	150.		Table > I. 235	1749
DAMPIER	151.		Table > I. 446	1749
DAPPER	152.		Table > II. 526	1749
DAUBENTON	153.	Leçons sur les minéraux	Lettre CCCCLXXXVII	1782
DAUSQUI	154.		Table > I. 267	1749
DAVILER	155.	<i>Architecture</i>	Inventaire – Montbard	
DEFER	156.		Table > I. 417	1749
DELILLE l'abbé	157.	<i>Les Jardins, 1780</i>	Lettre CCCCLXXXV et CCCCLXXXVI	1782
DELLON	158.		Table > IX. 132	1761
[DEMANTE]	159.	<i>Traité des prairies artificielles [, des enclos et de l'éducation des moutons de race anglaise, Paris, Hochereau, 1778]</i> ¹²¹⁵ .	Inventaire – Montbard	
DÉMOCRITE	160.		Table > II. 150	1749
DEMOUR	161.		Table > X. 174	1763
DENIS	162.		Table > X. 10	1763
DESCARTES	163.		Table > II. 51	1749
	164.	<i>Des choses les plus remarquables dans l'Histoire des Mines du Bailliage de Marienbourg</i>	Emprunt Acad. sc.	
DESHAYES	165.	Notes et mémoires	Lettre CCCXXXIII	1778
DESLANDES	166.		Table > II. 85	1749
DESTOUCHES	167.	[<i>La Force du naturel</i> , comédie, 1750 – note d'H. Nadault de Buffon]	Lettre XXXVII	1750
	168.	{ <i>Théâtre</i> }	Inventaire – Montbard	
	169.	<i>Dictionnaire de {géographie} portatif</i>	Inventaire – Buffon	
	170.	<i>Dictionnaire {de marine}</i>	Inventaire – Montbard	
DIDEROT et D'ALEMBERT	171.	<i>Encyclopédie</i> [« <i>Dictionnaire encyclopédique</i> »]	Lettre XLII : Buffon a lu quelques articles. Lettre XLV : Buffon l'a parcourue. Lettre LXXVI : elle est persécutée.	1750 1751 1760

¹²¹⁴ Peut-être : LA VARENNE, *Le Cuisinier français enseignant la manière de bien apprêter et d'assaisonner toutes sortes de viandes grasses et maigres*, Troyes, Nicolas Oudot, **1668** (nombreuses rééd. au 18^e siècle) ; il s'agit de littérature de colportage, mais consacrée à une cuisine aristocratique (voir L. ANDRIES, « Les livres de savoir pratique dans la France des 17^e et 18^e siècles », *Colportage et lecture populaire. Imprimés de large circulation en Europe, 16^e-19^e siècles*, Wolfenbüttel, R. Chartier et H.-J. Lüsebrink, dir., Imec éditions, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1996, p. 173 et p. 175.)

¹²¹⁵ Ce livre figure au n° 1376 du catalogue de vente de la bibliothèque de MIRABEAU.

	172.	<i>Dictionnaire portatif des Arts et métiers</i>	Inventaire – Buffon	
	173.	<i>Dictionnaire raisonné des Arts</i>	Inventaire – Montbard	
DIEMERBROEK	174.		Table > II. 493	1749
DIERVILLE	175.		Table > III. 494	1749
DIODORE DE SICILE	176.		Table > I. 100	1749
DION-CASSIUS	177.		Table > I. 506	1749
DIONIS	178.		Table > II. 480	1749
DITHMAR-BLEFFKEN	179.		Table > I. 505	1749
DIXMÉRIE la	180.	<i>Contes moraux et philosophiques</i>	Inventaire – Montbard	
DOMASCHNEFF	181.	Mémoires	Lettre CCCXXXVI	1778
DORVILLE Antoine	182.	<i>Histoire de différentes parties du monde.</i>	Inventaire – Buffon	
DRACK François	183.		Table > I. 408	1749
DRELINCOURT	184.		Table > II. 410	1749
DUCLOS	185.	<i>Considérations sur les mœurs</i>	Lettre XLV	1751
DULAURENT	186.		Table > II. 494	1749
DUMONT	187.	<i>Voyage, 1699.</i>	Table > IV. 243	1753
DU PERRIER DE MONTFRAISIER	188.		Table > V. 208	1755
DUPIN	189.	<i>Observations sur le livre de l'Esprit des lois – Note d'H. Nadault de Buffon.</i>	Lettre XLV	1751
DUPLEIX	190.		Table > XIV. 92	1766
DUPRÉ DE SAINT-MAUR	191.		Table > II. 589	1749
ÉCLUSE Charles de l'	192.		Table > X. 2	1763
EDEN	193.		Table > XI. 87	1764
EDWARDS Georges	194.	3 ^e partie des <i>Glanures</i> d'Edouard	Emprunt Acad. sc.	
	195.	3 vol. d'Edouard, dont 2 en anglais, et un 3 ^e en français	Emprunt Acad. sc.	
	196.	<i>Edward's Gleaning of Hist. Nat.</i>	Emprunt Acad. sc.	
	197.	<i>Histoire naturelle d'oiseaux peu communs, et d'autres animaux rares [...], Londres, chez l'auteur, 1743 [...].</i>	Mirabeau (1239) ¹²¹⁶	
	198.	<i>Glanures d'histoire naturelle, consistant en figures [...], Londres, Edwards, 1751 [...].</i>		
	199.		Table > X. 62	1763
ÉLIEN	200.		Table > IX. 322	1761
ELLIS	201.		Table > XII. 426	1764
	202.	<i>Éloge de la ville de Moukden</i> , trad. française de 1770.	Lettre CXLIV	1770
	203.	<i>Encyclopédie [méthodique – Note d'H. Nadault de Buffon]</i>	Lettre CCCCLXVII	1782
ESCAUT l'	204.		Table > XIII. 243	1765
ESOPE	205.	<i>Fables et satires</i>	Inventaire – Montbard	
	206.	<i>Essai de l'histoire naturelle de la Guyane</i> , en anglais	Lettre CCCXXI	1778
BÉGUILLET [Edme]	207.	<i>Discours sur la monture économique</i> [Panckoucke, 1775].	Inventaire – Montbard	
EUSÈBE	208.		Table > I. 606	1749
FABER Jean	209.		Table > IX. 300	1761
FABRICIUS	210.		Table > XII. 323	1764
FALLOPE	211.		Table > II. 324	1749
FARELLI	212.		Table > I. 505	1749

¹²¹⁶ Intégralité de la notice : *Histoire naturelle d'oiseaux peu communs, et d'autres animaux rares et qui n'ont pas été décrits, consistant en quadrupèdes, reptiles, poissons, insectes, etc. par Georges Edwards (en anglais), Londres, chez l'auteur, 1743 et ann. suiv., 4 parties broch. en 2 vol. in-4, fig. color. – Glanures d'histoire naturelle, consistant en figures de quadrupèdes, d'oiseaux, d'insectes, de plantes dont on n'avait point encore eu de dessins ou d'explications, par le même, avec la traduction française de J. Duplessis, Londres, Edwards, 1751 et ann. suiv., 3 vol. in-4 br., fig. color. Note de l'éd. du catalogue : « Exemplaire de M. de Buffon, et signé de l'auteur. »*

FAUJAS DE SAINT-FOND	213.	<i>Mémoires sur les bois de cerf fossiles trouvés en 1775 dans les environs de Montélimar, 1776</i> – Note d’H. Nadault de Buffon.	Lettre CCLXVIII	1777
	214.	<i>Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay</i> – Note d’H. Nadault de Buffon.	Lettre CCLXXIV Lettres CCCXXVII et CCCXXX	1777 1778
	215.	<i>Recherches sur la Pouzzolane</i>	Lettre CCCXXVII	1778
	216.	Extraits de l’ <i>Histoire du Dauphiné (1782)</i>	Lettre CCCCLI	1781
FAVART D’HERBIGNY l’abbé	217.	<i>Dictionnaire d’Histoire naturelle, qui concerne les Testacées, etc.</i> , 3 vol. in 12. br.	Emprunt Acad. sc.	
FÉBUS Gaston	218.		Table > XII. 80	1764
FERNANDÈS	219.		Table > IX. 79	1761
FEUILLÉE le P.	220.		Table > XIII. 295	1765
FEYNES de	221.		Table > XI. 15	1764
FICIN Marc	222.		Table > II. 149	1749
FIGUEROA Silva	223.		Table > XI. 311	1764
FLACOURT	224.		Table > III. 479	1749
FLORIAN	225.	<i>Estelle</i>	Lettre DXLII	1783
FOESIUS	226.		Table > II. 294	1749
FONTANA Horacius	227.		Table > XII. 294	1764
FONTENELLE	228.	<i>Œuvre</i>	Inventaire – Montbard	1777
FORMEY Samuel	229.	Les deux chapitres <i>Les Songes et Existence de Dieu</i> ¹²¹⁷ .	Lettre XLII	1750
	230.	<i>Bibliothèque impartiale</i> [mentionnée comme introuvable]		
FOUILLOUX Jacques du	231.		Table > XII. 80	1764
	232.	<i>Francisco {illisible} opera omnia</i>	Inventaire – Montbard	
FRA PAOLO [SARPI]	233.	<i>Traité des bénéfices [1685]</i> .	Inventaire – Montbard	
FRÉRON	234.	<i>Journal étranger</i>	Inventaire – Montbard	
FREZIER	235.		Table > III. 507	1749
FROGER	236.		Table > III. 461	1749
GAILLARD	237.	<i>Éloge de Descartes</i>	Lettre XCIX	1765
GALIEN	238.		Table > II. 409	1749
GALILÉE	239.		Table > I. 129	1749
GALLINE le P. Michel-Ange de	240.		Table > XII. 7	1764
GARCAS-AB-HORTO du Jardin	241.		Table > XII. 235	1764
GARCILASSO	242.		Table > III. 511	1749
GARSAULT	243.		Table > IV. 180	1753
GASSENDI	244.		Table > XIV. 47	1766
GAZA	245.		Table > IX. 232	1761
GEER	246.	<i>Insectes</i> , 1 ^{er} tome, in 4	Emprunt Acad. sc.	
GENGA Bernardino	247.		Table > II. 541	1749
GENLIS madame de	248.	Pièce dont les héros sont l’Aminte et le Pastor fido – Note d’H. Nadault de Buffon.	Lettre CCCXXXI	1778
	249.	<i>Théâtre à l’usage des jeunes personnes ou Théâtre d’éducation, 1779-1780</i> – Note d’H. Nadault de Buffon.	Lettre CCCLXXII	1780
	250.	<i>Adèle et Théodore</i>	Lettre DXLIII	1783
	251.	<i>La Religion considérée comme l’unique base du bonheur et de la véritable philosophie</i> – Note d’H. Nadault de Buffon.	Lettre DCXXV	1787
GENNES de	252.		Table > III. 461	1749
GENTIL le	253.		Table > I. 497	1749

¹²¹⁷ Note d’H. NADAULT DE BUFFON : *Traité des dieux et du monde, par Salluste le philosophe, traduit du grec, avec des réflexions philosophiques et critiques*, 1748.

GERVAISE Nicolas	254.		Table > IX. 142	1761
GESNER Conrad	255.		Table > I. 17	1749
	256.	<i>Gesneri (Conradi) Historiæ naturalis animalium libri V scilicet : quadrupedum, avium, piscium et serpentum, Tiguri, Froschoverus, 1551, 1555, 1558, 1587, 4 t., rel. en 3 vol. in-fol. fig. br.</i>	Mirabeau (1206) ¹²¹⁸	
GHERARDINI	257.		Table > III. 396	1749
GIRAUD- SOULAVIE l'abbé	258.	H. Nadault de Buffon suppose que Buffon fait allusion aux <i>Œuvres du chevalier Hamilton, avec des commentaires sur les phénomènes communs aux volcans agissants de l'Italie et aux volcans éteints de la France, 1781.</i>	Lettre CCCCLI	1781
	259.	<i>Histoire naturelle de la France méridionale [1780-1781]</i> ¹²¹⁹ .	Inventaire – Montbard	
GMELIN Samuel	260.		Table > XI. 93	1764
	261.	<i>Voyage en Russie, et recherches sur les trois Règnes, 1^e et 2^e parties in 4. br.</i>	Emprunt Acad. sc.	
GOBIEN le P.	262.		Table > I. 386	1749
GOMARA Lopès de	263.		Table > X. 224	1763
GONZAGUE le prince de	264.	<i>Progrès de l'esprit humain [L'Homme de lettres bon citoyen, 1777 – Note d'H. Nadault de Buffon]</i>	Lettre CCLXXVIII	1777
GORDON	265.		Table > I. 548	1749
GRAAF	266.		Table > II. 120	1749
{GRANDELIO}	267.	{ <i>Mycographia nova authore grandelio</i> }	Inventaire – Montbard	
GRANGER	268.		Table > I. 350	1749
GRAUNT	269.		Table > II. 589	1749
GREAVES	270.		Table > I. 400	1749
GREW	271.		Table > X. 215	1763
GRIFFET le P. ¹²²⁰	272.	<i>Sermons</i>	Inventaire – Buffon	
GRIMME Nicolas	273.		Table > XII. 307	1764
GRISMONDI la comtesse	274.	Sonnets	Lettre CCCXVII	1778
	275.	Traduction italienne des vers de l'abbé Delille	Lettre CCCXX	
	276.	Traduction italienne de l'ode de Lebrun	Lettre CCCLXXIII	1780
GROSSE Jean- Henri	277.		Table > XI. 314	1764
GUÉRINIÈRE de la	278.		Table > IV. 185	1753
GUITY	279.	<i>Voyage à la mer des Indes</i>	Inventaire – Montbard	
GUMILLA	280.		Table > XIII. 39	1765
GUYS Pierre- Augustin	281.	Buffon attend la nouvelle éd. du « voyage de Grèce » [<i>Voyage littéraire en Grèce, 1776 – Note d'H. Nadault de Buffon.</i>]	Lettre CXCI	1774
		A lu le « Voyage de Grèce »	Lettre CCXCVII	1778
		Intérêt des diverses éditions de ses ouvrages	Lettre CCCIV	1780
GUYTON DE MORVEAU	282.	Article sur le phlogistique [<i>Défense de la volatilité du phlogistique, 1773 – Note d'H. Nadault de Buffon.</i>]	Lettre CCI	1774

¹²¹⁸ Note de l'éd. du catalogue : « Exemplaire de M. de Buffon et très complet. »

¹²¹⁹ SOULAVIE, Jean-Louis GIRAUD, dit l'abbé Giraud, *Histoire naturelle de la France méridionale, ou Recherches sur la minéralogie du Vivarais, du Viennois, du Valentinois, du Forez, de l'Auvergne, du Velai... sur la physique de la mer Méditerranée, sur les météores, les arbres, les animaux, l'homme et la femme de ces contrées...* Nîmes, impr. De C. Belle, 1780-1781, 6 vol. Notice fournie par Benoît DE BAERE, *La Pensée cosmogonique de Buffon. Percer la nuit des temps*, Paris, Champion, 2004, p. 260.

¹²²⁰ Peut-être Henri GRIFFET, auteur de *L'Insuffisance de la religion naturelle, prouvée par les vérités contenues dans les livres de l'Écriture sainte*, Liège, Bassompierre, 1770 (ouvrage mentionné par Thierry HOQUET, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, Paris, Champion, 2005, p. 666, n. 2). Un certain GRIFFET est également mentionné comme auteur d'un *Exercice de piété pour la communion*, daté de 1747 et 1748, et figurant dans un livre de comptes tenu par le bibliothécaire du collège d'Aix (François de DAINVILLE, *L'Éducation des jésuites (16^e-18^e siècles)*, éd. M.-M. Compère, Paris, Éditions de Minuit, 1978, p. 296.

HALDE le P. du	283.		Table > XIV. 84	1766
HALES	284.		Table > I. 499	1749
	285.	<i>La Statique des végétaux, et l'analyse de l'air, trad. de l'angl. de Hales par M. de Buffon, Paris, Debure, 1735, in-4, fig. v. m.</i>	Mirabeau (1295) ¹²²¹	
HALLEY	286.		Table > I. 357	1749
{HANTTOT}	287.	<i>Histoire des plantes de la {France}</i>	Inventaire – Montbard	
HARDOUIN	288.		Table > II. 526	1749
	289.	Harlem, « recueil d'expériences faites à Harlem » sur le magnétisme et l'électricité	Lettre DXCII	1785
HARTENFELS	290.		Table > XI. 50	1764
HARTSOEKER	291.		Table > II. 144	1749
HARVEY	292.		Table > II. 68	1749
HARVEY William	293.	<i>Exercitationes de generatione animalium Authore Guilburt Harvey [1651].</i>	Inventaire – Montbard	
HASSELQUIST	294.		Table > XIII. 7	1765
HEISTER	295.		Table > II. 493	1749
HELIODORE	296.		Table > XIII. 4	1765
HELVÉTIUS	297.	<i>De l'esprit</i> , 1758 – Note d'H. Nadault de Buffon	Lettre LXXVI	1760
HERMOLAUS	298.		Table > XII. 43	1764
HÉRODOTE	299.		Table > I. 211	1749
HERRERA	300.		Table > IX. 203	1761
HIPPOCRATE	301.		Table > II. 92	1749
	302.	<i>Histoire d'Angleterre et ses Révolutions</i>	Inventaire – Buffon	
	303.	<i>Histoire de l'Académie {des sciences} depuis son établissement</i>	Inventaire – Montbard	
	304.	<i>Histoire générale des voyages</i>	Lettres CCCI et CCCIII	1778
HOFFBERG Frédéric	305.		Table > XII. 79	1764
HOMÈRE	306.		Table > I. 26	1749
HONTAN la	307.		Table > III. 493	1749
	308.	<i>Hortus indicus malabaricus, continens regni Malabarici apud Indos celeberrimi omnis generis plantas rariores, latinis, malabaricis, arabicis, et Bramanum characteribus nominibusque expressas ; adornatus per Henricum Van Rheede, Van Draakenstein et Joannem Casearium, cum notis et commentariis Arnoldi Syen, Amstel. Van Someren et Van Dyck, 1678, 12 vol. in-fol. fig. vél.</i>	Mirabeau (1337) ¹²²²	
HOUSSET le D ^r	309.	<i>Observations historiques sur quelques écarts ou jeux de la nature, pour servir à l'Histoire naturelle de l'homme</i> , 1747 – Note d'H. Nadault de Buffon	Lettre DLXIV Lettre DCVIII	1784 1786
	310.	<i>Mémoires physiologiques et d'histoire naturelle</i> , 1786 – Note d'H. Nadault de Buffon	Lettre DLXX	1785
HUGUENS	311.		Table > II. 238	1749
HULDEN	312.		Table > XII. 102	1764
HUME	313.	Traduction par l'abbé Le Blanc du livre de Hume sur le commerce ¹²²³ .	Lettre LXI	1754
	314.	<i>Icones lignorum exoticum et nostratum germanicorum ex arboribus, arbusculis et fructibus varii generis collectorum, germanicè et lat., Nurnberg, 1773, petit in-fol. br. fig. color.</i>	Mirabeau (1345) ¹²²⁴	
ISBRAND Evert	315.		Table > III. 378	1749
ISIDORE	316.		Table > X. 61	1763

¹²²¹ Note de l'éd. du catalogue : « Exemplaire signé du traducteur. »

¹²²² *Id.* : « Superbe exemplaire qui a appartenu à M. de Buffon. »

¹²²³ Note d'H. NADAULT DE BUFFON : *Traduction des discours politiques de Hume par l'abbé Le Blanc*, 2^{nde} édition à Dresde en 1755.

¹²²⁴ Note de l'éd. du catalogue : « Exempl. de M. de Buffon. »

JACOBUS	317.		Table > X. 62	1763
JARIC le P. du	318.		Table > III. 459	1749
JARS [Gabriel ¹²²⁵]	319.	<i>Nouveaux voyages métallurgiques</i>	Inventaire – Montbard	
JEAN-DAMASCÈNE Saint	320.		Table > I. 231	1749
JONSTON	321.		Table > X. 129	1763
JOVE Paul	322.		Table > IX. 238	1761
JUAN Don George	323.		Table > X. 59	1763
JURIN	324.		Table > III. 327	1749
KALM Pierre	325.		Table > IX. 307	1761
KEILL	326.		Table > I. 180	1749
KEPLER	327.		Table > I. 129	1749
KERSBOOM	328.		Table > II. 589	1749
KILB	329.	Ouvrage sur les minéraux, sur lequel Buffon se renseigne.	Lettre XXXIII	1748
	330.	Traduction du <i>Traité de Théophraste</i> sur les pierres précieuses.		
KIRCHER	331.		Table > I. 74	1749
KJOEP	332.		Table > XIV. 43	1766
KLEIN	333.		Table > IX. 232	1761
	334.	<i>Klein (Jac. Theod.) Historiæ avium prodromus</i> , Lubecæ, Schmidt, 1750.	Mirabeau (1241) ¹²²⁶	
	335.	<i>EjUSD. Klein Historia naturalis quadrupedum</i> , Lipsiæ, Schmidt, 1751, in-4, fig. v. m.		
	336.	<i>Klein (Jacobi Theod.) Mantissa ichtyologica de sono et auditu piscium</i> , Lipsiæ, Gleditsch, 1746, in-4 gr. pap. v. m.	Mirabeau (1276) ¹²²⁷	
KNORR	337.	<i>Knorr, naturalien cabinet, etc. c'est-à-dire : Cabinet naturel de M. Knorr, continué par ses héritiers, publié par Müller, recourgé et augmenté par Walch</i> , Nuremberg, 1778, 2 t. reliés en 1 vol., gr in-fol. v. m. dent. fig. color.	Mirabeau (1192) ¹²²⁸	
KNOX Robert	338.		Table > XIV. 169	1766
KEMPFER	339.		Table > IX. 271	1761
KOLBE	340.		Table > IX. 232	1761
KRANK	341.		Table > I. 606	1749
KUHN	342.		Table > I. 346	1749
LA CHAUSSÉE	343.	<i>Maximien</i> , tragédie, 1738.	Lettre XIX	1738
LA CONDAMINE	344.	<i>Journal du voyage fait par ordre du Roi à l'Équateur</i> , 1751 – Note d'H. Nadault de Buffon.	Lettre LII	1752
LADE Robert	345.		Table > I. 372	1749
LAËT de	346.		Table > IX. 71	1761
LA HONTAN	347.		Table > III. 493	1749
LA LOUBÈRE	348.		Table > I. 280	1749
	349.	<i>Voyage de Siam</i> – Mentionné dans une réponse à Voltaire, citée en note.	Lettre CCV	1774
LAMARCK	350.	« ouvrage de botanique » à faire publier (<i>Flore française</i>)	Lettre CCLXXXII	1777
LAMBERT	351.	<i>Mélange de philosophie et de littérature</i>	Inventaire – Montbard	
LANGLI	352.		Table > II. 112	1749
LE BLANC l'abbé	353.	Recueil d'élégies	Lettre V	1731
	354.	[<i>Aben-Saïd, empereur des Mogols</i> , tragédie, 1735 – Note d'H. Nadault de Buffon]	Lettre XII	1735

¹²²⁵ Gabriel JARS est l'auteur des *Voyages métallurgiques*, Lyon, Regnault, 1774.

¹²²⁶ Note de l'éd. du catalogue : « Exemplaire de M. de Buffon, à la fin duquel on trouve quatre feuilles manuscrites de lettres écrites de Dantzig, contenant des notes sur les hirondelles. »

¹²²⁷ *Id.* : « Exemplaire signé de Buffon. »

¹²²⁸ *Id.* : « Exempl. de Buffon. »

LEBRUN	355.	« ode sur la Paix »	Lettre XCII	1763
	356.	« votre dernière pièce »		
	357.	<i>Ode à Buffon</i>	Lettre CCLXXXVII Inventaire – Montbard	1777
[LECKZINSKI Stanislas]	358.	<i>Œuvres du philosophe bienfaisant [1764, extraites des mémoires de Stanislas Leckzinski, roi de Pologne, mort en 1766 et traduit du polonais, 4 t., Paris, Barbier.]</i>	Inventaire – Montbard	
LECOMTE le P.	359.		Table > XIV. 93	1766
LEEUVENHØCK	360.		Table > II. 19	1749
LEGUAT François	361.		Table > III. 398	1749
LEIBNITZ	362.		Table > I. 133	1749
LEON l’Africain	363.		Table > IV. 178	1753
LÉRY Jean de	364.		Table > III. 506	1749
LESCARBOT	365.		Table > XIII. 335	1765
LE VASSOR [Michel]	366.	<i>Histoire de Louis Treize [1757].</i>	Inventaire – Montbard	
	367.	<i>L’Histoire naturelle éclaircie dans une de ses principales parties, l’Oryctologie, in-4. v.</i>	Emprunt Acad. sc.	
LIGHT Alexandre	368.		Table > XII. 408	1764
LINNÆUS	369.		Table > I. 18	1749
	370.	<i>Linnæi (Caroli) Fauna Suecica, Stockolmiæ, Salvius, 1746, in-8, v. m.</i>	Mirabeau (1232) ¹²²⁹	
	371.	<i>Genera plantarum vocabulis characteristicis definita, Dantzig, 1780.</i>	Lettre CCCCIX	1781
LINSCOT Hugon	372.		Table > III. 462	1749
LISTER	373.		Table > I. 465	1749
LITRE	374.		Table > II. 166	1749
LOBO le P.	375.		Table > XI. 37	1764
LOPÈS DE GOMARA	376.		Table > X. 224	1763
LOPES Thomas	377.		Table > XI. 16	1764
LOTTINGER	378.	Mémoire « sur les habits d’hiver et d’été de vos gobe-mouches de Lorraine »	Lettre CCCXCVIII	1780
LUCAS Paul	379.		Table > I. 286	1749
LUDOLF	380.		Table > IX. 277	1761
LUILLIER	381.		Table > XI. 297	1764
MACLAURIN Colin	382.	« j’ai le livre de M. Maclaurin »	Lettre XXXIII	1748
MACQUER	383.	Dictionnaire de chimie [1773, 4 vol. – Note d’H. Nadault de Buffon]	Lettre CLXXI	1773
	384.	« j’ai ici les livres de Macquer »	Lettre CCCCLXXXVII	1782
MAFFÉE	385.		Table > III. 506	1749
MAGNANIMA l’abbé Raphaël	386.	<i>Operetta</i>	Lettre CCXXXV	1776
MAGNIN (de Fribourg)	387.		Table > XIII. 387	1765
MAILLET B. de	388.		Table > X. 297	1763
MAIRE le	389.		Table > XI. 35	1764
MAJOR Jean Dan	390.		Table > XII. 212	1764
MALBRANCHE	391.		Table > II. 75	1749
MALPIGHI	392.		Table > II. 113	1749
	393.	<i>Anatome plantarum</i> ¹²³⁰	Inventaire – Montbard	
MANDELSLO	394.		Table > I. 516	1749
	395.	<i>Manuel du naturaliste, en forme de dictionnaire, Paris, Desprez, 1770, in-8, m. r. pap. fin.</i>	Mirabeau (1154) ¹²³¹	

¹²²⁹ Id. : « Exempl. de MM. de Buffon et Daubenton, avec des notes manuscrites. »

¹²³⁰ Cet ouvrage figure au n° 1297 du catalogue de vente de la bibliothèque de MIRABEAU.

¹²³¹ Note de l’éd. du catalogue : « Exemplaire de M. de Buffon à qui cet ouvrage est dédié. »

MARCGRAVE	396.		Table > IX. 204	1761
MARET le D ^r	397.	<i>Mémoires sur l'usage d'enterrer les morts dans les églises et dans l'enceinte des villes, Dijon, 1773</i> – Note d'H. Nadault de Buffon.	Lettre CXC	1773
MARCHAIS des	398.		Table > IX. 79	1761
MARIOTTE	399.	<i>De la nature de l'air</i> ¹²³²	Lettre XV	1737
	400.		Table > I. 465	1749
MARIVAUX	401.	<i>Le Cabinet du Philosophe</i>	Lettre XXI	1739
	402.	<i>La Vie de Marianne</i> (second tome)		1233
MARMOL	403.		Table > III. 456	1749
MARMONTEL	404.	<i>Cléopâtre</i> [pièce annoncée]	Lettre XXXIX	1750
	405.	<i>Aristomène</i> [pièce vue]		
	406.	<i>Contes moraux</i>	Lettre CCCLXXXVIII	1780
MARSIGLI	407.	<i>Histoire de la Mer</i> , in-fol.	Emprunt Acad. sc.	
MARTENS	408.		Table > XV. 128	1767
MARTIN le capitaine	409.		Table > XII. 89	1764
MARTINI	410.		Table > I. 225	1749
MARTNIÈRE la	411.		Table > III. 372	1749
MARTYR Pierre	412.		Table > X. 58	1763
MASCRIER	413.		Table > IX. 167	1761
MASSON LE	414.	<i>Balance de la nature, 1784</i>	Lettre DLI	1784
GOLFT Marie le	415.	<i>Mappemonde</i>	Lettre DCV	1786
MATHIAS Nicolas	416.		Table > X. 61	1763
MATTHIOLE P. And.	417.		Table > XIII. 20	1765
MAUPERTUIS	418.		Table > I. 148	1749
	419.	<i>Astronomie nautique</i> , 1743, en réimpression.	Lettre XLII	1750
	420.	<i>Vénus physique</i>		
MAURICEAU	421.		Table > II. 494	1749
MAZELL	422.	<i>Recueil de vingt-cinq figures représentant différents quadrupèdes, oiseaux, canards, etc., gravés par Mazell, in-fol., fig. color.</i>	Mirabeau (1230) ¹²³⁴	
MÉGABENUS Apollon	423.		Table > XIII. 278	1765
	424.	<i>Mémoires de l'Académie de Dijon</i>	Lettre CXLIII	1770
	425.		Inventaire – Montbard	
	426.	<i>Mémoire sur l'Histoire de Petrole</i>	Emprunt Acad. sc.	
MÉRIAN Marc. Sibil.	427.		Table > XV. 157	1767
	428.	<i>Merian (Mariæ Sybillæ) Dissertatio de generatione et metamorphosibus insectorum surinamensium</i> , Amstelod. Osterwyk, 1719, gr in-fol. fig. mar. bl. dent.	Mirabeau (1261) ¹²³⁵	
MÉROLLA	429.		Table > XI. 79	1764
MÉRY	430.		Table > II. 128	1749
MESSERSCHMID	431.		Table > XII. 5	1764
MEYER J. D.	432.	<i>Meyers Thier-Buch, etc., c'est-à-dire : Description des animaux rares, tant sur la terre que dans l'eau, en nature et en squelettes, par J. D. Meyer, Nuremberg, 1748, 3 part. rel. en 1 vol. in-fol. gr. pap. v. f. f. fig. color.</i>	Mirabeau (1225) ¹²³⁶	
MILTON	433.	<i>Paradis perdu</i>	Inventaire – Montbard	1775

¹²³² Note de H. NADAULT DE BUFFON : *Manière de connaître quel vent règne dans l'air et de prévoir quel temps il doit faire le lendemain et deux ou trois jours après, 1697.*

¹²³³ Jacques ROGER corrige cette date en donnant celle de 1734, dans *Les Sciences de la vie dans la pensée française du 18^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1993 (1^{re} éd. Paris, Armand Colin, 1963), p. 543.

¹²³⁴ Note de l'éd. du catalogue : « Dans cet exemplaire, le nom de chaque espèce est écrit de la main de M. de Buffon. »

¹²³⁵ *Id.* : « Exempl. de Buffon. »

¹²³⁶ *Id.* : « Exempl. de Buffon. »

MISSON	434.		Table > I. 285	1749
MOCQUET	435.		Table > III. 477	1749
MOHERING Paul Henri Gerard	436.	<i>Genre des Oiseaux</i> , trad. du latin par C. Norman, publié par Wosmaer.	Emprunt Acad. sc.	
MOIVRE	437.	<i>Miscellanea analytica de seriebus et quadraturis</i> , livre pour lequel Buffon a trois souscriptions.	Lettre XIII	1736
MOLIÈRE	438.		Inventaire – Montbard	
MONARD	439.		Table > X. 224	1763
MONCONYS	440.		Table > I. 286	1749
MORELLET l'abbé	441.	<i>Vision de Ch. Palissot</i> – Note d'H. Nadault de Buffon.	Lettres LXXVII	1760
MORGAGNI	442.		Table > II. 140	1749
MORISON Robert	443.	<i>Morison (Roberti) Historia universalis plantarum oxoniensis, seu herbarum distributio nova per tabulas cognationis et affinitatis, ex libro naturæ observata et detecta</i> , Oxonii è Theatro Sheldoniano, 1715, 2 vol. in-fol., gr. pap. fig. v. br.	Mirabeau (1342) ¹²³⁷	
NARBROUGH	444.		Table > I. 433	1749
NECKER	445.	<i>Éloge de Colbert, 1773</i>	Lettres CLXXXV et CLXXXVI	1773
	446.	Arrêt des fermes	Lettres CCCLXXX et CCCLXXXI	1780
	447.	Édit des hôpitaux	Lettre CCCLXXXI	1780
	448.	<i>Compte rendu au Roi</i>	Lettre CCCCXX	1781
	449.	<i>De l'administration des finances de la France</i>	Lettre DLXVIII Lettre DLXXVII Inventaire – Montbard	1784 1785
	450.	<i>Sur l'importance des opinions religieuses</i>	Lettre DCXXXIX	1788
NEEDHAM	451.		Table > II. 71	1749
[NEUCHÂTEAU François de]	452.	<i>Pièces fugitives de M. Façois de Neuchâteau en Lorraine, âgé de quatorze ans</i> . Note de H. Nadault de Buffon]	Lettre CIII	1766
NEUVILLE la	453.		Table > XIII. 313	1765
NEWTON	454.		Table > I. 58 et 130	1749
NIEREMBERGII Joannis Eusebii	455.		Table > IX. 271	1761
	456.	<i>Historia naturæ, maximè peregrinæ, libris XVI distincta</i> , Antuerpiæ, Plantin, 1635, in-fol. fig. v. br.	Mirabeau (1144) ¹²³⁸	
NOBLEVILLE M. de	457.		Table > VIII. 226	1760
NOLET l'abbé	458.	Cours de physique	Inventaire – Montbard	
	459.	{ <i>Novum Testamentum Graecum. Editio</i> } [<i>accurrata</i> , Detmoldiae et Meyemburgae : gebr. Helwing, 1787]	Inventaire – Montbard	
	460.	<i>Nova ex summis alpibus vulgata</i>	Emprunt Acad. sc.	
NUCK	461.		Table > II. 166	1749
NUX M. de la	462.		Table > XI. 300	1764
OEXMELIN	463.		Table > IV. 179	1753
OGILBY	464.		Table > XI. 62	1764
OLAÛS MAGNUS	465.		Table > IX. 239	1761
OLDENBURG	466.		Table > II. 243	1749
OLÉARIUS	467.		Table > I. 285	1749
OLINA	468.	<i>Uccelliera, overo discorso della natura e proprieta di diversi uccelli, e in particolare di que che cantano ; opera di Gio. Pietro Olina</i> , in Roma, Fei, 1622, in-4, fig. v. m.	Mirabeau (1245) ¹²³⁹	
OLIVA l'abbé Jean	469.	« un passage italien d'Oliva »	Lettre CCCIII	1778
ONÉSIME	470.		Table > XI. 44	1764

¹²³⁷ Id. : « Exempl. très rare de ce format, et qui avait appartenu à M. de Buffon. »

¹²³⁸ Id. : « On trouve à la tête de cet exemplaire une note de M. de Buffon relative à cet ouvrage. »

¹²³⁹ Id. : « Exempl. de Buffon, avec des notes de sa main. »

OPPIANUS	471.		Table > IX. 152	1761
	472.	[<i>Storia degli Ucelli</i> :] <i>Ornithologia methodice digesta [atque iconibus æneis ad vivum illuminatis ornata ; lat. et ital., Florentiæ, Mouth, 1767, 5 vol. gr. in-fol. dont les 3 derniers brochés]</i> ¹²⁴⁰ .	Inventaire – Montbard	
OSBECK	473.		Table > XIV. 191	1766
OVIDO	474.		Table > X. 224	1763
OVINGTON	475.		Table > I. 365	1749
PAGE DU PRATZ le	476.		Table > VIII. 250	1760
PALAFIX	477.		Table > IV. 247	1753
PALFYN	478.		Table > II. 494	1749
PALISSOT DE MONTENOY	479.	<i>Les Philosophes</i>	Lettre LXXVI	1760
PALISSY	480.		Table > I. 267	1749
PAOLO	481.		Table > XII. 367	1764
PARCIEUX	482.		Table > II. 588	1749
PARÉ Ambroise	483.		Table > II. 494	1749
PARENIN le P.	484.		Table > III. 389	1749
PARISANUS	485.		Table > II. 100	1749
PARSONS le D ^r	486.		Table > II. 514	1749
PAUL Marc	487.		Table > III. 403	1749
PAUSANIAS	488.		Table > XI. 30	1764
PEIRÈRE	489.		Table > XI. 71	1764
PENNANT	490.	<i>The British Zoology : Class I. Quadrupeds, II Birds (by Th. Pennant's), London, March, 1766, gr. in-fol. fig. v. m. f.</i>	Mirabeau (1210) ¹²⁴¹	
PERRAULT	491.		Table > IX. 139	1761
PERROUD	492.		Table > XII. 160	1764
PÉTIVER	493.		Table > XIII. 174	1765
	494.	« le calao décrit par Petiver, d'après Kamel, dans les <i>Transactions philosophiques</i> »	Lettre CCCIV	1778
PEYER Conrad	495.		Table > II. 290	1749
PEYRONNIE	496.		Table > IX. 301	1761
PEYSSONEL	497.		Table > I. 289	1749
[PEZAY le marquis de]	498.	<i>Les Soirées Helvétiques</i>	Inventaire – Montbard	
PHILIPPE le P.	499.		Table > IX. 264	1761
	500.	<i>Philosophe chrétien (le)</i>	Inventaire – Buffon	
PHILOSTRATE	501.		Table > XI. 44	1764
PICARD	502.		Table > I. 165	1749
PIGAFETTA	503.		Table > III. 394	1749
PINEUS	504.		Table > II. 494	1749
PIRON	505.	<i>Métromanie</i> , 1738.	Lettre XIX	1738
	506.	<i>Montézuma</i> , 1744.	Lettre XXVII	1743
	507.	<i>Œuvres complètes</i> ¹²⁴² .		1758
	508.	épigramme contre Poinsinet	Lettre CXXI	1768
PIRRI Filippo	509.	« votre ouvrage »	Lettre CCLIX	1776
PISON	510.		Table > IX. 204	1761
PLACENTIA	511.		Table > I. 489	1749
PLATON	512.		Table > I. 606	1749

¹²⁴⁰ Nous reconstituons cette notice en puisant au n° 1244 du catalogue de vente de la bibliothèque de MIRABEAU.

¹²⁴¹ Note de l'éd. du catalogue : « Exempl. de M. de Buffon. »

¹²⁴² « L'élection de Piron empêchée sur ordre royal, l'Académie demanda à Buffon de se présenter. En Bourguignon soucieux de ses compatriotes, Buffon hésita, mais se laissa convaincre en ayant l'assurance de ne pas provoquer la rancune de Piron qui lui adressa ses œuvres complètes, accompagnées d'une lettre amicale, le 23 avril 1758. » (Pascale VERÈB, *Alexis Piron, poète (1689-1773) ou la difficile condition d'auteur sous Louis XV*, Oxford, Voltaire Foundation, Studies on Voltaire and the eighteenth century, 349, 1997, p. 265).

PLINE le jeune	513.		Table > I. 506	1749
PLOT	514.		Table > I. 98	1749
PLUCHE l'abbé Noël Antoine	515.	<i>Spectacle de la nature</i>	Inventaire – Buffon	
PLUMIER le P. Ch.	516.	<i>Description des plantes de l'Amérique, avec leurs figures</i> , Paris, Impr. R., 1693 , gr. in-fol. v. br.	Mirabeau (1340) ¹²⁴³	
POIVRE	517.		Table > XIII. 173	1765
POLLUX	518.		Table > XIII. 255	1765
PONCEL Ch. Jacq.	519.		Table > XII. 44	1764
PONCET	520.		Table > XI. 217	1764
PORPHYRE	521.		Table > IX. 272	1761
	522.	<i>Pratique de la musique (La)</i>	Inventaire – Montbard	
PRÉVÔT l'abbé	523.		Table > I. 517	1749
PSALMANASAR George	524.		Table > III. 404	1749
PUFENDORFF	525.	« les œuvres de » [demandées]	Lettre XV	1737
	526.	<i>Introduction à l'histoire de l'univers</i> [Amsterdam, 1733].	Inventaire – Montbard	
PURCHASS	527.		Table > XIV. 43	1766
PYRARD François	528.		Table > I. 71	1749
QUESNAY ¹²⁴⁴	529.	<i>Physiocratie</i> [, ou <i>Constitution naturelle des gouvernements</i> , 1768. Note d'H. Nadault de Buffon]	Lettre CXXI	1768
	530.	<i>Traité des fièvres continues</i> [Paris, d'Houry, 1753]	Inventaire – Montbard	
RABELAIS	531.	<i>Œuvres</i>	Inventaire – Montbard	
RALEIGH Walther	532.		Table > III. 505	1749
RAMAZZINI	533.		Table > I. 579	1749
RASIS	534.		Table > IX. 271	1761
RAY John	535.		Table > I. 76	1749
	536.	<i>Raii (Joannis) Synopsis methodica avium et piscium</i> , Londini, Innys, 1713, in-8, fig. v. br.	Mirabeau (1236) ¹²⁴⁵	
	537.	{ <i>Synopsis methodica animalium quadrupedum autore Joanne [Ray]</i> }	Inventaire – Montbard	
RÉAUMUR [René-Antoine FERCHAULT de]	538.	<i>Histoire des insectes</i>	Inventaire – Montbard	
	539.	<i>Mémoires pour servir à l'histoire des insectes</i> , Paris, Impr. R, 1734, 6 vol. in-4, fig. v. m.	Mirabeau (1257) ¹²⁴⁶	
RECCHI Nardus. Anton.	540.		Table > XII. 204	1764
RECHTEREN	541.		Table > III. 405	1749
	542.	Recueil gravé d'animaux quadrupèdes, oiseaux, insectes, poissons.	Inventaire – Montbard	
REGNARD	543.		Table > III. 312	1749
REGNAULT Robert	544.		Table > XI. 444	1764
RENAL l'abbé	545.	<i>Histoire philosophique du commerce des {Européens} dans les Indes</i> ¹²⁴⁷	Inventaire – Montbard	
	546.	<i>Res a {illisible} depuis 1682 jusqu'à 1748</i>	Inventaire – Montbard	
RHODES le P. de	547.		Table > XI. 333	1764
RIBEYRO	548.		Table > III. 415	1749
RICCIOLI	549.		Table > I. 355	1749
RICHARD l'abbé	550.	<i>Des {systèmes ou mystères} de {illisible}</i>	Inventaire – Montbard	

¹²⁴³ Note de l'éd. du catalogue : « Exemple précieux de M. de Buffon, auquel il a ajouté une nomenclature et des notes, avec quelques dessins de plantes qui n'avaient point été connues du P. Plumier [...] »

¹²⁴⁴ Collaborateur à l'*Encyclopédie*.

¹²⁴⁵ Note de l'éd. du catalogue : « Exemple de M. de Buffon, sur lequel il a noté beaucoup de noms d'oiseaux, etc. »

¹²⁴⁶ Id. : « Exempl. de M. de Buffon. »

¹²⁴⁷ Sans doute l'abbé RAYNAL, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les Indes*, 1770 (rééd. augmentée 1780).

RIOLAN	551.		Table > II. 493	1749
ROBERTS	552.		Table > III. 457	1749
ROBINET	553.	<i>Bibliothèque de l'homme d'État et citoyen</i> ¹²⁴⁸ [1777-1778].	Inventaire – Montbard	
ROBINS	554.		Table > I. 499	1749
ROBINSON Tancred	555.		Table > I. 280	1749
ROESEL	556.	<i>Roesel (Aug. Johan.) Historia naturalis ranarum, cum præfatione Alberti Hallen, lat. et germanice, Norimbergæ, Fleischmann, 1758, in-fol. v. ec. f. dor. s. tr. fig. color.</i>	Mirabeau (1279) ¹²⁴⁹	
ROMÉ DE L'ISLE	557.	<i>Des caractères extérieurs des minéraux</i> , Paris, Didot jeune, 1784, in-8, tiré sur pap. in-4 br.	Mirabeau (1414) ¹²⁵⁰	
RONDELET	558.		Table > XIII. 343	1765
ROQUE l'abbé de la	559.		Table > II. 358	1749
ROUCHER	560.	<i>Mois</i> , 1779	Lettre CCCCLXXXVI	1782
ROUSSEAU Jean- Jacques	561.	« roman de Rousseau »	Lettre LXXXIII	1761
ROUSSEAU J. {B.}	562.	<i>Œuvres</i>	Inventaire – Montbard	
ROY le P. Charles	563.	<i>Histoire de Paraguay</i>	Inventaire – Montbard	
RUBRUQUIS	564.		Table > XIII. 138	1765
RUDBECK Olaüs	565.		Table > III. 443	1749
RUISCH	566.		Table > II. 191	1749
RUSSEL Alex.	567.		Table > XII. 153	1764
RZACZYNSKI le P. Gabriel	568.		Table > IX. 238	1761
	569.	<i>Auctuarium historiæ naturalis regni Poloniæ magnique ducatus Lithuaniae, annexarumque provinciarum, in puncta XII. Opus pothumum Gabrielis Rzaczynski</i> , sans date, sans nom de lieu ni d'imprimeur, mais que l'on croit imprimé à Dantzik en 1742 ou 1743, in-4 br.	Mirabeau (1165) ¹²⁵¹	
SABINUS	570.		Table > I. 592	1749
SAGARD Théodat	571.		Table > III. 494	1749
SAINT-LAMBERT	572.	<i>Saisons</i>	Lettre CCCCLXXXVI	1782
SAINT MAURICE de	573.		Table > II. 359	1749
SALERNE	574.		Table > VIII. 226	1760
SALLE la	575.		Table > III. 494	1749
SANCHES le D ^r	576.		Table > XV. 38	1767
SAÔNE de la	577.		Table > II. 361	1749
SARRAZIN	578.		Table > X. 3	1763
SAULMON	579.		Table > I. 600	1749
SCALIGER	580.		Table > I. 44	1749
SCHEFFER	581.		Table > IX. 275	1761
SCHEUCHZER	582.		Table > I. 76	1749

¹²⁴⁸ Jean-Baptiste-René ROBINET, *Dictionnaire universel des sciences morale, économique, politique et diplomatique, ou Bibliothèque de l'homme d'État et du citoyen*, 30 vol., 1777-1778.

¹²⁴⁹ Note de l'éd. du catalogue : « Exemplaire de Buffon. »

¹²⁵⁰ *Id.* : « On trouve à la tête de cet exemplaire la note suivante : Pour M. le comte de Buffon, de la part de l'auteur qui, pour n'être pas toujours de l'avis de ce grand homme, n'en est pas moins pénétré d'admiration pour ses rares et sublimes talents. »

¹²⁵¹ *Id.* : « Cet ouvrage qui appartenait à M. de Buffon est d'une extrême rareté, ainsi que le désigne une note manuscrite qui se trouve à la tête du volume, signée du comte Zaluski [...]. Ce seigneur [...] en a fait présent à notre illustre naturaliste [...]. »

	583.	<i>Itinera tria per Helvetiae Alpinas regiones [...]</i> , Londini, Clements, 1708.	Mirabeau (1157) ¹²⁵²	
	584.	<i>Scheuchzeri piscium querelæ et vindiciæ</i> , Tiguri, Gessner, 1708.		
	585.	<i>Lettres d'un médecin des Hôpitaux du roi [...]</i> , Namur, Albert, 1710.		
	586.	<i>Scheuchzeri (Johan.) Agrostographiæ helveticæ prodromus</i> , 1708, in-fol. fig. v. br.	Mirabeau (1349) ¹²⁵³	
SCHMEBERGENIS Ant.	587.		Table > XI. 307	1764
SCHOUTEN Gautier	588.		Table > I. 508	1749
SCHRADER	589.		Table > II. 127	1749
SCHROKUS	590.		Table > XII. 361	1764
SCHWENCKFELD	591.		Table > XIII. 117	1765
SÉBA Albert	592.		Table > X. 62	1763
SELI	593.	<i>Sellii (Godofredi) Historia naturalis teredinis seu xylophagi marini tubulo-conchoidis, speciatim belgici</i> , trajecti ad Rhenum, Besseling, 1733, in-4, gr. pap. vel. fig. color.	Mirabeau (1270) ¹²⁵⁴	
[SENAC Jean Baptiste]	594.	<i>Nouveaux cours de chimie suivant les principes de Newton [et de Stahl, Paris, 1723]</i>	Inventaire – Montbard	
SÉNÈQUE	595.		Table > I. 68	1749
SETHI Simeon	596.		Table > XII. 368	1764
SHAW le D ^r	597.		Table > I. 72	1749
SIEGESBECK	598.		Table > I. 20	1749
SLOANE Hans	599.	<i>Histoire de la Jamaïque</i> , 2 vol. in fol.	Emprunt Acad. sc.	
SMITH	600.		Table > III. 330	1749
SOLINUS	601.		Table > XI. 8	1764
SOLIS Antonio de	602.		Table > XI. 326	1764
SOMMER	603.		Table > I. 253	1749
	604.	<i>Spectateur</i>	Lettre XXI	1739
SPEED	605.		Table > I. 285	1749
SPERLINGI	606.	<i>Sperlingi (Johannis) Zoologia physica posthuma</i> , Lipsiæ, Berger, 1652 .	Mirabeau (1214) ¹²⁵⁵	
	607.	<i>Disputationum zoologicarum hexas, de basilico, unicornu, phænice, Behemoth et Leviathan, dracone ac araneâ</i> , à Geor. Casp. Kirchmaiero, Lipsiæ, Berger, 1661 , in-12, v. f.		
SPON Jacob	608.		Table > IX. 273	1761
STADENIUS	609.		Table > X. 224	1763
STENON	610.		Table > I. 176	1749
STRABON	611.		Table > I. 100	1749
STRUYS Jean	612.		Table > I. 417	1749
STUMPHIUS	613.		Table > IX. 242	1761
SWAMMERDAM Joan.	614.		Table > II. 128	1749
	615.	<i>Biblia Naturæ, sive Historia Insectorum</i> , Leydæ, 2 vol. in fol. v.	Emprunt Acad. sc.	

¹²⁵² Intégralité de la notice : SCHEUCHZERI (Johan. Jacobi), *Itinera tria per Helvetiæ Alpinas regiones, (inter quæ maximam partem obtinet historia naturalis earum regionum)*, Londini, Clements, 1708, in-4. fig. – *Ejusd. Scheuchzeri piscium querelæ et vindiciæ*, Tiguri, Gessner, 1708, in-4, fig. – *Lettres d'un médecin des Hôpitaux du roi, contenant un nouveau système du cerveau, une dissertation sur le sentiment et plusieurs expériences de chimie contraires au système des acides et des alkalis, avec une critique sur différentes espèces de plantes citées par Tournefort, etc.*, Namur, Albert, 1710, in-4, fig. v. m. Note de l'éd. du catalogue : « Exempl. de M. de Buffon, avec quelques notes de sa main. »

¹²⁵³ *Id.* : « [...] Il y a aussi à la fin du *Scheuchzer*, une notice manuscrite relative à ce dernier auteur, sur les plantes helvétiques. » [Il s'agit du même volume qu'au n° 43].

¹²⁵⁴ *Id.* : « Exemplaire de Buffon. »

¹²⁵⁵ *Id.* : « Exemplaire de M. de Buffon, avec une nomenclature de noms d'animaux, écrite de sa main. »

SWEDENBORG Emanuel	616.	<i>Swedenborgii (Emanuelis) Opera philosophica et mineralia ; sive principia rerum naturalium</i> , Dresdæ, Hekel, 1734, 3 vol., in-fol., fig. v. m.	Mirabeau (1178) ¹²⁵⁶	
SYMPSON	617.		Table > II. 589	1749
TACHARD le P.	618.		Table > III. 397	1749
TAVERNIER	619.		Table > I. 287	1749
TERILLI	620.		Table > II. 587	1749
TERRI Edward	621.		Table > XI. 29	1764
TERTRE le P. du	622.		Table > III. 459	1749
THÉOPHRASTE	623.		Table > I. 43	1749
THEROUDE	624.		Table > II. 358	1749
THEVENOT	625.		Table > I. 285	1749
THEVET	626.		Table > IX. 239	1761
THOMAS Hubert	627.		Table > I. 590	1749
THOMAS	628.	<i>Éloge de Descartes</i>	Lettre XCIX	1765
(DE) THOU	629.	<i>Histoire universelle</i>	Inventaire – Montbard	
TONTI	630.		Table > III. 494	1749
TOUR l'Évêque de	631.	<i>Instruction pastorale</i>	Inventaire – Buffon	
TOURNEFORT	632.		Table > I. 18	1749
	633.	<i>Éléments de botanique</i>	Inventaire – Montbard	
TOWNS	634.		Table > III. 524	1749
TRESSAN le comte de	635.	<i>Essai sur le fluide électrique</i>	Inventaire – Montbard	
TREW	636.	<i>Trew (Christ. Jac.) Hortus nitidissimis omnem per annum superbiens floribus, sive amœnissimorum florum imagines, edente Joh. Mich. Seligmann, German. et lat., Norimb., Fleischmann, 1750, 2 tom. rel. en 1 vol. in-fol. gr. pap. v. ec. dent. fig. color.</i>	Mirabeau (1343) ¹²⁵⁷	
TULPIUS	637.		Table > XIV. 44	1766
TWINE	638.		Table > I. 253	1749
TYSON Edward	639.		Table > X. 23	1763
TZETZES	640.		Table > XI. 8	1764
ULLOA dom Ant.	641.		Table > X. 59	1763
VAILLANT Sébastien	642.	<i>Recueil de champignons</i> (Paris), 1704, gr. in-fol. manuscrit.	Mirabeau (1328) ¹²⁵⁸	
VALENTIN François	643.		Table > X. 287	1763
VALLE, Pietro della	644.		Table > I. 103	1749
VALLISNIERI	645.		Table > II. 130	1749
	646.	<i>Opere physico-mediche</i>	Inventaire – Montbard	
{VALMONT} DE BEAUMARD	647.	<i>Dictionnaire d'histoire naturelle</i>	Inventaire – Montbard	
VANDERAA	648.		Table > XIV. 43	1766
VAN-DER-BROECK	649.		Table > XI. 36	1764
VANSLEB	650.		Table > III. 428	1749
VARENIUS	651.		Table > I. 71	1749
VARRON	652.		Table > XII. 137	1764
VARTOMANNUS	653.		Table > XI. 2	1764
VELY l'abbé de	654.	<i>Histoire de France</i>	Inventaire – Buffon	
VERA Gerard de	655.		Table > XV. 134	1767
	656.	<i>Vérité sur les miracles du diacre Pâris (La)</i> , 1727 – Note d'H. Nadault de Buffon	Lettre LXXXVIII	1762

¹²⁵⁶ Id. : « Exempl. signé de Buffon. »

¹²⁵⁷ Id. : « Exempl. de M. de Buffon. »

¹²⁵⁸ Id. : « Ouvrage précieux, commencé par Sébastien Vaillant, et continué avec beaucoup de dessins originaux et des nomenclatures, par M. de Buffon. »

VERNEY du	657.		Table > II. 165	1749
VERREHYEN	658.		Table > II. 128	1749
VERRIÈRE Jean le	659.		Table > III. 454	1749
VERSTEGAN	660.		Table > I. 253	1749
VESALE	661.		Table > II. 493	1749
	662.	<i>Vie des Saints (La)</i>	Inventaire – Buffon	
VILLAMON	663.		Table > III. 424	1749
VINCENT-MARIE le P.	664.		Table > XI. 34	1764
VIRGILE	665.	<i>Œuvres</i>	Inventaire – Montbard	
VOLTAIRE	666.	<i>Zaïre</i> , vue représentée en 1732.	Lettre VIII	1732
	667.	<i>Épître sur la philosophie de Newton</i>	Lettre XIV	1736
	668.	<i>Adelaïde du Guesclin</i> , 1734.	Lettre XXI	1739
	669.	<i>Rome sauvée</i> [pièce annoncée]	Lettres XXXIX et XL	1750
	670.	<i>Le pauvre diable</i> ¹²⁵⁹	Lettre LXXVII	1760
	671.	<i>Épître à M^{me} de Pompadour</i>	Lettre LXXXIII	1761
	672.	<i>Réponse à M. Déodat</i>	Lettre LXXXIII	1761
	673.	<i>Missives au sujet du roman de Rousseau</i>	Lettre LXXXIII	1761
	674.	<i>Lettre italienne</i> – Mentionnée dans une réponse à Voltaire, citée en note.	Lettre CCV	1774
	675.	<i>Œuvres</i>	Inventaire – Montbard	
	676.	<i>Voyages pittoresques de la Grèce</i>	Inventaire – Montbard	
WAFER	677.		Table > I. 374	1749
WAITZ M. de	678.		Table > XIII. 118	1765
WALLIS	679.		Table > I. 253 et 586	1749
WALTHER Wolfgang	680.	<i>Histoire naturelle des quadrupèdes représentés d'après nature</i> , Erlang, chez l'auteur, 1775 , in-4, br. fig. color.	Mirabeau (1221) ¹²⁶⁰	
WATELET	681.	[<i>Art de peindre</i> en quatre chants et en vers, Paris, 1760 – Note d'H. Nadault de Buffon]	Lettre XCIII	1763
WEITBRECH	682.		Table > II. 363	1749
WHELER	683.		Table > IX. 273	1761
WHISTON Will.	684.		Table > I. 66	1749
WINSLOW	685.		Table > II. 494	1749
WOOD Capitaine	686.		Table > III. 510	1749
WOOD Rogers	687.		Table > IX. 206	1761
WOODWARD Jean	688.		Table > I. 67	1749
WORMIUS	689.		Table > X. 215	1763
WOTTON	690.		Table > IX. 132	1761
XIMÉNÈS	691.		Table > X. 224	1763
ZERENGHI	692.		Table > XII. 22	1764
ZORGDRAGER Corneille	693.		Table > XIII. 338	1765
ZUCHEL le P.	694.		Table > XIII. 261	1765

¹²⁵⁹ Note d'H. NADAULT DE BUFFON : Satire de VOLTAIRE contre FRÉRON.

¹²⁶⁰ Note de l'éd. du catalogue : « Exempl. de Buffon. »

INDEX DES NOMS

A

Adam (Victor), 328, 381
 Adanson, 504
 Addison, 150
 Albalat, 370, 371, 372, 412
 Aldrovandi, 23, 53, 504
 Alexandre, 50, 62
 Allamand, 273, 274
 Amyot, 390, 391
 Androclès, 72, 364
 Angiviller, 289
 Archiloque, 66
 Archimède, 89, 90
 Aristote, 17, 29, 38, 49, 51, 52, 53, 57, 63, 64, 75, 167, 178, 182, 279
 Armand, 314
 Aude, 464, 465
 Auguste, 62
 Authville, 46
 Azara, 277

B

Bachelard, 21, 22, 28
 Baillon, 275
 Bailly, 201
 Ballexserd, 321
 Balzac, 329, 356
 Banks, 278
 Barante, 161, 372
 Barruel, 12, 13, 202, 203, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 406, 427
 Barthélémy, 361, 380
 Basseporte, 505
 Baudelaire, 392
 Baudin, 353
 Bayle, 351, 392
 Bazin, 359
 Beauchainais, 334, 362, 381
 Beaurieu, 358
 Bernardin de Saint-Pierre, 326
 Bertrand, 325, 327
 Besnard, 230
 Béthune (la duchesse de), 288
 Bexon, 31, 32, 66, 70, 83, 141, 143, 230, 269, 271, 272, 276, 278, 371, 374, 387, 388, 390, 391, 464, 466
 Bianchi, 317
 Bichat, 254
 Billard, 219, 221
 Blanchard, 353, 366, 367, 379, 380, 382
 Blanquart des Salines, 297
 Bles, 273, 279
 Blocquel, 375, 376, 377, 381, 382
 Bocquet, 288
 Boerhaave, 314, 317, 506
 Boileau, 119, 120, 354, 506
 Bois-Saint-Just Voir Dugas
 Boissy d'Anglas, 161
 Bonnaterre, 58, 59
 Bonnet, 340, 341
 Bordeu, 463
 Bordot Voir Beauchainais

Bosch, 389
 Bossuet, 193, 369, 380
 Boucher
 le libraire, 353
 le peintre, 230
 Boucher d'Argis, 506
 Bougainville, 102, 464, 470, 485
 Bouguer, 342
 Bouillot, 411, 412
 Boulanger, 246
 Bourdon de Sigrais, 395, 396, 397, 398, 406, 427
 Brongniart, 326
 Broses (le président de), 345, 506
 Broussonet, 404
 Bucéphale, 50, 364
 Buffon
 fils du naturaliste, 164
 frère du naturaliste, 255, 409
 Buqcellos Voir Blocquel
 Burke, 115, 121, 124, 131, 133, 134, 138, 139, 148, 149, 157, 158, 160, 161
 Burnet, 130
 Bute, 273
 Byron, 102

C

Calmet, 186
 Campenon, 377
 Caraccioli, 187, 188, 190, 196, 197
 Castel, 79, 80
 César, 50, 62, 63, 507
 Challe, 87, 99
 Champcenetz, 271
 Chardin
 Jean, 103, 507
 Jean Siméon, 152, 229, 288, 289
 Charles VI, 62, 63
 Chassaignon, 146
 Chassang, 375
 Chateau, 210, 220
 Chateaubriand, 161, 356, 371, 372, 386, 387, 388, 389
 Châtelain, 83, 390, 391, 392
 Chauveau, 212
 Chénier, 136, 371, 372
 Chenu, 382
 Chequer, 31, 221
 Chimay, 292
 Cicéron, 39, 135, 507
 Clément, 342, 344, 348
 Clerc, 126, 321
 Cocchi, 317
 Cochin, 361
 Columelle, 84
 Comte (Achille), 328
 Condillac, 179, 249, 257, 261, 374
 Cook, 102, 278, 507
 Cognac, 368, 382
 Corneille, 135, 354, 481, 508
 Cornivelle, 221
 Cotte, 380
 Courtivron, 295
 Coyer, 358, 359
 Crevier, 359

Cust,360
 Cuvier
 Frédéric,58, 329, 332, 333, 335
 Georges,23, 114, 254, 270, 325, 326, 327, 328, 331,
 371, 372, 377
 Cyrano,97

D

d'Alembert,197, 346, 354, 463, 508
 Dampier,419, 508
 Darwin,372
 Daubenton
 le jeune (Edmé-Louis),276
 Louis-Jean-Marie,20, 175, 177, 184, 210, 211, 212,
 222, 230, 272, 310, 328, 343, 346, 352, 464, 514
 Ludovic,362, 381
 M^{me},289
 Dauché,464
 De Bont,442
 de Sève,19, 32, 33, 34, 110, 111, 128, 129, 172, 173, 174,
 175, 176, 177, 183, 184, 185, 209, 212, 223, 226, 227,
 229, 230, 231, 235, 236, 238, 239, 240, 241, 242, 245,
 246, 258, 259, 286, 291, 292, 293, 294, 302, 439, 507
 Delamétherie,325
 Delandine,161
 Delattre,381
 Delille,161, 377, 505, 508, 511
 Démosthène,38
 Denys de Montfort,254
 Deparcieux,197
 Déroulède,408
 des Tilleuls,382
 Désaugiers,464, 465
 Descartes,89, 90, 96, 260, 394, 508, 510, 521
 Deshoulières,287, 288, 296
 Diderot,94, 99, 102, 108, 124, 132, 147, 152, 155, 156,
 171, 197, 233, 284, 344, 345, 358, 463, 464, 508
 Dimier,96, 97, 268, 277, 278, 371, 372
 Diodore,64, 509
 Dorat,355
 Douwe Mout van der Meer,31, 32
 Dreux du Radier,394
 Dubois,381
 Duchesne,298
 Duclos,463, 509
 Dufresnoy,381
 Dugas,255
 Duhamel du Monceau,361
 Dulard,121, 126
 Dumas,361
 Dumesnil,200
 Dupré de Saint-Maur,190, 509
 Durand,350
 Dussault,323, 324, 360

E

Egmont (la comtesse d'),390, 391
 Élien,32, 51, 52, 53, 56, 57, 167, 509
 Encelius,55
 Endric,221
 Épicure,191
 Esmenard,377
 Espeisse,381

F

Fabri,211
 Fassi,224
 Faujas de Saint-Fond,402, 510
 Fébus (Gaston, comte de Foix),51, 52, 53, 54, 510
 Fénelon,79, 196, 252, 253, 353, 380
 Fessard,172
 Festi,222
 Feutry,127
 Flaubert,72, 73, 325, 326, 327, 466
 Florian,361, 510
 Flourens,23, 117, 141, 337, 372, 373, 375
 Fontaine,297
 Fontenelle,130, 159, 195, 196, 198, 254, 278, 279, 354,
 510
 Formey,95, 463, 510
 Forster,86, 102, 273
 Fougères,381
 Fouilloux,54, 510
 Fourcroy de Guillerville,321
 Fournier,364, 381
 Fragonard,233, 234, 239, 240, 286, 287
 Franklin,342
 Frayssinous,327, 328, 329
 Fréron
 Elie,9, 10, 50, 51, 82, 84, 121, 122, 168, 198, 341,
 342, 345, 346, 347, 348, 349, 510, 522
 Stanislas,347, 398
 Freud,22
 Furetière,49, 50, 54, 67, 316

G

Gagneur,223, 225
 Gaillard,408, 409, 410, 415, 416, 418, 419, 420, 423,
 424, 426, 427, 428, 440
 Galien,321, 510
 Galland,85
 Garsault,180, 308, 510
 Gauthier,88
 Gautier (Théophile),386, 389
 Gautier d'Agoty,227, 229
 Genevoix,441
 Genlis,164, 271, 359, 510
 Geoffroy Saint-Hilaire,327
 Gernovich,222
 Géroze,372
 Giely de Mornas,296
 Gilbert,146
 Gilles,354
 Giraudoux,412, 413
 Giraud-Soulavie,402, 511
 Godard,117
 Goldsmith,379
 Grange (marquise de la),359
 Griffet,511
 Grimm,169, 171
 Grimod de la Reynière,271
 Guéneau,55, 56, 57, 58, 60, 61, 84, 167, 168, 169, 269,
 272, 308, 309, 310, 347, 374, 410, 414, 464, 466, 502,
 507
 Guénot,464, 466
 Guérin,221
 Guettard,13, 97
 Guilliau,222
 Gyp,408

H

Hales,131, 255, 256, 512
Hali,222
Haller,314, 340
Hayette,222
Helvétius,127, 197, 463, 467, 468, 512
Hémon,269, 372, 373, 374
Hérault de Séchelles,116, 117, 139
Herschel,341
Hippocrate,321, 512
Homère,76, 155, 393, 512
Hugo,410, 440
Hugon,419, 514
Humbert-Bazile,117, 409

I

Ignace (le P.),117, 255
Isidore de Séville,49, 51, 52, 56, 62, 72

J

Jackson,442
Jacquet,442
Janet-Lange,328
Jaucourt,38, 39, 68, 74, 75, 189, 198
Jonston,55, 513
Jussieu,13, 200, 505

K

Kant,124, 131
Kolbe,104, 513

L

La Bruyère,35, 74, 75, 76, 77, 78, 188, 193, 246, 353
La Condamine,463
La Fontaine,22, 76, 214, 215, 216, 284, 354, 373, 377, 397, 398
La Fosse,314
La Harpe,372
La Mettrie,198
La Varenne,508
Lacan,22
Lacépède,80, 150, 159, 269, 270, 271, 272, 324, 332, 333, 334, 367, 380
Lacoste,381
Lagarde,375
Lamarck,23, 114, 275, 324, 327, 330, 513
Lamartine,372
Lambert (M^{me} de),127
Laplace,371
Latour,220
Latreille,330
Lavoisier,364
Le Franc de Pompignan,146
Le Roy,62, 109, 282, 289, 290, 364, 381
Le Tourneur,146
Lebasteur,14, 198, 199, 369, 370, 371, 411, 412
Lebrun,125, 511, 514
Leclerc *Voir* Clerc
Lejeune,136
Leleu,224
Lemoine,224
Lesage,397, 398
Lescot,212, 222

Levesque,198
Levret,314
Lignac,12, 95, 339, 342
Ligne,198
Linden,382
Linné,23, 80, 331, 379, 404, 405, 406, 514
Locke,149, 317, 321
Longin,120, 156
Lorenz,375
Loti,420
Lottinger,276, 514
Louis XIV,74
Louis XV,170
Lucrèce,187, 189, 191, 370, 429

M

Macquer,344, 514
Maillet,95, 340, 341, 514
Malboissière,164, 200, 359, 360
Malebranche,92
Malesherbes,13, 14, 177, 339
Mallarmé,392
Manfredi,221
Manilius,94
Marivaux,77, 515
Marmontel,428, 429, 515
Marot,351
Martin,359
Masson,408, 410, 413, 414, 416, 419, 420, 421, 422, 423
Maupertuis,9, 10, 92, 93, 515
Mauriceau,314
Mauvré,222
Mavor,379
Meissas,363, 367
Mendelssohn,124
Mercier,76, 77, 102, 130, 132, 134, 152, 246, 247, 283, 284, 340, 352, 395
Merle,464, 466, 467, 468, 469
Merlet,77, 78, 369, 370, 371
Michard,375
Michaux,275
Michelet,367
Milton,353, 515
Mirabeau,315, 316, 320, 321, 322, 323, 501, 502, 503, 508, 514, 517
Moërgestal *Voir* Bles
Moïse,202, 402
Molière,354, 361, 463
Moncrif,42, 395, 396, 398, 406
Monod,407, 408, 409, 413, 414, 417, 418, 419, 421, 425, 426
Montaigne,192, 193, 284, 426
Montesquieu,85, 246, 252, 261, 341, 354, 355, 371
Montglas,288
Montmirail,276
Moreau,13, 81
Morel,223
Müller,407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 425, 426, 427, 428, 431, 432
Muller (Elisabeth),380
Musset,408

N

Nadault
Hippolyte N. de Buffon, 82, 117, 271, 337, 375, 393, 409, 464
M^{me}, 290
Nahmias, 382
Necker (M^{me}), 160
Needham, 184, 516
Newton, 340, 516, 520, 522
Nicomède, 50
Nisard, 369
Noblet, 355
Noël, 367, 368, 380, 382
Nollet, 359
Nonfoux, 216, 221
Nonotte, 353
Noyan, 296
Nux, 276, 277, 516

O

Oberkirch, 292
Ogimbel Voir Toscan
Osouf, 31
Oudin (le P.), 39
Oudry, 214, 215, 216, 230

P

Padevant, 224
Padovani, 219
Palafox, 419, 517
Palissot, 11, 463, 464, 516, 517
Palissy, 279, 517
Panckoucke, 230, 342, 343, 347, 409
Pasteur, 313
Patrin, 325
Pennant, 379, 517
Perrault
l'auteur des contes, 361
le savant, 517
Perrier, 363
Perrin (forain), 225
Perrin (Jacques), 442
Peu, 314
Pezay, 122
Philipon de la Madelaine, 321
Picardet, 359
Pindare, 76
Pinet, 60
Piron, 460, 517
Plassan, 230
Platon, 64, 517
Pline, 29, 32, 34, 36, 37, 49, 50, 51, 52, 53, 57, 59, 60, 62, 63, 64, 75, 124, 143, 359, 369
Pluche, 30, 41, 43, 45, 46, 47, 49, 50, 51, 121, 144, 199, 267, 311, 351, 353, 359, 374, 398, 518
Plutarque, 40, 41, 52, 66, 67, 167, 203, 204, 206
Pompadour, 82, 290, 291, 522
Ponge, 440
Pope, 94
Porentrui, 273
Portal, 314
Poursel, 291

Prévost, 108, 109, 127
Priestley, 364
Proust, 392, 407, 411

Q

Queneau, 429, 430
Quensely, 221
Querhoënt, 273
Quillet, 315
Quintilien, 74

R

Rabier, 357, 382
Racine
Jean, 68, 271, 272, 354, 361, 408
Louis, 121, 127
Ratcine, 222
Raulin, 321
Raynal, 201, 344, 518
Réaumur, 12, 13, 61, 136, 178, 252, 266, 267, 291, 299, 339, 342, 344, 359, 361, 374, 380, 396, 518
Reboux, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 425, 426, 427, 428, 431, 432
Reclus, 367
Regodt, 363, 367
Renard (Jules), 441
Renaud (le P.), 359
Rétif, 79, 102, 340, 341
Ricci, 222
Riccoboni (Louis), 393, 394
Richard, 270, 331
Richardson, 108, 109
Rivarol, 271, 272
Robertson, 359
Robien (le président de), 295
Robinet, 340, 519
Roch, 377
Roland Mme, 79, 200
Rolland (le président), 359
Roret, 377
Roucher, 377, 519
Rougemont, 449, 464, 466, 467, 468, 469
Roume de Saint-Laurent, 87
Rousseau
Jean-Baptiste, 127, 354, 519
Jean-Jacques, 80, 108, 118, 119, 161, 246, 254, 265, 266, 283, 310, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 341, 350, 353, 354, 355, 380, 463, 481, 519, 522
Roy, 382
Royou, 12, 13, 14, 95, 97, 200, 201, 202, 203, 399, 403
Ruffey
le président de, 271
Sophie de Voir Sophie de Monnier
Ruggieri, 219, 220

S

Sade, 102, 108, 161
Saint-Belin, 322, 464
Saint-Lambert, 133, 519
Saint-Louis, 212, 223
Saint-Martin, 211, 212, 221, 222
Sallier, 393
Salomon, 408
Saury, 341

Savignac,378, 382
 Scott,356
 Sénèque,192, 520
 Senninger,375
 Servius,49, 62
 Shaftesbury,131
 Simon-Chauveau,296
 Simonnin,449, 464, 466, 467, 468, 469
 Soldi,219, 224
 Solin,49
 Sonnerat,275
 Sonnini,139, 275, 324, 325, 330, 331, 334
 Sophie de Monnier,316, 321, 322, 323
 Spallanzani,340
 Spielberg,442
 Spinacuta,222, 223, 224
 Spontin,280
 Staël,161
 Stendhal,20, 392
 Sue,325
 Suétone,49

T

Taine,253, 254
 Tarin,314
 Taverne,280, 281
 Tavernier,103, 521
 Théophraste,63, 513, 521
 Thévenot,103
 Thomas,160
 Thouin,79, 164, 275
 Tissot,321
 Toscan,221
 Touquet,328
 Traviès,328, 333
 Travisani,225

Trécourt,299, 504
 Trembley,92, 364
 Turgot,358

V

Valenciennes,123
 Valevaude,223, 225
 Vallisnieri,521
 Valmont de Bomare,164, 358, 359, 521
 Vanière (le P.),295
 Vaugondy,506
 Venerosi Pesciolini,273
 Verdier,359
 Vermeer,229
 Vicq d’Azyr,94, 133
 Villemain,369, 373
 Virey,325
 Virgile,49, 522
 Vivonne,288
 Volaire,123
 Voltaire,95, 96, 97, 104, 115, 254, 283, 328, 329, 341, 346, 351, 353, 354, 355, 398, 399, 481, 522
 von Born (Ignaz),403, 404, 405, 406

W

Wafer,105, 522
 Wallis,102, 522
 Watson,91
 Wildmann,220, 224

Y

Young,146, 353

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Fig. 1 : Gravure-souvenir anonyme représentant le rhinocéros qui parcourut l'Europe entre 1741 et 1751.....	33
Fig. 2 : Détail du <i>Lapin domestique</i> , gravure de J. DE SÈVE pour l' <i>Histoire naturelle</i> de Buffon, t. VI, 1756.	33
Fig. 3 : Gravure du <i>Tableau encyclopédique et méthodique des trois règnes de la nature</i> de Pierre-Joseph Bonnatte (1790). Collections du Service commun de documentation de l'Université de Bourgogne.	59
Fig. 4 : Article <i>Glouton</i> du <i>Larousse pour tous</i> (2 vol., s. d. ; vers 1925).....	69
Fig. 5 à 8 : Gravures de J. DE SÈVE pour l' <i>Histoire naturelle</i> de Buffon : <i>Le Scops ou Petit duc</i> , <i>Le Grand duc</i> , et <i>L'Effraie</i> , t. XVI (<i>H. n. des Oiseaux</i> , t. I), 1770. <i>La Chauve-souris musaraigne</i> , t. XXVII (<i>Supp.</i> , t. III), 1776.	111
Fig. 9 : <i>Éruption du Vésuve en 1774</i> , toile de Jean-Jacques VOLAIRE, 1774.	123
Fig. 10 : <i>Éruption du Vésuve</i> , toile de Pierre-Henri DE VALENCIENNES, 1813.	123
Fig. 11 et 12 : <i>La Grande Mangouste</i> et <i>La Gerboise</i> , gravures de J. DE SÈVE pour l' <i>Histoire naturelle</i> de Buffon, t. XXVII (<i>Supp.</i> , t. III), 1776, et XXXV (<i>Supp.</i> , t. VI), 1782.	129
Fig. 13 : <i>Le Loup</i> , gravure de J. DE SÈVE pour l' <i>Histoire naturelle</i> de Buffon, t. VII, 1758.....	173
Fig. 14 : <i>Le Putois</i> , gravure de J. DE SÈVE pour l' <i>Histoire naturelle</i> de Buffon, t. VII, 1758.....	174
Fig. 15 et 16 : <i>Le Lynx du Mississipi</i> et <i>L'Ours de mer</i> , gravures de J. DE SÈVE pour l' <i>Histoire naturelle</i> de Buffon, t. XXVII (<i>Supp.</i> , t. III), 1776.	175
Fig. 17 : <i>Le Caracal de Bengale</i> , gravure de J. DE SÈVE pour l' <i>Histoire naturelle</i> de Buffon, t. XXVII (<i>Supp.</i> , t. III), 1776.	176
Fig. 18 : Bandeau de J. DE SÈVE pour l' <i>Histoire naturelle</i> de Buffon, t. II, 1749.....	183
Fig. 19 : Bandeau de J. DE SÈVE pour l' <i>Histoire naturelle</i> de Buffon, t. II, 1749.....	184
Fig. 20 : Bandeau de J. DE SÈVE pour l' <i>Histoire naturelle</i> de Buffon, t. XXXI (<i>Supp.</i> , t. II), 1775.	185
Fig. 21 : Gravure de J.-B. OUDRY pour <i>Le Singe et le léopard</i> de La Fontaine, dans les <i>Fables choisies mises en vers</i> (Paris, 1755-1759).	215
Fig. 22 : Gravure de J.-B. OUDRY pour <i>Le Singe et le léopard</i> de La Fontaine, dans les <i>Fables choisies mises en vers</i> (Paris, 1755-1759).	216
Fig. 23 : Planche de J. DE SÈVE représentant les organes génitaux du lièvre mâle, pour l' <i>Histoire naturelle</i> de Buffon, t. VI, 1756.....	228
Fig. 24 et 25 : <i>Grand Papion</i> et <i>Ouanderou</i> , gravures de J. DE SÈVE pour l' <i>Histoire naturelle</i> de Buffon, t. XIV, 1766.	229
Fig. 26 et 27 : <i>L'Écureuil</i> , gravures de J. DE SÈVE pour l' <i>Histoire naturelle</i> de BUFFON, t. VII, 1758.	231
Fig. 28 : <i>Haria et ses chiens</i> , gravure pour <i>Les Bijoux indiscrets</i> de Diderot, 1748.	233
Fig. 29 : <i>Jeune fille faisant danser son chien sur son lit</i> , toile de FRAGONARD, vers 1770-1775.	234
Fig. 30 : Détail de <i>Le Bichon et le chien lion</i> , planche de J. DE SÈVE pour l' <i>Histoire naturelle</i> de Buffon, t. V, 1755.	235
Fig. 31 : <i>L'Épagneul</i> et <i>Le petit Barbet</i> , planche de J. DE SÈVE pour l' <i>Histoire naturelle</i> de Buffon, t. V, 1755.	236
Fig. 32 : <i>Le Chat d'Angora</i> , gravure de J. DE SÈVE pour l' <i>Histoire naturelle</i> de Buffon, t. VI, 1756.	238
Fig. 33 : <i>La Leçon de musique</i> , toile de FRAGONARD, vers 1770.....	240
Fig. 34 : <i>Le Cochon d'Inde</i> , gravure de J. DE SÈVE pour l' <i>Histoire naturelle</i> de Buffon, t. VIII, 1760.....	241
Fig. 35 : <i>Le Moustac</i> , gravure de J. DE SÈVE pour l' <i>Histoire naturelle</i> de Buffon, t. XIV, 1766.....	243
Fig. 36 : <i>Le Talapoin</i> , gravure de J. DE SÈVE pour l' <i>Histoire naturelle</i> de Buffon, t. XIV, 1766.....	244
Fig. 37 : Vignette-frontispice de J. DE SÈVE pour l' <i>Histoire naturelle</i> de Buffon, t. I, 1749.	259
Fig. 38 : <i>Le Bichon et Le Chien lion</i> , planche de J. DE SÈVE, pour l' <i>Histoire naturelle</i> de Buffon, t. V, 1755... ..	286
Fig. 39 : <i>La Lettre d'amour</i> , toile de FRAGONARD, 1770.....	287
Fig. 40 : <i>Dame cachetant une lettre</i> , toile de CHARDIN, 1733.	289
Fig. 41 : <i>Le Sai à gorge blanche</i> , gravure de J. DE SÈVE pour l' <i>Histoire naturelle</i> de Buffon, t. XV, 1767.....	292
Fig. 42 : <i>Le Crocodile</i> , gravure coloriée d'Édouard TRAVIÈS pour les <i>Œuvres complètes</i> de Lapepède, Paris, Furne, 1839, 2 vol.	333
Fig. 43 : Une belle image offerte aux têtes blondes qui aiment le chocolat Potin (s. d.).	383
Fig. 44 et 45 : Gravure et sa légende, pour l' <i>Essai sur l'Histoire naturelle de quelques espèces de moines, décrits à la manière de Linné</i> d'I. VON BORN, Monachopolis, 1784. Clichés : Bibliothèque municipale de Nantes.	406

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE	5
AVERTISSEMENT	7
INTRODUCTION. REDÉCOUVRIR LES LECTEURS DE L'HISTOIRE NATURELLE	8
I. DU RAPPORT ENTRE SCIENCE ET LITTÉRATURE AU RAPPORT ENTRE AUTEUR ET LECTEUR	9
II. BUFFON LE MAGICIEN : « PRESTIGES » DU STYLE ET NOTORIÉTÉ PUBLIQUE USURPÉE.....	11
III. LES LECTEURS OUBLIÉS OU INSULTÉS DE L'HISTOIRE NATURELLE	14
IV. PORTER UN REGARD NEUF SUR L'HISTOIRE NATURELLE.....	16
PREMIÈRE PARTIE	
POUR UNE ESTHÉTIQUE DE LA RÉCEPTION DE L'HISTOIRE NATURELLE : BUFFON ET	
L'HORIZON D'ATTENTE DE SES LECTEURS	25
INTRODUCTION.....	26
CHAPITRE I. LES LIEUX COMMUNS NATURALISTES DANS L'HISTOIRE NATURELLE	28
INTRODUCTION. LE LIEU COMMUN, ENTRE TRADITION ET INNOVATION.....	28
I. LE GOÛT DES LIEUX COMMUNS NATURALISTES CONSACRÉ PAR LA FOIRE	31
II. RHÉTORIQUE DES LIEUX COMMUNS PLUTÔT QU'IDÉES REÇUES.....	35
A. LE CHAT SACRIFIÉ SUR L'AUTEL DU PRÉJUGÉ POPULAIRE ?.....	35
B. LES LIEUX COMMUNS AU 18 ^e SIÈCLE.....	37
C. UN BESTIAIRE AU TRIBUNAL : LA RHÉTORIQUE JUDICIAIRE DANS L'HISTOIRE NATURELLE	39
III. BUFFON, L'ABBÉ PLUCHE, ET LE CONCOURS D'ÉLOQUENCE QUI TRAVERSE LES SIÈCLES.....	41
A. <i>Le Chat</i> , OU COMMENT DISTINGUER PRÉJUGÉ POPULAIRE ET TRADITION LITTÉRAIRE	42
B. <i>Le Cheval</i> AU CŒUR DE LA MÊLÉE	45
1. <i>Le lieu commun de la noblesse du cheval : après Dieu et l'abbé Pluche</i>	45
2. <i>Buffon concurrent direct de l'abbé Pluche ?</i>	46
IV. LIEU COMMUN ET ARGUMENTATION SCIENTIFIQUE.....	52
A. LA QUESTION DES SOURCES DE BUFFON	52
B. LIEU COMMUN ET DÉMENTI SCIENTIFIQUE	56
1. <i>Les failles de la critique</i>	56
2. <i>Le lieu commun comme ennemi d'une théorie à défendre</i>	62
3. <i>Le lieu commun comme caution scientifique</i>	63
V. LIEU COMMUN ET ORNEMENTATION LITTÉRAIRE	65
A. LES LIEUX COMMUNS AYANT LEUR BEAUTÉ PROPRE	65
B. LES LIEUX COMMUNS PROPRES À L'AMPLIFICATION ÉLOQUENTE	67
CONCLUSION. FORTUNE DES LIEUX COMMUNS BUFFONIENS.....	71
CHAPITRE II. TENTATIONS ROMANESQUES DANS L'HISTOIRE NATURELLE	73
I. BUFFON IMITATEUR DE LA BRUYÈRE	74
II. L'HISTOIRE NATURELLE FLIRTE AVEC LA LITTÉRATURE LIBERTINE	78
A. L'HISTOIRE NATURELLE INDÉCENTE ?.....	78
B. LES BÊTES LASCIVES	82
III. L'AVENTURE DE LA PENSÉE : SES HÉROS, SES PÉRIPÉTIES	87
A. LE NATURALISTE ET SES DOUBLES	87
B. COMPTE RENDU D'EXPÉRIENCE ET QUÊTE À SUSPENSE	88
IV. DIVERS ATTRIBUTS DU GENRE ROMANESQUE : ÉMOTION ET ACTION	94
A. UN MERVEILLEUX SANS FICTION ?	94
B. LE TENDRE ATTACHEMENT	97
C. ACTION ET AVENTURE	100
1. <i>Vies des animaux illustres : annales des guerres animales</i>	100
2. <i>Vies aventureuses et mœurs exotiques</i>	102
V. VERS LE ROMAN NOIR	107
CONCLUSION	113

CHAPITRE III. L'ESTHÉTIQUE DU SUBLIME NATUREL : LA PLACE DE BUFFON DANS L'ÉPOQUE « PRÉROMANTIQUE »	114
I. UN PARADOXE BUFFONIEN : LE CHOIX ESTHÉTIQUE DE LA NATURE HIDEUSE	115
II. POÉTIQUE DE L'HORREUR GÉOLOGIQUE	120
A. NAISSANCE DU SUBLIME NATUREL ET STATUT DU NATURALISTE	120
B. LE SYLE DE L'HORREUR GÉOLOGIQUE DANS L' <i>HISTOIRE NATURELLE</i>	124
III. POÉTIQUE DES RUINES DANS L' <i>HISTOIRE NATURELLE</i>	127
IV. LE SUBLIME NATUREL SELON BURKE DANS L' <i>HISTOIRE NATURELLE</i>	131
A. AFFINITÉS DES PENSÉES DE BURKE ET DES AUTEURS FRANÇAIS	131
B. LA VIOLENCE	133
1. <i>L'animalité sauvage</i>	133
2. <i>Démésure et violence épique</i>	135
3. <i>Milieus hostiles</i>	137
C. LES PRIVATIONS	139
1. <i>La solitude : l'isolement des êtres et des « espèces monstres »</i>	139
2. <i>Éternité et fin du monde</i>	143
D. LE CRI : ÉNERGIE ET MISE EN SCÈNE DU VIVANT	147
V. POÉTIQUE SCIENTIFIQUE ET IMAGINATION VISIONNAIRE : FAIRE VOIR	149
A. L'HYPOTYPOSE, UNIQUE RECOURS POUR FAIRE VOIR LA VIE ET LE MONDE PERDU	151
B. VOIR L'HORREUR POUR MIEUX LA SUPPORTER	156
C. EXPÉRIENCE DE PENSÉE, EXPÉRIENCE DU REGARD : VOIR PAR LES YEUX D'UN ANIMAL	158
CONCLUSION	160
CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE	162
DEUXIÈME PARTIE	
FONDER UNE COMMUNAUTÉ, COLLABORER : BUFFON ET SES LECTEURS À L'ŒUVRE	163
INTRODUCTION	164
CHAPITRE I. L'HISTOIRE NATURELLE MIROIR DE L'AUTEUR ET DES LECTEURS	166
I. LES FIGURES SOCIALES DE L'AUTEUR ET DES LECTEURS SE RÉPONDENT	166
A. PORTRAITS DES LECTEURS ET DE L'AUTEUR EN CHASSEURS	167
B. BUFFON ET LA COMMUNAUTÉ DES SEIGNEURS	170
C. J. DE SÈVE ET LE PUBLIC DÉLICAT : PROIES ET PRÉDATEURS DE COMÉDIE FRANÇAISE	172
D. CRÉDULITÉ DU LECTEUR MONDAIN, INCOMPÉTENCE DU LECTEUR SAVANT	177
E. MISE EN SCÈNE DU SAVANT EN ACTION	180
II. LECTEURS TERRIFIÉS ET AUTEUR ENGAGÉ : ENSEMBLE CONTRE LA PEUR DE MOURIR	186
A. MATHÉMATIQUES ET ÉPICURISME	187
B. LYRISME ET ENGAGEMENT PHILOSOPHIQUE	192
C. LA CONTRIBUTION ORIGINALE DE BUFFON À LA QUÊTE DU BONHEUR	196
III. LES LECTRICES DE L' <i>HISTOIRE NATURELLE</i> : QUELLE RÉALITÉ ?	199
A. PORTRAIT DES LECTRICES DE BUFFON PAR SES DÉTRACTEURS	200
B. DES MÈRES ANIMALES AUX MÈRES LECTRICES	203
1. <i>Buffon et l'émergence historique de la figure maternelle</i>	203
2. <i>Buffon joue avec les nerfs de ses lectrices mères</i>	206
CONCLUSION	208
CHAPITRE II. LE LECTEUR PART EN RECONNAISSANCE : VOYAGE AU CENTRE DES RÉSEAUX URBAIN, SYMBOLIQUE ET DIDACTIQUE	209
I. BUFFON À LA FOIRE	209
A. DE SURPRENANTES SOURCES D'INFORMATION	210
B. BUFFON ALLAIT-IL S'INFORMER EN PERSONNE DANS LES LIEUX POPULAIRES ?	211
C. DES SOUVENIRS PARTAGÉS	214
D. LA FOIRE ET BUFFON SOUS INFLUENCE RÉCIPROQUE	218
Tableau chronologique des spectacles d'animaux à Paris, au 18 ^e siècle	220
II. LE LECTEUR A LES CLÉS : L'ICONOGRAPHIE GALANTE DANS LES PLANCHES DE J. DE SÈVE	227
III. LA PRÉOCCUPATION DIDACTIQUE DE BUFFON	246
A. BUFFON N'EST PAS UN VULGARISATEUR	246
B. LE MÉLANGE DES GENRES DIDACTIQUE ET POÉTIQUE : PLAIRE ET INSTRUIRE, TOUJOURS	249
C. L'ART DE FAIRE SE SUCCÉDER LES SCÈNES	251
D. SE METTRE À LA PORTÉE DU LECTEUR : EXPLICATION LEXICALE ET EFFORT DE LISIBILITÉ	254

E. QUELQUES PROCÉDÉS DIDACTIQUES : ANALOGIES, COMPARAISONS ET FORMULES D'APPROXIMATION	256
F. DIALOGISME RHÉTORIQUE	261
CONCLUSION	267
CHAPITRE III. LA CONTRIBUTION DIRECTE DES LECTEURS À L'HISTOIRE NATURELLE ...	268
INTRODUCTION	268
I. L'ÉQUIVOQUE INTÉGRATION DES CONTRIBUTIONS	269
A. L'HOMMAGE DES COLLABORATEURS À LEUR MAÎTRE À ÉCRIRE	269
B. « LES OUVRAGES BIEN ÉCRITS SERONT LES SEULS QUI PASSERONT À LA POSTÉRITÉ » : UN SUPPLÉMENT VOUÉ À L'OUBLI ?	272
II. FORMES D'APPELS À CONTRIBUTION ET DE RÉCOMPENSES	275
III. L'APPORT DES LECTEURS : ANIMAL DE SALON ET JEU MONDAIN	281
A. L'ANIMAL SOUFFRANT QUITTE LE CABINET DU PHILOSOPHE ET ENTRE AU SALON	282
B. L'ANIMAL AU SALON, ACTEUR DU JEU MONDAIN	285
1. <i>L'animal domestique au salon</i>	285
2. <i>L'animal exotique au salon</i>	290
C. ANECDOTES DOMESTIQUES : TABLEAUX DU FOYER DES LECTEURS ET DU FOYER DE BUFFON	294
1. <i>Récits de lecteurs : l'animal sauvage adopté donne accès à leur intimité</i>	294
2. <i>Récits de Buffon : l'animal sauvage élevé en captivité donne accès à son intimité</i>	298
CONCLUSION	301
CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE	302
TROISIÈME PARTIE	
EXPLOITATION ET FORTUNE DE L'HISTOIRE NATURELLE	304
INTRODUCTION	305
CHAPITRE I. DU BON USAGE DE L'HISTOIRE NATURELLE	306
I. LES CONTENUS PRATIQUES DE L'HISTOIRE NATURELLE	307
A. UN TRAITÉ À L'USAGE DES ÉLÈVES DE CHEPTTEL	307
B. UN MANUEL DE MÉTALLURGIE ET D'AGRONOMIE	311
C. UN OUVRAGE MÉDICAL DE RÉFÉRENCE : BUFFON ET LES MÉDECINS ENCYCLOPÉDISTES	313
II. <i>DE L'ENFANCE ET L'ÉMILE</i> : DES TRAITÉS PÉDIATRIQUES DE RÉFÉRENCE POUR LES PROFESSIONNELS COMME POUR LES PARTICULIERS	315
A. DES CONSEILS PRATIQUES POUR RÉFORMER LES MOEURS	316
1. <i>De l'enfance et le livre premier de l'Émile : deux traités qui se répondent</i>	316
2. <i>Rhétorique adoptée par Buffon et Rousseau pour réformer les mœurs</i>	319
B. MIRABEAU VOUS RECOMMANDE <i>DE L'ENFANCE ET L'ÉMILE</i>	320
III. PRATIQUES DE LECTURE DES ŒUVRES DE BUFFON AU 19 ^e SIÈCLE	323
A. BUFFON PLÉBISCITÉ PAR UN PUBLIC QUI VEUT S'INSTRUIRE	324
B. BUFFON ET LE « MODERNE COMLOT DES NOUVELLES ÉDITIONS »	327
C. POLITIQUES ÉDITORIALES	330
1. <i>L'édition des œuvres de Buffon, prétexte à la contestation des institutions scientifiques</i>	330
2. <i>Des éditions plus ou moins destinées à servir</i>	331
D. PRATIQUES DE LECTURE ENGAGÉES PAR LA DIFFUSION EN LIVRAISONS ET SOUS FORME D'ŒUVRES COMPLÈTES	334
1. <i>Une lecture guidée par les livraisons ou par la table des matières</i>	334
2. <i>L'Histoire naturelle en désordre</i>	336
CONCLUSION	338
CHAPITRE II. LA DIFFUSION DE L'HISTOIRE NATURELLE EN FRANCE	339
I. LE RÔLE DES PÉRIODIQUES DANS LA DIFFUSION DE L'HISTOIRE NATURELLE AU 18 ^e SIÈCLE	339
A. LA DIFFUSION DES THÈSES SCIENTIFIQUES DE BUFFON AUPRÈS DU GRAND PUBLIC	339
B. LE RÔLE DES PÉRIODIQUES DANS L'ORIENTATION DU GOÛT DES LECTEURS	342
1. <i>L'influence des périodiques en question</i>	342
2. <i>L'éloquence buffonienne à l'honneur</i>	345
II. MODES DE DIFFUSION DES ŒUVRES DE BUFFON AUX 18 ^e ET 19 ^e SIÈCLES	350
A. L'HISTOIRE NATURELLE DANS LES STRUCTURES OUVERTES AU PUBLIC	350
B. DIFFUSION DES ŒUVRES DE BUFFON EN PROVINCE	353
III. BUFFON DANS LES LIVRES DESTINÉS À LA JEUNESSE	357
A. L'HISTOIRE NATURELLE PROPOSÉE À LA FORMATION DES JEUNES GENS DU 18 ^e SIÈCLE	358

B.	BUFFON POUR LES ENFANTS : REFLETS DE QUELQUES GRANDS AXES DE PENSÉE DU 19 ^e SIÈCLE	360
1.	<i>L'évolution d'un statut</i>	360
2.	<i>Buffon expurgé et christianisé</i>	365
C.	BUFFON DANS LES LIVRES SCOLAIRES LITTÉRAIRES AUX 19 ^e ET 20 ^e SIÈCLES	368
D.	LE « BUFFON BUSINESS » : UN PRODUIT ÉDITORIAL RENTABLE	375
	Liste chronologique des ouvrages proposant Buffon aux enfants	378
	CONCLUSION	383
 CHAPITRE III. L'HISTOIRE NATURELLE DE BUFFON AU MIROIR DE SES RÉÉCRITURES PARODIQUES		
I.	LES PASTICHES : CE 19 ^e SIÈCLE IMITATEUR DE BUFFON	386
A.	CHATEAUBRIAND, GAUTIER ET <i>LE KAMICHI</i>	386
B.	N. CHÂTELAIN ET LE BUFFON PRÉCIEUX DU 19 ^e SIÈCLE	390
II.	PARODIE ET HISTOIRE NATURELLE AU 18 ^e SIÈCLE	393
A.	<i>L'HISTOIRE DES CHATS</i> DE MONCRIF, ET <i>L'HISTOIRE DES RATS</i> DE BOURDON DE SIGRAIS.....	395
B.	<i>LES HELVIENNES</i> DE BARRUEL.....	398
C.	<i>L'ESSAI SUR L'HISTOIRE NATURELLE DE QUELQUES ESPÈCES DE MOINES DÉCRITS À LA MANIÈRE DE LINNÉ</i> D'I. VON BORN	404
III.	LES PARODIES DE <i>L'HISTOIRE NATURELLE</i> DE BUFFON AU 20 ^e SIÈCLE.....	407
A.	DES PARODIES « PATCHWORK ».....	408
B.	L'ÉCOLE RESPONSABLE DES MALHEURS DE BUFFON.....	411
C.	PARODIES DE LA TECHNIQUE DESCRIPTIVE DE BUFFON.....	413
D.	PARODIES DE LA MÉTHODE NATURALISTE DE BUFFON.....	417
E.	DÉNONCIATION D'UN EXCÈS DE PHILOSOPHIE MORALE.....	421
F.	L'ÉVOLUTION DES PARODIES DE BUFFON AU 20 ^e SIÈCLE	425
	CONCLUSION. CONTEXTUALISATION HISTORIQUE DES RÉÉCRITURES DE <i>L'HISTOIRE NATURELLE</i>	426
	APPENDICE AU CHAPITRE SUR LES RÉÉCRITURES DE <i>L'HISTOIRE NATURELLE</i>	431
	A. P. Reboux et Ch. Müller, <i>À la manière de ... : Buffon, Histoire naturelle</i>	431
	B. Une parodie inédite de <i>L'Histoire naturelle</i>	433
 CONCLUSION DE LA TROISIÈME PARTIE		436
 CONCLUSION		437
 BIBLIOGRAPHIE		444
I.	ÉDITIONS DE L'ŒUVRE DE BUFFON	444
A.	ÉDITIONS DE RÉFÉRENCE	444
B.	ÉDITIONS ÉTUDIÉES EN TANT QUE TELLES.....	445
II.	CORPUS ÉTUDIÉ	446
A.	CORPUS NATURALISTE	446
1.	<i>Antiquité</i>	446
2.	<i>Âge classique</i>	446
3.	<i>Temps modernes</i>	447
B.	CORPUS OUVERTEMENT POLÉMIQUE AU 18 ^e SIÈCLE	447
C.	PÉRIODIQUES	447
D.	CORPUS LITTÉRAIRE MENTIONNANT BUFFON	448
1.	<i>Œuvres du 18^e siècle</i>	448
2.	<i>Œuvres du 19^e siècle</i>	449
3.	<i>Œuvres du 20^e siècle</i>	449
4.	<i>Œuvres contemporaines mettant Buffon en scène</i>	449
E.	OUVRAGES D'ÉDUCATION ET D'ENSEIGNEMENT DESTINÉS À LA JEUNESSE	450
F.	PASTICHES ET PARODIES	451
1.	<i>Histoire naturelle</i>	451
2.	<i>Histoire naturelle de Buffon</i>	451
G.	CORPUS LITTÉRAIRE SANS RAPPORT DIRECT AVEC BUFFON	452
H.	DICTIONNAIRES ET ENCYCLOPÉDIES	452
I.	CATALOGUES ET INVENTAIRES	453

III.	ÉTUDES CRITIQUES.....	453
A.	ÉTUDES DE FOND, OU CONTENANT DES INFORMATIONS CONSÉQUENTES SUR BUFFON.....	453
1.	<i>Histoire des idées, histoire des sciences</i>	453
2.	<i>Discours de la science</i>	455
3.	<i>Iconographie</i>	456
4.	<i>Réception posthume de Buffon</i>	456
B.	ÉTUDES TRAITANT OCCASIONNELLEMENT DE BUFFON	456
1.	<i>Littérature destinée à la jeunesse</i>	456
2.	<i>Histoire du livre et des pratiques de lecture</i>	457
C.	ÉTUDES SANS RAPPORT DIRECT AVEC BUFFON	458
1.	<i>Théorie littéraire</i>	458
2.	<i>Discours de la science</i>	458
3.	<i>Études littéraires</i>	458
4.	<i>Histoire, histoire des idées, histoire des sciences</i>	460
5.	<i>Iconographie</i>	461
D.	OUTILS.....	461
1.	<i>Langue, rhétorique, poétique</i>	461
2.	<i>Sites Internet</i>	461
ANNEXES		462
ANNEXE A. BUFFON AU VAUDEVILLE : <i>LE CUISINIER DE BUFFON</i>		463
I.	PRÉSENTATION DES VAUDEVILLES METTANT BUFFON EN SCÈNE	463
II.	ÉLÉMENTS D'ANALYSE DU <i>CUISINIER DE BUFFON</i>	466
III.	LA PIÈCE	468
ANNEXE B. ÉBAUCHE D'UNE RECONSTITUTION DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BUFFON.....		501
INDEX DES NOMS.....		523
TABLE DES ILLUSTRATIONS.....		528

Depuis le 18^e siècle jusqu'à nos jours, l'*Histoire naturelle* de Buffon a rencontré un étonnant succès, qui s'explique mieux dès lors qu'on analyse les rapports dialectiques, les formes de la réciprocité qui se sont instaurés entre le naturaliste et ses lecteurs. Nous étudions d'abord les éléments de l'œuvre qui révèlent la communauté culturelle partagée par les lecteurs et l'auteur, et la démarche de ce dernier pour répondre aux attentes inhérentes à cette culture. Nous montrons ensuite comment Buffon tend un miroir à son public, inscrit son œuvre dans l'actualité socioculturelle qu'il partage avec ses contemporains, et engage ces derniers à participer à l'élaboration même de l'œuvre. Nous montrons enfin comment le public s'est approprié cette œuvre au cours de trois siècles, pour l'exploiter, la diffuser et la parodier. L'histoire de l'*Histoire naturelle*, à bien des égards, est plus riche de la participation de ses lecteurs qu'on ne le pense ordinairement.

Reception of Buffon's *Histoire naturelle* : the reader's part, from expectation scene to parodic rewriting

Since the 18th century, Buffon's *Histoire naturelle* has been very successful, which is better understood when one analyses the dialectic relationships, the forms of reciprocity which have been established between the author and his readers. First we study the features of the works which show the cultural community shared by the readers and the author, and the latter's approach to meet this culture specific expectations. Then we show how Buffon holds a mirror to his audience, anchors his works in the social and cultural events which he shares with his contemporaries, and encourages them to participate in the creation of the work. We finally show how during three centuries, the audience has made this work their own to make the most of it, spread it and parody it. The history of *Histoire naturelle*, in many respects, has enriched with the participation of its readers more than it is usually thought.

Discipline : Littérature et civilisation françaises.

Mots-clés : Buffon, histoire naturelle, réception, horizon d'attente, esthétique, lecteur, interaction, diffusion.

Buffon, natural history, reception, expectation scene, aesthetic, reader, interaction, distribution.

Intitulé et adresse du laboratoire : TLI-MA – Textes, Langages, Imaginaires – Modernité de l'Antique EA 1164, Chemin de la Censive du Tertre, BP 81227, 44312 Nantes cedex 3.
